HISTOIRE

DE

LA VIE DE HIOUEN-THSANG

ET DE SES VOYAGES DANS L'INDE.

CHEZ BENJAMIN DUPRAT,

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, ETC

RUE DU CLOÎTRE SAINT BENOIT, N° 7

HISTOIRE

DE

LA VIE DE HIOUEN-THSANG

ET DE SES VOYAGES DANS L'INDE,

DEPUIS L'AN 629 JUSQU'EN 645,

PAR HOEI-LI ET YEN-THSONG,

SUIVIE DE DOCUMENTS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS GÉOGRAPHIQUES
TIRÉS DE LA RELATION ORIGINALE DE HIOUEN-THSANG;

TRADUITE DU CHINOIS

PAR STANISLAS JULIEN,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,
DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS ET DE LONDRES,
CORRESPONDANT DES ACADÉMIES DE BERLIN ET DE SAINT-PÉTERSBOURG,
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE ET CONSERVATEUR-ADJOINT À LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE,
MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR,
CHEVALIER DE L'ORDRE IMPÉRIAL ET ROYAL DE SAINT-STANISLAS DE 2e CLASSE,
ETC. ETC.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LIII

A S. E.

M. J. DE DASCHKOW,

ANCIEN DIRECTEUR DU DÉPARTEMENT ASIATIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG,

ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE ET MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

PRÈS DE S. M. LE ROI DE SUÈDE ET DE NORWÉGE,

GRAND'CROIX DE PLUSIEURS ORDRES

ETC. ETC.

HOMMAGE

DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE.

STANISLAS JULIEN

PREFACE.

Depuis le IV[e] siècle de notre ère jusqu'au X[e], les pèlerins chinois qui sont allés dans les contrées situées à l'ouest de la Chine, et particulièrement dans l'Inde, pour étudier la doctrine du *Bouddha* et rapporter les livres qui la renferment, ont publié un grand nombre de relations, d'itinéraires et de descriptions plus ou moins étendues des pays qu'ils ont visités. Plusieurs généraux et magistrats, envoyés en mission à diverses époques par le gouvernement chinois, ont composé à leur exemple des mémoires, des routiers et des statistiques[1] d'un caractère bien different, et qui n'avaient d'autre but que de servir les intérêts de la politique et du commerce, ou de seconder les vues

[1] Voici les titres de la plupart de ces ouvrages que cite, avec quelques détails, l'encyclopedie *Yu-haï* 玉海

Soui-si-yu-thou-ki 隋西域圖記 « Mémoires sur les contrées situées à l'occident de la Chine, avec des cartes géographiques, » publiés en trois livres, sous la dynastie des *Souï*. Cet ouvrage, rédigé vers l'an 606, par *Fei kiu*, en vertu d'un décret impérial, embrassait la description statistique de quarante-quatre royaumes. (Voyez le *Journ. asiat* de Paris, n° d'octobre 1847.)

Sous la même dynastie, on publia encore deux ouvrages, savoir 1° *Souï-si-yu-tchi* 隋西域志, ou « Description statistique des »

ambitieuses des empereurs. J'ai fait connaître ces deux classes d'ouvrages géographiques, par des notices spéciales tirées la plupart d'une encyclopédie littéraire intitulée *Yu-hai*. Malheureusement, la plupart ne sont point parvenus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri, soit qu'ils restent encore ensevelis dans quelque obscur couvent de la Chine. On ne saurait trop regretter la perte de la *Description des contrées occidentales*, par *Chi-tao-an*[1],

contrées occidentales, » en trois livres. — *Souï-si-yu-tao-li-ki* 隋西域道里記 « Mémoire sur les distances itinéraires des pays occidentaux, » en trois livres.

Dans l'année 648 de notre ère, l'empereur envoya dans l'Inde un haut fonctionnaire nommé *Wang-youen-tse*. On peut voir dans le *Journal asiatique* de Paris (juillet 1847) le récit de son expédition, extrait de *Ma-touan-lin*. A son retour, il publia un ouvrage intitulé *Wang-youen-tse-tchong-thien-tchou-hing-ki* 王元策中天竺行記 « Mémoire de *Wang-youen-tse* sur son voyage dans l'Inde centrale. »

La même encyclopédie cite encore un Routier des contrées occidentales, par *Tching-sse-tchang* 程士章西域道里記 (en trois livres), et la Relation du voyage de *Weï-hong-ki* dans les contrées occidentales 韋弘機西域行記, également composés sous les *Thang*, dans la première moitié du VIIe siècle.

Un ouvrage plus important encore était le *Thang-si-yu-thou-tchi* 唐西域圖志, Description géographique et statistique des contrées occidentales, avec des cartes, en quarante livres, qui fut terminé et présenté à l'empereur l'an 658 de notre ère. (Voy. le *Journ. asiat.* n. d'octobre 1847.)

[1] *Chi-tao-an-si-yu-tchi* 釋道安西域志. (Voyez l'encyclopédie *Youen-kien-louï-han*, publiée en 710, liv. CCCXVI, f. 16, et la biographie de ce religieux dans *Chin-seng-tch'ouen*, liv. II, f. 1.)

Samanéen chinois qui embrassa la vie religieuse en 316 et précéda, par conséquent, *Fa-hien* qui ne partit qu'en 399 de notre ère. Mais la perte la plus déplorable est, sans contredit, la *Description des contrées occidentales*, en soixante livres, avec quarante livres de dessins et de cartes[1], qui, rédigée en vertu d'un décret par plusieurs écrivains officiels, d'après les mémoires des voyageurs religieux et séculiers les plus célèbres, parut en l'an 666 aux frais de l'État, avec une introduction de l'empereur *Kao-thsong*. Il serait digne des missionnaires catholiques, qui résident aux environs de *Nan-king*, de faire chercher cette précieuse description dans la riche bibliothèque de cette ville, où mon ami feu M. Robert Thom (ancien consul du gouvernement anglais) découvrit et me fit copier, il y a dix ans, deux cent trente-deux volumes in-quarto de textes et de commentaires qui n'existaient plus, depuis plusieurs siècles, dans les librairies de la Chine[2]. Je dirai, pour me résumer, qu'à notre connaissance, les divers

[1] *Si-yu-tchi-lou-chi-kiouen* 西域志六十卷, *Hoa-thou-sse-chi-kiouen* 畫圖四十卷 « Description des contrées occidentales, en soixante livres, avec quarante livres de dessins et de cartes » (Voy. l'encyclopédie *Fa-youen-tchou-lin*, liv. CXIX, fol. 23.)

[2] Voy. dans le *Journ. asiat.* de Paris, octobre 1847, le préambule de l'article intitulé *Renseignements bibliographiques sur les relations de voyages*, etc

ouvrages de ce genre, dont la tradition nous a conservé les textes originaux, ne sont plus qu'au nombre de six, qui se trouvent tant en France qu'en Russie. La bienveillance extrême de Leurs Exc. MM. L. Séniavine et J. de Daschkow (anciens directeurs du département asiatique de Saint-Pétersbourg) a mis à ma disposition ceux qui me manquaient à Paris.

En voici les noms par ordre de dates :

1° *Mémoire sur les royaumes du Bouddha*, rédigé par *Fa-hien*[1], religieux chinois, qui partit de la

[1] *Fo-koue-ki* 佛國記. Cet ouvrage fut appelé aussi *Fa-hien tch'ouen* 法顯傳 « Histoire de *Fa-hien* », et *Fa-hien hing tch'ouen* 法顯行傳 « Histoire du voyage de *Fa-hien* ». L'encyclopédie intitulée *Thong-tien*, publiée sous les *Thang*, cite cette relation, mais comme l'empereur *Tchong-tsong* avait le petit nom de *Hien* 顯, les écrivains de cette époque étaient obligés d'en éviter l'emploi, et d'y substituer un synonyme. De là vient que *Thou-yeou*, auteur du *Thong-tien*, a donné à ce voyageur le nom de *Fa-ming* 法明. Le Catalogue impérial de *Khien-long* dont nous avons donné la notice sur le *Fo-koue-ki* dans le *Journ. asiat.* (oct. 1847), nous apprend un fait intéressant pour l'intelligence de certains passages de cette Relation, savoir, que l'auteur, en vue du nom de *Madhyadêça*, appelle l'Inde *Tchong-koue* 中國, ou « le royaume central » (expression qui désigne ordinairement la Chine), et il caractérise le *royaume du milieu* proprement dit par *Pien-ti* 邊地 « le pays des frontières ».

Le texte chinois a été imprimé plusieurs fois. On le trouve à la Bibliothèque impériale, dans les Recueils *Tsin-tai-pi-chou*, sect. x, *Han-wen-tsong-chou*, sect. IV, et *Choue-feou*, liv. LXVI.

La traduction française *Fo-koue-ki*, ou Relation des royaumes

capitale de l'Ouest l'an 399 de notre ère et visita une trentaine de royaumes. Il forme en chinois quatre-vingt-six pages.

2° *Mémoire de Hoeï-seng et de Song-yun, envoyés dans l'Inde*, en 518, par ordre de l'impératrice, pour aller chercher des livres sacrés et des reliques [1].

Le texte chinois forme trente-cinq pages.

3° *Mémoires sur les contrées occidentales*, rédigés en l'an 648 par *Hiouen-thsang* [2]. Ils forment douze livres, ou cinq cent quatre-vingt-cinq pages in-4°,

bouddhiques, traduite et commentée par Abel-Remusat, etc. (in-4° 1836), se vend à Paris, chez B. Duprat, n° 7, rue du Cloître S[t] Benoît.

[1] *Seng-hoeï-sing-sse-si-yu-ki* 僧惠生使西域記. Le texte chinois de cette relation se trouve dans le V[e] livre de l'Histoire des temples bouddhiques de la ville de *Lo-yang*, qui fait partie du recueil *Tsin tai pi-chou*, sect. x.

[2] *Ta-thang-si-yu-ki* 大唐西域記 « Mémoires sur les contrées occidentales, publiés sous les *Thang* » Le titre de l'édition impériale nous apprend un fait extrêmement curieux que personne n'avait remarqué, quoiqu'il soit consigné dans *Ma-touan-lin* (liv. CVI, fol. 6), savoir, que cet ouvrage fut *traduit des langues de l'Inde*, en vertu d'un décret impérial, par *Hiouen-thsang*, maître versé dans la loi des *Trois Recueils* 三藏法師玄奘奉詔譯. Cette expression ne doit pas être prise à la lettre : elle veut dire que la partie fondamentale de l'ouvrage, concernant l'histoire, l'archéologie, les légendes, etc. a été tirée de sources indiennes, car il est évident que l'indication des distances qui séparaient les lieux visités par le voyageur, et une foule d'observations personnelles, n'ont pu émaner que de *Hiouen-thsang* lui-même. Comme ce religieux, qui n'avait parlé que des langues étrangères, pendant une absence de dix-sept ans,

dans l'édition impériale, et font partie de la grande collection bouddhique intitulée *Chi-thsang*.

Cet ouvrage embrasse la description de cent trente-huit royaumes ou pays dont, suivant un auteur chinois, *Hiouen-thsang* n'avait visité que cent dix; mais, à l'aide de deux expressions techniques qui n'avaient pas été comprises jusqu'ici et que nous exposerons plus bas (page XXXIX), un écrivain chinois, nommé *Tchang-choue*, nous a fourni le moyen de distinguer nettement les vingt-huit royaumes où *Hiouen-thsang* n'est pas allé et dont il n'a dû la connaissance qu'aux chroniques ou à la tradition.

4° *Histoire du Maître de la loi des Trois Recueils, du couvent de la Grande bienfaisance*[1].

Cet ouvrage, dont la rédaction primitive appartient à *Hoei-li*, et qui fut continué et achevé par *Yen-thsong*, tous deux contemporains de *Hiouen-thsang*, contient l'histoire de son mémorable voyage, accompagnée de détails biographiques du plus

avait peut-être perdu l'habitude d'écrire dans sa langue avec toute l'élégance requise, la rédaction officielle de ses *Mémoires sur les contrées occidentales* fut confiée à *Pien-ki*, religieux attaché au couvent *Ta-tsong-tchi* (大總持沙門辯機撰).

[1] *Ta-thang-ts'e-en-sse-san-thsang-fa-sse-tch'ouen. Hoei-li pen-chi. Yen-thsong tsien* 大慈恩寺三藏法師傳。惠立本。釋彥悰箋。十卷。

haut intérêt, qui manquaient dans la Relation originale.

Le texte chinois forme deux cahiers dans l'édition de *Nan-king* et dix dans l'édition impériale, dont j'ai fait usage pour rédiger la présente traduction.

5° L'*Histoire et les itinéraires de* (cinquante-six) *religieux de la dynastie des Thang, qui voyagèrent à l'occident de la Chine pour aller chercher la Loi*[1].

Cet ouvrage, rédigé vers l'an 730 de J. C. par *I-tsing*, en vertu d'un décret impérial, forme en chinois deux livres ou soixante-huit pages in-4°

6° L'*Itinéraire du voyage de Khi-nie*[2] *dans les contrées de l'ouest.* Un décret impérial l'avait envoyé, en 964, à la tête de trois cents Samanéens; il revint en 976. Les notes de son voyage, qu'il avait écrites à la fin de chacun des quarante-deux livres

[1] *Ta-thang-khieou-fa-kao seng-tch'ouen Thang-seng i tsing-tsiouen* 大唐求法高僧傳。唐僧義淨撰。二卷。 (Cf. *Ma-touan lin*, liv CXVII, fol 16.)

Il paraît certain que l'auteur de la préface du *Fo-koue ki* ne connaissait qu'imparfaitement cet ouvrage, lorsqu'il a dit (p 42) « On a, en deux livres, le *Catalogue des Relations* écrites par cinquante-six religieux qui, pendant les trois siècles des *Thang* (618-904), entreprirent des voyages dans l'Occident » En effet, les détails peu étendus qui se rapportent à chaque religieux, ne méritent pas de s'appeler des Relations, et, d'un autre côté, ils sont dus à un seul auteur (*I-tsing*), qui mourut presque deux cents ans avant la fin des *Thang*

[2] *Khi-nie-si yu-hing-tching* 繼業西域行程.

d'un exemplaire du *Nirvâṇa soûtra*, ont été recueillies, sous la même dynastie, par *Fang-tch'ing-ta*, et forment une huitaine de pages dans l'ouvrage qu'il a publié en deux volumes, sous le titre de *Ou-tch'ouen-lou*[1].

On voit, par ce qui précède, que la plus étendue comme la plus précieuse des relations qui nous restent, est celle de *Hiouen-thsang*, qui passa dix-sept ans (de 629 à 645) dans les contrées situées à l'occident de la Chine et surtout dans l'Inde.

Klaproth et Rémusat en avaient bien compris la haute importance; mais ils ne la connaissaient que par de nombreux fragments insérés, çà et là, dans le *Pien-i-tien* (ou Mémoires sur les pays et les peuples étrangers). L'un et l'autre avaient eu le plus vif désir de la traduire et de la publier, et l'avaient, chacun de leur côté, demandée en Chine. C'est un fait que m'apprit autrefois Morrison père, qui, après bien des recherches inutiles, leur répondit séparément que l'ouvrage était *out of print* (épuisé). Il se trompait, car cet ouvrage, qui fait partie des diverses éditions de la grande collection bouddhique, peut s'acheter aisément dans les monastères de la Chine. Du temps de ces deux

[1] Ce petit fragment a été réimprimé dans la XVIII° section du grand Recueil *Tchi-pou-tso-tchai* (en deux cent quarante volumes) que possède la Bibliothèque impériale.

savants, on ne l'avait donc pas complet en France. Il est par conséquent difficile de comprendre comment Abel-Rémusat a pu écrire[1] ce qui suit : « C'est à quoi je m'attacherai (savoir, à éclaircir les particularités du voyage de *Hiouen-thsang*) dans la deuxième partie de *mes* Voyages des Samanéens dans l'Inde, *qui seront bientôt mis sous presse.* »

En effet, pour être en état de *mettre bientôt sous presse* ces voyages, deux conditions étaient indispensables; savoir : d'en posséder tous les textes et de les avoir traduits.

Or, à l'époque dont il s'agit, sur six des relations précitées, on n'en possédait que deux, celles de *Fa-hien* et de *Song-yun*. Hâtons-nous de dire, pour expliquer d'une manière plausible des assertions aussi hardies et des promesses aussi prématurées, que, par une précaution habile que je ne me permettrai pas de juger et qui n'est pas sans exemple dans les sciences et les lettres, Rémusat voulait, sans doute, s'assurer la publication exclusive d'un texte précieux, attendu de Chine de jour en jour, qu'il croyait avoir découvert le premier en 1831[2]. et ne pas perdre le fruit des

[1] *Mélanges posthumes*, p. 77, en note

[2] Klaproth, au contraire, dans un petit mémoire en allemand, lu le 15 mars 1834, à la Société géographique de Berlin, affirme que c'est lui qui a découvert, dès 1816 non seulement la Relation de *Fa-hien*, dans le *Tsin tai-pi-chou*, mais encore les fragments de *Hiouen*

recherches qu'il pouvait avoir faites depuis longues années sur le même sujet.

Quoi qu'il en soit, et en admettant que Rémusat eût possédé l'édition impériale de *Hiouen-thsang*, que j'ai eu le bonheur d'obtenir, il y a quinze ans[1], d'un missionnaire lazariste voyageant dans l'intérieur de la Chine, je me crois autorisé à dire, sans manquer de respect à la mémoire de ce spirituel orientaliste, qu'à l'époque où il vivait des obstacles graves et nombreux s'opposaient à ce qu'on pût donner une traduction de *Hiouen-thsang* qui satisfît à la fois les sinologues et les personnes versées dans les langues de l'Inde. Car le style de l'auteur présentait à chaque pas des difficultés insurmontables pour quiconque n'aurait connu que la langue classique, et d'un autre côté,

thsang, dans la collection intitulée *Pien-i-tien*, de la Bibliothèque impériale.

[1] Depuis cette époque, j'ai reçu de M. Robert Thom, ancien consul à *Ning-po*, un second exemplaire de l'édition impériale, que j'ai renvoyé en Chine pour être gravé et imprimé à mes frais, et de plus un exemplaire in-4° oblong, d'une impression très-ancienne.

La preuve de ce que j'avance se trouve dans un morceau très-étendu de *Hiouen-thsang*, traduit par Rémusat et publié dans le *Foe-koue-ki*, p. 5[illegible]-59, qui montre que le style de la Relation aurait dû être pour lui l'objet d'une étude particulière; car il y a telles pages (par exemple 57, 58) dont presque pas une phrase n'a été comprise ni traduite correctement. Plus tard, je publierai ce morceau avec le texte chinois, non pour le plaisir de critiquer, mais pour montrer les progrès qu'a faits chez nous l'étude de la langue chinoise, qu'il a eu le

le texte était rempli de noms indiens de lieux, d'hommes et de choses, figurés par des sons chinois dont la valeur phonétique n'avait pas encore été déterminée à l'aide d'exemples corrects et par

mérite de fonder en France. La haute estime que professent à bon droit les orientalistes pour M. Abel-Rémusat, ne doit pas les empêcher d'être très réservés et très circonspects lorsqu'ils citent son *Fo-koue-ki*. En effet, cet ouvrage, très-recommandable pour l'époque où il a été publié, n'est pas sans dangers pour les personnes qui ne sont pas en état de vérifier ses traductions sur le texte chinois. Je me contenterai de citer quelques exemples. Faute de connaître une importante règle de position grammaticale, dans les passages relatifs à la dimension des statues, il a constamment pris les fractions pour des nombres entiers, comme si l'on disait en français, 50 mètres (150 pieds) au lieu de 1m,50 (4 pieds ½). Ainsi, p. 34, 1 *tchang* 8 (pieds) ou 18 pieds chinois (le *tchang* vaut 10 pieds chinois), deviennent à ses yeux 8 *tchang* ou 80 pieds chinois, p. 148, 1 *tchang* 6 (pieds) ou 16 pieds chinois, équivalent, selon lui, à 6 *tchang* (60 pieds chinois).

Dans les livres bouddhiques des Chinois, le mot indien *Bôdhi* (Intelligence), le principal attribut du *Bouddha*, a pour équivalent *Tao*, 道, qui a une signification particulière chez les *Tao-sse*, et de là est venu, depuis la dynastie des *Tsin* jusqu'à celle des *Song* (265-420 après J. C.), l'usage de donner aux religieux bouddhistes le nom de *Tao-jin* 道人 « les hommes de l'Intelligence », ou « prétendant à l'Intelligence », qui est considérée comme le plus haut degré de la perfection. Abel-Rémusat, ignorant cette importante acception, a pris les *Tao-jin* 道人 (c'est-à-dire les religieux bouddhistes, souvent cités par *Fa-hien*) tantôt pour des prêtres de la secte de *Lao-tseu*, chez qui il expliquait le mot *Tao* 道 par *raison*, λόγος (*Fo-koue-ki*, pag. 22), tantôt pour des *voyageurs* ou *hommes en chemin* (*ibid.* p. 98), parce que *Tao* 道 signifie souvent « voie, chemin ». Klaproth a été beaucoup plus loin, lorsqu'il avance (*ibid.* p. 230) que le Richi *Asita*, qui tira l'horoscope de *Çâkyamouni*, au moment de sa naissance, était un *Tao*

une méthode régulière. La lecture barbare de ces mots, telle qu'on la donnait à cette époque [1],

sse, de cette façon, la secte des *Tao-sse* aurait existé dans l'Inde avant la venue du *Bouddha*, et bien avant la naissance de *Lao tseu*!

Le même mot *Tao* 道 « Intelligence » (*Bôdhi*) a encore induit en erreur Rémusat et Klaproth, qui, dans tous les passages signifiant « obtenir l'Intelligence » 得道, « devenir *Bouddha* », arriver à « l'*In*-*telligence accomplie* » 成道, ont toujours traduit « obtenir la *doctrine*, obtenir la *Loi*, — accomplir la *doctrine*, accomplir la *Loi* » (*Fo-koue-ki*, p. 171, 198, 213, 224, 227, 235, 276.)

Citons un dernier exemple. Un religieux bouddhiste de l'Inde, dont on a fait encore un *sectateur de la Raison*, expose les livres sacrés (*Fo-koue-ki*, p. 351) devant une assemblée dont *Fa-hien* faisait partie, et raconte que le pot du *Bouddha* se trouve actuellement dans le *Gândhâra* (pris à tort pour le *Kandahar*, *ibid.* p. 353, note 5), que dans TANT DE CENTAINES D'ANNÉES (若干百年), il retournera dans le royaume des *Youei-tchi*, etc. La même locution, employée cinq fois dans la même page, a été traduite par ONZE CENTS ANS. Une note jointe au texte nous apprend qu'au moment où *Fa hien* entendit faire cette lecture, le religieux indien avait nettement articulé le nombre des années, l'ayant oublié, lorsqu'il rédigea sa relation, il se vit obligé d'employer la locution vague *jo kan* 若干 « *tant* » (dont le second signe, écrit ici 千 *thsien* « mille » au lieu de 干 *kan*, était extrêmement facile à rétablir, l'expression *jo-thsien-pe* 若千百 « *comme mille cent* » pour dire « *onze cents* » n'existant pas en chinois).

[1] Dans le *Fo-koue-ki*, p. 323, on trouve *Ho-kia lo* pour *Vyâkaraṇas* « les prédictions », *P'o t'o*, pour les *Avadânas* « les comparaisons », *I-ti-mo-to*, pour *Itiyouktas* « les récits », ce sont trois des douze sections des Livres sacrés.

Klaproth cite (*ibid.* p. 325) les cinq écoles qui s'établirent dans les cinq cents premières années qui suivirent la mort du *Bouddha*.

1° Dans l'orthographe *Tan-wou-te*, il n'a pas su reconnaître les

eût fait le desespoir des savants et les aurait privés, en grande partie, des fruits qu'ils avaient droit d'attendre d'une aussi importante publication.

Ce n'est pas tout, une multitude considérable de noms indiens n'étaient exprimés que par leur traduction chinoise, à l'aide de laquelle, eût-on été le plus habile indianiste, on n'aurait presque jamais su remonter aux termes sacramentels qui y correspondaient dans l'esprit de l'auteur. La raison en est facile à comprendre : c'est que, dans ce cas, le mot chinois du texte peut être rendu de différentes manières en sanskrit lors même qu'il est littéral; et lorsqu'on s'est contenté d'en donner l'idée générale, la restitution en est impossible. C'est ce que nous montrerons plus bas par des exemples clairs et décisifs.

Je me félicite moi-même de m'être arrête à temps, lorsque, vers 1839, cedant à un entraî-

Dharmagouptas « les gardiens de la Loi », il y voit le mot *Tamoghna* « destructeur de l'obscurité »,

2° Dans *Sa p'o-to* (lisez les *Sarvâstivâdas* « ceux qui affirment l'existence de toutes choses ») il voit « la somme ou les preceptes des lectures d'*Oupâli* »,

3° Dans *Kia ye-i* (lisez les *Kâçyapîyas*, ou « sectateurs de *Kâçyapa* ») il voit « la contemplation du double Vide »

4° Dans *Mi cha sai*, il n'a pas su lire les *Mahîçâsakas* « ceux qui convertissent le monde »,

5° Et dans *P'o ts o-fou lo*, les *Vâtsîpouttrîyas*, ou « les sectateurs de celui qui, suivant une légende était né d'un veau » de *vatsa* « veau » et de *pouttra* « fils »)

nement bien naturel, j'avais commencé, à la demande de mon illustre ami M. Alex. de Humboldt, la traduction de *Hiouen-thsang*. A cette époque, j'étais aussi peu préparé que mes prédécesseurs, pour résoudre les difficultés dont je viens de parler et qui sont tout à fait indépendantes de la langue chinoise. Acquérant, à mesure que j'avançais, la conviction intime de mon insuffisance, je fermai le texte au livre IV, et je n'eus qu'à m'en applaudir; car je me serais livré à un labeur excessif pour publier un ouvrage dont l'importance aurait été singulièrement affaiblie par l'absence des transcriptions indiennes, qu'auraient remplacés des sons barbares ou des mots chinois intraduisibles en sanskrit[1]. J'aurais, en outre, manqué l'occasion précieuse d'entreprendre, pour la lecture méthodique des mots sanskrits correctement figurés ou traduits, un travail long et épineux, il est vrai, mais dont les résultats, prouvés aujourd'hui d'une manière incontestable, pourront recevoir après moi de nouvelles et de plus amples applications.

M. Landresse a été frappé d'une partie de ces difficultés, et, en général, il a expliqué avec netteté,

[1] Ainsi, sans le travail préparatoire dont je parlerai plus bas, je n'aurais pu rétablir *Bhâskaravarma* avec les sons *Pouan-sai-kie-lo-fa mo*, ni *Djyôtichka* avec *Tchou-ti-sse-kia*. On en peut dire autant des noms propres chinois *Te-hoei* (*Gouṇamati*) et *Kien-hoei* (*Dṛiḍhamati*) dont *Hiouen-thsang* (*Si yu ki*, liv. XI, fol. 17) avait omis la forme indienne.

dans sa préface du *Fo-koue-ki*, les obstacles qui s'opposaient précédemment à leur solution.

« *Fa-hien*, dit-il, ne s'est pas fait scrupule de tirer de la langue *Fan*[1] toutes les dénominations mystiques qui lui convenaient et pour lesquelles il ne trouvait pas d'équivalent en chinois[2]. Il a ainsi rempli sa narration de mots d'une signification embarrassante et quelquefois douteuse, moitié chinois, moitié indiens, et qui ne sont plus ni indiens ni chinois, grâce à l'altération qu'ils ont subie en passant d'une langue où tous les éléments orthographiques suffisent à toutes les intonations, dans une autre langue presque entièrement dépourvue de moyens pour les exprimer. On sait que dans ces transcriptions le caractère symbolique de l'écriture chinoise disparaît totalement, et que les signes, au lieu d'être des images destinées à éveiller la pensée, ne sont plus que des articulations qui doivent frapper l'oreille. Même quand l'analyse du son est évidente, le mot indien, ainsi représenté au figuré, ne peut être restitué avec certitude qu'autant qu'on connaît le sens qui lui

[1] Le mot *Fan* 梵 est l'abréviation de *Fan lan mo* (*Brahmâ*), les mots *Yen* 言 « paroles », et *Yu* 語 « langage » précédés de *Fan* 梵, signifient « mots indiens, langue indienne ».

[2] On verra plus bas (p. xvii, l. 8) que l'emploi de ces sortes de mots ne dépendait point du goût ou du choix des écrivains bouddhistes.

est affecté [1], et l'on ne doit pas se dissimuler que les secours propres à faciliter ce rapprochement ne soient encore très-insuffisants. Il ne manque pas de nomenclatures théologiques [2] où la valeur des mots *Fan* est indiquée; mais elles sont loin d'offrir une synonymie complète pour le nombre, satisfaisante pour les explications. »

[1] Il ne suffit pas de connaître le sens *affecté au mot indien* qu'on rencontre et qu'on veut écrire correctement, il faut encore 1° que ce mot soit complet et fidèlement transcrit, car, par exemple, l'expression *Che-wang* 闍王 « le roi *Che* » qu'on rencontre souvent, ne conduirait pas à *Adjâtaçatrou*, ni *Che-li* 闍黎 à *Atchâryya* « un maître », 2° de plus, comme le sens *affecté à un mot* peut être général ou littéral, il faut connaître sa véritable signification, par exemple, les mots *Fong te* 豐德 « vertu florissante » ne serviraient de rien pour découvrir dans la leçon tronquée et corrompue *Che wei* 舍衛, la forme correcte *Çrâvastî* (nom de royaume), dont le sens littéral est « (où) l'on écoute », et qui doit être écrite *Chi-lo fa-si-ti* 室羅筏悉底

[2] J'ignore absolument de quelles nomenclatures M. L. veut parler, car je n'en connais aucune de ce genre dans la collection chinoise de la Bibliothèque impériale, aujourd'hui la plus riche de l'Europe Le Vocabulaire pentaglotte, le seul qu'on puisse appeler une nomenclature théologique, ne saurait donner la transcription sanskrite des mots indiens exprimés phonétiquement par *Fa-hien* et *Hiouen-thsang*, et encore moins des mots *Fan* que ces deux auteurs se sont contentés de présenter sous leur forme chinoise En second lieu, comme la langue sanskrite possède souvent plusieurs synonymes pour exprimer la même idée, et que, d'ailleurs, ces mots sont traduits tantôt littéralement, tantôt d'une manière générale, il est presque impossible (à moins de recourir aux moyens et aux procédés que nous exposerons plus bas) de remonter, dans le plus grand nombre de cas, au mot sacramentel que l'auteur avait en vue

Lorsque des tentatives réitérées et toujours infructueuses m'eurent clairement démontré l'impossibilité de restituer l'orthographe des mots sanskrits exprimés phonétiquement, et de retrouver la forme indienne de ceux dont les auteurs s'étaient contentés de donner la traduction chinoise, je ne songeai plus qu'à trouver les moyens de surmonter ce double obstacle.

Il est fort curieux de remonter aux considérations qui ont guidé les interprètes dans le système qu'ils ont adopté dans le premier cas, c'est-à-dire lorsqu'ils ont laissé subsister les termes sanskrits qui nous embarrassent. Or, on va voir que ce n'est ni par paresse d'esprit, ni par caprice individuel, qu'ils ont agi ainsi. Dès l'époque où l'on commença (vers la fin du IIe siècle de notre ère) à faire passer les ouvrages bouddhiques dans *la langue fleurie* du royaume du Milieu, on établit des règles et des principes invariables que devaient observer religieusement tous les interprètes des âges suivants. D'après le témoignage de *Hiouen-thsang* [1], les mots qu'on devait éviter de traduire étaient divisés en cinq classes :

1° Les mots qui ont un sens mystique, comme ceux des *T'o-lo-ni* (*Dhâraṇîs*) « charmes ou formules magiques. »

[1] Préface du dictionnaire *Fan-i-ming-i-tsi*, liv. I, fol. 1.

2° Ceux qui renferment un grand nombre de significations, comme *P'o-kia-fan* (*Bhagavân*) « qui a six sens. »

3° Les noms de choses qui n'existent pas en Chine, comme les arbres *Yen-feou* (*Djambou*), *Pou-ti* (*Bhôdhidrouma*), *'O-li* (*Harîtakî*).

4° Les mots que l'on conserve par respect pour leur antique emploi; par exemple, *A-neou-pou-ti*[1] (*Anouttara bôdhi*) « l'intelligence supérieure. » Ce n'est pas que ce mot ne puisse être traduit, mais depuis qu'il a été employé par *Mo-teng*[2] (*Kâçyamâtanga*), on l'a conservé sous sa forme indienne.

5° Les mots considérés comme produisant le bonheur; par exemple, *Pan-jo* (*Pradjñâ*) « l'Intelligence. »

Hiouen-thsang ajoute d'autres considérations qui ont décidé les interprètes à conserver les sons de certains mots sans se permettre d'en donner la signification. « Si l'on eût traduit, dit-il, *San-miao-san-pou-ti* (*Samyaksambôdhi*) par « intelligence universelle, » on n'aurait pu distinguer ce mot

[1] *Fa-yen* (*Dharmamêgha*) commet ici une erreur en disant que ces sons correspondent aux mots chinois *Tching-pien-tchi* 正徧知 « doué d'une intelligence universelle », qui sont une des qualifications du *Bouddha*, et dont l'équivalent indien n'est pas *Anouttara bôdhi*, mais *Samyaksambouddha*. Cf *Vocab. pentaglotte*, liv. I, fol. 1

[2] *Mâtanga* vivait sous l'empereur *Ming-ti*, des seconds *Han* (56-75 de notre ère).

d'expressions analogues, appartenant aux idées des *Tao-sse*, qui existaient auparavant dans la langue chinoise. Le mot *Pou-ti-sa-to* (*Bôdhisattva*), traduit littéralement par « être intelligent, » eût perdu de sa noblesse et de son emphase; voilà pourquoi on l'a laissé comme voilé sous sa forme indienne. On a fait de même pour les noms sublimes du *Bouddha* qui, en passant dans une langue vulgaire, eussent pu être exposés à la risée et aux sarcasmes des profanes. »

Les traducteurs de nos livres saints ont sans doute été guidés par les mêmes motifs, lorsqu'ils ont conservé les mots *Hosannah, Eloïm, Adonaï, Jéhovah, Alléluya*, etc.

Les livres chinois relatifs à l'histoire, à la geographie ou aux doctrines de l'Inde, présentent des difficultés plus grandes encore dans les noms propres significatifs qu'on s'est contenté de traduire. Les Mongols, les Mandchous et les Thibétains ont suivi le même système, et les personnes qui cultivent ces trois derniers idiomes doivent éprouver le plus sérieux embarras pour en retrouver les équivalents indiens.

On est surtout frappé de cette difficulté, en lisant le recueil de paraboles que Schmidt a traduit du thibétain et publié en allemand sous le titre de *Der Weise und der Thor* « le Sage et le Fou, » et

dont on ne possède plus l'original sanskrit, traduit en chinois dans le IIIe siècle de notre ère, par *Hoeï-khio* (*Bouddhamati*).

Nous montrerons tout à l'heure que, sous ce dernier rapport, la position des sinologues est incomparablement meilleure, par la raison que deux lexicographes du Céleste Empire ont pris la peine de rédiger, chacun de leur côté, un recueil[1] de mots qui présentent la double difficulté dont nous nous occupons, et si ces deux ouvrages sont publiés un jour en France avec les transcriptions sanscrites, les orientalistes européens en tireront un plus grand parti que les Chinois eux-mêmes, à qui le texte original offre les noms indiens, traduits, il est vrai, dans leur propre langue, mais en les laissant figurés d'une manière barbare à l'aide de caractères phonétiques.

Mais ce n'était pas tout que de posséder ou d'avoir à sa disposition ces précieux recueils. La première condition requise pour découvrir la forme originale de tous ces mots, sous l'enveloppe étrange des sons chinois[2], était de connaître la langue sanskrite à laquelle mes devanciers étaient restés

[1] Ces recueils sont les dictionnaires intitulés *Hiouen-ing-i-tsie-king-in-i*, vingt cinq livres en huit volumes, et *Fan-i-ming-i-tsi*, vingt livres en six volumes, dont il sera parlé plus bas, pag. XXIII.

[2] Dans le *Fo-koue-ki*, p. 387, on a donné les sons suivants comme noms de cinq rois de *Magadha* 1° *Lo-kia-lo-a-yi-to*, 2° *Fo-tho-kiou-to*,

étrangers. Je me livrai donc, seul et sans guide, à cette étude toute nouvelle pour moi, sans cependant en attendre de grands résultats, car je ne pouvais oublier que M. Abel-Rémusat n'avait pu triompher des obstacles que je désirais surmonter[1], quoiqu'il eût été puissamment aidé par MM. de Chézy et Eug. Burnouf, dont la sagacité rare et la profonde érudition ne lui ont jamais fait défaut. Il eût mieux réussi par lui-même, quand il n'aurait possédé, en sanskrit, qu'une faible

3° *Tha-kia-to-kiou-to;* 4° *Pho-lo-a-yi-to*, 5° *Fa-tche-lo*, lisez *Çakrâditya*, *Bouddhagoupta*, *Tathâgatagoupta*, *Bâlâditya*, *Vadjra*.

A l'article 44, pag 381, qui reconnaîtrait le royaume de *Himatala* (dérivé de *hima* « neige » et *tala* « au-dessous », en chinois 雪山下) dans *Sse-mu-tsiu-lo*, dont on a fait un roi de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*), qui aurait régné six cents ans après le *Nirvâṇa*?

Dans l'article *Magadha* déjà cité, il y a encore plusieurs mots indéchiffrables, à moins d'en connaître les éléments orthographiques et le sens en sanskrit Par exemple la montagne *Po-lo nou-po-ti* (pour *Prâgbôdhi* « intelligence antérieure »), la forêt *Si-se-tchi* (pour *Yachṭivana* « la forêt des bâtons »), *Kiu-tche-ko-lo-pou-lo* (pour *Kouçâgarapoura* « la ville dont les palais voient croître l'herbe sacrée *kouça* »), *Ko-lo-tche-kou-li-sse* (pour *Râdjagrĭha*). Il est vrai que, dans ce dernier cas, on a bien donné le sens de « maison du roi », mais comment arriver rationnellement au mot indien avec les sons qui précèdent?

[1] Je me bornerai à citer le mot *Kia-lan*, abréviation de *Seng-kia-lan*, que l'on rencontre à chaque pas dans le *Fo-koue-ki* M. Rémusat nous apprend (page 19) que M. Eugène Burnouf, à qui il avait soumis ces sons et leur interprétation, proposa de les restituer par le mot *Sañghâgâram*. Mais la lecture correcte était *Saṃghârâma* « couvent », qui résulte des sons *Seng-kia-lo-mo* 僧伽羅磨 (*Thang-chi-youen-ing-i-tsie-king-in-i*, liv XIV, fol 3)

partie de leur science. On voit mieux en effet par ses propres yeux que par ceux des autres; on a de plus l'immense avantage de pouvoir tenir son esprit constamment occupé de la même difficulté, de la retourner sur toutes ses faces et de l'étudier dans tous ses détails; ce que ne peut faire un savant que l'on consulte occasionnellement et qui est étranger au sujet sur lequel on l'interroge. Je l'ai éprouvé moi-même, et j'ai compris dès lors combien il m'était nécessaire d'apprendre le sanskrit, non pour lire un jour des textes inédits, à l'exemple des indianistes, mais pour comprendre et traduire seul, avec liberté et indépendance, sans engager la responsabilité de personne, les textes chinois qui font depuis longtemps l'objet de mes recherches, et où se rencontrent une foule de mots appartenant, comme disent les Chinois, à la langue *Fan* c'est-à-dire à la langue de *Brahmâ*.

La seconde condition était de posséder un nombre considérable de mots indiens *transcrits* et *traduits*. Dans ce dessein, je dépouillai, la plume à la main, les cinquante livres du *San-thsang-fa-sou* (Dictionnaire des mots bouddhiques qui commencent par un nombre), ouvrage que M. Abel-Rémusat avait eu à sa disposition. Je recueillis tous les mots *Fan* avec leur traduction *telle quelle;* et je reconnus bientôt que, relativement à l'immen-

sité des livres bouddhiques, ce secours était tout à fait insuffisant. Heureusement que la bibliothèque du département asiatique de Saint-Pétersbourg possédait précisément, dans deux ouvrages fort rares, la collection presque complète des mots *Fan*, qu'il était impossible de se procurer en France. Le premier de ces Recueils, intitulé[1] *Thang-chi-youen-ing-i-tsie-king-in-i* (les sons et les sens de tous les livres sacrés des *Thang*), en XXV livres, a été composé vers l'an 649 par *Youen-ing*, qui était attaché comme traducteur au couvent de la *Grande bienfaisance* et fut un des collaborateurs de *Hiouen-thsang*.

Le second Recueil, intitulé[2] *Fan-i-ming-i-tsi* (collection de noms et de mots *Fan* traduits en chinois), a été compilé depuis l'an 1143 jusqu'en 1157, par *Fa-yun* (*Dharmamègha*), religieux du couvent *King-te-sse*, dans l'arrondissement de *P'ing-kiang*, dépendant aujourd'hui de la province du *Hou-kouang*. Grâce à la bienveillance de M. Séniavine, directeur du département asiatique, j'obtins le prêt de ces deux importants ouvrages, et, dans l'espace de quelques années, je pus y relever à loisir tous les mots *Fan* et toutes les explications qui les accompagnaient. Je les soumis à un habile

[1] 唐釋元應一切經音義。
[2] 翻譯名義集。

indianiste (M. Théodore Goldstücker), qui, dès la première lecture des transcriptions et des interprétations que je mettais sous ses yeux, me donna la forme correcte d'un millier de mots composant environ le quart de ceux que j'avais recueillis, et dont j'analysai de suite tous les éléments, pour jeter, à l'aide des signes simples ou multiples[1] que fournissait leur anatomie syllabique, les bases de l'alphabet harmonique que je méditais. Fort de ce secours préliminaire et aidé des connaissances que j'avais acquises moi-même en sanskrit, je parvins à rétablir à mon tour un nombre de mots de jour en jour plus considérable, et de leur analyse syllabique, je déduisis méthodiquement une multitude de nouveaux signes qui venaient s'ajouter aux premiers, toujours soutenus et confirmés par un ou deux exemples authentiques.

Klaproth avait possédé, sans en comprendre toute la valeur, un syllabaire publié en 1750 par ordre de l'empereur *Khien-long*, sous le titre de[2]

[1] J'appelle *signe simple* celui que les meilleurs interprètes emploient uniquement pour figurer la même lettre, par exemple 拏 *ṅa* pour *ṇa* (avec l'*n* cérébral), et *signes multiples* les caractères différents qu'on rencontre dans les divers auteurs comme répondant à une même lettre. Ainsi pour *a* अ, j'ai trouvé *ngo* 阿。惡。哀。堊。閼, *ngan* 安。頞。菴, *o* 婀, *ho* 曷, *ko* 遏。盧, etc.

[2] 欽定同文韻統。cinq livres en quatre volumes

Thong-wen-yun-tong, pour la transcription du mandchou, du mongol et du thibétain en caractères chinois, ouvrage qui appartient aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Paris. On y trouve, liv. V, fol. 21, treize alphabets pour la transcription des mots sanskrits; savoir :

1° Celui qu'on a suivi dans l'édition moderne des livres bouddhiques traduits en chinois, et dont nous ne pouvons nous servir pour la lecture des versions anciennes;

2° Celui de *Seng-kia-p'o-lo* (*Saṁghapâla*);

3° Celui du religieux *Pou-k'ong* (*Amôghavadjra*);

4° Un autre alphabet du même traducteur.

Je dois me hâter de dire que ces alphabets ne présentent que les voyelles, les diphthongues et les consonnes suivies de l'*a* अ qui leur est inhérent. On y chercherait en vain les signes répondant aux consonnes suivies de toutes les voyelles et diphthongues.

Quant aux autres alphabets de *Than-mo-lo-thsa* (*Dharmarakcha*), *Wou-tcha-lo* (*Môkchala*), *Kieou-mo-lo-chi* (*Koumâradjîva*), *Hiouen-thsang*, *Fo-t'o-pa-t'o-lo* (*Bouddhabhadra*), *Chi-tcha-nan-t'o* (*Çikchânanda*), *Ti-p'o-ho-lo* (*Divâkara*), *Pou-k'ong* et *Pan-jo* (*Pradjña*), on n'y trouve que des lettres citées pêle-mêle et sans aucune classification méthodique.

Il est aisé de voir que je n'ai pu tirer grand

parti de ces alphabets si incomplets. J'y ai néanmoins puisé d'importantes déterminations, qui, jointes à celles que j'avais déjà recueillies, me permettaient de marcher dans mes lectures d'un pas plus ferme et plus assuré. Les signes phonétiques que j'ai rassemblés jusqu'à ce jour, comme répondant aux cinquante-deux lettres de l'alphabet indien, s'élèvent déjà, avec leurs nombreux synonymes, à environ mille caractères chinois, qu'il sera aisé de faire paraître plus tard, soit dans l'ordre des prononciations chinoises, soit sous forme de tableaux synoptiques. Peu soucieux de garder la possession exclusive d'une méthode de lecture dont je ne suis redevable qu'à mes efforts persévérants, je la publierai bien volontiers, sans cependant assumer d'avance la responsabilité des erreurs où pourraient tomber ceux qui voudraient en faire à leur tour l'application, dans les ouvrages antérieurs à celui-ci ou dans leurs propres travaux, sans connaître les caractères chinois représentant phonétiquement les mots indiens. Je vais en dire la raison : c'est que beaucoup de sons chinois, parfaitement semblables pour nos oreilles et pour nos yeux, mais dont l'orthographe est différente, répondent à des sons indiens que la prononciation usuelle ne saurait indiquer. Ainsi 史 *che* « historien » représente *chi*, dans *touchita* « satis-

fait; » 奢 *che* « prodigue » figure *ça*, dans ***vâiçya*** « un homme de la troisième caste; » 式 *che* « modèle » donne *çi*, dans *çikhi* « le feu; » 攝 *che* « prendre » répond à *ça*, dans *çabda* « mot; » 社 *che* « l'esprit de la terre » figure *dja*, dans *râdjâ* « roi. »

Ces exemples que je pourrais multiplier à l'infini, montrent suffisamment le danger que je viens de signaler.

J'aurais pu m'épargner ce travail long et épineux qui me tient en suspens depuis plus de dix ans, si j'avais réussi à obtenir de Chine un ouvrage dont je dois la connaissance à *Ma-touan-lin* et où se trouvaient réunis les signes phonétiques que je cherchais et que je suis loin d'avoir trouvés tous. Il est intitulé[1] : *King-yeou-thien-tchou-tseu-youen* « De l'origine des caractères de l'écriture indienne, » en sept livres, publié dans les années *King-yeou* des *Song* (1034-1038) par *Siang-tsing* et autres religieux. Ce

[1] 景祐天竺字源。七卷。. Cet ouvrage, dit *Ma-touan-lin* (liv. CCXXVII, fol. 14), a été compilé et présenté à l'empereur par les religieux *Siang-tsing*, etc. Les signes chinois et indiens sont placés en regard avec l'indication de leur valeur respective. On y compte douze sons, c'est-à-dire douze articulations pour les voyelles et les diphthongues, et trente lettres ou consonnes qui, sous le nom de *mères*, 母 (à cause du grand nombre de sons qu'elles produisent quand elles sont suivies des voyelles ou des diphthongues), sont divisées en cinq classes : 1° les dentales; 2° les palatales; 3° les linguales. 4° les gutturales, 5° les labiales.

L'ouvrage est précédé d'une préface de l'empereur *Jin-tsong*

curieux syllabaire doit pouvoir s'acheter à *Péking*. J'ai trouvé la preuve de son existence actuelle dans le grand catalogue[1] d'où j'ai tiré, en les rétablissant, environ neuf cents titres indiens de livres bouddhiques traduits en chinois[2].

Toutes les fois que les mots indiens étaient régulièrement figurés et correctement traduits, comme ils le sont toujours dans la Relation de *Hiouen-thsang* et dans les notices de *I-tsing* sur les cinquante-six voyageurs bouddhistes, il n'était pas fort difficile, avec les éléments phonétiques que j'avais rassemblés et une connaissance suffisante du sanskrit, d'arriver à l'orthographe *Fan* que l'auteur avait en vue; mais, sans le travail préalable que j'avais exécuté, il m'eût été impossible de lire les noms de pays dont la signification m'était in-

[1] Ce catalogue est intitulé 至元法寶勘同總錄, dix cahiers in-fol oblong. Il appartient au département asiatique de Saint-Pétersbourg Le syllabaire chinois indien dont nous venons de parler s'y trouve dans la section marquée du caractère *in* 音 (音字號), l'un des derniers signes du livret des mille mots qu'on a employes comme chiffres dans la classification de la grande collection bouddhique. Nous osons recommander ces indications aux membres de la mission russe de Péking, qui seuls pourraient faire acheter ou copier ce précieux ouvrage et en doter les sinologues européens, dont les travaux ont pour but de faire connaître l'histoire, la géographie, la littérature et les doctrines de l'Inde ancienne

[2] Voyez le *Journal asiatique* de Paris novembre-décembre, 1849, tome XIV

connue. Si j'y suis heureusement parvenu dans le plus grand nombre de cas, c'est que j'ai pu appliquer avec certitude, à des mots douteux, la valeur de leurs éléments graphiques, empruntée à des mots indiens où je l'avais plusieurs fois reconnue, et dont la lecture et la signification étaient parfaitement établies. C'est aussi l'analyse de mots significatifs bien transcrits qui m'a fait découvrir les signes chinois des lettres cérébrales qui ont dans les dictionnaires un son tout différent[1], et certains artifices phonétiques qui défiguraient des mots importants au point de les rendre méconnaissables[2].

[1] Ainsi, *tch'a* 茶 figure *ḍa* dans *Drâviḍa*, *tchi* 胝 se trouve pour *ṭi* dans *kôṭi*, pour ce dernier son, on emploie aussi *tchi* 知。穉。稺。遲。恥, *tchoui* 椎。槌, *ts'e* 摘, etc.

[2] Devant la première syllabe des mots qui commencent en sanskrit par *ra*, les interprètes mettent ordinairement 阿 *ngo*, 曷 *ho*, 遏 *ko* (*a* ऋ de notre alphabet); ils écrivent, par exemple, *Ko-lo-heou-lo* pour *Râhoula* (nom propre); *Ngo-lou-pa* pour *Roûpya* « argent »; *Ko-lo-che-pou-lo* (*Fo-koue-ki*, p. 381, art. 44) pour *Râdjapoura*. Nous avons fait quelque chose d'analogue lorsque nous avons ajouté un *e* devant les mots dont le radical latin commençait par *sp* (par exemple *espérance*, de *sperare*) ou par *sc* (*escalier*, *échelle*, venant de *scala*)

Citons encore un autre procédé, que nous avons aisément découvert en analysant un grand nombre de mots. La langue chinoise ne possédant point de signes propres à figurer certaines lettres sanskrites suivies, par exemple, de *r*, *k*, *t*, comme *dra*, *ska*, *sta*, les interprètes se sont servis de deux caractères commençant chacun par la consonne requise et se terminant par la même voyelle ou diphthongue, ils ont ainsi écrit *ta-la* pour *tra*, *sa-ka* pour *ska*, *sa-ta* pour *sta*, *sou-tou* pour

On se tromperait gravement en pensant que les mots indiens des livres géographiques ou religieux, que nous voulons reproduire fidèlement dans nos traductions, ne présentent d'autre difficulté que celle qui consiste à transcrire leurs éléments phonétiques. M. Landresse, dans le passage que j'ai cité de sa préface, n'a examiné que ce côté de la question; on peut inférer du silence de Rémusat et de Klaproth, qu'ils n'ont point vu une autre difficulté plus sérieuse dont je vais parler et qui est précisément la contre-partie de la première.

Au point où est arrivée aujourd'hui la méthode de transcription, cette partie importante et tout à fait neuve de la philologie chinoise, rien n'est plus aisé que de reproduire les mots *Fan*, toutes les fois qu'ils sont en même temps figurés à l'aide de signes corrects et fidèlement traduits[1]. Il n'en est

stou, etc. Ce principe une fois connu, il est aisé de trouver *Stoûpa* dans *Sou-tou-po*, et *Çatadrou* dans *Che-to-t'ou-lou*, pourvu toutefois qu'on possède déjà la synonymie des signes phonétiques.

[1] J'ai déjà montré, p. XVI, note 1, et ci-après p. XXXII, par les exemples 1, 2, 3, 4, qu'il est impossible de lire correctement ou de restituer les mots qui n'offrent pas ce double caractère, savoir une transcription régulière et une traduction fidèle. Autrement, on ne peut y réussir que lorsque ces mots sont compris dans les deux dictionnaires déjà cités, page XXIII, notes 1, 2, et qu'à l'aide d'index, alphabétiques ou par clefs, on peut remonter à l'instant d'une transcription tronquée ou corrompue à la transcription régulière, et d'une traduction fausse à la traduction littérale (voy. p. XVI, note 1.)

pas de même des mots indiens dont nous ne connaissons que la traduction chinoise et que néanmoins nous sommes dans la nécessité de donner en sanskrit. Là, nous rencontrons des difficultés pour la solution desquelles la connaissance même la plus profonde de la langue indienne se trouverait impuissante. Les interprètes ont deux manières de traduire; les uns donnent le sens direct et littéral quand, par exemple, ils rendent l'épithète *adôcha* « exempt de fautes » par *Wou-kouo* 無過 qui a absolument le même sens en chinois. On pourrait donc remonter avec certitude de cette expression chinoise à l'expression indienne correspondante, si la langue sanskrite ne possédait une douzaine d'épithètes qui expriment la même idée[1]. De là, des doutes et des incertitudes qui mettraient en défaut la sagacité la plus pénétrante et la science la plus consommée.

D'autres interprètes (et le cas est plus grave encore) se contentent de donner un sens général, quand, par exemple, ils rendent *Padmôttara* « le plus excellent des lotus » par *doué d'un corps très-merveilleux*[2]; *Soûryaraçmi* « brillant comme le so-

[1] Voir l'épithète *faultless* (exempt de fautes) dans le *Dict. anglais-sanskrit* de Monier Williams, in-4°, Londres, 1851.

[2] 殊妙身佛。 nom du sept cent vingt-neuvième Bouddha du *Bhadra kalpa*.

leil » par *doué d'un éclat admirable*[1]. Enfin, ils substituent souvent au sens du mot *Fan*, une idée complétement différente. Par exemple, ils rendent *Vigatabhaya* « délivré de crainte » par *extrêmement pur*[2]; *Gaṇêndra* « roi de la multitude » par *ineffable*[3]; *Soughôcha* « doué d'une belle voix » par *doué de la vertu du dieu de l'eau*[4], etc.

Le lecteur comprendra, sans que j'aie besoin d'insister davantage sur ce dernier point, qu'avec les traductions chinoises que je viens de rapporter et qui sont tirées d'un livre célèbre (le Recueil des noms des *Bouddhas* du *Bhadra kalpa*, en sanskrit, en thibétain, en mongol, en mandchou et en chinois), il serait absolument impossible de remonter aux mots indiens auxquels ils correspondent.

J'ai trouvé un moyen sûr de lever, du moins pour le plus grand nombre de cas, cette immense difficulté. C'était de *retourner* tous les mots *Fan* des deux dictionnaires précités, et de recueillir et classer dans un ordre commode tous les mots chinois que fournissaient ces deux ouvrages comme équivalents, sans m'inquiéter de savoir si la traduction

[1] 妙光佛。nom du neuf cent trentième *Bouddha*.

[2] 最清淨佛。nom du sept cent trente-quatrième *Bouddha*

[3] 不可說佛。nom du sept cent trente-troisième *Bouddha*.

[4] 水天德佛。nom du sept cent quarante-troisième *Bouddha*.

donnée etait mot à mot ou générale, fidèle ou inexacte. J'ai, en conséquence, ecrit sur des cartes particulières, rangées séparément, chaque mot *Fan* figure par des signes phonétiques, et chaque mot chinois donné comme sa traduction fidèle ou approximative, en ajoutant les renvois nécessaires pour remonter immédiatement à l'ouvrage original qui les avait fournis. Loin de rejeter les mots tronques et les orthographes corrompues, je me suis etudie à en recueillir le plus grand nombre, parce que ces mots sont surtout ceux qui présentent le plus de difficulté, tandis que d'un autre côté, lorsqu'on possède bien les règles de transcription et quelque teinture du sanskrit, les mots complets et corrects se lisent au premier coup d'œil.

De cette manière, j'ai composé, pour mon usage personnel, un double vocabulaire *sanskrit-chinois* et *chinois-sanskrit*, dont la présente traduction permettra d'apprécier le degré d'utilité, et qui, s'il est mis plus tard entre les mains du public, offrira à tout orientaliste muni des notions nécessaires, les moyens d'arriver aux mêmes résultats que moi, et probablement d'étendre et d'agrandir encore la voie que j'ai frayée le premier.

Parmi les noms cités dans notre relation et dont les lecteurs avaient besoin de connaître la forme originale, il n'en est pas de plus nombreux et de

plus difficiles que les titres des ouvrages bouddhiques figurés tantôt par des signes phonetiques (comme *'O-pi-t'an* ou *Pi-t'an*[1] (*Abhidharma*) « la Métaphysique »), tantôt par des mots chinois qui ne sauraient conduire à l'orthographe indienne (comme *Toui-fa*[2] 對法 « la loi qui répond » pour exprimer la même idée : la Metaphysique). Il m'en coûte beaucoup de me citer si souvent dans cet avant-propos, mais l'histoire des efforts qui ont été faits depuis quelques années dans l'intérêt de la philologie chinoise serait incomplète, si je ne rappelais qu'on ne connaissait auparavant que quelques titres indiens repondant à des titres chinois d'ouvrages bouddhiques[3]. Depuis qu'un précieux catalogue obtenu de Saint-Pétersbourg[4], m'a permis de rétablir près de neuf cents titres indiens qui y étaient exprimés phonétiquement, quoique le plus souvent par des prononciations tronquées ou corrompues, on possède dès à présent la concordance indienne des principaux ouvrages bouddhiques qu'on a l'occasion de rencontrer tant dans

[1] 阿毘曇 ou 毘曇

[2] On trouve aussi, dans le même sens, *Hoei-lun* 慧論 « le Traité de l'intelligence » Voy le Dictionnaire bouddhique *Fan-i-ming-i-tsi*, liv IX, fol. 11

[3] Par exemple *Ling-kia-'o p o-to-lo-king* (*Langkâvatâra soûtra*) et *Miao fa lien-hoa-king* (*Saddharma poundarîka soûtra*)

[4] Voyez plus haut pag XXVIII, note 1

les relations des religieux ou des commissaires officiels qui ont visité l'Inde, que dans les livres chinois qui contiennent les bibliographies des Samanéens ou traitent des croyances et des doctrines indiennes. Aussi n'ai-je pas eu d'autre peine à prendre que de consulter mon propre travail pour trouver et offrir aux lecteurs la plupart des titres originaux[1].

Les deux orientalistes qui se sont occupés avant

[1] J'ai donné la liste alphabétique de ces titres chinois-sanskrits dans le *Journal asiatique* (novembre-décembre, 1849, tom. XIV), en offrant un spécimen des sons barbares sur lesquels j'avais à opérer pour restituer la lecture et l'orthographe des mots indiens. Contre mon attente, l'alphabet harmonique, que j'avais péniblement construit, ne me fut presque d'aucun secours, et il me fallut en composer peu à peu un autre à l'aide des signes que je parvenais à identifier avec les lettres indiennes, au fur et à mesure que j'avançais dans le déchiffrement des titres indiens.

J'ai besoin de dire ici ce qu'il faut penser des titres d'ouvrages indiens qui sont suivis d'un signe de doute (?) dans le présent ouvrage. Ce sont ceux que j'ai composés moi-même avec des éléments déjà employés, et que je n'ai point osé présenter comme existant réellement, quoique souvent leur transcription ou leur restitution me fût bien démontrée. Par exemple, dans *Che-li-fo-a-pi-t'an-lun,* je savais parfaitement que les trois premières syllabes répondaient à *Çâripouttra, a-pi-t'an* à *Abhidharma* et *lun* à *Çâstra,* et j'aurais pu écrire sans scrupule *Çâripouttrâbhidharmaçâstra* ou le Traité de *Çâripouttra* sur la métaphysique.

J'ai suivi la même méthode pour les noms propres d'hommes, de lieux, etc. Dans *Youei-kouang* 月 光 « celui qui a l'*éclat* de la *lune* », on peut être sûr que le premier mot répond à *tchandra* et le second à *prabhâ*, j'ai cru cependant devoir montrer une égale réserve en écrivant *Tchandraprabha* (?).

Ces explications étaient tout à fait nécessaires pour rassurer les sa

moi de la relation de *Hiouen-thsang*, avaient eu l'intention non-seulement d'en traduire et publier les fragments épars qui existent à Paris dans le *Pien-i-tien* ou « Mémoires sur les peuples étrangers[1] » (l'on a vu plus haut quels obstacles ils auraient rencontrés), mais encore d'en déduire des considérations géographiques et de tracer pas à pas l'itinéraire du voyageur. Là encore, ils auraient été exposés aux plus graves erreurs. En effet, parmi les cent trente-huit royaumes[2] qu'il a décrits dans son *Si-yu-ki* (Mémoires sur les contrées occiden-

vants qui auraient pu croire, en voyant un grand nombre de signes de doute (?), que l'ouvrage était rempli de mots altérés ou incertains.

Je me suis imposé la même loi lorsqu'il s'agissait de noms de lieux inconnus dans la géographie, surtout de ceux de la *Transoxane* et du *Tôkharestan*, dont les éléments n'étaient pas indiens. Là, j'ai donné aux caractères chinois les sons que me fournissait mon alphabet, et comme le doute était mieux fondé encore que dans les deux cas ci-dessus, je n'ai pu éviter d'avertir le lecteur par le même signe pour éveiller son attention et amener peut-être la rectification de la lecture que j'ai proposée.

[1] Klaproth, dans le petit Mémoire allemand cité plus haut, page IX, note 1, et où il a tracé fort inexactement l'itinéraire de notre voyageur (voy. pag. XXXIX, ligne 9), dit « qu'à l'aide des secours qu'il vient d'énumérer, il commencera l'année prochaine (1835) une traduction de la Relation de *Hiouen-thsang*. »

[2] On lit dans l'Encyclopédie *Yu-hai* (liv. XVI, fol. 5) *Hiouen-thsang* visita cent trente-huit royaumes du *Si yu* et décrivit les montagnes, les rivières, les villages, les mœurs et les antiquités. On ajoute, en note, l'opinion d'un auteur chinois qui affirme que le voyageur ne visita que cent dix royaumes ou pays, et qu'il n'acquit la connaissance des autres que par les livres ou la tradition. (Voy. p. XXXVIII, n. 1.)

tales), les uns, au nombre de cent dix, ont été réellement visités par cet illustre pèlerin, et les vingt-huit autres dont il parle ne sont parvenus à sa connaissance que par les chroniques locales ou les récits des indigènes au milieu desquels il se trouvait. Les savants en question, dont le second (Klaproth) s'est surtout distingué par ses travaux géographiques, ont ignoré cette distinction et ont fait de vains efforts pour suivre constamment la marche de *Hiouen-thsang* à travers des pays qui n'ont point fait partie de son itinéraire, bien qu'il en ait donné la description. Pour y réussir, il fallait connaître et comprendre deux expressions techniques destinées à lever toute espèce de doutes à cet égard. Elles se trouvent[1] à la fin de l'ouvrage, dans un épilogue intitulé *Ki-tsan* « éloge de la Relation, » écrit par *Tch'ang-choue*, ministre d'état et prince du royaume de *Yen*, qui fut aussi le rédacteur de la préface du *Si-yu-ki*. Voici ces deux expressions capitales que le lecteur doit avoir présentes à l'esprit, sous peine de s'égarer. « Lorsqu'on a écrit, dit *Tch'ang-choue*, le mot *hing* 行 « marcher, » suivi de la distance parcourue, on a voulu désigner[2] *les pays que le voya-*

[1] *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 29.

書行者.親遊踐也.舉至者.傳聞記也.

geur a visités en personne. Mais le mot *tchi* 至 « venir, arriver » s'applique aux *pays qu'il n'a connus que par les chroniques ou la tradition orale*[1]

Je vais citer deux exemples décisifs de ces deux cas. On sait que *Hiouen-thsang* n'est pas allé dans l'île de *Siñhala* (Ceylan). C'est pourquoi (*Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 10), en parlant d'un pays fabuleux situé au midi de ce royaume, il s'exprime ainsi : « Après avoir fait plusieurs milliers de li en voguant au sud de ce royaume, ON ARRIVE (至 *tchi*) à l'île de *Na-lo-ki-lo* (*Nârakîra* ou des *hommes* à bec de *perroquet*). » Lorsque, au contraire, il veut parler du *Kôñkan* où il est allé lui-même, il dit : « Etant parti du nord de *Ta-lo-pi-tch'a* (*Dràviḍa*), je suis entré dans des forêts et des plaines sauvages; j'ai traversé une cité isolée et j'ai passé par une petite ville. Les routes sont remplies de brigands qui s'associent en troupes pour piller les voyageurs. Après avoir FAIT *environ deux mille li* (deux cents lieues), je suis arrivé au royaume de *Kong-kien-na-pou-lo* (*Kôñkaṇapoura*). »

M. Klaproth reconnaît[2] qu'il a eu le bonheur de retrouver l'itinéraire de *Hiouen-thsang*, de même

[1] J'ai donné dans l'Appendice, page 463, le catalogue de ces cent trente-huit royaumes, et j'ai distingué par des petites capitales ceux que le voyageur n'a pas visités

[2] Dans le mémoire cité page IX, note 1

que l'introduction de *Tch'ang-choue* et son *Épilogue* [1], où sont expliquées les deux expressions techniques que nous venons de faire connaître. Cependant, quoiqu'il fût bon géographe, il est de la dernière évidence qu'il ne les avait pas comprises. En effet, et comme on vient de le voir plus haut, *Hiouen-thsang* n'avait point visité *Ceylan*. Cela n'a point empêché M. Klaproth d'écrire [2] : « Il s'embarqua à *Singhala* ou *Ceylan* qu'il décrit avec de grands détails. Après qu'il eut quitté *Ceylan*, il retourna dans l'*Hindoustan*. »

J'ajouterai, en terminant, que, dès le début de sa notice, le même géographe a fait voyager à tort *Hiouen-thsang* à *Mi-mo-ho* (*Meimorg*), à *Pou-kho* (*Boukhara*), etc. qu'il n'a jamais visités, ainsi qu'on le reconnaît à l'expression ON ARRIVE (至 *tchi*), et là, comme en beaucoup d'autres endroits, il a faussé de la manière la plus grave l'itinéraire qu'il voulait tracer.

Je regrette beaucoup d'avoir été entraîné aussi loin dans l'exposé de toutes les circonstances qui se rattachent à cette publication, et surtout dans le

[1] *Die Marschroute Hiouen-thsangs, so wie die Einleitung und die* NACHSCHRIFT *zur Reise selbst*. Cet Épilogue se trouve dans le *Pien-i-tien*, liv. XLIII, sect. *Si-fang tchou-koue-tsong-pou i-wen*, § 1.

[2] « Schiffte sich zu *Singhala* oder *Ceylon* ein, das er ausführlich « beschreibt. Nachdem er *Ceylon* verlassen, kehrte er wieder nach « Hindustan zurück. »

compte rendu des obstacles nombreux qui m'auraient mis dans l'impossibilité de m'acquitter de ma tâche d'une manière satisfaisante, si je ne m'étais préparé longtemps d'avance à les surmonter, suivant la mesure de mes forces. Je devais au lecteur les explications qu'on vient de lire, afin de prévenir des doutes bien naturels et de répondre préalablement à des questions inévitables. Mais pour que l'histoire du voyage que je publie aujourd'hui obtienne de sa part l'intérêt et la confiance que j'ambitionne, j'ai besoin d'esquisser, à grands traits, l'itinéraire de *Hiouen-thsang*, en prenant surtout pour base sa propre Relation, qui, sans avoir le mérite littéraire de l'ouvrage de *Hoeï-li*, doit ici obtenir la préférence comme étant plus grave, plus précise et plus détaillée.

Parti de *Liang-tcheou*, à l'extrémité nord-ouest de la Chine, ville qui était alors « le rendez-vous général des peuples à l'occident du fleuve[1], » *Hiouen-thsang* arrive, peu après, à *Koua-tcheou*. Cette ville existe encore sous le même nom, à quelques lieues au sud d'une rivière que les documents chinois modernes, employés par Klaproth pour la rédaction de sa grande carte de l'Asie centrale en quatre feuilles, nomment *Sou-laï-ho*, et qui est désignée

[1] Pour les Chinois du nord, cette expression *le fleuve*, prise ainsi dans un sens absolu, désigne le *Hoang-ho*, ou « fleuve Jaune »

dans la relation de *Hiouen-thsang* sous le nom de *Hou-lou*. Un peu plus bas, vers l'ouest, elle va se perdre dans un lac. C'était vers ce lac qu'était la frontière extrême de la domination chinoise et le commencement du célèbre royaume des *Oïgours* (*I-'gou* dans notre voyageur).

Là, au moment de pénétrer dans ces régions peu connues des Chinois eux-mêmes, un vieillard du pays indique à *Hiouen-thsang* les chemins qu'il lui faudra suivre. Ce vieillard, qui avait fréquemment parcouru les routes du pays d'*Oïgour*, dépeint ainsi la contrée où l'on va s'engager : « Les routes de l'ouest sont mauvaises et dangereuses; tantôt on est arrêté par un fleuve de sables (mouvants), tantôt par des démons et des vents brûlants. Lorsqu'on les rencontre, il n'est personne qui puisse y échapper; souvent des caravanes nombreuses s'y égarent et périssent. »

Quand ce bon vieillard parle ainsi des démons qui hantent ces plaines dangereuses, où il arrive souvent que des vents soulèvent d'immenses tourbillons de sable, ne croirait-on pas entendre les légendes que Marco Polo, six cent cinquante ans plus tard, recueillit en traversant les mêmes lieux[1] « S'il advient (c'est le voyageur vénitien qui parle) qu'en chevauchant de nuit par ces déserts, un voyageur s'écarte et se sépare de ses compagnons, il

entend autour de lui des voix qui l'appellent par son nom, et qui le conduisent ainsi dans des lieux où il se perd et meurt. D'autres fois, la voix de ces esprits du désert se fait ouïr comme si vous entendiez des légions d'instruments et de tambours.... »

Hiouen-thsang chemine péniblement, pendant plusieurs jours, dans le désert sablonneux qui s'étend au nord et au nord-ouest de la rivière *Hou lou*, ayant à supporter de rudes fatigues, en proie aux tourments de la soif, et fréquemment le jouet des illusions du mirage. Enfin, il voit reparaître de l'eau et de la verdure, et arrive à *I-'gou*, capitale du royaume du même nom (le royaume d'*Oïgour*). La ville d'*I-'gou* paraît devoir répondre à celle qui, dans les documents modernes, est designée sous le nom de *Hami* ou *Kamil*, chef-lieu d'un des districts du Turkestan oriental. Le royaume d'*I-'gou* était alors tributaire, ou du moins subordonné du roi de *Kao-tch'ang*; car il est dit que celui-ci, ayant appris l'arrivée de *Hiouen-thsang* à *I-'gou*, expédia au roi de cette dernière ville l'*ordre* de lui envoyer immédiatement le Maître de la loi. La capitale du royaume de *Kao-tch'ang* était à six ou sept journées dans l'ouest de la ville d'*I-'gou*, et à une demi-journée seulement de la frontière orientale du royaume; la ville de *Pe-li* était, de ce côté, la première ville du *Kao-tch'ang*.

Après avoir quitté la capitale du *Kao-tch'ang*, l'itinéraire continue de nous porter à l'ouest, à travers des villes et des royaumes dont l'identification précise avec les noms de la géographie actuelle nous entraînerait plus loin que les bornes de cette analyse ne le comportent. En résumé, la région très-accidentée où le voyageur est entré, répond à ce que nous appelons aujourd'hui la Dzoungarie *Hiouen-thsang* y nomme et décrit trois royaumes situés au nord de la grande rivière de *Tarim* ou de *Kachghar*, qui porte ses eaux au lac de *Lob* ou *Lob-noor*. Ces trois royaumes sont ceux d'*A-ki-ni* (aujourd'hui *Kharachar*), de *Kioue-tchi* (aujourd'hui *Koutché*) et de *Pa-lou-kia* (aujourd'hui *Bai*, suivant la grande géographie *Hai-koue-thou-tchi*)

Entre *A-ki-ni* (*Kharachar*) et *Kiu-tchi* (*Koutché*), le voyageur mentionne une montagne avec de riches mines d'argent, ajoutant que le produit de ces mines fournissait aux princes de l'ouest tout l'argent nécessaire à la fabrication de leurs monnaies. Cette indication peut avoir encore aujourd'hui son intérêt.

Du royaume de *Pa-lou-kia*, *Hiouen-thsang* se dirigeant au nord-ouest, arrive, après une marche de trois cents li, ou trente lieues environ, à la montagne de *Ling-chan* (aujourd'hui *Mousour dabaghan*), qui forme, dit-il, l'extrémité septentrionale des

monts *Tsong-ling* [1] (c'est-à-dire de la chaîne neigeuse qui sépare le bassin de la rivière de *Khara-char* de celui du *Sir-déria* ou *Jaxartes*). Le voyageur chinois fait ici une belle description de cette montagne de *Ling-chan* et de ses dangereux glaciers. « Le sommet de la montagne s'élève jusqu'au ciel. Depuis le commencement du monde, la neige s'y est accumulée, et elle s'est changée en blocs de glace qui ne fondent ni au printemps, ni en été. Des nappes dures et brillantes se déroulent à l'infini, et se confondent avec les nuages. Si l'on y dirige ses regards, on est ébloui de leur éclat. On rencontre des pics glacés qui s'abaissent sur les côtes de la route, et dont les uns ont jusqu'à cent pieds de hauteur, et les autres plusieurs dizaines de pieds de largeur. Aussi ne peut-on franchir ceux-ci sans difficulté, ni gravir ceux-là sans péril. Ajoutez à cela des rafales de vents et des tourbillons de neige, dont on est assailli à chaque instant, de sorte que, même avec des souliers doubles et des vêtements garnis de fourrures, on ne peut s'empêcher de trembler de froid..

Ces sortes de tableaux, où l'auteur chinois

[1] On lit dans le *Pien-i-tien*, liv. LV, art. *Kioue-tchi*. Ces montagnes sont hautes de plusieurs milliers de pieds. Sur leur sommet, on voit beaucoup d'ognons qui sont comme enlacés ensemble, et forment un immense réseau. Le nom étranger de ces montagnes est *Tartachi daban*.

montre la précision et l'exactitude d'un explorateur moderne, ne sont pas rares dans la relation de *Hiouen-thsang*. Le voyageur emploie sept jours entiers à traverser les gorges difficiles de la montagne, où quatorze de ses compagnons périssent de fatigue et de froid. Enfin, il atteint les plaines opposées, et arrive bientôt après au bord d'un grand lac qu'il nomme *Thsing-tch'i*. La situation de ce lac, par rapport au pays de *Kioue-tchi* (*Koutché*) de l'autre côté de la montagne, son circuit de quatorze à quinze cents li, sa forme allongée de l'est à l'ouest, toutes ces indications parfaitement concordantes avec nos meilleures cartes actuelles, ne permettent pas de méconnaître, dans ce grand lac, celui qu'on désigne aujourd'hui sous le double nom mongol et turc de *Témourtou* et d'*Issikoul*.

Une remarque générale que nous ne devons pas omettre, c'est le parfait accord des données géographiques qui ressortent de cette partie de l'itinéraire du voyageur bouddhiste, avec les notions que les récents travaux de M. Alexandre de Humboldt, consignés dans son *Asie centrale*, nous ont données sur la zone moyenne de l'Asie. On avait cru jusqu'à ces derniers temps, et l'erreur se trouvait invariablement reproduite dans toutes les cartes, que du plateau de *Pamir*, où sont les sources de l'*Oxus*, jusqu'aux monts *Altai*, qui en-

veloppent au sud le lac *Baïkal*, il existait une chaîne non interrompue de montagnes presque infranchissables. M. de Humboldt, le premier, a fait voir, en s'appuyant sur des documents jusqu'à présent inconnus ou mal employés, qu'une immense dépression sépare le massif de *Pamir* du massif *Altaique*. Cette dépression, où les eaux accumulées donnent naissance à de nombreux et vastes lacs (notamment ceux d'*Issikoul* et de *Tenghiz*), forme un pays de plaines, de vallées et de pâturages, qui porte aujourd'hui le nom de Dzoungarie. C'est la seule communication qui existe entre les steppes élevées de la Mongolie et les plaines basses qu'arrose le *Sir-déria* (le *Jaxartes* des Grecs). C'est par cette issue naturelle que se sont faites, depuis les plus anciens temps, les innombrables migrations qui ont versé tant de tribus nomades vers la mer Caspienne et les plaines sarmatiques; c'est la seule route que puissent suivre les caravanes; c'est celle que traverse l'itinéraire de notre voyageur. Il cotoie pendant un certain temps les bords du lac *Thsing-tch'i* (*Témourtou* ou *Issikoul*), et, de là, pénétrant dans le bassin supérieur du *Sir-déria* (*Jaxartes*), il voit le verdoyant pays de *Thsien-thsiouen* ou des *Mille sources* (aujourd'hui *Ming boulak* en mongol, et *Bin gheul* en turc, mots qui ont exactement le même sens que la dénomina-

tion chinoise), il arrive, après plusieurs jours de marche, à la ville de *Talas*, qui existe encore sous le même nom. Ce nom, dans la relation de *Hiouen-thsang*, a pris la forme de *Ta-lo-sse*. Nous avons là encore un de ces points fixes et parfaitement certains qui, même dans les parties de la Relation où les changements de noms de lieux et de pays pourraient amener certaines difficultés d'identification, permettent de suivre sans hésiter, et de rétablir d'une manière satisfaisante, le tracé de l'itinéraire.

Lors du passage de *Hiouen-thsang* dans la région du *Jaxartes* et de la Transoxane, la puissante nation des Turcs (*Tou-kioue* dans la transcription chinoise) en était la maîtresse depuis un demi-siècle. Le *Khan* avait sa résidence aux environs du lac *Issikoul*; mais sa domination, reconnue par toutes les tribus, s'étendait au sud jusqu'à l'*Hindou-kouch*, car il donne au Maître de la loi un interprète qui est chargé de l'accompagner jusqu'à *Kia-pi-che* (*Kapiça*), lieu qui marque l'entrée du pays de *Kaboul*. La Relation fournit de curieux détails sur les *Tou-kioue*, adonnés alors au culte du feu. Il est intéressant de comparer la réception que *Hiouen-thsang* trouva près du *Khan*, avec celle que le grand *Khan Dizaboul* fit, en 571, à l'ambassade de Justin II, conduite par Zémarque.

La relation nous donne la nomenclature des nombreuses principautés qui se partageaient, sous l'autorité du *Khan*, ces plaines fertiles de la Sogdiane et de la Bactriane. *Hiouen-thsang* n'a pas vu personnellement toutes les villes, tous les états qu'il mentionne et dont il indique la situation; mais la formule, constamment employée dans ce cas par le rédacteur de l'itinéraire (voy. plus haut, pag. XXXVII), permet de distinguer avec certitude les pays que le voyageur a visités de ceux qu'il ne nomme ou ne décrit que d'après des informations recueillies de la bouche d'autrui. Pour ceux-ci particulièrement les directions et les distances peuvent demander çà et là quelques rectifications; mais, en général, toute cette nomenclature donnée par les sources chinoises s'identifie sans peine avec celle que nous fournissent les auteurs arabes pour les IXe et Xe siècles, si on les éclaire d'ailleurs l'une et l'autre par les notions positives des sources actuelles.

Hiouen-thsang, après avoir quitté *Talas*, voit *Samarkand* (*Sa-mo-kien*) et *Balkh* (*Fo-ko-lo*). Au sud de *Balkh*, il s'engage dans les premières gorges des montagnes neigeuses et arrive à *Bamian* (*Fan-yen-na*), un des grands centres de la doctrine bouddhique dans l'ouest, et qui, depuis longtemps, était renommé par ses monuments religieux. Le

Maître de la loi ne manque pas de les décrire et surtout d'en rapporter les légendes.

Sorti de *Bamian*, notre voyageur traverse, avec de grandes fatigues et au milieu de tourbillons de neige, de très-hautes montagnes, qu'il nomme les *montagnes noires* et qui répondent au *Hindou-kouch* des géographes persans. Ces montagnes franchies, il arrive au royaume de *Kia-pi-che*. Dans cette région que le *Hindou-kouch* domine au nord, Ptolémée et les géographes latins ont connu un canton et une ville dont le nom de *Kapissa* (sous sa forme grecque) est évidemment identique au *Kia-pi-che* de notre relation chinoise. Comme le *Kapissa* de Ptolemée se trouve indiqué d'un sixième de degré au nord de *Kaboura*, qui est évidemment *Kaboul*, on est ainsi porté dans les parties supérieures du système d'eaux qu'alimentent les pentes méridionales du *Hindou-kouch*, et que la rivière de *Kaboul* verse dans l'*Indus*. Peut-être même ne serait-il pas impossible, parmi les localités de ces hautes vallées, d'en trouver encore actuellement une dont le nom réponde à celui de l'ancienne *Kapissa*. Sans nous engager dans cette recherche, qui aura mieux sa place ailleurs, il nous suffit de dire qu'entre ce point et celui de l'*Indus* où vient déboucher la rivière de *Kaboul*, l'itinéraire de *Hiouen-thsang* coupe de l'ouest à l'est les vallées qui descendent du *Hindou-kouch*

vers cette dernière rivière. La région que ces vallées occupent se partageait alors entre deux royaumes (outre celui de *Kia-pi-che*), le royaume de *Lan-po* (*Lampâ*) et celui de *Kien-t'o-lo*. Le premier se retrouve dans le pays des *Lambatæ* de Ptolémée, — ou plutôt *Lampagæ*, selon une meilleure leçon, car la forme de l'ethnique sanskrit est *Lampâka*, d'où s'est formé par corruption le *Laghman* moderne, que Baber écrit moins incorrectement *Lamghân*. *Kien-t'o-lo* est le *Gândhâra*, nom dont le siége primitif est à l'orient du *Sindh*, où nous le montrent les plus anciennes sources sanskrites, mais qui, par extension, s'est appliqué ensuite à une grande étendue de pays à l'ouest du fleuve. *Pou-lou-cha-pou-lo*, que *Hiouen-thsang* mentionne comme la capitale du *Kien-t'o-lo* (*Gândhâra*), cache la forme indienne *Pourouchapoura*, que l'usage local a corrompu en *Perchavèr*, comme écrit *Baber* dans ses Mémoires, et, par une altération encore plus récente, en *Peïchavèr*. Le site de l'ancienne *Pourouchapoura* est à une petite distance de la *Peïchaver* actuelle.

De *Pou-lou-cha-pou-lo*, *Hiouen-thsang* vient passer le fleuve à *Ou-to-kia-han-tch'a*, lieu qui est indubitablement l'*Ouṭakhâṇḍa* des sources sanskrites, et l'*Attok* (pour *Outtak*) des cartes modernes. A vingt li ou à deux de nos lieues communes environ, au-

dessus d'*Ou-to-kia-han-tch'a* (*Outakhâṇḍa*) vers le nord-ouest, il est fait mention d'une ville de *Po-lo-tou-lo*, d'où était originaire le grammairien *Pâṇini*. On voit, en effet, dans l'ouvrage de ce célèbre auteur, que sa famille habitait *Çâlâtoura*, près d'*Outakhâṇḍa*. Or, comme il arrive souvent aux éditeurs chinois de confondre le signe phonétique *so* 娑 avec *po* 婆 [1], il est évident que *Hiouen-thsang* a voulu écrire *So-lo-tou-lo* (*Sâlâtoura*); seulement, trompé par la prononciation, il aura cru que la consonne initiale était une lettre *sifflante* (स), au lieu d'une lettre *cérébrale* (श).

Ici commence une nouvelle division de l'itinéraire du voyageur. Entre le *Sindh* d'*Attok* et la partie du *Djeloum* qui regarde les montagnes occidentales du *Kachemire*, se trouve une contrée à laquelle se rattachent les plus anciennes traditions religieuses et les plus vieilles légendes du brahmanisme, et que plus tard le bouddhisme couvrit de ses monuments. Cette contrée est le pays d'*Oudyâna*, qu'une mauvaise interprétation des textes a fait longtemps reporter à l'ouest du *Sindh*. Dans *Hiouen-thsang*, le nom sanskrit d'*Oudyâna* (parc) se lit *Ou-tchang-na*; mais en traduisant ce mot par *youen* 苑 (parc),

[1] Voici un exemple de cette confusion Dans le dictionnaire *Fan-i-ming i tsi*, liv VIII, fol. 8, on trouve *Sa-che-lo-po* 薩闍羅婆 pour *Sa-che-lo-so* 薩闍羅娑 *Sardjarasa*, « sorte de résine »

il nous ramène naturellement à l'orthographe correcte des auteurs indiens.

Notre voyageur parcourt en différents sens cette region, dont la sainteté traditionnelle était attestée par d'innombrables édifices destinés au culte ou à ses ministres, et par une multitude de ces constructions bouddhiques connues dans l'Inde supérieure sous le nom de *Stoûpas* (les *topes* des modernes). Les deux bords de la rivière *Souvastou* ou *Soubhavastou* (*Sou-p'o-fa-sou-tou*), une des branches superieures de la rivière *Svat* de nos cartes actuelles, étaient couverts de ces édifices religieux, dont un grand nombre tombaient en ruines à l'époque où *Hiouen-thsang* les visita. La résidence ordinaire du roi de ce pays etait dans la ville de *Moung-kie-li*, située, dans le sud-ouest, à deux cent cinquante li, ou vingt-cinq de nos lieues communes, des sources de la rivière *Souvastou*. Il est aussi question, au nord-ouest de *Moung-kie-li*, d'un grand lac situe au sommet d'une montagne désignée dans la relation chinoise sous le nom de *Lan-po-lo*. Malheureusement, la contrée dont il s'agit est si imparfaitement connue encore, que malgré le nombre, et, sur beaucoup de points, la précision des indications topographiques de nos sources chinoises, il serait plus que hasardeux de se prononcer d'une manière absolue sur l'identification des

localités. Nous ne saurions, par exemple, dire avec certitude, si la cité royale de *Moung-kie-li* est représentée par la ville actuelle de *Manghelli*, située dans le nord-est d'*Attok*, sur la route de *Mozafferabad*, ou si on n'en doit pas plutôt chercher le site au village de *Manikyala*, non loin de *Ravil Pindî*, où l'on a découvert le plus grand et le plus magnifique des *Stoûpas* connus, et où il y a, en outre, des ruines considérables. Ces circonstances locales nous feraient incliner vers la seconde opinion; d'autant plus que nous voyons, par la relation de *Hiouen-thsang*, que les environs de *Moung-kie-li* étaient tout remplis de *Stoûpas* et d'édifices religieux, et offraient une multitude de lieux consacrés par des traditions légendaires, tandis que rien ne nous indique, dans le peu de notions fournies par les voyageurs, que les environs de *Manghelli* se fassent remarquer par de semblables vestiges. Toutefois, nous le répétons, les renseignements que nous possédons sur ces parties extrêmes du Pendjâb, sont trop vagues encore et trop imparfaits pour que nous puissions nous prononcer, sur ce point, en toute connaissance de cause. Il faut attendre que les Anglais, aujourd'hui maîtres du pays, nous en aient donné une carte satisfaisante, avant de hasarder une opinion définitive. Il est d'ailleurs impossible que les explo-

rateurs, maintenant que leur attention est éveillée sur ces localités d'un si grand intérêt archéologique, n'y fassent pas bientôt des découvertes positives, qui lèveront toutes les incertitudes. Ces incertitudes, qui tiennent surtout à l'insuffisance des notions actuelles, ont nécessairement pour résultat de jeter ici beaucoup d'obscurité sur l'itinéraire de notre voyageur. Ce que l'on peut voir, en général, c'est que *Hiouen-thsang* remonte la vallée de la *Krichṇagaṅgâ* (qui se réunit au *Djéloum* sous les murs de *Mozafferabad*), qu'il pénètre ainsi dans les cantons montagneux qui s'étendent au nord du Kachemire, et arrive, plus haut encore dans le nord, jusqu'à la partie de la vallée du *Sindh* voisine de l'Iskardo actuel. Il paraîtrait que de ce dernier point, *Hiouen-thsang* serait revenu à *Ouṭakhâṇḍa* en redescendant, par la droite ou à l'ouest, la vallée du *Sindh* (qu'aucun Européen n'a exploré jusqu'à présent dans cette partie de son cours), et qu'il aurait eu ainsi à repasser le fleuve une seconde fois près d'*Attok*.

Deux pays visités par notre voyageur, durant cette longue tournée, la vallée de *Ta-li-lo* et le royaume de *Po-lo-lo*, paraissent devoir répondre, le premier, à la grande vallée de *Talyl* ou *Tilyl*, que des explorateurs récents ont mentionnée au pied des montagnes qui couvrent le nord du Ka-

chemire; le second, à la région alpine du *Bolor*, entre *Iskardo* et *Badakchan*.

Hiouen-thsang fait de fréquents retours, et des sejours souvent prolongés dans les parties septentrionales du *Pendjâb*, qui devaient offrir un intérêt particulier pour les recherches et les conférences bouddhiques. Il descend d'*Ouṭakhâṇḍa* à *Ta-tcha-chi-lo* (*Takchaçilâ*) et à *Seng-ho-pou-lo* (*Siñhapoura*); remonte de là, au nord-ouest, par le royaume d'*Ou-la-chi* (*Ouraçî*), et pénètre dans le *Kia-chi-mi-lo* (*Kaçmîra*), par la grande passe de *Baramoula*, à l'extrémité nord-ouest du royaume. Le Maître de la loi sejourne deux années entières au Kachemire, et revenant aux plaines du *Pendjâb*, par la passe de *Pîr Pandjab*, il traverse le royaume de *Pan-nou-tso* (*Panoutcha*), dont la capitale existe encore sous le nom de *Pantch* (le *Punch* des cartes anglaises), et plus au sud, celui de *Ko-lo-che-pou-lo* (*Râdjapoura*, la *Radjavar* actuelle).

Le voyageur, poursuivant sa route vers le sud et le sud-est, passe le fleuve *Tchen-ta-lo-p'o-kia* (*Tchandrabhâgâ* ou *Tchénab*), traverse la ville de *Che-ye-poù-lo* (*Djayapoura*), et voit la ville de *Tse-kia* (*Tchêka*), qui avait succédé, dans le rang de capitale d'un état du même nom, à l'antique *Che-kia-lo*, la *Çâkala* des vieilles épopées indiennes, et la *Sagala* ou *Sangala* des historiens d'Alexandre.

La relation chinoise nous apprend que le site ruiné de *Çâkala* était à quatorze ou quinze li (une lieue et demie environ) de la ville ancienne de *Tchêka*. *Hiouen-thsang* trouve encore, dans cette région sud-est du *Pendjâb*, les royaumes de *Tchi-na-po-ti* (*Tchînapati*), de *Che-lan-t'a-lo* (*Djâlandhara*, entre le *Setledj* et le *Bîas*), de *Kou-lou-to* (*Koulouta*) et de *Che-to-t'ou-lou* (*Çatadrou*); puis, franchissant le *Setledj*, il arrive au pays de *Po-li-ye-ta-lo* (*Pâryâtra*), et de là, cinq cents li plus à l'est, au célèbre royaume de *Mathourâ*, ou *Mo-t'ou-lo* dans la transcription chinoise.

La plupart des villes et des pays mentionnés dans cette longue énumération sont connus d'ailleurs par les sources sanskrites, notamment par la Chronique du Kachemire (*Râdjataraṅgiṇî*), si riche en indications topographiques. Plusieurs sont, dès à présent, d'une identification certaine, et suffisent à marquer les principaux jalons de l'itinéraire; les autres pourraient donner lieu à des discussions critiques dans lesquelles nous n'avons pas à entrer ici. Les obscurités de la Relation, lorsqu'elle en présente, ne viennent pas seulement de la rédaction succincte d'un journal qui avait un tout autre objet que les recherches géographiques; elles resultent surtout de l'imperfection des cartes actuelles. Cette difficulté une fois levée, et nous

espérons qu'elle le sera bientôt, maintenant que les Anglais possèdent le *Pendjâb* et que leurs ingénieurs peuvent le parcourir librement, la tâche du geographe deviendra facile.

Elle l'est beaucoup plus déjà pour la partie de la Relation qui suit l'arrivée du voyageur à la cité de *Mathourâ*. *Hiouen-thsang*, avant de descendre vers les contrées inférieures qu'arrosent les eaux du Gange, parcourt et visite en détail celles qui avoisinent le fleuve dans sa partie supérieure. La vaste mesopotamie comprise entre le Gange et la *Yamounâ* etait alors partagée, comme elle l'avait été dès les plus anciens temps, en un assez grand nombre de principautés ou de royaumes distincts. *Hiouen-thsang* parcourt et énumère ces différents états Il en est plusieurs, tels que ceux de *Sa-t'a-ni-chi-fa-lo* (*Sthânêçvara* ou *Tanessar*), *Sou-lou-k'in-na* (*Sroughna*), *Mo-ti-pou-lo* (*Matipoura*), *Po-lo-hi-mo-pou-lo* (*Brahmapoura*), *Kiu-pi-choang-na* (*Gôviçana?*), *Pi-lo-san-na* (*Vîraçâṇa ?*) que l'on ne trouve pas mentionnés (comme royaumes) dans les documents sanskrits que nous possédons. Le secours inattendu que nous apporte l'itinéraire de notre voyageur nous permet donc de reconstruire, au moins dans ses linéaments principaux, la carte politique de l'Inde du VIIe siècle, et nous ne craignons pas d'affirmer que ces indi-

cations jetteront de vives lumières, tant sur la vieille géographie poétique que sur la géographie épigraphique de cette région de l'Inde. Pour la première fois, on peut assigner sa véritable place à un état souvent mentionné dans les traditions épiques, et dans les légendes postérieures, comme un des foyers importants du brahmanisme, le royaume d'*Ahikchêtra* (*'O-hi-tchi-ta-lo*). D'autres cantons, dont l'emplacement est connu d'une manière certaine par leur correspondance actuelle, fournissent d'ailleurs des points fixes auxquels l'itinéraire du voyageur vient se rattacher de distance en distance, circonscrivant ainsi, dans des espaces bien déterminés, le champ où doivent se renfermer les recherches pour l'identification des noms inconnus ou douteux. Ainsi, la capitale du royaume de *Kanyâkoubdja* (*Kie-jo-kio-che*) subsiste encore dans la ville bien connue de *Canoge*, et l'emplacement d'une autre cité, *Sam̃kâçya,* capitale d'un état indépendant appelé aussi royaume de *Kapitha,* a été retrouvé récemment près du bord occidental du Gange, au-dessus de *Canoge,* conservant, dans la tradition locale, son ancien nom, bien connu de *Hiouen-thsang* qui l'écrit *Seng-kia-che.* En général, le soin que le rédacteur de la relation chinoise a pris de toujours noter la distance d'une capitale ou d'une frontière à l'autre,

ainsi que leurs positions respectives, permet d'établir sur la carte la chaîne non interrompue des localités géographiques mentionnées par le voyageur; et bien que ces indications ne se trouvent pas toujours irréprochables, soit quant aux directions, soit quant aux distances, néanmoins les rapports connus sur lesquels on peut s'appuyer fréquemment, circonscrivent, ainsi que je l'ai dit, les parties flottantes et douteuses de l'itinéraire, et ne permettent pas aux recherches, non plus qu'aux conjectures, de s'égarer dans des espaces indéterminés.

Après *Kanyâkoubdja*, la Relation nous fait suivre, avec un détail de plus en plus circonstancié, les courses du voyageur dans tout l'espace compris entre le Gange, la Gandak et les montagnes du Nepâl. Cette partie des plaines du Gange, qui forme aujourd'hui la province d'*Aoude* et le nord de l'*Allahabad*, était alors partagée entre une douzaine de petits royaumes. *Hiouen-thsang* les voit et les décrit tous, ou du moins il en énumère, outre les villes principales, tous les lieux que des souvenirs ou des légendes religieuses avaient consacrés. Les plus célèbres de ces royaumes sont ceux d'*Ayôdhyâ* (*'O-yu-t'o*), dont la renommée remonte aux plus anciens temps de la période héroïque de l'Inde; *Prayâga* (*Po-lo-ye-kia*), avec sa capitale

assise au confluent même du Gange et de la *Yamounâ*, et qui doit à cette situation la profonde vénération religieuse dont elle a toujours été l'objet; *Kapilavastou* (*Kie-pi-lo-fa-sou-tou*), où naquit le *Bouddha Çâkyamouni*, apôtre et législateur du culte bouddhique, et *Kouçinagara* (*Keou-chi-nakie-lo*) où il mourut; enfin, *Varâṇaçî* (*Po-lo-ni-sse*), notre Bénarès actuelle, le seul lieu qui ait gardé à travers les siècles sa renommée des anciens jours.

L'assiette de ces différentes villes et la circonscription de leurs territoires ne comportent pas de difficultés sérieuses; plusieurs existent encore, et, parmi les autres, la position des plus importantes a été ou peut être déterminée d'une manière satisfaisante.

De *Varâṇaçî*, notre voyageur n'a que le Gange à traverser pour se trouver dans le *Magadha* (*Mokie-t'o*). On sait que le *Magadha* répond à la partie du *Béhar* actuel qui s'étend au sud du fleuve. C'est ici surtout que la relation de *Hiouen-thsang* s'enrichit particulièrement d'observations locales, et abonde en détails topographiques aussi bien qu'en traditions historiques et en légendes religieuses. Il n'est pas, sur tout ce vaste territoire auquel le voyageur consacra cinq années entières, un seul édifice religieux, un seul *Stoûpa* ou pyramide commémorative, un seul *Vihâra* ou couvent, que la

Relation ne mentionne avec un détail souvent très-circonstancié[1]. Nous trouvons ici sur la célèbre *Pâtalipoutra*, la *Palibothra* des auteurs grecs et latins, des renseignements neufs et curieux. Ajoutons que les explorations archéologiques qui de nos jours ont été commencées dans l'ancien *Magadha*, en même temps qu'elles confirment de point en point et les informations contenues dans notre relation chinoise et celles que renferment les livres religieux des bouddhistes du nord, permettraient déjà de refaire avec un grand détail la carte ancienne de cette contrée de l'Inde.

Après le *Magadha*, la Relation devient de nouveau beaucoup plus rapide. *Hiouen-thsang* poursuit sa route à l'orient, d'abord au sud, ou à la droite du Gange, où il voit le petit pays d'*Hiraṇyaparvata* (*I-lan-na-po-fa-to*), la célèbre cité de *Tchampâ* (*Tchen-po*), capitale d'un autre royaume, et dont on voit encore aujourd'hui les ruines, et enfin le pays d'ailleurs inconnu de *Kie-tchou-ou-k'i-lo* (*Kadjoûghira*)[2]; puis, passant au delà du Gange dans la direction du nord-est, il traverse les royaumes de *Pouṇḍravardhana* (*Pun-na-fa-t'an-na*) et de *Kâ-*

[1] L'histoire et la description du *Magadha* forme, dans le *Si yu-ki*, cent huit pages in 4°, c'est presque deux fois l'étendue du *Fo-koue-ki*

[2] Les habitants de ce pays sont cités sous le nom de *Kadjingas*, dans le *Vichnou pourâna* de M Wilson p 196

maroûpa (*Kia-mo-leou-po*), qui occupaient la partie nord-est du Bengale actuel, et s'avance jusqu'au royaume de *Samataṭa* (*San-mo-ta-tch'a*), dont le nom se retrouve beaucoup plus tard dans les nomenclatures géographiques de quelques *Pourâṇas*, parmi les contrées de l'extrême orient. La position approximative en est donnée par cette indication, qu'à neuf cents li, en revenant à l'ouest, on arrive au royaume de *Tâmralipti* (*Tan-mo-li-ti*), dont la capitale du même nom, souvent mentionnée dans le recueil des contes de l'Inde, existe encore sous le nom de *Tamlouk*, à la pointe sud-ouest du Delta du Gange.

Non content d'avoir étudié, pendant de longues années, les parties de l'Inde du nord où le Bouddhisme avait eu son berceau et son foyer le plus brillant, *Hiouen-thsang* ne voulut laisser sans les avoir vues aucunes des contrées de la péninsule où s'était répandue la religion de *Çâkyamouni*. Il venait de visiter les royaumes les plus orientaux que le *Brahmapoutra* limite ou traverse; c'est maintenant vers les contrées du sud qu'il va se diriger. Notre voyageur parcourt en effet l'Inde du sud presque entière, à l'exception de *Ceylan*, où il ne pénètre pas.

A partir de *Tâmralipti*, l'itinéraire longe la côte maritime, à travers les royaumes d'*Ouḍa* (*Ou-tch'a*),

de *Kong-yu-t'o* (*Kôṇyôdha?*) et de *Kaliñga* (*Kie-ling-kia*), jusqu'aux environs de la *Godavari* inférieure; puis, rentrant dans les contrées intérieures, il visite le *Kiao-sa-lo*, qui est le *Koçala* méridional, vers la haute *Narmadâ*, et de là, revenant au sud par les royaumes d'*Andhra* (*'An-t'a-lo*), de *T'o-na-kie-tse-kia* (*Dhanakatchêka*) et de *Djourya* ou *Tchôla* (*Tchou-li-ye*), il s'avance jusqu'à la célèbre cité royale de *Kântchî*, capitale du royaume de *Drâviḍa* (*Ta-lo-pi-tch'a*). Cette ville, dont on connaît l'emplacement sur la *Palar* inférieure, entre Pondichéry et Madras, est le point le plus méridional que notre voyageur ait atteint. Remontant de là au nord-ouest, il vient visiter le *Kôñkaṇa* (*Kong-kien-na*), sur la côte opposée de la péninsule; puis il traverse le *Mahârâchṭra* (*Mo-ho-la-t'o*), passe la *Narmadâ* inférieure, voit le royaume de *Po-lou-kie-tch'e-p'o*, pays dont le nom, ramené à sa forme sanscrite (*Baroukatch'êva*), s'identifie avec le *Barygaza* des documents grecs, et avec la *Baroche* actuelle, à l'embouchure même de la *Narmadâ;* et il arrive enfin au royaume de *Malva* (*Mo-la-p'o*), dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours dans la même région.

Ici se placent une série d'excursions dans le *Goudjarat* et dans les cantons limitrophes à l'est et au nord; mais les nombres de li indiqués comme

marquant l'intervalle de ces différents pays entre eux, paraissent en général très-exagérés, et les directions sont souvent fautives. L'emplacement bien connu des pays dont les noms correspondent, soit à ceux des sources indiennes, soit à ceux de la géographie actuelle, fournit heureusement le moyen de contrôler ces indications fautives, et permet de les rectifier quand il y a lieu.

Ces courses achevées dans les provinces bouddhiques de l'ouest, *Hiouen-thsang* reprend sa route dans la direction du couchant et arrive au *Sindh* inférieur (*Sin-tou*). Il voit plusieurs royaumes de cette région frontière, remonte dans le *Moultân* (*Meou-lo-san-pou-lou*), et de là revient vers le Gange pour visiter une seconde fois le *Magadha*. Ce nouvel itinéraire fournit, comme tous les autres, de bonnes indications et d'utiles rapprochements avec l'ancienne géographie pouranique de l'Inde, et avec la géographie du *Mahâbhârata*.

Enfin, après tant d'années de courses et d'études dans toutes les parties de la péninsule, notre voyageur se remet définitivement en route pour retourner dans le Céleste Empire. Il remonte le *Pendjâb*, s'arrête à la capitale du royaume encore florissant de *Takchaçilâ* (la *Taxila* des historiens d'Alexandre), et, à trois jours de là, dans le nord-ouest, il passe de nouveau le *Sindh* au même

endroit où il l'avait traversé seize ans auparavant à son entrée dans l'Inde. C'était, nous l'avons vu, près de la ville d'*Outakhâṇḍa*, dont la moderne *Attok* a sûrement conservé l'emplacement, ainsi que le nom. *Hiouen-thsang* remonte, à petites journées, la pittoresque vallée où se précipite la rivière de *Kaboul;* il revoit le royaume de *Lampâ* (*Lan-po*), traverse, plus au sud, plusieurs petits états, sur lesquels les sources sanskrites ne nous fournissent pas de lumières, et revenant de nouveau dans la direction du nord, il gagne, par *Kapiça*, une passe des montagnes neigeuses du *Hindou-kouch.* La peinture que le voyageur fait de cette passe difficile est frappante d'énergie et de vérité. « Après sept jours de marche, ils arrivèrent au haut d'une grande montagne qui offrait un amas de sommets dangereux et de pics effrayants, s'élevant pêle-mêle sous les formes les plus étranges et les plus variées. Tantôt on apercevait un plateau, tantôt une flèche élancée; la scène changeait à chaque pas. Il serait difficile de raconter les périls et les fatigues auxquels ils furent en butte en gravissant ces hauteurs. On découvrait de tous côtés d'immenses glaciers, où l'on aurait péri cent fois si l'on n'avait été guidé par des indigènes, des nuages suspendus bien au-dessous des crêtes dont ils dérobaient la vue, des

pierres amoncelées confusément, pareilles à de vastes ruines, et des pics arides se dressant à perte de vue comme une forêt d'arbres dépouillés. La montagne était si élevée et le vent si impétueux, que les oiseaux mêmes ne pouvaient la traverser en volant. »

Enfin les voyageurs redescendent la pente opposée, dont les eaux vont grossir le cours de l'*Oxus*, et s'engagent dans les vallées alpestres qui forment ce qu'on nomme aujourd'hui le *Badakchan*. *Hiouen-thsang* y énumère plusieurs petits royaumes, dont quelques-uns se peuvent encore reconnaître dans les noms actuels des vallées latérales du haut *Oxus*, ou dans ceux que nous fournit la géographie arabe. Notre voyageur continue de remonter le cours de l'*Oxus* jusqu'aux sources du fleuve, au pied d'une région élevée qu'on nomme le plateau de *Pamir*. Le lieutenant anglais John Wood, qui a vu les mêmes lieux en 1830, confirme pleinement la remarquable exactitude de la relation chinoise; tous deux mentionnent, comme l'ayant vu de leurs propres yeux, un grand lac où l'*Oxus* prend sa source, et que nul autre voyageur, depuis *Hiouen-thsang*, n'avait vu ni mentionné.

Hiouen-thsang franchit de nouveau les montagnes glacées (les monts *Tsong-ling* de la géographie chinoise) qui couvrent au nord le bassin

du *Sindh;* c'est par cette voie difficile qu'il rentre dans les plaines de la Tartarie. La route que suit le voyageur, pour regagner la frontière nord-ouest de la Chine, coupe les royaumes de *Kachghar*, de *Yarkand* et de *Khotan;* dans celle qu'il avait autrefois suivie, à son départ de la Chine pour arriver au lac *Issikoul*, il avait laissé ces trois royaumes à sa gauche, ou au sud.

Si, dans cet aperçu analytique, j'ai réussi à donner une idée complète de la longue pérégrination de *Hiouen-thsang* dans les contrées de l'ouest et dans l'Inde, non-seulement on peut déjà pressentir la très-haute importance de sa Relation pour l'histoire du bouddhisme et pour la connaissance géographique des pays visités, mais on peut juger aussi de la parfaite authenticité et de l'exactitude remarquable des documents où les détails de ce voyage nous ont été transmis.

La Relation de l'illustre pèlerin, depuis longtemps connue par l'analyse qu'on en trouve dans le *Fo-koue-ki*, devait donc inspirer le plus haut degré de confiance; mais, soit à cause de l'embarras que l'on éprouvait (faute de connaître la clef que nous avons donnée plus haut, p. XXXVII), pour distinguer les pays réellement visités par le voyageur de ceux qu'il n'avait connus que par ouï-dire, soit pour toute autre raison qu'il nous est difficile de

découvrir, ces récits ont cependant rencontré, dans ces derniers temps, des incrédules et des contradicteurs.

Le major Anderson a publié à Calcutta, en 1847, un Mémoire où il s'est proposé d'identifier quelques pays cités dans l'itinéraire de *Hiouen-thsang*[1]. Non content de vouloir dériver de l'arabe et du persan les mots sanskrits les mieux caractérisés[2], il considère la relation du voyageur comme

[1] *An Attempt to identify some of the places mentioned in the Itinerary of Hiouen-thsang* By major Wm Anderson, Beng. artill (*Journ of the Asiat. Society of Bengal*, december 1847).

[2] Par exemple, au lieu de *Lo-i-to-kia* (*Lôhitaka* « rouge »), il propose *Lal takeyah*. Dans *Tchi-na-lo-che-fo-ta-lo* (*Tchîna râdjâ pouttra* « fils du roi de la Chine »), il trouve tout simplement les mots persans *Cheene shuftaloo*, « pêches de Chine »

M. Anderson nous apprend qu'après bien des tentatives inutiles, pour identifier quelques-uns des pays cités, il a eu l'idée de substituer l'alphabet arabe et persan à la prononciation française de l'original chinois Il ajoute que son travail a été *couronné d'un succès qu'il n'avait pas osé espérer*, c'est ce que nous allons voir Son procédé est bien simple : Il prend une prononciation chinoise, par exemple *Tsao* (p. 1185, n° 10), qu'il veut identifier avec *Soorum*, il retranche les lettres qui le gênent et trouve, ou à peu près, le mot dont il a besoin « En retranchant, dit-il, l'*n* final et l'*r*, nous avons à l'instant *Tsao* pour *Soorum*. » Ce n'est pas plus difficile que cela.

Citons encore un exemple (p. 1186, n° 14). Il y a dans le texte *Fa-ti*, dont la traduction chinoise est *Si-'an* « le repos de l'orient. » Il réunit le nom propre étranger *Fa-ti* à la traduction chinoise *Si-'an*, et dit « *Fa-ti Si-'an* est évidemment *Budukhchan*, le *kh* étant prononcé comme *h* et cette lettre-ci ayant disparu comme aspirée.

Grâce à ce système ingénieux et moyennant un tout petit changement, on pourrait identifier *Presbourg* ou *Phalsbourg* avec *Pétersbourg*.

une composition moderne, basée sur les géographies persanes et arabes et particulièrement sur celle d'Édrisi, dont il admet trois traductions[1] : « la première par Jaubert, la seconde (*risum teneatis*) *exécutée en chinois par l'auteur du Hiouen-thsang*, et enfin une *retraduction* française de celle-ci par Klaproth et Landresse »! Qu'on s'étonne, après cette belle invention, de lui voir refuser à notre *Si-yu-ki, une antiquité de cent ans*[2]. Il ne veut y voir « qu'une compilation récente d'un *faiseur de livres* (bookmaker) », qui, « à l'exemple de l'abbé Barthélemy, après avoir lu les voyages de quelque *Hiouen-thsang imaginaire*, aura voulu publier à son tour le *Voyage d'un jeune Anacharsis chinois*, où il a raconté les pérégrinations non d'un seul *Lama*, mais d'un

Lisbonne avec *Libourne*, *Louvain* avec *Louviers*, *Burgos* avec *Parga*! Notre major d'artillerie ne fait rien de moins hardi lorsqu'il prétend trouver *Circassia* dans *Chi-khi-ni* (*Sighnak*), *Goorukpoor* dans *Ko-lo-che pou-lo* (*Râdjapoura*), *Chinyout* dans *Tchînapati* (prince de Chine), *Semundus* dans *Hi mo ta-lo* (*Himatala*), *Guznee* (*Gazni*) dans *Ki kiang na* (le *Kikan* des Arabes), *Kofadeyan* dans *Kie-pou-tan-na* (*Kapôtana*), etc.

Pour être juste, je dirai, en terminant, que M. Anderson a néanmoins donné avec exactitude un certain nombre d'identifications qui sautaient aux yeux, comme *Kharizm* pour *Ki-li-sse-mo*, *Bolor* pour *Po lou-lo*, *Kolom* pour *Ko-lou mo*, *Kotol* pour *Ko-tou-lo*, etc.

[1] « We have thus *Edrisi* French translation by Jaubert. — Chinese « translation by the author of *Hiouen thsang*. — French *retranslation* by « Klaproth and Landresse »

[2] « The present nomenclature cannot claim for the work of the Chinese author, in its present form, an antiquity of one hundred years. »

grand nombre, de manière à embrasser et à décrire, dans sa relation romanesque, toutes les parties de l'Asie où s'est établi le bouddhisme ». J'ajouterai, et ce n'est pas la partie la moins plaisante du Mémoire, que l'excentrique major a cru découvrir dans l'ouvrage de *Hiouen-thsang* « l'influence certaine et presque la collaboration des *disciples de Loyola et des Russes!* »

De pareilles rêveries portent avec elles leur réfutation, et nous rougirions de les rapporter s'il n'était de notre devoir d'en faire bonne justice en les livrant à la risée du public.

Un indianiste, qui jouit à bon droit d'une estime universelle, a montré sur le même sujet, nous regrettons pour lui de le dire, une sévérité et une précipitation qui répondent mal à la modération habituelle de son esprit et à la maturité de son jugement. Nous prendrons la liberté de rappeler à cet illustre orientaliste, que la relation de *Hiouen-thsang* a été composée par ordre impérial en 648, et que peu d'années après la mort de l'auteur (en 669), elle se trouvait déjà analysée en détail dans la grande encyclopédie *Fa-youen-tchou-lin;* voilà pour l'âge de l'ouvrage. Quant aux pérégrinations courageuses du religieux bouddhiste, elles sont en Chine de notoriété publique, et se présentent avec la double garantie des biographies contem-

poraines[1] et des Annales officielles de la dynastie des *Thang*[2], sous laquelle il a vécu.

Nous aimons à penser que M. Wilson se fera un devoir d'examiner consciencieusement le présent ouvrage, et qu'après l'avoir lu avec toute l'attention dont il est capable, il sera assez juste envers *Hiouen-thsang*, pour rectifier le premier l'opinion peu mesurée qu'il a émise il y a quelques mois[3], sur la véracité de ce célèbre pèlerin et sur l'authenticité de son voyage.

Combien de fois les critiques des derniers siècles n'ont-ils pas contesté la véracité d'Hérodote, et taxé d'imposture le célèbre *Marco Polo* lui-même, que de son temps, pour tourner en ridicule la prétendue exagération de ses récits, on appelait habituellement *Messer Marco Milione?* Heureusement que les progrès de la science historique et de la géographie n'ont pas tardé à faire

[1] *Tao-siouen*, qui florissait vers 649, a décrit dans les livres IV et V de son Supplément à l'histoire des religieux célèbres (*Sou-kao-seng tch'ouen*), la vie et les voyages de *Hiouen-thsang* Cf. *Khai youen-chi-kiao-lo* (liv. XIX, fol. 18), immense catalogue bouddhique, en vingt livres, publié l'an 730 de J. C.

[2] Voy l'édition impériale des Anciennes annales des *Thang* (*Khieou-thang-chou*), liv. CXCI, fol. 21.

[3] « It is of a legendary, that is of a very *mendacious* character, and « is not calculated to inspire any prepossession in favour of the authen « ticity of *Hiouen-thsang's* travels ». *Journal of the royal Asiatic Society*, vol XIII, p. 213

justice de ces aveugles préventions, et personne aujourd'hui n'oserait élever un doute sur la loyauté et la bonne foi de ces deux illustres écrivains.

Tout en défendant le caractère honorable de notre auteur, et l'authenticité surabondamment démontrée de sa Relation, nous ne voudrions cependant pas nous porter garant de la vérité d'un grand nombre de récits qui appartiennent moins à l'histoire qu'à la légende. Mais les faits surnaturels et les événements mythologiques qu'offre souvent cet ouvrage, à propos de certains personnages qui sont évidemment du domaine de la fiction, ne donnent à personne le droit d'affirmer qu'il a dû sortir du cerveau de quelque religieux exalté, et que le voyageur lui-même n'était qu'un imposteur ou un personnage imaginaire. Qu'on veuille bien se rappeler que *Hiouen-thsang* a passé dix-sept ans de sa vie dans un pays où l'histoire est inconnue, au milieu d'un peuple qui, nourri de fictions et de récits surnaturels, ne pouvait, au sujet des temples et des monuments sacrés sur lesquels l'interrogeait notre voyageur, lui raconter autre chose que les légendes dans lesquelles il avait été bercé dès son enfance, et qui remplissaient tous les livres, toutes les chroniques qu'il pouvait consulter. Ces légendes mêmes que l'auteur n'a pu inventer et qui portent au plus haut degré le cachet

indien, sont une preuve de plus de sa sincérité et de sa bonne foi.

D'un autre côté, et sans parler de la route qu'il a suivie, dont les détails topographiques annoncent constamment, comme on vient de le voir, un voyageur aussi exact qu'intrépide, les détails qu'il donne[1] sur la position des pays, sur leur étendue, sur la population, le commerce, l'industrie, l'agriculture, les mœurs, les religions, etc. (détails dont les livres chinois antérieurs n'offrent aucune trace), n'ont pu être recueillis que sur les lieux, par un observateur veridique; et, à moins de vouloir nier la clarté du jour, on ne saurait, sans se faire taxer d'ignorance ou de mauvaise foi, les attribuer à un romancier ou à un faussaire! Il se peut que les auteurs, dont l'admiration et l'enthousiasme percent à chaque page, aient ajouté certains traits pour donner plus de relief au héros de leur livre, étendu et embelli quelques épisodes, et (ce qui n'est pas sans exemple dans nos classiques les plus autorisés) prêté dans quelques passages, au Maître de la loi, leurs raisonnements habiles et leurs paroles élégantes; mais ces artifices de langage ne détruisent pas plus que ne l'ont fait les harangues éloquentes attribuées par Thucydide, Tite-Live et Tacite, aux grands capitaines

[1] Voir les *Documents géographiques*, p. 353, 461.

de l'antiquité, l'existence du personnage et la vérité des faits. Le témoignage des savants qui ont étudié l'Inde, soit personnellement, soit dans les livres, viendra en aide à *Hiouen-thsang*, et, ainsi que le dit un auteur célèbre [1], « sa Relation subsistera comme un monument impérissable, et comblera une immense lacune dans les ouvrages qui traitent de l'histoire et de la géographie des peuples étrangers ».

J'ai besoin maintenant de faire connaître l'auteur qui jeta les bases du présent ouvrage, interrompu par sa mort prématurée, et le religieux à qui nous en devons la continuation et l'achèvement.

Après avoir médité mûrement sur les divers procédés qui pouvaient me conduire, avec quelque certitude, tant au déchiffrement régulier des signes phonétiques, qu'à la restitution des mots indiens noyés dans le vague des traductions chinoises, après avoir amassé jour par jour, pendant longues années, les matériaux bilingues dont j'avais besoin d'être pourvu avant d'aborder l'entreprise que je méditais, j'allais enfin commencer la traduction définitive du grand ouvrage de *Hiouen-*

[1] *Tch'ang-choue*, ministre d'État et prince de *Yen*, auteur de la préface et de l'éloge de la Relation originale *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 5, et liv. XII, fol. 29.

thsang, lorsque j'appris que parmi les nombreux ouvrages chinois que la mission russe venait de rapporter de *Péking*, se trouvait un texte important, bien connu de moi, mais vainement demandé en Chine, savoir l'*Histoire de sa vie et de ses voyages*, précédée et suivie d'une multitude de détails biographiques qui manquent totalement dans la relation originale. Je jugeai, en conséquence, qu'il était indispensable de commencer par cet ouvrage, sans renoncer toutefois à publier plus tard le livre même de *Hiouen-thsang*, si rempli de curieuses légendes et de renseignements archéologiques, recueillis sur les lieux ou puisés par lui-même dans des manuscrits indiens qui n'existent plus aujourd'hui.

J'eus de nouveau recours à la bienveillance extrême de S. E. M[r] J. de Dachkow, alors directeur du département asiatique, et, dès que j'eus reçu le texte de l'*Histoire de la vie et des voyages de Hiouen-thsang*, je me hâtai d'en rédiger la traduction française, que j'ai l'honneur d'offrir aujourd'hui au public. Je ne dois pas dissimuler que cet important ouvrage, composé par deux disciples enthousiastes du *Maître de la loi*, dans un style dont j'ai regretté bien des fois de ne pouvoir reproduire la grâce, l'élégance et le mouvement, offrait des lacunes extrêmement regrettables, les auteurs

ayant omis, presque partout, la description des royaumes et pays dont il est question. J'ai pu heureusement suppléer à cette grave omission en puisant, dans la relation originale, toutes les notices d'histoire, de statistique et de géographie, dont l'absence aurait excité, à bon droit, les regrets des lecteurs. Je les ai publiées à la fin du présent volume, sous le titre de *Documents géographiques*.

Le premier auteur s'appelait, dans l'origine, *Tseu-li*, nom que l'empereur *Thai-tsong* changea lui-même en *Hoei-li*. Dans le monde, son nom de famille était *Tchao;* il était originaire de *Thien-choui*. Comme ses ancêtres, par suite de leurs fonctions publiques, étaient allés s'établir à *Sin-phing*, il devint citoyen du royaume de *Pin*. Son aïeul et son père avaient acquis une grande réputation *Hoei-li* était le troisième fils de *I*, qui fut membre du cabinet des Archives impériales sous la dynastie des *Soui*. Dès son enfance, il annonça de grandes dispositions et prit la ferme résolution de renoncer au monde.

A l'âge de quinze ans, il embrassa la vie religieuse et se fixa à *Tchao-tcheou*, dans le couvent de *Tchao-jin*. Il s'y fit remarquer par la finesse de son esprit, l'éclat de ses talents, l'élévation et la pureté de son caractère. Sa réputation s'étant étendue au loin, un décret impérial, l'appela dans

le couvent de la *Grande bienfaisance* en qualité de traducteur des livres sacrés, sous la direction de *Hiouen-thsang;* un autre décret l'éleva ensuite au rang d'administrateur du couvent *Ta-youen-sse.*

Hoei-li, considérant qu'il n'existait point d'histoire spéciale des voyages que *Hiouen-thsang* avait faits dans l'Inde pour aller chercher des livres sacrés, et craignant qu'on ne vînt à les oublier dans les siècles futurs, se mit à rédiger, en cinq livres, l'ouvrage intitulé *Ts'e-ngen-san-thsang-hing-tch'ouen*[1] (Histoire des voyages du Maître des *Trois Recueils*, du couvent de la *Grande bienfaisance*), et mourut avant de l'avoir achevé[2].

La biographie des religieux célèbres, intitulée *Song-kao-seng-tch'ouen,* nous a fourni (liv. IV, fol. 6) les renseignements qui suivent sur le religieux qui a repris le livre de *Hoei-li* et y a mis la dernière main : « On ne sait pas à quelle famille appartenait le religieux *Yen-thsong.* Vers la fin de la période *Tching-kouan* (649), il se rendit à la capitale et alla étudier auprès du Maître des *Trois Recueils* (*Hiouen-thsang*). Il était fort versé dans toutes les connaissances que cultivaient les bouddhistes et les lettrés, et s'élevait au-dessus des

[1] Voy. le titre complet, p. VI, note 1.

[2] Ces détails sont extraits du grand catalogue bouddhique, *Khai-youen chi kiao lou* (liv. XIX, fol. 16), publié sous les *Thang*, en 730

autres par le charme de son élocution et l'élégance de son style.

« A la même époque, vivait dans le couvent de l'occident (*Si-sse*) un religieux nommé *Hoei-li*, d'un caractère fier et superbe, qui se disait appelé à devenir le défenseur de la *Loi*. Il avait composé une histoire uniquement consacrée à la mémoire du Maître des *Trois Recueils* (*Hiouen-thsang*). Dans cet ouvrage, il avait décrit les magnifiques résultats des voyages que ce religieux célèbre avait entrepris et exécutés pendant la période *Tching-kouan* (de 629 à 645) dans les pays étrangers, et avait raconté, sous une forme noble et brillante, ses longues et périlleuses excursions.

« Lorsque *Hoei-li* eut terminé son ouvrage, il le cacha dans un caveau souterrain. Étant tombé malade au bout de quelque temps, et voyant sa fin approcher, il appela plusieurs de ses disciples, et leur fit part de son secret. Ils creusèrent la terre dans un endroit indiqué, mais à peine furent-ils en possession de son travail qu'il expira.

« Après la mort de l'auteur, son manuscrit voyagea de côté et d'autre pendant plusieurs années, et ce ne fut qu'à l'aide de longues recherches et à prix d'argent qu'on finit par se le procurer. Les anciens disciples de *Hoeï-li* chargèrent *Yen-thsong* de mettre en ordre les feuillets épars et d'y ajou-

ter une introduction. Dans beaucoup d'endroits, cet ouvrage offrait des erreurs, des contradictions et des lacunes. *Yen-thsong* fit les changements nécessaires; il développa la composition originale à l'aide de documents inédits, corrigea les imperfections, éclaircit les endroits obscurs, et donna au travail primitif de *Hoei-li* plus d'ampleur, de solidité et d'éclat.

« L'édition préparée par ses soins se composait de dix livres. On ignore en quel endroit *Yen-thsong* termina ses jours. »

J'aurais voulu, si les bornes de cette préface me l'eussent permis, donner une esquisse rapide de la vie et des voyages des autres religieux qui sont allés dans l'Inde, depuis le IV[e] siècle de notre ère jusqu'au X[e], pour se procurer des livres sacrés, étudier la doctrine du *Bouddha* et visiter les monuments elevés en son honneur (voyez ci-dessus, page VI). Mais ce travail aurait occupé ici une place trop considérable. J'aime mieux le réserver pour le second volume, où je me propose de donner, pour la première fois, les itinéraires des cinquante-six religieux des *Thang*, composés par *I-tsing* (730), ainsi que le routier de *Khi-nie* (964). Pour observer l'ordre des dates, je les ferai précéder d'une traduction nouvelle du *Fo-koue-ki* de *Fa-hien* (399-416) et de la relation de

Song-yun (518-521) qui parcourut tout le *Gândhâra* et demeura deux ans entiers dans le royaume d'*Oudyâna*[1].

De cette manière on trouvera réunis dans un même ouvrage, tout ce qui nous reste des documents historiques et géographiques recueillis par les pèlerins chinois qui ont voyagé à l'occident de leur pays et particulièrement dans l'Inde, et la promesse faite prématurément par Abel-Rémusat se trouvera enfin remplie.

Je me propose de donner en outre, dans le second volume, si cela est en mon pouvoir, une analyse détaillée de la Relation de *Hiouen-thsang*, analyse que je viens d'achever et qui servira de supplément et de contrôle à l'histoire de ses voyages. Elle sera précédée de l'Histoire descriptive du *Magadha*, qui forme en chinois cent huit pages in-4° dans la Relation de *Hiouen-thsang*.

Je voudrais ajouter encore aux documents que contiendra le second volume, tous les renseignements bibliographiques que j'ai pu me procurer sur les livres bouddhiques que mentionne le présent ouvrage, ainsi que les biographies abrégées des religieux eminents qui y figurent avec éclat. Ces

[1] M. Ch. Fried. Neumann a déjà publié en allemand la Relation de *Song yung*, dans son mémoire intitulé *Pilgerfahrten buddhistischer Priester*, etc.

dernières notices seraient intercalées à leur date, dans une chronologie traduite d'un grand recueil du XIIIe siècle, intitulé *Fo-tsou-tong-ki*, qui offre les faits les plus intéressants pour le bouddhisme indien et chinois, et que j'ai extraits, à partir de la naissance de *Çâkyamouni* jusqu'à la mort de *Hiouen-thsang* (664).

Les vies des vingt-six patriarches qui se sont transmis le dépôt de la *Loi*, suivraient la chronologie, par la raison que les légendes, dont elles sont trop souvent entremêlées, ne permettent point de les confondre avec l'histoire. J'établirais la même démarcation pour un certain nombre de biographies et de mémoires tirés, par les Chinois, des sources indiennes, et qui, malgré une foule de récits mythologiques, ne laissent pas que de fournir des matériaux intéressants pour l'histoire du bouddhisme.

L'ouvrage sera terminé par deux index *chinois-sanskrit* et *sanskrit-chinois*, une table des mots français qui ont besoin d'explication, deux cartes chinoises fort anciennes, et enfin par une carte construite exprès pour l'intelligence de l'itinéraire de *Hiouen-thsang*, par M. Vivien de Saint-Martin, rédacteur en chef des nouvelles Annales des voyages.

Je ne terminerai pas cet avant-propos sans

payer un tribut d'estime et de gratitude à l'habile géographe que je viens de nommer, bien connu par de savants Mémoires dont plusieurs ont obtenu les suffrages de l'Académie des Inscriptions, et qui poursuit depuis plusieurs années d'importants travaux sur la géographie de l'Inde, travaux que M. Eugène Burnouf a connus et vivement encouragés.

M. Vivien de Saint-Martin, prenant un grand intérêt à l'Histoire des voyages de *Hiouen-thsang*, a bien voulu la lire au fur et à mesure que j'avançais dans ma traduction, et m'a communiqué, maintes fois, d'utiles rapprochements et d'intéressantes rectifications. Je me plais à reconnaître que si j'ai pu tracer nettement la marche du religieux chinois, d'après la Relation originale, à travers la Tartarie, la Transoxane, l'Inde et le Tokharestan, et son retour en Chine par *Kachghar, Yarkand* et *Khotan,* en m'appuyant à la fois sur les cartes et sur les récits des geographes qui ont exploré en grande partie les mêmes contrées, et en invoquant le temoignage des auteurs modernes les plus autorisés; que si enfin, j'ai réussi à faire évanouir des doutes sérieux et de graves critiques, échappés par mégarde à un indianiste des plus éminents, et à montrer au grand jour la bonne foi de notre illustre pèlerin et l'authenticité de

son voyage, j'en suis surtout redevable au concours obligeant et éclairé de M. Vivien de Saint-Martin, qui m'a permis de mettre à contribution ses profondes lectures et son expérience consommée.

Je n'acquitterais que la moitié de ma dette, si je ne laissais éclater, en finissant, ma reconnaissance et mon admiration pour mon meilleur ami, M. Christian Lassen, aujourd'hui le plus illustre représentant, en Europe, de la philologie et de l'érudition indiennes, qui, non content de suivre pas à pas les progrès de la méthode que je cherchais à établir en vue du déchiffrement, de la lecture et de la restitution des mots sanskrits dans les livres chinois, n'a pas dédaigné d'accorder, dans le grand ouvrage qu'il publie, une place honorable à une foule de faits, d'observations et même de documents étendus que je traduisais (sans prétendre a une telle faveur) pour repondre à ses questions multipliées.

Pendant le cours de mon travail, M. Lassen m'a constamment aidé de ses lumières, fortifié par ses conseils, et soutenu par les témoignages les plus flatteurs, que je considère, à bon droit, comme une récompense anticipée de mes veilles et de mes efforts. Je regarde comme un devoir d'ajouter que sa vaste et savante composition « *Indische Alterthumskunde* » m'a initié, mieux que tout autre ou-

vrage, à la connaissance d'un monde nouveau pour moi, et qu'elle est venue fournir le plus puissant aliment à mon zèle, en me montrant, presque à chaque page, combien la connaissance de la langue chinoise, appuyée à la fois sur le sanskrit et la nouvelle méthode de transcription, peut offrir de ressources à quiconque voudra désormais étudier dans les Annales du Céleste Empire, l'histoire, la géographie, les antiquités et la littérature religieuse de l'Inde ancienne.

HISTOIRE

DE

LA VIE DE HIOUEN-THSANG

ET DE SES VOYAGES DANS L'INDE[1].

LIVRE PREMIER.

Ce livre commence à la naissance (de *Hiouen-thsang*) dans le district de *Keou-chi*, il finit au moment où il arrive, du côté de l'ouest, dans le pays de *Kao-tch'ang*.

Le Maître de la loi avait pour nom d'enfance *Hiouen-thsang*; le nom de famille qu'il portait dans le monde était *Tchin*. Il était originaire de *Tchin-lieou* et descendait de *Tchong-kong*, qui, sous la dynastie des (seconds) *Han*, avait l'apanage de *Thaï-khieou*. Son bisaïeul, *Kin*, était, sous la dynastie des seconds *Weï*, gouverneur de *Chang-tang*. Son aïeul, *Khang*, dut à son profond savoir une charge éminente. Du temps de la dynastie des *Thsi*

[1] Cet ouvrage offre une multitude de noms de lieux, d'hommes, de livres et de choses qui ont besoin d'être brièvement expliqués ou accompagnés de développements étendus. On les trouvera soit dans les Appendices de géographie, d'histoire et de bibliographie, soit dans les Index chinois-sanscrit et sanscrit-chinois du second volume.

(du nord), il remplit les fonctions de *Po-sse* au collége impérial, et on lui assigna pour revenu les impôts de la ville de *Tcheou-nân;* ses fils et ses neveux lui durent leur fortune. Il était né dans le district de *Keou-chi.* *Hoei*, père de *Hiouen-thsang,* se distinguait par l'éclat de ses talents, la pureté de ses mœurs et la noblesse de son caractère. Il acquit de bonne heure l'intelligence des livres canoniques. Il était d'une taille élevée, ses sourcils étaient gracieux et ses yeux brillants. Il aimait à porter des vêtements amples et une large ceinture qui lui donnaient l'air et l'extérieur d'un lettré. Doué d'un naturel vertueux, il était simple et modeste, et ne cherchait ni les honneurs ni les emplois. Voyant la décadence de la dynastie des *Souï*, il s'enfonça dans l'étude des textes antiques. Plusieurs fonctions importantes lui ayant été offertes, il les refusa sous prétexte de santé et ne sortit point de sa retraite. Ceux qui le connaissaient ne purent s'empêcher de l'admirer.

Il eut quatre fils, dont le plus jeune était le Maître de la loi (*Hiouen-thsang*). Celui-ci, dès son enfance, était grave comme une personne qui porte une tablette de jade, et montrait une intelligence extraordinaire.

A l'âge de huit ans, un jour que son père, assis près de son banc, lui lisait le *Hiao-king* (le livre de la piété filiale), et était arrivé à l'endroit où *Tseng-tseu* quitte la natte (c'est-à-dire se lève devant Confucius), il arrangea le devant de son vêtement et se leva. Son père lui en ayant demandé la cause, il répondit : « Quand *Tseng-tseu* eut entendu les ordres (c'est-à-dire les in-

structions) du Maître, *il quitta la natte.* Aujourd'hui que *Hiouen-thsang* reçoit vos leçons bienveillantes, comment pourrait-il rester tranquillement assis? »

Le père fut charmé et comprit que cet enfant deviendrait un homme distingué. Il appela les membres de sa famille et leur fit connaître ce trait inattendu. Ils le félicitèrent en disant : « Il fera la gloire de votre maison. » Telle était, dès son enfance, la précocité de son esprit.

Bientôt après, il acquit l'intelligence des livres canoniques; il aimait l'antiquité et estimait les sages. Si un livre n'était pas d'une pureté sévère, il ne le regardait pas; il ne fréquentait que les hommes notoirement vertueux. On ne le voyait ni se mêler aux enfants de son âge, ni aller à la porte du marché. Lors même que les cloches et les tambours retentissaient sur la place publique, et que les jeunes gens et les jeunes filles s'y réunissaient en foule pour assister à une multitude de jeux accompagnés de chants, il ne sortait jamais de la maison. De bonne heure, il sut s'acquitter avec zèle et respect des devoirs de la piété filiale.

Le second de ses frères aînés, *Tchang-tsi*, avait embrassé la vie religieuse et s'était fixé dans le couvent *Tsengt'ou-sse* de la capitale de l'est (*Lo-yang*). Ayant examiné le Maître de la loi, il lui reconnut une grande aptitude pour répandre la doctrine du *Bouddha.* Il le prit avec lui, le conduisit dans sa pieuse retraite et l'initia à la lecture et à l'étude des livres sacrés.

A cette époque, l'empereur publia tout à coup un décret qui prescrivait d'ordonner, à *Lo-yang*, vingt-sept

religieux. Les aspirants, qui tous possédaient un savoir remarquable, étaient au nombre de plusieurs centaines. Le Maître de la loi, à cause de son extrême jeunesse, ne fut pas admis à concourir avec eux. Comme il se tenait debout près de la salle des examens, il fut remarqué par *Tching-chen-kouo*, du titre de *Ta-li-king*, qui avait le talent de reconnaître et de juger les hommes. « Mon ami, lui demanda-t-il, qui êtes-vous? »

Il répondit par son nom de famille.

« Désirez-vous être ordonné? » lui demanda-t-il encore.

— « Certainement, dit-il, mais comme je ne suis pas assez avancé dans mes études, je n'ai pas eu le bonheur d'être admis à concourir. »

« Dans quel but voulez-vous entrer en religion? » lui demanda-t-il.

— « Mon unique vœu, dit-il, est de propager au loin la loi brillante que nous a léguée le *Bouddha*. »

Chen-kouo le félicita vivement de son projet, et, comme tout son extérieur lui donnait une haute idée de sa capacité, il l'accueillit sans examen, et, le présentant à ses collègues, il leur dit : « L'instruction est facile à acquérir, mais l'élévation et la fermeté du caractère ne s'obtiennent pas aisément. Si vous ordonnez ce jeune homme, ce sera certainement le coryphée de l'école de *Chi* (*Çâkya*, c'est-à-dire des religieux). Seulement je crains que, ni moi ni Vos Excellences, nous ne vivions pas assez pour le voir un jour planer dans les nues et répandre la *douce rosée* (*amrîta*). Il ne faut pas laisser dans l'oubli un homme qui doit devenir illustre. »

Quand il eut été admis au nombre des religieux, il resta avec son frère aîné.

A cette époque, il y avait dans le même couvent le maître *King*, qui expliquait le livre sacré du *Nie-pan* (*Nirvâṇa*). Le Maître de la loi l'étudiait avec une telle ardeur qu'il en oubliait le manger et le sommeil. En outre, il étudiait, sous la direction du maître *Yen*, le traité *Che-ta-tching-lun* (*Mahâyâna samparigraha çâstra*), et son goût pour la doctrine ne faisait que s'enflammer de jour en jour. Il lui suffisait d'avoir entendu expliquer un livre une seule fois pour en comprendre tout l'ensemble; mais, après l'avoir vu une seconde fois, il le savait par cœur, de manière à n'en plus oublier un seul mot. Tous les religieux en étaient émerveillés, et, quand ils le priaient de monter au fauteuil, il exposait à son tour les principes de ses maîtres avec autant de précision que de clarté. Ce fut alors qu'il commença à fonder sa brillante renommée. A cette époque, il n'avait encore que treize ans.

Quelque temps après, les *Soui* perdirent le trône et tout l'empire fut en combustion. La ville impériale devint un repaire de brigands, et le pays situé entre les fleuves *Ho* et *Lo* une caverne de bêtes féroces. Les magistrats furent exterminés et les nombreux enfants de la *Loi* (c'est-à-dire les religieux) périrent ou prirent la fuite.

Les rues étaient jonchées d'ossements et il n'y avait plus trace d'habitants. On n'avait vu rien de pareil, même à l'époque de la révolte de *Wang-thong* et des troubles

affreux suscités par *Lieou-chi*, où l'on vit couper par morceaux des créatures vivantes et dépeupler l'empire.

Bien que le Maître de la loi fût encore fort jeune, il comprenait déjà les vicissitudes humaines. « Quoique cette ville, dit-il à son frère aîné, soit la patrie de notre père et de notre mère, pourrions-nous rester au milieu de tels désastres pour y trouver la mort? J'ai appris aujourd'hui que le prince de *Thang* a repoussé la population de *Tsin-yang* et qu'il est déjà maître de *Tch'ang-'an*. Tout l'empire accourt à lui comme au-devant d'un père et d'une mère. Je désire aller avec vous me jeter dans ses bras. »

Son frère aîné ayant suivi ce conseil, ils se mirent tous deux en route.

On était alors dans la première année de la période *Wou-te* (618). A cette époque, la dynastie (des *Thang*) ne faisait que commencer à s'établir; toutes les troupes étaient encore sous les armes, et l'on ne s'occupait que de la science de la guerre. On n'avait pas le temps de songer à la doctrine de Confucius ou du *Bouddha*. C'est pourquoi, dans la capitale, il n'y avait pas encore de salles de conférences. Le Maître de la loi en était fort affligé.

Au commencement de son règne, l'empereur *Yang-ti* (de la dynastie des *Soui*, 605-617) avait fondé, dans la capitale de l'est, quatre couvents où il avait appelé les religieux les plus renommés de l'empire pour qu'ils vinssent s'y établir. Tous ceux qui répondirent à cet appel étaient des hommes du premier mérite. C'est pour-

quoi les généraux de la *Loi* (les religieux éminents) y accoururent en foule; les plus célèbres d'entre eux étaient *King-to* et *Sai-tsien*. Dans les dernières années (du règne de *Yang-ti*), l'empire fut en proie au désordre et les subsistances vinrent à manquer. Une multitude d'hommes, parmi lesquels on comptait surtout des religieux, émigrèrent dans le pays de *Mien* et de *Chou*.

Le Maître de la loi dit alors à son frère : « La situation est aujourd'hui sans remède; mais nous ne pouvons passer notre temps au sein de l'oisiveté. Je désire aller aussi dans le pays de *Chou* et me livrer a l'étude. »

Son frère aîné ayant adopté cet avis, ils traversèrent ensemble la vallée de *Tseu-ou-kou* et entrèrent dans l'arrondissement de *Han-tch'ouen*. Là ils rencontrèrent les deux maîtres *Kong* et *King*, qui étaient les religieux les plus renommés de leur couvent. A leur vue, ils versèrent des larmes de douleur et de joie. Ils restèrent plus d'un mois auprès d'eux, et, chaque jour, ils aimaient à recevoir leurs leçons. Après quoi, ils se dirigèrent avec eux vers la ville de *Tch'ing-tou*. Comme un grand nombre de religieux s'y trouvaient réunis, on établit des conférences sur la *Loi*. Alors ils entendirent une seconde fois *Sai-tsien* expliquer le *Che-lun* (*Mahâyâna samparigraha çâstra*) et le *Pi-t'an* (*Abhidharma çâstra*), ainsi que le maître *Tchin* exposer l'ouvrage de *Kia-yen* (*Kâtyâyana*). Ils étudiaient avec une ardeur infatigable, sans perdre un pouce de temps (un seul instant). Au bout de deux ou trois ans, ils s'étaient rendus maîtres des systèmes des diverses écoles.

A cette époque, l'empire était affligé par la famine et la guerre civile. Le pays de *Chou* était le seul où régnassent l'abondance et la paix. Aussi les religieux y affluaient de toutes parts, et des centaines d'auditeurs se pressaient constamment dans la salle des conférences. Le Maître de la loi éclipsait tous les docteurs par la force de sa dialectique, la finesse de son esprit et l'étendue de ses talents; de sorte que, dans les pays de *Ou*, de *Chou*, de *Khing* et de *Thsou*, il n'y avait personne qui ne le connût ou n'eût entendu parler de lui. Tout le monde aspirait à le voir, avec le même empressement que les anciens montraient pour visiter *Li-ing* et *K'ouo-t'ai*.

Le Maître de la loi se fixa donc avec son frère aîné dans le couvent *Kong-hoei-sse*, de la ville de *Tch'ing-tou*. Ce dernier était remarquable par une physionomie spirituelle et une taille noble et élevée qui le faisaient ressembler à son père. Il aimait la doctrine ésotérique et exotérique. Il expliquait avec facilité le livre sacré du *Nie-pan* (*Nirvâṇa*), le traité *Che-ta-ching-lun* (*Mahâyâna samparigraha çâstra*) et l'*A-pi-t'an* (*Abhidharma çâstra*); il était versé aussi en littérature et en histoire; mais il excellait surtout dans l'intelligence de *Lao-tseu* et de *Tchoang-tseu*. Les habitants du pays de *Chou* étaient pleins d'affection pour lui, et le gouverneur général *Tsan-kong* lui donnait des marques particulières d'estime et de respect. Lorsqu'il s'agissait d'écrire sur un sujet profond, de parler en public d'une manière vive et élégante, d'accueillir avec grace les hommes du monde ou

de les amener doucement à la *foi*, il ne le cédait point à son frère cadet (*Hiouen-thsang*).

Quant à celui-ci, il était grave et sévère et se contentait de briller à l'écart, évitant de se mêler au tourbillon du siècle. Il avait voyagé (en esprit) dans les huit régions du ciel et avait approfondi les mystères de la nature. Plein d'une noble ambition, il voulait marcher sur les traces des sages et des saints, rétablir les lois détruites et convertir les peuples étrangers. Il aurait affronté sans pâlir les vents et les flots, et, en présence de l'empereur, la fermeté de son caractère n'aurait fait que se fortifier et s'agrandir. Certes, son frère aîné n'était pas à sa hauteur. Cependant les deux frères se distinguaient à la fois par l'éclat de leurs talents et la pureté de leurs mœurs, par le parfum de leur renommée et la noblesse de leur cœur. Les deux frères du mont *Liu-chan* eux-mêmes ne les auraient point effacés.

Lorsque le Maître de la loi eut atteint vingt ans accomplis, c'est-à-dire dans la cinquième année de la période *Wou-te* (en 622), il reçut dans la ville de *Tch'ing-tou* le complément des règles monastiques. Pendant la retraite d'été, il étudia la discipline (la *Vinaya*), et bientôt il en posséda, d'un bout à l'autre, les cinq chapitres où sont exposées les principales fautes des religieux. En outre, il approfondit les *King* (*Soûtras*) et les *Lun* (*Çâstras*). Après quoi, il songea de nouveau à entrer dans la capitale pour interroger les plus célèbres docteurs. Ayant rencontré, dans certains chapitres, des difficultés qui arrêtaient son frère et que lui-même ne

pouvait résoudre, il s'associa secrètement avec des marchands et navigua dans les trois détroits. Il suivit le cours du *Kiang* et se retira, à *King-tcheou*, dans le couvent *Thien-hoang-sse*. Il y avait longtemps que les religieux et les laïques de ce pays avaient entendu parler de lui; mais, quand ils eurent appris son arrivée, ils vinrent en foule le prier d'expliquer les livres sacrés. Le Maître de la loi, cédant à leurs vœux, leur expliqua le *Che-lun* (*Mahâyâna samparigraha çâstra*) et le *Pi-t'an* (*Abhidharma çâstra*). Depuis l'été jusqu'à l'hiver, il put les développer, chacun trois fois, d'un bout à l'autre.

A cette époque, le roi de *Han-yang*, par sa vertu imposante et sa bonté affectueuse, convertissait et maintenait dans le devoir les peuples qui lui étaient soumis. Dès qu'il eut été informé de l'arrivée du Maître de la loi, il fut ravi de joie et alla lui-même lui rendre ses devoirs. Le jour où *Hiouen-thsang* exposa le sujet de sa conférence, le roi et les officiers, suivis d'une multitude de religieux et de laïques, vinrent en grande pompe pour le voir et l'entendre. Une foule de religieux se portèrent en masse dans l'enceinte pour l'interroger et discuter avec lui [1]. Le Maître de la loi répondit à tous et leur donna toutes les explications demandées. Bientôt ils se virent à bout de raisons et furent réduits à avouer leur défaite. Les plus intelligents d'entre eux étaient inconsolables. Le roi, transporté d'admiration, lui offrit des monceaux de présents; mais il ne voulut rien accepter.

[1] Il y a en chinois : se répandirent comme des nuages, se dressèrent comme des barrières, s'élevèrent comme des pics.

Après avoir terminé ces conférences, il voyagea de nouveau dans le nord pour aller interroger les religieux les plus renommés. Arrivé à *Siang-tcheou*, il se rendit auprès du maître *Hieou*, lui exposa ses difficultés et lui soumit ses doutes.

De là, il alla à *Tchao-tcheou*, rendit visite au maître *Tchin* et étudia sous sa direction le traité *Tch'ing-chi-lun* (*Satyasiddha vyâkaraṇa çâstra*). Ensuite il entra dans la ville de *Tch'ang-an* et se fixa dans le couvent *Ta-khio-sse* (le couvent de la grande intelligence). Là il reçut les leçons du maître *Yo* et étudia le *Kiu-che-lun* (*Abhidharma kôcha çâstra*). Il lui suffit d'avoir parcouru ces deux ouvrages pour en saisir l'esprit, et de les avoir lus pour les graver dans sa mémoire. Ni les religieux d'une science consommée, ni les vieillards blanchis par l'âge, ne pouvaient *marcher à sa droite* (c'est-à-dire le surpasser). S'agissait-il de recueillir les idées profondes (d'un sujet) et d'arriver aux plus éloignées, de comprendre les plus subtiles et de mettre en lumière les plus cachées, la multitude des religieux n'y parvenait jamais. Lui seul savait pénétrer les points les plus obscurs et les plus mystérieux de la doctrine et y découvrir plus d'un sens.

A cette époque, les deux maîtres *Tch'ang* et *Pien* florissaient à *Tch'ang-'an;* ils avaient expliqué à fond les systèmes des deux *Véhicules* et avaient approfondi *les trois études* (sciences); c'étaient dans la capitale les deux coryphées de la *Loi*. Tous les religieux et les laïques accouraient à eux; le district divin (la capitale) était ému de leur mérite éclatant, et leur réputation volait au delà

des mers; partout une multitude de disciples se pressait en foule sur leurs pas[1]. Mais, quoiqu'ils possédassent la connaissance de tous les livres, ils aimaient particulièrement à expliquer le traité *Che-ta-ching-lun* (*Mahâyâna samparigraha çâstra*).

Le Maître de la loi avait déjà brillé dans les pays de *Ou* et de *Chou*. Dès qu'il fut arrivé à *Tch'ang-'an*, il interrogea ces deux maîtres, et en un clin d'œil il épuisa tout ce que leur doctrine renfermait de plus profond. Ces deux religieux conçurent pour lui une vive admiration et le comblèrent de louanges : « Maître, lui dirent-ils, on peut affirmer que, dans l'école de *Chi* (*Çâkya*), vous êtes pareil *à un coursier qui fait mille li en un jour!* C'est vous qui êtes appelé à faire briller de nouveau le *Soleil de l'intelligence!* Mais, hélas! nous autres, minés par les ans, nous craignons de ne point voir un si beau jour. »

Dès ce moment, ce fut sur lui que se portèrent les regards de tous les disciples, et bientôt la capitale fut remplie du bruit de sa renommée.

Hiouen-thsang, ayant visité tous les maîtres, se nourrit de leurs discours et en examina avec soin le sens et la portée. Il reconnut que chacun d'eux, pris à part, avait un mérite éminent; mais, lorsqu'il voulut vérifier leurs doctrines d'après les livres sacrés, il y reconnut de graves dissidences, de sorte qu'il ne savait plus quel système suivre. Alors il fit serment de voyager dans les contrées de l'ouest, pour interroger les sages sur les points qui jetaient le trouble dans son esprit. En même temps, il prit

[1] Littéralement les suivait *comme des nuages*

le traité *Chi-thsi-ti-lun* (*Saptadaça bhoûmi çâstra*), qu'on appelle aujourd'hui *Yu-kia-sse-ti-lun* (*Yôgâtchâryya bhoûmi çâstra*), afin d'éclaircir les doutes qui l'agitaient. « Jadis, dit-il, *Fa-hien* et *Tchi-yen* étaient les premiers lettrés de leur siècle, et tous deux purent aller chercher la *Loi* pour servir de guide aux hommes et faire leur bonheur. Pourrait-on ne pas marcher sur leurs traces et laisser périr l'héritage de leur belle renommée? Le devoir d'une grande âme est de les imiter et de les suivre.

Là-dessus, il s'associa avec plusieurs religieux et présenta une requête à laquelle un décret impérial répondit par un refus. Ces derniers se retirèrent; mais le Maître de la loi ne se laissa point abattre et forma dès lors le projet de voyager seul. Ayant appris que les routes de l'ouest étaient pleines de difficultés et de périls, il sonda son cœur et il sentit que, puisqu'il avait déjà pu s'affranchir des amertumes de la vie du siècle, il saurait affronter tous les obstacles sans reculer d'un pas. Cependant il commença par entrer dans une tour sacrée, pour exposer ses intentions devant la multitude des saints, et les prier d'entourer d'une protection invisible son voyage et son retour.

Au moment de la naissance du Maître de la loi, sa mère avait rêvé qu'il partait pour l'Occident, vêtu d'une robe blanche. « Mon fils, lui dit-elle, où voulez-vous aller? »

— « Je pars, lui avait-il répondu, pour aller chercher la *Loi*. »

Ce fut là le premier présage de ses excursions lointaines

Le huitième mois de la troisième année de la période *Tching-kouan* (629), il était sur le point de se mettre en route; mais il désirait y être encouragé par quelque heureux présage. Une nuit, il vit en songe le *Sou-mi-liu* (*Soumêrou*), formé de quatre matières précieuses, qui s'élevait, au milieu d'une vaste mer, avec autant de majesté que d'éclat. Il aurait voulu atteindre le sommet de ce mont; mais sa base était entourée de flots jaillissants. Bien qu'il n'eût ni barque ni radeau, il n'éprouva aucune crainte et s'élança avec résolution au milieu des eaux écumantes. Tout à coup, un *lotus* en pierre sortit du sein des flots et poussa sous ses pieds. Pendant qu'il considérait ce phénomène, le lotus suivit ses pas et disparut subitement. Il se trouva alors au bas de la montagne; mais elle était si escarpée et si haute qu'il ne put y atteindre. Il tenta de s'y élancer par un effort suprême, et, à l'instant, un tourbillon de vent le transporta au sommet. Arrivé sur la crête du *Soumêrou*, il regarda de tous côtés et découvrit un horizon immense dont rien ne lui dérobait la vue. Il fut ravi de joie et s'éveilla.

Il se mit aussitôt en route; il avait alors vingt-six ans. A cette époque[1], il y avait, à la capitale, un religieux de *Thsin-tcheou*, nommé *Hiao-ta*, qui étudiait le livre sacré du *Nie-pan* (*Nirvâṇa*). Après avoir terminé ce travail, il s'en retourna dans son pays natal, et (le Maître de la loi) partit aussitôt avec lui. Arrivé à *Thsin-tcheou*, il se reposa une nuit. Ayant rencontré un ancien con-

[1] Huitième mois de la troisième année de la période *Tching-kouan* (629)

disciple qui était de *Lan-tcheou*, il l'y accompagna et y passa une nuit. Là il rencontra des cavaliers de *Liang-tcheou* qui y retournaient en escortant un magistrat. Il les suivit aussi, et, étant arrivé dans ce pays, il y resta environ un mois. Les religieux et les laïques vinrent le prier d'expliquer le *Nie-pan-king* (*Nirvâṇa soûtra*), le *Che-lun* (*Mahâyâna samparigraha çâstra*) et le *Pan-jo-king* (le livre de la *Pradjñâ pâramitâ*). Le Maître de la loi obéit à leurs vœux. Or *Liang-tcheou* était le rendez-vous général des peuples à l'ouest du fleuve (Jaune), et les marchands des pays limitrophes des *Si-fan* et de tous les royaumes à gauche des monts *Tsong-ling* y allaient et en venaient sans interruption.

Le jour où l'on ouvrit les conférences, les habitants de ces diverses contrées y arrivèrent en foule. Tous offrirent des choses précieuses à *Hiouen-thsang*, se prosternèrent à ses pieds et lui donnèrent les plus vifs témoignages d'admiration. Une fois revenus dans leur pays, ils exaltèrent devant leurs princes et leurs chefs les mérites du Maître de la loi, ajoutant qu'il avait le dessein d'aller dans l'ouest pour chercher la *Loi* dans le royaume des *Po-lo-men* (*Brâhmanes*).

Dans toutes les villes des royaumes de l'ouest, il n'y avait personne qui n'ouvrît d'avance son cœur à la joie, et qui ne se préparât à lui faire une magnifique réception.

Le jour où les conférences furent closes, on lui offrit de riches présents, un nombre infini de monnaies d'or et d'argent et de chevaux blancs.

Le Maître de la loi n'en accepta que la moitié pour lui-même. Tout ce qui lui resta, après avoir pourvu à l'entretien des lampes, il le donna aux couvents.

A cette époque, l'administration du royaume était encore nouvelle, et les frontières de l'empire ne s'étendaient pas fort loin. Le peuple était soumis à de sévères défenses, et il n'était permis à personne de sortir pour aller dans les pays étrangers. Le gouverneur de *Liang-tcheou* était alors *Li-ta-liang*. Docile aux ordres redoutables du souverain, il maintenait avec rigueur les prohibitions et les défenses. Tout à coup quelqu'un vint lui dire : « Il y a ici un religieux, arrivé de *Tch'ang-'an*, qui désire se rendre dans les royaumes de l'ouest ; j'ignore quelles sont ses intentions. »

Liang fut saisi de crainte ; il fit appeler le Maître de la loi et lui demanda le but de son voyage.

— « Je veux, répondit-il, aller dans l'ouest pour chercher la *Loi*. »

A ces mots, *Liang* le pressa de s'en retourner dans la capitale.

Il y avait alors à *Liang-tcheou* un maître de la *Loi*, nommé *Hoei-wei*, qui était le religieux le plus renommé des pays à l'ouest du fleuve (Jaune) ; il était doué de l'esprit le plus pénetrant et de facultés presque divines. Il estimait au plus haut point l'éloquence et la logique du Maître de la loi. Ayant appris qu'il se disposait à aller chercher la *Loi*, il en fut pénétré d'une joie profonde. Il lui envoya en secret deux de ses disciples, appelés *Hoei-lin* et *Tao-tching*, pour le conduire secrètement vers l'ouest.

Dès ce moment, il n'osa plus se montrer ouvertement; il se cachait le jour et marchait la nuit.

Bientôt il parvint à *Koua-tcheou*. Le gouverneur *T'o-kou*, ayant appris son arrivée, fut transporté de joie et lui fournit d'abondantes provisions.

Le Maître de la loi s'étant informé des routes de l'ouest, on lui répondit : « A cinquante li d'ici, en marchant vers le nord, on rencontre la rivière *Hou-lou* dont le cours inférieur est large et le cours supérieur très-resserré. Ses flots tournoient constamment et roulent avec une telle impétuosité qu'on ne peut la passer en bateau. C'est près de la partie la plus large qu'on a établi la barrière *Yu-men kouan*, par laquelle on est obligé de passer, et qui est la clef des frontières de l'ouest. Au nord-ouest, en dehors de cette barrière, il y a cinq tours à signaux où demeurent les gardiens chargés d'observer. Elles sont éloignées l'une de l'autre de cent li (dix lieues). Dans l'intervalle qui les separe, il n'y a ni eau ni herbages. En dehors de ces cinq tours s'étendent le désert de *Mo-kia-yen* et les frontières du royaume d'*I-'gou*. »

En recevant cet avis, *Hiouen-thsang* fut saisi de douleur et d'inquiétude. Le cheval qu'il montait habituellement étant mort, il ne savait plus quel parti prendre. Il passa environ un mois, triste et silencieux. Avant son départ, il arriva de *Liang-tcheou* des espions qui dirent : « Il y a un religieux nommé *Hiouen-thsang* qui veut pénétrer dans le pays des *Si-fan* (Thibétains). Il est ordonné à tous les chefs d'arrondissements et de districts d'exercer une surveillance sévère et de s'emparer de lui. »

Le gouverneur de l'arrondissement *Li-tchang*, qui était un homme plein de religion et de foi, eut le soupçon qu'il s'agissait du Maître de la loi. Aussitôt il prit secrètement le mandat des espions et vint le lui présenter lui-même : « Maître, lui demanda-t-il, n'êtes-vous pas le religieux que l'on cherche ? »

Le Maître de la loi hésita et resta quelque temps sans répondre.

« Maître, lui dit *Li-tchang*, il faut que vous me parliez avec franchise. Votre disciple vous promet de seconder vos projets. »

Le Maître de la loi lui ayant fait connaître la vérité, *Li-tchang* lui donna des témoignages d'admiration. « Maître, lui dit-il, comme vous êtes réellement capable d'exécuter un si noble projet, je vais, dans votre intérêt, détruire cette pièce officielle. » En disant ces mots, il la déchira devant lui. « Maître, ajouta-t-il, il faut que vous partiez en toute hâte. »

Dès ce moment, son chagrin et ses inquiétudes ne firent qu'augmenter. *Tao-tching*, l'un des novices qui devaient l'accompagner, s'en retourna le premier à *Tun-hoang;* l'autre, nommé *Hoeï-lin*, resta seul auprès de lui. Mais, reconnaissant que celui-ci n'aurait pas la force de voyager au loin, il lui donna aussi la permission de s'en retourner. Aussitôt il acheta un cheval; seulement, il s'affligeait de ne plus avoir de guide. Il se rendit alors devant la statue de *Mi-le* (*Mâitrêya bôdhisattva*) qui s'élevait dans le couvent où il demeurait, et lui adressa de ferventes prières pour trouver un guide qui l'aidât à passer la barrière.

La nuit suivante, un religieux étranger, nommé *Ta-mo* (*Dharma*), vit en songe le Maître de la loi qui était assis sur un *lotus* et partait pour l'occident.

Ta-mo (*Dharma*) en éprouva un étonnement secret; le lendemain matin, il vint raconter ce songe au Maître de la loi qui en fut charmé, parce qu'il y voyait un présage qui confirmait ses projets. Cependant il dit à *Ta-mo* (*Dharma*): « Les songes ne sont que des illusions vaines et mensongeres qui ne méritent aucune confiance. »

Il entra une seconde fois dans le couvent, se prosterna devant la statue du dieu et lui adressa de nouvelles prières. Tout à coup il vit entrer un homme des pays barbares qui, après avoir adoré le *Bouddha* suivit le Maître de la loi et tourna trois fois autour de lui (en signe de respect). *Hiouen-thsang* lui ayant demandé comment il s'appelait, il répondit: « Mon nom de famille est *Chi* et mon nom propre *Pan-t'o* (*Bandha*). » Ce barbare ayant témoigné le désir d'entrer en religion, il lui communiqua aussitôt les *cinq défenses*.

Le barbare fut transporté de joie et lui demanda la permission de se retirer. Bientôt après, il revint en apportant des gâteaux et des fruits.

Le Maître de la loi, frappé de son air intelligent et mâle et de ses manières respectueuses, lui fit connaître le but de son voyage. Le barbare lui promit de l'accompagner pour passer les cinq tours à signaux.

Le Maître de la loi en fut ravi; il lui remit alors des vêtements et des provisions pour acheter un cheval par échange, et lui donna rendez-vous. Le lendemain, un

peu avant le coucher du soleil, il entra dans une plaine couverte d'herbes touffues.

Quelques instants après, ce barbare accourut le chercher en compagnie d'un vieillard, étranger comme lui, qui était monté sur un cheval maigre, de couleur rousse.

Le Maître de la loi éprouva un moment d'inquiétude. Le jeune barbare lui dit : « Ce respectable vieillard connaît parfaitement les routes de l'ouest, et plus de trente fois il a fait, aller et venir, le chemin de *I-'gou*. C'est pour cela que je vous l'ai amené dans l'espoir qu'avec lui vous voyagerez en sûreté. »

Le vieillard prit à son tour la parole : « Les routes de l'ouest sont mauvaises et dangereuses; tantôt on est arrêté par un *fleuve de sable* (des sables mouvants), tantôt par des démons et des vents brûlants. Lorsqu'on les rencontre, il n'est personne qui puisse y échapper. Souvent des caravanes nombreuses s'y égarent et périssent; à plus forte raison, maître vénéré, vous qui êtes seul, comment pourrez-vous accomplir ce voyage? Je vous en prie, prenez des précautions et ne jouez pas ainsi votre vie. »

Hiouen-thsang répondit : « C'est dans l'unique but de chercher la sublime *Loi* que ce pauvre religieux s'élance avec ardeur vers les contrées de l'occident. Si je n'arrive point au royaume des *Po-lo-men* (*Brâhmanes*), de ma vie je ne retournerai dans l'orient (en Chine). Quand je devrais mourir au milieu de ma route, je n'éprouverais nul regret. »

- « Maître, lui dit le vieillard, puisque vous êtes décidé à partir, il faut que vous montiez mon cheval. Déjà

plus de quinze fois[1] il a fait, aller et venir, le chemin de *I-'gou*. Il est vigoureux et connaît les routes. Votre cheval, au contraire, est faible et n'y arrivera jamais. »

Le Maître de la loi se rappela alors que, le jour où il se disposait à partir de *Tch'ang-'an* pour obéir aux grandes vues qui l'entraînaient vers les contrées de l'ouest, il avait vu un devin, nommé *Ho-hong-ta*, qui, après avoir récité des prières magiques et examiné les traits du visage, réussissait souvent à tirer l'horoscope. Le Maître de la loi l'ayant consulté sur son voyage, il répondit : « Maître, vous pouvez partir. Je vous vois déjà voyageant sur le dos d'un cheval vieux et maigre, de couleur rousse, dont la selle vernie est garnie de fer sur le devant. »

Quand il eut vu que le cheval du vieillard étranger était roux et maigre, et que la selle vernissée était garnie de fer, il reconnut la vérité des paroles du devin. En conséquence, il échangea son cheval contre celui du vieillard, lui offrit ses respects d'un cœur joyeux et prit congé de lui.

Là-dessus il prépara ses bagages; puis il partit pendant la nuit avec le jeune barbare. A la troisième veille, ils arrivèrent à la rivière (*Hou-lou*) et aperçurent de loin la barrière *Yu-men-kouan*. A dix li (une lieue) du cours supérieur, au point où s'élevait la barrière, les deux rivages n'étaient séparés que par la distance d'un *tchang* (dix pieds). A côté se trouvait un massif d'arbres *Ou-thong*. Le jeune barbare coupa du bois et construisit une sorte de pont. Il y étendit des herbes qu'il recouvrit

[1] Plus haut, page 20, ligne 8, on lit : *trente fois.*

d'une couche de sable. Ensuite il fouetta le cheval et le fit passer.

Lorsque le Maître de la loi eut atteint la rive opposée, il éprouva une vive joie. Il dessella le cheval et songea à prendre quelque repos. Les deux voyageurs, séparés l'un de l'autre par une cinquantaine de pas, étendirent une natte sur la terre et s'endormirent. Quelque temps après, le jeune barbare tira son épée et se leva en se dirigeant tout doucement vers le Maître de la loi; et lorsqu'il n'était pas encore à dix pas de lui, il retourna en arrière.

Hiouen-thsang, lui supposant des desseins hostiles, se leva sur-le-champ, récita des prières et se recommanda à *Kouan-in-pou-sa* (*Avalôkitêçvara bôdhisattva*). Ce que voyant, le jeune barbare retourna se coucher et s'endormit aussitôt.

Aux premiers rayons du soleil, le Maître de la loi lui ordonna de se lever et d'aller chercher de l'eau. Après s'être lavé et avoir pris un léger repas, il voulut se mettre en route. Le jeune barbare lui dit : « Votre disciple sait que la route qui est devant nous est immensément longue et remplie de périls; de plus, on n'y trouve ni eau ni paturages. Seulement, au bas de la cinquième tour à signaux, il y a de l'eau excellente. Il faudra absolument y aller pendant la nuit en puiser à la dérobée, et passer vite; mais, si une fois l'on nous aperçoit, nous sommes perdus! Le plus sûr est de nous en retourner. »

Le Maître de la loi ayant refusé énergiquement de revenir sur ses pas, ils s'avancèrent alors tantôt se baissant, tantôt redressant la tête. Le jeune homme tira son

sabre, banda son arc et pria le Maître de la loi de marcher devant; mais il n'y put consentir. Le jeune barbare marcha alors tout seul en éclaireur; puis, au bout de quelques li, il s'arrêta. « Votre disciple, lui dit-il, ne peut aller plus loin; car d'un côté il a de grands embarras domestiques, et de l'autre il ne saurait enfreindre les lois de son pays. »

Le Maître de la loi, comprenant sa pensée, lui permit aussitôt de s'en retourner.

« Maître, lui dit le jeune barbare, il est impossible que vous arriviez à votre but; si l'on vous arrête et que l'on vous remmène, que ferez-vous? »

— « Certes, répondit le Maître de la loi, quand on devrait me couper par morceaux ou me réduire en poussière, je ne me laisserai jamais remmener; j'en fais ici le serment. »

Le jeune homme ayant cessé d'insister, il lui donna un cheval pour le remercier de ses services et prit congé de lui. Il entra alors seul et abandonné dans le désert de sables; et, se guidant lui-même sur les monceaux d'ossements et les amas de fiente de chevaux qu'il apercevait dans le lointain, il chemina pendant quelque temps d'un pas lent et pénible. Tout à coup il aperçut plusieurs centaines de troupes armées qui semblaient couvrir la plaine. Il les voyait tantôt marcher, tantôt s'arrêter. Tous les soldats étaient vêtus d'étoffes de feutre et de fourrures. Ici apparaissaient des chameaux et des chevaux richement équipés; là des lances étincelantes et de brillants étendards. Bientôt c'étaient de nouvelles formes, de

nouvelles figures, et à chaque instant cette scène mouvante offrait tour à tour mille métamorphoses. Il regarde au loin, autant que sa vue peut s'étendre; mais, à peine se croit-il tout près, qu'elles s'évanouissent.

Au premier coup d'œil, le Maître de la loi avait cru apercevoir une multitude de brigands; mais, en les voyant disparaître au moment où il les croyait près de lui, il reconnut que c'étaient de vaines images créées par les démons.

Ensuite il entendit venir du milieu des airs une voix qui lui criait : *Ne craignez point, ne craignez point!*

Il se tranquillisa un peu, et, après avoir fait quatre-vingts li (huit lieues), il vit devant lui la première tour à signaux. Craignant d'être aperçu par les hommes qui y étaient en observation, il alla se cacher dans un canal ensablé et ne partit qu'à la nuit. Arrivé à l'ouest de la tour, il découvrit l'eau qu'on lui avait annoncée et descendit pour en boire et se laver les mains. Après quoi, il voulut prendre son outre et la remplir d'eau; mais, au même instant, il entendit siffler une flèche qui faillit le blesser au genou. Peu après, une seconde flèche vint tomber à ses côtés. Il reconnut alors qu'il avait été aperçu, et cria à haute voix : « Je suis un religieux qui vient de la capitale; je vous en prie, ne tirez pas sur moi. »

Aussitôt, prenant son cheval par la bride, il se dirige vers la tour. Les hommes qui étaient en observation ouvrirent la porte et sortirent. Dès qu'ils l'eurent vu, ils reconnurent que c'était en effet un religieux, et, rentrant avec lui, ils le présentèrent au commandant du poste qui se nommait *Wang-Siang*. Celui-ci, ayant ordonné

d'allumer un feu brillant, le montra à ses soldats et leur dit : « Ce n'est point un des religieux de notre pays de *Ho-si;* vraiment, il paraît venir de la capitale. » Il l'interrogea alors sur le but de son voyage.

— « Commandant, lui répondit le Maître de la loi, n'avez-vous pas entendu dire à des gens de *Liang-tcheou*, qu'il y a un religieux, nommé *Hiouen-thsang*, qui veut aller dans le royaume des *Po-lo-men* (*Brâhmanes*) pour chercher la *Loi?* »

— « J'ai appris, dit-il, que le maître *Hiouen-thsang* était déjà retourné dans l'est (en Chine). Pour quel motif êtes-vous venu ici? »

Le Maître de la loi le mena alors près de son cheval et lui fit voir diverses pièces authentiques portant son nom d'enfance et son nom propre. Alors le commandant ajouta foi à sa parole.

« Maître, reprit-il, le chemin de l'ouest est long et périlleux; jamais vous ne pourrez arriver à votre but. Mais je suis bien loin de vouloir vous blâmer. Moi, votre disciple, je suis originaire de *Tun-hoang* (*Cha-tcheou*); je veux vous y conduire moi-même. Il y a dans ce pays un religieux, nommé le maître *Tchang-kiao;* il respecte les sages et honore la vertu; je suis sûr qu'il vous verra avec joie. Je vous engage à aller le trouver. »

— « *Thsang* (c'est-à-dire *Hiouen-thsang*), dit le Maître de la loi, est du pays de *Lo-yang;* dès son enfance, il s'est passionné pour la religion (du *Bouddha*). Dans les deux capitales, les hommes qui connaissent la *Loi*, dans les pays de *Ou* et de *Chou*, les religieux les plus zélés

n'ont jamais manqué d'accourir à mes leçons, afin de les approfondir et d'en recueillir tous les fruits. J'ai parlé, prêché, discuté devant eux. J'avouerai, en rougissant, que je suis le religieux le plus renommé de cette époque. Si je voulais faire encore des progrès dans la vertu et travailler à ma réputation, croyez-vous que je resterais au-dessous des religieux de *Tun-hoang*? J'étais vivement affligé de voir que les livres sacrés étaient incomplets, et que leur interprétation offrait de fâcheuses lacunes. Oubliant alors le soin de ma vie et bravant les obstacles et les dangers, j'ai fait serment d'aller chercher dans l'occident la *Loi* que le *Bouddha* a léguée au monde. Mais vous, homme bienveillant, au lieu d'exciter mon zèle, vous m'exhortez à retourner sur mes pas! Direz-vous que vous partagez mon dégoût pour les tribulations du monde, et que vous voulez fonder avec moi l'espoir du *Nie-pan* (du *Nirvâṇa*, ou de la délivrance finale)? Si vous voulez absolument me retenir, je vous permets de m'ôter la vie. *Hiouen-thsang* ne fera point un pas pour retourner dans l'occident (en Chine) et manquer ainsi à sa résolution première. »

A ces mots, *Wang-Siang* fut ému d'un sentiment de pitié. « Maître, lui dit-il, votre disciple s'estime fort heureux de vous avoir rencontré. Comment oserait-il ne pas se réjouir avec vous? Mais, dans ce moment, vous êtes brisé de fatigue; reposez-vous en attendant le jour Je vous conduirai moi-même et vous montrerai la route. »

A ces mots, il secoua une natte et l'y installa.

Au lever du soleil, le Maître de la loi ayant pris un

léger repas, *Wang-Siang* chargea quelqu'un de remplir son outre d'eau et de lui apporter des gâteaux de farine de blé ; puis il le conduisit lui-même jusqu'à une distance de dix li (une lieue). « Maître, lui dit-il, suivez ce chemin et marchez tout droit vers la quatrième tour. Le gardien est rempli de bons sentiments et, de plus, il est mon proche parent. Son nom de famille est *Wang* et son nom d'enfance *Pé-long*. Quand vous serez arrivé en sa présence, vous pourrez lui dire que c'est votre disciple qui vous a envoyé vers lui. » A ces mots, il le salua en pleurant et s'éloigna.

Hiouen-thsang partit aussitôt et arriva pendant la nuit à la quatrième tour à signaux. Craignant d'être retenu et d'éprouver quelque embarras, il voulut aller furtivement prendre de l'eau et passer. Mais avant qu'il ne se fût baissé au bord de l'eau, on lui lança une flèche qui vint tomber près de lui.

Après avoir répondu comme la première fois, il se dirigea promptement vers la tour. Les gardiens descendirent et l'amenèrent auprès du commandant qui l'interrogea.

« Je veux, répondit-il, aller dans le *Thien-tchou* (l'Inde), et mon chemin me conduit par ici. De plus, *Wang-Siang,* commandant de la première tour, m'a expressément recommandé de vous rendre visite.

En entendant ces mots, l'officier fut transporté de joie ; il le retint à coucher et lui donna une grande outre d'eau et du froment pour son cheval. Puis il lui dit, en le reconduisant : « Maître, il ne faut pas vous diriger vers la cinquième tour ; les gens qui la gardent sont grossiers

et violents; je craindrais qu'ils n'attentassent à vos jours. A cent li (dix lieues) d'ici, se trouve la source *Yé-ma-thsiouen* (la source des chevaux sauvages); vous pourrez y renouveler votre provision d'eau. »

A une petite distance de là, il entra dans le désert appelé *Mo-kia-yen-tse*, qui a une longueur de quatre-vingts li et que les anciens appelaient *Cha-ho* ou *le fleuve de sables*. On n'y voit ni oiseaux, ni quadrupèdes, ni eau, ni pâturages. Dans ce moment, il s'étudiait à observer, en marchant, la direction de l'ombre et lisait avec ferveur le livre appelé *Kouan-chi-in-king* (*Avalôkitêçvara soûtra*) et le *Pan-jo-king* (le livre de la *Pradjñâ*).

Dans l'origine, lorsqu'il était dans le royaume de *Chou*, il vit un malade tout couvert d'ulcères infects, qui n'était vêtu que de haillons sales et repoussants. Touché de compassion, il le conduisit dans son couvent et lui donna des habits et des aliments. Le malade, confus de tant de bonté, lui fit présent du livre de la *Pradjñâ*, que, depuis ce moment, il lisait et méditait en toute occasion. Quand il fut arrivé au milieu du *fleuve de sables* (du désert), il se vit précédé, suivi, entouré de figures étranges et de formes fantastiques, créées par les démons[1]. Il eut beau prier *Kouan-in* (*Avalôkitêçvara bôdhisattva*), il ne put s'en débarrasser complétement; mais, dès qu'il eût prononcé quelques mots de ce livre, elles s'évanouirent en un clin d'œil. Dans les moments de danger, ce fut à ce livre sacré qu'il dut constamment son salut.

[1] Ici, comme à la page 23, on ne doit voir que les effets naturels du mirage sur le sol sablonneux du désert

Après avoir fait une centaine de li (dix lieues), il s'égara. Il chercha en vain *la source des chevaux sauvages* pour y puiser de l'eau. Pressé par la soif, il souleva son outre; mais, comme elle était fort lourde, elle s'échappa de ses mains et tout le contenu se répandit à terre. Il perdit ainsi, en un moment, une provision d'eau qui pouvait lui suffire pour mille li. De plus, comme le chemin faisait de longs circuits, il ne savait plus quelle direction suivre. Il eut alors la pensée de retourner du côté de l'est, vers la quatrième tour à signaux.

Après avoir fait une dizaine de li, il songea ainsi en lui-même : « Dans l'origine, j'ai juré, si je n'arrive point dans le *Thien-tchou* (l'Inde), de ne jamais faire un pas pour retourner dans l'orient (en Chine). Maintenant, pourquoi suis-je venu ici? J'aime mieux mourir en allant vers l'occident que de retourner dans l'est pour y vivre! »

Là-dessus il détourna la bride de son cheval, et, priant avec ferveur *Kouan-in* (*Avalôkitêçvara*), il se dirigea vers le nord-ouest. Il regarde de tous côtés et découvre des plaines sans bornes où l'on ne voyait aucune trace d'hommes ni de chevaux. Pendant la nuit, des esprits méchants faisaient briller des torches aussi nombreuses que les étoiles; dans le jour, des vents terribles soulevaient les sable et le répandaient comme des torrents de pluie. Au milieu de ces cruels assauts, son cœur restait étranger à la crainte; mais il souffrait du manque d'eau, et il était tellement tourmenté par la soif qu'il n'avait pas la force de faire un pas. Pendant quatre nuits et cinq jours, pas une goutte d'eau n'humecta sa gorge ni sa

bouche. Une ardeur dévorante brûlait ses entrailles, et peu s'en fallut qu'il ne succombât. Hors d'état d'avancer, il se coucha au milieu du sable, et, bien qu'il fût exténué de faiblesse, il invoqua sans discontinuer le nom de *Kouan-in* (*Avalôkitêçvara*).

« Dans ce voyage, dit-il en invoquant ce *Pou-sa* (*Bôdhisattva*), *Hiouen-thsang* ne cherche ni les richesses ni le profit; il n'ambitionne ni les louanges ni la réputation. Son unique but est d'aller chercher l'Intelligence supérieure (*Anouttara bôdhi*) et la droite *Loi*. Je songe avec respect, ô *Bodhisattva*, que votre cœur affectueux s'applique sans cesse à délivrer les créatures des amertumes de la vie. Or, jamais il n'y en eut de plus cruelles que les miennes. Pourriez-vous l'ignorer? »

Il pria ainsi, avec une ferveur infatigable, jusqu'au milieu de la cinquième nuit, lorsque soudain une brise délicieuse vint pénétrer tous ses membres et les rendit aussi souples et aussi dispos que s'il se fût baigné dans une eau rafraîchissante. Aussitôt ses yeux éteints recouvrèrent la vue, et son cheval lui-même eut la force de se lever. Après s'être ainsi ranimé, il put prendre un peu de sommeil. Pendant qu'il dormait, il vit en songe un grand esprit haut de plusieurs *tchang* qui, tenant une lance et un étendard, lui dit d'une voix terrible : « Pourquoi dormir encore au lieu de marcher avec ardeur? »

Le Maître de la loi, réveillé en sursaut, se mit en route, et il avait fait une dizaine de li, lorsque tout à coup son cheval changea de direction, sans qu'il lui fût

possible de le retenir et de le ramener dans son premier chemin. Au bout de quelques li, il vit plusieurs arpents de pâturages verts, descendit de son cheval et le laissa brouter à son aise. Après avoir quitté ces herbages, il voulut retourner sur ses pas; mais il se vit près d'un étang dont l'eau était pure et claire comme un miroir. Il descendit et en but à longs traits. Grâce à ce double secours, le voyageur et le cheval recouvrèrent une seconde fois la force et la vie.

Il se reposa pendant un jour près du pâturage et de l'étang. Le lendemain, il remplit son outre d'eau, coupa du fourrage et partit.

Après avoir marché encore pendant deux jours, il sortit enfin du désert de sables mouvants et arriva à *I-'gou* Les périls de ce genre qu'il eût à traverser se comptent par centaines; il serait impossible de les énumérer en détail.

Une fois arrivé à *I-'gou*, il s'arrêta dans un couvent où se trouvaient trois religieux de la Chine. L'un d'eux était un vieillard dont les vêtements descendaient à peine à sa ceinture. Il alla nu-pieds au devant du Maître de la loi et l'embrassa en pleurant.

Après l'avoir longtemps pressé sur son sein, avec des cris et des sanglots, il lui dit : « Pouvais-je espérer de revoir aujourd'hui un homme de mon village? »

Le Maître de la loi éprouva aussi, en le voyant, une tendre émotion et ne put retenir ses larmes.

Tous les religieux étrangers et les rois barbares des pays voisins accoururent pour lui rendre visite.

Le roi d'*I-'gou* le pria de venir dans sa demeure et lui offrit en abondance tout ce qui lui était nécessaire.

A cette époque, *Khio-wen-t'aï*, roi de *Kao-tch'ang*, avait envoyé d'avance des messagers à *I-'gou*. Ce jour-là, ils se disposaient à s'en retourner, lorsqu'ils rencontrèrent justement le Maître de la loi. A leur retour, ils en donnèrent avis à leur roi.

En apprenant cette nouvelle, *Khio-wen-t'aï* dépêcha des messagers au roi d'*I-'gou* pour lui ordonner d'envoyer immédiatement le Maître de la loi. Il choisit alors plusieurs dizaines d'excellents chevaux et les fit monter par ses grands officiers qu'il chargea d'aller au-devant de lui.

Au bout de dix jours, les messagers du roi arrivèrent et lui firent connaître les sentiments de leur souverain; puis, se prosternant à ses pieds, ils le prièrent avec instances de répondre à son invitation.

Le Maître de la loi avait d'abord l'intention d'aller visiter le *Stoûpa* du *Khan*[1] (des Turcs); mais, malgré ses refus énergiques, il ne put échapper à l'invitation du roi de *Kao-tch'ang*.

Là-dessus il se mit en route, traversa le désert du midi, et, après six jours de marche, il arriva à la ville de *Pe-li* située sur la frontière du pays de *Kao-tch'ang*.

En ce moment, comme le soleil était déjà couché, il voulut s'arrêter dans la ville; mais les magistrats et les messagers lui dirent: « La ville du roi est tout près d'ici;

[1] Il s'agit ici du *Khan* des Turcs, nommé *Che-hou*, dont il sera parlé plus bas

nous vous engageons à partir, et à aller en avant en changeant plusieurs fois de cheval.

Le Maître de la loi laissa le cheval roux qu'il montait, en recommandant qu'on le lui renvoyât. Il partit alors et arriva au milieu de la nuit à la ville du roi. Les gardiens des portes en informèrent le roi qui ordonna d'ouvrir et de le recevoir.

Le Maître de la loi étant entré dans la ville, le roi, suivi de ses serviteurs qui marchaient devant et derrière sur deux rangs, avec des torches allumées, sortit de son palais et alla en personne à sa rencontre.

Le Maître de la loi entra dans une cour de derrière et s'assit au haut d'un pavillon à deux étages, au milieu d'une tente formée d'étoffes précieuses.

Le roi, l'ayant salué, l'interrogea de la manière la plus affectueuse. « Maître, lui dit-il, depuis que votre disciple a entendu parler de votre arrivée, il en a été ravi au point d'oublier le manger et le sommeil. Ayant calculé la route que vous aviez à parcourir, j'ai acquis la certitude que vous arriveriez cette nuit. C'est pourquoi moi, ma femme et mes enfants, renonçant tous au sommeil, nous nous sommes occupés à lire les livres sacrés en vous attendant avec respect. »

Quelques instants après, la reine, accompagnée de plusieurs dizaines de suivantes, vint aussi lui rendre visite et le saluer.

Dans ce moment, le jour commençait à poindre; fatigué d'avoir parlé pendant longtemps, *Hiouen-thsang* eut le désir de prendre du repos. Le roi retourna alors dans

son palais et ordonna à plusieurs eunuques de rester près de lui pendant son sommeil.

Dès l'aube du matin, avant que le Maître de la loi ne fût levé, le roi arriva à la porte de sa chambre, suivi de la reine et de ses femmes, pour le saluer et s'informer de ses nouvelles.

« Votre disciple, lui dit le roi, ne peut penser sans émotion aux dangers et aux obstacles dont est semée la route du désert; il est bien extraordinaire que vous ayez pu la traverser tout seul. »

En disant ces mots, il ne cessa de verser des larmes et de lui donner des témoignages d'admiration.

Bientôt après, il ordonna d'apporter des mets et lui fit servir un repas conforme au régime des religieux.

Comme il y avait un couvent à côté du palais, le roi y conduisit lui-même le Maître de la loi et l'y installa. Il envoya ensuite plusieurs eunuques du palais pour le servir et le garder.

Dans ce couvent se trouvait un maître distingué, nommé *T'ouan-fa-sse,* qui autrefois avait étudié à *Tch'ang-'an* et était fort versé dans la connaissance de la *Loi.* Le roi, qui faisait le plus grand cas de son mérite, lui ordonna d'aller rendre visite au Maître de la loi; mais *T'ouan-fa-sse* sortit après une courte entrevue. Ce n'est pas tout : le roi ordonna au maître *Koue-tong-wang* qui avait plus de quatre-vingts ans, d'aller demeurer avec le Maître de la loi, lui donnant la mission expresse de l'engager à rester et de le détourner d'aller dans les contrées de l'ouest.

Le Maître de la loi n'y put consentir, et, après être resté dans le couvent une dizaine de jours, il voulut prendre congé et se mettre en route.

« Déjà, lui dit le roi, j'avais chargé le maître *Koue-tong-wang* de vous prier de rester ici. Maître, quelles sont vos intentions? »

— « Sire, répondit *Hiouen-thsang*, vos instances pour me retenir prouvent certainement la bonté de Votre Majesté; seulement, je manquerais le but de mon voyage. »

Le roi lui dit : « Lorsque je voyageais autrefois avec l'empereur précédent dans votre illustre royaume, et que j'accompagnais l'empereur des *Soui*, dans les deux capitales de l'est et de l'ouest et dans les pays situés entre *Yen-taï* et *Fen-tsin*, je vis beaucoup de religieux d'une grande renommée; mais aucun d'eux ne m'inspira de l'affection. Depuis que j'ai entendu parler du Maître de la loi, j'ai été ravi de joie. Je désire qu'il se fixe ici, pour lui offrir mes hommages jusqu'à la fin de ma vie. Je veux que tous mes sujets deviennent ses disciples. J'ose espérer que le Maître daignera leur donner ses leçons. Bien que nos religieux ne soient pas nombreux, mon royaume en possède cependant plusieurs milliers. Je leur ordonnerai de prendre en main le livre sacré (que vous expliquerez) et de se joindre à la multitude de vos auditeurs. Je vous supplie humblement de lire dans mon cœur, d'accéder à mes vœux et de renoncer pour toujours à voyager dans l'occident. »

— « Ce pauvre religieux, répondit le Maître de la loi,

est indigne de la bienveillance infinie de Votre Majesté; mais je n'ai pas entrepris ce voyage pour recevoir des hommages. J'étais affligé de voir que, dans mon pays, on n'avait qu'une intelligence incomplète de la *Loi*, et que les textes sacrés étaient rares et défectueux. Agité par des doutes pénibles, j'ai voulu aller chercher moi-même les monuments purs et authentiques de la *Loi*. C'est pour cela que je me suis élancé, au risque de ma vie, vers les contrées de l'ouest, afin d'entendre des doctrines inconnues. Je veux que par mes efforts la *douce rosée* (*amrĭta*) humecte non-seulement *Kia-weï* (*Kapila*), mais encore qu'elle se répande dans toute l'étendue des royaumes de l'est (la Chine). Comment pourriez-vous m'arrêter à moitié chemin? Je vous en prie, ô roi, renoncez à votre projet, et cessez de m'honorer d'une amitié aussi excessive. »

— « Votre disciple, dit le roi, vous aime avec une tendresse sans bornes; je veux absolument vous retenir pour vous offrir mes hommages; il serait plus aisé de transporter les monts *Tsong-ling* que d'ébranler ma résolution. Veuillez croire à la sincérité de mon cœur et à la vérité de mes paroles. »

— « Ai-je besoin, répondit le Maître de la loi, de tant de protestations pour être convaincu de votre profonde affection? Mais *Hiouen-thsang* est venu dans l'ouest par amour pour la *Loi;* et comme il n'est pas encore en possession de la *Loi*, il lui est impossible de s'arrêter au milieu de son entreprise. C'est pourquoi je vous prie respectueusement d'agréer mes refus. Veuillez, ô roi, vous

mettre un instant à ma place et m'excuser. Jusqu'ici Votre Majesté a pratiqué les bonnes œuvres qui conduisent au bonheur, et, par là, vous avez obtenu de devenir le maître des hommes. Non-seulement vous êtes l'appui et le soutien de toutes les créatures, mais vous êtes encore le protecteur de la doctrine de *Chi* (*Çâkya*). La justice veut que vous lui prêtiez secours et que vous travailliez à la répandre. Convient-il que vous apportiez des obstacles à sa diffusion? »

— « Votre disciple, répondit le roi, n'oserait jamais y mettre des obstacles; seulement, mon royaume n'a point de maître pour le diriger dans le bien. C'est uniquement pour cela que je tâche de retenir le Maître de la loi, afin qu'il devienne le guide des hommes égarés. »

Mais le Maître de la loi persista jusqu'à la fin dans son refus. Alors le roi, rougissant de colère et étendant un bras menaçant, s'écria d'une voix forte : « Votre disciple va maintenant vous traiter d'une autre manière, et l'on verra si vous pourrez partir librement. Je suis décidé à vous retenir de force ou à vous faire reconduire dans votre royaume. Je vous engage à y réfléchir; le mieux est encore de céder. »

— « C'est pour la sublime *Loi* que je suis venu, répondit *Hiouen-thsang*. Maintenant, je rencontre des obstacles, mais le roi ne pourra retenir que mon corps (littéralement, mes os); il n'a aucun pouvoir sur mon esprit et ma volonté. »

Là-dessus il poussa de longs soupirs, sans pouvoir parler davantage; mais le roi resta inflexible. Il ordonna

qu'on augmentât encore ses provisions, et que chaque jour on lui offrît des vivres en abondance. Le roi lui-même voulut le servir à table.

Le Maître de la loi, voyant qu'on le retenait de force et qu'on mettait obstacle à ses premiers desseins, jura qu'il ne mangerait point, dans l'espoir de toucher le cœur du roi. Alors il s'assit dans une attitude droite et immobile, et pendant trois jours pas une goutte d'eau ni de bouillon ne pénétra dans sa bouche. Le quatrième jour, le roi reconnut que la respiration du Maître de la loi s'affaiblissait de plus en plus. Honteux et effrayé des suites de sa rigueur, il se prosterna jusqu'à terre et lui offrit respectueusement ses excuses.

« Maître, dit-il, je vous laisse libre d'aller dans l'occident ; veuillez, je vous en prie, prendre le repas du matin. » Mais le Maître de la loi, doutant de sa sincérité, exigea qu'il jurât en prenant le soleil à témoin.

« Eh bien ! dit le roi, je désire aller avec vous devant le *Bouddha* et vous renouveler le témoignage solennel de mon attachement.

Alors il entra avec lui dans un couvent et adora le *Bouddha;* puis, en présence de sa mère, la princesse *Tch'ang*, il fit serment de rester uni avec lui comme un frère. « Je vous permets, ajouta-t-il, d'aller chercher la *Loi;* mais quand vous retournerez (en Chine), je vous prie de vous arrêter trois ans dans ce royaume pour recevoir les hommages de votre disciple. Si, dans la vie à venir, vous devenez *Bouddha*, je désire, comme autrefois les rois *Po-se-ni* (*Prasênadjit*) et *Pin-p'o-cha-lo*

(*Vimbasâra*), vous entourer de ma protection et vous combler de mes bienfaits. »

Alors il le pria de daigner rester un mois, et d'expliquer le livre *Jing-wang-pan-jo-king* (le livre de la *Pradjñâ*, ou de l'intelligence transcendante), afin que, pendant ce temps-là, il pût lui faire préparer des habits de voyage. Le Maître de la loi y consentit.

La reine mère fut transportée de joie et exprima le désir d'être liée avec lui comme avec un parent, afin que, dans toutes ses existences successives, il la fît passer à *l'autre rive* (c'est-à-dire entrer dans le *Nirvâṇa*).

Ce fut alors seulement qu'il consentit à manger. On peut juger par là de la force de son caractère et de la fermeté de ses résolutions.

Quelques jours après, le roi fit dresser pour les conférences une tente où pouvaient s'asseoir trois cents personnes. La reine mère, le roi, le maître de tous les religieux et les grands officiers étaient rangés en groupes séparés et l'écoutaient avec respect. Chaque jour, au moment de la conférence, le roi allait au-devant de lui avec une cassolette de parfums et le conduisait jusqu'au pied de sa chaire. Là, s'agenouillant humblement, il voulait lui servir de marchepied et l'obligeait de monter ainsi à son fauteuil. Chaque jour il faisait de même. Quand les conférences furent closes, il pria le Maître de la loi d'ordonner quatre novices pour le servir et fit fabriquer trente vêtements complets de religieux. Comme les contrées de l'ouest sont en général très-froides, il fit fabriquer divers objets pour le garantir du froid, tels

que des masques, des gants, des bottes, etc. Il y en avait plusieurs de chaque espèce. De plus, il lui donna cent onces d'or, trente mille monnaies d'argent et cinq cents pièces de satin et de taffetas, pour subvenir à ses besoins pendant le voyage de vingt ans qu'il projetait. Il ajouta trente chevaux et vingt-cinq domestiques. Il chargea, en outre, *Houan-sin*, l'un des hauts fonctionnaires du palais, de le conduire jusqu'à la résidence du Khan *Che-hou*. Ce n'est pas tout : il fit écrire vingt-quatre lettres de recommandation pour lui faciliter l'entrée du royaume de *Kiu-tchi* (*Koutché*) et de vingt-trois autres. A chaque lettre il fit ajouter une pièce de riche satin, afin d'inspirer une confiance entière. Enfin il fit placer sur deux chars cinq cents pièces de satin et une grande quantité de fruits savoureux, destinés au Khan *Che-hou*. Ces présents étaient accompagnés d'une lettre où il lui disait : « Le Maître de la loi est le frère cadet de votre esclave; il a l'intention d'aller chercher la *Loi* dans le royaume des *Po-lo-men* (*Brâhmanes*). Je désire vivement que le Khan montre au Maître autant de bienveillance et de compassion qu'à l'esclave qui écrit ces lignes respectueuses. »

Il terminait en le priant d'ordonner aux princes de chacun des royaumes de l'ouest, de le faire conduire d'un pays à l'autre, par des chevaux de relais, jusqu'aux frontières de leurs États.

Le Maître de la loi voyant que le roi envoyait avec lui des *Cha-mi* (novices) attachés au service de sa personne, des lettres officielles, des pièces de satin, etc.,

se trouva confus d'une libéralité aussi extraordinaire. Il adressa au roi une lettre de remercîments conçue en ces termes :

« *Hiouen-thsang* a entendu dire que quiconque veut traverser un grand fleuve ou une mer profonde, a absolument besoin de bateau et de rames. La multitude des mortels est plongée dans l'erreur, et, pour la guider dans le bien, il faut emprunter les paroles du *Saint* (du *Bouddha*). C'est pour cela que *Jou-laï* (le *Tathâgata*), montrant pour eux la tendresse d'un père, voulut naître (s'incarner) sur cette terre souillée de crimes. Il fit briller le *Soleil de l'intelligence*, et éclaira les peuples qui étaient enveloppés de ténèbres. Les nuages de sa bienveillance couvrirent le mont *Soumêrou*, et la pluie de la *Loi* humecta les trois mille mondes. Après leur avoir procuré le bonheur et la paix, il quitta le siècle et reprit sa pure essence (entra dans le *Nirvâṇa*). Il légua aux hommes sa sainte doctrine qui s'est répandue dans l'est (en Chine), il y a plus de six cents ans. Elle a paru avec éclat dans les pays de *Ou* et de *Lo*, et a brillé comme un astre radieux dans les contrées de *Thsin* et de *Liang*.

« Ses instructions mystérieuses n'ont point dépéri, et, sous leur influence, tout le monde se livre à la vertu. Mais, comme des hommes des pays lointains étaient venus les traduire, les sons (des noms étrangers) et les interprétations des textes offraient de grandes différences. L'époque du *Saint* (du *Bouddha*) étant fort éloignée de nous, on remarquait dans le sens des livres, des contradictions et des erreurs. L'unité de la doctrine s'altéra,

les opinions se divisèrent et donnèrent naissance à deux écoles qui se partagèrent le midi et le nord. Partout éclataient des discussions passionnées et des luttes opiniâtres. Il y avait déjà plusieurs centaines d'années que tout notre pays était agité par des doutes, et l'on ne trouvait nul maître éminent qui fût capable de les dissiper.

« *Hiouen-thsang*, grâce à son heureuse destinée, entra de bonne heure par la *porte noire* (c'est-à-dire dans un couvent) et suivit les leçons des maîtres jusqu'à près de vingt ans. Tous les sages illustres, tous les amis d'un mérite supérieur furent par lui consultés et interrogés. Il étudia presque complétement les principes du *grand* et du *petit Véhicule*.

« Sa main ne quittait jamais les livres sacrés; mais cette étude assidue n'était pas exempte de doutes. Fatigué par de pénibles incertitudes, souvent il voulait s'élancer vers le jardin *Ki-youen* (*Djêtavana*); souvent il se transportait par la pensée jusqu'au *pic du Vautour* (*Gridhrakoûṭa*). Il voulait aller les visiter avec respect et dissiper les doutes qui l'agitaient. Mais il savait qu'on ne peut avec un mince tube de bambou découvrir l'étendue du ciel, ni avec une coquille mesurer l'eau des mers. Seulement, il ne pouvait renoncer aux humbles desseins que lui inspirait l'ardeur de son zèle. C'est pourquoi il fit ses préparatifs, se mit en route, et, après une marche lente et pénible, il arriva dans le pays de *I-'gou*.

« Je songe avec respect que Votre sublime Majesté,

ayant reçu en partage l'heureuse harmonie du ciel et de la terre et l'influence bienfaisante des *deux images* (du soleil et de la lune), exerce avec calme le pouvoir suprême et chérit ses sujets comme des fils. A l'est, elle reçoit les influences d'un grand royaume (de la Chine); à l'ouest, elle dirige avec douceur cent tribus barbares. Les pays de *Leou-lan* et des *Youeï-tchi*, les districts des *Tch'e-ssc* (des Oïgours) et de *Lang-wang* éprouvent les effets de votre profonde humanité et sont comblés de vos riches bienfaits. Ce n'est pas tout : vous montrez du respect pour les sages et de l'attachement pour les lettrés; vous aimez la vertu et vous répandez à grands flots votre tendre affection.

« En apprenant que j'arrivais des contrées lointaines, vous m'avez témoigné un intérêt bienveillant, et vous avez daigné donner des ordres pour que je fusse guidé avec sollicitude et accueilli avec faveur. Dès que je fus arrivé, vos bontés n'ont fait que s'accroître, et vous m'avez permis de parler en public pour la propagation de la *Loi*. De plus, vous avez daigné me donner solennellement le titre de frère; vous m'avez remis des lettres pour les princes de plus de vingt royaumes du *Si-yu*; vous avez appelé sur moi leur bienveillance et leur appui, et leur avez ordonné de me fournir, pour aller d'un pays à l'autre, une escorte et des vivres. Émor de pitié en songeant à l'abandon d'un pauvre voyageur qui traverse les contrées de l'ouest, et à la rigueur du froid qu'on ressent sur des routes couvertes de neiges, vous avez fait ordonner quatre *Cha-mi* (novices) pour

m'accompagner, et vous m'avez fait préparer des vêtements de religieux, des bonnets garnis de coton, des fourrures, des tapis de feutre, des bottes, etc.

« Enfin vous avez ajouté des pièces de soie et de taffetas et une immense quantité de monnaies d'or et d'argent pour subvenir, pendant vingt ans, aux frais de l'aller et du retour. Étonné et confus de tant de bienfaits, je ne sais comment vous en témoigner ma reconnaissance. Les eaux débordées du fleuve Jaune ne sont rien auprès du torrent de vos bontés; les monts *Tsong-ling* semblent petits et légers en comparaison de la masse immense de vos bienfaits.

« Je ne crains plus de traverser les périlleux glaciers de *Hiouen-tou*. Bientôt je saluerai avec respect l'*Echelle du ciel* et l'*Arbre de l'intelligence* (*Bôdhidrouma*). Si vous daignez accéder à mes vœux, à qui devrai-je ce bonheur, si ce n'est aux bienfaits de Votre Majesté?

« Ensuite j'interrogerai la multitude des maîtres, et de leur bouche je recevrai l'enseignement de la droite *Loi*. Une fois de retour (en Chine), je traduirai les livres, je répandrai au loin des vérités inconnues; j'abattrai la forêt épaisse des erreurs, je détruirai les artifices des fausses doctrines, je réparerai les lacunes de la *doctrine de l'éléphant* (la doctrine bouddhique), et je fixerai la boussole de la *porte mystérieuse* (de l'enseignement religieux). Peut-être que, par ces chétifs mérites, je répondrai à vos immenses bienfaits; mais, vu la longueur de la route qui s'ouvre devant moi, il m'est impossible de rester plus longtemps. Demain je prendrai

congé de Votre Majesté, et l'idée de cette séparation me déchire le cœur.

« Ne pouvant répondre dignement à toutes vos bontés, je finis par l'expression respectueuse de ma reconnaissance. »

— « Maître, lui répondit le roi, puisque vous m'avez permis de vous regarder comme un frère, vous avez le droit de partager avec moi toutes les richesses de mon royaume. Qu'est-il besoin de me remercier? »

Le jour de son départ, le roi, tous les religieux, les grands officiers et la multitude du peuple sortirent en foule de la ville et allèrent le conduire du côté de l'ouest jusqu'en dehors de la ville. Là le roi embrassa en pleurant le Maître de la loi; les religieux et les laïques ne purent contenir leurs larmes et leurs gémissements. Les cris plaintifs que leur arrachait cette pénible séparation émurent et agitèrent la banlieue et la ville.

Le roi ordonna à la reine et au peuple de s'en retourner; mais lui, avec les religieux célèbres et toute sa suite, monta à cheval et ne s'en revint qu'après l'avoir accompagné jusqu'à plusieurs dizaines de li.

Les rois et les princes des royaumes qu'il eut à traverser lui rendirent partout de semblables hommages.

De là il marcha vers l'ouest, traversa les villes de *Wou-pouan* et de *To-ts'in*, et ensuite il entra dans le royaume d'*A-ki-ni* (*Agni?*).

LIVRE DEUXIÈME.

Ce livre commence à *A-ki-ni* et finit à *Kie-jo-kio-che* (*Kanyakoubdja*)

De là il marcha vers l'ouest et arriva, dans le royaume d'*A-ki-ni*, à la source du Maître *A-fou*. Cette source est située sur un monticule de sable, au sud de la route. Ce monticule est haut de plusieurs dizaines de pieds, et la source sort à moitié de la hauteur. Voici ce que la tradition rapporte à ce sujet : Jadis il y avait plusieurs centaines de marchands et de voyageurs dont la provision d'eau se trouva épuisée au milieu de leur route. Arrivés à cet endroit, ils se sentirent exténués de fatigue et s'arrêtèrent sans savoir que faire. Dans ce moment, il y avait parmi eux un religieux qui n'avait point apporté de provisions et vivait en demandant l'aumône à ses compagnons. Ceux-ci délibérèrent ainsi entre eux : « Ce religieux, dirent-ils, est dévoué au service du *Bouddha;* c'est pour cette raison que nous lui fournissons ce dont il a besoin. Quoiqu'il ait à traverser dix mille li, il n'a apporté aucune provision. Maintenant que nous sommes dévorés d'inquiétude, il ne paraît pas éprouver le plus léger sentiment de tristesse. Il faut que nous nous adressions tous à lui. »

— « Si vous voulez obtenir de l'eau, leur dit le religieux, il faut que chacun de vous rende ses hommages au *Bouddha* et reçoive les *trois refuges* et les *cinq défenses*.

Je vais, en votre faveur, monter sur cette butte de sable et vous procurer de l'eau. »

Comme tous les voyageurs se sentaient en danger de périr, ils s'empressèrent d'obéir à ses ordres et reçurent les *défenses*. Après quoi, le religieux leur donna ainsi ses instructions : « Quand je serai monté sur la colline, vous crierez tous : Maître *A-fou*, faites nous descendre de l'eau pour que nous en prenions suivant nos besoins ! » A ces mots, il partit. Peu d'instants après, les voyageurs lui adressèrent leur prière dans les termes prescrits, et aussitôt l'eau descendit à grands flots.

Les voyageurs furent remplis de joie et de reconnaissance; mais le Maître ne revint pas. Ils montèrent sur la colline et reconnurent que déjà il était entré dans le *Nirvâṇa*. Après avoir poussé des cris de douleur, ils brûlèrent son corps suivant les usages de l'Inde; puis, dans l'endroit où il s'était assis, ils construisirent avec des briques et des pierres une tour (un *Stoûpa*) qui subsiste encore aujourd'hui, et l'eau de la source n'a pas cessé de couler. Suivant le nombre plus ou moins grand des voyageurs qui passent en cet endroit, l'eau est plus ou moins abondante. Quand il n'y a personne, la source ne fait que suinter légèrement.

Le Maître de la loi passa la nuit à côté de la source avec ses compagnons. Il partit au lever du soleil, et traversa le mont *In-chan* qui est très-élevé et très-large. Il renferme de riches mines d'argent, et c'est de là que les princes des royaumes de l'ouest tirent tout l'argent dont ils ont besoin pour fabriquer leurs monnaies.

A l'ouest de la montagne, il rencontra encore une troupe de brigands, et n'échappa qu'après avoir satisfait leur rapacité. Bientôt il arriva sur le bord d'un fleuve où est située la ville du roi et y passa la nuit.

A cette époque, plusieurs dizaines de marchands étrangers qui voyageaient ensemble, poussés par le désir cupide de faire leur commerce avant les autres, partirent secrètement pendant la nuit. A peine avaient-ils fait dix li, qu'ils furent assaillis par des brigands qui les pillèrent et les tuèrent jusqu'au dernier. Quand le Maître de la loi fut arrivé en cet endroit avec ses compagnons, il aperçut leurs cadavres et ne vit plus aucun reste de leurs richesses. Il s'éloigna en soupirant, et peu à peu il découvrit dans le lointain la résidence du roi.

Le roi d'*A-ki-ni* (*Agni?*) vint au-devant de lui avec ses ministres, l'invita à entrer (dans son palais) et lui offrit tout ce dont il avait besoin. Comme les rois qui l'avaient précédé sur le trône avaient beaucoup souffert des attaques et des rapines des gens de *Kao-tch'ang* (Oïgours), il leur gardait encore de la rancune et ne voulut point lui donner de chevaux[1]. Le Maître de la loi s'arrêta une nuit, et traversa un grand fleuve qu'il avait déjà passé une fois. A l'ouest, il traversa une vallée unie, et, après avoir fait une centaine de li, il entra dans le royaume de *Kiu-tchi* (*Koutché*).

Comme il approchait de la capitale, le roi vint au-

[1] Il faut se rappeler que l'escorte de *Hiouen-thsang* se composait de soldats oïgours que lui avait fournis le roi de *Kao-tch'ang*

devant de lui avec ses grands officiers et un religieux d'une vertu éminente, nommé *Mo-tcha-kio-to* (*Mokchagoupta*), etc. Les autres religieux, au nombre de plusieurs mille, s'étaient arrêtés en dehors de la porte orientale de la ville, et là ils avaient établi une longue tente, formée de draperies flottantes, sous laquelle ils promenaient la statue (du *Bouddha*) aux sons des instruments de musique.

Quand le Maître de la loi fut arrivé, les hommes vertueux (les religieux) se levèrent et lui adressèrent des paroles affectueuses. Après quoi, chacun d'eux revint s'asseoir à sa place. Ils ordonnèrent à un religieux d'apporter une corbeille de fleurs fraîchement écloses et de la remettre au Maître de la loi. Celui-ci, l'ayant reçue, s'avança en face du *Bouddha*, répandit des fleurs et fit de profondes salutations. Lorsqu'il eut fini, il alla s'asseoir au-dessous de *Mo-tcha-kio-to* (*Mokchagoupta*). Après un instant de repos, il offrit de nouveau des fleurs; l'oblation des fleurs terminée, il offrit du jus de raisins. Dans le premier couvent il reçut ainsi des fleurs et du vin; les autres couvents qu'il visita successivement l'accueillirent de la même manière. Quand il eut achevé sa pieuse tournée, le soleil avait déjà disparu de l'horizon et les religieux commençaient à se disperser.

Il y avait alors plusieurs dizaines d'hommes de *Kao-tch'ang* (Oïgours) qui avaient embrassé la vie religieuse dans le royaume de *Kio-tchi* (*Koutché*), et qui habitaient un couvent particulier situé au sud-est de la ville. Comme le Maître de la loi venait de leur pays natal, ils furent

les premiers qui le prièrent de passer la nuit chez eux. Il se rendit donc à leur invitation. Le roi s'en retourna avec les hommes vertueux (les religieux). Le lendemain, il le pria de venir dans son palais, où il recevrait toutes sortes d'hommages et mangerait *les trois aliments purs*. Le Maître de la loi n'accepta point, et le roi en fut extrêmement contrarié. C'est là, dit *Hiouen-thsang*, un usage introduit par la doctrine *graduelle*, mais que n'autorise point celle du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*) qui a fait le principal objet de mes études. J'accepterai les autres mets ordinaires. »

Après avoir mangé, il se rendit, au nord-ouest de la ville, dans le couvent appelé *A-che-li-ni-sse* (*Açdlini vihâra*) où demeurait *Mokchagoupta*, qui, par sa rare intelligence et son profond savoir, s'était concilié les respects de tous les religieux. Pendant vingt ans, il avait voyagé dans l'Inde pour son instruction, et, quoiqu'il eût étudié tous les livres, il excellait surtout dans l'intelligence du *Ching-ming-lun* (*Çabdavidyâ soûtra*, d'*Ançouvarma*). Le roi et tous les hommes du royaume, remplis d'estime et de vénération pour lui, l'avaient surnommé *T'o-pou* (*le Sans-pareil*). Quand il eut vu venir le Maître de la loi, il ne l'accueillit que comme un hôte ordinaire, parce qu'il ne daignait pas encore lui accorder la connaissance de la *Loi*. Adressant alors la parole au Maître de la loi, il lui dit : « Dans ce pays, nous avons tous les meilleurs livres : le *Tsa-sin-kiu-che* (*Samyoukta hrĭdaya kôcha*), le *Pi-p'o-cha* (*Vibhâchâ çâstra*), etc. En les étudiant *ici*, vous deviendrez assez avant; qu'avez-vous

besoin d'aller dans l'occident, et de vous exposer à une foule de dangers et de fatigues? »

« Avez-vous ici le *Yu-kia-lun* (le *Yôgâtchâryya bhoûmi çâstra*)? » lui demanda le Docteur de la loi.

— « A quoi bon, répondit *Mo-tcha-kio-to* (*Mokcha-goupta*), vous informer de ce livre qui ne renferme que des vues erronées? C'est un ouvrage que n'étudient point les vrais disciples du *Bouddha*. »

Dans les premiers moments, le Maître de la loi avait pour lui un profond respect; mais quand il eut entendu ces paroles, il le trouva aussi méprisable qu'une vile poussière. « Dans notre royaume, lui dit-il, nous avions aussi le *Pi-p'o-cha* (*Vibhâchâ*) et le *Kiu-ché* (*Kôcha*); mais je voyais avec regret que les principes en sont communs et le style superficiel; ce n'est pas là le langage des *A-lo-han* (*Arhân*). Voilà pourquoi j'ai quitté ma patrie, afin d'étudier surtout le *Yu-kia* (*Yôgaçâstra*) du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). Or le *Yu-kia-lun* (*Yôgaçâstra*) a été exposé par un sage qui était une incarnation de *Mi-le* (*Maîtrêya bôdhisattva*). En l'appelant aujourd'hui un livre erroné, comment ne craignez-vous pas d'être précipité dans un abîme sans fond? »

— « Le *Pi-p'o-cha* (*Vibhâchâ*), et le *Tsa-sin-kiu-che* (*Samyoukta hridaya kôcha*), reprit *Mo-tcha-kio-to* (*Mokcha-goupta*), sont des livres que vous n'avez pas encore expliqués, comment pouvez-vous dire qu'ils ne contiennent pas la *Loi profonde?* »

« Maître, dit *Hiouen-thsang*, les avez-vous expliqués? »

« Je les ai expliqués complétement, » répondit-il.

Hiouen-thsang lui cita alors le premier chapitre du *Kiu-che* (*Kôchaçâstra*) et l'interrogea sur le commencement.

Mais *Kio-to* (*Mokchagoupta*) commit les erreurs les plus graves, et, comme il se voyait pressé vivement, il changea de couleur et dit : « Eh bien! interrogez-moi sur le reste du livre. »

Hiouen-thsang lui cita alors un autre passage qu'il ne comprit pas davantage. « Ces expressions, dit-il, ne se trouvent point dans le *Kiu-che* (*Kôchaçâstra*). »

Dans ce moment, un des siéges voisins était occupé par l'oncle du roi, nommé *Tchi-youei* (la Lune de la connaissance — *Djânatchandra?*), qui avait embrassé la vie religieuse et avait expliqué aussi les *Soûtras* et les *Çâstras*. Il confirma l'assertion de *Hiouen-thsang* et dit : « Ce passage se trouve en effet dans le *Kiu-che* (*Kôchaçâstra*). » En disant ces mots, il prit le texte original et y lut ce même passage.

Mokchagoupta fut couvert de honte et se contenta de dire : « Les ans m'en avaient fait perdre le souvenir! »

Hiouen-thsang l'interrogea encore sur d'autres livres sans pouvoir obtenir une seule explication satisfaisante.

A cette époque, comme les sentiers neigeux du mont *Ling-chan* (*Mousour aola*) n'étaient pas encore praticables, il ne put se mettre en route et fut obligé de rester soixante jours.

Chaque jour, lorsque *Hiouen-thsang* était revenu de ses promenades lointaines[1], *Mokchagoupta* allait le

[1] C'est-à-dire des promenades qu'il faisait chaque jour, au loin, pour s'assurer de l'état des chemins.

trouver pour causer avec lui; mais, dans ces visites, il ne s'asseyait plus les jambes croisées. Tantôt il restait debout, tantôt il s'éloignait précipitamment. « Il n'est pas aisé, disait-il en secret aux gens du couvent, de répondre à ce religieux chinois. S'il va dans l'Inde, je crains bien que les jeunes disciples de cette contrée ne puissent lui tenir tête. »

Telle était la crainte et l'admiration que le Maître de la loi lui inspirait!

Le jour de son départ, le roi lui donna des domestiques, des chameaux et des chevaux, et alla l'accompagner au loin, suivi des religieux et des laïques de toute la ville.

De là il marcha vers l'ouest pendant deux jours, et rencontra environ deux mille brigands à cheval qui appartenaient à la nation des *Tou-kioue* (Turcs). Ces brigands venaient de partager entre eux les provisions et les richesses d'une caravane. Il s'était élevé entre eux, à ce sujet, de vives contestations qu'ils avaient tranchées les armes à la main, et ils s'étaient ensuite dispersés.

Hiouen-thsang continua à marcher en avant; après avoir fait six cent li, il passa un petit désert et arriva au royaume de *Po-lou-kia* (*Bâlouka?*).

Il y resta une seule nuit, fit ensuite trois cents li au nord-ouest, passa un désert et arriva au mont *Ling-chan* ou la Montagne de glace (*Mousour aola*), qui forme l'angle nord des monts *Tsong-ling*. Cette montagne est fort dangereuse et son sommet s'élève jusqu'au ciel. Depuis le commencement du monde, la neige s'y est accumulée

et s'est changée en blocs de glace qui ne fondent ni au printemps ni en été. Des nappes dures et brillantes se déroulent à l'infini et se confondent avec les nuages. Si l'on y dirige ses regards, on est ébloui de leur éclat. On rencontre des pics glacés qui s'abaissent, en travers, sur les côtés de la route, et dont les uns ont jusqu'à cent pieds de hauteur, et les autres plusieurs dizaines de pieds de largeur. Aussi ne peut-on traverser ceux-ci sans difficulté, ou gravir ceux-là sans péril. Ajoutez à cela des rafales de vent et des tourbillons de neige, dont on est assailli à chaque instant; de sorte que, même avec des souliers doublés et des vêtements garnis de fourrures, on ne peut s'empêcher de trembler de froid. Lorsqu'on veut manger ou dormir, on ne rencontre nul endroit sec où l'on puisse se reposer. On n'a alors d'autre ressource que de suspendre la marmite pour préparer ses aliments, et d'étendre des nattes sur la glace pour dormir.

Au bout de sept jours, il commença à quitter la montagne. Treize ou quatorze de ses compagnons moururent de faim et de froid; le nombre des bœufs et des chevaux fut encore beaucoup plus grand.

Après être sorti de la montagne, il arriva au lac *Thsing-tch'i*, (*Témourtou* ou *Issikoul*). Il a quatorze ou quinze cents li de tour; il est allongé de l'est à l'ouest, et rétréci du midi au nord. Lorsqu'on le regarde de loin, il paraît avoir une étendue immense, et, sans être poussés par le vent, ses vastes flots s'élèvent ordinairement à plusieurs dizaines de pieds. Il suivit les bords de (cette) mer

(de ce lac) dans la direction du nord-ouest, et, après avoir fait environ cinq cent li, il arriva à la ville de *Sou-ché*. Il rencontra *Che-hou*, le *Khan* des Turcs, qui était alors occupé à chasser. Les chevaux de ces barbares étaient extrêmement nombreux. Le *Khan* portait un manteau de satin vert et laissait voir toute sa chevelure; seulement, son front était ceint d'une bande de soie, longue de dix pieds, qui faisait plusieurs tours et retombait par derrière. Il était entouré d'environ deux cents officiers, vêtus de manteaux de brocart, et ayant tous les cheveux nattés. Le reste des troupes se composait de cavaliers montés sur des chameaux ou des chevaux, vêtus de fourrures et de tissus de laine fine, et portant de longues lances, des bannières et des arcs droits. Leur multitude s'étendait tellement loin, que l'œil n'en pouvait découvrir la fin.

Aussitôt que le *Khan* eût vu *Hiouen-thsang* devant lui, il fut ravi de joie : « Maître, lui dit-il, veuillez demeurer avec moi pendant quelque temps; je reviendrai sans faute dans deux ou trois jours. En attendant, vous vous dirigerez vers ma résidence sous la conduite de *Ta-mo-tchi*, l'un de mes grands officiers, que je vais charger de vous servir de guide et de vous y installer commodément. »

Trois jours après qu'il fût arrivé à la résidence royale, le *Khan* se trouva en effet de retour. Il prit par la main le Maître de la loi et le fit entrer.

Le *Khan* habitait une grande tente qui était ornée de fleurs d'or, dont l'éclat éblouissait les yeux. Les *Ta-kouan* (officiers introducteurs) avaient fait étendre sur le devant

de longues nattes, et s'y tenaient assis sur deux rangs; tous portaient de brillants costumes en soie brochée. La garde du *Khan* se tenait debout derrière eux. Quoique ce fût un prince barbare, abrité sous une tente de feutre, on ne pouvait le regarder sans éprouver un sentiment d'admiration et de respect.

Comme le Maître de la loi était à trente pas de la tente, le *Khan* alla au-devant de lui, le salua profondément et l'interrogea avec bienveillance par la bouche d'un interprète. Après quoi, il rentra et alla s'asseoir sur son trône.

Les *Tou-kioue* adorent le feu; ils ne font pas usage de siéges en bois, parce que le bois contient du feu (c'est-à-dire leur paraît contenir du feu); c'est pourquoi ils ne s'y asseyent point par respect; ils se contentent d'étendre sur la terre des nattes doubles ou des tapis de peaux.

Le *Khan*, par égard pour le Maître de la loi, fit apporter un fauteuil à bras en fer massif, le couvrit d'une natte et l'invita à s'asseoir. Peu d'instants après, on introduisit les envoyés chinois et ceux de *Kao-tch'ang* (Oïgours), qui présentèrent une lettre de leur roi et un riche présent qui avait été ajouté comme preuve de leur mission[1].

Le *Khan* examina lui-même l'une et l'autre, et en témoigna toute sa joie. Il invita les envoyés à s'asseoir, et ordonna qu'on leur offrît du vin aux sons des instruments de musique.

[1] Voir le livre I, page 40, ligne 11.

Le *Khan* but avec les envoyés étrangers; il demanda, à part, du vin de raisin et l'offrit au Maître de la loi. On vit alors les convives, de plus en plus animés, s'adresser et se renvoyer à l'envi des invitations à boire, choquer mutuellement leurs tasses, les remplir et les vider tour à tour, et, pendant ce temps-là, la musique des barbares du midi et du nord, de l'orient et de l'occident faisait entendre ses bruyants accords. Quoique ce fussent des airs à demi sauvages, ils charmaient l'oreille et réjouissaient l'esprit et le cœur.

Peu de temps après, on apporta de nouveaux mets; c'étaient des quartiers de mouton et de veau bouillis, qu'on avait accumulés en quantité devant les convives; puis, on prépara séparément des *aliments purs* qu'on présenta au Maître de la loi; c'étaient des gâteaux de riz, de la crême et du lait, du sucre cristallisé, des rayons de miel, des raisins, etc.

Quand il eut fini de manger, le prince fit circuler de nouveau du vin de raisins, et pria *Hiouen-thsang* d'expliquer la *Loi*. Celui-ci leur enseigna alors les *dix vertus*, l'amour et l'affection pour les êtres vivants, les (six) *Po-lo-mi* (*Pâramitas*), ou moyens d'arriver *à l'autre rive*, et d'obtenir la délivrance finale.

Le *Khan* leva les mains et se prosterna jusqu'à terre; puis, le visage radieux, il déclara qu'il recevait avec foi ses instructions. Il le retint pendant plusieurs jours, et l'exhorta vivement à renoncer à son projet. « Maître, lui dit-il, il ne faut point aller dans le royaume de *In-te-kia* (l'Inde). Ce pays est excessivement chaud, et là,

la dixième lune répond à notre cinquième lune [1]. En voyant votre figure, je crains bien qu'elle ne fonde à votre arrivée. Les habitants sont noirs; ils vont nus, la plupart, sans respect pour les bienséances, et ne méritent point que vous alliez les visiter. »

— « Tel que vous me voyez, répartit *Hiouen-thsang*, je brûle du désir d'aller chercher la loi du *Bouddha*, et d'interroger les monuments antiques, pour suivre avec amour la trace de ses pas. »

Le *Khan* ordonna alors de chercher dans l'armée un homme versé dans la langue chinoise et dans les idiomes des pays étrangers. On trouva un jeune homme qui avait résidé, pendant plusieurs années, à *Tch'ang-'an* et qui comprenait parfaitement la langue chinoise. Le prince lui conféra le titre de *Mo-to-ta-kouan* pour qu'il rédigeât des lettres (de recommandation) en langues étrangères, et lui ordonna d'accompagner le Maître de la loi jusqu'à *Kia-pi-che* (*Kapiça*). Ensuite il donna à *Hiouen-thsang* un costume complet de religieux en satin rouge, et cinquante pièces de soie. Il voulut, en outre, l'accompagner avec ses officiers jusqu'à une distance de dix li.

De là il fit quatre cents li à l'ouest, et arriva à *Ping-yu* (aujourd'hui *Bin-gheul*), qu'on appelle en chinois *Thsien-thsiouen* ou « les mille sources » (en mongol *Ming boulak*). Ce pays a environ cent li en carré; on y voit une multitude de lacs et d'étangs, et des arbres aussi

[1] C'est-à-dire là, il fait aussi chaud dans la dixième lune (hiver), qu'ici dans la cinquième (été)

remarquables par leur hauteur que par la richesse de leur feuillage. L'humidité qui y règne répand partout une douce fraîcheur : c'est là que le *Khan* vient se retirer (chaque année) pour échapper aux chaleurs de l'été.

Après avoir fait cent cinquante li à l'ouest de *Ping-yu*, on arrive à la ville de *Ta-lo-sse* (*Talas*).

Deux cents li plus loin, au *sud-ouest*, on arrive à la ville de *Pé-choui* (*Esfydjab*); deux cents li plus loin, au sud-ouest, on arrive à la ville de *Kong-yu;* cinquante li plus loin, au sud, on arrive au royaume de *Nou-tchi-kien* (*Nouchidjan*); deux cents li plus loin, à l'ouest, on arrive à *Tche-chi* (*Tchadj*). A l'ouest, ce royaume est voisin du fleuve *Che-che-ho* (*Sihoun* —Iaxartes). Mille li plus loin, à l'ouest, on arrive au royaume de *So-tou-li-se-na* (*Osrouchna*). A l'est, ce royaume est voisin du fleuve *Ye-ye-ho* ou *Che-che-ho* (*Sihoun* — Iaxartes). Ce fleuve sort du plateau septentrional des monts *Tsong-ling* et coule au nord-ouest.

Plus loin, au nord-ouest, on entre dans un grand désert où l'on ne trouve ni eau ni herbages. On marche en se guidant sur des amas d'ossements qu'on aperçoit de loin en loin. Après avoir fait (ainsi) cinq cents li, on arrive au royaume de *Sa-mo-kien* (*Samarkand*).

Le roi et le peuple ne croient point à la loi du *Boud dha;* ils font consister leur religion dans le culte du feu On y voit deux couvents où n'habite aucun religieux. Si des religieux étrangers viennent y chercher un refuge, les barbares les poursuivent avec des tisons enflammés et ne leur permettent point de s'y arrêter. Dès

le premier moment de son arrivée, *Hiouen-thsang* se vit accueillir par le roi avec une sorte de dédain; mais, lorsque, après la première nuit, il eut commencé à exposer les fruits des actions des hommes et des *dévas*, à exalter les mérites du *Bouddha* et le bonheur qui découle des hommages qu'on lui rend, le roi se sentit transporté de joie et demanda à connaître les règles de la discipline. Dès ce moment, il lui témoigna le plus profond respect. Les deux jeunes religieux qui l'accompagnaient étant allés dans le couvent pour faire leurs dévotions, les barbares les poursuivirent encore avec des tisons ardents. A leur retour, les deux novices s'en plaignirent au roi. A ce récit, le roi ordonna d'arrêter les coupables. Quand on les eût pris, il rassembla le peuple et ordonna qu'on leur coupât les mains. Mais *Hiouen-thsang* voulut profiter de cette occasion pour l'exhorter à la vertu; il ne put souffrir que leurs membres fussent mutilés, et les sauva de ce supplice. Le roi les fit battre avec des verges et les expulsa de la ville.

Par suite de cet événement, les hommes de tout rang furent pénétrés de crainte et de respect, et demandèrent en foule à être instruits dans la *Loi*. Bientôt après, *Hiouen-thsang* convoqua une assemblée solennelle, ordonna des religieux et les installa dans les deux couvents. Ce fut ainsi qu'il convertit leurs cœurs dépravés et réforma leurs coutumes barbares. En tous lieux, sa prédication produisait les mêmes effets.

Plus loin, à trois cents li à l'ouest, on arrive à *Kou-choang-ni-kia* (*Kouçannika*);

Plus loin, à deux cents li à l'ouest, on arrive au royaume de *Ho-han;*

Plus loin, à quatre cents li à l'ouest, on arrive au royaume de *Pou-kho* (*Boukhara*);

Plus loin, à cent li à l'ouest, on arrive au royaume de *Fa-ti* (*Vadi*);

Plus loin, à cinq cents li à l'ouest, on arrive au royaume de *Ho-li-si-mi-kia* (*Kharismiga*). A l'orient, ce royaume est voisin du fleuve *Fo-tsou* (*Vatch*—Oxus).

Plus loin, à trois cents li au sud-ouest, on arrive au royaume de *Kie-choang-na* (*Kaçana*).

Plus loin, à deux cents li au sud-ouest, on entre dans les montagnes. Les chemins de ces montagnes sont profonds et dangereux; à peine y a-t-on mis le pied, qu'on ne rencontre plus ni eaux, ni herbages. Après avoir fait trois cents li au milieu de ces montagnes, on entre dans les *Portes-de-Fer*. Ce sont des pics escarpés formant deux sortes de murs parallèles qui n'offrent qu'un étroit passage. Les rochers qui s'élèvent de chaque côté (à l'entrée) contiennent des mines de fer; on y a appliqué une porte à deux battants, au-dessus de laquelle sont suspendues une multitude de clochettes en fer battu et en fer fondu. De là est venu le nom de *Portes-de-Fer*. C'est là ce qui forme la barrière des *Tou-kioue.*

Après être sorti des *Portes-de-Fer*, on arrive au royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhara*).

De là, après avoir fait plusieurs centaines de li, on passe le fleuve *Fo-tsou* (Oxus), et l'on arrive au royaume de *Houo*. C'était alors la résidence du fils aîné du *khan*

Che-hou, nommé *Ta-tou* et revêtu de la dignité de *Ché* (chef de horde), qui avait épousé la sœur du roi de *Kao-tch'ang*.

Or, le roi de *Kao-tch'ang* lui avait adressé une lettre en faveur de *Hiouen-thsang*. Au moment où arriva le Maître de la loi, *Kho-kia-tun* (la princesse *Kho*) était morte depuis quelque temps, et (son mari) *Ta-tou*, du titre de *Ché*, se trouvait malade. Quand il eut appris que le Maître de la loi arrivait de *Kao-tch'ang* et qu'il apportait (de la part du roi) des lettres pour son gendre et sa fille, il ne put s'empêcher de pousser de profonds soupirs. L'ayant fait appeler, « Maître, lui dit-il, en vous apercevant, votre humble disciple à senti ses yeux s'ouvrir à la lumière. Mon vœu le plus ardent est que vous demeuriez quelque temps auprès de moi pour vous reposer. Si je recouvre la santé, j'accompagnerai mon maître vénéré jusqu'au royaume des Brâhmanes.

Dans ce moment, arriva un religieux de l'Inde. Il récita, en faveur du prince, des prières mystiques qui, peu à peu, dissipèrent sa maladie. Ensuite *Ta-tou* épousa la jeune sœur de la princesse *Kho;* mais celle-ci, à l'instigation de (son neveu), fils du premier lit, empoisonna son mari *Ta-tou*. Après la mort du roi, la princesse *Kho* n'ayant qu'un fils en bas âge, le fils de sa sœur qui avait le titre de *Télé* s'empara du pouvoir, devint *Ché* (chef de horde) et épousa sa belle-mère.

Comme on allait célébrer les funérailles (de *Ta-tou*), *Hiouen-thsang* se vit obligé de rester environ un mois.

Il y avait alors, en ce pays, un Samanéen (*Çramaṇa*),

nommé *Ta-mo-seng-kia* (*Dharmasiñha*) « le Lion de la loi », qui avait étudié longtemps dans l'Inde. A l'ouest des monts *Tsong-ling*, on lui donnait par honneur le titre de *Fa-tsiang* (l'habile Artisan de la loi), et, parmi les religieux de *Sou-lé* (*Khachgar*) et de *Yu-tien* (*Khotan*), il n'y en avait pas un seul qui osât discuter avec lui.

Le Maître de la loi désira savoir jusqu'où allait son instruction, et envoya quelqu'un lui adresser cette question : « Maître, combien de *Soûtras* et de *Çâstras* avez-vous lus ? » Les disciples et les personnes qui l'entouraient furent irrités de cette demande.

— « Je les ai tous lus, répondit en riant *Ta-mo* (*Dharmasiñha*) ; on peut m'interroger à volonté.

Le Maître de la loi, sachant qu'il n'avait pas étudié le *grand Véhicule* (*Mahâyâna*), le questionna sur plusieurs articles du *P'o-cha* (*Vibhâchâ*) de la petite doctrine (*Hînayâna*), etc. qui n'étaient point faciles à entendre ; mais il s'excusa et s'avoua vaincu. Tous ses disciples en furent couverts de confusion.

Depuis ce moment, *Ta-mo-seng-kia* (*Dharmasiñha*) l'accueillit avec joie et ne cessait de le louer et de l'exalter en toute occasion, disant que lui-même ne saurait l'égaler.

A cette époque, comme le nouveau *Ché* (chef de horde) venait d'être installé, le Maître de la loi le pria de le faire accompagner par des envoyés officiels et de lui fournir des chevaux de poste (*Ou-lo* — *Oulak*) ; il désirait, lui disait-il, marcher au sud et se diriger vers le royaume des Brâhmanes.

Votre disciple, lui dit *Ta-tou* en le voyant, compte parmi ses possessions le royaume de *Fo-ko-lo* (*Baktra*) qui, du côté du nord, est voisin du fleuve *Fo-tsou* (Oxus); on l'appelle la *Petite ville royale;* il possède une multitude de monuments religieux. Je désire que le Maître consacre quelque temps pour les visiter et y offrir ses hommages. Après quoi il prendra un char et partira pour le midi.

A cette époque, il y avait à *Fo-ko-lo* (*Baktra — Balk*) plusieurs dizaines de religieux. Dès qu'ils eurent appris la mort de l'ancien *Che* (chef de horde), et l'avénement de son fils, ils vinrent tous ensemble au-devant de *Hiouen-thsang,* et lui adressèrent des paroles affectueuses. Dans cette entrevue, le Maître de la loi leur fit connaître son projet.

« Il faut que vous partiez immédiatement, lui dit l'un d'eux; je vous indiquerai une excellente route; si vous reveniez ici, ce serait faire un détour inutile. »

Le Maître de la loi écouta cet avis, prit aussitôt congé du *Che* (chef de horde), et partit sur un char, en compagnie de ce religieux.

Quand il fut arrivé à *Fo-ho-lo* (*Baktra — Balk*), il visita la ville et la banlieue, situées sur un magnifique plateau. Les plaines et les vallées voisines sont d'une rare fertilité; c'est véritablement un pays privilégié. Il y a cent *Kia-lan* (*Saṁghârâmas*) « couvents », qui comptent trois mille religieux, tous adonnés à l'étude du *Petit Véhicule* (*Hînayâna*).

Au sud-ouest de la ville, s'élève le *Nouveau couvent,*

appelé *Na-fo-kia-lan* (*Nava saṃghârâma*), qui se distingue par sa construction imposante et l'éclat de sa décoration. A l'intérieur, on voit, dans la salle du *Bouddha*, le pot à l'eau dont il se servait pour ses ablutions, et qui peut contenir deux *Téou*. On y possède aussi une de ses dents antérieures; elle est d'un blanc jaune; sa longueur est d'un pouce, et sa largeur de huit à neuf lignes; elle jette constamment un éclat d'heureux augure. On conserve, en outre, le balai du Bouddha, fait avec l'herbe *Kia-che* (*Kâçâ*); il a trois pieds de long et sept pouces de circonférence; son manche est orné de diverses choses précieuses. Chaque jour de fête, on sort ces trois reliques, et les religieux, ainsi que les laïques, viennent les visiter et les adorer. Les personnes qui sont animées d'une foi sincère en voient jaillir des rayons divins.

Au nord du couvent, il y a un *Stoûpa* haut de deux cents pieds.

Au sud-ouest du couvent, il y a *une maison pure* (un *Vihâra*) dont la construction est fort ancienne. Pendant une longue suite de siècles, les religieux qui y ont résidé, en pratiquant les devoirs des *Bôdhisattvas*, ont tous obtenu *les quatre fruits* (c'est-à-dire les quatre états éminents des *Çrâvakas*). Après leur *nirvâṇa* (leur mort), on a élevé, en mémoire de chacun d'eux, une centaine de *Stoûpas* dont les antiques fondements sont presque contigus.

A cinquante li au nord-ouest de la capitale, on arrive à la ville de *Ti-weï*.

A quarante li au nord de cette ville, on rencontre la ville de *Po-li.*

Dans (cette) ville, il y a deux *Stoûpas* hauts de trois *tchang* (trente pieds). Jadis, lorsque le *Bouddha* commença à arriver à l'intelligence parfaite, deux maîtres de maison lui offrirent en cet endroit de la farine de blé grillé et du miel. Après avoir entendu exposer, pour la première fois, les cinq défenses et les dix vertus, ils le prièrent ensemble de recevoir leurs hommages [1].

Le *Tathâgata* leur donna (une portion) de ses cheveux et de ses ongles, leur prescrivit de bâtir deux tours et leur en fournit le modèle [2]. Or, ces deux tours divines sont précisément celles que les deux maîtres de maison construisirent en ce lieu, avant de retourner dans leur royaume.

A soixante et dix li à l'ouest de (cette) ville, il y a un *Stoûpa* qui a plus de deux *tchang* (vingt pieds) de hauteur. Il fut construit du temps de *Kia-che-fo* (*Kâçyapa bouddha*) du *Kalpa* passé.

Dans le *Nouveau couvent* (*Nava samghârâma*), il y avait un religieux, du royaume de Tse-kia (*Tchêka*), qui avait étudié le *petit Véhicule* (*Hînayâna*), et dont le nom était *Pouan-jo-kie-lo* (*Pradjñâkara*). Ayant entendu dire que, dans le royaume de *Fo-ko-lo* (*Baktra—Balk*), il y avait beaucoup de monuments sacrés, il était venu exprès

[1] Ce passage est un peu différent dans le *Si-yu-ki* (liv. I, fol. 15) Ils lui demandèrent ce qu'ils devaient honorer.

[2] Le *Si-yu-ki* diffère encore en cet endroit Ils lui demandèrent les divers modes qu'il faut suivre pour témoigner de la déférence et du respect

pour les honorer. Cet homme était fort intelligent et très-passionné pour l'étude; et, dès son enfance, il s'était distingué par sa rare sagacité. Il avait approfondi les neuf sections des livres sacrés et s'était rendu maître des quatre *Han* (*Âgamas*).

La réputation qu'il s'était acquise, en les expliquant, s'était répandue dans l'Inde entière. L'*A-pi-ta-mo* (*Abhidharma*) du petit Véhicule, le *Kiu-che* de *Kia-yen* (le *Kôcha* de *Kâtyâyana*), le *Lou-tso-a-pi-t'an* (*Chaṭpâdâbhidharma*), etc., il les avait tous lus et compris.

Lorsqu'il eut appris que *Hiouen-thsang* venait des pays lointains pour chercher la *Loi*, il l'accueillit avec joie.

Le Maître de la loi lui exposa les doutes et les difficultés qui l'arrêtaient. L'ayant questionné sur le *Kiu-che* (*Kôcha*) et le *Pi-p'o-cha* (*Vibhâchâ*), il obtint sur chaque point de doctrine des explications nettes et décisives. Il resta un mois et se rendit dans un couvent où on lisait le *Pi-p'o-cha-lun* (*Vibhâchâ çâstra*).

Il y avait encore deux autres religieux versés dans la doctrine du *petit Véhicule* (*Hînayâna*); c'étaient *Ta-mo-pi-li* (*Dharmapriya*) et *Ta-mo-kie-lo* (*Dharmakara*), que tous leurs frères entouraient d'estime et de respect. Quand ils eurent vu le Maître de la loi, ils furent frappés de l'intelligence qui brillait sur sa figure, et le comblèrent de témoignages de respect et d'admiration.

A cette époque, il y avait, au sud-ouest de *Fo-ko* (*Baktra* — *Balk*), deux royaumes nommés *Joui-mo-tho* (*Djoumadha?*) et *Hou-chi-kien* (*Houdjikan*). Leurs rois, ayant appris que le Maître de la loi arrivait des contrées

lointaines, envoyèrent chacun de grands officiers pour le prier de passer par leur royaume et d'y recevoir leurs hommages; mais il refusa d'y aller. Ayant vu, ensuite, que les ambassadeurs étaient renvoyés vers lui à plusieurs reprises, il ne put s'empêcher de se rendre à leur invitation. Les deux rois furent transportés de joie et lui offrirent de l'or, des pierres précieuses et des provisions de vivres. Il refusa toutes ces largesses, et s'en retourna sur-le-champ. Il partit de *Fo-ko* (*Baktra* — *Balk*), en se dirigeant vers le sud, et, accompagné du religieux *Hoeï-sing* (*Pradjñâkara*), il arriva au royaume de *Kie-tchi* (*Gatchi*).

Au sud-est de ce royaume, il entra dans les grandes montagnes neigeuses. Après avoir fait six cents li, il sortit des frontières du *Tou-ho-lo* (*Toukhara*) et entra dans le royaume de *Fan-yen-na* (*Bamian*), qui a deux mille li de l'est à l'ouest. Il est situé au centre des montagnes neigeuses. Les sentiers et les routes sont encore plus difficiles et plus périlleux que dans les déserts couverts de glace. On n'est pas un seul instant sans rencontrer des nuages congelés et des tourbillons de neige. Quelquefois on voit devant soi des endroits plus dangereux encore; ce sont des flaques de boue larges de plusieurs *tchang* (dizaines de pieds). On peut appliquer à ce pays ce que dit *Song-yu* en parlant des routes difficiles des contrées de l'ouest : « Les glaces accumulées s'élèvent comme des montagnes, et la neige roule en tourbillons sur une étendue de mille li. »

Hélas! Si *Hiouen-thsang* ne fût point allé chercher,

dans l'intérêt de tous les hommes, la *Loi sans supérieure* (*Anouttara dharma*), aurait-il voyagé dans de tels pays, en portant avec lui les os de ses parents? Jadis, *Wang-ts'un*, après avoir gravi une colline escarpée, s'écria avec enthousiasme : « Je suis un loyal sujet de la maison des *Hân!* » Le Maître de la loi qui franchit des sommets neigeux pour aller chercher la *Loi* mérite aussi d'être appelé un vrai fils du *Bouddha*.

Ce fut ainsi que, peu à peu, il arriva à *Fan-yen-na* (*Bamian*). La capitale possède une dizaine de *Kia-lan* (*Saṁghârâmas*), où l'on compte environ mille religieux du *petit Véhicule* qui suivent l'école *Tch'ou-chi-chouc-pou* (l'école des *Lôkôttara vâdinas*).

Le roi de *Fan-yen-na* (*Bamian*) alla au-devant de lui et l'invita à venir dans son palais pour y recevoir ses hommages. Il accepta et n'en sortit qu'au bout de cinq jours.

Dans cette ville, il y avait plusieurs religieux attachés à l'école *Mo-ho-seng-k'i-pou* (des *Mahâsaṁghikas*); c'étaient *A-li-ye-t'o-cha* (*Âryadâsa*) et *A-li-se-na* (*Âryasêna*) qui, tous deux, étaient profondément versés dans la *Loi*. Quand ils eurent vu le Maître de la loi, ils furent remplis d'étonnement et d'admiration de ce qu'un royaume aussi lointain que la Chine possédât un religieux d'un mérite si éminent. Ils le conduisirent dans tous les lieux dignes d'intérêt ou de vénération, et ne cessèrent de lui donner des marques d'affection et de dévouement.

Au nord-est de la ville du roi, on voit, sur une colline, une statue en pierre de *Fo* (du *Bouddha*) qu'on

a représenté debout; elle est haute de cent cinquante pieds.

A l'est de la statue, s'élève un *Kia-lan* (*Saṁghârâma*); puis, à l'est de ce couvent, on voit une statue en cuivre de *Chi-kia* (*Çâkyamouni*), également debout; sa hauteur est de cent pieds.

Dans l'intérieur du couvent, il y a une statue couchée représentant le *Bouddha* au moment où il entre dans le *Nie-pan* (le *Nirvâṇa*); sa longueur est de mille pieds. Toutes ces statues sont d'un aspect imposant et d'une merveilleuse exécution.

Après avoir fait deux cents li au sud-est de ce couvent, il franchit des montagnes neigeuses et arriva à une petite vallée où se trouvait un *Kia-lan* (*Saṁghârâma*). On y voit une des dents antérieures du *Bouddha*, et une dent d'un *T'o-khio* (*Pratyêka bouddha*) qui vivait au commencement du (présent) *Kalpa*. Elle a cinq pouces de longueur et un peu moins de quatre pouces de largeur. Il y a, en outre, une dent d'un *roi qui a tourné la roue d'or* (*Souvarṇa tchakra râdjâ*); elle est longue de trois pouces et large de deux pouces. Ajoutez à cela le pot en fer que portait le vénérable *Chang-no-kia-fo-cha* (*Çaṇakavasa*), et qui contenait environ neuf *ching*, et son *Seng-kia-tchi* (*Saṁghâṭi*) (sorte de vêtement) d'un rouge éclatant. Cet homme, dans le cours de ses cinq cents naissances successives, avait constamment porté ce vêtement qui, chaque fois, sortait avec lui du sein de sa mère. Ensuite il s'est changé en *Kia-cha* (*Kachâya*, vêtement religieux de couleur brune), et cette métamor-

phose a donné lieu à une légende assez longue, qui est rapportée dans la *Relation particulière*[1].

Après avoir passé ainsi quinze jours, *Hiouen-thsang* sortit du royaume de *Fan-yen-na* (Bamian).

Deux jours après son départ, il fut assailli par une pluie de neige qui l'égara et lui fit perdre son chemin. Étant arrivé à un petit sommet sablonneux, il rencontra des chasseurs qui lui indiquèrent sa route. Il passa alors les *montagnes noires* (l'*Indoukouch*), et arriva au royaume de *Kia-pi-ché* (*Kapiça*).

Ce royaume a quatre mille li de tour ; du côté du nord, il est adossé aux montagnes neigeuses. Le roi est de la race des *Tcha-li* (*Kchattriyas*). Il est versé dans l'art militaire et possède une puissance imposante ; dix royaumes sont soumis à ses lois.

Lorsque *Hiouen-thsang* était sur le point d'arriver à la capitale, le roi sortit de la ville accompagné de tous les religieux et vint au-devant de lui. Il y a une centaine de *Kia-lan* (*Saṁghârâmas*) dont les religieux se livrèrent à de vives contestations, chacun d'eux voulant l'inviter à s'arrêter dans le couvent qu'il habitait.

Il y a un couvent du *petit Véhicule*, nommé *Cha-lo-kia*, qui, suivant la tradition, fut construit à une époque où le fils de l'empereur des *Hân* (de la Chine) était retenu en otage dans ce pays. « Notre couvent, dirent les religieux, a été bâti jadis pour un fils de l'empereur des *Hân*; or, comme il vient de la Chine, il est juste qu'il visite notre couvent avant tous les autres.

[1] *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 7.

Le Maître de la loi fut touché de leurs instances, et, comme *Hoeï-sing* (*Pradjñâkara*), l'un de ses compagnons qui était un religieux du *petit Véhicule*, ne se souciait pas de demeurer dans un couvent du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*), il se décida immédiatement à s'arrêter dans le couvent qu'on avait construit pour garder en otage le fils de l'empereur.

De plus, il renfermait des richesses immenses que l'on avait déposées au sud de la porte orientale de la *Cour du Bouddha*, au-dessous du pied (droit) [1] de la statue du dieu, pour subvenir aux réparations futures du couvent. Les religieux, que le prince royal avait comblés de ses bienfaits, l'avaient fait représenter en peinture sur tous les murs de cet édifice. A l'époque où ils sortaient de la retraite (d'été), ils se réunissaient en assemblée solennelle et (priaient) pour demander le bonheur en faveur du prince [2] qui était resté chez eux en otage. Cet usage, transmis d'âge en âge, subsiste encore aujourd'hui.

Dans ces derniers temps, il y eut un méchant roi qui, poussé par une cupidité sordide et par la violence de son caractère, voulut enlever de force les richesses de ce couvent. Il ordonna à des hommes de pratiquer des fouilles au-dessous des pieds de la statue; mais la terre trembla jusque dans ses fondements.

Sur le sommet de la tête du dieu, il y avait une figure

[1] Voir le *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 18-19.

[2] Il y a dans le *Si-yu-ki* « des princes ». J'ai mis *du prince* pour me conformer au récit de l'histoire que je traduis.

de perroquet. Cet oiseau, les ayant vus fouiller la terre, agita ses ailes et poussa des cris effrayants. Le roi et ses soldats furent saisis d'épouvante et tombèrent à la renverse. (Revenus à eux), ils se retirèrent précipitamment.

Dans ce couvent, il y avait un *Stoûpa* dont la coupole tombait en ruines. Les religieux ayant voulu prendre les richesses (cachées au-dessous du dieu) pour subvenir aux réparations, la terre trembla une seconde fois avec d'horribles mugissements; de sorte que personne n'osa plus approcher.

Quand le Maître de la loi fut arrivé, les religieux se réunirent et le prièrent tous ensemble d'exposer lui-même les faits anciens (relatifs à ce trésor).

Le Maître de la loi se rendit avec eux devant la statue du dieu et brûla des parfums : « Le prince royal, dit-il, retenu en otage, avait jadis déposé ici de grandes richesses pour qu'elles servissent à des œuvres méritoires. Aujourd'hui, le moment est arrivé d'ouvrir ce trésor et d'en faire l'usage prescrit. Veuillez examiner la sincérité de nos cœurs et suspendre, pendant quelque temps, les effets de votre puissance redoutable. Moi, *Hiouen-thsang*, je présiderai à l'ouverture du trésor, je pèserai la quantité de richesses qu'il renferme et je remettrai ensuite aux architectes les sommes nécessaires pour qu'ils fassent, avec régularité, les réparations; je ne souffrirai aucune dépense inutile. Daignez, Seigneur, abaisser vos divins regards et voir la vérité

En achevant ces mots, il ordonna à des ouvriers de

creuser la terre; tout se passa avec calme et sans accidents.

A la profondeur de sept à huit pieds, on trouva un vase en cuivre qui contenait plusieurs centaines de livres d'or, et plusieurs dizaines d'escarboucles. Tous les assistants furent transportés de joie, et reconnurent avec admiration la supériorité de *Hiouen-thsang*. Le Maître de la loi passa, dans ce couvent, la retraite d'été.

Le roi de ce pays faisait peu de cas des sciences et n'estimait que le *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). Mais, comme il prenait plaisir à assister aux discussions et aux conférences, il décida, non sans peine, *Hiouen-thsang* et le religieux *Hoeï-sing* (*Pradjñâkara*) à assister à une *assemblée de la Loi* dans un couvent du *Grand Véhicule.*

Là vivaient *Mo-nou-jo-kiu-che* (*Manôdjña ghôcha*), religieux du *grand Véhicule*, *A-li-ye-fa-mo* (*Âryavarma*), de l'école des *Sa-p'o-to* (des *Sarvâstivâdas*), et *K'ieou-na-po-to* (*Gouṇabhadra*), de l'école des *Mi-cha-se* (des *Mahîçâsakas*). C'étaient, tous trois, les coryphées de ce couvent; mais leur savoir n'était pas universel, et chacun d'eux ne possédait que certaines parties de la doctrine. Quoiqu'ils excellassent quelquefois sur un point, cette sorte de supériorité était fort bornée. *Hiouen-thsang*, au contraire, avait étudié complétement tous les systèmes, et quelles que fussent les questions qu'on venait lui adresser, il répondait à chacun d'après les principes de son école; de sorte que tous les docteurs finirent par s'incliner devant son savoir.

Ces conférences durèrent pendant cinq jours, après quoi l'assemblée se sépara.

Le roi, ravi de joie, donna en particulier à *Hiouen-thsang*, cinq pièces de soie unie; ses compagnons reçurent aussi des présents de différente valeur.

Après avoir passé le temps de la retraite (d'été) dans le couvent de *Cha-lo-kia* (*Charaka?*), *Hoeï-sing* (*Pradjñâkara*) s'en retourna pour obéir à l'invitation du roi de *Tou-ho-lo* (*Toukhara*). Le Maître de la loi prit donc congé de lui et se dirigea vers l'est. Quand il eut fait environ six cents li, il franchit les *montagnes noires* (l'*Indoukouch*), entra dans l'Inde du nord et arriva au royaume de *Lan-po* (*Lamghan*).

Ce royaume, qui a environ mille li de tour, possède dix couvents dont les religieux étudient tous la doctrine du *grand Véhicule*. Après s'être arrêté trois jours, il marcha vers le sud, et arriva à une petite montagne sur laquelle s'élève un *Stoûpa*. Jadis, le Bouddha, venant du sud, s'arrêta quelque temps en cet endroit. Dans la suite, les habitants, mus par un sentiment de respect et d'affection, y ont élevé cette tour.

Au nord de *Lan-po* (*Lamghan*), les pays frontières portent généralement le nom de *Mie-li-tch'e* (*Mlêtch-tch'as*).

Quand le *Tathâgata* voulut instruire et convertir les hommes, il se servit du véhicule des airs pour aller et venir, et ne voulut plus fouler la terre; car, lorsqu'il marchait à pied, la terre tremblait profondément.

A vingt li au sud de ce pays, il descendit les mon-

tagnes noires (l'*Indoukouch*), traversa une rivière et arriva au royaume de *Na-kie-lo-ho* (*Nagarhâra*).

A deux li au sud-est de la capitale, il y a un *Stoûpa* haut de trois cents pieds qui fut bâti par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Ce fut là que *Chi-kia-pou-sa* (*Çâkya bôdhisattva*), dans le deuxième *Seng-k'i* (*Asamkhya*), rencontra *Jen-teng-fo* (*Dîpamkara bouddha*). Ayant étendu à terre son vêtement de peau de cerf et déployé ses cheveux pour se préserver de la boue du sol, il reçut une prédiction (sur sa destinée future).

Quoique, depuis cette époque, le monde ait passé par le *Kalpa de la destruction* (*Samvartta kalpa*), ce monument subsiste toujours. Les *Dêvas* répandent des fleurs et lui offrent constamment leurs hommages.

Quand le Maître de la loi fut arrivé à ce *Stoûpa*, il le salua avec respect et en fit plusieurs fois le tour.

A côté, se trouvait un vieux *Çramaṇa* qui expliqua à *Hiouen-thsang* la cause et l'origine de sa construction.

« Puisque ce fut dans le deuxième *Seng-k'i* (*Asamkhya*), lui demanda le Maître de la loi, que le *Bôdhisattva* déploya ses cheveux, depuis le deuxième *Seng-k'i* (*Asamkhya*) jusqu'au troisième, il s'est écoulé un nombre infini de *Kalpas*. Dans chacun de ces *Kalpas*, le monde a dû bien des fois périr et renaître. Or, comme aux époques d'incendie universel, le mont *Sou-mi-liu* (*Soumêrou*) lui-même a été réduit en cendres, comment ce monument a-t-il pu échapper seul aux ravages du feu? »

— « Lorsque le monde était détruit, répondit le vieillard, cette tour subissait aussi la destruction générale;

et quand le monde renaissait, elle reparaissait aussi, au même endroit, dans son état primitif. Or, si le *Souméroù* renaît constamment après sa destruction, comment ce monument sacré aurait-il été le seul à ne pas renaître? Cette comparaison doit suffire pour dissiper vos doutes. »

Au-dessus, on a élevé une tour qui est devenue célèbre.

Plus loin, à dix li au sud-ouest, il y a un *Stoûpa;* ce fut là que *Fo* (le *Bouddha*) acheta des fleurs.

Plus loin, au sud-est, on passe un sommet sablonneux, et, au bout de dix li, on arrive à la ville appelée *Fo-ting-ko-tching* « la ville du sommet du crâne de *Fo* » (*Bouddhôçnicha poura?*).

Dans cette ville, il y a un pavillon à deux étages. Dans le second étage, il y a une petite tour formée de *sept choses précieuses* où est renfermé l'os du sommet du crâne de *Fo* (*Ouçnicha*). Cet os a un pied et deux pouces de circonférence. On y distingue clairement les petits trous des cheveux. Sa couleur est d'un blanc jaunâtre; il est renfermé dans une boîte précieuse. Ceux qui veulent connaître la mesure de leurs péchés ou de leurs vertus, broient du parfum en poudre, et en forment une pâte molle qu'ils enveloppent dans de la soie et déposent sur l'os; puis ils referment la boîte. L'apparence que présente ce parfum, quand on le retire, détermine le degré de leur bonheur ou de leur malheur.

Hiouen-thsang obtint la figure moulée de l'*Arbre de l'intelligence* (*Bôdhidrouma*); le plus âgé des *Çramaṇas* qui l'accompagnaient obtint la figure du *Bouddha*, et le plus jeune, la figure d'un lotus.

Le brâhmane préposé à la garde de l'os sacré fut ravi de joie. Il se tourna vers *Hiouen-thsang,* fit claquer ses doigts et répandit des fleurs. « Maître, s'écria-t-il, ce que vous avez obtenu est extrêmement rare, et montre clairement que vous possédez déjà une portion du *Pou-ti* (*Bôdhi*) *de l'intelligence.*

Il y avait encore d'autres objets de vénération :

1° La tour du crâne, qui avait la forme d'une feuille de lotus;

2° La prunelle du *Bouddha*, grosse comme le fruit *Naï* (de l'*âmra*), dont l'éclat était si brillant qu'elle rayonnait en dehors de la boîte;

3° Le *saṃghâṭi* (sorte de vêtement) du *Bouddha*, fait de coton d'une finesse extraordinaire;

4° Le bâton du *Bouddha*, dont les anneaux étaient en fer poli et la hampe en bois de sandal.

Le Maître de la loi obtint la permission d'adorer toutes ces reliques, et d'épancher de son âme attristée tous ses sentiments de respect. A cette occasion, il donna cinquante monnaies d'or, mille monnaies d'argent, quatre bannières en soie, deux pièces de brocart et deux habits complets de religieux. Après quoi, il répandit une grande quantité de fleurs, fit ses salutations d'adieu et sortit.

Il apprit, en outre, qu'à vingt li au sud-ouest de la ville *Teng-kouang-tch'ing* (*Pradîparasmi poura* ou *Pradîpaprabhâ poura?*), il y avait une caverne où avait demeuré le roi des dragons, *Kiu-po-lo* (*Gopâla Nâga râdjâ*). Jadis, le *Tathâgata*, ayant dompté ce dragon, laissa son ombre dans cette caverne.

Le Maître de la loi voulut y aller pour lui rendre ses hommages; mais on lui annonça que les chemins étaient déserts et dangereux, et qu'ils étaient infestés de brigands. On ajouta que depuis deux ou trois ans, on n'avait pas revu la plupart des hommes qui y étaient allés, et que, pour cette raison, les visiteurs devenaient fort rares.

A l'époque où le Maître de la loi voulut aller adorer l'ombre du *Bouddha*, les envoyés que le roi *Kia-pi-che* (*Kapiça*) avait chargés de l'accompagner, éprouvèrent un vif désir de le voir promptement revenir. Ils ne se soucièrent plus de rester davantage, et firent tous leurs efforts pour détourner le Maître de la loi de cette périlleuse excursion.

Il serait difficile, leur répondit-il, même pendant cent mille *Kalpas*, de rencontrer une seule fois la véritable ombre du *Bouddha;* comment pourrais-je être arrivé jusqu'ici sans aller l'adorer? Pour vous, partez tout doucement; aussitôt que j'y serai resté quelque temps, je me hâterai de vous rejoindre.

Sur ces entrefaites, il partit seul, et, étant arrivé à la ville *Teng-kouang-tch'ing* (*Pradîparasmi poura* ou *Pradîpaprabhâ poura?*), il entra dans un *Kia-lan* (*Sañghârâma*) et s'informa de la route qu'il devait suivre; mais il ne trouva personne qui consentît à lui servir de guide. Il aperçut ensuite un jeune garçon qui lui dit : « La ferme du couvent est tout près d'ici, je vais vous y conduire En disant ces mots, il partit avec lui.

Arrivé à la ferme, il y passa la nuit et trouva un vieillard qui connaissant l'endroit indiqué, se mit en route

avec lui. A peine avaient-ils fait quelques li, que cinq brigands s'avançèrent sur eux, l'épée à la main.

Le Maître de la loi ôta son bonnet et laissa voir son habit de religieux. « Maître, lui dit un des brigands, où voulez-vous aller? »

— « Je désire, répondit-il, aller adorer l'ombre du *Bouddha.* »

« Maître, reprit-il, n'avez-vous pas entendu dire qu'en ces lieux, il y a des brigands? »

— « Les brigands sont des hommes, lui dit *Hiouen-thsang*. Maintenant que je vais adorer le *Bouddha*, quand les chemins seraient remplis de bêtes féroces, je marcherais sans crainte; à plus forte raison ne dois-je pas avoir peur de vous, qui êtes des hommes dont le cœur est doué de pitié! »

En entendant ces mots, ces brigands furent touchés et ouvrirent leur cœur à la foi.

Hiouen-thsang partit aussitôt pour aller faire ses dévotions à la grotte.

Elle est située à l'est d'un ruisseau qui coule entre deux montagnes. Dans un mur de pierre, où elle est creusée, on voit une sorte de porte qui s'ouvre au couchant. Lorsque *Hiouen-thsang* eut plongé les yeux dans la grotte, elle lui parut sombre et ténébreuse, et il ne put rien apercevoir.

« Maître, lui dit le vieillard, entrez tout droit; quand vous aurez touché la paroi orientale, faites cinquante pas en arrière et regardez juste à l'est : c'est là que réside l'ombre. »

Le Maître de la loi entra dans la grotte et s'avança sans guide. Au bout de cinquante pas, il heurta la paroi orientale; puis, fidèle à l'avis du vieillard, il recula et resta debout. Alors, animé d'une foi profonde, il fit cent salutations, mais il ne vit rien. Il se reprocha amèrement ses fautes, pleura en poussant de grands cris et s'abandonna à la douleur. Ensuite, avec un cœur plein de sincérité, il récita dévotement le *Ching-man-king* (le *Çrîmâlâdêvi siñhanâda soûtra*), etc. et les *Gâthâs* (louanges en vers) des *Bouddhas*, en se prosternant après chaque strophe.

Lorsqu'il eut fait ainsi une centaine de salutations, il vit apparaître sur le mur oriental une lueur, large comme le pot d'un religieux, qui s'éteignit à l'instant.

Pénétré de joie et de douleur, il recommença ses salutations, et, de nouveau, il vit une lumière de la largeur d'un bassin, qui brilla et s'évanouit comme un éclair. Alors, dans un transport d'enthousiasme et d'amour, il jura de ne point quitter cet endroit avant d'avoir vu l'ombre de l'*Honorable du siècle* (du *Bouddha*).

Il continua ses hommages, et, après qu'il eut fait encore deux cents salutations, soudain, toute la grotte fut inondée de lumière, et l'ombre de *Jou-laï* (du *Tathâgata*), d'une blancheur éclatante, se dessina majestueusement sur le mur, comme lorsque les nuages s'entr'ouvrent et laissent apercevoir tout à coup l'image merveilleuse de la *montagne d'or*. Un éclat éblouissant éclairait les contours de sa face divine. *Hiouen-thsang* contempla longtemps, ravi, en extase, l'objet sublime et

incomparable de son admiration. Le corps du Bouddha et sa *Kia-cha* (*Kachâya*, son vêtement religieux) étaient d'un jaune rouge; depuis les genoux jusqu'en haut, les beautés de sa personne brillaient en pleine lumière; mais le dessous de *son trône de lotus* était comme enveloppé dans un crépuscule.

A gauche, à droite et derrière le *Bouddha*, on voyait au complet les ombres des *Bôdhisattvas* et des vénérables *Çramaṇas* qui forment son cortége.

Après avoir été témoin de ce prodige, il ordonna, de loin, à six hommes qui se trouvaient en dehors de la porte d'apporter du feu et d'entrer, pour brûler des parfums.

Quand le feu fut arrivé, soudain l'ombre du *Bouddha* s'en retourna et disparut.

Aussitôt il ordonna d'éteindre le feu, se fit de nouveau indiquer l'endroit et, à l'instant, elle reparut devant lui.

Parmi les six hommes, cinq purent la voir; mais il y en eut un qui ne vit absolument rien. Cela ne dura que quelques instants.

Hiouen-thsang, ayant vu clairement ce phénomène divin, se prosterna avec respect, célébra les louanges du *Bouddha* et répandit des fleurs et des parfums; après quoi la lumière céleste s'éteignit. Alors il fit ses adieux et sortit. Le brâhmane qui l'avait accompagné fut aussi ravi qu'émerveillé de ce miracle : « Maître, lui dit-il, sans la sincérité de votre foi et l'énergie de vos vœux, vous n'auriez pu voir un tel prodige. »

En dehors de la porte de la grotte, il y a encore beaucoup de vestiges du *Saint* (du *Bouddha*). — Le reste comme dans la *Relation particulière*[1].

En s'en retournant ensemble, ils retrouvèrent les cinq brigands qui brisèrent leurs armes, et ne prirent congé d'eux qu'après avoir reçu *les défenses* (de la discipline religieuse).

Après avoir visité la grotte, il rejoignit ses compagnons de voyage, fit cinq cents li au sud-est à travers les montagnes et arriva au royaume de *Kien-t'o-lo* (*Gandhara*)[2], qui, du côté de l'est, est voisin du fleuve *Sin-tou* (*Sindh — Indus*). La capitale s'appelle *Pou-lou-cha-pou-lo* (*Pourouchapoura*). Ce royaume a produit, depuis l'antiquité, beaucoup de sages, de saints et d'auteurs de *Çâstras*, savoir : *Na-lo-yen-t'ien* (*Nârâyâna dêva*), *Wou-tcho-pou-sa* (*Asaṁgha bôdhisattva*), *Chi-thsin* (*Vasoubandhou bôdhisattva*), *Fa-k'ieou* (*Dharmatrâta*), *Jou-i* (*Manôrhita*), *Hie-ts'un* (*Parçvika*), etc., etc.

Au nord-est de la capitale, il y a une tour précieuse où était placé jadis le pot du *Bouddha*.

Dans la suite, il a voyagé dans divers royaumes; actuellement, il se trouve à *Po-la-na-sse* (*Varâṇaçî—Bénarès*).

En dehors de la ville, à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix li au sud-est, s'élève un (arbre) *Pi-po-lo* (*Pippala*), haut d'environ cent pieds. Les quatre *Bouddhas* passés se sont assis sous son ombre. On voit encore aujourd'hui

[1] Voyez *Si-yu-ki*, liv. II, fol. 13 *verso*.
[2] Inde du nord.

les statues de ces quatre *Tathâgatas*. Les neuf cent quatre-vingt-seize *Bouddhas* futurs doivent s'y asseoir pareillement.

A côté de cet arbre, il y avait un *Stoûpa* haut de quatre cents pieds, qui fut construit par le roi *Kia-ni-sse-kia* (*Kanichka*). La partie qui en reste a un li et demi de tour, et s'élève encore à cent cinquante pieds. Ce *Stoûpa* était couronné par une coupole en diamant (*sic*).

Dans les vingt-cinq étages (de la tour), il y avait un *ho* (dix boisseaux chinois) de reliques (*çarîras*) du *Bouddha*.

A cent pas au sud-ouest de ce *Stoûpa*, s'élève une statue en pierre blanche, haute de dix-huit pieds, dont la face est tournée vers le nord. En cet endroit, éclatent une multitude de prodiges; et, communément, il y a des hommes qui voient la statue se mouvoir, pendant la nuit, autour du grand *Stoûpa*.

A cent li au nord-ouest du *Kia-lan* (*Saṃghârâma*) de *Kia-ni-sse-kia* (*Kanichka*), on passe un large fleuve, et l'on arrive à la ville de *Pou-se-kia-lo-fa-ti* (*Pouchkalavatî*).

A l'est de cette ville, il y a un *Stoûpa* qui fut bâti par *Wou-yeou* (*Açôka*). Dans cet endroit, les quatre *Bouddhas* passés expliquèrent la *Loi*.

Dans l'intérieur d'un *Kia-lan* (*Saṃghârâma*), situé à quarante ou cinquante li au nord de la ville, il y a un *Stoûpa* haut de deux cents pieds, qui fut bâti par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Jadis, lorsque *Chi-kia-fo* (*Çâkya bouddha*) menait la vie d'un *Pou-sa* (*Bôdhisattva*), il ai-

mait à répandre des bienfaits. Pendant mille existences, il régna dans ce royaume. Cet endroit est celui où, pendant mille existences, il fit l'aumône de ses yeux.

Ces sortes de monuments sacrés sont innombrables. Le Maître de la loi put les voir tous et leur offrir ses hommages.

Toutes les fois qu'il arrivait à une grande tour (*Stoûpa*) ou à un grand *Kia-lan* (*Sam̃ghârâma*), il distribuait aux religieux une partie de l'or, de l'argent, des soieries et des vêtements que le roi de *Kao-tch'ang* (des Oïgours) lui avait donnés; il ne partait qu'après avoir fait ces sortes d'offrandes pour montrer l'ardeur de sa foi.

De cet endroit, il se rendit à la ville de *Ou-to-kia-han-tch'a* (*Outakhanda*). Il partit ensuite au nord de la ville, traversa des montagnes et des vallées, et, après avoir fait six cents li, il entra dans le royaume de *Ou-tchang-na* (*Oudyâna*).

Sur les deux rives du fleuve *Sou-p'o-so-tou* (*Çoubhavastou*), il y avait jadis quatorze cents *Kia-lan* (*Sam̃ghârâmas*), où l'on comptait dix-huit mille religieux; maintenant, ils sont la plupart déserts, et le nombre de leurs habitants est considérablement réduit.

Les religieux qui y observent les règles de la discipline et conservent la tradition de la doctrine, se divisent en cinq écoles : 1° *Fa-mi-pou* (les *Dharmagouptas*) « les gardiens de la *Loi* »; 2° *Hoa-ti-pou* (les *Mahîçâsakas*) « ceux qui instruisent la terre »; 3° *In-kouang-pou* (les *Kâçyapîyas*) « les sectateurs de *Kâçyapa* »; 4° *Choue-i-tsie-yeou-pou* (les *Sarvâstivâdas*) « ceux qui affirment

l'existence de toutes choses »; 3° *Ta-tchong-pou* (les *Mahâsaṃghikas*) « ceux de la Grande assemblée ».

Beaucoup de rois de ce pays ont choisi pour résidence la ville de *Moung-kie-li* (de *Mongali?*) qui est riche et fort peuplée.

A quatre ou cinq li à l'est de cette ville, il y a un grand *Stoûpa* où l'on voit éclater une multitude de prodiges. Ce fut là que, jadis, le *Bouddha* remplit le rôle de *Kchânti-dêva* « le *Dêva* qui endure la honte », régna sous le nom de *Kie-li-ouang* (*Kalirâdjâ*) et mutila ses membres.

A deux cent cinquante li au nord-est de la ville, on entre dans une grande montagne et l'on arrive à la source du dragon *A-po-lo-lo* (*Apalâla*); c'est la source supérieure du fleuve *Sou-p'o*[1] (*Çoubhavastou*) qui coule au sud-ouest.

Dans ce pays, on éprouve un froid rigoureux, et l'on y voit constamment de la glace pendant le printemps et l'été. Souvent la neige vole en tourbillons mêlés de pluie, brillant de cinq couleurs; on dirait des nuages de fleurs qui volent dans l'air.

A trente li au sud-ouest de la source du dragon, sur une large pierre de la rive septentrionale du fleuve (*Çoubhavastou*), on voit les traces des pas du *Bouddha*, qui paraissent longues ou courtes suivant le degré de la vertu des hommes et de l'énergie de leurs vœux. Jadis, lorsque le *Bouddha* voulut dompter le dragon *A-po-lo-lo* (*Apalâla*), il vint dans cet endroit et ne le quitta qu'après y avoir laissé la trace de ses pas.

[1] Je lis ainsi d'après le *Si-yu-ki*.

Après avoir suivi le cours du fleuve sur une étendue de trente li, on trouve une pierre où *Jou-lai* (le *Tathâgata*) lava ses vêtements. On y distingue nettement les raies du tissu de la *Kia-cha* (*Kachâya*, vêtement brun de religieux), semblables à des nervures de feuilles.

A quatre cent li au sud de la ville, on arrive à la montagne de *Hi-lo*. Ce fut en cet endroit que jadis *Jou-laï* (le *Tathâgata*), après avoir entendu la moitié d'un *gâthâ*, témoigna sa reconnaissance aux *Yo-tcha* (*Yakchas*) et leur fit l'aumône de son corps.

A cinquante li à l'ouest de la ville de *Moung-kie-li* (*Mongali?*), on passe un grand fleuve et l'on arrive à *la tour rouge* (*Lou-hi-ta-kia-sou-tou-po—Lohitaka stoûpa*), qui est haute de cent pieds, et dont la construction est due au roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Ce fut en cet endroit que, jadis, *Jou-laï* (le *Tathâgata*), lorsqu'il remplissait le rôle de *Tse-li-wang* (*Mâitrîbala râdjâ?*) « roi doué d'une forte affection », perça son corps avec un couteau et le donna à cinq *Yo-tcha* (*Yakchas*).

A trente li au nord de la ville, on arrive au *Stoûpa* appelé *Ko-pou-to-chi-sou-tou-po*, (*Adbhoûtâçma stoûpa*) « *Stoûpa* de pierre extraordinaire », qui est haut de trente pieds.

Jadis, en cet endroit, le *Bouddha* exposa la *Loi* en faveur des hommes et des *dêvas*. Après le départ du *Bouddha*, on vit ce *Stoûpa* sortir subitement du sein de la terre

A l'ouest de la tour, on passe un grand fleuve, et, au bout de trois à quatre li, on arrive à un couvent

(*Vihâra*) où se voit la statue d'*A-fo-lou-tchi-to-i-chi-fa-lo-pou-sa* (d'*Avalôkitêçvara bôdhisattva*) dont la puissance divine brille avec éclat.

Au nord-est de la ville, on franchit des montagnes, on traverse des vallées et l'on remonte le fleuve *Sin-tou* (*Sindh* — *Indus*). La route est extrêmement dangereuse; tantôt on monte en se cramponnant à des chaînes de fer, tantôt on passe en franchissant des ponts volants, et après avoir fait ainsi dix li [1], on arrive à la vallée de *Ta-li-lo* (*Dalila?*); c'était là qu'existait jadis la résidence du roi d'*Ou-tchang-na* (*Oudyâna*).

A côté d'un *Kia-lan* (*Sam̃ghârâma*) qui s'élève au milieu de cette vallée, on voit la statue de *Tse-chi-pou-sa* (*Mâitrêya bôdhisattva*) sculptée en bois. Elle est entièrement dorée, et sa hauteur est de cent pieds. Elle fut exécutée par les soins de *Mo-t'ien-ti-kia-a-lo-han* (de l'*Arhat Madhyântika*), qui, par la force divine qui le faisait pénétrer en tous lieux, enleva un artiste jusqu'au ciel *Tou-se-to-t'ien* (des *Touchitas*), et lui fit voir la figure merveilleuse de *Tse-chi* (*Mâitrêya bôdhisattva*). Après trois voyages successifs, ce travail arriva à sa perfection.

Au sud de la ville de *Ou-to-kia-han-tch'a* (*Outakhanḍa*), on passe le fleuve *Sin-tou* (*Sindh*), qui est large de trois à quatre li et roule avec rapidité ses eaux pures et transparentes. Des dragons venimeux et des animaux malfaisants habitent au fond de ce fleuve. Tous ceux qui le passent, en portant soit des joyaux extraordinaires de

[1] Il y a mille li dans le *Si-yu-ki*, liv. III, fol. 8.

l'Inde, soit des fleurs rares ou des reliques (*çarîras*), voient subitement leur barque s'engloutir sous les flots.

Après avoir traversé ce fleuve, on arrive au royaume de *Ta-tcha-chi-lo* (*Takchaçîla*)[1].

A douze ou treize li au nord de cette ville, il y a un *Stoûpa* qui fut bâti par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*).

En tous temps, il brille d'un éclat divin. Ce fut en cet endroit, que jadis *Jou-laï* (le *Tathâgata*), menant la vie d'un *Pou-sa* (*Bôdhisattva*), fut roi d'un grand royaume sous le nom de *Tchen-ta-lo-po-la-po* (*Tchandraprabha*), et que, désirant ardemment d'obtenir l'*intelligence* (parvenir à l'état de *Bouddha*), il fit l'aumône de mille têtes[2].

A côté de la tour, il y a un *Kia-lan* (*Sam̃ghârâma*). Jadis, *Keou-mo-lo-to* (*Koumâralabdha*), l'un des maîtres de l'école *King-pou* (des *Sâutrântikas*), composa dans ce lieu une multitude de *Çâstras*.

En partant de là, à une distance de sept cents li au sud-est, on trouve la ville de *Seng-ho-pou-lo* (*Siñhapoura*).

Lorsqu'on a quitté les frontières septentrionales de *Takchaçîla*, on passe le fleuve *Sin-tou* (*Sindh*), et à vingt li au sud-est, on traverse une grande porte en pierre. Ce fut en cet endroit que le prince royal *Mo-ho-sa-to* (*Mahâsattva koumâra râdjâ*) fit l'aumône de son corps pour apaiser la faim des sept petits d'un tigre.

Dans l'origine, la terre avait été teinte du sang du Prince royal (*Koumâra râdjâ*). Aujourd'hui, elle est en-

[1] Inde du nord

[2] C'est-à-dire les têtes qu'il eut pendant mille existences successives

core rouge, et les plantes et arbres conservent la même couleur.

En partant de là[1] au sud-est, après avoir fait cinq cents li à travers les montagnes, il arriva au royaume de *Ou-la-chi* (*Ouraçí*).

Plus loin, au sud-est, *Hiouen-thsang* gravit des hauteurs couvertes de précipices, traversa un pont en fer, et, après avoir fait mille li, il arriva au royaume de *Kia-chi-mi-lo* (*Kachmire*).

A l'ouest, la capitale est voisine d'un grand fleuve; elle possède cent couvents où l'on compte cinq mille religieux. Il y a quatre *Stoûpas*, aussi remarquables par leur élévation que par leur magnificence, qui furent bâtis jadis par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Chacun d'eux renferme environ un *ching*[2] des *che-li* (*çarîras*) « reliques » de *Jou-laï* (du *Tathâgata*).

Quand le Maître de la loi commença à traverser les frontières de ce pays, il arriva à la *porte de pierre* qui est la porte occidentale de ce royaume. Le roi ordonna au frère cadet de sa mère d'aller au-devant de lui avec des chars et des chevaux.

Lorsqu'il eut passé par la porte de pierre, il visita successivement tous les *Kia-lan* (*Saṁghârâmas*) et y fit ses dévotions. Il passa la nuit dans un couvent (*Vihâra*) appelé *Hou-se-kia-lo* (*Houchkara?*). Pendant la nuit, les religieux virent en songe un esprit qui leur dit : « Ce

[1] C'est-à-dire à partir de la grande porte en pierre, située à deux cents li au sud-est du fleuve *Sindh*

[2] Mesure chinoise

religieux étranger vient du *Mo-ho-tchi-na* (*Mahâtchina*) « de la grande Chine »; il désire étudier les *King* (*Soûtras*), et voyager dans l'Inde pour voir et adorer les monuments sacrés. »

— « Nous n'avons jamais entendu parler de lui, » répondirent les religieux.

« Comme il vient à cause de la *Loi*, une multitude infinie de bons esprits le suivent et l'accompagnent. Il est maintenant dans ce pays. Le bonheur que vous avez accumulé par vos vertus passées, est devenu un objet d'estime et de respect pour les hommes des contrées lointaines. Il faut vous livrer avec zèle au chant des prières et aux pratiques religieuses pour qu'ils vous louent et vous admirent. Comment pouvez-vous vous laisser aller à la paresse et rester ainsi plongés dans le sommeil? »

En entendant ces paroles, chaque religieux s'éveilla en sursaut et resta jusqu'au matin dans l'exercice de la méditation et de la prière. Puis ils vinrent tous ensemble raconter ce prodige qui ne fit que les rendre plus graves et plus appliqués à leurs devoirs. Ces pieuses pratiques durèrent plusieurs jours, (au bout desquels le Maître de la loi) commença à approcher de la ville royale. Il n'en était plus éloigné que d'un *Yeou-sun* (*Yôdjana*), lorsqu'il arriva à une *maison du bonheur* (*Dharmaçâla*).

Le roi, à la tête de tous ses officiers et des religieux de la capitale, se rendit à *la maison du bonheur* et vint au-devant de lui avec un cortége de plus de mille personnes. Le chemin était couvert de parasols et d'étendards, et toute la route était inondée de parfums et de

fleurs. Lorsqu'il fut en présence de *Hiouen-thsang*, il le combla de louanges et de marques de respect, et, de sa propre main, il répandit en son honneur une immense quantité de fleurs. Puis il le pria de monter sur un grand éléphant et marcha à sa suite.

Quand il fut arrivé à la capitale, il s'arrêta dans un couvent appelé *Che-ye-in-to-lo-sse* (*Djayendra vihâra*)[1].

Le lendemain, (le roi) le pria d'entrer dans son palais pour recevoir ses hommages et s'asseoir à sa table. En même temps, il ordonna à plusieurs dizaines de religieux d'une vertu éminente, de prendre part à ce festin. Le repas terminé, le roi invita le Maître de la loi à ouvrir des conférences sur les points difficiles de la doctrine.

Ayant appris que l'amour de l'étude l'avait fait venir des contrées lointaines, et que, lorsqu'il voulait lire, il se trouvait dépourvu de textes, (le roi) lui donna aussitôt vingt copistes pour écrire des *king* (*soûtras*) et des *lun* (*çâstras*), et, en outre, cinq serviteurs qu'il chargea d'exécuter ses ordres et de lui fournir, aux frais du trésor, tout ce dont il aurait besoin.

Les religieux avaient à leur tête un maître de la loi d'une vertu éminente, qui observait, avec une pureté sévère, les règles de la discipline. Il était doué d'une intelligence profonde, et sa vaste instruction embrassait toutes les parties de la science. Ses talents et ses lumières avaient quelque chose de divin, et son âme bienveillante

[1] Ce couvent avait été construit par le beau-père du roi (*Note de l'auteur chinois*.)

était remplie d'affection pour les sages et d'estime pour les lettrés. Aussi aimait-il à inviter cet hôte illustre qui était pour lui un objet d'admiration. De son côté, *Hiouen-thsang* l'interrogeait à cœur ouvert et se livrait jour et nuit à l'étude avec un zèle infatigable. Il pria donc ce vénérable maître (*Âtchâryya*) de lui expliquer les *lun* (*çâstras*).

Ce religieux avait alors soixante et dix ans, et ses forces étaient affaiblies par l'âge. Mais, ayant eu le bonheur de rencontrer un homme d'une capacité divine, il fit tous ses efforts pour lui communiquer sa science. Avant midi, il lui expliqua le *Kiu-che* (*Kôchaçâstra*), et dans l'après midi, le *Chun-tching-li-lun* (le *Niyâya anousâra çâstra,* de *Sam̃ghabhadra*). Après la première nuit, il lui expliqua le *In-ming-lun* (*Hêtouvidyâ çâstra*) et le *Ching-ming-lun* (*Çabdavidyâ çâstra*).

Depuis ce moment, tous les hommes d'étude des différentes parties du royaume se réunirent en foule (pour assister à ces conférences).

Le Maître de la loi, guidé par les explications, comprenait les textes sans que rien lui échappât; il approfondissait avec un vif intérêt ce qu'ils avaient d'obscur, et finissait par en découvrir les mystères les plus cachés.

Le Docteur était ravi de joie et ne pouvait se lasser de le louer et de l'admirer. « Ce religieux de la Chine, dit-il à ceux qui l'entouraient, est doué d'une rare intelligence et d'une énergie invincible; dans toute cette assemblée, il n'est personne qui puisse l'effacer. Par ses lumières et sa vertu, il est capable de continuer les nobles

exemples des frères de *Chi-thsin* (*Vasoubandhou*). Je ne regrette qu'une chose, c'est que, né dans un royaume lointain, il n'ait pu recueillir de bonne heure les précieuses leçons que nous ont léguées les sages et les saints.

A cette époque, il y avait, parmi l'assemblée, des religieux versés dans le *grand Véhicule* (*Mahâyâna*) : c'étaient *Pi-chou-tho-seng-ho* (*Viçouddhasiñha*), *Chin-na-fan-tou* (*Djinabandhou*); des religieux de l'école des *Sa-p'o-to* (*Sarvâstivâdas*) : c'étaient *Sou-kia-mi-to-lo* (*Sougatamitra*), *Po-sou-mi-to-lo* (*Vasoumitra*); des religieux de l'école des *Seng-k'i* (des *Mahâsaṁghikas*) : c'étaient *Sou-li-ye-ti-po* (*Soûryadéva*) et *Chin-na-ta-lo-to* (*Djinatrâta*).

Depuis des siècles, le savoir avait été en grand honneur dans ce royaume; aussi admirait-on ces religieux, qui se distinguaient autant par la pureté du caractère et la solidité de la vertu, que par l'éclat du talent et la richesse des explications.

Mais, bien que les religieux de ce pays fussent loin d'atteindre à leur renommée, ils étaient fort supérieurs aux autres hommes.

Quand ils eurent vu que *Hiouen-thsang* était loué avec enthousiasme par les grands docteurs, ils se mirent à l'interroger, à l'envi, sur les points les plus difficiles.

De son côté, le Maître de la loi, dont l'esprit s'éclairait de jour en jour, leur répondait sans embarras ni hésitation. Depuis ce moment, tous les sages furent remplis de confusion et s'inclinèrent devant son savoir.

Ce royaume était, dans l'origine, un étang de dragons

(*Nâgahrada*). La cinquantième année après le *Nie-pan* (le *Nirvâṇa*) du *Bouddha*, un disciple de *A-nan* (d'*Ânanda*), nommé le vénérable *Mo-t'ien-ti-kia* (*Madhyântika Arhân*), convertit *le roi des dragons* (*Nâgarâdjâ*). Celui-ci quitta l'étang, bâtit cinq cents *Kia-lan* (*Sam̃ghârâmas*), et invita ses sages et les saints à venir y demeurer pour recevoir ses hommages.

Dans la suite des temps, dans la quatre centième année après le *Nie-pan* (*Nirvâṇa*) de *Jou-laï* (du *Tathâgata*), le roi *Kia-ni-sse-kia* (*Kanichka*), à la demande de *Hie-ts'un* (l'Âtchâryya *Parçvika*), appela tous les saints hommes qui, dans la doctrine exotérique, avaient approfondi les *Trois Recueils* (*Tripiṭaka*), et dans la science ésotérique, les *cinq Traités lumineux* (*Ou-ming*); savoir: 1° le *Çabdavidyâ;* 2° le *Hêtouvidyâ;* 3° l'*Adhyâtmavidyâ;* le 4° *Tchikitsavidyâ;* 5° le *Çilpasthânavidyâ.*

Il en vint quatre cent quatre-vingt-dix-neuf. Avec *Chi-yeou* (*Vasoumitra*), ils formèrent une réunion (un concile) de cinq cents sages qui rassemblèrent les écritures des *Trois Recueils.*

D'abord, ils composèrent, en dix mille *çlôkas*, le *Ou-po-ti-cho-lun* (l'*Oupadêça çâstra*), pour expliquer le *Sou-ta-lan-thsang* (*Soûtrapiṭaka*) « le Recueil des *Soûtras* »; ensuite ils composèrent, en cent mille *çlôkas*, le *Pi-naï-ye-pi-p'o-cha-lun* (*Vinaya vibhâchâ çâstra*), pour expliquer lè *Pi-naï-ye-thsang* (*Vinayapiṭaka*) « le Recueil de la discipline »; enfin ils composèrent, en cent mille *çlôkas*, le *A-pi-ta-mo-pi-p'o-cha-lun* (*Abhidharma vibhâchâ çâstra*), pour expliquer le *A-pi-ta-mo-thsang* (*Abhi-*

dharma piṭaka) « le Recueil de la *Métaphysique* ». Ces trois cent mille *çlôkas* renferment neuf cent soixante mille mots.

Le roi fit graver, sur des feuilles de cuivre, les textes de ces *çâstras*, et les renferma dans une caisse en pierre qui fut scellée et ornée d'une inscription. Puis, il construisit un grand *Stoûpa* et déposa dans l'intérieur ces textes vénérés, dont il confia la garde à une troupe de *Yo-tcha* (*Yakchas*) « démons ». Si leur sens profond a été remis en lumière, on le doit uniquement aux travaux de ce concile.

Hiouen-thsang resta ainsi, dans ce royaume, pendant deux années entières, et, après avoir étudié à fond les *King* (*Soûtras*) et les *Lun* (*Çâstras*), et visité avec respect tous les monuments sacrés, il prit congé des religieux. Alors, se dirigeant au sud-ouest, il franchit des montagnes, traversa des torrents, et, après avoir fait sept cents li, il arriva au royaume de *Pouan-nou-tsie* (*Panoutcha,* le *Pantch* actuel).

De là il tourna à l'est, et, après avoir fait quatre cents li, il arriva au royaume de *Ko-lo-che-pou-lo* (*Râdjapoura*)[1].

De là, au sud-est, on descend des montagnes, on traverse des rivières, et, au bout de deux cents li, on arrive au royaume de *Tse-kia* (*Tchêka*)[2].

Depuis *Lan-p'o* (*Lamghan*) jusqu'à ce pays, comme les habitants vivent sur une frontière rude et inculte, ils

[1] Inde du nord.

[2] Inde du nord

diffèrent sensiblement des Indiens par leurs coutumes, leurs vêtements et leur langage; leurs mœurs sont vicieuses et grossières.

Deux jours après avoir quitté le royaume de *Ko-lo-che-pou-lo* (*Rádjapoura*), il passa le fleuve *Tchen-ta-lo-p'o-kia* (*Tchandrabhâga*) et arriva à la ville de *Che-ye-pou-lo* (*Djayapoura*), où il passa la nuit dans un couvent d'hérétiques. Ce couvent était situé hors de la porte occidentale de la ville et comptait, à cette époque, une vingtaine de disciples.

Le lendemain, il arriva à la ville de *Che-kie-lo* (*Çâkala*). On y voit un couvent qui renferme une centaine de religieux. Ce fut là que, jadis, *Chi-th'sin-pou-sa* (*Vasoubandhou bôdhisattva*) composa le traité *Ching-i-ti-lun* (*Anouttarârthasatya çâstra?*).

A côté de ce couvent, s'élève un *Stoûpa* haut de deux cents pieds. Les quatre *Bouddhas* passés ont expliqué la *Loi* en cet endroit; on y voit encore les traces de leurs pas.

De là il sortit de la ville de *Na-lo-seng-ho* (*Nârasiñha*), du côté de l'est, et arriva à une forêt de *Po-lo-che* (*Palâças*) « *Butea frondosa* », où il rencontra une cinquantaine de brigands. Ceux-ci, après avoir enlevé à *Hiouen-thsang* et à ses compagnons leurs habits et leurs provisions, les poursuivirent, l'épée à la main, jusque dans un étang desséché qui était situé au midi du chemin, et voulurent les massacrer tous. Heureusement que le lit de l'étang était tout couvert de buissons épineux et de plantes rampantes. Les *Çramaṇas* qui accompagnaient

le Maître de la loi, ayant percé du regard ce fourré épais, découvrirent sur le bord méridional de l'étang une cavité creusée par les eaux, qui pouvait contenir plusieurs personnes. Ils en avertirent secrètement le Maître de la loi et s'y enfoncèrent avec lui; puis, ils s'échappèrent et coururent précipitamment vers le sud-est. Au bout de deux ou trois li, ils rencontrèrent un brâhmane qui labourait, et lui racontèrent de quelle manière ils avaient été assaillis et dépouillés par des brigands.

A ce récit, le brâhmane frémit d'horreur. De suite, il dételа ses bœufs et se dirigea avec le Maître de la loi vers le village voisin. Il convoqua les habitants aux sons de la conque et au bruit du tambour, et, bientôt, il eut trouvé quatre-vingts hommes qui s'armèrent à la hâte et coururent à la recherche des brigands. Mais ceux-ci, à la vue de cette multitude, se dispersèrent et s'enfuirent au fond des bois. Le Maître de la loi retourna vers l'étang et délivra plusieurs hommes que les brigands avaient liés et garrottés [1]. Ceux qui l'accompagnaient, leur distribuèrent des vêtements et les ramenèrent au village pour y passer la nuit. Tous pleuraient et poussaient des cris perçants. Mais le Maître de la loi conservait un visage riant, et ne donnait aucun signe de douleur.

« Maître, lui dirent ses compagnons, les brigands nous ont enlevé tous nos bagages et nos provisions, et ce n'est qu'avec peine que nous avons conservé la vie. Dans cette

[1] L'auteur a omis de dire plus haut, qu'un certain nombre d'hommes avaient été pris et garrottés par les brigands

circonstance, nos fatigues et nos dangers sont arrivés à leur comble. C'est pourquoi quand nous reportons notre pensée sur les cruels événements de la forêt, tout à coup notre âme est déchirée de douleur. Maître, comment se fait-il qu'au lieu de gémir avec nous, vous conserviez un air riant et joyeux? »

— « La vie, répondit-il, est le plus grand bien de l'homme. Quand on a la vie sauve, à quoi bon s'inquiéter du reste? C'est pourquoi il est dit dans un livre de mon pays : La vie est le plus grand trésor du monde; tant qu'elle subsiste en nous, ce grand trésor ne saurait être oublié. Quelques vêtements et de chétives provisions méritent-ils tant de chagrins et de regrets? »

En entendant ce langage, ses compagnons comprirent avec émotion, que son âme sublime était comme une rivière pure dont on peut agiter les flots sans jamais les troubler.

Le lendemain, il arriva à la frontière orientale du royaume de *Tse-kia* (*Tchêka*), et entra dans une grande ville.

A l'ouest de la ville, et au nord de la route qui y conduit, il y avait un grand bois d'*An-mo-lo* (d'*Âmras*) « manguiers ». Dans ce bois vivait un brâhmane âgé de cent sept ans (*sic*), et qui, à le voir, ne paraissait pas avoir plus de trente ans. Il était d'une haute stature et était doué d'une profonde intelligence. Il était versé dans la doctrine du *Tchong-lun* (*Prâṇyamoûla çâstra* de *Nâgârdjouna*) et du *Pe-lun* (le *Çataçâstra* de *Dêva bôdhisattva*); de plus, il connaissait à fond les *Feï-t'o* (les *Vêdas*), etc.

Il avait deux serviteurs, tous deux centenaires. Quand le Maître de la loi parut en sa présence, il l'accueillit avec joie. A peine eut-il été informé des violences qu'il avait éprouvées de la part des brigands, qu'il envoya un de ses serviteurs pour donner ses ordres à ceux des habitants de la ville, qui étaient dévoués à la loi du *Bouddha*, et leur recommander de préparer des vivres pour le Maître de la loi.

Dans cette ville, il y avait plusieurs milliers de familles; un petit nombre d'entre elles croyaient en *Bouddha*, mais tout le reste se composait d'hérétiques (*pâchaṇḍas*).

Pendant que le Maître de la loi se trouvait dans le pays de *Kia-chi-mi-lo* (*Kachmire*), sa renommée s'était déjà répandue au loin, et tous les royaumes (voisins) connaissaient sa mission. Le serviteur parcourut la ville en criant à haute voix : « Le religieux de la Chine est arrivé; mais, à une petite distance d'ici, des brigands l'ont dépouillé de tous ses habits. Il faut que tout le monde lui en fournisse. »

A peine eut-on connaissance de cet événement que, touchés par la foi, les partisans de l'erreur abjurèrent leurs sentiments hostiles, et les notables de la ville, au nombre de plus de trois cents, accoururent au bruit de ce récit, apportant chacun une pièce de coton et des provisions de bouche, et vinrent respectueusement les déposer devant lui. Ensuite, l'ayant salué, ils l'interrogèrent à genoux.

Le Maître de la loi, après avoir fait des vœux pour

leur bonheur, exposa la doctrine des récompenses et des peines, et les conséquences des bonnes œuvres. Dociles à ses conseils, ils ouvrirent leurs cœurs à la vérité et jurèrent d'abandonner l'erreur et de rentrer dans la droite voie.

Dans cette entrevue, ils s'entretinrent avec lui d'un air joyeux, et s'en retournèrent pleins d'allégresse. Le vieillard surtout était émerveillé d'un événement aussi extraordinaire. Alors il distribua des toiles de coton à tous ses compagnons, qui eurent chacun plusieurs vêtements complets; mais, comme il n'aurait jamais pu faire usage d'une si grande quantité d'étoffes, il en offrit cinq pièces au vieillard.

Hiouen-thsang resta un mois en cet endroit et étudia les *King* (*Soûtras*), le *Pe-lun* (le *Çataçâstra*) et le *Kouang-pe-lun* (le *Çataçâstra vâipoulyam* de *Dêva bôdhisattva*). Ce docteur était un disciple de *Long-meng* (*Nâgârdjouna*). Ayant reçu lui-même les leçons du Maître, il s'exprimait avec une parfaite clarté.

De là, ayant fait cinq cents li à l'est, il arriva au royaume de *Tchînapati* et se rendit dans le couvent de *T'o-che-sa-na* (*Dhouhçasana vihâra?*), où se trouvait un religieux d'une vertu éminente, nommé *Pi-ni-to-po-la-p'o* (*Vinîtaprabha*). Il jouissait d'une grande réputation et était versé dans la connaissance des *Trois Recueils*. Il avait composé lui-même le *Ou-ouen-lun-chi* (*Pañtchaskandakaçâstra kârikâ*) et le *Weï-tchi-san-chi-lun-chi* (*Vidyâmâtrasiddhi tridaçaçâstra kârikâ*). Cette considération décida *Hiouen-thsang* à rester quatorze mois. Il étudia le *Touï-*

Ja-lun (*Abhidharma çâstra*), le *Hien-tsong-lun* (l'*Abhidharma prakaraṇa çâsana çâstra* de *Saṃghabhadra*), et le *Li-men-lun* (lisez : le *In-ming-tching-li-men-lun*, *Nyâyadvâra târaka çâstra*, de *Nâgârdjouna*), etc.

Au sud-est de la grande ville (de la capitale), il fit cinquante li et arriva au *Seng-kia-lan* de *Ta-mo-sou-fa-na* (*Tâmasavana saṃghârâma*) « couvent de la forêt obscure », où l'on comptait environ trois cents religieux de l'école *I-tsie-yeou-pou* (des *Sarvâstivâdas*). Les mille *Bouddhas* du *Kalpa* des sages (*Bhadrakalpa*) doivent tous rassembler, dans cet endroit, les hommes et les *dêvas* et leur expliquer la *Loi*.

Dans la trois centième année après le *Nirvâṇa* de *Çâkyatathâgata*, il y eut un maître des *Çâstras* nommé *Kia-to-yen-na* (*Kâtyâyana*), qui composa dans ce couvent le *Fa-tchi-lun* (lisez : le *A-pi-ta-mo-fa-tchi-lun*, *Abhidharma djnâna prasthâna*).

De là il fit cent quarante-cinq li au nord-est et arriva au royaume de *Che-lan-ta-lo* (*Djalandhara*)[1]. Quand il y fut entré, il se rendit dans le couvent *Na-kia-lo-t'o-na-sse* (*Nagaradhana vihâra*), où résidait un religieux d'une vertu éminente, nommé *Tchen-ta-lo-fa-mo* (*Tchandravarma*), qui avait approfondi les *Trois Recueils* (*Tripiṭaka*).

Hiouen-thsang alla le trouver et resta près de lui pendant quatre mois, qu'il consacra à l'étude du *Tchong-sse-fen-pi-p'o-cha-lun* (*Prakaraṇa pâda vibhâchâ çâstra?*).

De là, se dirigeant encore au nord-est, il gravit des

[1] Inde du nord

monts escarpés, traversa des lieux pleins de précipices, et, après avoir fait sept cents li, il arriva au royaume de *Kou-lou-to* (*Koulouta*)[1].

De *Kou-lou-to* (*Koulouta*), il fit sept cents li au sud, franchit des montagnes, passa des rivières et arriva au royaume de *Che-to-t'ou-lou* (*Çatadrou*)[2].

De là il fit huit cents li au sud-ouest et arriva au royaume de *Po-li-ye-ta-lo* (*Pâryâtra*)[3].

De là il fit cinq cents li à l'est et arriva au royaume de *Mo-t'ou-lo* (*Mathourâ*)[4].

On y voit encore les *Stoûpas* où ont été déposées jadis les reliques des saints disciples de *Chi-kia-jou-lai* (*Çâkyamouni tathâgata*), savoir : celles de *Che-li-tseu* (*Çâripouttra*), de *Mo-te-kia-lo-tseu* (*Mâudgalyâyana*), *de Ta-li-yen-ni-fo-ta-lo* (lisez : *Pou-la-na-mei-ta-li-ye-ni-fo-ta-lo*), (*Pûrṇamâitrâyaṇîpouttra*), de *Yeou-po-li* (*Oupali*), de *A-nan-t'o* (*Ânanda*), de *Lo-hou-lo* (*Râhoula*) et de *Man-tchou-chi-li* (*Mañdjouçrî bôdhisattva*).

Chaque année, les jours de fête (littéralement, les jours où l'on prépare le bonheur), les religieux se rassemblent en foule auprès de ces *Stoûpas*, et font séparément des offrandes à celui qui est l'objet de leur culte. Les sectateurs de l'*A-pi-ta-mo* (l'*Abhidharma*) font des offrandes à *Che-li-tseu* (*Çâripouttra*), et ceux qui se livrent à la méditation (*Dhyâna*), à *Mou-te-kia-lo-tseu*

[1] Inde du nord
[2] Inde du nord
[3] Inde centrale
[4] Inde centrale

(*Mâudgalyâyana*). Les partisans des *King* (*Soûtras* — les *Sâutrântikas*) offrent leurs hommages à *Mouan-tse-tseu* (*Poûrṇamâitrâyaṇî Pouttra*); ceux qui étudient le *Pi-naï-ye* (la *Vinaya*) « la discipline » honorent *Yeou-po-li* (*Oupali*); les *Pi-kieou-ni* (les *Bhikchouṇis*) « les religieuses » honorent *A-nan* (*Ânanda*); ceux qui n'ont pas encore reçu toutes les *défenses* (toutes les règles de la discipline) honorent *Lo-hou-lo* (*Râhoula*); ceux qui étudient le *grand Véhicule* (*Mahâyâna*) honorent tous les *Pou-sa* (*Bôdhisattvas*).

A cinq ou six li à l'est de la ville, on arrive à un *Kia-lan* (*Saṁghârâma*) qui est situé sur une montagne, et dont la construction est due au vénérable *Ou-po-kio-to* (l'*Ârya Oupagoupta*). On y conserve pour reliques ses ongles et sa barbe.

Sur une montagne, au nord de ce *Kia-lan* (*Saṁghârâma*), il y a une maison creusée dans le roc, haute de vingt pieds et large de trente pieds, où l'on avait réuni une immense quantité de petites fiches de bambou longues de quatre pouces. Quand le vénérable *Kin-hou* (*Oupagoupta*) avait expliqué la *Loi* et guidé des hommes et des femmes qui avaient obtenu le degré de *A-lo-han* (*Arhân*), il déposait pour chacun d'eux une fiche de bambou. Mais il ne notait point les autres hommes, lors même qu'ils avaient atteint ce degré de sainteté.

De là il fit cinq cents li au nord-est, et arriva au royaume de *Sa-t'a-ni-chi-fa-lo*[1] (*Sthânêçvara*).

Plus loin, à l'est, il fit quatre cents li et arriva au

[1] Inde centrale

royaume de *Lou-le-na* (lisez : *Sou-lou-kin-na*, *Srou-ghna*)[1].

A l'est, ce royaume est voisin du fleuve *King-kia* (*Gañgâ* — *Gange*); au nord, il est adossé à de grandes montagnes et il est arrosé, au centre, par la rivière *Yen-meou-na* (la *Yamounâ*).

Plus loin, à l'est de cette rivière, il fit huit cents li et arriva à la source du fleuve *King-kia* (*Gañgâ* — *Gange*). La source de ce fleuve est large de trois ou quatre li; il coule au sud-est, et, à l'endroit où il entre dans la mer (à son embouchure), il a dix li de large. Son eau a une saveur douce et agréable et entraîne avec elle un sable d'une finesse extrême. Dans les livres et les mémoires de ce pays, on l'appelle l'*eau du bonheur*. Ceux qui s'y baignent, dit-on, se purifient de tous leurs crimes; ceux qui en boivent ou s'en lavent seulement la bouche, voient s'évanouir les malheurs et les calamités qui les menaçaient; ceux qui s'y noient renaissent parmi les *dévas* et reçoivent le bonheur. Une multitude de femmes et d'hommes, simples et bornés, se rassemblent constamment sur les bords de cette rivière. Mais il n'y a rien de vrai dans cette opinion populaire, forgée uniquement par les hérétiques. Dans la suite, *Ti-p'o-pou-sa* (*Déva bôdhisattva*) leur fit connaître la vérité et cette erreur commença à se dissiper.

Dans ce royaume, il y avait un religieux d'une grande vertu, nommé *Che-ye-kio-to* (*Djayagoupta*), qui avait étudié à fond les *Trois Recueils* (*Tripiṭaka*).

[1] Inde centrale

Le Maître de la loi resta auprès de lui pendant tout l'hiver et la moitié du printemps, et l'entendit expliquer le *Pi-p'o-cha* (le *Vibhâchâ*) de l'école des *King* (des *Sâutrântikas*).

Après quoi, il passa sur la rive orientale du fleuve et arriva au royaume de *Mo-ti-pou-lo* (*Matipoura*). Le roi était de la caste des *Chou-to-lo* (*Çoûdras*). Il y avait une dizaine de *Kia-lan* (*Sam̃ghârâmas*) où l'on comptait huit cents religieux du *petit Véhicule* (*Hînayâna*), qui suivaient l'école *I-tsie-ycou-pou* (c'est-à-dire des *Sarvâstivâdas*).

A quatre ou cinq li de la capitale, il y a un petit *Kia-lan* (*Sam̃ghârâma*) où habitent une cinquantaine de religieux. Ce fut là que jadis le maître des *Çâstras, Kiu-na-po-la-p'o* (*Gouṇaprabha*) composa le traité *Pien-tchin-lun* (le *Tattvasatya çâstra*), etc. etc.; en tout, une centaine de traités. Ce docteur était originaire du royaume de *Po-fa-to* (*Parvata*). Dans l'origine, il avait étudié le *grand Véhicule* (*Mahâyâna*); ensuite il l'avait quitté et s'était attaché au *petit Véhicule* (*Hînayâna*).

A cette époque, le vénérable *Ti-p'o-si-na* (l'*Arhat Dêvasêna*) avait visité à plusieurs reprises le *Tou-chi-to* (le ciel des *Touchitas*). Le maître *Te-kouang* (*Gouṇaprabha*) eut le désir de voir *Tsé-chi* (*Mâitrêya bôdhisattva*) pour éclaircir ses doutes et lever les difficultés qui l'arrêtaient.

Il pria en conséquence *Thien-kiun* (*Dêvasêna*) de l'enlever au moyen de sa puissance surnaturelle, et de le faire admettre dans le palais du ciel. Quand il fut en présence de *Tse-chi* (*Mâitrêya bôdhisattva*), il le salua, mais

il ne lui offrit point ses hommages. « En sortant de la famille (en embrassant la vie religieuse), dit-il, j'ai reçu toutes les règles de la discipline. Comme *Tse-chi* (*Mâitrêya*) habite dans le ciel, il n'est pas convenable que je le salue et que je lui montre du respect comme si c'était un homme du siècle. »

Il monta et descendit trois fois sans avoir rendu hommage à *Mâitrêya*. L'orgueil du *moi* (*âtmâmada*) s'étant ainsi accru dans son cœur, ses doutes ne purent se dissiper.

A quatre ou cinq li du *Kia-lan* (*Saṃghârâma*) de *Te-kouang* (*Gouṇaprabha*), il y a un autre couvent où vivent deux cents religieux qui sont tous attachés à l'étude du *petit Véhicule* (*Hînayâna*). C'est là que le maître *Tchong-hien* (*Saṃghabhadra*) termina ses jours.

Ce docteur était originaire de *Kia-chi-mi-lo* (*Kachmire*). Il se distinguait autant par ses vastes connaissances que par l'élévation de ses talents. Il comprenait à fond le *Pi-p'o-cha* (le *Vibhâchâ*) de l'école *Tsi-yeou-pou* (c'est-à-dire des *Sarvâstivâdas*).

A cette époque, le *Pou-sa Chi-thsin* (*Vasoubandhou bôdhisattva*) s'était acquis aussi par ses lumières une brillante réputation. Il avait composé d'abord le *A-pi-ta-mo-kiu-che-lun* (l'*Abhidharma kôcha çâstra*), pour combattre les idées des maîtres qui soutenaient le *Pi-p'o-cha* (le *Vibhâchâ*). Ses principes profonds et son style riche et fleuri font l'admiration des étudiants des contrées occidentales. Les esprits et les démons même aiment à lire et à expliquer son ouvrage.

Dès que *Tchong-hien* (*Saṁghabhadra*) l'eut parcouru, il se sentit enflammé de zèle et d'émulation.

Après douze ans de méditations il (*Saṁghabhadra*) composa, en vingt-cinq mille *çlôkas*, le traité intitulé *Kiu-che-pao-lun* (*Kôchakarakâ çâstra?*). Quand il eut terminé cet ouvrage, il voulut avoir une entrevue avec *Chi-thsin* (*Vasoubandhou*), pour déterminer avec précision ce qu'il pouvait renfermer de vrai ou de faux; mais il mourut avant d'avoir accompli ce dessein. Dans la suite, *Chi-thsing* (*Vasoubandhou*), ayant vu son traité, admira ses explications habiles, et déclara que, pour la force des pensées, il ne le cédait en rien aux docteurs du *Pi-p'o-cha* (*Vibhâchâ*). « Quoi qu'il en soit, dit-il, ses principes sont tout à fait conformes aux miens; il faut donner à son traité le titre de *Chun-tching-li-lun* (*Nyâyânousâra çâstra*) « le traité conforme aux vrais principes »; et aussitôt il fut publié sous ce titre.

Après la mort de *Tchong-hien* (*Saṁghabhadra*), on éleva en son honneur, dans un bois de *An-mo-lo* (*Âmras*) « manguiers », un magnifique *Stoûpa* qui subsiste encore aujourd'hui.

A côté de ce bois, il y a un autre *Stoûpa* qui renferme les restes du maître des *Çâstras*, *Pi-mo-lo-mi-to-lo* (*Vimalamitra*).

Ce docteur était originaire du royaume de *Kia-chi-mi-lo* (*Kachmire*); il avait embrassé la vie religieuse dans l'école *Tsi-yeou-pou* (des *Sarvâstivâdas*). Il avait voyagé dans les cinq parties de l'Inde, et avait étudié à fond les *Trois Recueils* (*Tripiṭaka*).

En retournant dans son royaume, comme il passait près du *Stoûpa* de *Tchong-hien* (*Sam̃ghabhadra*), il gémit amèrement de ce que ce docteur était mort subitement avant d'avoir publié son ouvrage. Il jura qu'il composerait lui-même des *Traités* (*Çâstras*), pour renverser la doctrine du *grand Véhicule* et anéantir le nom de *Chi-thsin* (*Vasoubandhou*), afin que les principes du maître des *Çâstras* (c'est-à-dire de *Sam̃ghabhadra*) pussent se transmettre éternellement jusqu'aux siècles les plus reculés.

Après qu'il eut prononcé ces mots, sa raison se troubla et son esprit fut frappé de folie; cinq langues sortirent de sa bouche, et un ruisseau de sang s'échappa de tout son corps. Revenu à lui, il reconnut que ces souffrances provenaient de ses vues perverses; il déchira ses écrits et se livra au plus amer repentir. Il exhorta ses compagnons à ne jamais calomnier le *grand Véhicule*, et en disant ces mots, il expira. Dans l'endroit où il mourut, la terre s'affaissa, et il s'y forma une vaste fosse.

Dans ce royaume, il y avait un religieux d'une vertu éminente, nommé *Mi-to-se-na* (*Mitraséna*), qui était âgé de quatre-vingts dix ans. C'était un disciple de *Té-kouang* (*Gouṇaprabha*). Il excellait dans la science des *Trois Recueils*.

Le Maître de la loi resta près de lui pendant la seconde moitié du printemps et tout l'été, et étudia sous sa direction le traité *Tan-to-san-ti-yo-lun* (*Tattvasatya çâstra*), le *Souï-fa-tchi-lun* (*Abhidharma djnâna prasthâna çâstra*), etc.

De là, vers le nord, il fit trois cents li et arriva au royaume de *P'o-lo-hi-mo-pou-lo* (*Brâhmapoura*)[1].

De là, au sud-est, il fit quatre cents li et arriva au royaume de *Hi-tchi-ta-lo* (lisez : *A-hi-tchi-ta-lo*, *Hahikchêtra*)[2].

De là, au sud, il fit deux cents li, passa le *Gange*, et, se dirigeant au sud-ouest, il arriva au royaume de *Pi-lo-na-na* (lisez : *Pi-lo-chen-na*, *Vîrachana?*).

De là, à l'est, il fit deux cents li et arriva au royaume de *Kie-pi-t'a* (*Kapitha*)[3].

A vingt li, à l'est de la ville, il y a un *Kia-lan* (*Samghârâma*). Dans la cour, on voyait trois escaliers précieux; ils étaient posés dans la direction du sud au nord, et s'abaissaient du côté de l'est. Ce fut dans cet endroit que descendit *Fo* (le *Bouddha*), lorsqu'il revint dans le *Chen-pou-tcheou* (*Djamboudvîpa*), après avoir fini d'expliquer la *Loi*, en faveur de la princesse *Mo-ye* (*Mâyâ*), dans le ciel des *Tao-li* (c'est-à-dire des *Trâyastriṁçats*). Celui du milieu était en or massif; le côté gauche en cristal et le droit en argent blanc. *Jou-laï* (le *Tathâgata*), ayant fait élever le *Palais de la bonne loi*, descendit par les degrés du milieu à la tête des *Dêvas;* le dieu *Ta-fan-thien* (*Mahâbrâhma*), un plumail blanc à la main, se tint à droite sur les degrés d'argent; *Indra*, portant un parasol précieux, se plaça à gauche sur les degrés de cristal. En ce moment, cent mille *Thien* (*Dêvas*) et la multitude des

[1] Inde du nord

[2] Inde centrale

[3] Inde centrale

Pou-sa (*Bôdhisattvas*) descendirent à sa suite. Plusieurs centaines d'années avant l'époque actuelle, les degrés de cet escalier existaient encore; mais aujourd'hui ils ont entièrement disparu. Dans la suite, des rois, remplis d'amour et de respect, reconstruisirent en briques et en pierre un triple escalier parfaitement semblable au premier, et l'ornèrent de choses précieuses. Quand sa hauteur eut atteint soixante-dix pieds, ils élevèrent par-dessus un superbe *Vihâra*, au centre duquel on voit une statue du *Bouddha* sculptée en pierre. A sa droite et à sa gauche, on a placé les statues de *Chi* et de *Fan* (de *Brâhma* et d'*Indra*), tous deux resplendissants et dans la même attitude que la première fois.

A côté, on voit une colonne de pierre haute de soixante et dix pieds, qui fut dressée par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*).

Tout près, s'élèvent des fondements de pierre, longs de cinquante pas et hauts de sept pieds. C'est un endroit où jadis le *Bouddha* laissa la trace de ses pas.

De là il se dirigea au nord-ouest, et, après avoir fait deux cents li, il arriva au royaume de *Kie-jo-kio-che* (*Kanyâkoubdja*)[1], qui a quatre mille li de tour. A l'ouest, la capitale est voisine du fleuve *King-kia* (*Gange*); elle est longue de vingt li et large de cinq ou six li. Elle possède une centaine de *Kia-lan* (*Saṁghârâmas*), où habitent environ dix mille religieux qui étudient le *grand* et le *petit Véhicule*. Le roi est de la caste des *Feï-che* (*Vâiçyas*). Son nom est *Ho-li-cha-fa-tan-na* (*Harchavarddhana*); son père s'appelle *Po-lo-kie-lo-fa-tan-na* (*Pra-*

[1] Canoge. Inde centrale.

bhâkara varddhana) ; le nom de son frère aîné est *Ko-lo-che-fa-tan-na* (*Râdjvarddhana*). *I-tseng* (*Harchavarddhana*) se distingua sur le trône par son humanité et une bienveillance affectueuse; aussi ses sujets ne cessaient-ils de louer et de célébrer ses vertus.

A cette époque, *Che-chang-kia* (*Çaçañka*), roi de *Kie-lo-na-sou-fa-la-na* (*Karṇasouvarṇa*), dans l'Inde orientale, le haïssait à cause de ses talents militaires qui faisaient le malheur de ses voisins. Il lui tendit des embûches et le tua. Un de ses grands ministres, nommé *Po-ni* (*Bhaṇi*), et les magistrats placés sous ses ordres gémirent de voir le peuple sans roi. S'étant concertés ensemble, ils plaçèrent sur le trône son frère cadet *Chi-lo-'o-t'ie-to* (*Çilâditya*). « Le roi, dirent-ils, est doué d'une belle figure et d'une taille imposante, et ses talents militaires ne connaissent point de bornes. Le ciel et la terre sont touchés de sa vertu, les *dévas* et les démons même admirent sa justice. Bientôt il pourra laver les injures de son frère aîné et se rendre maître de l'Inde entière. Partout où se répandent la majesté de sa puissance et la rosée bienfaisante de ses instructions, il n'est personne qui ne soit soumis à l'empire de sa vertu. Dès que les états auront été pacifiés, le peuple pourra goûter le repos. »

Sur ces entrefaites, le prince fit cesser les armements et serrer, dans l'arsenal, les épées et les lances; puis, il s'appliqua avec zèle aux actes qui produisent le bonheur. Il défendit, dans toute l'étendue du royaume, de tuer un seul être vivant, et ordonna à tout son peuple

de renoncer à l'usage de la viande; et, dans chaque endroit où les Saints avaient laissé des traces de leur passage, il éleva des *Kia-lan* (*Saṃghârâmas*).

Tous les ans, pendant trois ou sept jours, il nourrissait la multitude des religieux, et tous les cinq ans il convoquait une fois la *Grande Assemblée de la Délivrance* (*Mokcha mahâparichad*[1]) et distribuait en aumônes les richesses du trésor. Pour peindre sa bienfaisance, on ne peut le comparer qu'à *Siu-ta-na* (*Souddna*)[2].

Au nord-ouest de la ville, il y a un *Stoûpa* haut de deux cents pieds.

A six ou sept li au sud-est, au sud du fleuve *King-kia* (*Gañgâ* — *Gange*), il y a un autre *Stoûpa*, également haut de deux cents pieds; tous deux furent bâtis par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Jadis, dans ces deux endroits, le *Bouddha* expliqua la *Loi*.

En entrant dans ce royaume, *Hiouen-thsang* se rendit au couvent *Pa-ta-lo-pi-ho-lo* (*Bhadravihâra*). Il y demeura trois mois, et, sous la direction du religieux *Pi-li-ye-si-na* (*Vîryasêna*), il lut le *Pi-p'o-cha* (le *Vibhâchâ*) de *Fo-sse* (*Bouddhadâsa*), et le Mémoire du maître *Ching-tcheou* (*Âryavarma*) sur le *Pi-p'o-cha* (le *Vibhâchâ*).

[1] Cette assemblée s'appelait aussi *Pañtchaparichad*.

[2] L'orthographe correcte est *Soudatta*. On l'avait surnommé *Anâthapiṇḍika* et *Anâthapiṇḍada*.

LIVRE TROISIÈME.

Ce livre commence à *A-yu-tho* (*Ayôdhyâ — Oude*) et finit à *I-lan-na* (*Hiraṇyaparvata*)

De là il fit six cents li au sud-est, passa le fleuve *King-kia* (*Gange*) et arriva au royaume d'*A-yu-tho* (*Ayôdhyâ*)[1]. Il y a une centaine de couvents où l'on compte plusieurs milliers de religieux qui étudient à la fois le *grand* et le *petit Véhicule*.

Dans la capitale, il y a un ancien couvent. Ce fut là que *Fa-sou-pan-tou-pou-sa* (le *Bôdhisattva Vasoubandhou*) composa des Traités (*Çâstras*) sur le *grand* et le *petit Véhicule*, et les expliqua à la multitude des religieux.

Dans un grand couvent qui est situé à quatre ou cinq li au nord-ouest de la capitale, près des bords du Gange, il y a un *Stoûpa* haut de deux cents pieds, qui fut bâti par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Là, jadis, le *Bouddha* expliqua la *Loi* pendant trois mois.

A côté de ce *Stoûpa*, on montre un endroit où ont marché les quatre *Bouddhas* passés.

A cinq ou six li au sud-ouest de la ville, il y a un ancien couvent où le *Bôdhisattva A-seng-kia* (*Asaṃgha*) expliqua la *Loi*. Pendant la nuit, ce *Bôdhisattva* monta au ciel des *Touchitas*, et reçut de *Ts'e-chi-pou-sa* (*Mâitrêya bôdhisattva*) le *Yu-kia-lun* (le *Yôgaçâstra*), le *Tchoang-*

[1] Inde centrale

yen-ta-ching-lun (lisez : *Ta-ching-tchang-yen-king-lun*[1], *Soûtrâlañgkâra ṭîkâ*), et le *Tchong-pien-fen-pie-lun* (*Madhyânta vibhañga çâstra*). Le jour suivant, il descendit du ciel et expliqua la *Loi* à la multitude.

A-seng-kia (*Asamgha*), qu'on appelle aussi *Wou-tcho*, était originaire du royaume de *Kien-to-lo* (*Gandhara*). Dans le premier millier d'années après le *nirvâṇa* du *Bouddha*, il fit son apparition dans le monde, et embrassa la vie religieuse dans l'école des *Mi-cha-se* (*Mahîçâsakas*). Quelque temps après, il adopta la doctrine du *grand Véhicule*. *Chi-thsin-pou-sa* (*Vasoubandhou bôdhisattva*), l'un de ses disciples, embrassa la vie religieuse dans l'école *Choue-i-tsie-yeou-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*). Dans la suite, il adopta aussi les principes du *grand Véhicule*, et ses confrères le reconnurent pour leur supérieur. Doué de lumières et de vertus, et possédant à un haut degré le talent d'écrire, il composa une multitude de Traités (*Çâstras*), pour expliquer et éclaircir le *grand Véhicule*, et devint le docteur le plus renommé de l'Inde. C'est à lui que l'on doit[2] : 1° le *Che-ta-ching-lun* (*Mahâyâna samparigraha çâstra*); 2° le *Hien-yang-ching-kiao-lun* (c'est-à-dire le Traité pour mettre en lumière la sainte doctrine); 3° le *Toui-fa-lun* (*Abhidharma çâstra*); 4° le *Kiu-che-lun* (*Abhidharmakôcha çâstra*); 5° le *Weï-tchi-lun* (*Vidyâmâtra siddhi*), etc.

Le Maître de la loi, après avoir visité avec respect

[1] Ouvrage d'*Asamgha*

[2] Suivant le *Chin-i-tien*, liv. CI, § 7, cet ouvrage et les suivants ont été composés par *Wou-tcho* (*Asamgha*)

les monuments sacrés, partit du royaume d'*A-yu-tho* (*Ayôdhyâ*), suivit le cours du Gange, et, avec quatre-vingts personnes qui s'étaient embarquées sur le même bateau, il descendit dans la direction de l'est, pour aller vers le royaume de *'O-ye-mou-kia* (*Ayamoukha*). Quand il eut fait une centaine de li, il vit les deux rivages du fleuve ombragés d'arbres *'O-chou-kia* (*Açôkas*) dont le feuillage était extrêmement touffu. Ces arbres abritaient, de chaque côté, une dizaine de bateaux de pirates. Ceux-ci, faisant force de rames, s'avancèrent à leur rencontre au milieu du courant, et se montrèrent tout à coup à leurs yeux. Plusieurs passagers, saisis d'épouvante, se précipitèrent dans le fleuve. Aussitôt les brigands entourèrent la barque et la conduisirent au rivage. Là ils forcèrent tous les passagers de quitter leurs vêtements, et les fouillèrent pour trouver ce qu'ils pouvaient avoir de précieux. Or ces brigands adoraient la divinité *T'o-kia* (la déesse *Dourgâ*). Chaque année, en automne, ils cherchaient un homme bien fait et d'une belle figure; après l'avoir tué, ils prenaient sa chair et son sang, et les offraient en sacrifice à cette divinité, pour obtenir le bonheur. Quand ils eurent examiné le Maître de la loi, dont la taille noble et la figure distinguée répondaient à leurs vues cruelles, ils se regardèrent l'un l'autre d'un air joyeux. « Nous allions, dirent-ils, laisser passer l'époque du sacrifice qu'exige notre déesse, faute de trouver un sujet digne d'elle; mais voici un religieux d'une belle stature et d'un visage charmant. Tuons-le pour obtenir le bonheur. »

« Si ce corps vil et méprisable, leur dit *Hiouen-thsang*, pouvait répondre dignement au but de votre sacrifice, en vérité je n'en serais pas avare; mais comme je viens des pays lointains pour honorer l'image de la *Bôdhi* (de l'Intelligence) et le *Pic du Vautour* (*Gridhra-koûṭa*), me procurer des livres sacrés et m'instruire dans la *Loi*, ce vœu n'étant pas encore accompli, je crains, hommes généreux, qu'en m'ôtant la vie, vous ne vous attiriez les plus grands malheurs. » Tous les hommes du bateau prièrent ensemble les pirates, il y en eut même qui offrirent de mourir a sa place; mais ils s'y refusèrent obstinément. Sur ces entrefaites, le chef des pirates envoya des hommes pour chercher de l'eau au milieu du bois fleuri d'*Açôkas*, et les chargea de construire un autel en terre pétrie avec de la vase du fleuve; puis il ordonna à deux satellites de tirer leurs sabres, d'entraîner *Hiouen-thsang* au haut de l'autel et de le sacrifier immédiatement. Mais le Maître de la loi ne laissa voir sur sa figure aucune marque de crainte ni d'émotion. Les pirates en furent surpris et touchés. *Hiouen-thsang*, voyant qu'il ne pourrait échapper, pria les brigands de lui accorder quelques moments de répit, et de ne point le presser avec violence. « Laissez-moi, leur dit-il, entrer dans le *Nirvâṇa* avec une âme calme et joyeuse. »

Alors le Maître de la loi songea avec amour à *Ts'e-chi* (*Mâitrêya*), et tourna toutes ses pensées vers le palais des *Touchitas*, formant des vœux ardents pour y naître, afin d'offrir à ce *Bôdhisattva* ses respects et ses

hommages, de recevoir le *Yu-kia-sse-t'i-lun* (*Yôgâtchâryya bhoûmi çâstra*), d'entendre expliquer la *Loi* excellente (*Saddharma*), et d'arriver à l'Intelligence accomplie (à l'état de *Bouddha*); puis de redescendre et renaître sur la terre pour instruire et convertir ces hommes, leur faire pratiquer des actes de vertu supérieure et abandonner leur infâme profession; et enfin de répandre au loin tous les bienfaits de la *Loi*, et de procurer la paix et le bonheur à toutes les créatures. Alors il adora les *Bouddhas* des dix contrées du monde, s'assit dans l'attitude de la méditation et attacha énergiquement ses pensées sur *Ts'e-chi* (*Mâitrêya bôdhisattva*), sans laisser poindre aucune idée étrangère.

Tout à coup, au fond de son âme ravie, il lui sembla qu'il s'élevait jusqu'au mont *Soumérou*, et qu'après avoir franchi un, deux et trois cieux, il voyait, dans le palais des *Touchitas*, le vénérable *Mâitrêya* assis sur un trône resplendissant, et entouré d'une multitude de *Dêvas*. Dans ce moment, il nageait dans la joie, de corps et d'âme, sans savoir qu'il était près de l'autel, sans songer aux pirates altérés de son sang. Mais ses compagnons s'abandonnaient aux cris et aux larmes, lorsque soudain un vent furieux s'élève de tous côtés, brise les arbres, fait voler le sable en tourbillons, soulève les flots du fleuve et engloutit tous les bateaux. Les pirates sont saisis de terreur, et interrogeant les compagnons d'*Hiouen-thsang*, « D'où vient ce religieux et quel est son nom, leur demandèrent-ils.

— « C'est, répondirent-ils, un religieux renommé

qui vient de Chine pour chercher la *Loi*; si vous le tuez, seigneurs, vous vous attirerez des châtiments sans nombre. Ne voyez-vous pas déjà, dans les vents et les flots, des signes terribles de la colère des esprits du ciel? Hâtez-vous de vous repentir. »

Les brigands, saisis d'effroi, s'exhortèrent mutuellement au repentir, et, se prosternant jusqu'à terre, renoncèrent à leurs projets homicides.

Dans ce moment, un des pirates ayant touché de la main *Hiouen-thsang*, il ouvrit les yeux et leur dit : « Mon heure est-elle arrivée? » — « Maître, répondirent les brigands, nous n'oserions vous faire du mal; nous désirons, au contraire, vous montrer notre profond repentir. »

Le Maître de la loi, ayant reçu leurs hommages et leurs excuses, leur enseigna que ceux qui se livrent au meurtre, au vol et à des sacrifices impies, endureront, dans la vie future, des souffrances éternelles. « Comment osez-vous, leur dit-il, pour contenter ce corps méprisable, qui passe en un instant comme l'éclair ou la rosée du matin, vous attirer des tortures qui doivent durer pendant un nombre infini de siècles? »

Les pirates se prosternèrent jusqu'à terre et lui offrirent d'humbles excuses. « Nous étions, lui dirent-ils, frappés d'aveuglement et de folie, et nous avons commis des crimes odieux. Si nous n'avions pas rencontré un maître vénérable dont la vertu a touché les esprits célestes, comment aurions-nous pu entendre ses instructions? A dater de ce jour, nous jurons de renoncer à

notre infâme métier, et nous voulons que le Maître soit témoin de notre conversion. »

En disant ces mots, ils s'exhortèrent au bien les uns les autres, ramassèrent leurs instruments de meurtre et les jetèrent dans le fleuve; puis ils restituèrent à chaque passager ses vêtements et ses provisions. Après quoi, ils reçurent tous avec respect les *cinq défenses*.

Bientôt les vents et les flots se calmèrent. Les pirates, transportés de joie, saluèrent le Maître de la loi et prirent congé de lui.

Les compagnons d'*Hiouen-thsang* sentirent redoubler pour lui leur respect et leur admiration. De près ou de loin, ceux qui apprirent cet événement, en furent émus et émerveillés. Sans l'immense ardeur avec laquelle il cherchait la *Loi*, comment aurait-il pu opérer un tel prodige?

De là il fit trois cents li à l'est, passa au nord du Gange et arriva au royaume de *'O-ye-mou-kia* (*Ayamoukha*)[1].

De là il fit sept cents li au sud-est, passa au sud du Gange et au nord de la rivière *Yen-meou-na* (*Yamounâ*), et arriva au royaume de *Po-lo-ye-kia* (*Prayâga*)[2].

Au sud-ouest de la capitale, au milieu d'un bois de *Tchen-po-kia* (*Tchampakas*), il y a un *Stoûpa* qui fut bâti par *Wou-yeou* (*Açôka*). Jadis, dans cet endroit, le *Bouddha* dompta les hérétiques.

A côté, il y a un couvent où *Ti-p'o-pou-sa* (*Dêvabô-*

[1] Inde centrale.

[2] Inde centrale

dhisattva) composa le traité *Kouang-pe-lun* (*Çâtaçâstra vâipoulyam*) et vainquit des hérétiques du *petit Véhicule* (*Hînayâna*).

A l'est de la capitale, deux fleuves se réunissent ensemble. A l'ouest du confluent, il y a un plateau qui a quatorze ou quinze li de tour et dont le terrain est droit et uni. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, des rois et de grands personnages, doués d'humanité et d'affection pour les hommes, se rendent en cet endroit afin de répandre des bienfaits et des aumônes. C'est pourquoi on l'a appelé la *Grande plaine des aumônes*. Maintenant, le roi *Kiaï-ji-wang* (*Çîlâdityarâdjâ*), marchant sur leurs traces, amassa pendant cinq ans des richesses immenses; puis, pendant soixante-quinze jours, il les distribua en dons et en aumônes. Depuis les *Trois précieux* jusqu'aux orphelins et aux indigents, il n'y eut personne qui ne participât à ses largesses.

De là, se dirigeant au sud-ouest, il entra dans une grande forêt, remplie d'animaux féroces et d'éléphants sauvages; puis, après avoir fait cinquante li, il arriva au royaume de *Kiao-chang-mi* (*Kâuçâmbî*)[1]. On y voit une dizaine de couvents qui comptent environ trois cents religieux.

Dans un ancien palais de l'intérieur de la ville, il y a un grand *Vihâra* haut de soixante pieds, où le roi *Ou-to-yen-na* (*Oudâyanarâdjâ*) a fait placer une statue du *Bouddha*, sculptée en bois et surmontée d'un dôme en pierre.

[1] Inde centrale

Jadis *Jou-laı* (le *Tathâgata*), étant monté au ciel des *T'ao-li* (des *Trâyastrimçats*), y passa un été pour expliquer la *Loi* en faveur de sa mère. Le roi, qui pensait à lui avec amour, pria *Mou-lien* (*Mâudgalyâyana*) d'enlever au ciel un artiste habile pour qu'il pût contempler la figure vénérable et l'attitude majestueuse du *Bouddha*. A son retour, il le sculpta en bois de sandal rose et donna à son visage une ressemblance parfaite. Lorsque l'*Honorable du siècle* (le *Bouddha*) descendit sur la terre, ce fut cette même statue qui vint au-devant de lui.

Au midi (du *Vihâra*), on voit les ruines[1] d'un bâtiment antique qu'habita jadis le maître de maison *Kiu-chi-lo* (*Gôçıra?*).

A une petite distance au sud de la ville[2], il y a un ancien couvent qui fut bâti sur l'emplacement du jardin de ce maître de maison (*Grĭhapati*). Au centre, on voit un *Stoûpa* haut de deux cents pieds, dont la construction est due au roi *Wou-yeou* (*Açôka*).

Plus loin, au sud-est, s'élève un pavillon à double étage, où jadis *Chı-thsın* (*Vasoubandhou*) composa le traité *Wei-tchi-lun* (*Vıdyâmâtra siddhi çâstra*).

Plus loin, à l'est, dans un bois d'*An-mo-lo* (d'*Âmras*) « manguiers », on voit les anciens fondements d'une maison où jadis *Wou-tcho-pou-sa* (*Asam̃gha bôdhisattva*) composa le traité *Hien-yang-lun* (lisez : *Hien-yang-ching-kiao-lun*).

De là il fit cinq cents li à l'est et arriva au royaume

[1] *Si-yu-ki*, liv. V, fol. 16

[2] *Si-yu-ki*, liv V, fol 16 au *sud-est*

de *Pi-so-kia* (*Vâisâka*). Il y a une vingtaine de couvents où l'on compte environ trois mille religieux de l'école *Tching-liang-pou* (l'école des *Sammitîyas*) qui se rattache au *petit Véhicule.*

A gauche de la route qui se dirige au sud-est, il y a un grand couvent. Ce fut là que jadis *Ti-p'o-che-mo-'o-lo-han* (l'*Arhat Dêvaçarman*) composa le traité *A-pi-t'a-mo-tchi-chin-tso-lun* (*Abhidharma vidjñâna kâya pâda*), et nia dans ses conférences l'existence du *moi* et du *non-moi.* Dans ce même couvent, *Kiu-po-lo-'o-lo-han* (l'*Arhat Gopâla*) composa le *Ching-kiao-yao-chi-lun* (le Traité des vérités essentielles de la sainte doctrine[1]), et affirma dans ses conférences l'existence du *moi* et du *non-moi.* Ces opinions contradictoires suscitèrent bientôt des disputes opiniâtres.

Ce fut en cet endroit que *Hou-fa-pou-sa* (*Dharmapâla bôdhisattva*) terrassa, dans l'espace de sept jours, cent maîtres des *Çâstras* du *petit Véhicule.* On montre aussi un endroit où, pendant six ans, *Jou-laï* (le *Tathâgata*) expliqua la *Loi.*

Il y a un arbre haut de soixante et dix pieds. Jadis le *Bouddha*, ayant jeté une petite branche dont il s'était servi pour curer ses dents (*dantakâchṭha*), elle prit aussitôt racine et donna naissance à cet arbre haut et touffu qui existe encore aujourd'hui. Les disciples des docteurs hérétiques viennent souvent pour l'abattre; mais à peine a-t-il été coupé qu'il repousse et redevient aussi florissant qu'auparavant.

[1] J'ignore le titre sanscrit

De là il fit cinq cents li au nord-est et arriva au royaume de *Chi-lo-fa-si-ti* (*Çrâvasti*). Il a environ six mille li de tour et possède[1] une centaine de couvents où l'on compte plusieurs milliers de religieux qui tous suivent l'école *Tching-liang-pou* (l'école des *Sammitîyas*). Du temps du *Bouddha*, c'était dans la capitale de ce royaume que résidait le roi *Po-lo-sse-na* (*Prasênadjit*).

Dans l'intérieur de la ville, on voit encore les ruines antiques du palais de ce roi.

A une petite distance à l'est de la ville, il y a un *Stoûpa* élevé sur d'anciennes fondations. Ce fut là que le roi *Chin-kiun* (*Prasênadjit*) fit construire pour le *Bouddha* une grande salle de conférences.

Un peu plus loin, il y a encore une tour. C'était là qu'était le *Vihâra* de la religieuse *Po-lo-che-po-ti* (*Pradjâpatî*), tante du *Bouddha*.

Plus loin, à l'est, il y a une tour élevée sur l'emplacement de l'antique demeure de *Sou-ta-to* (*Soudatta*).

A côté de cette maison, il y a un grand *Stoûpa*. Ce fut là que les (hérétiques) *Yang-kiu-li-mo-lo* (*Añgoulimalyas*) abjurèrent leurs erreurs.

A cinq ou six li au sud de la ville, on voit le bois *Tche-to-lin* (*Djêtavana*); c'était là qu'était le jardin de *Ki-kou-to* (*Anâthapiṇḍika* ou *Anâthapiṇḍada*). Jadis il y avait là un couvent dont il ne reste plus que les ruines.

A droite et à gauche de la porte orientale, on voit

[1] Il y a ici une omission Suivant la relation originale, c'était *dans la capitale*, en partie ruinée du temps de notre voyageur, qu'il y avait une centaine de couvents Cf *Si-yu ki*, liv VI, fol 1

des colonnes de pierre hautes de soixante et dix pieds, qui furent élevées par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Toutes les maisons sont détruites, à l'exception d'un petit bâtiment en briques au milieu duquel on voit une statue en or du *Bouddha*.

Jadis, le *Bouddha* étant monté au ciel pour expliquer la *Loi* en faveur de sa mère, le roi *Ching-kiun* (*Prasênadjit*), par un sentiment d'affection profonde, fit fondre cette statue, à l'exemple du roi *Tchou-'aï-wang* (*Oudâyanarâdjâ*) qui, dans une circonstance semblable, avait fait sculpter en sandal (rose) une statue du *Bouddha*.

A une petite distance, derrière le couvent, on voit l'endroit où un brâhmane hérétique tua une femme et calomnia le *Bouddha*.

A cent pas environ, à l'est du couvent, on voit une fosse large et profonde. Ce fut là que *Ti-p'o-ta-to* (*Dêvadatta*), pour avoir voulu empoisonner le *Bouddha*, tomba vivant dans l'enfer.

Au midi de cet endroit, il y a une autre grande fosse. Ce fut là que le *Bhikchou Kiu-kia-li* (*Koukâli*), pour avoir calomnié le *Bouddha*, fut englouti vivant dans l'enfer.

A huit cents pas au sud de la fosse, on voit aussi l'endroit où la fille du brâhmane *Tchen-tche* (*Tchañtcha*), pour avoir calomnié le *Bouddha*, fut précipitée vivante au fond de l'enfer. Ces trois fosses sont tellement creuses qu'on n'en peut voir le fond.

A soixante et dix pas à l'est du couvent, il y a un *Vihâra*, remarquable par sa grandeur et son élévation, où l'on voit la statue du *Bouddha* assis en face de l'orient.

Jadis, en cet endroit, le *Bouddha* discuta avec des docteurs hérétiques.

Plus loin, à l'est, il y a un temple des *Dêvas* (*Dêvâlaya*) dont les dimensions sont les mêmes que celles du *Vihâra*. Lorsque le disque brillant du soleil se meut dans le ciel, l'ombre du temple des esprits n'atteint pas le *Vihâra;* mais, au contraire, l'ombre du *Vihâra* couvre constamment le temple des *Dêvas*.

Plus loin, à une distance de trois ou quatre li à l'est, il y a un *Stoûpa*. Jadis, *Che-li-tseu* (*Çâripouttra*) discuta en cet endroit avec des hérétiques.

A soixante li au nord-ouest de la capitale, il y a une ancienne ville. Dans le *Kalpa* des sages (*Bhadrakalpa*), à l'époque où les hommes vivaient vingt mille ans, c'était la ville du père de *Kia-ye-fo* (*Kâçyapa bouddha*).

Au sud de la ville, il y a un *Stoûpa*[1]. Ce fut là que *Fo* (le *Bouddha*), après avoir acquis l'Intelligence accomplie, vit son père pour la première fois.

Au nord de la ville, il y a une tour où sont déposées les reliques de tout le corps de *Kia-ye-po-fo* (*Kâçyapa bouddha*). Ces deux tours ont été élevées par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*).

De là il fit huit cents li au sud-est, et arriva au royaume de *Kie-pi-lo-fa-sou-tou* (*Kapilavastou*). Ce royaume a quatre mille li de tour. On y compte dix villes désertes dont le sol est couvert de plantes incultes. La capitale est ruinée à un tel point qu'il est impossible de déterminer quelle était son étendue. Les murs du palais du

[1] Les mots « il y a un *Stoûpa* » sont tirés du *Si-yu-ki*, liv VI, fol 7

roi offrent une circonférence de quatorze à quinze li. Ils sont construits en briques et leurs fondements sont encore hauts et solides.

Dans l'intérieur de cette enceinte, on voit d'anciennes fondations qui jadis appartenaient au palais du roi *Tsing-fan-wang* (*Çouddhôdana râdjâ*). On a construit par-dessus un *Vihâra* où s'élève la statue.

Plus loin, au nord, on voyait les anciens fondements du palais de la princesse *Mo-ye* (*Mâyâ*). On a construit par-dessus un *Vihâra* dont sa statue occupe le centre.

A côté, il y a un (autre) *Vihâra* qu'on a élevé dans l'endroit où *Chi-kia-pou-sa* (*Çâkyabôdhisattva*) descendit dans le sein de sa divine mère (*Mâyâdêvî*); on y voit la statue représentant le *Bôdhisattva* au moment où il descend du ciel pour s'incarner. Suivant l'école *Chang-tso-pou* (l'école des *Kâçyapîyas*), ce fut le troisième jour du mois *Ou-tan-lo-'an-cha-tch'a* (*Outtarâchâḍha*) que le *Bôdhisattva* descendit dans le sein de sa divine mère (*Mâyâdêvî*); cette époque répond ici (en Chine) au quinzième jour de la cinquième lune. Les autres écoles fixent sa naissance au vingt-troisième jour (du même mois) qui répond ici (en Chine) au huitième jour de la cinquième lune.

Au nord-est (de ce *Vihâra*), il y a un *Stoûpa* élevé dans l'endroit même où le *richi 'O-si-to* (*Asita*) tira l'horoscope du prince royal (*Koumârarâdjâ*).

A gauche et à droite de la ville, on montre l'endroit où le prince royal lutta avec les *Çâkyas*[1]. On voit aussi

[1] Avec cinq cents *Çâkyas Lalitavistara*, page 137.

l'endroit où le prince royal traversa la ville à cheval, et le lieu où auparavant il fit retourner son char, en voyant, aux quatre portes de la ville, des hommes morts de vieillesse et de maladie, et un *Cha-men* (*Çramaṇa*) qui par dégoût abandonnait le siècle.

De là il fit cinq cents li à l'est à travers des forêts sauvages et arriva au royaume de *Lan-mo* (*Râmagrâma*)[1].

La population est clair-semée. A l'est de l'ancienne ville, il y a un *Stoûpa* en briques, haut de cent pieds, qui fut bâti, après le *Nirvâṇa* de *Jou-laï* (du *Tathâgata*), par un ancien roi de ce pays, quand il fut revenu avec une portion de ses *çariras* (reliques). En tout temps, il projette une lueur brillante.

A côté, il y a un étang de dragons (*nâgahrada*). Les dragons qui l'habitaient se métamorphosaient souvent en hommes et faisaient respectueusement le tour du *Stoûpa;* des éléphants sauvages, qui pratiquaient la *Loi*, apportaient des fleurs et venaient constamment les offrir.

A côté et à une petite distance, il y a un couvent dont la direction générale est confiée à un simple novice. Voici ce que la tradition raconte à ce sujet. Jadis, il y avait un *Pi-tsou* (*Bhikchou*) qui avait invité ses condisciples à venir de loin pour honorer ce *Stoûpq*. Ceux-ci, ayant vu que des éléphants cueillaient des fleurs et venaient les déposer devant la tour, coupaient des herbes avec leurs dents et arrosaient la terre avec leur trompe, en furent émus et émerveillés. Il y eut alors un *Pi-tsou* (*Bhikchou*) qui, renonçant à la pratique des grandes règles

[1] Inde centrale

de la discipline, fit vœu de rester en cet endroit pour y offrir constamment ses hommages. « Ces éléphants, dit-il à ses compagnons, ne sont que des animaux, et pourtant ils savent offrir des fleurs et arroser la terre pour honorer la tour. Et nous, qui appartenons à la classe des hommes, nous qui, pour nous attacher au *Bouddha*, avons quitté la famille (embrassé la vie religieuse), comment pourrions-nous les regarder avec indifférence et ne pas prendre part à leurs pieux devoirs? »

En disant ces mots, il prit congé de ses compagnons et se fixa en cet endroit. Il construisit une habitation, cultiva la terre, sema des fleurs et planta des arbres fruitiers, sans jamais être arrêté par la fatigue, pendant les chaleurs de l'été ou les rigueurs de l'hiver. Les princes des royaumes voisins, instruits de son dévouement, donnèrent chacun une partie de leurs richesses et de leurs joyaux pour construire et orner ensemble ce *Kia-lan* (*Saṁghârâma*); après quoi, ils prièrent ce *Bhikchou* d'en prendre la direction. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, cet usage s'est constamment perpétué.

Après avoir fait cent li à travers une grande forêt qui est située à l'est du *Couvent du Novice* (*Çramaṇêra saṁghârâma*), il trouva un *Stoûpa* construit par *Wou-yeou* (*Açôka*). Ce fut en cet endroit que le prince royal (*Koumârarâdjâ*), après avoir traversé la ville, détacha ses vêtements précieux, son bonnet divin et son aigrette de perles, les confia à (son cocher) *Tchen-to-kia* (*Tch'aṇḍaka*) et lui ordonna de s'en retourner[1]. Dans

[1] Voyez le *Lalitavistara*, page 214.

ce lieu et dans celui où il fit couper ses cheveux, on a élevé des *Stoûpas* pour en conserver le souvenir.

Après être sorti de cette forêt, on arrive au royaume de *Keou-chi-na-kie-lo* (*Kouçinagara*), dont les villes sont désertes et en ruines.

Dans l'intérieur de la capitale, à l'angle nord-est, il y a un *Stoûpa* qui fut bâti par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*) au-dessus de l'ancienne maison de *Chun-t'o* (*Tchounda*). Dans cette maison, il y a un puits qui fut creusé jadis pour servir aux cérémonies religieuses, et dont l'eau est encore pure et transparente.

A trois ou quatre li au nord-ouest de la ville, on passe le fleuve *'O-chi-to-fa-ti* (*Adjitavatî*); et, à une petite distance du fleuve, on arrive à une forêt d'arbres *So-lo* (*Sâlas*)[1]. Le *Sâla* ressemble à l'arbre *Ho*, mais son écorce est d'un blanc verdâtre[2] et ses feuilles sont polies et luisantes. On voit quatre de ces arbres[3] d'une hauteur égale; ce fut là que *Jou-laï* (le *Tathâgata*) entra dans le *Nie-pan* (*Nirvâṇa*).

Il y a un grand *Vihâra* construit en briques, dans l'intérieur duquel se trouve une statue représentant *Jou-laï* au moment où il vient d'entrer dans le *Nirvâṇa*; il est couché, la tête tournée vers le nord.

A côté, il y a un grand *Stoûpa* haut de deux cents

[1] *Shorea robusta* Wilson.

[2] Je traduis ainsi d'après le *Si-yu-ki*, liv. VI, fol. 16, qui donne la leçon *thsing-pe* « blanc verdâtre » au lieu de « l'écorce est *verte* et les feuilles sont *blanches*. »

[3] Je corrige encore le texte d'après la relation originale, où on lit *sse-chou* « quatre arbres » au lieu de *sse-choang* « quatre paires (d'arbres). »

pieds, qui fut bâti par *Açôka*. Ce prince éleva en outre, au même endroit, une colonne de pierre, pour rappeler le *Nirvâṇa* du *Bouddha;* mais on n'y a pas inscrit l'année ni le mois de cet événement.

La tradition rapporte que le *Bouddha* demeura dans le monde pendant quatre-vingts ans, et qu'il entra dans le *Nirvâṇa* le quinzième jour de la seconde moitié du mois *Fei-che-kie* (*Vâiçâkha*). Cette époque répond ici (en Chine) au quinzième jour de la deuxième lune. Suivant l'école *Choue-i-tsie-yeou-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*), ce fut dans la seconde moitié du mois *Kia-la-ti-kia* (*Kârtika*) qu'il entra dans le *Nirvâṇa*. Cette époque répond ici (en Chine) au huitième jour de la neuvième lune.

Depuis le *Nirvâṇa* jusqu'aujourd'hui, les uns comptent douze cents ans, les autres quinze cents ans; il y en a enfin qui affirment qu'il s'est écoulé plus de neuf cents ans, mais que le nombre de mille ans n'est pas encore complet.

Quand le *Bouddha* fut assis dans un cercueil d'or[1], il expliqua la *Loi* en faveur de sa mère; il sortit son bras et interrogea *'O-nan* (*Ânanda*), puis il laissa voir ses pieds et les montra à *Kia-ye* (*Kâçyapa*). On brûla son corps avec des bois odorants, et huit rois se partagèrent ses os (reliques).

Le souvenir de ces diverses circonstances a été consacré par autant de *Stoûpas*.

[1] Ce récit est fort abrégé, il faut le lire en entier dans le *Si-yu-ki*, liv. VI, fol. 19.

De là il traversa encore une grande forêt, et, après y avoir fait environ cinq cents li, il arriva au royaume de *Po-lo-ni-sse* (*Varâṇaçi*). Ce royaume a quatre mille li de tour; la capitale est voisine du fleuve *King-kia* (*Gange*); elle a dix li[1] en longueur et de cinq à six li en largeur. Elle possède une trentaine de couvents où l'on compte environ deux mille religieux du *petit Véhicule* (*Hinayâna*) qui suivent l'école *I-tsie-yeou-pou* (l'école des *Sarvastivâdas*).

Après avoir passé la rivière de *Po-lo-ni-se* (*Varâṇaçî*), il fit dix li au nord-est et arriva au couvent de la *Plaine des Antilopes* (*Mrigadâva*). Sa tour et son dôme se confondent avec les nuages, et il est renfermé entre quatre galeries qui se joignent à angles droits. On y compte quinze cents religieux du *petit Véhicule*, qui suivent l'école *Tching-liang-pou* (l'école des *Sammitîyas*).

Dans l'intérieur d'une vaste cour, il y a un *Vihâra* haut d'environ cent pieds[2]; on y monte à l'aide de degrés en pierre. Tout autour[3], on voit une centaine de niches construites en briques et régulièrement disposées les unes au-dessus des autres. Chacune de ces niches renferme une statue d'or du *Bouddha* relevée en bosse. Au centre de la chapelle, il y a une statue du *Bouddha* en cuivre; sa dimension est exactement celle du corps du *Tathâgata* qu'elle représente *tournant la roue de la Loi*[4].

[1] Suivant le *Si-yu-ki*, liv. VII, fol. 1, dix-huit ou dix-neuf li.

[2] Le *Si-yu-ki*, liv. VII, fol. 2, porte : haut de deux-cents pieds.

[3] *Si-yu-ki*, liv. VII, fol. 2.

[4] C'est-à-dire : prêchant la *Loi*.

Au sud-est du *Vihâra*, il y a un *Stoûpa* haut de cent pieds, qui fut construit par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Devant ce monument, s'élève une colonne de pierre haute de soixante-dix pieds, dans l'endroit même où le *Bouddha* tourna pour la première fois la roue de la *Loi*.

A côté, on voit l'endroit où *Mei-ta-li-pou-sa* (le *Bôdhisattva Mâitrêya*) reçut une prédiction.

Plus loin, à l'ouest, il y a un *Stoûpa*. Ce fut là que, dans le *Kalpa* des sages (*Bhadrakalpa*), à l'époque où la vie des hommes était de vingt mille ans, le *Bouddha*, remplissant jadis le rôle de *Hou-ming-pou-sa* (*Prabhâpâla bôdhisattva*), reçut de *Kia-che-fo* (*Kâçyapabouddha*) une prédiction sur sa destinée future [1].

Au midi de l'endroit où *Çâkya* reçut cette prédiction, on voit un lieu où les quatre *Bouddhas* passés ont laissé la trace de leurs pas. Il a une longueur d'environ cinquante *tchang* (cinq cents pieds) [2]; sa hauteur est de sept pieds. Il est formé d'une assise de pierres bleues. Au-dessus, on a élevé les statues des quatre *Bouddhas* dans l'attitude de la marche.

A l'ouest du couvent de la *Plaine des Antilopes* (*Mrigadâva samghârâma*), on voit l'étang où se baignait le *Tathâgata*; l'étang où il lavait ses vêtements et celui où il nettoyait les vases religieux. Tous trois sont gardés par des dragons divins qui en éloignent les souillures des hommes.

[1] *Si-yu-ki*, liv. VII, fol. 2. Il lui prédit qu'il arriverait à l'état de *Bouddha* accompli et recevrait le titre de *Çâkyamouni*.

[2] Le *Si-yu-ki*, liv. VII, fol. 2, porte cinquante *pieds*.

A côté de ces étangs, il y a un *Stoûpa* élevé à l'endroit où le *Bouddha*, menant la vie d'un *Pou-sa* (*Bôdhisattva*), prit la forme d'un éléphant blanc armé de six défenses, et donna ses dents à un chasseur.

On montre encore le lieu où, ayant un corps d'oiseau, il s'associa avec un singe et un éléphant blanc, fixa le rang d'âge d'après l'arbre *Ni-keou-liu* (l'arbre *Nyagrôdha*)[1], et partit pour faire le tour du monde et convertir les hommes; le lieu où il remplit le rôle de *roi des cerfs* (*Mrĭgarâdjâ*), et celui où il convertit *Kiao-tchin-jou* (*Kauṇḍinya*), *'An-pi* (*Açvadjit*), *Po-ti* (*Bhadrika*), *P'o-fou* (*Vâchpa*), *Chi-li-kia-ye* (*Daçabala Kâçyapa*) et *Mo-ho-nan* (*Mahânâman*).

De là il suivit le cours du fleuve *King-kia* (*Gange*), et après avoir fait trois cents li à l'est, il arriva au royaume appelé *Tchen-tchou-koue*[2].

[1] *Nyagrôdha*, figuier de l'Inde. Ce passage du texte serait inintelligible sans le secours de la relation originale. Le *Tathâgata*, à l'époque où il menait la vie d'un *Bôdhisattva*, s'affligea de voir que les hommes du siècle n'observaient point les rites. Il se montra sous un corps d'oiseau, et, après qu'il se fut associé avec un singe et un éléphant blanc, ils se demandèrent en cet endroit: Quel est celui qui a vu le premier cet arbre *nyagrôdha*? Chacun d'eux raconta ce qui le concernait, et aussitôt il fixa, pour tous les trois, le rang d'aîné et de cadets.

[2] C'est-à-dire « le royaume du maître des combats. » Dans l'encyclopédie *Fa-youen-tchou lin*, liv. XXXVIII, fol. 19, on trouve aussi *Tchen-wang-koue* « le royaume du roi des combats. » C'est le seul que *Hiouen-thsang* se contente de donner en chinois, au lieu d'en figurer l'orthographe indienne en signes phonétiques. Le nom original peut-être *Youddhapati poura* ou *Youddharâdjâ poura*. Cette double lecture doit être proposée, parce que nous ignorons si le second mot indien est maître (*pati*) ou roi (*râdjâ*).

De là, il se dirigea au nord-est, passa le Gange, et après avoir fait de cent quarante à cent cinquante li, il arriva au royaume de *Feï-che-li* (*Vâiçâlî*).

Ce royaume a cinq mille li de tour; la terre est grasse et fertile, et produit en abondance des fruits d'*An-mo-lo* (*Âmra*) et de *Meou-tche* (*Môtcha*). La capitale n'offre partout que des ruines; ses anciens fondements occupent une circonférence de soixante à soixante-dix li; elle n'a qu'un petit nombre d'habitants.

A cinq ou six li au nord-ouest du palais, il y a un couvent à côté duquel s'élève un *Stoûpa*. Ce fut en cet endroit que le *Bouddha* expliqua l'ouvrage de *Pi-mo-lo-kie* (*Vimalakîrti soûtra*).

Plus loin, à trois ou quatre li au nord-est, il y a un *Stoûpa* qu'on a bâti à côté de l'antique demeure de *Pi-mo-lo-kie* (*Vimalakîrti*), et où éclatent souvent des prodiges extraordinaires. A peu de distance de ce *Stoûpa*, on voit une maison construite avec des pierres grossièrement assemblées. Ce fut en cet endroit que *Vou-heou-tch'ing* (*Vimalakîrti*) tomba malade et expliqua la *Loi*.

A côté, l'on voit aussi l'antique demeure de *P'ao-tsi* (*Ratnâkara*) et celle de la fille de l'*An-mo-lo* (*Âmra-dârikâ*).

Plus loin au nord, à une distance de trois ou quatre li, il y a un *Stoûpa*. Ce fut en cet endroit que s'arrêta le *Bouddha* lorsque, suivi des *Dêvas* et des hommes, il se dirigeait vers *Kiu-chi-na* (*Kouçinagara*), pour entrer dans le *Nirvâṇa*.

Plus loin, à l'ouest, il y a encore un endroit d'où le

Bouddha contempla pour la dernière fois la ville de *Feï-che-li* (*Vâiçâlî*).

Plus loin, au sud, se trouve l'endroit où la fille de l'*An-mo-lo* (l'*Âmra*) fit don de son jardin au *Bouddha*. On voit aussi l'endroit où le *Bouddha* promit au roi des démons (*Pâpîyân*) d'entrer dans le *Nirvâṇa*.

En sortant des frontières méridionales de *Feï-che-li* (*Vâiçâlî*), et à une distance de cent li du fleuve *King-kia* (*Gange*), on arrive à la ville de *Che-feï-to-pou-lo* (*Çvêtapoura*), où il se procura les livres sacrés du Recueil des *Pou-sa* (*Bôdhisattva piṭaka soûtras*).

Ensuite, en allant au sud, on passe le fleuve *King-kia* (*Gange*), et l'on arrive au royaume de *Mo-kie-to* (*Magadha*)[1].

Ce royaume a de cinq à six cents li de tour. En général, on y montre de l'estime pour l'étude et du respect pour les sages. Il y a une cinquantaine de couvents où

[1] Inde centrale. L'ouvrage que nous traduisons omet deux royaumes que la relation originale décrit avant *Magadha* (liv. VII, fol. 17 à 19), savoir *Fo-li-tchi* (*Vridjî*) et *Ni-po-lo* (le *Népal*) Voici comment s'exprime le *Si yu-ki* (je supprime les détails étrangers à l'itinéraire) : On fait trois cents li au sud-est du couvent de *Çvêtapoura*, et l'on arrive au Gange, dont les deux rives (celle du midi et celle du nord) offrent chacune un *Stoûpa*

De là on fait cinq cents li au nord-est et on arrive au royaume de *Fo-li-chi* (*Vridjî*)

Au nord-est de l'endroit où le *Bouddha* convertit les pêcheurs, après avoir fait cent li, on trouve un *Stoûpa* à l'ouest de l'ancienne ville

De là à quatorze ou quinze cents li au nord-ouest, on franchit des montagnes, on entre dans une vallée et l'on arrive au Népal

De là on revient à *Vâiçâlî*, on passe le Gange au sud et l'on arrive à *Magadha*

l'on compte environ dix mille religieux, dont le plus grand nombre étudie la doctrine du *grand Véhicule*.

Au sud du fleuve, il y a une ancienne ville qui a soixante-dix li de tour. Quoiqu'elle soit déserte et ruinée, les parapets de ses murailles subsistent encore [1]. Jadis, lorsque la vie des hommes avait une durée incommensurable, on l'appelait *Keou-sou-mo-pou-lo* (*Kousoumapoura*). Le palais du roi était orné d'une multitude de fleurs; de là l'origine de ce nom. Dans la suite, lorsque la vie des hommes durait plusieurs milliers d'années, d'après le nom de l'arbre *Po-t'o-li*, on changea son nom en celui de *Po-t'o-li-tseu-tch'ing* (*Pâṭalipouttra poura*).

Dans la centième année après le *Nirvâṇa* du *Bouddha*, il y eut un roi nommé *'O-chou-kia* (*Açôka*), qui était l'arrière-neveu du roi *Pin-pi-so-lo-wang* (*Bimbisâraradjâ*).

De la ville *Wang-che-tchi'ng* (*Râdjagrĭhapoura*), il transporta dans cette ville sa résidence royale.

Depuis cette époque il s'est écoulé bien des siècles; aussi n'en reste-t-il que les anciennes fondations, et des centaines de couvents anciens, à peine deux ou trois sont encore debout.

Au nord de l'ancien palais, et près de la rive du Gange, il y a une petite ville où l'on compte un millier de maisons.

Au nord du palais, il y a une colonne de pierre haute de quelques dizaines de pieds, dans l'endroit

[1] La leçon du *Si-yu-ki* (liv. VIII, fol 1 v°) est un peu différente Ses fondations subsistent encore

même où le roi *Wou-yeou* (*Açôka*) avait construit un enfer[1].

Le Maître de la loi resta sept jours dans la *petite ville* et visita avec respect les monuments sacrés.

Au sud de l'enfer, il y a un *Stoûpa;* c'est l'un des quatre-vingt-quatre mille *Stoûpas* que le roi *Açôka* fit construire par la main des hommes. Dans l'intérieur, on a déposé un *ching* (dixième de boisseau) des reliques du *Tathâgata*, qui répandent constamment un éclat divin.

Plus loin, il y a un *Vihâra* où l'on voit une pierre sur laquelle a marché le *Tathâgata*. Sur cette pierre, on voit les traces des deux pieds du *Bouddha*, longues d'un pied et huit pouces et larges de six pouces. Au bas des pieds, il y a une roue à mille rais. Aux extrémités (de l'empreinte) des dix doigts, on voit des fleurs surmontées du signe mystique *ouan*[2], des figures de poissons en relief, etc. qui brillent avec éclat. Ce sont les traces que laissa le *Bouddha* lorsque, sur le point d'entrer dans le *Nirvâṇa*, il fut parti de *Feï-che-li* (*Vâiçâlî*) et arriva en cet endroit. Alors, sur le rivage méridional du fleuve, se tenant debout sur une grande pierre carrée, il regarda avec émotion *'O-nan* (*Ânanda*) et lui dit : « C'est pour la dernière fois que je contemple de loin

[1] Suivant le *Si-yu-ki* (liv VIII, fol. 3) qui en donne la description, *Açôka* y avait réuni tous les instruments de torture qu'on suppose exister dans l'enfer des bouddhistes

[2] Voyez Wilson, *Dict. sanskrit*, au mot *Svastica*. On dit qu'il tire son origine de la forme des cheveux bouclés du *Bouddha*, qui tournaient de gauche à droite

le trône de diamant (*Vadjrâsanam*)[1] et la ville du roi (*Râdjagrĭha*).

Au nord du *Vihâra*, il y a une colonne de pierre haute de trente pieds. On lit dans les mémoires historiques que le roi *Wou-yeou* (*Açôka*) divisa en trois parties l'île *Tchen-pou-tcheou* (le *Djamboudvîpa*), et les donna au *Bouddha*, à la Loi et à l'Assemblée des religieux; il partagea de la même manière ses joyaux et ses richesses, pour racheter son héritier[2].

Au sud-est de l'ancienne ville, on voit les antiques fondements du couvent *Kiu-kiu-t'o-'o-lan-mo* (*Koukkoutârâma*), qui fut bâti par *Açôka*. Ce fut là qu'il convoqua mille religieux et leur fit les quatre offrandes.

Après avoir adoré, pendant sept jours, tous ces monuments sacrés, il fit, au sud-ouest, sept *Yôdjanas*, et arriva au couvent de *Ti-lo-chi-kia* (*Tilaçâkya?*).

Dans ce couvent, il y avait quelques dizaines de religieux qui, ayant appris l'arrivée du Maître de la loi, vinrent tous à sa rencontre et lui servirent de guides.

De là il fit cent li au sud, et arriva à l'endroit où s'élevait l'*Arbre de l'intelligence* (*Bôdhidrouma*)[3]. Cet arbre est protégé par des murs en briques très-élevés et fort solides, qui ont une étendue considérable de l'est à l'ouest, et se rétrécissent sensiblement du sud au nord.

La porte principale s'ouvre à l'est, en face de la rivière

[1] Burnouf, *Introd au bouddhisme indien*, p 387, en note

[2] *Si-yu-ki*, liv VIII, fol. 5 pour se racheter lui-même.

[3] Figuier sacré appelé aussi *Bôdhivrĭkcha*

Ni-lien-chen (*Nâirañdjâna*); la porte méridionale est voisine d'un grand étang couvert de fleurs de *lotus*. A l'ouest, une ceinture de montagnes escarpées en défend l'entrée. La porte du nord communique avec un grand couvent, dans l'intérieur duquel on voit, à chaque pas, des monuments sacrés, tantôt des *Vihâras*, tantôt des *Stoûpas*, que des rois, des ministres et de riches maîtres de maison ont construits par amour pour les Saints, afin d'honorer et de conserver leur mémoire.

Au milieu de ce couvent, on voit le *Trône de diamant* (*Vadjrâsanam*) qui fut construit au commencement du *Kalpa des sages* (*Bhadrakalpa*). Il s'est élevé en même temps que le ciel et la terre. Il s'appuie sur le centre des trois mille grands chiliokosmes; en bas, il descend jusqu'à la *roue d'or*, en haut il est de niveau avec les limites (la surface) de la terre. La partie composée de diamant a environ cent pas de tour. En employant ici l'expression de *diamant*, on veut dire qu'il est ferme, solide, indestructible, et capable de résister à tous les chocs du monde. S'il n'était pas appuyé sur sa base, la terre manquerait de stabilité; si le trône n'était pas fait de diamant, personne ne pourrait entrer dans l'*extase de diamant* (*Vadjrasamâdhi* ou *Vadjrayôga*)[1]. Maintenant (tout *Bôdhisattva*) qui veut dompter les démons et arriver à l'état

[1] Suivant le dictionnaire *San-thsang-fa-sou*, liv. L, fol 4, il y a cent huit sortes d'extases, la dixième est appelée l'*extase de diamant* Lorsque les *Bôdhisattvas* se sont fixés dans cette extase, leur intelligence est ferme et solide, elle peut briser toutes les séductions mondaines, de même que le diamant peut, par sa solidité, échapper a la destruction et briser les corps qui se heurtent contre lui Le texte du *Si-yu-ki*, liv VIII,

de *Bouddha*, doit s'asseoir sur ce trône; s'il s'asseyait ailleurs, la terre perdrait son équilibre. C'est pourquoi les mille *bouddhas* du *Kalpa des sages* (*Bhadrakalpa*) viendront tous s'asseoir sur ce trône.

Le lieu où *Çâkyamouni* arriva à l'état de *Bouddha* s'appelle aussi le *siége de l'intelligence* (*Bôdhimaṇḍa*). Lorsque le monde tremble jusque dans ses fondements, ce lieu seul n'est point ébranlé. Dans cent ou deux cents ans, lorsque les hommes seront devenus moins vertueux, ils iront vers l'*Arbre de l'intelligence* (*Bôdhidrouma*) et ne verront plus le *Trône de diamant* (*Vadjrâsanam*).

Après le *Nirvâṇa* du *Bouddha*, les rois des royaumes marquèrent leurs frontières, au sud et au nord, au moyen de deux statues de *Kouan-tseu-ts'ai-pou-sa* (*Avalôkitêçvara bôdhisattva*) assis du côté de l'est. Suivant la tradition, quand le corps de ce *bôdhisattva* sera enfoncé en terre et sera devenu invisible, la *Loi* du *Bouddha* devra s'éteindre complétement. Aujourd'hui le *Bôdhisattva* du côté du sud est déjà enfoncé en terre jusqu'à la poitrine. L'*Arbre de l'intelligence*, dont il est parlé plus haut, est l'arbre *pi-po-lo* (*pippala*). Du vivant du *Bouddha*, il était haut de plusieurs centaines de pieds; mais depuis, de méchants rois l'ayant souvent coupé et abattu, il n'a plus aujourd'hui que cinquante pieds. Le *Bouddha* s'assit sous cet arbre pour obtenir l'*Intelligence sans supérieure* (*Anout-*

fol. 17 v., diffère un peu du nôtre. La partie faite de diamant a cent pas de tour, les mille *Bouddhas* du *Kalpa des sages* s'y assiéront et entreront dans l'*Extase de diamant* (*Vadjrasâmadhi* ou *Vadjrayôga*), c'est pour cela qu'on l'appelle le *Trône de diamant* (*Vadjrâsanam*).

tara bôdhi); c'est pour cela qu'on l'a appelé l'*Arbre de l'intelligence* (*Bôdhidrouma*). Le tronc de l'arbre est d'un blanc-jaune, et ses feuilles, vertes et luisantes, ne tombent ni en automne ni en hiver. Seulement, quand vient le jour du *Nirvâṇa* du *Tathâgata*, elles se détachent tout d'un coup pour renaître le lendemain aussi belles qu'auparavant. Tous les ans, à pareil jour, les rois, les ministres et les magistrats se rassemblent au-dessous de cet arbre, l'arrosent avec du lait, allument des lampes, répandent des fleurs et se retirent après avoir recueilli de ses feuilles.

Quand le Maître de la loi fut arrivé, il offrit ses hommages à l'*Arbre de l'intelligence* et à la statue du *Tathâgata*, construite par les soins de *Ts'e-chi-pou-sa* (*Mâitrêya bôdhisattva*) à l'époque où il obtint l'intelligence parfaite. Après l'avoir contemplée avec une foi ardente, il se prosterna contre terre, poussa des gémissements et s'abandonna à la douleur. « Hélas! dit-il en soupirant, quand le *Bouddha* obtint l'*Intelligence accomplie*, j'ignore dans quelle condition je traînais ma misérable vie. Maintenant que me voici arrivé en ce lieu dans les derniers temps de la statue[1], je ne puis songer, qu'avec la rougeur sur le front, à l'immensité et à la profondeur de mes fautes! » A ces mots un ruisseau de larmes inonda son visage.

Dans ce moment, plusieurs milliers de religieux, qui

[1] C'est-à dire à une époque où la statue d'*Avalôkitêçvara*, déjà presque entièrement enfoncée en terre, est sur le point de disparaître et annonce la fin prochaine de la *Loi* du *Bouddha*

sortaient de la retraite d'été, arrivèrent en foule de tous côtés. Tous ceux qui virent le Maître de la loi dans cette attitude douloureuse ne purent retenir leurs soupirs et leurs larmes.

Dans cet endroit, sur une étendue d'un *yôdjana*, on ne voit partout que des monuments sacrés. *Hiouen-thsang* y resta huit ou neuf jours qu'il consacra à les adorer l'un après l'autre.

Le dixième jour, les religieux du couvent de *Na-lan-t'o* (*Nâlanda vihâra*) envoyèrent au-devant de lui quatre hommes d'une vertu éminente. Il partit avec eux et après avoir fait sept *yôdjanas*, il arriva au village où est situé le couvent. Ce fut dans ce village (appelé *Nâlanda grâma*) que naquit l'honorable *Mo-lien* (*Mâudgalyâyana*). Au moment de son arrivée, il vit en outre deux cents religieux et un millier de fidèles qui accouraient au-devant de lui avec des étendards, des parasols, des parfums et des fleurs. Ils tournèrent autour de lui en célébrant ses louanges et entrèrent dans le couvent de *Nâlanda*. Une fois arrivés, ils se joignirent à la multitude des premiers religieux. Quand le Maître de la loi eut fini de les saluer, ils placèrent sur l'estrade du président un fauteuil particulier et le prièrent de s'y asseoir. La multitude des religieux et des fidèles s'assit pareillement. Après quoi on chargea le *Weï-na* (le *Karmadâna* — le sous-directeur) de frapper la plaque (sonore) *Kien-tchi* (*Ghaṇṭi*) et d'inviter à haute voix le Maître de la loi à demeurer dans le couvent, et à faire usage en commun de tous les ustensiles et effets de religieux qui y étaient rassemblés.

Alors vingt hommes d'un âge mûr, versés dans l'intelligence des *Soûtras* et des *Çâstras*, et d'un extérieur grave et imposant, furent envoyés pour présenter le Maître de la loi au vénérable *Tching-fa-thsang* (*Saddharmakôcha?*) qui n'était autre que le maître *Kiaï-hien* (l'*Âtchâryya Çîlabhadra*). La multitude des religieux qui l'entourait d'estime et de respect, n'osait proférer son nom et lui donnait le titre pompeux de *Tching-fa-thsang* « le Trésor de la droite loi ».

Il suivit ses guides et entra pour le saluer. Dès qu'il fut en sa présence, il lui rendit tous les devoirs d'un disciple et épuisa tous les témoignages du respect. Se conformant aux règles du respect et aux usages consacrés parmi eux, il marcha sur ses genoux et s'appuyant sur ses coudes, fit résonner ses pieds et frappa la terre de son front.

Après l'avoir interrogé et comblé de louanges, *Fa-thsang* (*Dharmakôcha?*) fit apporter des siéges, et pria le Maître de la loi et les religieux de s'asseoir. Cela fait, il demanda au Maître de la loi de quel pays il venait. « Je viens de la Chine, répondit-il; je désire étudier sous votre direction le *Yu-kia-lun* (le *Yôgaçâstra*). »

En entendant ces mots, *Dharmakôcha* ne put retenir ses larmes. Il appela un de ses disciples nommé *Fo-to-pa-t'o-lo* (*Bouddhabhadra*), qui était son propre neveu. Il était âgé de soixante-dix ans, et était versé dans l'intelligence des *King* et des *Lun* (des *Soûtras* et des *Çâstras*); il excellait surtout dans l'art de parler. « Veuillez, lui dit *Fa-thsang* (*Dharmakôcha*), raconter à l'assemblée

l'histoire de ma maladie et de mes souffrances depuis ces trois dernières années. »

A ces mots, *Khio-hien* (*Bouddhabhadra*) laissa échapper un cri de douleur; puis, essuyant ses larmes, il s'exprima ainsi :

« Autrefois le *Ho-chang* (*Oupâdhyâya*) souffrait d'un rhumatisme aigu; à chaque accès, ses mains et ses pieds se contractaient avec force, et il ressentait de cuisantes douleurs, comme si on les eût brûlés avec le feu ou percés avec le fer. Pendant plus de vingt ans, ces accès n'avaient pas plutôt cessé qu'ils renaissaient sur-le-champ. Mais, il y a trois ans, ses souffrances revinrent avec une nouvelle intensité. Fatigué d'un sort aussi misérable, il voulait renoncer à toute nourriture pour en finir avec la vie, lorsque, pendant la nuit, il vit en songe trois *Dêvas*, le premier de couleur d'or, le deuxième, couleur de *lieou-li* (*lapis-lazuli*), et le troisième, couleur d'argent blanc. Leur taille était belle et leur figure pleine de dignité; ils étaient vêtus d'habits de cérémonie aussi légers que brillants. L'un d'eux s'approchant du Maître, l'interrogea en ces termes :

« Est-il vrai que vous voulez quitter ce corps? Les livres sacrés disent que le corps est né pour souffrir; ils ne disent point qu'il faille se débarrasser de son corps. Dans une de vos existences passées, vous étiez jadis roi, et vous faisiez endurer de cruels tourments à tous les êtres vivants; voilà ce qui vous a attiré ce châtiment. Maintenant il faut que vous examiniez attentivement vos fautes passées, et que vous vous livriez à un sincère

repentir. Supportez vos douleurs avec calme, et employez tout votre zèle à publier les *King* et les *Lun* (les *Soûtras* et les *Çâstras*). Par là vos angoisses se dissiperont d'elles-mêmes. Mais, si vous persistez à vous dégoûter de la vie, vous ne verrez jamais la fin de vos souffrances. »

« En entendant ces paroles, le Maître les salua avec respect.

« L'homme de couleur d'or, montrant celui qui était de couleur bleue, dit au Maître : « Vous ne connaissez pas ce personnage; c'est *Kouan-tseu-ts'aï-pou-sa* (le *Bôdhisattva Avalôkitêçvara*). » Puis, montrant celui qui était de couleur d'argent, il lui dit : « Celui-ci est le *Pou-sa Ts'e-chi* (le *Bôdhisattva Mâitrêya*). »

« A l'instant le Maître salua profondément *Ts'e-chi* (*Maitrêya*); puis, l'interrogeant : « Votre serviteur *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*), dit-il, a toujours désiré de naître dans votre honorable palais; j'ignore, si j'obtiendrai ou non ce bonheur. »

— « Quand vous aurez répandu au loin la droite *Loi*, lui dit *Mâitrêya*, vous êtes sûr d'y renaître. »

« Le personnage de couleur d'or prit ensuite la parole : « Moi, lui dit-il, je suis *Man-tchou-che-li-pou-sa* (le *Bôdhisattva Mañdjouçrî*). Ayant vu tous trois que vous vouliez abandonner votre corps, sans utilité pour vos semblables, nous sommes venus exprès pour vous exciter au bien. Il faut que, docile à nos avis, vous mettiez en lumière la droite *Loi*, ainsi que le *Yu-kia-lun* (le *Yôgaçâstra*), etc. et que vous les fassiez connaître

à tous ceux qui les ignorent. Votre corps reprendra peu à peu le calme et le repos, et vous ne vous inquiéterez plus de votre maladie. Il y a ici un religieux de la Chine, qui aime à acquérir l'intelligence de la grande *Loi ;* son vœu le plus ardent est d'étudier sous vos yeux. Attendez-le et donnez-lui vos instructions. »

· « Après avoir entendu ces paroles, *Fa-thsang* (*Dharmakôcha*) le salua humblement et lui dit : « J'obéirai avec respect à vos nobles avis. » A ces mots, ils disparurent.

« Depuis cette époque, les souffrances du Maître sont complétement dissipées. »

En entendant ce récit extraordinaire, la multitude des religieux fut remplie d'admiration. Le Maître de la loi, l'ayant recueilli lui-même de ses propres oreilles, ne put se défendre d'un sentiment de douleur et de joie. Mais, renouvelant ses témoignages de respect et de reconnaissance, « S'il en est ainsi, dit-il aux religieux, mon devoir est de faire tous mes efforts pour vous écouter et me livrer à l'étude. Je désire profiter de votre bienveillance affectueuse et recevoir vos instructions. »

« Maître, lui demanda encore *Fa-thsang* (*Dharmakôcha*), depuis combien d'années êtes-vous en route ? »

— « Depuis trois ans, répondit-il. Puisque mon arrivée est d'accord avec votre ancien songe, veuillez m'instruire et m'éclairer ; mettez le comble à ma joie, en me permettant de vous montrer les sentiments d'un disciple docile et dévoué. »

En achevant ces mots, il quitta *Çîlabhadra* et sortit. Il se dirigea alors vers le couvent bâti par le roi *Yeou-wang* (*Bâlâditya*). Celui-ci l'établit dans un pavillon à double étage de la maison de *Khio-hien* (*Bouddhabhadra*), et lui offrit, pendant sept jours, tout ce qui lui était nécessaire. Ensuite il le plaça dans une maison magnifique, située au nord de celle de *Hou-fa-pou-sa* (du *Bôdhisattva Dharmapâla*), et lui fournit toutes sortes de provisions. Chaque jour, *Hiouen-thsang* recevait cent fruits de *Tchen-pou-lo* (*Djambîra*), vingt fruits de *Pin-lang* (*Poûga*), vingt fruits de *Teou-keou* (*Djâti*), une once de *Long-nao* (*Karpoûra*), et un *Ching* (dixième de boisseau) de l'espèce de riz appelé *Kong-ta-jin-mi*[1]. Les grains sont plus gros que ceux des haricots noirs, et ils donnent une bouillie d'un goût fin et parfumé; les autres riz n'en approchent pas. Il ne vient que dans le royaume de *Maghada*; on ne le trouve nulle part ailleurs; il est uniquement consacré à la nourriture du roi et des religieux les plus renommés. Telle est l'origine du nom qu'on lui donne. Chaque mois (le roi) lui envoyait trois *teou* d'huile, et chaque jour la quantité nécessaire de beurre, de lait et des autres provisions. (Par ses ordres), *un homme pur* (un *Çramaṇa*) et un *Po-lo-men* (un *Brâhmane*), dispensés de tous devoirs religieux, le promenaient sur un char, sur un éléphant ou en palanquin. Les dix mille religieux internes ou étrangers, qui habitaient le couvent de *Nâlanda*, prési-

[1] Litter. « le riz qu'on fournit aux hommes éminents. » J'ignore le nom indien.

daient à ces fournitures, et y ajoutaient ce qui était nécessaire pour les dix compagnons du Maître de la loi. On peut juger par là des marques de respect qu'il recevait en visitant les pays étrangers.

Le mot *Na-lan-t'o* (*Nâlanda*) veut dire en chinois « celui qui donne sans se lasser. » Voici ce que les vieillards racontent à ce sujet. Au sud du couvent situé au milieu d'un jardin d'arbres *'An-mo-lo* (*Âmras*) « manguiers, » il y avait un étang qui était habité par un dragon nommé *Na-lan-t'o* (*Nâlanda*). A côté, on construisit un couvent qu'on appela, pour cette raison, le couvent de *Na-lan-t'o* (*Nâlanda vihâra*).

On rapporte encore que jadis *Jou-laï* (le *Tathâgata*), à l'époque où il menait la vie d'un *Pou-sa* (*Bôdhisattva*), devint roi d'un grand royaume, et fixa sa résidence en cet endroit. Touché de compassion pour les orphelins et les indigents, il répandit constamment des bienfaits et des aumônes. Les habitants, pénétrés de reconnaissance, surnommèrent cet endroit : *Le pays de celui qui donne sans se lasser* (*Nâlandadêça?*).

Dans l'origine, ce lieu était un jardin d'*Âmras*, appartenant à un riche maître de maison (*Grihapati*). Cinq cents marchands l'achetèrent au prix d'un million de pièces d'or et le donnèrent au *Bouddha*.

Dans cet endroit, le *Bouddha* expliqua la *Loi* pendant trois mois, et parmi ces marchands, il y en eut beaucoup qui *obtinrent le fruit* (de l'*Intelligence* — *Bôdhi*).

Après le *Nirvâṇa* du *Bouddha*, un ancien roi de ce

royaume, nommé *Cho-kia-lo-'o-t'ie-to* (*Çakrâditya*), rempli de respect et d'amour pour le *Bouddha*, construisit à ses frais ce *Kia-lan* (*Samghârâma*).

Ce roi étant mort, eut pour successeur son fils *Fo-to-k'io-to* (*Bouddhagoupta*), qui, après avoir pris les rênes de ce grand royaume, construisit plus loin, au sud, un autre *Kia-lan* (*Samghârâma*).

Un peu plus loin à l'est, son fils, le roi *Ta-t'a-kie-to* (*Tathâgata*), bâtit un autre couvent.

Plus loin au nord-est, son fils *Po-lo-'o-t'ie-to* (*Bâlâditya*) bâtit un autre couvent.

Dans la suite, voyant qu'un saint religieux venait de la Chine, et se dirigeait vers lui pour recevoir de ses mains les provisions nécessaires, il fut transporté de joie, quitta son trône et embrassa la vie religieuse. Il eut pour successeur son fils *Fa-che-lo* (*Vadjra*), qui, plus loin au nord, construisit un autre couvent.

Quelque temps après, un roi de l'Inde centrale bâtit à côté un autre couvent

De cette manière, six rois, qui montèrent successivement sur le trône, se livrèrent chacun à de pieuses constructions. Le dernier de ces rois entoura tous ces couvents d'une enceinte de murs en briques et les réunit en un seul. Une porte qu'il établit y donnait accès. Il ouvrit des salles séparées (pour les conférences), et partagea en huit cours l'espace qui se trouvait au centre des *Samghârâmas*. Des tours précieuses étaient rangées dans un ordre régulier; des pavillons ornés de corail s'élevaient comme des pics élancés; des dômes hardis

se dressaient au milieu des nues, et les faîtes des temples semblaient voler au-dessus des vapeurs du ciel. De leurs fenêtres, on voyait naître les vents et les nuages, et au-dessus de leurs toits audacieux, le soleil et la lune entraient en conjonction. Tout autour, serpentait une eau azurée que des lotus bleus embellissaient de leurs calices épanouis, et çà et là de beaux *Kie-ni* (*kanakas*) « *Butea frondosa* » laissaient pendre leurs fleurs d'un rouge éblouissant, et des bois d'*Âmras* « manguiers » les protégeaient au dehors de leur ombrage épais.

Dans les diverses cours, les maisons des religieux avaient chacune quatre étages. Les pavillons avaient des piliers ornés de dragons et des poutres où brillaient les couleurs de l'arc-en-ciel, des chevrons sculptés, des colonnes ornées de jade, peintes en rouge et richement ciselées, et des balustrades découpées à jour. Les linteaux des portes étaient décorés avec élégance, les toits étaient couverts de tuiles brillantes dont l'éclat se multipliait en se reflétant, et variait à chaque instant de mille manières.

Les *Sañghârâmas* de l'Inde se comptent aujourd'hui par milliers; mais il n'en est point qui égalent ceux-ci par leur majesté, leur richesse et la hauteur de leur construction. On y compte, en tout temps, dix mille religieux, tant du dedans que du dehors, qui tous suivent la doctrine du *grand Véhicule.* Les sectateurs des dix-huit écoles s'y trouvent réunis, et l'on y étudie toutes sortes d'ouvrages, depuis les livres vulgaires, les *Weï-to* (*Védas*) et autres écrits du même genre, jusqu'aux

traités *In-ming* (*Hêtouvidyâ*), *Ching-ming* (*Çabdavidyâ*), la médecine (*Tchikitsâvidyâ*), les sciences occultes (*Kriyâ*) et l'arithmétique (*Sam̃khyâna*). On y compte mille religieux qui peuvent expliquer vingt ouvrages sur les *Soûtras* et les *Çâstras*, cinq cents qui en comprennent trente, et dix seulement, y compris le Maître de la loi, qui en possèdent cinquante. Mais le maître *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*) les avait tous lus et approfondis. Sa vertu éminente et son âge vénérable lui avaient donné le premier rang parmi les religieux. Dans l'intérieur du couvent, une centaine de chaires étaient occupées chaque jour, et les disciples suivaient avec zèle les leçons de leurs maîtres, sans perdre un seul instant.

Dans le séjour de tous ces hommes vertueux, régnaient naturellement des habitudes graves et sévères; aussi, depuis sept cents ans que ce couvent existe, nul homme n'a jamais enfreint les règles de la discipline. Le roi l'entoure de respect et de vénération, et il a affecté le revenu de cent villes pour subvenir à l'entretien des religieux. Tous les jours, dans chaque ville, deux cents familles leur apportent régulièrement plusieurs centaines de boisseaux de riz, du beurre et du lait. C'est pourquoi tous les étudiants ne demandaient rien à personne, et se procuraient sans peine les *quatre choses nécessaires*[1]. Leurs progrès dans l'étude et leurs succès éclatants étaient dus surtout aux libéralités du roi.

Après avoir séjourné pendant longtemps dans le

[1] Savoir 1° des vêtements, 2° le boire et le manger, 3° des objets de literie, 4° des médicaments

couvent de *Nâlanda*, le Maître de la loi se dirigea vers la ville *de la maison du roi* (*Râdjagriha*), pour y visiter avec respect les monuments sacrés. L'ancienne ville de *la maison du roi* s'appelait dans l'Inde *Kiu-che-kie-lo-pou-lo* (*Kouçâgarapoura*). Cette ville était située au centre du royaume de *Mo-kie-t'o* (*Magadha*). Dans les temps anciens, beaucoup de princes et de rois y ont fixé leur résidence; et comme ce pays produisait une graminée odorante appelée *Kiu-che* (*Kouça*), on lui a donné, pour cette raison, le nom de *Kouçâgarapoura*. Des quatre côtés s'élèvent des montagnes qui semblent taillées à pic. A l'ouest, on y pénètre par un petit sentier, et au nord s'ouvre une large porte. Ce pays est allongé de l'est à l'ouest et se rétrécit du sud au nord; il peut avoir cent cinquante li de tour. Dans l'intérieur, il y a encore une petite ville dont les fondations occupent une étendue de trente li. De tous côtés on y voit des bosquets d'arbres *Kie-ni-kia* (*Kanakas*) qui fleurissent, sans interruption, à toutes les époques de l'année, et dont les pétales sont de couleur d'or.

En dehors de la partie de la ville qui regarde le nord, on voit un *Stoûpa*. Ce fut en cet endroit que *Ti-po-ta-to* (*Dévadatta*) et le roi *Weï-seng-youen* (*Adjâtaçatrou*) lâchèrent un éléphant ivre qui gardait le trésor, pour tuer le *Bouddha*.

Au nord-est de ce lieu, il y a un autre *Stoûpa*. Ce fut là que *Che-li-fo* (*Çâripouttra*) obtint le fruit (de la *Bôdhi*— devint *Bouddha*), après avoir entendu le *Pi-tsou 'O-chi-po-chi* (*Bhikchou Açvadjit*) expliquer la *Loi*.

Au nord de cet endroit, à une petite distance, il y a une fosse large et profonde. Ce fut là que *Che-li-kio-to* (*Çrîgoupta*), séduit par les paroles des hérétiques, voulut faire périr le *Bouddha*, en le précipitant dans une fosse remplie de feu et en lui faisant manger du riz empoisonné.

A côté, et au nord-est de la grande fosse, à l'angle de la ville, il y a un autre *Stoûpa*. Ce fut en cet endroit que le grand médecin *Chi-po-kia* (*Djîvaka*) construisit pour le *Bouddha* une salle où il pût expliquer la *Loi*.

A côté, on voit encore l'ancienne maison de *Chi-po-kia* (*Djîvaka*).

Au nord-est de la ville (*Kouçâgarapoura*), il fit quatorze ou quinze li, et arriva à la montagne *Ki-li-t'o-lo-kiu-t'o-chan* (*Gridhrakoûṭa parvata*). Cette montagne se compose de sommets contigus que domine le Pic du Nord, qui est d'une hauteur remarquable, et qui, par sa forme, ressemble (de loin) à l'oiseau *Ts'ieou* (vautour); il ressemble aussi à une tour élevée; de là sont venus les deux noms qu'on lui donne (Pic du Vautour et Tour du Vautour). Cette montagne offre de fraîches fontaines, des rochers extraordinaires et des arbres couverts du plus riche feuillage.

Lorsque *Jou-lai* (le *Tathâgata*) était dans le monde, il habitait souvent cette montagne et y expliquait le *Fa-hoa* (le *Saddharma pouṇḍarika*), le *Ta-pan-jo* (le *Mahâpradjñâ pâramita soûtra*), et un nombre infini d'autres *Soûtras*.

Le Maître de la loi, étant sorti par la porte du nord

de la ville, fit environ un li et arriva au *jardin des Bambous de Kia-lan-t'o* (*Kalanta vénouvana*). Jadis, *Jou-laï* (le *Tathâgata*) habita souvent dans ce jardin, et y composa les règles de la discipline (*Vinaya*). Le maître de ce jardin, qui s'appelait *Kia-lan-to* (*Kalanta*), l'avait d'abord donné à des hérétiques; mais quand il eut vu le *Bouddha* et entendu la *Loi* sublime, il regretta de n'avoir pas donné son jardin au *Tathâgata*. Dans ce moment, les esprits de la terre, ayant appris ses intentions, firent éclater des calamités et des prodiges pour effrayer les hérétiques et les faire sortir sur-le-champ. « Le maître de maison (*Kalanta*), leur dirent-ils, veut donner son jardin au *Bouddha;* il faut que vous partiez à l'instant même. » Ceux-ci se retirèrent la colère dans l'âme.

Kalanta, ravi de joie, construisit un *Vihâra*, et quand il l'eut achevé, il alla lui-même inviter le *Bouddha*, qui l'accepta avec empressement.

A l'est du *bois des Bambous* (*Vénouvana*), il y a un *Stoûpa* qui fut construit jadis par le roi *'O-che-to-che-tou-lou* (*Adjâtaçatrou*).

Après le *Nirvâṇa* du *Bouddha*, les rois partagèrent entre eux ses *çarîras* (reliques). *Weï-seng-youen* (*Adjâtaçatrou*), en ayant obtenu sa part, éleva cette tour en l'honneur du *Bouddha*, avant de s'en retourner dans son royaume. Le roi *Wou-yeou* (*Açôka*), ayant ouvert son âme à la foi, voulut construire des *Stoûpas* sur toute la surface de l'Inde. Il ouvrit cette tour et en prit les reliques; mais il en laissa une petite quantité qui, jusqu'à ce jour, répand encore un grand éclat.

En faisant cinq ou six li au sud-est du *bois des Bambous*, on trouve, à côté de la montagne, une autre plantation du même genre, au centre de laquelle s'élève une grande maison. Ce fut en cet endroit qu'après le *Nirvâṇa* du *Bouddha*, le grand *Kia-che* (*Mahâkâçyapa*), avec neuf cent quatre-vingt-dix-neuf *Arhân*, forma la collection des *Trois Recueils* (*Tripiṭaka*). A l'époque de ce concile, une multitude innombrable de saints personnages se réunirent sous sa direction. *Kâçyapa* leur parla ainsi : « Dans cette assemblée, ceux qui savent qu'ils sont doués des *trois lumières* et des *six facultés surnaturelles*, et qu'ils embrassent, sans confusion ni erreur, tous les Recueils de la loi du *Tathâgata*, je les invite à demeurer ici. Quant aux autres, ils peuvent aller où bon leur semble. » A cette époque, il choisit neuf cent quatre-vingt-dix-neuf *Arhân*, qui restèrent dans ce lieu consacré à l'étude. *Kâçyapa* dit alors à *'O-nan* (*Ânanda*) : « Vos fautes ne sont pas encore effacées ; ne souillez point par votre présence la pureté de cette auguste assemblée. » *Ânanda* fut couvert de confusion et se retira. Pendant une nuit, de toutes les forces de son âme, il s'efforça de briser les liens qui l'attachaient *aux trois mondes*, pour obtenir le rang de *'O-lo-han* (d'*Arhân*). Il revint alors et frappa à la porte.

« Vos liens sont-ils tous brisés ? » lui demanda *Kia-che* (*Kâçyapa*). »

— « Ils le sont tous, » répondit *'O-nan* (*Ânanda*).

« S'il en est ainsi, reprit *Kâçyapa*, il n'est pas besoin d'ouvrir la porte ; entrez par où vous voudrez. »

'O-nan (*Ânanda*) entra alors par une fente de la porte, salua le religieux et lui baisa les pieds. *Kâçyapa* le prit par la main et lui dit : « Je désirais vous voir effacer toutes vos fautes et obtenir le fruit (de la *Bôdhi* — devenir *Bouddha*); c'est pour cela que je vous ai éloigné de l'assemblée; vous devez le savoir, n'en gardez point de rancune. »

— « Si mon cœur conservait de la rancune, reprit *'O-nan* (*Ânanda*), comment pourrais-je dire que j'ai *brisé tous mes liens?* »

Alors il salua *Kâçyapa*, lui témoigna sa reconnaissance et s'assit.

En ce moment, on venait de commencer la retraite depuis quinze jours.

Le *Tathâgata*, dit *Kâçyapa* à *Ânanda*, affirmait constamment, au milieu de l'assemblée, que vous avez beaucoup d'instruction et que vous embrassez toutes les connaissances; veuillez, en conséquence, monter au fauteuil et lire à l'assemblée le *Sou-ta-lan-thsang* (*Soûtrapiṭaka*), « le Recueil des *Soûtras.* »

Ânanda obéit et se leva; puis, se tournant vers la montagne du *Nirvâṇa*, il s'inclina plusieurs fois avec respect. Après quoi, il monta au fauteuil et récita les *King* (les *Soûtras*). L'assemblée tout entière les reçut de sa bouche et les écrivit.

Ensuite il ordonna à *Yeou-po-li* (*Oupali*) de lire le *Pi-naï-ye-thsang* (*Vinayapiṭaka*) « le Recueil des règles de la discipline. »

Lorsqu'il eut fini, *Kâçyapa* lut lui-même l'*A-pi-t'a-*

mo-thsang (*Abhidharmapiṭaka*) « le Recueil des traités métaphysiques. »

Après avoir achevé de rassembler, pendant la retraite de trois mois, les ouvrages des *Trois Recueils*, il les écrivit sur des feuilles de *tâla* (palmier) et les répandit dans l'Inde entière. Les saints religieux se dirent alors : « En formant ce vaste recueil, nous avons voulu reconnaître les bienfaits du *Bouddha*. Pour nous, si nous pouvons le lire aujourd'hui, nous en sommes redevables à leurs pieux efforts. »

Comme le grand *Kâçyapa* occupait le fauteuil de président au milieu des religieux, son école fut appelée *Chang-tso-pou* (*Sthavîranikaya*) ou l'*École du Président.*

A vingt li à l'ouest de cet endroit, il y a un *Stoûpa* construit par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Ce fut en cet endroit que se réunit l'école de la *Grande Assemblée* (*Mahâsaṁgha nikaya* ou des *Mahâsaṁghikas*). A l'époque où *Kâçyapa* s'occupait de réunir les écrits des *Trois Recueils*, les hommes d'étude et les hommes affranchis de l'étude, qui ne faisaient pas partie du concile, se rassemblèrent en cet endroit, au nombre de plusieurs mille. « Pendant la vie de *Jou-lai* (du *Tathâgata*), se dirent-ils entre eux, tous les hommes étudiaient sous la direction d'un seul maître ; mais après le *Nirvâṇa* de l'*Honorable du siècle*, on nous a exclus du concile. Ne sommes-nous pas capables de former aussi le *Recueil de la Loi* pour reconnaître les bienfaits du *Bouddha ?* » Ils rassemblèrent donc de nouveau le Recueil des *Soûtras*, le Recueil de la *Vinaya*, le Recueil de l'*Abhidharma*, le Recueil des

Mélanges (*Samyoukta santchaya piṭaka?*), le Recueil des Formules mystiques (*Vidyâdhara piṭaka*), et formèrent ainsi une collection particulière de *Cinq Recueils*.

Comme ce concile comprenait à la fois les laïques et les saints (c'est-à-dire les religieux), on l'appelle *Ta-tchong-pou* « l'École de la grande Assemblée » (*Mahâsam̃gha nikaya* ou des *Mahâsañghikas*).

Plus loin, au nord-est, à une distance de trois ou quatre li, on arrive à la ville *Ho-lo-che-ki-li-hi-tch'ing* (*Râdjagrĭhapoura*). Les murs extérieurs sont détruits depuis longtemps; mais les murs intérieurs sont encore debout[1] et ont vingt li de tour. Il y a une porte de face qui y donne accès. Dans l'origine, lorsque le roi *Pin-pi-so-lo* (*Bimbisâra*) résidait dans la ville *Chang-mao-kong-tch'ing* (*Kouçâgârapoura*), la population était fort nombreuse, et les habitations, pressées les unes contre les autres, eurent souvent à souffrir des ravages du feu. Le roi rendit alors un décret qui menaçait ceux qui, faute d'attention et de vigilance, laisseraient prendre le feu dans leur maison, de les transférer dans *la Forêt froide* (*Çîtavana*). Dans ce royaume on appelle ainsi un lieu abhorré où l'on jette les cadavres (*Çmaçânam* — un cimetière). Mais peu de temps après, le feu prit dans le palais. Le roi dit alors : « Je suis le maître des hommes; si je viole moi-même mes propres décrets, je n'aurai plus le droit de réprimer les écarts de mes sujets. »

[1] La relation originale donne une leçon différente (liv IX, fol 15) Quoique les murs intérieurs soient détruits, leurs fondements ont encore une certaine élévation

Le roi ordonna alors au prince royal de rester pour gouverner à sa place, et alla demeurer dans la *Forêt froide* (c'est-à-dire dans le cimetière).

Pendant ce temps-là, le roi de *Feï-che-li* (*Vâiçâlî*), ayant appris que *Pin-pi-so-lo* (*Bimbisâra*) habitait en dehors de la ville, dans une plaine déserte, voulut lever des troupes, pour s'emparer de lui par surprise.

Les officiers placés au loin en observation, en ayant été informés, firent un rapport au roi, qui construisit alors une ville fortifiée. Comme le roi avait commencé a habiter dans cet endroit, on l'appela pour cette raison *Wang-che-tch'ing* (*Râdjagrihapoura*); c'était précisément la *ville nouvelle*. Dans la suite, le roi *Che* (*Adjâtaçatrou*) lui ayant succédé, y établit sa cour. Elle continua à servir de résidence royale, jusqu'à l'époque où le roi *Açôka*, ayant transféré sa cour à *Po-t'o-li* (*Pâṭalipouttra*), donna cette ville (*Râdjagrĭha*) aux Brâhmanes. Maintenant, dans cette ville, on ne voit point d'hommes de diverses croyances; il n'y a plus que des Brâhmanes, qui forment un millier de familles.

Dans l'intérieur de la ville *Kong-tch'ing* (*Kouçâgârapoura*), à l'angle sud-ouest, il y a un *Stoûpa*. C'était là qu'était jadis l'antique demeure du maître de maison *Tchou-ti-sse-kia* (*Djyôtichka*).

A côté, on voit l'endroit où *Lo-hou-lo* (*Râhoula*) fut reçu religieux.

Au nord-ouest du couvent de *Na-lan-t'o* (*Nâlanda*), il y a un grand *Vihâra* haut de deux cents pieds, qui fut bâti par le roi *P'o-lo-'o-t'ie-to* (*Bâlâditya*). Il est d'une

construction noble et imposante. Dans l'intérieur, il y a une statue du *Bouddha*, exactement semblable à celle qu'on voit près de l'*Arbre de l'intelligence* (*Bôdhidrouma*).

Au nord-est du *Vihâra*, il y a un *Stoûpa*. Jadis en cet endroit *Jou-laï* (le *Tathâgata*) expliqua la *Loi* pendant sept jours.

Au nord-ouest, il y a un endroit où se sont assis les quatre *Bouddhas* passés.

Le *Vihâra* tout en cuivre qu'on voit au sud de ce lieu a été construit par les soins du roi *Kiai-ji* (*Çilâditya*). Quoique le travail ne soit pas encore achevé, on voit, d'après le plan arrêté d'avance, qu'il aura cent pieds d'élévation.

Tout près à l'est, à une distance de cent pas, on voit une statue en cuivre du *Bouddha*, haute de quatre-vingts pieds. Pour la couvrir, il a fallu élever par-dessus un pavillon à six étages; elle fut fondue jadis par le roi *Mouan-tcheou* (*Poûrṇavarma*).

A quelques li plus loin, à l'est, il y a un *Stoûpa*. Lorsque le *Bouddha*, commençant à arriver à l'*Intelligence parfaite*, se dirigeait vers la *ville de la maison du roi* (*Râdjagrĭhạ*), il arriva jusqu'à cet endroit. Ce fut là que le roi *Pin-pi-so-lo* (*Bimbisâra*) et un nombre immense de ses sujets vinrent au-devant du *Bouddha* et eurent le bonheur de le voir.

Après avoir fait encore trente li à l'est, il arriva à la montagne appelée *In-t'o-lo-chi-lo-kiu-ho-chan* (*Indra çilâ gouhâ*).

Devant le couvent du pic oriental de la montagne, il y a un *Stoûpa*. Ce couvent s'appelle *Seng-so-kia-lan* (*Hañsa samghârâma*). Jadis les religieux de ce couvent suivaient la doctrine du *petit Véhicule*, appelée la *Doctrine graduelle*, et faisaient usage des *trois aliments purs*. Un jour, le *Bhikchou*, qui était l'économe du couvent, n'ayant pu se procurer les provisions nécessaires, se trouva dans la plus grande perplexité. Il vit en ce moment une troupe d'oies qui volaient dans les airs. Les ayant regardées un instant, il s'écria en riant : « Aujourd'hui, la pitance des religieux manque complétement; *mahâsattvas* (nobles êtres), il faut que vous ayez égard aux circonstances. »

A peine avait-il achevé ces mots, que le chef de la troupe tomba du haut des nuages, comme si on lui eût coupé les ailes, et vint rouler au pied du *Bhikchou* (de l'économe). Celui-ci, rempli de confusion et de crainte, en informa ses confrères, qui ne purent lui répondre qu'en versant des larmes et en poussant des sanglots : « Cet oiseau, dirent ils entre eux, était un *Bôdhisattva !* et nous, comment oserions-nous le manger? Quand *Jou-laï* (le *Tathâgata*) a établi ses préceptes, il a voulu, par degrés, nous détourner du mal. Mais nous, nous nous sommes attachés à ses premières paroles, qui n'avaient d'autre but que de nous attirer d'abord à lui, et nous les avons prises pour une doctrine définitive. Insensés que nous sommes! nous n'avons pas osé changer de conduite, et par là, nous avons causé la mort de cet oiseau Dorénavant, il faut suivre

le *grand Véhicule*, et ne plus manger uniquement des *trois aliments purs*[1]. »

Alors ils firent construire une tour sacrée, y déposèrent le corps de l'*oie* (*hañsa*), et l'ornèrent d'une inscription, pour transmettre à la postérité le souvenir de son pieux dévouement. Telle fut l'origine de cette tour.

Le Maître de la loi visita pieusement tous ces monuments sacrés; après quoi il revint au couvent de *Na-lan-t'o* (*Nâlanda*), et pria le Maître *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*) de lui expliquer le *Yu-kia-lun* (*Yôgaçâstra*). Cette conférence eut lieu en présence de plusieurs milliers d'auditeurs.

A peine le Maître avait-il fini d'exposer son sujet, qu'on vit, en dehors de la multitude, un Brâhmane qui poussait des cris et des gémissements, et qui, ensuite, se mit à parler et à rire.

On envoya un religieux lui en demander la cause. Il répondit : « Je suis originaire de l'Inde orientale. Un jour, sur la montagne de *Pou-tse-kia* (*Poutchêkagiri?*), je vis la statue de *Kouan-tseu-ts'aï-pou-sa* (du *Bôdhisattva Avalôkitêçvara*), et je formai le vœu de devenir roi. Le *Bôdhisattva* m'apparut en personne et m'adressa de sévères reproches. « Gardez-vous, me dit-il, de former un « tel vœu; dans la suite, en telle année, tel mois, tel « jour, le Maître de la loi *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*), du « couvent de *Nâlanda*, expliquera, en faveur d'un reli-

[1] C'est-à-dire manger de toute sorte d'aliments, comme le fit *Hiouen thsang* Voy liv II pag 50

« gieux de la Chine, le *Yu-kia-lun* (le *Yôgaçâstra*); il faut « que vous alliez l'écouter. Pour avoir ainsi entendu la « *Loi*, dans la suite vous obtiendrez de voir le *Bouddha;* « qu'avez-vous besoin de devenir roi? » Aujourd'hui, je reconnais que l'arrivée du religieux de la Chine et les explications que vous lui donnez, coincident exactement avec la prédiction qui m'a été faite autrefois; voilà pourquoi j'éprouve à la fois un sentiment de douleur et de joie. »

Là-dessus, le Maître de la loi *Kiai-hien* (*Çîlabhadra*) le pria de rester pour assister aux conférences. Au bout de quinze mois, quand l'explication des livres fut achevée, il chargea quelqu'un de conduire le brâhmane auprès du roi *Kiai-ji* (*Çîlâditya râdjâ*), qui lui assigna pour sa subsistance le revenu de trois villes.

Le Maître de la loi, pendant qu'il demeurait dans le couvent, entendit trois fois le *Yu-kia-lun* (*Yôgaçâstra*); une fois le *Chun-tching-li-lun* (*Niyâya anousâra çâstra*); une fois le *Hien-hiang* (lisez : *Hien-yang-ching-kiao-lun*) et le *Touï-fa-lun* (*Abhidharma çâstra*); deux fois le *In-ming-lun* (*Hêtouvidyâ çâstra*), le *Ching-ming-lun* (*Çabdavidyâ çâstra*) et le *Tsi-liang-lun;* trois fois le *Tchong-lun* (*Prâṇyamoûla çâstra ṭîkâ*), et le *Pe-lun* (*Çataçastra*). Précédemment, dans le royaume de Kachmire, il avait déjà entendu expliquer le *Kiu-che* (*Abhidharma kôcha*), le *P'o-cha* (*Abhidharma vibhâchâ çâstra*) et le *Lou-tso-'o-pi-t'an* (*Chadpadâbhidharma çâstra*), etc. Quand il fut arrivé dans ce couvent, il voulut les lire de nouveau, pour dissiper les doutes qui lui restaient.

Il étudia à la fois les livres des Brâhmanes et l'ouvrage appelé *Ki-lun*, qui traite des caractères *Fan* de l'Inde. Leur origine se perd dans l'antiquité et personne ne sait qui les a inventés.

Au commencement des *Kalpas*, le roi *Fan* (*Brahmâ*) les expliqua le premier, et les transmit aux *Dêvas* et aux hommes. Comme ces caractères furent expliqués par *Brahmâ*, on les appela pour cette raison *Fan-chou*, ou Écriture de *Brahmâ*. Le texte primitif était fort étendu et embrassait un million de *çlôkas*. C'est l'ouvrage qu'on appelait anciennement *Pi-kia-lo-lun*; mais cette prononciation est incorrecte. Pour être exact, il faut dire *Pi-ye-kie-la-nan* (*Vyâkaraṇam*), mot que l'on traduit par *Ching-ming-ki-lun* (Traité mnémonique pour la connaissance des sons). On lui a donné ce nom, parce qu'il renferme, d'une manière fort étendue, toutes les règles de la langue et sert à les expliquer avec clarté.

Dans l'antiquité, au commencement du *Kalpa parfait* (*Siddhakalpa?*), le roi *Fan* (*Brahmâ*) fut le premier à l'expliquer; il comprenait alors un million de *çlôkas*. Ensuite, au commencement du *Kalpa stationnaire* (*Sthitakalpa?*), *Ti-chi* (*Indra*) l'abrégea et le rédigea en cent mille *çlôkas*. Enfin, dans le royaume de *Gandhara*, de l'Inde du Nord, un brâhmane nommé le *Richi Po-ni-ni* (*Pânini*), de la ville de *Tou-lo* (*Çâlâtoula*), l'abrégea encore et le rédigea en huit mille *çlôkas*. C'est l'ouvrage qui est maintenant en usage dans l'Inde.

Dans ces derniers temps, un brâhmane l'abrégea encore, à la demande d'un roi de l'Inde du Sud où il

était né, et le rédigea en deux mille cinq cents *çlôkas*. Cette édition est fort répandue dans les royaumes des frontières; mais les savants de l'Inde ne la suivent point.

Voilà les Traités qui sont la base des sons et des lettres de l'Inde. Parmi les ouvrages qui en sont dérivés et qui sont destinés à en faciliter l'intelligence, il y a un livre, en mille *çlôkas*, qui est l'abrégé du *Ki-lun* (*Vyâkaraṇam*); il y a en outre un mémoire sur les formes des lettres, en trois cents *çlôkas*.

On distingue deux classes[1] de mots : la première s'appelle *Men-tsè-kia* (?), elle comprend trois mille *çlôkas;* la seconde s'appelle *Ouen-na-ti* (*Ounâdi*), elle se compose de deux mille cinq cents *çlôkas*.

Pour distinguer l'origine et la forme des mots, il existe un *Traité des huit limites* (terminaisons) en huit cents *çlôkas*. Dans cet ouvrage, on expose en abrégé les racines et les particules qui servent à la formation des mots.

Ces différens Traités offrent deux classes de mots : la première s'appelle *Ti-yen-to* (*Tryanta*); elle possède dix-huit *modulations* (terminaisons); la seconde s'appelle

[1] Le morceau qu'on va lire présentait des difficultés sans exemple dans la langue chinoise, et il eût été inintelligible pour moi si j'avais été étranger au sanscrit. Je l'aurais volontiers retranché comme offrant trop peu d'intérêt aux indianistes; mais M. E. Burnouf, que j'eus besoin de consulter, fut d'avis qu'on serait curieux de voir de quelle manière un Chinois, qui n'a aucune idée de la grammaire, parle des ouvrages qui traitent de cette science et des premiers éléments de la langue indienne. Du reste, à l'exception du mot *men-tse-kia*, dont je n'ai pu découvrir la correspondance sanscrite, il trouva que ce fragment était suffisamment clair et exact.

Sou-man-to (*Soupanta*), elle possède vingt-quatre *modulations* (terminaisons). Les noms de la classe *Ti-yen-to* (*Tryanta*) s'emploient dans les morceaux élégants; on en fait rarement usage dans les textes ordinaires.

Les vingt-quatre *modulations* (terminaisons) de la classe *Sou-man-ta* (*Soupanta*) s'emploient indifféremment dans toutes sortes de textes.

Quant aux dix-huit *modulations* (terminaisons) de la classe *Ti-yen-to* (*Tryanta*), elles se présentent sous deux formes : la première s'appelle *Pan-lo-sa-mi* (*Parasmêpadam*); la seconde, *'O-ta-mo-ni* (*Âtmanêpadam*). Chacune des deux a neuf flexions (pour les trois nombres); c'est pourquoi elles en ont ensemble dix-huit.

Voici les neuf premières : si l'on considère en général une action, il y a trois manières de s'exprimer (c'est-à-dire trois nombres pour chaque personne). Ainsi, lorsqu'on parle d'autrui (lorsqu'on parle de la troisième personne), il y a trois manières (trois nombres); lorsqu'on dit *moi* et *nous* (lorsqu'on parle à la première personne), il y a trois manières (trois nombres); lorsqu'on dit *toi* et *vous* (lorsqu'on parle à la deuxième personne), il y a trois manières (trois nombres).

En effet, dans ces trois façons de parler (prises l'une après l'autre), on parle d'*un* (c'est le *singulier*); on parle de *deux* (c'est le *duel*); on parle de *plusieurs* (c'est le *pluriel*). Voilà pourquoi il y a trois façons de parler.

Les deux mots (*radicaux* de chaque voix, active et moyenne) sont les mêmes, seulement leurs sons (finals) sont différents; voilà comment il y a deux classes

(voix) distinctes, ayant chacune neuf *modulations* (terminaisons).

Suivant le son *Po-lo-sa-mi* (la voix *Parasmêpadam*), on peut dire qu'une chose existe ou n'existe pas.

Si l'on veut dire *exister, être*, ce mot a trois noms (formes) :

1° *P'o-po-ti* (*Bhavati*) « il est; »
2° *P'o-po pa* (*Bhavapa*, lisez : *Bhavatah*) « ils sont tous deux; »
3° *P'o-fan-ti* (*Bhavanti*) « ils sont. »

Si l'on veut exprimer les trois modes qui s'appliquent à autrui (c'est-à-dire à la seconde personne), on dit :

1° *P'o-po-sse* (*Bhavasi*) « tu es, »
2° *P'o po po* (*Bhavapa*, lisez. *Bhavathah*) « vous êtes tous deux; »
3° *P'o po-t'a* (*Bhavathah*) « vous êtes. »

Voici les trois formes usitées lorsqu'on parle de soi-même (c'est-à-dire à la première personne) :

1° *P'o po-mi* (*Bhavami*) « je suis; »
2° *P'o-po-hoa* (*Bhavâvah*) « nous sommes tous deux, »
3° *P'o po-mo* (*Bhavâmah*) « nous sommes. »

Dans les quatre *Fei-t'o* (*Vêdas*), au lieu de cette dernière forme, on dit souvent *P'o-po-mo-sse* (*Bhavâmas*).

En employant la seconde forme *'O-ta-mo-ni* (*Âtmanêpadam*), on donne au style de l'élégance et de l'éclat. Le sens n'en éprouve aucun changement[1]; mais il acquiert une beauté remarquable.

[1] On veut dire, sans doute, que souvent la voix moyenne s'emploie dans le même sens que la voix active C'est ce qui a lieu aussi en grec et en latin

La classe des mots *Sou-man-to* (*Soupanta*) a vingt-quatre *modulations* (terminaisons); on veut dire qu'elle embrasse en général huit *modulations* (terminaisons pour chaque nombre).

Chaque mot (substantif ou adjectif) a trois formes : 1° Lorsqu'on parle d'*un* (le *singulier*), 2° lorsqu'on parle de *deux* (le *duel*), 3° lorsqu'on parle de *plusieurs* (le *pluriel*). C'est ainsi qu'on trouve vingt-quatre *modulations* (terminaisons).

Dans ces vingt-quatre *modulations* (terminaisons), chaque mot (nom) est susceptible de trois sons (genres) : 1° le son mâle (le genre masculin), 2° le son femelle (le genre féminin), 3° le son qui n'est ni mâle ni femelle (le genre neutre).

Parlons maintenant des huit *modulations* (formes de cas) des noms : la première (le nominatif) expose la forme de toutes les lois (de toutes les choses exprimées); la deuxième exprime l'action qu'on fait (accusatif); la troisième exprime ce avec quoi l'on fait une chose (instrumental); la quatrième exprime pour qui l'on fait une chose (datif); la cinquième exprime ce d'où vient une chose (ablatif); la sixième exprime ce à quoi appartient une chose (génitif); la septième exprime ce sur quoi s'appuie une chose (locatif); la huitième exprime la chose qu'on appelle (vocatif).

Attachons, par exemple, le *son mâle* (la terminaison masculine) au mot *homme*, pour obtenir les huit *modulations* (formes de cas); (c'est-à-dire donnons les huit cas du mot masculin *homme*, dans les trois nombres).

Dans la langue de l'Inde le mot *homme* se dit *Pou lou-cha* (*Pouroucha*), il est doué des trois *modulations* (nombres)

NOMINATIF (dans les trois nombres)

1° Sing *Pou lou cha* (*Pouroucha*) « vir »
2° Duel *Pou lou chao* (*Pourouchau*) duo viri
3° Plur *Pou lou cha so* (*Pourouchas*) « viri »

ACCUSATIF (dans les trois nombres)

1° Sing *Pou lou chan* (*Pouroucham*) « virum »
2° Duel *Pou lou chao* (*Pourouchau*) « ambos viros
3° Plur *Pou-lou choang* (*Pourouchan*) viros »

INSTRUMENTAL (dans les trois nombres)

1° Sing *Pou lou chai na* (*Pourouchena*) « a viro »
2° Duel *Pou lou cha pien* (*Pourouchabhyam*) « a duobus viris »
3° Plur *Pou lou cha pi* (*Pourouchabhi*) et *Pou lou cha-sse* (*Pourouchais*) « a viris »

DATIF (dans les trois nombres)

1° Sing *Pou lou hia ye* (*Pourouchaya*) « viro »
2° Duel *Pou lou cha pien* (*Pourouchabhyam*) « ambobus viris »
3° Plur *Pou lou chai cho* (*Pourouchéchou*) « viris »

ABLATIF (dans les trois nombres)

1° Sing *Pou lou cha to* (*Pourouchat*) « ex viro, »
2° Duel *Pou lou cha pien* (*Pourouchâbhyâm*) « ex ambobus viris, »
3° Plur *Pou lou che cho* (*Pourouchéchou*) « ex viris

GÉNITIF (dans les trois nombres)

1° Sing *Pou lou cha tsie* (*Pourouchasya*) « viri »

2° Duel. *Pou-lou-cha-pien* (*Pourouchâbhyâm*) « amborum virorum; »
3° Plur. *Pou-lou-cha-nan* (*Pourouchânâm*) « virorum. »

LOCATIF (dans les trois nombres).

1° Sing. *Pou-lou-tch'ai* (*Pourouché*) « in viro; »
2° Duel. *Pou-lou-cha-yu* (*Pourouchayôs*) « in ambobus viris; »
3° Plur. *Pou-lou-chai-tseou* (*Pourouchéchou*) « in viris. »

VOCATIF (dans les trois nombres)

1° Sing. *Hi* (*Ha*) *Pou-lou-cha* (*Pouroucha*) « o vir; »
2° Duel. *Hi* (*Ha*) *Pou-lou-chao* (*Pourouchâu*) « o ambo viri; »
3° Plur. *Hi* (*Ha*) *Pou-lou-cha* (*Pouroucha*) « o viri. »

Nous nous bornons à offrir ce peu d'exemples pour donner une idée du reste, car il nous serait difficile d'exposer tout (c'est-à-dire toute la grammaire) d'une manière complète et détaillée.

Le Maître de la loi acquit l'intelligence de toutes les règles de la langue (indienne) et, en discourant avec les hommes de ce pays sur les textes purs (sacrés), il acquit une habileté qui devint de jour en jour plus merveilleuse. De cette manière, il approfondit pendant cinq ans tous les livres (des Trois Recueils) et tous les ouvrages brâhmaniques.

Il sortit alors du royaume de *Mo-kie-to* (*Magadha*) et revint au royaume de *I-lan-na-po-fa-to* (*Hiraṇya parvata*). Sur sa route, il rencontra le couvent appelé *Kia-pou-te-kia-lan* (*Kapôta saṃghârâma*).

A deux ou trois li au sud de ce couvent, il y a une

montagne isolée qui est taillée en terrasse, et dont le sommet hardi et imposant est embelli par une riche végétation, des bassins d'eau pure et des fleurs parfumées. Comme c'est un lieu remarquable par la beauté de ses sites, on y a bâti un grand nombre de temples sacrés, où l'on voit éclater souvent des miracles et des prodiges aussi rares qu'extraordinaires.

Dans un *Vihâra* qui occupe le centre du plateau, s'élève une statue en bois de sandal, de *Kouan-tseu-ts'ai-pou-sa* (d'*Avalôkitêçvara bôdhisattva*) dont la puissance divine excite le plus profond respect. En tout temps, on voit plusieurs dizaines d'hommes qui se privent de manger et de boire, pendant sept ou même quatorze jours, pour lui adresser des vœux. Ceux qui sont animés d'une foi ardente voient immédiatement l'image entière du *Bôdhisattva*. Alors du milieu de la statue, il sort, environné d'un éclat imposant, leur parle avec bienveillance et leur accorde l'objet de leurs vœux. Il y a aussi un nombre considérable d'hommes à qui il est donné de le voir dans toute sa majesté. Aussi la multitude de ses adorateurs s'accroît-elle de jour en jour. Les personnes qui lui rendent des hommages assidus, craignant que la foule de visiteurs ne salît cette vénérable statue, ont fait élever autour, à une distance de sept pas, une balustrade en bois hérissée de pointes de fer. Ceux qui viennent saluer et adorer la statue, sont obligés de se tenir en dehors de la balustrade. Ne pouvant l'approcher, ils jettent de loin les fleurs qu'ils viennent lui offrir. Ceux qui réussissent à fixer leurs guirlandes de fleurs sur les mains et sur les

bras du *Bôdhisattva*, regardent cela comme un heureux présage, et se persuadent qu'ils verront l'accomplissement de leurs vœux.

Le Maître de la loi voulut y aller et adresser aussi ses vœux. Il acheta toute sorte de fleurs et en tressa des guirlandes; puis, quand il se vit près de la statue, il adora le *Bôdhisattva* avec toute sincérité de son âme et célébra ses louanges. Après quoi, se tournant vers son image, il le salua profondément et lui adressa ces trois vœux; premièrement : « Après avoir étudié dans l'Inde, je désire retourner dans mon pays natal et y vivre dans une quiétude parfaite et loin de tout danger. Comme présage de succès, je demande que ces fleurs se fixent sur vos vénérables mains. »

Secondement : « Par l'effet de la vertu que je cultive et de l'intelligence à laquelle j'aspire, je désire naître un jour dans le ciel des *Touchitas* et servir *Mâitréya Bôdhisattva;* si ce vœu doit s'accomplir, je souhaite que ces fleurs se fixent sur vos deux vénérables bras. »

Troisièmement : « La sainte doctrine nous apprend que, dans la multitude des hommes de ce monde, il y en a quelques-uns qui ne sont nullement doués de la nature du *Bouddha*. Moi, *Hiouen-thsang*, j'ai des doutes sur moi-même et j'ignore si je suis ou non de ce nombre. Si je possède en moi la nature du *Bouddha*, et si, en pratiquant la vertu, je puis, à mon tour, devenir *Bouddha*, je désire que ces guirlandes de fleurs se fixent sur votre vénérable cou »

En achevant ces mots, il lança les guirlandes de fleurs, et les attacha toutes trois suivant son désir.

Ayant obtenu complétement ce qu'il souhaitait, il s'abandonna à tous les transports de la joie. A cette vue, les personnes voisines, qui étaient venues comme lui pour adorer la statue, et les gardiens du *Vihâra*, battirent des mains et frappèrent du pied la terre en signe d'admiration. « Dans l'avenir, dirent-ils, si vous arrivez à l'état de *Bouddha*, nous souhaitons avec ardeur que vous vous souveniez de l'événement de ce jour, et que vous nous fassiez passer les premiers (à l'autre rive, c'est-à-dire au *Nirvâṇa*). »

De là il partit à petites journées et arriva au royaume de *I-lan-na* (*Hiraṇya parvata*). Il y a une dizaine de *Sañghârâmas* où l'on compte environ quatre mille religieux du *petit Véhicule* (*Hînayâna*) qui suivent l'école *I-tsie-yeou-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*).

Dans ces derniers temps, il y eut un roi qui déposa le prince de ce royaume, donna aux religieux la capitale et y construisit deux couvents qui renfermaient chacun mille religieux. Là vivaient deux hommes d'une vertu éminente; l'un s'appelait *Ta-t'a-kie-to-kio-to* (*Tathâgata-goupta*) et l'autre *Thsien-ti-seng-ho* (*Kchântisiñha*); tous deux étaient fort versés dans la doctrine de l'école *Sa-p'o-to-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*). *Hiouen-thsang* y resta un an et lut sous leur direction le *Pi-p'o-cha-lun* (*Vibhâchâ çâstra*), le *Chun-tching-li-lun* (*Nyâya anousâra çâstra*), etc.

Au sud de la capitale, il y a un *Stoûpa* où jadis, pendant

trois mois, le *Bouddha* expliqua la *Loi* aux *Dêvas* et aux hommes.

A côté, on voit encore les vestiges des quatre *Bouddhas* passés.

Sur la frontière occidentale du royaume, au sud du fleuve *King-kia* (*Gange*), on arrive à une petite montagne isolée. Jadis, le *Bouddha* y resta en retraite pendant trois mois et soumit le démon *Po-kiu-lo* (*Vakoula*).

Au sud-est de cette montagne, au bas d'un roc escarpé, il y a une large pierre où l'on voit les traces qu'a laissées le *Bouddha* en s'y couchant. Elles ont un pouce de profondeur; leur longueur est de cinq pieds deux pouces et leur largeur de quatre pieds un pouce.

On y voit aussi une dépression d'environ un pouce dans l'endroit où le *Bouddha* plaça son *Kiun-tchi-kia* (*Kouṇḍikâ*) « pot à eau; » elle offre en creux le dessin d'une fleur à huit pétales.

Sur les frontières méridionales du royaume, on rencontre une forêt sauvage où habitent beaucoup de grands éléphants remarquables par leur force et la hauteur de leur taille.

LIVRE QUATRIÈME.

Ce livre commence à *Tchen-po* (*Tchampâ*) et finit au moment où le voyageur reçoit une invitation du roi de *Kia-mo-leou-po* (*Kâmaroûpa*).

De là il suivit le rivage méridional du fleuve *King-kia* (*Gange*), fit trois cents li à l'est, et arriva au royaume de *Tchen-po* (*Tchampâ*)[1]. Il y a dix *Saṁgharamas*, où l'on compte environ trois cents religieux qui observent la doctrine du *petit Véhicule*.

La capitale est entourée de murs en briques, hauts de plusieurs dizaines de pieds, et de fossés larges et profonds, qui la protégent contre les attaques des ennemis.

Jadis, au commencement des *kalpas*, tous les hommes habitaient dans des cavernes; dans la suite, il y eut une fille du ciel qui descendit au milieu d'eux. Un jour qu'elle se baignait dans le Gange, elle eut des relations avec le génie du fleuve, et mit au monde quatre fils qui se partagèrent le *Tchen-pou-tcheou* (*Djamboudvîpa*), tracèrent des limites, bâtirent des villes et régnèrent. Cette ville était la résidence royale d'un des quatre fils.

A plusieurs dizaines de *Yeou-sun* (*Yôdjanas*) des frontières méridionales de ce royaume, il y a de grandes montagnes couvertes de forêts sombres et épaisses, qui occupent un espace de deux cents li, et où habitent des

[1] Inde centrale

éléphants sauvages qui errent par centaines. C'est pourquoi les princes des deux royaumes de *I-lan-na* (*Hiranya parvata*) et de *Tchen-po* (*Tchampâ*) comptent dans leurs armées un nombre immense d'éléphants. En toute saison, ils envoient dans cette forêt, des chasseurs d'éléphants, qui en prennent et les domptent pour traîner les chars. On y voit aussi beaucoup de loups, de rhinocéros et de léopards noirs, de sorte que personne n'ose traverser ces forêts.

Suivant ce que rapporte la tradition, anciennement, avant la naissance du *Bouddha*, il y eut un pâtre qui conduisait plusieurs centaines de bœufs. Quand ils furent arrivés au milieu de la forêt, l'un d'eux s'écarta du troupeau et s'en alla seul. Le pâtre le crut perdu. Le soir, le bœuf voulut revenir; quand il fut arrivé au milieu du troupeau, il parut tout rayonnant et d'une beauté remarquable. Ses mugissements mêmes avaient quelque chose d'extraordinaire. Les autres bœufs furent tous saisis de crainte et n'osèrent rester devant lui. Cela ayant duré pendant longtemps, le pâtre en fut émerveillé et l'observa avec beaucoup d'attention; mais bientôt il s'enfuit encore. Le gardien courut aussitôt à sa poursuite. Il le vit entrer dans le creux d'un rocher et l'y suivit. Quand il eut fait quatre à cinq li, le souterrain s'élargit tout à coup et se trouva comme éclairé par une grande lumière. Il aperçut alors un bois riant, rempli d'arbres chargés de fruits, et des plaines ornées des fleurs les plus rares; l'œil en était ébloui et charmé. C'était un spectacle ravissant que l'on ne saurait rencontrer

ici-bas. Il vit le bœuf brouter, dans un lieu écarté, une herbe aux feuilles lustrées et odorantes, tout à fait inconnue parmi les hommes. Les fruits des arbres étaient jaunes comme de l'or, d'une odeur exquise et d'une grosseur remarquable. Il en cueillit un; mais, quoiqu'il éprouvât un désir extrême de le savourer, il n'osa y porter la bouche. Quelques instants après, le bœuf sortit et le pâtre marcha sur ses pas. Revenu à l'ouverture du rocher, il vit, au moment de sortir, un démon d'un aspect effrayant, qui lui arracha le fruit et le garda. Le pâtre interrogea à ce sujet un grand médecin, et lui décrivit en même temps la forme du fruit. Le médecin lui dit qu'il ne fallait pas se presser de manger de ce fruit, et lui recommanda de lui en apporter un une autre fois.

Le surlendemain, il suivit le bœuf et entra dans la caverne. En s'en retournant, il cueillit un fruit et le cacha dans son sein; mais, au moment où il allait mettre le pied hors du souterrain, le même démon vint encore pour le lui prendre. Le pâtre introduisit alors le fruit dans sa bouche. Le démon l'ayant saisi à la gorge, il l'avala tout entier. Quand le fruit fut entré dans son ventre, tout à coup son corps devint énorme. Quoique sa tête fut déjà hors du souterrain, le reste de son corps y demeura arrêté, de sorte qu'il ne put s'en revenir. Quelques jours après, les gens de sa maison, l'ayant cherché de tous côtés, le retrouvèrent en cet endroit et furent effrayés à la vue du changement que son corps avait éprouvé. Cependant, il put encore parler et leur en expliquer l'origine. Ils s'en retournèrent et revinrent

avec un grand nombre d'hommes, qui réunirent leurs efforts pour le tirer de cette pénible position; mais ils ne purent même le faire remuer.

A cette nouvelle, le roi alla le voir lui-même, et, craignant qu'il n'en résultât dans la suite quelque calamité, il envoya une multitude d'ouvriers pour creuser la pierre et le tirer de la grotte; mais ils ne purent non plus le faire bouger de place.

Par la suite des temps, il s'est changé peu à peu en pierre, mais il a conservé la forme humaine.

Quelque temps après, un autre roi ayant appris que cette métamorphose était l'effet d'un fruit divin, il dit à ses officiers : « Puisque sa métamorphose est due à une *plante médicinale* (*sic*), je regarde tout son corps comme une *substance médicinale*. Quoiqu'il soit maintenant de la nature de la pierre, ses membres doivent avoir des propriétés divines. Il faut envoyer des hommes qui l'entameront à l'aide du marteau et du ciseau; quand ils en auront brisé ou enlevé une petite quantité, ils devront me l'apporter. »

Ceux-ci, dociles aux ordres du roi, se rendirent au lieu indiqué avec des ouvriers qui firent tous leurs efforts pour tailler et creuser la pierre; mais, après dix jours d'un travail opiniâtre, ils ne purent en enlever même une parcelle. Aujourd'hui cette pierre existe encore.

De là il fit quatre cents li à l'est, et arriva au royaume de *Kie-tchou-ou-k'i-lo* (*Kadjoûgira*)[1].

(Le Maître de la loi) y rechercha les monuments

[1] Inde centrale

sacrés et les visita avec respect. Dans ce royaume, il y a six ou sept couvents où l'on compte environ trois cents religieux.

De là il se dirigea vers l'est, passa le Gange, et, après avoir fait environ six cents li, il arriva au royaume de *Pun-na-fa-tan-na* (*Pouṇḍravarddhana — Burdwan?*)[1]. Il rechercha les monuments antiques et les visita avec respect. Il y a une vingtaine de couvents où l'on compte environ trois mille religieux, qui étudient à la fois le *grand* et le *petit Véhicule*.

A vingt-quatre li à l'ouest de la capitale, on voit le couvent de *Pa-ki-so* (lisez : *Pa-chi-pa*[2], *Vâchpa*), dont les tours et les pavillons sont remarquables par leur grandeur et leur élévation. On y compte environ sept cents religieux et novices.

Près de là, il y a un *Stoûpa* qui fut bâti par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Jadis le *Bouddha* résida trois mois dans ce lieu et y expliqua la *Loi*. Souvent on en voit jaillir une lumière brillante. On y remarque en outre les traces des quatre *Bouddhas* passés.

A côté, il y a un *Vihâra* au centre duquel s'élève la statue de *Kouan-tseu-ts'ai-pou-sa* (*Avalôkitêçvara bôdhisattva*). Lorsqu'on le prie avec une foi sincère, il n'y a nul vœu qui ne reçoive son accomplissement.

De là il fit neuf cents li au sud-est, et arriva au royaume de *Kie-lo-na-sou-fa-la-na* (*Karṇasouvarṇa*)[3].

[1] Inde du midi

[2] *Si-yu-ki*, liv. X, fol 5

[3] Inde méridionale

Il y a une dizaine de couvents où l'on compte environ trois cents religieux du *petit Véhicule*, qui suivent les principes de l'école *Tching-liang-pou* (l'école des *Sammitîyas*). Il y a, en outre, trois couvents où l'on ne mange ni lait ni beurre, conformément aux préceptes laissés par *Ti-po-ta-to* (*Dêvadatta*).

A côté de la capitale, on voit le couvent de *Ki-to-mo-tchi* (lisez : *Lo-to-weï-tchi*[1], *Raktaviṭi saṁghârâma*). Dans les temps anciens, lorsque la loi du *Bouddha* n'existait pas encore dans ce pays, un Samanéen de l'Inde du midi, qui y voyageait, réfuta et détruisit les raisonnements pervers d'un hérétique dont le ventre était couvert avec des feuilles de cuivre. Ce fut à cette occasion que le roi fit bâtir ce couvent.

A côté de ce *Saṁghârâma*, il y a un *Stoupa* qui fut construit par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Jadis, en cet endroit, le *Bouddha* expliqua la *Loi* pendant sept jours.

De là il sortit au sud-est, et arriva au royaume de *San-mo-ta-to* (*Samataṭa*)[2], qui est voisin d'une grande mer. Le climat est doux et tempéré; il y a une vingtaine de couvents où l'on compte environ trois mille religieux et novices, qui suivent des principes de l'école *Chang-tso-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*).

Il y a aussi, dans ce royaume, des hérétiques adonnés au culte des esprits, qui comptent un grand nombre de disciples[3].

[1] *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 9.
[2] Inde méridionale.
[3] Le *Si-yu-ki* (liv. X, fol. 7 v°) s'exprime d'une manière un peu diffé-

A une petite distance de la capitale, il y a un *Stoûpa* qui fut bâti par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Jadis, en cet endroit, le *Bouddha* expliqua la *Loi* pendant sept jours en faveur des hommes et des *Dêvas*.

A peu de distance de là, il y a un autre couvent au centre duquel s'élève une statue du *Bouddha*, en pierre bleue, qui est haute de huit pieds. Sa figure est grave et imposante; en tout temps elle exhale de doux parfums, qui remplissent la cour, et, souvent, elle laisse échapper une belle lumière de cinq couleurs, qui s'élève jusqu'au ciel. Tous ceux qui sont témoins de ce prodige, ou l'entendent raconter, ne manquent jamais d'ouvrir leur cœur à la foi.

En partant de cet endroit, dans la direction du nord-est, sur le bord de la mer, entre des montagnes et des vallées, on rencontre le royaume de *Chi-li-tcha-ta-lo* (*Çrîkchatra*)

Plus loin, sur une baie située au sud-est, on trouve le royaume de *Kia-mo-lang-kia* (*Kâmalâñkâ?*). Plus loin, à l'est, se trouve le royaume de *To-lo-po-ti* (*Dârâpati*). Plus loin, à l'est, se trouve le royaume de *I-chang-na-pou-lo* (*Içânapoura*). Plus loin, à l'est, se trouve le royaume de *Mo-ho-tchen-po* (*Mahâtchampâ*). Plus loin, à l'ouest, le royaume de *Yen-mo-lo-tcheou* (lisez : *Yen-mo-na-tcheou-kouo*[1], *Yamanadvîpa poura?*).

rente Il y a une centaine de temples de *Dêvas* (temples brâhmaniques), les sectateurs des différentes croyances habitent pêle-mêle Les (hérétiques) *Ni-kien* (*Nirgranthas*), qui vont nus, ont un nombre considérable de disciples

[1] *Si-yu-ki*, liv X, fol 8

Ces six royaumes sont situés près de montagnes profondes et de mers lointaines. Quoique le Maître de la loi n'y soit pas entré, il a pu cependant apprendre à connaître les mœurs et les coutumes de leurs habitants.

De là il fit neuf cents li à l'ouest du royaume de *San-mo-ta-to* (*Samataṭa*) et arriva au royaume de *Tan-mo-li-ti* (*Tâmraliptí*)[1], qui est situé près d'une baie. Il y a une dizaine de couvents où l'on compte un millier de religieux. Près de la capitale, il y a un *Stoûpa* haut de deux cents pieds, qui fut construit par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*).

Près de là, on voit encore les traces des quatre *Bouddhas* passés.

A cette époque, (le Maître de la loi) apprit qu'au milieu de la mer, il y avait le royaume de *Seng-kia-lo* (*Siñhala*— *Ceylan*); que là se trouvaient des religieux versés dans l'intelligence du triple recueil de l'école *Chang-tso-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*) et habiles à expliquer le *Yu-kia-lun* (*Yôgaçâstra*); et qu'on pouvait y arriver en faisant par mer sept cents *Yeou-sun* (*Yôdjanas*).

Avant d'y aller, il rencontra un religieux de l'Inde du sud, qui lui donna les avis suivants : « Pour aller dans le *royaume du lion* (*Siñhala*), il n'est pas nécessaire de faire une longue navigation, pendant laquelle les vents contraires, les flots impétueux et les *Yo-tcha* (*Yakchas*) « démons » vous exposeraient à mille dangers. Il vaut mieux partir de la pointe sud-est de l'Inde méridionale; de cette manière, on peut y arriver, par eau, dans l'espace

[1] Inde orientale

de trois jours. Quand même vous seriez encore obligé de gravir des montagnes ou de traverser des vallées, vous pourrez voyager en toute sûreté. En même temps, vous aurez l'occasion de visiter les monuments sacrés de *Ou-tch'a* (*Ouḍa* — *Orissa*) et d'autres royaumes. »

Le Maître de la loi se dirigea au sud-ouest et arriva au royaume de *Ou-tch'a* (*Ouḍa*). Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ dix mille religieux qui étudient la loi du *grand Véhicule*; il y a aussi des hérétiques qui fréquentent les temples des *Dêvas* (*Dêvâlayas*). Les partisans de l'erreur et de la vérité demeurent pêle-mêle. On voit une dizaine de *Stoûpas* bâtis par le roi *W'ou-yeou* (*Açôka*), où éclatent souvent des prodiges extraordinaires.

Les frontières sud-est du royaume sont voisines d'une grande mer. Il y a une ville appelée *Tche-li-ta-lo-tch'ing* (*Tcharitrapoura*). C'est là que s'arrêtent les marchands qui veulent s'embarquer et les voyageurs des pays lointains, qui vont et viennent en tout temps. A deux mille li (deux cents lieues) au sud de *Seng-kia-lo* (*Siñhala*), toutes les nuits, quand le ciel est pur et sans nuages, le diamant précieux placé au haut du *Stoûpa* de la dent du *Bouddha*, projette une lumière éclatante, qu'on aperçoit de loin, et, par sa forme radieuse, il ressemble à une planète suspendue au milieu des airs.

De là, au sud-ouest, il fit douze cents li à travers une vaste forêt et arriva au royaume de *Kong-yu-tho* (*Kong-yôdha?*)[1].

[1] Inde orientale

De là, au sud-ouest, il fit de quatorze à quinze cents li à travers des forêts vastes et sauvages, et arriva au royaume de *Kie-ling-kia* (*Kalinga*)[1].

Il y a une dizaine de couvents où l'on compte environ cinq cents religieux qui suivent les principes de l'école *Chang-tso-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*).

Jadis la population de ce royaume était fort agglomérée. Quelques personnes ayant insulté un hermite qui était doué des cinq facultés surnaturelles, il entra en colère et proféra des imprécations terribles contre les habitants de ce royaume; les jeunes et les vieux périrent sans exception. Dans la suite, des hommes des autres contrées émigrèrent peu à peu dans ce pays et vinrent s'y établir; mais aujourd'hui il n'est pas encore complétement peuplé.

De là il fit environ dix-huit cents li au nord-ouest et arriva au royaume de *Kiao-sa-lo* (*Kôsala*)[2]. Le roi est de la race des *Tcha-ti-li* (*Kchattriyas*); il révère la loi du *Bouddha*, et montre de l'affection et de l'estime pour ceux qui cultivent la littérature et les arts. Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ dix mille religieux et novices. On y voit aussi un grand nombre de temples des *Dêvas* que fréquentent les hérétiques (les brâhmanes).

A une petite distance au sud de la ville, il y a un ancien couvent à côté duquel s'élève un *Stoûpa* bâti par *Wou-yeou* (*Açôka*). Jadis en cet endroit *Jou-lai* (le

[1] Inde méridionale

[2] Inde centrale

Tathâgata) opéra de grands prodiges et terrassa les hérétiques (les brâhmanes).

Dans la suite des temps, le *Pou-sa Long-meng* (*Nâgârdjouna bôdhisattva*) s'établit dans ce couvent.

A cette époque, le roi, qui s'appelait *So-to-p'o-ho* (*Sadvâha*), était rempli d'estime et de respect pour *Long-meng* (*Nâgârdjouna*), et lui fournissait généreusement tout ce dont il avait besoin.

Dans le même temps, *Ti-po-pou-sa* (*Dêva bôdhisattva*), qui arrivait du royaume de *Tchi-sse-tseu* (*Siñhala*), vint le trouver pour discuter avec lui sur les points difficiles de la doctrine. Arrivé sur le seuil du couvent, il pria le gardien de la porte de l'annoncer.

Long-meng (*Nâgârdjouna*), qui le connaissait depuis longtemps, remplit aussitôt un vase d'eau, et ordonna à un de ses disciples de sortir en le tenant à la main et de le lui montrer.

Ti-po (*Dêva*), ayant vu l'eau, y jeta une aiguille sans proférer une seule parole.

Le disciple revint avec le vase. Ce que voyant *Long-meng* (*Nâgârdjouna*), il fut ravi de joie, et s'écria avec l'accent de l'admiration : « L'eau pure qui remplit le vase est l'image de ma vertu. Ce sage, en venant ici, a jeté une aiguille qui a pénétré jusqu'au fond; avec un tel homme, je puis raisonner sur les points les plus profonds et les plus mystérieux, pour le charger ensuite de transmettre aux autres le flambeau (littéralement, la lampe) de la doctrine. » Aussitôt il ordonna de l'introduire et le fit asseoir auprès de lui. Alors ils parlèrent

tour à tour et s'entretinrent avec bonheur. « Je suis accablé par l'âge, lui dit à la fin *Long-meng* (*Nâgârdjouna*); le brillant *Soleil de l'intelligence* réside-t-il en vous? »

Ti-po (*Dêva*) se leva, baisa respectueusement les pieds de *Long-meng* (*Nâgârdjouna*), et lui dit : « Quoique je n'aie qu'un esprit borné, j'oserai me conformer à vos instructions bienveillantes. »

Dans ce royaume, il y avait un *Po-lo-men* (*brâhmane*) qui excellait dans l'explication du *In-ming*[1]. Le Maître de la loi alla le trouver et resta près de lui pendant un mois. Chaque jour, il lisait sous sa direction le Traité *Tsi-liang-lun* (*Sañtchitamâna çâstra?*).

De là, prenant la direction du sud, il entra dans une grande forêt, fit neuf cents li au sud-est et arriva au royaume de *'An-ta-lo* (*Andra*)[2].

A côté de la capitale, il y a un grand couvent d'une construction imposante qui est orné de riches sculptures. Devant la façade, s'élève un *Stoûpa*, haut de plusieurs centaines de pieds, qui fut construit par les soins du vénérable *'O-tche-lo* (*Âtchâra*).

A environ vingt li au sud-ouest du couvent du vénérable *Âtchâra*, il y a une montagne isolée sur laquelle on a construit un *Stoûpa* en pierre. Ce fut en cet endroit que *Tchin-na-pou-sa* (*Djina bôdhisattva*)

[1] J'ignore s'il s'agit du *In-ming-lun* (*Hêtouvidyâ çâstra*) ou du *In-ming-tching-li-men-lun* (*Niyâya dvâra târaka çâstra*)

[2] Inde méridionale. Le *Si-yu-ki* (liv. X, fol. 16) donne une leçon un peu différente : De là, au milieu d'une grande forêt, il fit neuf cents li *au sud*, et arriva au royaume de *'An-ta-lo*

composa le traité *In-ming-lun*[1] (*Niyâya dvâra târaka çâstra*).

De là, vers le sud, il fit mille li et arriva au royaume de *T'o-na-kie-tse-kia*[2] (*Dhanakatchêka?*).

A l'est de la capitale, on a construit sur une montagne le couvent *Fo-po-chi-lo-kia-lan* (*Pourvaçilâ sam̃ghârâma*); à l'ouest de la ville, on a élevé sur le côté opposé de la montagne le couvent *'O-fa-lo-chi-lo-kia-lan* (*Avaraçilâ sam̃ghârâma*). Un ancien roi de ce royaume l'avait construit en l'honneur du *Bouddha* et y avait déployé toute la magnificence des palais de *Ta-hia* (de la *Bactriane*). Les bois touffus dont il était entouré, et une multitude de fontaines jaillissantes, en faisaient un séjour enchanteur. Ce couvent était protégé par les esprits du ciel, et les sages et les saints aimaient à s'y promener et à y habiter. Pendant l'espace des mille ans qui ont suivi le *Nirvâṇa* du *Bouddha*, on voyait constamment un millier de laïques et de religieux qui venaient ensemble y passer le temps de la retraite, pendant la saison des pluies. La retraite terminée, tous obtenaient le rang d'*Arhân* et partaient en franchissant les airs. Mille ans après (le *Nirvâṇa*), les hommes du siècle et les sages vinrent y demeurer ensemble. Mais, depuis une centaine d'années, les esprits des montagnes ont changé de sentiments et font éclater sans cesse leur violence et leur colère. Les voyageurs, justement effrayés, n'osent plus aller dans ce couvent;

[1] Lisez *In-men-tching-li men-lun* Diction *Fan-i-ming-i-tsi*, livre II, fol 22

[2] Inde méridionale

c'est pour cela qu'aujourd'hui il est complétement désert, et l'on n'y voit plus ni religieux ni novices.

A une petite distance au sud de la ville, il y a un énorme rocher. Ce fut là que le maître des *Çâstras*, *P'o-pi-weï-kia* (*Bhâvavivêka*), resta dans le palais des *'O-sou-lo* (*Asoûras*) en attendant que le *Ts'e-chi-pou-sa* (*Mâitréya bôdhisattva*) devînt *Bouddha* et dissipât ses doutes.

Pendant que le Maître de la loi était dans ce royaume, il rencontra deux religieux, l'un appelé *Sou-pou-ti* (*Soubhoûti*) et l'autre *Sou-li-ye* (*Soûrya*), qui étaient très-versés dans la connaissance des Trois Recueils de l'école *Ta-tchong-pou* (l'école des *Mahâsaṁghikas*).

Le Maître de la loi resta près d'eux pendant plusieurs mois et étudia le *Ken-pen-'o-pi-t'a-mo-lun* (*Moûlâbhidharma çâstra*) et plusieurs autres traités de l'école *Ta-tchong-pou* (des *Mahâsaṁghikas*). Ceux-ci, de leur côté, étudièrent avec lui les différents traités du *grand Véhicule*. Bientôt après, s'associant aux vues du Maître de la loi, ils l'accompagnèrent dans ses pieuses excursions, et allèrent adorer avec lui les monuments sacrés.

De là, prenant la direction du sud, il fit environ mille li et arriva au royaume de *Tchou-li-ye* (*Djourya*)[1].

Au sud-est de la capitale, il y a un *Stoûpa* qui fut bâti par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Jadis, en cet endroit, le *Bouddha* fit briller ses facultés divines, terrassa des hérétiques, expliqua la *Loi* et sauva des hommes et des *Dévas*.

A l'ouest de la ville, il y a un ancien couvent. Ce fut

[1] Inde méridionale.

là que *Ti-po-pou-sa* (*Dêva bôdhisattva*) discuta avec le vénérable *On-ta-lo* (*Outtara*) qui habitait ce couvent. Après qu'il l'eut interrogé pour la septième fois, le Vénérable, cessant de répondre, déploya secrètement ses facultés divines, se rendit dans le palais des *Tou-sse-to* (*Touchitas*), et interrogea le *Bôdhisattva Mâitrêya*, qui lui donna toutes les explications nécessaires et lui dit ensuite : « Ce *Ti-po* (*Dêva bôdhisattva*), en considération de ses grands mérites, doit un jour, dans le *Kalpa des sages* (*Bhadrakalpa*), arriver à l'Intelligence supérieure (*Paramabôdhi*); gardez-vous de le traiter avec dédain. »

A son retour, il expliqua les difficultés qui lui avaient été soumises auparavant. Mais *Ti-po* (*Dêva*) lui dit : « C'est là une explication fournie par *Mâitrêya bôdhisattva*. Malgré la science dont vous vous vantez, vous ne l'auriez certainement pas trouvée. »

L'*Arhat* fut rempli de confusion et s'avoua vaincu; il se leva, lui offrit ses remercîments et partit.

De là, il prit la direction du sud, traversa une grande forêt, et, après avoir fait de quinze à seize cents li, il arriva au royaume de *Ta-lo-pi-tch'a* (*Drâviḍa*)[1].

La capitale de ce royaume s'appelle *Kien-tchi-pou-lo* (*Kântchipoura*). C'est le pays natal de *Ta-mo-po-lo-pou-sa* (*Dharmapâla bôdhisattva*). Ce *Bôdhisattva* était jadis le fils d'un grand ministre de ce royaume. Dès son enfance, il montra une intelligence remarquable. Quand il eut atteint l'âge de vingt ans, le roi, charmé de ses talents, voulut lui donner en mariage une princesse de

[1] Inde méridionale.

sa famille. Mais le *Bôdhisattva*, qui depuis longtemps s'étudiait à fuir les désirs charnels, n'éprouvait aucun penchant pour les affections du cœur.

Le soir où cette union devait s'accomplir, il se sentit accablé de tourment et de douleur. Se prosternant alors devant la statue du *Bouddha*, il implora sa protection et le pria de le délivrer de ce cruel embarras.

Un roi des esprits, touché de la sincérité de son cœur, le transporta en secret et le conduisit à plusieurs centaines de li de cette ville. Puis il le plaça dans un couvent construit sur une montagne, au milieu de la chapelle du *Bouddha*. Les religieux, y étant venus, l'aperçurent et le prirent pour un voleur.

Le *Bôdhisattva* leur raconta ce qui lui était arrivé. A ce récit, ils furent saisis d'étonnement et admirèrent la grandeur de son âme. Aussitôt il embrassa la vie religieuse. Dans la suite, il s'appliqua de tout son cœur à pratiquer la droite loi; bientôt il acquit l'intelligence complète des doctrines des différentes écoles et s'exerça à la composition. Il écrivit alors, en cinq cents çlokas, le *Ching-ming-tsa-lun* (*Çabdavidyâ samyoukta çâstra?*); il expliqua le *Kouang-pe-lun* (*Çataçâstra vaipoulyam?*), le *Weï-tchi-lun* (*Vidyâ mâtra siddhi*) et le *In-ming-tching-li-men-lun* (*Nyâya dvâra târaka çâstra*). Ses ouvrages, au nombre de plusieurs dizaines, sont très-répandus et jouissent d'une grande réputation. Il existe une histoire particulière où l'on fait connaître ses vertus brillantes et ses talents extraordinaires.

La ville de *Kien-tchi* (*Kântchipoura*) est situee sur un

port de mer, à la pointe de l'Inde méridionale, en face du royaume de *Seng-kia-lo* (*Siñhala*), où l'on peut arriver après trois jours de navigation.

Avant le départ du Maître de la loi, le roi de ce royaume (*Siñhala* — *Ceylan*) mourut. L'intérieur du royaume fut en proie à la famine et aux troubles civils. Il y avait deux religieux d'une vertu éminente, l'un nommé *Pou-ti-mi-k'i-chi-fa-lo* (*Bôdhimêghêçvara*), l'autre, *'O-po-ye-teng-sse-tche-lo* (*Abhayadanchtra*).

Environ trois cents religieux, du même mérite, vinrent dans l'Inde et se rendirent dans la ville de *Kien-tchi* (*Kântchipoura*).

Quand le Maître de la loi eut vu ces deux religieux, il les interrogea en ces termes : « J'ai entendu dire que, dans votre royaume, des religieux éminents expliquent les Trois Recueils de l'école *Chang-tso-pou* (de l'école des *Sarvâstivâdas*) et le *Yu-kia-lun* (*Yôgaçâstra*). Maintenant je désire y aller pour étudier sous leur direction. Oserais-je vous demander, vénérables maîtres, pourquoi vous êtes venus ici? »

— « Notre roi est mort, répondirent-ils, et les habitants sont en proie à la famine et privés de tout appui. Nous avons appris que le *Tchen-poù-tcheou* (*Djamboudvipa*) est un pays riche et fertile, où règnent la paix et le bonheur; que c'est le lieu où est né le *Bouddha* et qu'il offre une multitude immense de monuments sacrés. Voilà pourquoi nous sommes venus. Nous savons d'ailleurs qu'ici les disciples de la *Loi* ne la transgressent jamais. Nous autres, vieillards, nous voudrions,

lorsque nous éprouverons des doutes, pouvoir vous interroger librement. »

Le Maître de la loi leur cita les principaux passages du *Yu-kia* (*Yogaçâstra*); mais ils ne purent lui donner les explications de *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*).

Il entendit dire qu'à trois mille li des frontières de ce pays (*Drâviḍa*), il y avait un royaume appelé *Mo-lo-kiu-tcha* (*Malakoûṭa*)[1]. Comme il est situé près de la mer, il est extrêmement riche et abonde en produits aussi précieux que variés.

A l'est de la capitale, il y a un *Stoûpa* bâti par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Jadis, en cet endroit, le *Bouddha* expliqua la *Loi*, fit éclater de grands miracles et convertit une multitude innombrable d'hommes.

Au sud de ce royaume, et près du rivage de la mer, s'élèvent les monts *Mo-la-ye* (*Malaya*), dont les sommets escarpés dominent des vallées profondes. Là croissent le sandal blanc (*Tâilaparṇika*), qu'on appelle *Tchen-tan-ni-po* (*Tchandanêva*). Cet arbre ressemble au peuplier blanc; comme il est d'une nature froide, un grand nombre de serpents s'y attachent (en été); mais, à l'arrivée de l'hiver, ils se cachent sous terre. Voilà ce qui sert à distinguer cette espèce de *sandal*.

L'arbre odorant *Kie-pou-lo* (*Karpoûra*) y croît aussi. Son tronc ressemble à celui du pin, mais il en diffère

[1] Inde méridionale. Le *Si-yu-ki* (liv. X, fol. 21 verso) emploie ici la locution qui indique que le voyageur est allé dans un lieu. De là, prenant la direction du sud, il fit trois cents li et arriva au royaume de *Malakoûṭa*.

par ses feuilles, ses fleurs et ses fruits. Quand le bois est humide, il n'a pas d'odeur. Mais, lorsque l'arbre a été coupé et qu'il s'est desséché, si on le fend par le milieu, on trouve son parfum sous forme de talc; il est de la couleur de la neige congelée. C'est là ce qu'on appelle (en chinois) *Long-nao-hiang* (*Karpoûra*) « camphre »

Il apprit, en outre, qu'au nord-est, sur le bord de la mer, il y avait une ville, et qu'en faisant (par mer) trois mille li au sud-est de cette ville, on arrivait au royaume de *Seng-kia-lo* (*Siñhala*)

Ce royaume a sept mille li de tour, et sa capitale, quarante li La population est agglomérée et la terre produit des grains en abondance, les habitants sont noirs, petits de taille, violents et emportés. Dans l'origine, ce pays s'appelait *Pa'o-tchou* ou l'*Ile des choses précieuses*[1], parce qu'il produit une grande quantité de choses rares et précieuses

Dans la suite des temps, la fille (d'un roi) de l'Inde du sud ayant été fiancée à un prince d'un royaume voisin, sur sa route, elle rencontra un lion. Les serviteurs du roi et les hommes qui formaient son escorte, furent remplis d'effroi et se dispersèrent, laissant la jeune fille seule sur son char. Le lion s'approcha d'elle, la prit sur son dos et s'enfuit au loin. Il se retira dans les profondeurs d'une montagne Il cueillait des fruits et chassait des animaux pour subvenir à sa nourriture. Au bout de quelques années, la jeune femme mit au

[1] *Ratnadvîpa*

monde un garçon et une fille. Quoiqu'ils eussent une forme humaine, leur caractère était violent et féroce. Le fils, étant devenu grand, parla ainsi à sa mère : « De quelle espèce suis-je? Mon père appartient à la race des quadrupèdes et ma mère à celle des hommes! »

Sa mère lui raconta alors son ancienne aventure.

« Puisque les hommes et les animaux, lui répartit son fils, sont d'une espèce différente, pourquoi ne pas le laisser et fuir pour demeurer ensemble? »

— « C'est bien mon intention, répondit la mère; seulement je ne vois aucun moyen de nous échapper. »

Dans la suite, le fils suivit son père, gravit des montagnes et traversa des vallées, et observa avec soin les endroits où il passait. Le lendemain, ayant épié le moment où son père était parti au loin, il emmena sa mère et sa sœur, et chercha un refuge dans les villages. Enfin, il arriva dans le royaume où était née sa mère et s'informa de sa famille; mais elle était complétement éteinte. Se trouvant sans abri, ils allèrent demander asile aux habitants des champs.

A son retour, le roi-lion, ne voyant plus ni sa femme ni ses enfants, entra en fureur, sortit de la forêt en poussant d'affreux rugissements, et immola un grand nombre d'hommes et de femmes des villages voisins. Le peuple ayant informé le roi de cet événement, il se mit à la tête de son armée, choisit et enrôla les hommes les plus courageux pour cerner le lion et le percer de flèches.

Quand le lion les eut aperçus, il poussa des rugis

sements horribles, qui firent tomber de frayeur les hommes et les chevaux, de sorte que personne n'osait s'avancer pour l'attaquer.

Beaucoup de jours s'écoulèrent ainsi sans résultat. Le roi fit une nouvelle proclamation, et promit cent mille pièces d'or à quiconque serait capable de tuer le lion.

Le fils dit alors à sa mère : « Il nous est impossible de supporter plus longtemps la faim et le froid; je désire répondre à l'appel du roi, qu'en pensez-vous? »

« Il ne faut pas y aller, lui répondit-elle; car, quoique ce lion soit une bête fauve, cependant c'est votre père Si vous le tuez, vous ne mériterez plus le nom d'homme! »

« Si je ne le tue pas, dit le fils, il ne s'en ira jamais, et, peut-être, viendra-t-il jusque dans le village pour nous chercher et nous poursuivre. Si, un matin, le *roi-lion* apprend notre retour, croyez-vous que nous puissions échapper à la mort? Pourquoi donc me retenez-vous? Ce lion est une source de désastres, et le malheur finira par nous atteindre nous-mêmes. Faut-il que, pour épargner un seul individu, je cause le désespoir et la ruine de tout le peuple? J'y ai bien réfléchi, mon premier devoir est de répondre à l'appel du roi. » En disant ces mots, il partit.

Quand le lion l'eut vu, il se coucha d'un air doux et soumis, et, oubliant ses dispositions meurtrières, il témoigna la joie la plus vive. Mais le fils[1], avec un couteau acéré, lui ouvrit la gorge et lui fendit le ventre. Le

lion, bien qu'en proie à d'atroces douleurs, n'en conserva pas moins des sentiments tendres et affectueux; il supporta, immobile, ses horribles souffrances, et bientôt après il expira.

A cette nouvelle, le roi, transporté de joie et d'admiration, demanda au jeune homme la cause de cette mort résignée.

Il cacha d'abord la vérité; mais à la fin, pressé de mille manières, il laissa échapper son secret.

« Hélas! s'écria le roi, si vous n'étiez pas issu de cette bête féroce, personne au monde ne pourrait s'expliquer l'affection qu'il vous a montrée. Quoi qu'il en soit, auparavant, j'ai promis une récompense et je ne manquerai pas à ma parole; mais, comme vous avez tué votre père, je ne puis souffrir qu'un fils rebelle et dénaturé demeure plus longtemps dans mon royaume. »

Il prescrivit aux magistrats de lui donner une grande quantité d'or et d'argent, et de le chasser ensuite loin de son royaume. Aussitôt, on équipa deux vaisseaux sur lesquels on embarqua une grande quantité d'or, des vivres et des provisions de tout genre. On le conduisit (avec sa sœur) jusqu'au milieu de la mer, puis on les abandonna tous les deux au caprice des flots.

Le navire du fils, après avoir longtemps vogué sur la mer, aborda dans cette île appelée *P'ao-tchou* (*Ratnadvîpa*). L'ayant trouvée fertile et riche en productions rares, il y fixa son séjour.

Dans la suite, des marchands y amenèrent leur famille pour recueillir des pierres précieuses, et s'éta-

blirent dans ce pays. Mais il tua les marchands et retint leurs femmes et leurs filles, dont la postérité se multiplia pendant une longue suite de générations. La population s'étant ainsi accrue par degrés, elle nomma un roi et des ministres, et comme leur ancien aïeul avait pris et tué un lion, ils tirèrent de cette circonstance le nom du royaume (et l'appelèrent *Seng-kia-lo* — *Siñhala* — *Ceylan*).

Le navire de la fille, après une longue navigation, aborda à l'ouest de *Po-la-sse* (*Parsa* — *Perse*). Étant tombée au pouvoir des démons, elle mit au monde une multitude de filles; maintenant ce pays s'appelle le *royaume des filles* d'occident.

Suivant certains auteurs, *Seng-kia-lo* (*Siñhala*) serait le nom du fils d'un marchand qui, par sa prudence, ayant échappé à la fureur homicide des *Lo-tsa* (*Rakchasas*) « démons, » réussit ensuite à se faire roi. Étant arrivé dans cette *Ile des pierres précieuses*, il tua les *Lo-tsa* (les *Rakchasas*), et y établit sa capitale; de là vint le nom de ce royaume. On en trouvera les détails dans le *Si-yu-ki*[1].

Anciennement, dans ce royaume, on ne connaissait pas la loi du *Bouddha*.

Dans la première centaine d'années qui suivit le *Nirvâṇa* de *Jou-lai* (du *Tathâgata*), *Mo-hi-in-t'o-lo* (*Mahêndra*), frère cadet du roi *Wou-yeou* (*Açôka*), ayant renoncé aux plaisirs du monde, prit avec lui quatre

[1] Liv. XI, fol. 1 et suiv. C'est la relation originale d'*Hiouen-thsang*, dont le titre signifie *Mémoires sur les contrées de l'ouest*.

Cha-men (*Çramaṇas*), voyagea avec eux à travers les airs et vint convertir ce royaume. Pour mettre en lumière et exalter la doctrine du *Bouddha*, il fit briller ses facultés surnaturelles. Les habitants, remplis de foi et d'amour, y fondèrent des *Kia-lan* (*Saṁghârâmas*). Aujourd'hui, il y en a une centaine, où l'on compte environ dix mille religieux qui suivent la doctrine du *grand Véhicule* et les principes de l'école *Chang-tso-pou* (des *Sarvâstivâdas*). Les religieux, vêtus de noir, sont graves et respectueux, et observent, avec autant de zèle que d'intelligence, les règles de la discipline. Ils se donnent mutuellement l'exemple et leur ardeur ne se ralentit jamais.

A côté du palais du roi, s'élève le *Vihâra* de la dent du *Bouddha*, qui est haut de plusieurs centaines de pieds; il est orné de toute sorte de choses précieuses. Le sommet est surmonté d'un mât dont l'extrémité supporte une pierre précieuse, appelée *Po-ta-mo-lo-kia* (*Padmarâga*) « rubis, » dont l'éclat magique illumine tout le ciel. Dans le calme d'une nuit pure et sans nuages, tout le monde peut l'apercevoir, même à une distance de dix mille li.

Près de là, il y a un autre *Vihâra*, qui est également orné avec magnificence. Dans le centre, s'élève une statue d'or qui fut fondue par les soins d'un ancien roi de ce royaume. Sur le sommet de la tête, elle porte un diamant précieux, d'une valeur incalculable.

Dans la suite, il y eut des hommes qui voulurent voler ce diamant; mais le *Vihâra* était si bien gardé qu'ils

ne purent y pénétrer. Ils creusèrent alors un passage souterrain et entrèrent dans le sanctuaire; mais lorsqu'ils voulurent le prendre, la statue grandit par degrés et devint tellement haute qu'ils ne purent l'atteindre. Ils se retirèrent alors et dirent entre eux : « Jadis, lorsque *Jou-laï* (le *Tathâgata*) menait la vie d'un *Bôdhisattva* pour être utile aux créatures, il n'épargnait ni ses richesses, ni son propre corps. Comment se fait-il qu'aujourd'hui il se montre si avare? Cela doit nous faire craindre que tout ce qu'on raconte de lui ne soit pas vrai. » Alors la statue se pencha en avant et leur donna le diamant.

Les voleurs, une fois en possession de ce joyau précieux, sortirent et cherchèrent à le vendre. Des hommes qui le connaissaient, les arrêtèrent et les conduisirent devant le roi.

Le roi leur demanda comment ils se l'étaient procuré.

« C'est le *Bouddha* lui-même qui nous l'a donné, » lui répondirent les voleurs. Ils lui racontèrent alors de quelle manière ils l'avaient obtenu.

Le roi étant allé lui-même dans le temple, il vit la statue dont la tête était encore baissée. Il fut ému de ce miracle et en conçut une foi plus vive. Il donna aux voleurs une grande quantité de perles et de choses précieuses pour racheter le diamant, et le replaça sur la tête du *Bouddha*. Ce diamant y existe encore aujourd'hui.

A l'angle sud-est du royaume, s'élève le mont *Ling-kia* (*Lañkâ*) où habitent un grand nombre d'esprits et de démons. Jadis, en cet endroit, *Jou-laï* (le *Tathâ-*

gata) expliqua le livre sacré *Ling-kia-king* (*Lañkâvâtara soûtra*).

Après avoir fait par mer plusieurs milliers de li au sud de ce royaume, on arrive à l'île de *Na-lo-ki-lo* (*Nârakîradvîpa*). Les hommes de cette île sont petits de taille; les plus grands n'ont pas plus de trois *tch'i* (pieds). Ils ont un corps d'homme et un bec d'oiseau. Ils ne connaissent pas les moissons et se nourrissent des fruits du cocottier. Ce royaume est séparé par une grande étendue de mer. N'ayant pu y parvenir lui-même, le Maître de la loi a recueilli de la bouche des hommes les détails qu'on vient de lire.

De *Ta-lo-pi-tcha* (*Drâviḍa*), il revint au nord-ouest en compagnie de soixante et dix religieux du *royaume du Lion* (*Siñhala*) et visita avec eux les monuments sacrés. Après avoir fait deux mille li, il arriva au royaume de *Kong-kien-na-pou-lo* (*Kongkaṇapoura*)[1]. Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ dix mille religieux qui étudient à la fois le *grand* et le *petit Véhicule.* On y voit un grand nombre d'hérétiques qui fréquentent les temples des *Dêvas* (*Dêvâlayas*).

A côté du palais du roi, il y a un grand couvent qui renferme environ trois cents religieux, tous doués d'une science profonde et de grands talents littéraires. Dans le *Vihâra* de ce couvent, on voit la statue du prince royal *Si-t'a-to* (*Siddhârtha*)[2]. Son bonnet précieux est haut d'un

[1] Inde méridionale

[2] C'est-à-dire de *Çâkyamouni*, lorsqu'il était encore prince royal (*Koumârarâdjâ*)

peu moins de deux pieds; on le serre dans une boîte richement ornée. Chaque jour de fête, on le tire de cette boîte et on le place sur un piédestal élevé. Un grand nombre de ceux qui le contemplent et l'adorent avec une foi parfaite, le voient entouré d'une lueur extraordinaire.

Dans un couvent situé à côté de la ville, il y a un *Vihâra* où l'on voit la statue de *Ts'e-chi-pou-sa* (*Mâitrêya bôdhisattva*) sculptée en bois de sandal. Elle est haute d'environ cent pieds et répand souvent une lumière d'heureux augure; on raconte qu'elle fut exécutée par les soins de vingt millions d'*Arhân*.

Au nord de la ville, il y a une forêt de *To-lo* (*Talas*) qui a trente li de tour. Ses feuilles sont longues et luisantes. Les hommes de tous les royaumes s'en servent pour écrire et y attachent un grand prix.

De là il prit la direction du nord-ouest, traversa une vaste forêt qui était infestée de bêtes féroces et, après avoir fait de deux mille quatre cents à deux mille cinq cents li, il arriva au royaume de *Mo-ho-la-to* (*Mahârâchtra*)[1]. Les habitants estiment l'honneur et le devoir et méprisent la mort; le roi est de la race des *Tsa-ti-li* (des *Kchattriyas*); il a des goûts belliqueux et met au premier rang la gloire des armes. C'est pourquoi, dans son royaume, l'infanterie et la cavalerie sont équippées avec le plus grand soin, et les lois et ordonnances militaires sont connues de tous et sévèrement observées. Toutes les fois que le roi envoie un général pour livrer bataille, quand il

[1] Inde méridionale

aurait été vaincu et aurait perdu toute son armée, il ne lui inflige aucune peine corporelle; mais il lui donne des vêtements de femme afin de le pénétrer de honte. Aussi voit-on souvent des généraux qui se donnent la mort pour échapper au déshonneur. En tout temps, il nourrit plusieurs milliers d'hommes braves et plusieurs centaines d'éléphants sauvages. Un peu avant le combat, on les enivre de vin jusqu'à ce que l'ivresse les ait rendus furieux; puis on donne le signal et on les lance contre les ennemis qui ne manquent jamais de se débander et de fuir. Fier de ces auxiliaires, il montre le plus grand mépris pour les peuples voisins avec qui il est en guerre. Le roi *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*) se vantait de sa science militaire, de la valeur et de la renommée de ses généraux, et il marchait lui-même à la tête de ses troupes; mais il ne put jamais les dompter ni les tenir en respect.

Dans ce royaume, il y a plusieurs centaines de couvents où l'on compte environ cinq mille religieux qui suivent à la fois le *grand* et le *petit Véhicule*. Il y a aussi des temples de *Dévas* (*Dévâlayas*) fréquentés par des hérétiques qui se frottent de cendres (*Pâçoupatas*).

Dans l'intérieur et en dehors de la capitale, il y a cinq *Stoûpas* qui ont chacun plusieurs centaines de pieds de hauteur. Ils ont été bâtis par le roi *Wou-yeou* (*Açóka*) dans les lieux qui conservaient les traces des quatre *Bouddhas* passés.

De là, se dirigeant au nord-est, il fit environ mille li, passa la rivière *Nai-mo-t'o* (la *Narmmadâ*) et arriva au

royaume de *Po-lou-kie-tchen-p'o* (*Baroukatch'éva — Baroche*)[1].

De là, marchant encore au nord-ouest, il fit deux mille li et arriva au royaume de *Mo-la-p'o* (*Malva*)[2]. Les habitants sont d'un caractère doux et poli, et ils aiment et estiment la culture des lettres. Dans les cinq parties de l'Inde, *Ma-la-p'o* (*Malva*) au sud-ouest et *Mo-kie-t'o* (*Magadha*) au nord-est, sont les deux seuls royaumes dont les habitants se fassent remarquer par l'amour de l'étude, l'estime pour la vertu, la facilité de l'élocution et l'harmonie du langage. Dans ce royaume, il y a une centaine de couvents où l'on compte environ vingt mille religieux qui étudient la doctrine de l'école *Tching-liang-pou* (des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule*. Il y a aussi une multitude d'hérétiques qui se frottent de cendres (des *Pâçoupatas*) et adorent les *Dêvas*.

Suivant la tradition, le trône était occupé, il y a soixante ans, par un roi nommé *Kiaï-ji*[3] (*Çîlâditya*); il était doué de grands talents et possédait de vastes connaissances. Il était humain, affectueux, bienfaisant et dévoué pour le bonheur du peuple. Il était plein de respect pour les *Trois précieux*[4]. Depuis son avénement au trône jusqu'au moment de sa mort, nulle parole

[1] Inde méridionale

[2] Inde méridionale

[3] Il ne faut pas confondre ce roi avec *Çîlâditya*, roi de *Kanyâkoubdja*, qui était contemporain de notre voyageur. Voy. liv V *passim*

[4] *Triratna* ou *Ratnatraya*, c'est-à-dire *Bouddha*, *Sañgha* (l'assemblée des religieux), *Dharma* (la *Loi*)

inconvenante ne s'échappa de sa bouche, et la colère ne rougit point son visage. Jamais il n'eut l'idée de faire du mal à ses sujets ni de tuer une mouche ou une fourmi. Dans la crainte de causer la mort aux insectes qui vivent dans l'eau, il ne permettait pas d'en donner à boire aux éléphants ou aux chevaux avant de l'avoir soigneusement filtrée. Quant aux hommes du royaume, il leur défendait sévèrement de tuer des animaux. De là vient que les bêtes féroces s'attachaient aux hommes, les loups oubliaient leur fureur; la paix régnait dans l'intérieur des frontières, et des présages de bonheur éclataient chaque jour.

Le roi fit construire des couvents où brillait une rare magnificence, et y plaça les statues des sept *Bouddhas;* enfin, chaque année il convoquait la *Grande assemblée de la Délivrance* (*Mokcha mahâparichad*). Pendant les cinquante ans qu'il resta sur le trône, il n'interrompit point, pendant un seul instant, ces œuvres méritoires. Tout le peuple en conçut pour lui une vive affection qui n'est pas encore éteinte aujourd'hui.

A vingt li au nord-ouest de la capitale, à côté de la ville des Brâhmanes (*Brâhmaṇapoura*), on voit une fosse profonde. Ce fut là qu'un brâhmane plein d'arrogance, pour avoir calomnié le *grand Véhicule*, tomba vivant dans l'enfer. On en trouvera le récit dans le *Si-yu-ki*[1].

De là il fit de deux mille quatre cents à deux mille cinq cents li au nord-ouest, et arriva au royaume de

[1] C'est-à-dire dans la relation originale d'*Hiouen-thsang*, liv. XI, fol. 15.

'O-tch'a-li (*Aṭali*?). Ce pays produit le poivre appelé *Hou-tsiao*[1] (les feuilles de l'arbre ressemblent à celles du *Chou-tsiao*[2]), et l'arbre qui donne le parfum *Hiun-lou*[3], dont les feuilles ressemblent à celles du *T'ang-li*[4].

De là il fit encore trois cents li au nord-ouest, et arriva au royaume de *Ki-tch'a* (*Kiṭa*)[5].

De là il fit mille li au nord et arriva au royaume de *Fa-la-pi* (*Vallabhi*)[6]. Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ six mille religieux qui tous étudient la doctrine de l'école *Tching-liang-pou* (l'école des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule*. Quand *Jou-laï* (le *Tathâgata*) vivait, il voyagea souvent dans ce royaume. Dans tous les lieux où était arrivé le *Bouddha*, le roi *Wou-yeou* (*Açôka*) éleva des monuments pour en conserver le souvenir. Le roi actuel est de la race des *Tsa-ti-li* (*Kchattriyas*); il est le gendre de *Chi-lo-'o-tie-to* (*Çilâditya*), roi de *Kie-jo-kio-che* (*Kanyâkoubdja*); son nom est *Tou-lou-p'o-po-t'o* (*Dhrouvapaṭou*). Il est d'un naturel vif et bouillant, et ses manières sont brusques et emportées; cependant il honore la vertu et estime la science. Il est rempli de foi et d'attachement pour les *Trois précieux*. Chaque année, il convoque une Grande assemblée, et, pendant sept jours, il invite les religieux des divers royaumes. Il leur distribue des mets recherchés,

[1] Piper nigrum
[2] Piper pinnatum
[3] *Tagara*.
[4] Sorbus (Cormier)
[5] Inde méridionale
[6] Inde méridionale

des lits, des siéges, des vêtements et jusqu'à des médicaments de tout genre; en un mot, il les comble de tous biens.

De là il fit sept cents li au nord-ouest et arriva au royaume de *'O-nan-t'o-pou-lo* (*Ânandapoura*)[1].

De là il fit cinq cents li au nord-ouest et arriva au royaume de *Sou-la-tch'a* (*Souràchṭra*)[2].

De là il fit dix-huit cents li au nord-est et arriva au royaume de *Kiu-tche-lo* (*Gourdjara*)[3]. Ensuite, il fit deux mille huit cents li au sud-est et arriva au royaume de *Ou-che-yen-na* (*Oudjayana*)[4].

A une petite distance de la capitale, il y a un *Stoûpa* à l'endroit même où le roi *Wou-yeou* (*Açôka*) avait construit un enfer.

De là il fit neuf cents li au nord-est et arriva au royaume de *Mo-hi-chi-fa-lo-pou-lo* (*Mahêçvarapoura*)[5].

De là, tournant à l'ouest, il revint au royaume de *Sou-la-tch'a* (*Souràchṭra*).

De là il marcha de nouveau à l'ouest et arriva au royaume de *'O-tien-p'o-tchi-lo* (*Adhyavakêla?*)[6]. Quand *Jou-laï* (*le Tathâgata*) vivait, il voyagea souvent dans ce pays. Dans tous les lieux qui portaient les traces sacrées du *Bouddha*, le roi *Wou-yeou* (*Açôka*) éleva des *Stoûpas* qui tous subsistent encore aujourd'hui.

[1] Inde occidentale

[2] Inde occidentale

[3] Inde occidentale

[4] *Oudjdjayani* — *Oudjein* Inde méridionale

Inde centrale

[6] Inde occidentale

De là il fit deux mille li à l'ouest et arriva au royaume de *Lang-kie-lo* (*Lângala*)[1]. Ce royaume est voisin d'une grande mer et est situé en face du royaume *des femmes d'occident.*

De là, au nord-ouest, on arrive au royaume de *Po-la-sse* (*Perse*) qui ne fait pas partie de l'Inde. J'ai entendu dire qu'on tirait de ce pays une grande quantité de perles, de choses précieuses, de brocart, et de laine fine, des chèvres, des chevaux et des chameaux. Il y a (dit-on) deux ou trois couvents où l'on compte plusieurs centaines de religieux du *petit Véhicule* qui étudient la doctrine de l'école *I-tsie-yeou-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*). Le pot de *Chi-kia-fo* (*Çâkyabouddha*) se trouve actuellement dans le palais du roi (de ce pays). Sur les frontières orientales de ce royaume, on voit la ville de *Ho-mo;* au nord-ouest, il touche au royaume de *Fo-lin.*

Au sud-ouest du royaume, dans une île, se trouve le *royaume des femmes d'occident;* on n'y voit que des femmes et pas un seul homme. Ce pays abonde en productions rares et précieuses; il est sous la dépendance du royaume de *Fo-lin*, dont le roi leur envoie chaque année des maris qui s'unissent avec elles; mais lorsqu'elles mettent au monde des garçons, les lois du pays défendent de les élever.

Après avoir quitté le royaume de *Lang-kie* (*Lângala*), il fit environ sept cents li au nord-est, et arriva au royaume de *Pi-to-chi-lo* (*Pitâçilâ?*)[2]. On y voit un

[1] Inde occidentale

[2] Inde occidentale

Stoûpa haut de plusieurs centaines de pieds, qui fut bâti par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Il renferme des *che-li* (*çarîras*) « reliques » qui répandent souvent une lumière éclatante. Ce fut en cet endroit que jadis *Jou-laï* (le *Tathâgata*), lorsqu'il menait la vie d'un ermite, fut en butte à la cruauté du roi.

De là il fit trois cents li au nord-est et arriva au royaume de *'O-fan-tch'a* (*Avaḍa*)[1]. Au nord-est de la capitale, au milieu d'une grande forêt, on voit les anciennes fondations d'un couvent. Ce fut en cet endroit que jadis le *Bouddha* permit aux *Bhikchous* de porter des bottes. Il y a un *Stoûpa* construit par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). A côté, s'élève un *Vihâra* où l'on voit une statue du *Bouddha* debout, taillée en pierre bleue, qui lance souvent des rayons lumineux.

Plus loin, au sud, à une distance d'environ huit cents pas, on voit, au milieu d'une grande forêt, un *Stoûpa* bâti par *Açôka*. Jadis *Jou-lai* (le *Tathâgata*) s'arrêta en cet endroit. Comme la nuit était très-froide, il se couvrit de trois vêtements. Quand le jour fut venu, il apprit aux *Bhikchous* à mettre (au besoin) un double vêtement.

De là il fit sept cents li à l'est et arriva au royaume de *Sin-tou*[2] (*Sindh*). Ce pays produit en abondance de l'or, de l'argent, du cuivre, des bœufs, des moutons, des chameaux, du sel rouge, blanc et noir, etc. Les autres pays achètent (ce dernier sel) pour l'employer

[1] Inde occidentale

[2] Inde occidentale

en médecine. Lorsque *Jou-lai* (le *Tathâgata*) vivait, il voyagea souvent dans ce royaume. Dans tous les endroits qui portaient les traces sacrées de ses pas, le roi *Açôka* éleva des *Stoûpas* pour en conserver le souvenir. On montre aussi les lieux où le vénérable *Ou-po-kio-to* (*Oupagoupta*) a porté ses prédications.

De là il fit environ neuf cents li à l'est, traversa le *Sin-tou* (*Sindh* — *Indus*), et, partant de la rive orientale de ce fleuve, il arriva au royaume de *Meou-lo-san-pou-lou* (*Moûltan*)[1]. Tous les habitants adorent le *dieu du soleil* (*Âditya*)[2], dont le temple est d'une construction majestueuse et d'une rare magnificence. La statue du dieu du soleil est en or fondu; elle est ornée de toute sorte de pierres précieuses. Les habitants des autres royaumes viennent en foule lui adresser des prières. On monte par un escalier en spirale du haut duquel on découvre une succession de bosquets fleuris et de bassins d'eau pure. Quiconque voit ce temple et ses alentours, ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration.

De là il fit environ sept cents li à l'est et arriva au royaume de *Po-fa-to-lo* (lisez : *Po-lo-fa-to*[3], *Parvata*).

A côté de la capitale, il y a un grand couvent où habitent une centaine de religieux qui tous étudient la doctrine du *grand Véhicule*. Ce fut là que jadis le maître des *Çâstras*, *Tchin-na-fo-ta-lo* (*Djinapoutra*), composa le

[1] Inde occidentale

[2] Je suis ici le *Si-yu-ki* (liv. XI, fol. 21) qui est plus correct.

[3] Inde du nord. Le *Si-yu-ki* donne la leçon *Po-fa-to* pour *Parvata*. Celle de notre auteur est préférable, si l'on a soin de rétablir l'ordre des signes phonétiques *Po-lo-fa-to*.

Traité *Yu-kia-sse-t'i-lun-chi* (*Yôgâtchâryyâ bhoûmi çâstra kârikâ*), et que les maîtres des *Çâstras*, *Hien-'aï* (*Bhadraroutchi*) et *Te-kouang* (*Gouṇaprabha*), embrassèrent la vie religieuse. Dans ce royaume, il y avait deux ou trois religieux d'une vertu éminente, dont la science profonde pouvait servir de modèle.

Le Maître de la loi resta deux mois dans ce couvent, et, sous leur direction, il étudia, d'après les principes de l'école *Tching-liang-pou* (l'école des *Sammitîyas*), le *Ken-pen-'o-pi-t'a-mo-lun* (*Moûlâbhidharma çâstra?*), le *Che-tching-fa-lun* (*Saddharma sampârigraha çâstra*), le *Kiao-chi-lun* (*Praçikchâ satya çâstra?*), etc.

De là, prenant une seconde fois la direction du nord-est, il revint à *Mo-kie-to* (*Magadha*), dans le couvent *Chi-wou-ye-sse* (*Nâlanda vihâra*), et visita avec respect le religieux qu'on avait surnommé *Tching-fa-ts'ang* (c'est-à-dire le Trésor de la droite loi). Après quoi il apprit qu'à trois *yu-chen-na* (*yôdjanas*), à l'ouest de ce couvent, il y avait un monastère appelé *Ti-lo-tse-kia* (*Tilaṭaka?*), où habitait un religieux d'une vertu éminente nommé *Pan-jo-pa-to-lo* (*Pradjñâbhadra*), originaire du royaume de *Po-lo-po-ti* (*Bâlapati?*), qui avait embrassé la vie ascétique dans l'école *Sa-po-to-pou* (des *Sarvâstivâdas*). Il était fort versé dans la connaissance des *Trois Recueils*, du Traité *Ching-ming* (*Çabdavidyâ çâstra*), du *In-ming* (*Hêtouvidyâ çâstra*), etc. Le Maître de la loi alla le trouver, et étant resté près de lui pendant deux mois, il l'interrogea pour obtenir la solution de tous ses doutes.

De là il retourna sur la montagne de la *Forêt des Bâtons* (*Yachṭivana giri*), auprès d'un *Kiu-sse* (*Oupâsaka*) « un fidèle » qu'on appelait *Ching-kiun-lun-sse* (*Djayasêna*) « le maître des *Çâstras*, » qui était originaire du royaume de *Sou-la-t'o* (*Soûrâchṭra*). Il était de la race des *Tsa-ti-li* (*Kchattriyas*). Dans sa jeunesse il avait montré du goût pour l'étude; il avait commencé par se mettre sous la direction du maître des *Çâstras*, *Hien-'ai* (*Bhadraroutchi*), et avait étudié près de lui le *In-ming-lun* (*Hêtouvidyâ çâstra*). Ce n'est pas tout, sous *'An-hoeï-pou-sa* (*Sthitamati bôdhisattva*?), il avait étudié le *Ching-ming* (*Çabdavidyâ çâstra*) et les divers Traités (*Çâstras*) du *grand* et du *petit Véhicule*. En outre, il avait étudié sous le maître de la loi, *Kiai-hien* (*Çîlabhadra*), le *Yu-kia-lun* (*Yôgaçâstra*). Pour ce qui regarde les Livres du dehors (c'est-à-dire les livres profanes), les quatre *Weï-t'o* (*Vêdas*), les ouvrages d'astronomie et de géographie, les livres de recettes médicales (*Tchikitsâ vidyâ*), les Traités des sciences occultes (*Kriyâvidyâ*) et de l'arithmétique (*Sâm̃khyâna*), il n'y en avait aucun qu'il n'eût lu et approfondi. Il avait remonté à la source de ces ouvrages et les avait suivis jusque dans leurs derniers développements. Il embrassait toute la doctrine ésotérique et exotérique, et sa vertu éminente lui attirait les respects de tous ses contemporains.

Le roi de *Mo-kie-t'o*, (*Magadha*) *Mouan-tcheou* (*Poûrṇavarma*) était rempli de respect pour les sages et d'estime pour les lettrés. Ayant été informé de la réputation du maître des *Çâstras*, il en fut ravi de joie. Il lui

envoya des messagers pour l'inviter à venir, le nomma *docteur suprême* du royaume et lui assigna pour vivre le revenu de vingt grandes villes; mais le maître des *Çâstras* refusa ces offres brillantes.

Après la mort de *Mouan-tcheou* (*Pourṇavarma*), le roi *Kiai-ji* (*Çilâditya*) l'invita aussi à recevoir le titre de *docteur suprême* du royaume, et lui assigna pour vivre le revenu de quatre-vingts grandes villes du royaume de *Outch'a* (*Ouḍa — Oḍra — Orissa*). Le maître des *Çâstras* refusa comme auparavant. Le roi lui ayant adressé encore plusieurs invitations pressantes, il persista énergiquement dans son refus. « Sire, dit *Ching-kiun* (*Djayaséna*) au roi, j'ai entendu dire que celui qui reçoit un traitement d'un autre homme doit se préoccuper de ses soucis et de ses peines. Maintenant que je travaille à sauver les hommes qu'entraîne le torrent de la vie et de la mort, comment aurais-je le temps de prendre part aux affaires de Votre Majesté? »

A ces mots, il s'inclina et sortit, sans que le roi pût le retenir. Depuis cette époque, il demeura constamment sur la montagne de la *Forêt des Bâtons* (*Yachṭivana giri*), et prit des disciples à qui il expliquait sans cesse les livres du *Bouddha*. Le nombre des religieux et des laïques qui venaient se mettre sous sa direction, s'élevait constamment à plusieurs centaines. Le Maître de la loi passa auprès de lui deux années entières et étudia : 1° Le *Weï-tchi-kioue-chi-lun* « le Traité pour la solution et l'explication des difficultés du *Weï-tchi-lun* (*Vidyâ mâtra siddhi*); » 2° le *Weï-tchi-i-i-li-lun* « le Traité

de l'esprit, du sens et des principes du *Wei-tchi* (*Vidyâ matrâ siddhi*); » 3° le *Tching-wou-wei-lun* « le Traité des moyens par lesquels on devient exempt de craintes; » 4° le *Pou-tch'ou-nie-pan-chi-eul-in-youen-lun* « le Traité des douze causes (*nidânas*) qui empêchent qu'on ne se repose dans le *Nirvâṇa;* » 5° le Traité *Tchoang-yen-king-lun* (*Soûtrâlangkâra ṭîkâ*); puis enfin il l'interrogea sur les endroits du *Yu-kia* (*Yôgaçâstra*) et du *In-ming* (*Hêtouvidyâ çâstra*), etc. qui lui laissaient encore des doutes.

Lorsqu'il eut terminé cette étude, il fut transporté en songe dans le couvent de *Na-lan-t'o* (*Nâlanda vihâra*). Les cellules étaient vides et désertes, et les cours, sales et infectes, étaient remplies de buffles qu'on y avait attachés : on n'y voyait plus ni religieux ni novices. Le Maître de la loi étant entré par la porte occidentale de l'enceinte qu'avait fait construire le roi *Yeou-ji* (*Bâlâditya*), vit, au quatrième étage (d'une tour), un homme de couleur d'or, et dont le visage grave et sévère répandait une lumière éclatante. Transporté d'une joie intérieure, il voulut monter; mais, ne trouvant aucune voie pour s'élever jusque là, il pria ce saint personnage de daigner s'abaisser et de l'amener jusqu'à lui. Celui-ci lui dit : « Je suis *Man-tchou-che-li-pou-sa* (le *Bôdhisattva Mañdjouçri*); vos péchés passés ne vous permettent pas encore de venir. » Alors, étendant la main et lui indiquant un point au delà du couvent, « Regardez cela, » lui dit-il.

Le Maître de la loi, suivant la direction de son doigt,

regarda dans le lointain, au delà du couvent. Il vit un vaste incendie qui dévorait les villages et les villes, et les eut bientôt réduits en cendres. « Bientôt, lui dit le personnage de couleur d'or, vous reviendrez dans cet endroit. Dans dix ans d'ici, le roi *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*) doit mourir. L'Inde entière sera en proie à des troubles affreux et des hommes pervers se feront une guerre acharnée. Souvenez-vous bien de mes paroles. » Après avoir achevé ces mots, il disparut.

A son réveil, le Maître de la loi fut rempli d'étonnement et d'émotion; il alla trouver *Ching-kiun* (*Djayaséna*) et lui fit part du songe qu'il avait eu.

« Les *trois mondes*, lui dit *Ching-kiun* (*Djayaséna*), sont loin de jouir de la paix; il est probable que cette prédiction s'accomplira. Puisque vous avez reçu cet avertissement, c'est à vous de prendre vos mesures. »

Il reconnut par là, que, dans toutes leurs actions, les grands sages sont protégés par les *Pou-sa* (les *Bôdhisattvas*). Ayant l'intention de partir pour l'Inde, il resta pour en donner avis à *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*). Comme il prolongeait son séjour et ne se pressait pas de s'en retourner, (*Mañdjouçrî*), pour l'y décider, lui annonça la mort prochaine (du roi *Çîlâditya*). Or, si la conduite (du Maître de la loi) n'eut pas été d'accord avec les sentiments du *Saint* (de *Mañdjouçrî*), comment aurait-il pu avoir ce songe?

A la fin de la période *Yong-hoeï* (650), le roi *Kiai-ji* (*Çîlâditya*) mourut en effet, et, conformément à la prédiction, l'Inde fut en proie aux horreurs de la famine.

Wang-hiouen-tse, que l'empereur de la Chine avait envoyé en ambassade dans l'Inde, fut lui-même témoin de cette calamité. L'époque où l'on était alors répondait au commencement de notre première lune.

Dans cette même lune, d'après les usages des royaumes de l'ouest, on sort du *Couvent de l'intelligence* (*Bôdhivihâra*) les *che-li* (*çarîras*) « reliques » du *Bouddha*. Les religieux et les laïques des autres royaumes viennent en foule pour les voir et les adorer.

Le Maître de la loi alla aussitôt avec *Ching-kiun* (*Djayasêna*) pour voir les *che-li* (*çarîras*) osseux, de différentes grosseurs. Les gros étaient comme des perles rondes, brillants et d'un blanc rougeâtre. Il y avait aussi des *che-li* (*çarîras*) de chair desséchée; ils étaient gros comme les fèves appelées *Ouan-teou*, lisses et d'un rouge vif. Une multitude innombrable de religieux offrirent des parfums et des fleurs, célébrèrent les reliques et les adorèrent. Après quoi, on les rapporta dans la Tour (*Stoûpa*).

Quand la première veille de la nuit fut passée, *Ching-kiun* (*Djayasêna*) disserta avec le Maître de la loi sur les différentes grosseurs des *che-li* (*çarîras*). « Votre disciple, lui dit-il, a vu, partout ailleurs, que les *che-li* (*çarîras*) n'étaient jamais plus gros que des grains de riz. Comment se fait-il que ceux que nous venons de voir soient beaucoup plus gros? Vénérable maître, lui demanda-t-il, auriez-vous des doutes à ce sujet? »

— « En effet, dit le Maître de la loi, je partage aussi votre surprise et vos doutes. »

Quelque temps après, (les reliques) disparurent tout d'un coup et les lampes, placées au dedans et au dehors de la chapelle, répandirent un éclat extraordinaire. Ils sortirent tout étonnés, et, regardant au loin, ils virent la tour des reliques resplendir de lumière, et de son sommet s'élever une vaste flamme de cinq couleurs qui touchait au firmament. Le ciel et la terre étaient éclairés comme en plein jour. L'on n'apercevait plus les étoiles ni la lune, et l'on respirait un air suave et parfumé qui inondait l'enceinte du couvent. Alors le prodige qu'avaient fait éclater les *che-li* (*çarîras*) se répandit de bouche en bouche. A cette nouvelle, une multitude immense se rassembla de nouveau et vint les adorer en exaltant cette merveille extraordinaire. Mais au bout de quelques instants, cette lumière brillante diminua par degrés, et, lorsque les dernières lueurs allaient disparaître, ils firent plusieurs fois le tour du vase qui renfermait les reliques. Bientôt après, le ciel et la terre rentrèrent dans l'obscurité et les étoiles reprirent leur premier éclat.

Après avoir été témoin de ce miracle, toute la multitude fut délivrée des doutes qui l'assiégeaient. Ils adorèrent l'*Arbre de l'intelligence* (*Bôdhidrouma*) et tous les monuments sacrés; puis, après avoir passé ainsi huit jours entiers, ils revinrent au couvent de *Na-lan-t'o* (*Nâlanda vihâra*).

Dans ce moment, le maître des *Çâstras*, *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*), envoya le Maître de la loi pour qu'il expliquât à la multitude le Traité *Che-ta-ching-lun* (*Mahâyâna sampârigraha çâstra*) et le *Weï-tchi-kioue-chi-lun*,

c'est-à-dire le Traité pour la solution des difficultés du *Weï-tchi-lun* (*Vidyâ mâtra siddhi*).

A la même époque, un religieux d'une grande vertu, nommé *Sse-tsen-kouang* (*Siñharasmi*), expliquait déjà aux quatre multitudes[1] les Traités *Tchong-lun* (le *Prâṇya-moûla çâstra ṭîkâ*) et *Pe-lun* (*Çataçâstra*); il en exposait l'esprit et combattait les principes du *Yu-kia-lun* (*Yôgaçastra*).

Le Maître de la loi avait approfondi ces deux Traités, et de plus il excellait dans l'intelligence du *Yu-kia* (*Yôgaçâstra*). Il pensait que les saints hommes qui ont composé ces ouvrages, avaient suivi chacun leurs idées particulières, sans cependant être en opposition les uns avec les autres. « Si l'on ne peut, disait-il, les mettre parfaitement d'accord, on n'a pas pour cela le droit de les considérer comme étant en contradiction. La faute en doit retomber sur ceux qui commentent ces écrits. Ces divergences d'opinions sont sans conséquence pour la *Loi.* »

Le Maître de la loi, prenant en pitié les vues étroites et bornées de ce religieux, alla souvent pour l'interroger et le convaincre; mais il ne put lui répondre. De là vint que tous ses disciples se dispersèrent peu à peu et s'attachèrent au Maître de la loi. Celui-ci, à l'aide des principes du *Tchong-lun* (*Prâṇya moûla çâstra ṭîkâ*), du *Pe-lun* (*Çataçâstra*) et du *Weï-tchi* (*Vidyâ mâtra siddhi*), combattait les erreurs des docteurs

[1] Aux *bhikchous* et aux *bhikchounîs*, aux *oupâsakas* et aux *oupâsikâs*, c'est-à-dire aux religieux mendiants, aux religieuses mendiantes, et aux fidèles des deux sexes

appelés *Pien-ki* (ou des *Sâm̃khyîkas*). Quoiqu'il ne parlât point de la *nature* (empruntée) *qui naît du dehors*, ni de la *nature vraie qui naît d'elle-même*, *Sse-tseu-kouang* (*Siñharasmi*) ne pouvait parvenir à le comprendre. Toutes les fois qu'il l'entendait discuter, il déclarait qu'il ne saisissait pas un seul de ses raisonnements. Seulement il disait que la *nature vraie et parfaite par elle-même*, telle que l'établit le *Yu-kia* (le Traité du *Yôga*), etc. devait être laissée de côté. Le Maître de la loi, pour rapprocher les deux doctrines (celle du *Tchong-lun* et du *Pe-lun*, et celle du *Yôgaçâstra*), et montrer qu'elles n'étaient point en contradiction, publia, en trois mille *çlôkas*, un ouvrage intitulé *Hoei-tsong-lun* (ou Traité pour la concordance des principes). Quand il l'eut achevé, il le présenta à *Kiai-kien* (*Çîlabhadra*) et à la multitude des religieux. Il n'y eut personne qui n'en fît l'éloge le plus pompeux et ne voulût le répandre et le proposer comme un sujet d'étude.

Sse-tseu-kouang (*Siñharasmi*) fut couvert de confusion et sortit sur-le-champ. Il alla dans le *Couvent de l'Intelligence* (*Bôdhivihâra*), et ordonna à un de ses condisciples de l'Inde orientale, nommé *Tchen-ta-lo-seng-ho* (*Tchandrasiñha*), de venir avec lui et de discuter sur les points difficiles de la doctrine. Il espérait, avec son secours, effacer la honte dont il s'était couvert.

Mais quand ce religieux fut arrivé, il se sentit saisi de crainte et n'eut pas la force de proférer un seul mot. Cette circonstance ne fit qu'augmenter la réputation du Maître de la loi.

Dans le commencement, avant le départ de *Sse-tseu-kouang* (*Siñharasmi*), le roi *Kiai-ji* (*Çilâditya*) avait fait construire, à côté du couvent de *Na-lan-t'o* (*Nâlanda*), un *Vihâra* en *teou-che* (cuivre) haut de dix *tchang* (cent pieds), dont la magnificence était connue de tous les autres royaumes. Quelque temps après, le roi, revenant de faire la guerre au roi de *Kong-yu-t'o* (*Kongyôdha?*), passa par le royaume de *Outch'a* (*Ouḍa—Oḍra—Orissa*). Les religieux de ce royaume étudiaient tous le *petit Véhicule*, et n'avaient point foi dans la doctrine du *grand Véhicule*. Ils disaient qu'elle avait été exposée par les hérétiques *Kong-hoa-waï-tao* (*Çounyapouchpas?*), et non par le *Bouddha*. Quand ils eurent vu le roi, ils vinrent lui faire des représentations : « Nous avons appris, lui dirent-ils, que Votre Majesté a fait élever, à côté du couvent de *Nâlanda*, un *Vihâra* d'une construction noble et imposante. Pourquoi ne l'avoir pas fait construire dans le couvent des hérétiques *Kia-po-li* (*Kâpâlikas*), et avoir choisi de préférence ce couvent de *Nâlanda?* »

— « Pourquoi m'adressez-vous un tel reproche? » leur dit le roi.

« C'est, répondirent-ils, que les hérétiques *Kong-hoa-waï-tao* (*Çounyapouchpas?*) du couvent de *Na-lan-t'o* (*Nâlanda*), ne diffèrent en rien des *Kia-po-li* (*Kâpâlikas*). »

Précédemment, un prince de l'Inde méridionale, qui avait reçu l'onction royale (*Moûrddhâbhichikta râdjâ*)[1], avait pour maître un vieux *Po-lo-men* (*Brâhmane*) nommé *Pan-jo-kio-to* (*Pradjñâgoupta*), qui était versé dans la

[1] D'après ce que nous lisons page 223, l. 8, ce paraît être *Çîlâditya*

doctrine de l'École *Tching-liang-pou* (l'École des *Sammitîyas*), et avait composé, en sept cents *çlôkas*, un Traité pour combattre le *grand Véhicule*. Tous les maîtres du *petit Véhicule* en furent transportés de joie. Ils le montrèrent au roi et lui dirent : « Tel est l'exposé de nos principes. Y aurait-il maintenant un partisan du *grand Véhicule* qui pût en réfuter un seul mot? » — « J'ai entendu dire, leur répondit le roi, qu'un renard se trouvant un jour au milieu d'une troupe de souris et de rats se vantait d'être plus brave que le lion; mais dès qu'il l'eut aperçu, le cœur lui manqua, et il disparut en un clin d'œil. Vous n'avez pas encore vu, vénérables maîtres, de religieux éminents du *grand Véhicule*. Voilà pourquoi vous soutenez avec obstination vos principes insensés. Je crains bien qu'en les apercevant vous ne ressembliez au renard dont je viens de parler. »

« Si vous doutez de notre supériorité, répondirent-ils au roi, pourquoi ne pas rassembler les partisans des deux doctrines et les mettre en présence, pour décider de quel côté est la vérité ou l'erreur. »

— « Cela n'est point difficile, » répartit le roi.

Sur-le-champ, il envoya au couvent de *Nâlanda* un messager chargé d'une lettre pour *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*) qui était surnommé *Tching-fa-thsang* (le Trésor de la droite voie — *Saddharmagarbha?*). « Votre disciple, lui disait-il, en passant par le royaume de *Ou-tch'a* (*Orissa*), a vu des maîtres du *petit Véhicule* qui, poussés par des vues étroites et bornées, ont composé des traités (*çâstras*) où ils dénigrent et calomnient le *grand Véhicule*

dans un style fougueux et plein de fiel. Ils poussent l'audace jusqu'à vouloir discuter avec vous tous. Je sais que dans votre couvent, il y a une multitude de religieux qui se distinguent autant par leur vertu éminente que par leur talent et leur intelligence, et dont l'instruction profonde embrasse toutes les branches de la science. Leur ayant promis de favoriser ces conférences, je vous prie respectueusement de répondre à leur demande. Veuillez envoyer auprès d'eux, dans le royaume de *Ou-tch'a* (*Orissa*), quatre religieux versés dans leur propre doctrine (celle du *grand Véhicule*) et dans celle des autres (celle du *petit Véhicule*), ainsi que dans la doctrine ésotérique et exotérique. »

Dès que *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*) eut reçu cette lettre, il rassembla les religieux et choisit, après un mûr examen, *Haï-hoeï* (*Sâgaramati?*), *Tchi-kouang* (*Djnânaprabha?*), *Sse-tseu-kouang* (*Siñharasmi*) et le Maître de la loi, et se disposa à les envoyer tous quatre en qualité de délégués pour répondre à l'appel du roi.

Haï-hoeï (*Sâgaramati?*) et ses deux collègues éprouvèrent une vive inquiétude; mais *Çîlabhadra* se hâta de les rassurer. « Pour ce qui regarde les diverses écoles du *petit Véhicule*, leur dit-il, lorsque *Hiouen-thsang*, maître de la science des *Trois Recueils*, se trouvait dans mon pays natal, puis lorsqu'il fut entré dans le royaume de Kachmire, il les a toutes étudiées et en a approfondi les principes. Si les partisans de cette doctrine prétendaient s'en servir pour renverser le *grand Véhicule*, ils n'y réussiraient jamais. Bien que *Hiouen-thsang* n'ait qu'une

instruction médiocre et une intelligence ordinaire, il ne peut manquer de leur tenir tête et de les vaincre. Je vous supplie donc, vénérables maîtres, de ne plus vous tourmenter à ce sujet; mais, si par hasard il éprouvait une défaite, dès ce moment le religieux de la Chine ne prendrait plus part à de semblables discussions. »

Ces paroles remplirent de joie les trois religieux.

Peu après, le roi *Kiai-ji* (*Çîlâditya*) adressa à *Çîlabhadra* une nouvelle lettre où il disait : « Avant hier, je vous avais demandé plusieurs religieux d'un grand mérite; pour le moment, il ne faut pas qu'ils partent. Plus tard, je les prierai de se mettre en route. »

A cette époque, il y eut encore un hérétique de la secte appelée *Chun-chi* (la secte des *Lôkâyatas*) qui vint pour discuter sur les points difficiles. Il écrivit un abrégé de sa doctrine en quarante articles et le suspendit à la porte du couvent. « Si quelqu'un, dit-il, peut en réfuter un seul article, je lui donne ma tête à couper pour reconnaître sa victoire. »

Quelques jours s'étant écoulés sans que personne eût répondu à cette insolente provocation, le Maître de la loi envoya un *homme pur* (un religieux) de l'intérieur du couvent, avec ordre de détacher cet écrit. Il le prit, le déchira et le foula aux pieds. Le *Po-lo-men* (*brâhmane*)[1] entra en fureur et lui dit : « Qui êtes-vous? »

— « Je suis, répondit le Maître de la loi, l'esclave *Mo-ho-ye-na-ti-po* (*Mahâyânadêva*). »

[1] C'est-à-dire le brâhmane de l'école des *Lôkâyatas* qui provoquait tous les religieux

Le brâhmane, qui depuis longtemps avait entendu parler de la réputation du Maître de la loi, fut rempli de confusion et n'osa pas discuter avec lui.

Le Maître de la loi le fit entrer, le mit en présence du maître *Kiai-hien* (*Çîlabhadra*) et pria les autres religieux de lui servir de témoins, pendant qu'il discuterait avec lui et réfuterait ses principes. Alors, parcourant dès l'origine les opinions des diverses écoles des hérétiques, il s'exprima ainsi : « Les hérétiques *Pou-to* (*Bhoûtas*), les *Li-hi* (*Nirgranthas*), les *Leou-man* (*Kâpâlikas*) et les *Tchou-tching-kia* (*Djoutikas?*) portent des vêtements différents. Les *Sou-lun-wai-tao* (les *Sâñkhyîkas*) et les *Ching-lun-wai-tao* (les *Vaiçêchikas*) ont établi des principes opposés. Les *Pou-to* (*Bhoûtas*) se frottent le corps avec de la cendre, s'imaginant accomplir un acte d'un grand mérite. Toute leur peau est d'un blanc livide, comme celle d'un chat qui aurait couché dans une cheminée. Les *Li-hi* (*Nirgranthas*) croient se distinguer en laissant leur corps nu, et se font une vertu d'arracher leurs cheveux. Leur peau est toute fendue et leurs pieds sont calleux et gercés; on dirait de ces arbres pourris qui sont près des rivières. Les *Leou-man* (*Kâpâlikas*) se font des chapelets avec des ossements de crânes, en ornent leur tête et les suspendent à leur cou; ils habitent le creux des rochers, semblables aux *Yo-tcha* (*Yakchas*) « démons » qui hantent les tombeaux. Quant aux *Tching-kia* [1], ils portent des vêtements souillés d'ordures et dévorent des mets pourris et des viandes corrompues.

[1] Plus haut, ces hérétiques sont appelés *Tchou tching kia*

Ils sont aussi infects et aussi dégoûtants qu'un porc au milieu d'un cloaque. Et cependant, vous autres, vous considérez cela comme des actes de vertu! N'est-ce pas le comble de la stupidité et de la folie?

« Quant aux hérétiques qui suivent la doctrine appelée *Sou-lun* (*Sâṁkhyâ*), ils ont établi vingt-cinq vérités. Suivant eux, de la nature qui nous est propre naît l'augmentation (de l'intelligence); de l'augmentation (de l'intelligence) naît le *moi* qui produit les cinq choses subtiles, ensuite les cinq grandes choses, et enfin les onze racines. Ces vingt-quatre choses sont toutes au service du *moi* et contribuent aux jouissances du *moi*. Quand nous sommes dégagés de toutes ces choses, nous obtenons la pureté parfaite. »

Le Maître de la loi passa en revue les points principaux de la philosophie *Sâṁkhyâ* et de la doctrine des *Vâiçéchikas*, et en démontra sans peine le ridicule et l'absurdité. Le brâhmane fut atterré et resta longtemps sans pouvoir proférer un seul mot. Enfin, il se leva et dit : « Aujourd'hui je suis vaincu; je vous laisse libre de profiter de ma première convention (c'est-à-dire de me couper la tête). »

— « Nous autres enfants de *Çâkya*, lui dit le Maître de la loi, nous ne faisons jamais de mal aux hommes. Aujourd'hui, je me borne à vous prendre à mon service comme un esclave soumis à toutes mes volontés. »

Le brâhmane fut transporté de joie et le suivit avec respect. Il ne put s'empêcher de louer avec enthousiasme tout ce qu'il venait d'entendre.

Le Maître de la loi eut le désir de s'arrêter dans le royaume de *Ou-tch'a* (*Orissa*). Il se procura alors le traité en sept cents *çlôkas* qu'un docteur du *petit Véhicule* (nommé *Pradjñâgoupta*) avait composé pour réfuter la doctrine du *grand Véhicule*. Ayant remarqué dans cet ouvrage quelques endroits douteux, il dit au brâhmane qu'il venait de vaincre : « Avez-vous entendu expliquer ce livre ? »

— « Je l'ai entendu expliquer cinq fois d'un bout à l'autre, » répondit celui-ci.

Le Maître de la loi ayant voulu qu'il expliquât ces passages, il répondit : « Maintenant je suis votre esclave ; serait-il convenable que je donnasse des leçons à mon vénérable maître ? »

— « Ces principes me sont étrangers, lui dit le Maître de la loi, je n'en avais encore aucune idée ; expliquez-les donc sans scrupule ni hésitation. »

« En ce cas, dit le brâhmane, veuillez attendre jusqu'au milieu de la nuit. Je craindrais que les hommes du dehors ne m'entendissent et qu'en paraissant étudier sous la direction de votre esclave, vous ne ternissiez votre honorable réputation. »

Quand la nuit fut venue, il éloigna tout le monde et ordonna au brâhmane d'expliquer ce livre d'un bout à l'autre.

Quand il l'eut bien compris, il en rechercha les erreurs et composa à son tour un traité en mille *çlôkas*, intitulé *P'o-'o-kien-lun* (Traité pour réfuter les mauvaises doctrines), où il exposait de point en point les principes

du *grand Véhicule* et renversait ceux du *petit Véhicule;* puis il le présenta au maître de la loi, *Kiaï-hien* (*Çîla-bhadra*), qui le montra et le lut à ses nombreux disciples. Ceux-ci ne purent contenir leur admiration. « Quand on possède à fond un tel ouvrage, s'écrièrent-ils, quel est l'adversaire que l'on ne puisse anéantir? »

Le Maître de la loi dit alors au brâhmane : « Pour avoir été vaincu en discutant, vous êtes devenu esclave; vous avez été assez humilié. Maintenant, je vous rends la liberté; vous pouvez aller où vous voudrez. »

Le brâhmane fut ravi de joie et prit congé de son maître. Il alla à *Kia-mo-leou-po* (*Kâmaroûpa*), dans l'Inde de l'est, se rendit auprès du roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*) et l'entretint des vertus et de la justice du Maître de la loi.

Le roi en fut charmé et envoya sur-le-champ un de ses grands officiers pour l'inviter à venir dans ses états.

LIVRE CINQUIÈME.

Ce livre commence au moment où un hérétique *Ni-kien* (*Nirgrantha*) prédit au voyageur son retour en Chine, il finit à son arrivée sur le canal qui coulait à l'ouest de la ville impériale

Avant l'arrivée du messager du roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*), il y eut un hérétique nu (*Ni-kien—Nirgrantha*), nommé *Fa-che-lo* (*Vadjra*), qui entra tout à coup dans sa chambre. Le Maître de la loi, qui avait entendu dire, depuis longtemps, que les *Ni-kien* (*Nirgranthas*) excellaient à tirer l'horoscope, le pria aussitôt de s'asseoir et l'interrogea ainsi, afin d'éclaircir ses doutes : « Moi, *Hiouen-thsang*, religieux du royaume de *Tchi-na* (Chine), je suis venu dans ce pays, il y a bien des années, pour me livrer à l'étude et à de pieuses recherches. Maintenant, je désire m'en retourner dans ma patrie; j'ignore si j'y parviendrai ou non. J'hésite, toutefois, entre partir et rester : lequel des deux sera le plus utile pour mon bonheur? Je souhaite aussi de savoir quelle sera la durée de ma vie. Veuillez, homme plein de bonté, examiner ma figure et me révéler l'avenir. »

Le *Ni-kien* (*Nirgrantha*) prit un morceau de craie, traça des lignes sur la terre, tira les sorts et lui répondit en ces termes :

« Maître, si vous restez, votre séjour sera extrêmement heureux; car, dans les cinq Indes, les religieux

et les laïques sont tous remplis pour vous d'affection et d'estime; si vous partez, vous arriverez heureusement, et vous n'en obtiendrez pas moins les louanges et les respects du monde; seulement, il vaut mieux que vous restiez. Quant à la durée de votre vie, à partir d'aujourd'hui elle se prolongera encore de dix ans. Pour ce qui regarde votre bonheur, qui a été fort grand jusqu'ici, j'ignore s'il continuera à s'accroître. »

— « Je désire vivement m'en retourner, lui dit le Maître de la loi; mais, comme j'emporte une grande quantité de livres et de statues, j'ignore si j'arriverai heureusement. »

« Ne vous inquiétez point, lui répondit le *Nirgrantha*, le roi *Kiai-ji* (*Çîlâditya*) et le roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*) vous enverront une escorte; soyez sûr, vénérable maître, que vous arriverez sans accident. »

— « Comment cela? demanda encore le Maître de la loi; jusqu'à présent, je n'ai pas encore vu ces deux rois; comment pourraient-ils daigner m'accorder un tel bienfait? »

« Le roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*) a déjà envoyé des messagers pour vous appeler auprès de lui; ils doivent arriver dans deux ou trois jours. Quand vous aurez vu le roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*), vous verrez aussi le roi *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*). »

En disant ces mots, il se retira sur-le-champ. Le Maître de la loi fit ses préparatifs de départ, et enveloppa avec un soin respectueux les livres et les statues.

A cette nouvelle, tous les religieux accoururent et

s'efforcèrent de le retenir. « L'Inde, dirent-ils, a vu naître le *Bouddha*, et quoique ce *grand Saint* ait quitté la terre, ses traces sacrées subsistent encore. Les visiter tour à tour, les adorer et chanter ses louanges, voilà de quoi faire le bonheur de votre vie. Pourquoi être venu ici et nous délaisser tout à coup? Ajoutez à cela que la Chine est un pays de *Mie-li-tch'e* (*Mlêtchtch'as*) « barbares »; on y méprise les religieux et la *Loi;* c'est pour cela que le *Bouddha* n'a pas voulu y naître. Les vues des habitants sont étroites et leurs souillures profondes. Voilà pourquoi les sages et les saints (de l'Inde) n'y sont pas allés. Quant à la froidure de notre climat et à la difficulté des chemins, cela ne vaut pas la peine de vous occuper. »

— « Le roi de la loi (*Dharmarâdjâ* — le *Bouddha*), répondit *Hiouen-thsang*, a fondé sa doctrine pour qu'elle se répandît en tous lieux; quel est l'homme qui voudrait s'en abreuver tout seul et délaisser ceux qui ne l'ont pas encore reçue? Or, dans ce royaume (en Chine), les magistrats sont graves et les lois sont observées avec respect. Le prince se distingue par sa haute vertu et ses sujets par leur loyauté; les pères par leur affection, les fils par leur pieuse obéissance. On y estime l'humanité et la justice, et l'on place au premier rang les vieillards et les sages. Ce n'est pas tout : la science n'a pas de mystères pour eux; leur pénétration égale celle des esprits; le ciel leur sert de modèle et ils savent calculer les mouvements des sept clartés (du soleil, de la lune et des cinq planètes). Ils ont inventé (toutes sortes)

d'instruments, divisé les saisons de l'année et découvert les propriétés cachées des six tons de la musique. C'est pour cela qu'ils ont pu expulser ou soumettre les animaux sauvages, toucher et faire descendre les démons et les esprits, calmer (les influences contraires du) *In* et du *Yang*[1], et procurer la paix et le bonheur à tous les êtres. Depuis que la loi léguée par le *Bouddha* a pénétré dans l'Orient (en Chine), tous estiment le *grand Véhicule*, et leurs lumières sont pures comme l'eau limpide; leur vertu se répand comme un nuage de parfums; ils se livrent avec amour à la pratique du bien et ne forment d'autre vœu que d'arriver, par des actes méritoires, aux dix degrés de la perfection. Croisant les mains et absorbés dans une profonde méditation, ils aspirent à arriver aux *trois états sublimes*[2]. Si jadis le *grand Saint* (le *Bouddha*) est descendu sur la terre, c'était uniquement pour répandre lui-même les heureuses influences de la *Loi*. J'ai eu le bonheur d'entendre son langage merveilleux et de voir de mes yeux son visage d'or. J'ignore

[1] Du principe *mâle* et du principe *femelle* dont l'harmonie (suivant les Chinois) favorise la naissance et le développement de tous les êtres, et dont le dérangement ou l'opposition contrarient toutes les opérations de la nature.

[2] En sanscrit, 1° *Dharmakâya* (littér. le corps de la loi), l'état de celui qui est arrivé au comble de l'intelligence; 2° *Sambhôgakâya* (litt. le corps de la jouissance), l'état de celui qui a pu unir son intelligence avec la nature subtile de la loi; 3° *Nirmaṇakâya* (littér. le corps doué de la faculté de se transformer), l'état de celui qui, étant déjà doué des deux mérites précités, peut, suivant les circonstances, apparaître où il veut, développer la loi et sauver les créatures (*San-thsang-fa-sou*, liv. VIII, fol. 14 r°)

si nous pourrons parvenir ensemble au terme de notre long voyage. Comment pouvez-vous dire qu'il faut dédaigner ce pays parce que le *Bouddha* n'y est point allé? »

« D'après les livres sacrés, répartirent les religieux, les *Dêvas* communiquent avec les mortels suivant le degré de leur pureté et de leur vertu; aussi ont-ils résidé avec le docteur de la loi dans le *Tchen-pou* (*Djamboudvîpa*). Si le *Bouddha* a voulu naître dans ce pays plutôt que dans le vôtre, c'est parce qu'il regardait la Chine comme un pays barbare et dépravé. Ce pays est donc déshérité du bonheur; voilà pourquoi nous vous exhortons à n'y point retourner. »

— « *Wou-heou-tching* (*Vimalakîrtti*), reprit le docteur de la loi, disait (à un de ses disciples) : « Pourquoi le « soleil parcourt-il l'île de *Tchen-pou* (le *Djamboudvîpa*)? » — « Pour dissiper les ténèbres, » répondit celui-ci. Or c'est précisément dans le même but que je veux retourner dans mon pays. »

Les religieux, voyant que leurs représentations restaient sans effet, l'engagèrent à aller trouver le maître *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*) et lui faire part de son projet.

« Comment avez-vous pu prendre une telle résolution, lui demanda *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*)? »

— « Ce royaume, répondit le voyageur, a été le berceau du *Bouddha;* ce n'est point que je ne l'aime et ne m'y trouve heureux; mais l'unique but de mon voyage était de chercher la *Loi* sublime et de la faire servir au bonheur des hommes. Depuis mon arrivée, vous avez daigné, vénérable maître, m'expliquer le traité *Yu-kia-*

sse-t'i-lun (*Yôgâtchâryya bhoûmi çâstra*) et déchirer le voile de mes doutes. J'ai eu le bonheur de visiter les monuments sacrés et d'entendre expliquer la doctrine profonde des différentes écoles. J'en ai été ravi de joie et je vous jure que mon voyage n'a pas été sans fruit. Je désire rapporter dans mon pays les connaissances que j'ai acquises et traduire les livres que j'ai recueillis, afin que toutes les personnes que favorise la destinée, puissent s'instruire ensemble dans la *Loi* et partager la reconnaissance que m'inspirent vos bienfaits. Ces considérations ne me permettent point de rester. »

« Ces intentions, reprit *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*) d'un ton joyeux, sont celles d'un vrai *Pou-sa* (*Bôdhisattva*). Mes vœux sont aussi les vôtres; je me charge de préparer vos bagages. Vous ne devez plus, mes frères, faire aucune instance pour le retenir. »

Il dit et se retira dans sa chambre.

Deux jours après, un messager de *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*), roi de l'Inde orientale, apporta au maître *Kiaï-ji* (*Çîlabhadra*) une lettre ainsi conçue :

« Votre disciple désire voir le religieux éminent du royaume de *Tchi-na* (de Chine). Je vous prie, maître vénéré, de me l'envoyer pour contenter ce souhait respectueux. »

Kiaï-hien (*Çîlabhadra*), tenant la lettre, parla ainsi aux religieux : « Le roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*) adresse une invitation à *Hiouen-thsang;* seulement il a promis à une multitude de messagers de se rendre auprès du roi *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*) pour discuter avec les maîtres du

petit Véhicule. S'il va trouver le roi *Koumâra*, comment le roi *Çîlâditya* pourra-t-il le posséder? Je ne puis donc le lui envoyer. Le religieux de la Chine, dit-il alors au messager royal, a un désir extrême de s'en retourner dans sa patrie et ne peut se rendre à l'invitation de votre souverain. »

Quand le messager fut arrivé, le roi en envoya un autre avec une nouvelle lettre d'invitation où il disait : « Quoique vous désiriez, vénérable maître, vous en retourner dans votre pays, venez un instant voir votre disciple; vous partirez ensuite quand vous voudrez. Je désire absolument que vous daigniez abaisser sur moi vos regards; de grâce, ne repoussez pas ma prière. »

Kiaï-hien (*Çîlabhadra*) n'ayant pas envoyé *Hiouen-thsang*, le roi fut transporté de colère et expédia de nouveau un autre messager avec cette lettre pour *Çîlabhadra* : « Votre disciple est un homme vulgaire qui s'est laissé corrompre par les plaisirs du monde et ne sait plus quelle direction suivre dans la loi du *Bouddha*. Aujourd'hui, après avoir appris la renommée du religieux de la Chine, j'ai été tout ravi de corps et d'âme, et il m'a semblé que déjà je sentais poindre en moi les germes de l'*Intelligence* (*Bôdhi*). Deux fois vous avez refusé de l'envoyer ici. Voulez-vous donc que tout mon peuple reste éternellement plongé dans les ténèbres de l'ignorance? Est-ce là le rôle d'un religieux éminent qui doit perpétuer et agrandir l'héritage de la *Loi* et sauver tous les êtres du naufrage? Je brûle de le voir et de l'entendre; c'est pourquoi j'envoie avec respect un nouveau

messager; s'il ne vient point, votre disciple reconnaîtra enfin qu'il est voué pour jamais au vice et au malheur. Dans ces derniers temps, le roi *Che-sang-kia* (*Çaçângka*) put encore abolir la *Loi* et détruire l'*Arbre de l'intelligence* (*Bôdhidrouma*). Croyez-vous, maître, que votre disciple n'ait pas la force d'en faire autant? Je suis résolu à équiper une armée d'éléphants, et à entrer dans votre pays avec des troupes immenses qui réduiront en poudre votre couvent de *Nâlanda*. J'en prends à témoin le soleil qui m'éclaire; c'est à vous, Maître, de voir ce que vous avez à faire. »

Kiaï-ji (*Çîlabhadra*), ayant lu cette lettre, parla ainsi au Maître de la loi : « Ce roi est animé de l'amour du bien. Comme la loi du *Bouddha* n'est pas très-répandue dans son royaume, dès qu'il a été informé de votre réputation, il a montré pour vous une affection sans bornes; peut-être que dans votre existence passée vous avez été un de ses intimes amis. Hâtez-vous de partir. Vous avez quitté la famille (embrassé la vie religieuse) pour travailler au bonheur des créatures; en voici justement l'occasion. Quand vous serez arrivé dans ce royaume, faites que le cœur du roi s'ouvre à la foi et le peuple suivra son exemple; mais, si vous repoussez sa demande, si vous ne vous rendez pas auprès de lui, peut-être que le démon (le *Mâra*) nous suscitera d'affreux malheurs. Ne craignez pas la légère fatigue du voyage. »

Le Maître de la loi prit congé du docteur (*Çîlabhadra*) et partit avec le messager royal.

A son arrivée, le roi fut ravi de le voir et vint au-

devant de lui, à la tête de ses grands officiers. Après l'avoir salué et comblé d'éloges, il l'invita à entrer dans son palais. Chaque jour, il lui offrait un banquet aux sons des instruments de musique; il faisait répandre devant lui des fleurs et des parfums, le comblait de toutes sortes de dons et lui demandait la permission de pratiquer la loi du jeûne et les règles de la discipline.

Ce brillant accueil dura pendant un mois.

Le roi *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*), revenant de châtier le prince de *Kong-yu-tho* (*Kongyôdha?*), apprit que le Maître de la loi se trouvait auprès du roi *Kicou-mo-lo* (*Koumâra*). Il en fut surpris et s'écria : « Anciennement, je l'ai plusieurs fois appelé sans qu'il soit venu; comment se fait-il qu'il se trouve là? »

Sur-le-champ, il envoya un messager au roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*) avec l'invitation pressante de lui envoyer de suite le religieux de la Chine.

« J'aime mieux, dit celui-ci, sacrifier ma tête que d'envoyer de suite le Maître de la loi. »

Quand le messager fut de retour et qu'il eut rapporté cette réponse, le roi *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*) fut transporté de colère. « Le roi *Kicou-mo-lo* (*Koumâra*), dit-il aux officiers qui l'entouraient, vient de me manquer de respect. Comment a-t-il osé, à cause d'un religieux, proférer des paroles aussi insolentes? »

Il renvoya alors le messager et lui fit dire d'un ton menaçant : « Puisque je puis prendre votre tête, qu'on la remette immédiatement à mon messager pour qu'il me l'apporte. »

Le roi *Koumâra* fut saisi d'effroi. Désolé de l'expression imprudente qui lui était échappée, il ordonna d'équiper vingt mille éléphants et trente mille bateaux; puis il partit avec le messager et remonta le Gange pour se rendre en grande pompe au palais du roi (*Çilâditya*). Quand il fut arrivé au royaume de *Kie-tchou-ou-ki-lo* (*Kadjoûgira*), il alla d'abord rendre visite au roi.

Lorsque le roi *Koumâra* fut sur le point de partir, il fit construire, au nord du Gange, un palais de voyage. Ce jour-là, il traversa le fleuve, se rendit au palais et y installa le Maître de la loi. Ensuite, avec ses grands officiers, il alla voir le roi *Kiai-ji* (*Çilâditya*) sur la rive septentrionale du fleuve.

Le roi *Kiaï-ji* (*Çilâditya*), le voyant venir, fut au comble de la joie et reconnut qu'il était rempli de respect et d'affection pour le Maître de la loi. Il ne songea plus à lui reprocher ses paroles précédentes; il se contenta de lui demander où était le religieux de la Chine.

« Il est dans mon palais de voyage, » répondit le roi *Koumâra*.

— « Pourquoi n'est-il pas venu? »

« Votre Majesté, lui dit-il, respecte les sages et chérit les hommes vertueux. Eût-il été convenable d'envoyer ici le Maître de la loi, pour rendre visite au roi? »

— « Vous avez bien fait, répondit *Çilâditya*. Vous pouvez vous retirer. Demain j'irai moi-même le voir. »

Le roi *Koumâra* s'en retourna donc et alla trouver *Hiouen-thsang*. « Maître, lui dit-il, quoique le roi ait promis de venir demain, je crains qu'il n'arrive cette nuit

même. Il faut que vous l'attendiez. S'il vient, il n'est pas convenable que vous bougiez. »

— « Sire, lui répondit *Hiouen-thsang*, pour l'honneur de la loi du *Bouddha*, je suivrai votre avis. »

A la première veille de la nuit, le roi (*Çilâditya*) arriva en effet.

Des messagers vinrent annoncer qu'au milieu du fleuve on apercevait des milliers de torches et qu'on entendait retentir les tambours. « C'est le roi *Kiaï-ji* (*Çilâditya*) qui arrive, » s'écria le roi (*Koumâra*). Sur-le-champ, il ordonna de prendre des flambeaux et alla au loin à sa rencontre avec ses grands officiers.

Toutes les fois que le roi *Kiaï-ji* (*Çilâditya*) était en marche, il se faisait précéder de cent tambours de métal sur lesquels on frappait un coup à chaque pas. On les appelait *Tsie-pou-kou* ou tambours pour régler la marche. Le roi *Kiaï-ji* (*Çilâditya*) jouissait seul de ce privilége et ne permettait pas aux autres rois de l'imiter.

Dès qu'il fut arrivé, il salua jusqu'à terre le Maître de la loi et baisa ses pieds avec respect. Puis il répandit des fleurs devant lui, et le contemplant dans une sorte d'extase, il le combla de louanges infinies. « Maître, lui dit-il, précédemment votre disciple vous avait adressé une invitation; pourquoi n'êtes-vous pas venu? »

— « Moi, *Hiouen-thsang*, répondit-il, je voyage dans les contrées lointaines pour chercher la loi du *Bouddha*; j'étudiais alors le traité *Yu-kia-sse-t'i-lun* (le *Yôgâtchâryya bhoûmi çâstra*). Au moment où votre ordre est arrivé, je n'avais pas fini d'entendre l'explication de ce

traité. Voilà pourquoi je n'ai pu venir immédiatement rendre ma visite à Votre Majesté. »

« Maître, demanda encore le roi, vous venez de la Chine. Votre disciple a entendu dire que, dans ce royaume; on possédait des morceaux de musique et des airs qu'on chante avec accompagnement de danses, pour célébrer les victoires du prince de *Thsin*. J'ignore quel est l'homme qu'on appelle le prince de *Thsin*, et quels sont ses exploits et ses vertus pour qu'on chante ainsi ses louanges. »

— « Sire, répondit le Maître de la loi, dans mon pays natal, lorsqu'on voit un homme qui aime les sages et peut délivrer le peuple des attaques des méchants, réprimer la violence et la cruauté, protéger les cent familles et leur procurer le bonheur, on le célèbre par des chants qui servent à embellir la musique du temple des ancêtres, et pénètrent jusque dans les villages les plus reculés. Le nom de prince de *Thsin* désigne l'empereur actuel de la Chine, qui avait reçu ce titre avant de monter sur le trône. A cette époque, le ciel et la terre étaient dans une grande agitation; le peuple n'avait plus de maître, les champs étaient encombrés de cadavres, les rivières et les canaux roulaient des flots de sang; pendant la nuit, des étoiles étranges répandaient de sinistres lueurs; pendant le jour, on voyait se condenser des vapeurs meurtrières; les rives des trois fleuves étaient désolées par la voracité des sangliers, et les quatre mers[1] étaient infestées par des serpents venimeux.

[1] C'est-à dire toutes les parties de l'empire.

« Le prince, en qualité de fils de l'empereur, obéit aux ordres du ciel. Rempli d'une noble ardeur, il déploya ses troupes formidables, et, maniant tour à tour la hache et la lance, il délivra les districts agités et rendit la paix au monde. Il fit briller de nouveau les *trois clartés* [1], et l'univers fut inondé de ses bienfaits. Voilà pourquoi on le célèbre par des chants. »

« Un tel homme, dit le roi, a été évidemment envoyé par le ciel pour être le maître des hommes. »

Puis il dit au Maître de la loi : « Votre disciple s'en retourne; demain il viendra au-devant de son vénérable maître. Je souhaite vivement qu'il ne craigne point la fatigue. »

Là-dessus il prit congé et partit.

Le lendemain matin, un messager royal étant venu de sa part, le Maître de la loi partit avec *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*), et quand ils furent arrivés à côté du palais de *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*), le roi sortit avec une vingtaine de ses satellites et vint au-devant d'eux. Dès qu'ils furent entrés et assis, on leur offrit les mets les plus recherchés aux sons d'une musique harmonieuse, et l'on répandit devant eux les fleurs les plus odorantes.

Ces hommages terminés, le roi dit à *Hiouen-thsang* : « J'ai entendu dire que le Maître a composé un Traité pour combattre les opinions dangereuses; où est-il? »

— « Le voici », répondit le Maître de la loi.

Le roi le prit et le parcourut; puis, ravi de joie, il

[1] C'est-à-dire le soleil, la lune et les étoiles, un instant voilés et obscurcis

dit aux officiers qui l'entouraient : « J'ai entendu dire que lorsque le soleil se lève dans toute sa splendeur, les vers luisants et les lampes restent sans éclat, et que, lorsque le tonnerre du ciel gronde avec fracas, le bruit du marteau s'efface et disparaît. Les principes de tous ces maîtres ont été renversés par lui en un clin d'œil, et vous avez vu que nul religieux n'a osé ouvrir la bouche pour venir à leur secours. » Le roi ajouta : « Leur président, *Ti-po-si-na* (*Dêvasêna*), disait de lui-même que, dans l'explication des livres, il effaçait les plus illustres docteurs, et que, par ses études profondes, il embrassait toutes les branches de la science. Mettant en avant les opinions les plus étranges, il combattait sans cesse le *grand Véhicule;* mais quand il eut appris l'arrivée d'un célèbre religieux d'un pays étranger, il alla immédiatement se cacher à *Feï-che-li* (*Vâiçâli*), sous prétexte de visiter et d'honorer les monuments sacrés. J'ai reconnu par là que tous ces maîtres sont dépourvus de savoir et de capacité. »

Le roi avait une sœur douée d'une rare intelligence, qui excellait dans la doctrine de l'école *Tching-liang-pou* (des *Sammitîyas*). Dans ce moment, elle était assise derrière le roi. Dès qu'elle eut entendu dire que le Maître de la loi avait su exposer les principes sublimes du *grand Véhicule*, et mettre à nu les idées étroites et mesquines du *petit Véhicule*, elle se sentit ravie de joie et lui adressa des louanges infinies.

« Maître, lui dit encore le roi, votre *Traité* est d'une beauté admirable; moi, votre disciple, ainsi que tous

ces maîtres qui vous entourent, nous l'approuvons avec foi et soumission; mais je crains que les hérétiques du *petit Véhicule*, qui appartiennent aux autres royaumes, ne persistent encore dans leur stupide aveuglement. Je veux, dans la ville *K'io-niu-tch'ing* (la ville de *Kanyâkoubdja*), convoquer, en votre honneur, une Grande assemblée. J'y appellerai les *Cha-men* (*Çramaṇas*), les *Po-lo-men* (*Brâhmanes*), les sectaires hérétiques (*Pachâṇḍas*), etc. des cinq Indes, afin que vous puissiez leur montrer la profondeur et la beauté du *grand Véhicule*, confondre à jamais leurs calomnies, faire briller au grand jour la splendeur de votre vertu, et briser avec éclat leur orgueil effréné. »

Ce jour même, le roi envoya des messagers dans les différents royaumes pour ordonner à tous les religieux, versés dans l'explication des livres, de se réunir à *Kanyâkoubdja*, et d'assister aux conférences du Maître de la loi du royaume de *Tchi-na* (Chine).

Au commencement de l'hiver, le Maître de la loi, en compagnie du roi, remonta le fleuve (le Gange), et arriva, dans le dernier mois de l'année, au lieu de l'assemblée. On y vit arriver dix-huit rois de l'Inde centrale, trois mille religieux versés dans le *grand* et le *petit Véhicule*, deux mille brâhmanes et hérétiques nus (*Ni-kien* — *Nirgranthas*), et environ mille religieux du couvent de *Na-lan-t'o* (*Nâlanda*). Tous ces sages, aussi renommés par leur vaste savoir que par la richesse et la facilité de l'élocution, s'étaient rendus avec empressement au lieu de l'assemblée pour entendre les vrais

accents de la *Loi*. Ils étaient tous accompagnés d'une suite nombreuse. Les uns étaient montés sur des éléphants, les autres étaient portés en palanquin, et chaque groupe était entouré de bannières et d'étendards. La foule grossissait par degrés, comme les nuages qui s'amoncellent et se déroulent dans les airs, et remplissait un espace de plusieurs dizaines de li (de plusieurs lieues). Nulle comparaison, si exagérée qu'elle fût, ne saurait donner une idée de leur multitude immense.

Le roi avait ordonné d'avance de construire, sur la place de l'assemblée, deux vastes bâtiments couverts de chaume, pour y placer la statue du *Bouddha* et y recevoir la multitude des religieux.

Lorsqu'on fut arrivé, ces deux palais se trouvèrent achevés en même temps. Ils étaient à la fois vastes et élevés, et pouvaient contenir chacun mille personnes. Le roi avait fait établir sa tente de voyage à cinq li à l'ouest du lieu de l'assemblée. Ce jour-là, il y fit fondre en or une statue du *Bouddha*, et, par ses ordres, on équipa un grand éléphant surmonté d'un dais précieux où l'on plaça la statue. Le roi *Kiai-ji* (*Çîlâditya*), tenant un chasse-mouche blanc, marchait à droite, sous le costume d'*Indra;* le roi *Koumâra*, portant un parasol d'étoffe précieuse, marchait à gauche, sous le costume de *Brahmâ*. Tous deux portaient des tiares divines, d'où descendaient des guirlandes de fleurs et des rubans chargés de pierres précieuses. On avait équipé, en outre, deux grands éléphants, qui suivaient le *Bouddha*,

chargés de corbeilles de fleurs rares, qu'on répandait à chaque pas.

Le Maître de la loi et les officiers du palais reçurent l'invitation de monter chacun sur un grand éléphant et de se tenir en rang derrière le roi; puis trois cents grands éléphants furent donnés aux rois, aux ministres et aux religieux célèbres des autres royaumes qui, rangés sur les deux côtés de la route, devaient marcher en chantant des louanges. Ces préparatifs commencèrent dès l'aube du jour. Le roi, en personne, conduisit le cortége depuis sa tente de voyage jusqu'au lieu de l'assemblée.

Lorsqu'on fut arrivé à la porte de l'enceinte, il ordonna à tout le monde de mettre pied à terre, de porter la statue du *Bouddha* dans le palais qui lui était destiné, et de la placer sur un trône précieux.

Le roi lui offrit ses hommages en compagnie de *Hiouen-thsang*, puis il ordonna aux dix-huit rois de faire entrer les religieux les plus illustres et les plus savants, au nombre de mille; les brâhmanes et les docteurs hérétiques, renommés par leurs actes, au nombre de cinq cents; les ministres et grands officiers des différents royaumes, au nombre de deux cents.

Quant aux religieux et aux séculiers, qui n'avaient pu être admis dans l'intérieur, il leur ordonna de se ranger, en troupes séparées, hors de la porte de l'enceinte. Le roi ordonna ensuite de servir à manger à tout le monde, au dedans comme au dehors, et donna de riches présents à *Hiouen-thsang* et aux religieux,

savoir : un bassin d'or, pour le service du *Bouddha,* une tasse d'or, sept pots à eau en or, un bâton de religieux en or, trois mille monnaies d'or et trois mille vêtements de coton de qualité supérieure. Tous ces dons étaient proportionnés au mérite de chacun.

Après cette distribution, le roi fit dresser à part un siége orné des choses les plus précieuses, et pria le Maître de la loi de s'y asseoir pour présider la conférence solennelle, faire l'éloge du *grand Véhicule*, et exposer le sujet de la discussion.

Hiouen-thsang ordonna alors au Maître de la loi, *Ming-hien* (*Vidyâbhadra?*), religieux du couvent de *Nâlanda*, d'aller faire connaître ses prolégomènes à la multitude; de plus, il en fit écrire à part une copie qu'on suspendit en dehors de la porte de l'enceinte, afin de les offrir à l'examen de tous les assistants. Il ajouta au bas : « Si quelqu'un trouve ici un seul mot erroné et se montre capable de le réfuter, je lui donnerai ma tête à couper pour lui prouver ma reconnaissance. »

Cet écrit demeura suspendu jusqu'au soir sans que personne osât prendre la parole.

Le roi *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*) en fut transporté de joie; il leva la séance et s'en retourna dans son palais. Les dix-huit rois et les religieux se retirèrent chacun dans leur demeure.

Le Maître de la loi et le roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*) s'en retournèrent aussi dans leur palais particulier.

Ils revinrent le lendemain matin, allèrent au-devant de la statue, la conduisirent en pompe, et réunirent

l'assemblée comme la première fois. Au bout de cinq jours, les hérétiques du *petit Véhicule*, voyant qu'il avait renversé les principes de leur doctrine, en conçurent une haine profonde, et formèrent un complot contre sa vie.

Le roi, en ayant été informé, fit publier le décret suivant : « Les partisans de l'erreur obscurcissent la vérité; cela s'est vu depuis longtemps. Ils calomnient la sainte doctrine et séduisent indignement le peuple. S'il n'y avait pas de sages d'un mérite supérieur, comment pourrait-on découvrir leur mensonge? Le Maître de la loi de *Tchi-na* (de la Chine), qui est doué d'une rare intelligence, et dont la conduite commande l'estime et le respect, voyage dans ce royaume pour déraciner les erreurs, mettre en lumière la sublime *Loi*, et sauver les aveugles mortels des ténèbres qui les enveloppent. Cependant, les partisans des erreurs les plus extravagantes, au lieu de rougir de honte, osent former des complots odieux et menacer sa vie. Tolérer une telle conduite, ce serait promettre l'impunité aux plus horribles attentats.

« Si, dans la multitude, il se rencontre un seul homme qui attaque ou blesse le Maître de la loi, je lui trancherai la tête, et je ferai couper la langue à quiconque se rendra coupable, envers lui, de calomnie ou d'injure. Tous ceux qui, se confiant en ma justice, voudront s'expliquer convenablement, jouiront d'une entière liberté. »

Dès ce moment, les partisans de l'erreur s'esquivèrent et disparurent, de sorte qu'il s'écoula dix-huit

jours sans que personne osât ouvrir la bouche et discuter.

Le soir qui précéda la dispersion de l'assemblée, le Maître de la loi exalta encore le *grand Véhicule* et loua avec enthousiasme les mérites et les vertus du *Bouddha*.

Par suite de ses prédications, une multitude innombrable d'hommes quittèrent les sentiers de l'erreur pour entrer dans la droite voie, et abandonnèrent les vues étroites du *petit Véhicule* pour embrasser les sublimes principes du *grand*.

Le roi *Kiai-ji* (*Çîlâditya*) sentit s'accroître encore dans son cœur l'estime qu'il lui avait vouée. Il donna au Maître de la loi dix mille pièces d'or, trente mille pièces d'argent et cent habits de coton de qualité supérieure. Les dix-huit rois lui firent aussi de riches présents; mais *Hiouen-thsang* ne voulut rien recevoir.

Le roi chargea les officiers de sa suite de faire équiper richement un grand éléphant et de le couvrir d'étoffes précieuses; puis il pria le Maître de la loi de le monter. Ensuite il ordonna aux dignitaires les plus éminents de former son cortége, de faire ainsi le tour de la multitude et d'annoncer à haute voix qu'il avait exposé les principes de la vérité, et les avait fermement établis, sans être vaincu par personne.

Dans les royaumes de l'occident, il est d'usage qu'on rende un tel honneur à quiconque a obtenu la victoire.

Le Maître de la loi déclina cette distinction glorieuse, mais le roi lui dit : « Depuis l'antiquité, c'est une loi constante à laquelle il n'est pas permis de désobéir. »

Alors tenant le Maître de la loi par son vêtement religieux et parlant à la multitude, il cria à haute voix : « Le Maître de la loi de *Tchi-na* (de la Chine) a établi avec éclat la doctrine du *grand Véhicule* et a renversé toutes les erreurs des sectaires. Depuis dix-huit jours, il ne s'est trouvé personne qui osât discuter avec lui. Il faut qu'un tel triomphe soit connu de vous tous. »

Toute la multitude fut remplie de joie et voulut à l'envi lui décerner un titre honorable. Les nombreux disciples du *grand Véhicule* l'appelèrent *Mo-ho-ye-na-ti-po* (*Mahâyânadêva*), nom qui signifie le *dieu du grand Véhicule;* la multitude du *petit Véhicule* lui donna le titre de *Mo-tcha-ti po* (*Mokchadêva*), c'est-à-dire le *dieu de la Délivrance*. Ensuite ils brûlèrent des parfums, répandirent des fleurs et s'éloignèrent après l'avoir comblé de témoignages de respect.

Par suite de cet événement, la renommée de ses talents et de ses vertus ne fit que se répandre davantage. A l'ouest de la tente de voyage du roi (*Çîlâditya*), il y avait un couvent qui était entretenu aux frais de ce prince. On y voyait une dent du *Bouddha,* longue d'un pouce et demi et d'un blanc tirant sur le jaune. Elle répandait en tout temps une vive lumière. Jadis, dans le royaume de Kachmire, quand la race des *Ki-li-to* (*Krîtyas*) eut éteint la loi du *Bouddha*, les religieux et les novices se dispersèrent. Il y eut alors un *Pi-tsou* (*Bhikchou*) qui voyagea au loin dans l'Inde. Quelque temps après, le roi du pays de *Himatala*, du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhara*), fut transporté de colère en

voyant que cette race méprisable avait détruit la loi du *Bouddha*. Alors il se déguisa en marchand, et se mettant à la tête de trois mille soldats intrépides, il apporta une grande quantité de choses précieuses, sous prétexte de les offrir au roi qui était d'une insatiable cupidité.

Dès que celui-ci eut appris cette nouvelle, il fut ravi de joie et chargea plusieurs de ses officiers d'aller au-devant de lui et de le recevoir; mais le roi de *Himatala* était doué d'un caractère énergique et terrible, et il avait la majesté imposante d'un dieu. Arrivé au pied du trône, il ôta son bonnet et lui adressa de sanglants reproches.

A sa vue, le roi des *Krîtyas* fut glacé de terreur et tomba par terre. Le roi de *Himatala* lui saisit la tête et la trancha d'un coup de sabre; puis se tournant vers ses nombreux officiers : « Moi, roi de *Himatala*, s'écria-t-il, dès que j'eus appris que de vils esclaves avaient détruit la loi du *Bouddha*, je suis accouru pour les châtier; mais votre roi seul était responsable d'un tel attentat, vous y étiez étrangers. Que chacun de vous se tranquillise; je me contenterai de chasser dans un royaume lointain tous ceux qui ont égaré l'esprit du roi et ont été ainsi les principaux auteurs de ses attentats; je n'inquiéterai nullement tous les autres. »

Quand le roi eut exterminé cette race impie, il construisit un couvent, y appela des religieux, leur en fit don et s'en retourna. Le *Bhikchou*, qui précédemment s'était enfui dans (une autre partie de) l'Inde, n'eut pas plutôt appris que la paix était rétablie dans le royaume de Kachmire, qu'il prit son bâton et se mit en route

pour revenir. Au milieu de son chemin, il rencontra une troupe d'éléphants qui arrivaient à lui en poussant des mugissements plaintifs. A cette vue, le *Bhikchou* monta sur un arbre pour y chercher un refuge. Les éléphants puisèrent de l'eau dans leurs trompes et en inondèrent le pied de l'arbre qu'ils déracinèrent avec leurs défenses, et en un instant l'arbre tomba.

Un des éléphants, recourbant sa trompe, enleva le *Bhikchou*, le plaça sur son dos et l'emporta au loin. Arrivé dans une grande forêt, il le conduisit près d'un éléphant qui souffrait d'une cruelle blessure et était étendu par terre. Le religieux palpa doucement l'endroit malade et y aperçut un fragment de bambou. Il l'arracha immédiatement, exprima le sang corrompu et, déchirant ses vêtements, il s'en servit pour bander la plaie. L'éléphant recouvra ainsi un peu de calme et de soulagement. Le lendemain, tous les éléphants cherchèrent à l'envi les fruits les plus exquis et vinrent les offrir au *Bhikchou*. Quand celui-ci eut fini de manger, il y eut un éléphant qui apporta au malade une cassette d'or. A peine l'éléphant malade l'eut-il reçue qu'il l'offrit au *Bhikchou*.

Alors les éléphants, le portant l'un après l'autre sur leur dos, le conduisirent hors de la forêt et le déposèrent dans son ancienne demeure. Après quoi, ils le saluèrent en se mettant à genoux et se retirèrent.

Le *Bhikchou* ayant ouvert la cassette, y trouva la dent du *Bouddha* et la rapporta avec lui pour qu'on lui rendît des hommages.

Dans ces derniers temps, le roi *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*), ayant appris qu'il y avait une dent du *Bouddha* dans le Kachmire, vint lui-même jusqu'à la frontière, et demanda la permission de la voir et de l'adorer; mais les habitants, poussés par un sentiment d'avarice, restèrent sourds à sa prière; ils tirèrent la dent de la cassette et la cachèrent dans un autre endroit. Cependant le roi, redoutant la puissance de *Kiaï-ji* (*Çilâditya*), fit pratiquer partout des fouilles et étant parvenu à retrouver cette relique, s'empressa d'aller la lui présenter. Celui-ci, en la voyant, donna les marques de la plus haute estime et du plus profond respect. Fier de la force de ses armes, il s'en empara sur-le-champ et l'emporta pour lui rendre ses hommages. C'était précisément la dent dont nous venons de parler.

Après que l'assemblée se fut séparée, le roi fit déposer, dans le couvent de *Nâlanda*, la statue d'or du *Bouddha* qu'il avait fait fondre, et une grande quantité de vêtements et de monnaies précieuses, et en confia la garde aux religieux.

Le Maître de la loi fit d'abord ses adieux aux religieux de *Nâlanda*, emporta les livres et les statues qu'il avait recueillis et ferma ses conférences. Le dix-neuvième jour après, il prit congé du roi et voulut s'en retourner.

« Votre disciple, lui dit le roi, a succédé au trône et a régné sur l'univers (l'Inde) pendant plus de trente ans. Constamment je m'inquiétais en voyant que je ne faisais point de progrès dans le bonheur et la vertu.

Autrefois, désolé de l'impuissance de mes efforts pour le bien, j'amassai dans le royaume de *Po-lo-ye-kia* (*Prayâga*) une immense quantité de richesses et de choses précieuses, et, entre les deux fleuves, j'établis un lieu de Grande assemblée. Tous les cinq ans, j'appelais des cinq Indes les *Cha-men* (les *Çramaṇas*), les *Po-lo-men* (les *Brâhmanes*), les indigents, les orphelins et les hommes sans famille, et pendant soixante-quinze jours, je faisais une grande distribution, dite la distribution pour *la Délivrance* (*Mokcha*).

« Jusqu'à ce jour, j'ai déjà convoqué cinq assemblées de ce genre; maintenant, j'en veux convoquer une sixième. Pourquoi, vénérable maître, ne pas rester quelque temps pour y assister et être témoin de la joie qu'elle fera naître? »

— « Sire, lui dit le Maître de la loi, par tous ses actes, un *Pou-sa* (un *Bôdhisattva*) recherche à la fois le bonheur et l'*Intelligence*. Lorsqu'un sage a obtenu un fruit, il n'oublie jamais la racine d'où il est né. Puisque Votre Majesté n'épargne point ses richesses pour secourir les hommes, comment *Hiouen-thsang* pourrait-il refuser de rester quelque temps avec vous? Je vous demande la permission de partir avec Votre Majesté. »

Le roi fut ravi de cette réponse. Le vingt et unième jour, il se mit en route et le conduisit dans le royaume de *Po-lo-ye-kia* (*Prayâga*) et ils se rendirent ensemble au lieu de la grande distribution. Le fleuve *King-kia* (*Gange*) coulait au nord et le *Yen-meou-na* (*Yamounâ*) au sud. Ces deux rivières, descendant ensemble du nord-

ouest, coulaient à l'est et, arrivées à ce royaume, confondaient ensemble leurs eaux.

A l'ouest du confluent des deux fleuves, il y avait une vaste plaine, égale et unie comme un miroir, qui avait quatorze à quinze li de tour. Depuis les temps anciens, tous les rois s'y rendaient (annuellement) pour distribuer des aumônes; cette circonstance l'avait fait nommer la *Place des aumônes* (*Dânamaṇḍala?*). La tradition rapporte qu'il est plus méritoire de donner en ce lieu une pièce de monnaie que cent mille ailleurs. De tout temps, on l'a généralement tenu en grande estime.

Le roi ordonna d'établir, pour la distribution des aumônes, un espace carré garni de haies de roseaux, ayant mille pieds de chaque côté, et de construire au milieu plusieurs dizaines de salles recouvertes en chaume, pour y déposer une immense quantité de choses précieuses, savoir : de l'or, de l'argent, des perles fines, du verre rouge et des pierres précieuses appelées *Ti-thsing* (*Indranîla*) et *Ta-thsing* (*Mahânîla*), etc.

Il fit construire, en outre, plusieurs centaines de longues maisons pour y déposer des vêtements de *kiao-che-ye* (*kâuçêya*) « soie » et de coton, des monnaies d'or et d'argent, etc.

En dehors de la haie, il fit construire à part un immense réfectoire. Devant les bâtiments qui renfermaient des richesses de tout genre, il fit élever une centaine de longues maisons, disposées en lignes droites comme les boutiques du marché de notre capitale. Chacune

d'elles était assez longue pour que mille personnes pussent s'y tenir assises.

Quelque temps auparavant, le roi avait, par un décret, invité les *Cha-men* (*Çramaṇas*), les hérétiques (*Pachâṇḍas*), les *Ni-kien* (*Nirgranthas*), les pauvres, les orphelins et les hommes seuls (sans famille), à se réunir sur la *Place des aumônes* (*Dânamaṇḍala?*), pour prendre part aux distributions.

Comme le Maître de la loi n'était pas encore revenu de l'assemblée de la ville *Khio-niu* (*Kanyâkoubdja*), il partit immédiatement pour se rendre à la *Place des aumônes*.

Les rois des dix-huit royaumes partirent aussi à la suite du roi *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*).

Quand ils furent parvenus au lieu de l'assemblée, ils trouvèrent cinq cent mille religieux et séculiers qui y étaient déjà arrivés.

Le roi *Kiaï-ji* (*Çilâditya*) établit sa tente sur le rivage nord du Gange; le roi de l'Inde méridionale *Tou-lou-po-pa-tch'a* (*Dhrouvapaṭou*) établit la sienne à l'ouest du confluent des deux fleuves. Le roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*) fit placer sa tente au sud de la rivière *Yen-meou-na* (de la *Yamounâ*), à côté d'un bocage fleuri. Les hommes qui étaient venus pour recevoir des aumônes, établirent leurs tentes à l'ouest de celle du roi *Pa-tch'a* (*Dhrouvapaṭou*).

Le lendemain matin, les corps d'armée du roi *Kiaï-ji* (*Çilâditya*) et du roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*), montés sur des vaisseaux, et celui du roi *Pa-tch'a* (*Dhrouvapa-*

tou), monté sur des éléphants, se disposèrent chacun dans un ordre imposant, et se réunirent près de la *Place de l'assemblée.* Les rois des dix-huit royaumes se joignirent à eux, et se rangèrent chacun (avec leurs troupes) aux endroits qui leur avaient été assignés.

Le premier jour, dans un des temples couverts en chaume, de la *Place des aumônes,* on installa la statue du *Bouddha,* et l'on distribua des choses précieuses et des vêtements de la plus grande valeur; on servit des mets exquis et l'on répandit des fleurs aux sons d'une musique harmonieuse, et le soir chacun se retira dans sa tente.

Le second jour, on y plaça la statue du Dieu-soleil (*Âditya*), et l'on distribua des choses précieuses et des vêtements; mais moitié moins que le premier jour.

Le troisième jour, on y plaça la statue du Dieu suprême (*Îçvara*), et l'on fit les mêmes aumônes qu'à l'installation du Dieu-soleil (*Âditya*).

Le quatrième jour, on fit des aumônes à environ dix mille religieux qui étaient assis en rangs, et formaient ensemble cent lignes distinctes. Chacun d'eux reçut cent pièces d'or, un vêtement de coton, divers breuvages et aliments, ainsi que des parfums et des fleurs.

Ces distributions terminées, ils se retirèrent.

La cinquième fois, on fit des distributions aux *Po-lo-men* (*Brâhmanes*); elles durèrent vingt jours.

La sixième fois, on fit des aumônes aux hérétiques; elles durèrent dix jours.

La septième fois, on fit des aumônes aux mendiants

nus (*Nirgranthas*) des pays lointains; elles durèrent dix jours.

La huitième fois, on fit des aumônes aux pauvres, aux orphelins, aux hommes seuls (sans famille); elles durèrent un mois. Quand ce terme fut arrivé, toutes les richesses accumulées pendant cinq ans dans le trésor royal se trouvèrent complétement épuisées. Il ne resta plus au roi que les éléphants, les chevaux et les armes de guerre, qui étaient nécessaires pour châtier les hommes qui suscitent des troubles et protéger son royaume. Pour ce qui regarde les autres objets précieux, les vêtements qu'il portait, ses colliers, ses pendants d'oreilles, ses bracelets, la guirlande de son diadème, les perles qui ornaient son cou et l'escarboucle qui brillait au milieu de sa crête de cheveux, il les donna tous en aumônes, sans en conserver la moindre chose.

Après avoir épuisé ainsi toutes ses richesses, il demanda à sa sœur un vêtement commun et usé, et, après s'en être couvert, il adora les *Bouddhas* des dix contrées, se livra avec exaltation aux transports de la joie, et, joignant les mains, il s'écria : « En amassant toutes ces richesses et ces choses précieuses, je craignais constamment de ne pouvoir les cacher dans un magasin solide et impénétrable. Maintenant que j'ai pu (par l'aumône) les déposer dans le *champ du bonheur,* je les regarde comme conservées à jamais. Je désire, dans toutes mes existences futures, amasser ainsi d'immenses richesses pour faire l'aumône aux hommes, et obtenir les dix facultés divines dans toute leur plénitude. »

Après la clôture définitive des deux magnifiques assemblées[1], les dix-huit rois recueillirent de nouveau des choses précieuses et de grandes sommes d'argent parmi les peuples de leurs états, rachetèrent le riche collier, l'escarboucle de la coiffure, les vêtements royaux, etc. que le roi (*Çîlâditya*) avait donnés en aumônes, les rapportèrent et les lui offrirent. Mais, au bout de quelques jours, les vêtements du roi et les joyaux de la plus haute valeur furent encore employés en aumônes comme la première fois.

Le Maître de la loi prit congé du roi et lui témoigna le désir de s'en retourner.

« Moi, votre humble disciple, lui dit le roi, je voulais, avec vous, développer et répandre au loin la *Loi* que nous a léguée le *Bouddha*. Pourquoi mon vénérable Maître s'en retourne-t-il subitement? »

Hiouen-thsang s'arrêta donc encore pendant une dizaine de jours.

De son côté, le roi *Koumâra* lui donna pareillement des témoignages de dévoûment et d'affection. « Maître, lui dit-il, si vous pouvez rester auprès de votre disciple pour recevoir ses hommages, je regarderai comme un devoir de vous construire cent couvents. »

Le Maître de la loi, voyant que les deux rois persistaient à le retenir, finit par leur adresser des paroles où perçait l'amertume de son cœur : « La Chine, leur

[1] La première où l'on convoqua les plus célèbres docteurs de l'Inde pour discuter avec *Hiouen-thsang*, la seconde, décrite ci-dessus, où l'on fit une immense distribution d'aumônes

dit-il, est séparée d'ici par un intervalle immense, et ce n'est que bien tard qu'elle a entendu parler de la loi du *Bouddha*. Quoiqu'elle en ait une connaissance sommaire, elle n'en peut embrasser l'ensemble. C'est pour cela que je suis venu m'en instruire dans les contrées étrangères. Si je désire aujourd'hui m'en retourner, c'est que les sages de ma patrie soupirent après moi et m'appellent de tous leurs vœux. Aussi ne puis-je m'arrêter un instant de plus et mettre en oubli ces paroles des livres sacrés : « Quiconque aura caché la *Loi* « aux hommes sera frappe de cécité dans toutes ses exis- « tences. » Si donc vous retenez davantage *Hiouen-thsang*, vous serez cause que des peuples innombrables seront privés du bonheur de connaître la *Loi;* ne craignez-vous pas d'être frappé aussi de cécité? »

— « Maître, s'écria le roi, votre disciple estime et chérit votre haute vertu, et son vœu le plus ardent est de la contempler et de vous servir pour toujours. Si j'empêchais ainsi le bonheur d'une multitude d'hommes, j'avoue que mon cœur serait en proie à la crainte. Je vous laisse libre de partir ou de rester; mais, si vous me quittez, j'ignore par quelle route vous vous proposez d'effectuer votre retour. Si vous prenez la voie de la mer du Sud, je veux vous faire accompagner par des envoyés officiels. »

« Sire, répondit le Maître de la loi, lorsque je venais de quitter la Chine, j'arrivai, sur les frontières de l'ouest, dans un royaume nommé *Kao-tch'ang,* dont le roi, rempli de lumières, était passionné pour la *Loi*.

Quand il eut vu que *Hiouen-thsang* venait ici pour s'instruire dans la vraie doctrine, il en éprouva une profonde joie, lui fournit en abondance tout ce qui lui était nécessaire, et exprima le vœu qu'à son retour le Maître de la loi passât par son royaume et vînt lui rendre visite : c'est un devoir auquel mon cœur ne peut se refuser. Aujourd'hui donc je pars par la route du nord. »

— « Maître, lui demanda le roi, faites-moi connaître la quantité de provisions qui vous est nécessaire. »

« Je n'ai besoin de rien, » lui dit le Maître de la loi.

— « Je ne puis souffrir, reprit le roi, que vous partiez ainsi. »

En disant ces mots, il ordonna de lui remettre des pièces de monnaie d'or, des vêtements, etc. Le roi *Koumârâ* lui donna aussi une multitude de choses précieuses; mais le Maître de la loi ne voulut rien recevoir d'eux, à l'exception d'un vêtement de duvet fin nommé *Ho-la-li* (*Hârali?*), provenant du roi *Koumâra*, et qui était destiné à le protéger, en voyage, contre l'humidité et la pluie.

Là-dessus il prit congé et partit.

Les deux rois, avec une suite nombreuse, l'accompagnèrent à une distance de plusieurs dizaines de li; au moment de se dire un dernier adieu, chacun d'eux versa des larmes et poussa de longs soupirs.

Le Maître de la loi confia les livres et les statues à un roi de l'Inde du nord nommé *Ou-t'i-to* (*Oudhita?*), qui devait les faire transporter à petites journées sur le

dos des chevaux et sur les chars de l'armée. Ensuite, le roi *Kiaï-ji* (*Çîlâditya*) confia au roi *Ou-t'i-to* (*Oudhita?*) un grand éléphant, ainsi que trois mille pièces d'or et dix mille pièces d'argent pour subvenir aux frais de voyage du Maître de la loi.

Trois jours après le départ de *Hiouen-thsang*, les rois (*Çîlâditya*), *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*), *Pa-tch'a* (*Dhrouvapaţou*), etc. prirent plusieurs centaines de cavaliers et partirent une seconde fois pour le reconduire et lui faire leurs adieux. Telles furent les marques de dévoûment et d'affection dont le combla *Çîlâditya*. Ce n'est pas tout : il envoya, en outre, quatre *Ta-kouan* (conducteurs officiels) qu'on appelait *Mo-ho-ta-lo* (*Mahâtâras?*). Il écrivit des lettres sur des pièces de coton blanc, et, les ayant cachetées avec de la cire rouge, il ordonna aux *Ta-kouan* de conduire le Maître de la loi et de présenter ces lettres dans tous les royaumes où il passerait, afin que chaque prince lui fournît successivement des chars pour le conduire jusqu'aux frontières de la Chine.

Après être parti du sud-ouest du royaume de *Po-lo-ye-kia* (*Prayâga*), *Hiouen-thsang* marcha pendant sept jours, au milieu d'une grande forêt et de plaines incultes, et arriva au sud de la capitale du royaume de *Kiao-chang-mi* (*Kâuçâmbî*), à l'endroit où le maître de maison *Kiu-sse-le* (*Gôchira?*) donna un jardin au *Bouddha*.

Après avoir adoré ses vestiges sacrés, il marcha de nouveau au nord-ouest avec le roi *Ou-t'i-to* (*Oudhita?*)

pendant l'espace d'environ un mois, et traversa chaque jour plusieurs royaumes. Il adora une seconde fois le monument sacré appelé l'*Échelle du ciel* ou des *Dévas*, fit encore, au nord-ouest, trois *Yu-chen-na* (*Yôdjanas*) et arriva à la capitale du royaume de *Pi-lo-na-na* (lisez : *Pi-lo-chan-na*, *Vîraçana ?*)[1], et y resta deux mois. Là il rencontra deux de ses compagnons d'étude, *Sse-tseu-kouang* (*Siñharaçmi ?*) et *Sse-tseu-youeï* (*Siñhatchandra*), qui expliquaient les Traités *Kiu-ché-che-lun* (*Abhidharmakôcha sampârigraha çâstra*), *Weï-tchi-lun* (*Vidyâ mâtra siddhi çâstra*), etc. Ils vinrent ensemble au-devant de lui et l'accueillirent avec des démonstrations de joie.

Quand le Maître de la loi fut arrivé, ils exposèrent, en outre, les explications du *Yu-kia* (*Yôgaçâstra kârikâ ?*) et le *Touï-fa-lun* (*Abhidharma çâstra*), etc.

A la fin de ces conférences, qui durèrent deux mois, il prit congé d'eux, marcha de nouveau au nord-ouest pendant environ un mois, traversant chaque jour plusieurs états, et arriva au royaume de *Che-lan-t'a-lo* (*Djâlandhara*), dont la capitale était la résidence du roi de l'Inde du nord. Il y resta encore un mois.

Le roi *Ou-t'i-to* (*Oudhita ?*) envoya des hommes pour le guider et l'escorter.

Après avoir marché à l'ouest, pendant vingt-deux jours, il arriva au royaume de *Seng-ho-pou-lo* (*Siñhapoura*).

A cette époque, il y avait une centaine de religieux de l'Inde du nord qui portaient des livres sacrés, des

[1] Al Cunningham lit *Pilousana*

statuettes, etc. et profitaient de l'escorte du Maître de la loi pour s'en retourner.

Hiouen-thsang voyagea ainsi pendant une vingtaine de jours au milieu de ravins ordinairement infestés de brigands. Le Maître de la loi, craignant d'être pillé par eux, avait l'habitude d'envoyer en avant un religieux pour éclairer la route. « Si vous rencontrez des brigands, ajoutait-il, vous leur direz : Nous sommes venus de loin pour nous instruire dans la *Loi;* ce que nous emportons n'est autre chose que des livres sacrés, des statuettes, des *che-li* (*çarîras*) « reliques; » nous désirons, hommes généreux, que vous nous accordiez secours et protection, et que vous ne formiez point contre nous de desseins hostiles. »

Le Maître de la loi le suivait de loin, à la tête de ses disciples et de ses compagnons de voyage. Ils rencontrèrent souvent des brigands qui ne leur firent aucun mal.

Après avoir marché ainsi pendant une vingtaine de jours, il arriva au royaume de *Ta-tcha-chi-lo* (*Takchaçila*), et, une seconde fois, il salua avec respect le lieu où *Fo* (le *Bouddha*), sous le nom de *Youeï-kouang-wang* (*Tchandraprabha râdjâ?*) fit l'aumône de mille têtes.

A cinquante *Yôdjanas* au nord-est de *Takchaçila*, on rencontre le royaume de *Kia-chi-mi-lo* (*Kachmire*), dont le roi envoya des messagers au-devant du Maître de la loi pour lui adresser une invitation; mais la grande quantité de bagages que portaient les éléphants l'empêcha d'y répondre.

Après être resté sept jours (à *Takchaçila*), il marcha pendant trois jours au nord-ouest et arriva à un grand fleuve appelé *Sin-tou* (le *Sindh*). Ce fleuve était large de quatre à cinq li. Les livres, les statuettes et les voyageurs furent embarqués sur un grand bateau, et le Maître de la loi traversa le fleuve monté sur un éléphant[1]. Il avait chargé l'un des messagers de surveiller, sur le bateau, les livres et les graines de fleurs rares de l'Inde; mais, au moment d'arriver au milieu du courant, il s'éleva une grande tempête, et le bateau, violemment secoué, fut sur le point d'être englouti. Le gardien des livres fut rempli d'effroi et tomba au milieu des flots; il en fut heureusement retiré par ses compagnons, mais il perdit cinquante manuscrits, les graines de fleurs, et l'on eut même beaucoup de peine à sauver tout le reste.

A cette époque, le roi de *Kia-pi-che* (*Kapiça*) qui,

[1] Il paraîtra peut-être singulier qu'un fleuve d'une telle largeur puisse être ainsi traversé. Le fait n'est cependant pas impossible; car nous avons lu quelque part que, dans une de ses guerres contre les Afghans, le célèbre Rundjit-singh lança à travers le fleuve, au-dessous d'Attok, un nombreux corps de cavalerie dont une partie était sous les ordres du général Venture. Il est vrai que beaucoup d'hommes périrent dans ce périlleux trajet. Au surplus, la largeur de l'Indus est loin d'être aussi considérable sur ce point que le ferait penser l'approximation de notre voyageur. Alexandre Burnes dit que, sous les murs d'Attok, le fleuve est large de 780 pieds et profond de 35. (*Voyage à Boukhara*, trad. fr. II, 74.) La mesure du lieutenant Wood prise au même endroit, lui a donné 803 pieds de France (286 yards), et il ajoute qu'un peu plus bas, là où le pont de bateau se jette ordinairement, cette largeur est encore moindre. (*Journey to the source of the river Oxus*, p 121 et 124)

précédemment, se trouvait dans la ville de *Ou-to-kia-han-tch'a* (*Ouṭakhâṇḍa?*), dès la première nouvelle de l'arrivée du Maître de la loi, alla lui-même au-devant de lui sur le bord du fleuve et lui dit : « J'ai appris, vénérable maître, qu'au milieu du fleuve vous avez perdu beaucoup de livres sacrés. N'apportiez-vous pas aussi des graines de fleurs et de fruits de l'Inde? »

— « J'en apportais en effet, répondit-il. »

« Ç'à été, ajouta le roi, la cause unique du malheur qui vous est arrivé. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, tel a été le sort des personnes qui ont voulu traverser le fleuve avec une collection de graines de fleurs et de fruits. »

Le roi revint à la ville avec le Maître de la loi et le logea dans un couvent où il resta une cinquantaine de jours. Pour remplacer les livres sacrés qu'il avait perdus, il envoya dans le royaume d'*Ou-tchang-na* (*Oudyâna*) plusieurs personnes qui y copièrent les trois recueils de l'École des *Kia-che-pi-ye* (*Kâçyapîyas*).

Le roi de *Kia-chi-mi-lo* (Kachmire) ayant appris que le Maître de la loi approchait à petites journées, oublia les fatigues d'un long voyage et vint en personne pour lui rendre visite et lui offrir ses hommages; il ne s'en retourna qu'au bout de plusieurs jours.

Le Maître de la loi, accompagné du roi de *Kia-pi-che* (*Kapiça*), marcha au nord-ouest pendant un mois et arriva aux frontières du royaume de *Lan-po* (*Lampâ* — *Lamghan*).

Le roi envoya son fils aîné (le prince royal — *Kou-*

mâraràdjâ), qui ordonna d'abord aux habitants de la capitale et aux religieux de préparer des bannières et des étendards, puis de sortir de la ville et d'aller en grande pompe au-devant du Maître de la loi.

Le roi (de *Kapiça*) partit à petites journées avec *Hiouen-thsang*. Quand ils furent arrivés, ils trouvèrent plusieurs milliers de religieux et de laïques formant un magnifique cortége, où brillaient les bannières et les étendards.

A la vue du Maître de la loi, la multitude fit éclater des transports de joie et le salua avec respect. Il s'avança précédé et suivi d'une foule immense qui l'entourait en chantant ses louanges. Arrivé à la capitale, il s'arrêta dans un couvent du *grand Véhicule*. A cette époque, le roi fit aussi, pendant soixante-quinze jours, une grande distribution d'aumônes, dite *la grande distribution pour la Délivrance* (*Mokcha mahâdâna?*).

De là il marcha droit au sud pendant quinze jours et alla dans le royaume de *Fa-la-na* (*Varaṇa*) pour y adorer les monuments sacrés.

De là, tournant au nord-ouest, il alla dans le royaume d'*O-po-kien* (*Avakan?*); puis, continuant sa marche dans la même direction, il alla dans le royaume de *Tsao-kiu-tch'a* (*Tsâukoûṭa?*).

De là il fit environ cinq cents li au nord et arriva au royaume de *Fo-li-chi-sa-tang-na* (*Vridjisthâna?*).

En sortant de ce royaume, du côté de l'est, il arriva (bientôt) aux frontières de *Kia-pi-che* (*Kapiça*).

Là, le roi fit encore, pendant sept jours, une grande

distribution d'aumônes. Après quoi, le Maître de la loi lui adressa ses adieux et partit.

Lorsqu'il eut fait un *yôdjana* au nord-est, il arriva à la ville de *Kiu-lou-sa-pang* (*Krosapam?*) et, prenant congé du roi, il se dirigea vers le nord.

Le roi (de *Kapiça*) envoya un de ses grands officiers avec une centaine d'hommes, pour accompagner le Maître de la loi, pendant qu'il passerait les montagnes neigeuses (*Hindou-koh*), et transporter pour lui des fourrages, des vivres et des provisions de voyage.

Après sept jours de marche, ils arrivèrent au haut d'une grande montagne qui offrait un amas de sommets dangereux et de pics effrayants, s'élevant pêle-mêle sous les formes les plus étranges et les plus variées. Tantôt on apercevait un plateau, tantôt une flèche élancée; la scène changeait à chaque pas. Il serait difficile de raconter les périls et les fatigues auxquels ils furent en butte en gravissant ces hauteurs.

Dès ce moment, ne pouvant plus aller à cheval, il ouvrit la marche appuyé sur un bâton.

Au bout de sept jours encore, ils arrivèrent à un passage de montagne, au bas duquel se trouvait un village composé d'une centaine de familles qui élevaient des moutons grands comme des ânes. Le premier jour, il coucha dans ce village et partit au milieu de la nuit, après avoir chargé un des habitants de prendre un chameau de montagne et de lui servir de guide.

Dans ce pays, on rencontre une multitude de ruisseaux couverts de neige et des rivières glacées, où l'on

pourrait tomber et périr si l'on n'était conduit, pas à pas, par des indigènes. On marcha, depuis le matin jusqu'au soir, pour traverser tous ces précipices couverts de glace. Dans ce moment, il ne restait plus que sept religieux, vingt domestiques, un éléphant, dix ânes et quatre chevaux. Le lendemain matin, ils arrivèrent au bas du passage de montagne. Ensuite, après avoir suivi des sentiers tortueux, ils purent gravir un sommet qui de loin avait l'aspect de la neige ; une fois arrivés près de la cîme, ils reconnurent qu'il ne se composait que de pierres blanches.

Ce sommet était tellement élevé que les nuages congelés et la neige qu'emporte le vent n'arrivaient point jusqu'à l'extrémité de sa crête. Le jour commençait à s'obscurcir lorsque les voyageurs parvinrent au sommet ; mais ils étaient pénétrés par un vent glacial qui ne leur laissait pas la force de se tenir debout.

Cette montagne n'offrait aucune trace de végétation ; on ne voyait partout que des pierres entassées en désordre et des groupes de pics arides se dressant, à perte de vue, comme une forêt d'arbres dépouillés de feuillage. Elle était si élevée et le vent si impétueux, que les oiseaux mêmes ne pouvaient la traverser en volant ; ce n'était qu'à plusieurs centaines de pas au sud et au nord, en dehors de ce sommet, qu'ils pouvaient prendre leur essor.

Si l'on cherche, dans tout le *Djamboudvîpa*, les sommets les plus élevés, on n'en trouvera pas un seul qui dépasse celui que nous venons de décrire.

Le Maître de la loi ayant fait plusieurs li, en descendant au nord-ouest, trouva un petit terrain où il planta sa tente et passa la nuit; le lendemain matin il se remit en route.

Après avoir employé cinq ou six jours à descendre la pente des montagnes, il arriva au royaume de *'An-ta-lo-po* (*Antarava*—*Anderab*), qui jadis faisait partie du *Tou-ho-lo* (*Toukhara*). Il y avait trois couvents dont les religieux, au nombre de quelques dizaines, étudiaient la doctrine de l'école *Ta-tchong-pou* (l'école de la Grande assemblée ou des *Mahâsaṁghikas*). On y voyait un *Stoûpa* construit par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*).

Le Maître de la loi y resta cinq jours; puis il descendit au nord-ouest, et ayant fait environ quatre cents li à travers les montagnes, il arriva au royaume de *Kouo-si-to* (*Khousta*), qui jadis faisait également partie du *Tou-ho-lo* (*Toukhara*).

De là, continuant sa marche au nord-ouest, il fit encore trois cents li à travers les montagnes et arriva au royaume de *Kouo* qui est situé à côté du fleuve *Po-tsou* (*Vakchou* — *Oxus*). Il forme la frontière orientale du *Tou-ho-lo* (*Toukhara*). La capitale s'élève sur le rivage oriental du fleuve (de l'Oxus).

Hiouen-thsang voyant que le neveu de *Che-hou-khan* régnait sur le *Tou-ho-lo* (*Toukhara*) et se donnait le titre de *Che-hou*, il se rendit à son campement et y resta pendant un mois.

Le *Che-hou* ayant envoyé une troupe de soldats pour le protéger et l'accompagner, il marcha vers l'est pen-

dant deux jours avec des marchands et arriva au royaume de *Moung-kien* (*Mounkan*).

A côté de *Moung-kien* (*Mounkan*), il trouva encore les royaumes appelés *'O-li-ni* (*Arni ?*), *Ho-lo-hou* (*Rohou — Roh?*)[1], *Ki-li-sse-mo* (*Kharisma*) et *Po-li-ho*[2] qui autrefois faisaient partie du *Tou-ho-lo* (*Toukhara*).

En sortant de *Moung-kien* (*Mounkan*), il reprit la route de l'est, entra dans un pays de montagnes et, après y avoir fait trois cents li, il arriva au royaume de *Hi-mo-ta-lo* (*Himatala*) qui appartenait aussi jadis au royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhara*). En général, les mœurs et les coutumes des habitants ressemblent beaucoup à celles des *Tou-kioue* (Turcs orientaux); mais elles en diffèrent par une particularité étrange. Les femmes mariées portent sur leur bonnet un cône (littér. une corne) haut d'environ trois pieds, garni en avant de deux pointes qui désignent le père et la mère du mari; celle d'en haut se rapporte au père et celle d'en bas à la mère. Si l'un des deux meurt avant l'autre, on retranche la pointe qui le désignait; mais lorsque le beau-père et la belle-mère sont morts, on supprime complétement ce genre de bonnet.

De là il reprit sa marche à l'est et, après avoir fait deux cents li, il arriva au royaume de *Po-to-thsang-na*

[1] Dans l'alphabet phonétique des bouddhistes chinois, le signe initial *Ho* est un *a* qui ne se prononce pas devant les mots commençant par *ra*. Ainsi ils écrivent *Ho-lo-heou-lo* pour *Râhoula* (nom d'homme), *Ho-lou-pa* pour *Roûpya* (argent)

[2] La biographie *Sou-kao-seng-tch'ouen* (liv V, fol 3) donne *Pi-li* (*Pri — Priha ?*)

(*Pâṭasthâna?*) qui, pareillement, avait appartenu jadis au *Tou-ho-lo* (*Toukhara*).

De là il tourna au sud-est, fit deux cents li à travers les montagnes et arriva au royaume *Kie-po-kien* (*Khavakan*)[1].

De là, continuant au sud-est, il suivit une route hérissée de précipices et, après avoir fait ainsi trois cents li, il arriva au royaume de *Kiu-lang-na* (*Kouraṇa*).

De là il se dirigea vers le nord-est, fit cinq cents li à travers les montagnes et arriva au royaume de *Ta-mo-si-tie-ti* (*Dhamasthiti?*) qui est situé entre deux montagnes, dans le voisinage du fleuve *Po-tsou* (*Vakchou* — *Oxus*). Il produit d'excellents chevaux, petits de taille, mais très-vigoureux. Les habitants ne connaissent ni l'urbanité, ni la justice; ils sont d'un caractère violent et d'une laideur repoussante. La plupart d'entre eux ont des yeux d'un vert bleuâtre, ce qui les fait distinguer entre tous les autres peuples. On compte dans ce pays une dizaine de couvents.

Après avoir quitté ce royaume, en marchant au nord des grandes montagnes, on arrive au royaume de *Chi-k'i-ni* (*Sighnak*) dont la capitale s'appelle *Hoen-t'o-to*. On y voit un couvent qui a été construit par l'un des anciens rois de ce royaume.

Dans ce couvent, il y a une statue du *Bouddha*, sculptée en pierre, au-dessus de laquelle existe un dôme circulaire, en cuivre doré, resplendissant d'une grande variété de pierres précieuses. Il se tient tout seul

[1] Dans le *Si-yu-ki*, ce même royaume est appelé *In-po-kien* (*Invakan?*)

dans l'air au-dessus de la tête du *Bouddha*. Si quelqu'un fait le tour de la statue pour l'honorer, le dôme tourne avec lui et s'arrête en même temps. Personne ne peut s'expliquer la cause de ce prodige.

Lorsqu'on a traversé le royaume de *Ta-mo-si-t'ie-ti* (*Dhamasthiti?*), (et qu'on a marché au sud des grandes montagnes[1]), on arrive au royaume de *Chang-mi* (*Çâmbî?*).

De là, reprenant la direction de l'est, après avoir fait sept cents li à travers les montagnes, il arriva à la vallée de *Po-mi-lo* (*Pamir*). Cette vallée a mille li de l'est à l'ouest et cent li du sud au nord. Elle est située entre deux montagnes neigeuses et forme le centre des monts *Tsong-ling*. On y est tourmenté par des rafales de vent, et les tourbillons de neige ne cessent pas même au printemps ni en été. Comme le sol y est presque constamment gelé, on n'y voit que des plantes maigres et rares; aussi les grains n'y peuvent-ils réussir. Tout ce pays n'offre qu'une triste solitude où l'on ne trouve nuls vestiges humains.

Au centre (de cette vallée), il y a un grand lac[2] qui a trois cents li de l'est à l'ouest et cinq cents li du sud

[1] J'extrais cette addition du *Si-yu-ki*, liv. XII, fol 8

[2] C'est le Sir-i-kol, visité par le lieutenant Wood en 1830, et où le bras principal de l'Oxus a sa source. Il est très-curieux de lire en regard du récit de *Hiouen-thsang*, la relation du voyageur anglais dans cette région glacée. (J. Wood's *Journey to the source of the river Oxus*, Lond. 1841, in-8°, chap. XXI.) Mais celle du voyageur chinois est très-exagérée, quant aux dimensions du lac; Wood ne lui donne que 14 milles environ de l'est à l'ouest, sur un mille seulement de largeur moyenne Peut-être les neiges produisent-elles de loin cette illusion

au nord. Il est situé au milieu du *Djamboudvîpa*, sur un plateau d'une hauteur prodigieuse. Si on le regarde de loin, il s'étend comme une mer immense dont l'œil ne peut découvrir les bornes. Les animaux qui peuplent ses eaux offrent une variété infinie [1]. A entendre le bruit des vagues qui se heurtent en mugissant, on dirait les clameurs d'un vaste marché où s'agite une multitude sans nombre.

On voit dans ce pays des oiseaux hauts d'un *tchang* (dix pieds). Ces oiseaux sont probablement de la même espèce que ceux dont les œufs, gros comme une petite cruche, s'appelaient autrefois les grosses coques des *Tiao-tchi* (*Tadjiks*) [2]. Ce lac se partage à l'ouest et il en sort un fleuve qui, coulant à l'ouest, arrive jusqu'aux frontières orientales du royaume de *Ta-mo-si-t'ie-ti* (*Dhamasthiti?*), et se joint au fleuve *Po-tsou* (*Oxus*); leurs eaux coulent à l'ouest et vont se jeter dans la mer.

Toutes les rivières de droite viennent aussi se réunir ensemble.

Le même lac se partage à l'est, et il en sort un grand fleuve qui, se dirigeant à l'est, arrive jusqu'à la frontière occidentale du royaume de *Kie-cha* (*Khachgar*), se réunit au fleuve *Si-to* (*Sîta*), coule avec lui à l'est et va se jeter dans la mer.

Toutes les rivières de gauche se réunissent également ensemble.

En dehors des montagnes qui sont situées au sud de

[1] Littéralement : mille sortes, dix mille espèces

[2] La description de cet oiseau des *Tiao-tchi* se rapporte à l'autruche

cette vallée, on rencontre le royaume de *Po-lo-lo* (*Bolor*) qui abonde en métaux précieux, et où l'or est de couleur rouge. Le lac de *Pamir,* dans la partie qui va du sud au nord, correspond au lac *'A-neou* (*Anavatapta*).

Après être sorti de cette vallée, du côté de l'est, il franchit des cîmes pleines de précipices, traversa des chemins couverts de neige et, après avoir fait cinq cents li, il arriva au royaume de *Ko-pan-t'o* (*Khavandha?*). La capitale s'appuie sur le flanc d'une haute montagne. Au nord, elle a derrière elle [1] le fleuve *Si-to* (*Sîta*) qui va se jeter dans la mer du côté de l'est. Le lac *Yen-tse* (lac salé — le lac *Lop*) coule sous terre, sort des monts *Tsi-chi-chan* et donne naissance à notre fleuve *Ho* (*Hoang-ho*) « fleuve Jaune. »

Le premier roi de ce pays, doué de jugement et d'intelligence, fonda le royaume et eut des successeurs qui occupèrent le trône pendant une longue suite d'années. Il disait que ses ancêtres descendaient du dieu de la Chine, et, pour cette raison, il se donnait le titre de *Tchi-na-ti-po-kiu-ta-lo* (*Tchîna dêva gôtra*).

Dans l'antique palais du roi, on voit le couvent d'un ancien maître des *Çâstras,* le respectable *Tong-cheou* (*Koumâradjîva*), qui était originaire du royaume de *Ta-tcha-chi-lo* (*Takchaçilâ*). Doué d'une pénétration divine et de l'esprit le plus brillant, il lisait et écrivait chaque jour trente-deux mille mots. Il avait étudié, en se jouant, toutes les branches de la doctrine, et s'était exercé avec succès dans l'art de la composition. Il avait écrit plu-

[1] Littéralement elle tourne le dos à

sieurs dizaines de traités (*Çâstras*) qui tous étaient fort répandus et jouissaient d'une haute estime. Dans l'origine, *Tong-cheou* (*Koumâradjîva*) avait été un maître célèbre de l'école appelée *King-pou* (c'est-à-dire de l'école des *Sâutrântikas*).

A cette époque (c'est-à-dire sous le premier roi), il y avait dans l'est, *Ma-ming* (*Açvaghôcha*); dans le sud, *Ti-po* (*Dêva*); dans l'ouest, *Long-meng* (*Nâgârdjouna*); dans le nord, *Tong-cheou* (*Koumâradjîva*), qu'on appelait *les quatre soleils* (*Tchatvârasoûryas*), parce qu'ils pouvaient répandre la lumière sur les doutes des hommes.

Tong-cheou (*Koumâradjîva*) jouissait d'une si haute réputation, que le premier roi, lorsqu'il attaqua en personne le royaume (de *Takchaçilâ*), vint au-devant de ce docteur et lui offrit ses hommages.

A trois cents li au sud-est de la ville, on arrive à un grand rocher qui s'élève en forme de mur. On y voit, dit-on, deux chambres creusées dans le roc, dont chacune renferme un *Lo-han* (*Arhân*) qui, ayant éteint (le principe de la pensée), est arrivé à l'extase complète. Ils sont assis dans une posture droite, sans faire aucun mouvement. On les prendrait pour des hommes exténués par le jeûne; mais, quoiqu'ils soient là depuis plus de sept cents ans, leur corps ne donne aucun signe de décomposition.

Le Maître de la loi demeura une vingtaine de jours dans ce royaume; puis il se remit en route dans la direction du nord-ouest. Au bout de cinq jours, il rencontra une troupe de brigands. Les marchands qui

l'accompagnaient furent saisis de crainte et gravirent les montagnes. Plusieurs éléphants, poursuivis avec acharnement, tombèrent dans l'eau et périrent. Quand les brigands furent passés, *Hiouen-thsang* s'avança lentement avec les marchands, descendit des hauteurs, du côté de l'est, et, bravant un froid rigoureux, continua sa marche à travers mille dangers. Après avoir parcouru ainsi huit cents li, il sortit des monts *Tsong-ling* et arriva au royaume de *Ou-cha* (*Och* — *Takht Soleyman*).

A deux cents li, à l'ouest de la capitale, il y a une grande montagne hérissée de pics hardis et escarpés, au haut de laquelle s'élève un *Stoûpa*. Voici ce que rapporte à ce sujet la tradition.

Il y a plusieurs centaines d'années, le tonnerre gronda et fit écrouler (une partie de) la montagne, dont les grottes servaient d'asile à un *Bhikchou* d'une taille extraordinaire, qui était assis les yeux fermés, et dont les cheveux et la barbe descendaient en touffes épaisses et couvraient ses épaules et son visage.

Des bûcherons, l'ayant vu, allèrent en informer le roi qui s'empressa d'aller le contempler et lui rendre ses devoirs. Cette nouvelle s'étant répandue parmi les magistrats et les hommes du peuple, une foule immense accourut de tous côtés pour offrir ses hommages au *Bhikchou* qui bientôt se trouva entouré de monceaux de fleurs.

« Quel est cet homme? » demanda le roi.

— « C'est, répondit un religieux, un *Lo-han* (*Arhân*) qui a *quitté la famille* (embrassé la vie religieuse) et qui,

ayant éteint le principe de la pensée, est entré dans l'extase complète. Depuis ce temps-là, il s'est écoulé bien des années. Voilà pourquoi ses cheveux ont poussé d'une manière si extraordinaire. »

« Comment l'éveiller et le faire lever? » demanda le roi.

— « Quand un homme, dit le religieux, sort de l'extase, après avoir été privé de nourriture pendant de longues années, son corps tombe bientôt en décomposition. Il faut d'abord l'humecter avec de la crême et du lait pour lubrifier et assouplir ses muscles. Ensuite on frappera le *ghaṇṭâ* (la plaque de métal sonore), pour l'émouvoir et l'éveiller; peut-être qu'alors il pourra se lever. »

« C'est bien, » dit le roi.

Aussitôt, suivant le conseil du religieux, on l'arrosa avec du lait et l'on frappa le *ghaṇṭâ*.

L'*Arhân* ouvrit les yeux et regardant autour de lui : « Qui êtez-vous, dit-il, vous tous qui portez l'habit religieux? »

— « Nous sommes des *Bhikchous,* » lui fut-il répondu.

« Où est maintenant, reprit l'*Arhân,* mon maître *Kia-che-po-jou-laï* (*Kâçyapa tathâgata*)? »

— « Il y a bien longtemps, répondit le *Bhikchou,* qu'il est entré dans le *Nie-pan* (*Nirvâṇa*). »

En entendant ces mots, il laissa échapper un cri de douleur; puis reprenant : « *Chi-kia-wen-fo* (*Çâkyamouni bouddha*), demanda-t-il, est-il parvenu ou non à l'*In-*

telligence complète, sans supérieure (*Anouttara samyaksambôdhi*)? »

— « Oui, sans doute, et après avoir procuré le bonheur à toutes les créatures, il est entré dans le *silence et l'extinction* (le *Nirvâṇa*).

A ces mots, il baissa les yeux; puis, après une longue pause, il souleva de la main sa longue chevelure et s'éleva majestueusement dans les airs. Alors, par un prodige divin, il se changea en un globe de feu qui consuma son corps, et ses ossements tombèrent sur la terre.

Le roi et les religieux de la Grande assemblée recueillirent ses reliques et élevèrent un *Stoûpa* qui était précisément la tour dont nous venons de parler.

De là il se dirigea au nord et, après avoir fait cinq cents li, il arriva au royaume de *Kie-cha* (*Khachgar*).

De là il tourna au sud-est et fit environ cinq cents li; puis il passa le fleuve *Si-to* (*Sîta*), franchit un grand passage de montagne et arriva au royaume de *Tcho-kiu-kia* (*Tchakouka — Yerkiang*).

Au sud de ce royaume, il y a une grande montagne où l'on voit une multitude de chambres en forme de niches. Beaucoup de saints personnages de l'Inde, parvenus au fruit (de *Bôdhi* — de l'*Intelligence*), se transportent en cet endroit au moyen de leur puissance divine et s'y reposent en paix; aussi en compte-t-on un grand nombre qui y sont entrés dans le *silence et l'extinction* (le *Nirvâṇa*). En ce moment, il y a encore trois *Arhân* qui se sont fixés dans ces grottes escarpées, et qui, après avoir éteint le principe de la pensée, sont entrés

dans l'*extase complète.* Comme leurs cheveux et leur barbe croissent peu à peu, les religieux vont de temps en temps les couper.

Dans ce royaume, on possède une multitude de traités du *grand Véhicule*, qui forment plusieurs dizaines d'ouvrages contenant ensemble cent mille *çlôkas*.

De là il prit la direction de l'est et, après avoir fait huit cents li, il arriva au royaume de *Kiu-sa-tan-na* (*Koustana* — *Khotan*), dont la plus grande partie n'offre que des plaines couvertes de pierres et de sables. Le reste est favorable à la culture des grains et abonde en productions de tout genre. On tire de ce pays des tapis de laine, du feutre fin, du taffetas habilement tissé, du jade blanc et du jade noir. Le climat est tempéré, les habitants observent la justice et les rites; ils estiment l'étude et aiment la musique. Leurs mœurs respirent la droiture et l'honnêteté, et, sous ce rapport, ils diffèrent beaucoup des autres barbares. A l'exception de quelques légers changements, les caractères de leur écriture sont les mêmes que ceux de l'Inde [1]; mais la langue est fort différente. Ils professent un grand respect pour la loi du *Bouddha*.

On y compte cent couvents qui renferment environ cinq mille religieux, adonnés, en général, à l'étude du *grand Véhicule*. Le roi est brave, prudent, belliqueux, et plein de déférence et d'affection pour les hommes vertueux. Il se flatte de descendre du dieu *Pi-cha-men* (*Vâiçravaṇa*) « le dieu des richesses. »

[1] Ce passage est tiré du *Si-yu-ki*, liv. XII, fol 14

Le premier aïeul du roi était le fils aîné du roi *Açôka* et résidait dans le royaume de *Ta-tcha-chi-lo* (*Takchaçilâ*). En ayant été exilé, il alla au nord des montagnes neigeuses, où il menait une vie nomade, cherchant pour ses troupeaux de l'eau et des pâturages. Étant arrivé dans ce pays, il y établit sa résidence. Comme il n'avait point d'héritier mâle, il alla un jour prier dans le temple du dieu *Pi-cha-men* (*Vâiçravaṇa*). Tout à coup le haut du front (de la statue) du dieu s'ouvrit et il en sortit un garçon; de plus, sur le terrain qui faisait face au temple, il vit naître subitement un parfum d'une douceur extraordinaire, ayant la forme d'une mamelle Il le recueillit et en nourrit l'enfant qui devint bientôt grand et fort.

A la mort du roi, il monta sur le trône, étendit au loin la renommée de sa puissance et de sa vertu, et subjugua un grand nombre de royaumes par la force de ses armes. C'est de lui que descend le roi actuel. Comme son ancien aïeul avait été nourri par une mamelle miraculeusement sortie de terre, on donna à son royaume le nom de *Mamelle de la terre* (*Koustana*)

Dès que le Maître de la loi fut entré dans les frontières de ce royaume, il arriva à la ville de *Po-kia-i* (*Pôgaï?*). Dans cette ville, il y a une statue du *Bouddha* qu'on a représenté debout. Elle a environ sept pieds de hauteur; sa tête est surmontée d'un bonnet précieux et sa figure arrondie respire la majesté. Il interrogea les anciennes traditions et voici ce qu'il apprit à ce sujet.

Jadis, cette statue se trouvait dans le royaume de

Kia-chi-mi-lo (Kachmire); elle vint dans celui-ci à la prière du roi.

Il y avait autrefois un *Lo-han* (*Arhân*) qui avait pour disciple un *Cha-mi* (*Çramaṇêra*) dont le corps était couvert d'une sorte de lèpre. Comme il sentait approcher sa fin, il demanda un gâteau de riz imprégné de vinaigre. Le maître, à l'aide de sa pénétration divine, vit qu'il y en avait à *Kou-sa-tan-na* (*Koustana—Khotan*). Il s'y transporta sur-le-champ par sa puissance surnaturelle, en demanda un et revint le donner à son disciple. Quand le *Cha-mi* (*Çramaṇêra*) eut mangé ce gâteau, il fut rempli de joie et exprima le désir de renaître dans ce royaume.

L'énergie de son vœu n'ayant point rencontré d'obstacle, après sa mort il naquit dans la famille du roi (de *Khotan*). Lorsqu'il lui eut succédé et fut monté sur le trône, il se distingua par sa prudence et ses talents, et forma le projet de s'agrandir par des conquêtes. Alors il franchit les montagnes neigeuses et alla attaquer le royaume qu'il avait habite jadis.

Le roi de Kachmire choisit des généraux et exerça ses troupes pour repousser l'ennemi.

« Sire, lui dit l'*Arhân*, ne prenez pas la peine de tirer l'épée; je me charge de l'éloigner. »

Il se rendit alors au palais du roi de *Kia-sa-tan-na* (*Koustana*), lui fit connaître la cupidité et les violences du roi *Ting-sing* (*Moûrddhadja*) « né de la tête *d'un dieu* » et lui montra les vêtements de religieux que lui-même (le roi actuel) avait portés dans sa vie antérieure.

A cette vue, le roi, acquérant la connaissance de son existence passée, fut pénétré de honte; il se lia d'amitié avec le roi de Kachmire et renonça à ses projets. Alors il alla au-devant de la statue qui avait été anciennement l'objet de ses hommages et revint dans ses états à la suite de son armée. Quand la statue fut arrivée dans cette ville, elle s'arrêta et cessa d'avancer. Le roi joignit ses efforts à ceux de son armée pour la transporter; mais nulle puissance humaine ne put la faire bouger de place. En conséquence, il fit construire, au-dessus de la statue, une petite chapelle et invita les religieux à venir l'adorer. Il donna son bonnet précieux, qui avait pour lui une valeur d'affection, et en orna la tête du *Bouddha*. Ce bonnet existe encore aujourd'hui. Il est enrichi de pierres précieuses et les visiteurs ne peuvent le voir sans témoigner leur admiration.

Le Maître de la loi resta sept jours. Quand le roi de *Yu-thien* (*Khotan*) eut appris que le Maître de la loi approchait de ses frontières, il alla en personne au-devant de lui pour lui rendre visite et repartit le lendemain.

Le roi, retournant d'avance dans sa capitale, laissa près de lui ses fils pour le servir.

Le second jour, le roi envoya au-devant de lui plusieurs *Ta-kouan* (conducteurs officiels). Il coucha à quarante li de la ville.

Le lendemain, le roi, accompagné d'une foule de religieux et de laïques, alla l'attendre à gauche de la route, avec de la musique et des corbeilles de fleurs.

A son arrivée, le roi l'invita à entrer dans la ville et

l'installa dans un couvent de l'école des *Sa-p'o-to* (*Sarvâstivâdas*) qui suivaient la doctrine du *petit Véhicule*.

A dix li au sud de la ville royale, il y a un grand couvent qui fut construit par le premier roi de ce royaume, en l'honneur de l'*Arhân Pi-lou-tche-na* (*Vâirôtchana*).

Jadis, lorsque la doctrine bouddhique n'était pas encore parvenue dans ce royaume, cet *Arhân* y était arrivé du royaume de Kachmire et s'était fixé en silence au milieu d'une forêt. A cette époque, il y eut des personnes qui, l'ayant vu, furent frappées de son extérieur et de son costume étranges. Elles en informèrent aussitôt le roi, qui voulut aller en personne pour examiner ses manières et sa conduite.

« Qui êtes-vous, lui demanda-t-il, pour demeurer ainsi au milieu d'une forêt sauvage? »

— « Je suis, répondit-il, un disciple de *Jou-laï* (du *Tathâgata*) : c'est la *Loi* qui m'impose ce séjour solitaire. »

« Qu'entendez-vous, lui demanda le roi, par ce nom de *Jou-laï* (*Tathâgata*)? »

— « *Jou-laï* (*Tathâgata*), répondit-il, est un titre honorifique de *Fo-to* (du *Bouddha*). Jadis *I-tsie-i-tch'ing* (*Sarvârthasiddha*), fils aîné du roi *Tsing-fân* (*Çouddhôdana*), fut ému de compassion en voyant tous les hommes plongés dans un océan de douleurs, sans qu'il y eût personne pour les délivrer et leur offrir un asile. Alors, renonçant à une immense fortune, propre à doter mille fils, et au trône de roi *Tchakravarttî*, des quatre *Tcheou* (*Tchatvâradvîpas*), il alla vivre dans la retraite, au mi-

lieu d'une forêt, pour arriver à l'*Intelligence*. Au bout de six ans, le fruit (de *Bôdhi*) se trouvant parfait, il obtint un corps de couleur d'or et arriva au rang d'*Arhân*. Il répandit la douce rosée (*amrĭta*) dans le *Parc des cerfs* (*Mrıgadava*) et fit briller la perle *maṇi* sur le Pic du Vautour (*Grĭdhrakoûṭa parvata*); pendant quatre-vingts ans, il répandit sa doctrine, il procura la joie et le bonheur aux hommes et vécut d'aumônes.

« Lorsqu'il se fut livré au calme absolu (c'est-à-dire au *Nirvâṇa*) pour rentrer dans l'état de pureté, il légua sa statue, il légua des textes sacrés, qui se sont transmis d'âge en âge et subsistent encore aujourd'hui. Pour vous, ô roi, grâce à vos vertus passées, vous avez obtenu le titre de maître des hommes et vous êtes appelé à tourner la roue de la *Loi* (c'est-à-dire à enseigner la *Loi*) pour devenir le refuge et l'appui des êtres intelligents. Que penserait-on de votre sagesse, si vous fermiez les yeux et restiez sourd à mes paroles? »

« Hélas! dit le roi, mes fautes s'accumulent depuis bien longtemps. Je n'avais jamais entendu prononcer le nom du *Bouddha;* aujourd'hui, qu'un saint homme a daigné faire descendre ses bienfaits sur moi, j'en éprouve un surcroît de bonheur. Puisqu'il a légué sa statue et des textes sacrés, mon vœu le plus ardent est d'adorer son image et de suivre sa doctrine. »

— « Si tel est votre désir, reprit l'*Arhân,* il faut d'abord que vous construisiez un couvent; alors la divine statue y viendra d'elle-même. »

Là-dessus, le roi s'en retourna, puis, avec ses offi-

ciers, il alla choisir un terrain heureusement situé, chercha des ouvriers habiles, et, après avoir demandé à l'*Arhân* le modèle et le plan qu'il devait suivre, il s'occupa de la construction.

Quand le couvent fut achevé, le roi l'interrogea encore : « Le *Kia-lan* (*Saṁghârâma*) est fini, lui dit-il, mais où est la statue du *Bouddha?* »

— « Que Votre Majesté, répondit l'*Arhân*, montre seulement une foi entière, et la statue ne tardera pas à arriver. »

Le roi, avec ses grands officiers, les magistrats et le peuple, brûlèrent des parfums, répandirent des fleurs et restèrent debout, animés tous du même sentiment; et, après quelques instants, on vit la statue du *Bouddha* qui descendit du haut des airs et vint se placer sur le trône qui lui était destiné. Elle répandait une lueur éclatante, et la figure du dieu était empreinte de calme et de majesté.

A cette vue, le roi éprouva une vive allégresse, et se félicita hautement de son bonheur. Puis il pria l'*Arhân* d'expliquer la *Loi* à la multitude.

Alors, avec les habitants du royaume, il institua, en l'honneur de la statue, des fêtes et des offrandes d'une grande magnificence. On voit, par ce qui précède, que ce *Saṁghârâma* fut le premier qu'on éleva dans ce royaume.

Le Maître de la loi, ayant perdu une partie de ses livres sacrés en passant un fleuve (le *Sindh*), ne fut pas plus tôt arrivé à *Khotan* qu'il envoya des hommes à *Kiu-*

tchi (*Koutché*) et à *Sou-le* (*Khachgar*) pour en chercher d'autres; mais, bien que le roi l'eût retenu quelque temps auprès de lui, il partit avant de les avoir reçus.

Alors il écrivit une lettre et chargea un jeune homme du pays de *Kao-tch'ang* de suivre des marchands et ses compagnons de voyage, de la présenter au roi et de lui dire qu'autrefois il était allé chercher la *Loi* dans le royaume des Brâhmanes, et que, maintenant, ayant eu le bonheur de revenir, il était arrivé au royaume de *Yu-thien* (*Khotan*).

Sa lettre était ainsi conçue : « Paroles du *Çramaṇa Hiouen-thsang :* Moi, *Hiouen*, j'ai entendu dire que *Ma-hiang*, *Kaï-tchen* et *Tching-hiouen* allèrent trouver des maîtres qui étaient les soutiens des mœurs publiques; *Fo-seng* [1] brilla par ses lumières et sa sagacité; *Tchao-tsou* [2] fonda des écoles au midi du fleuve *Tsi.* On voit par là quel fut jadis le zèle des lettrés. Si donc les anciens allèrent au loin pour chercher la science, qui oserait aujourd'hui redouter les fatigues d'un long voyage, et ne pas aller chercher, avec passion, les traces mystérieuses des *Bouddhas* qui se sont voués au bonheur du monde, et l'explication merveilleuse des *Trois recueils* qui servent à briser les liens du siècle? Moi, *Hiouen-thsang*, j'ai su de bonne heure que, jadis, le *Bouddha*, né dans l'occident, a légué sa doctrine qui s'est

[1] *Fo-seng*, nom d'un célèbre vieillard du temps des *Han*, qui avait conservé dans sa mémoire une grande partie du *Chou-king*.

[2] *Tchao-tsou*, lettré des *Han*, qui reçut le *Chou king* des mains de *Fo-seng* Cf. *Tseng-pou-chi-tso-tsien-chi*, liv III, fol 37

propagée dans l'est (en Chine); mais comme les textes précieux qui en renferment les principes étaient arrivés jusqu'à nous mutilés et incomplets, je me suis préoccupé longtemps de l'idée d'aller les chercher au loin, sans prendre aucun souci de ma vie. C'est pourquoi, dans le quatrième mois de la période *Tching-kouan* (en 629), bravant des périls et des obstacles sans nombre, je suis parti secrètement pour le *Thien-tchou* (l'Inde); j'ai traversé des plaines immenses de sables mouvants, j'ai franchi les hauteurs gigantesques des montagnes neigeuses, j'ai traversé les passes escarpées des portes de fer et les flots impétueux de la mer chaude (du lac *Temourtou*). Parti de la cité divine de *Tchang-'an* (*Si-'an-fou*), j'ai terminé mon voyage à *la ville neuve de la résidence du roi*. Dans cette longue pérégrination, j'ai parcouru près de cinquante mille li (cinq mille lieues). Malgré la différence des mœurs, la diversité des climats et les dangers innombrables que j'ai rencontrés, fort de la protection du ciel, je suis arrivé partout sans accident. J'ai été comblé d'hommages, mon corps n'a point connu la souffrance, et les vœux de mon âme ont été pleinement accomplis.

« En effet, j'ai eu le bonheur de contempler le mont *Ki-che-kou* (*Grĭdhrakoûṭa* — le Pic du Vautour), et l'arbre de *Bôdhi* (de l'*Intelligence*); j'ai vu des monuments divins, j'ai entendu expliquer des livres sacrés inconnus avant moi[1]; j'ai été témoin des plus grands

[1] L'auteur veut dire évidemment qu'aucun de ses compatriotes ne les avait connus avant lui.

prodiges du monde[1], j'ai annoncé aux peuples étrangers les vertus et les bienfaits de notre auguste souverain[2], et, par là, j'ai fait éclater en son honneur leurs louanges et leurs respects. J'ai voyagé pendant dix-sept ans. Maintenant, après avoir quitté le royaume de *Po-lo-ye-kia* (*Prayâga*), j'ai passé les frontières de *Kia-pi-che* (*Kapiça*), j'ai franchi les monts *Tsong-ling* et j'ai traversé la vallée de *Po-mi-lo* (*Pamir*). En revenant dans ma patrie, j'ai pénétré dans le royaume de *Yu-thien* (*Khotan*).

« Le grand éléphant dont je me servais s'étant noyé, faute de chars pour transporter la grande quantité de livres sacrés que j'avais recueillis, j'y suis resté quelque temps; mais, n'ayant pas encore trouvé de voiture, je vais partir, avec toute la célérité possible, pour aller rendre visite à Votre Majesté. Ne pouvant contenir plus longtemps l'élan de mon admiration et de mon respect, j'ai osé vous envoyer un laïque de *Kao-tch'ang*, nommé *Ma-hiouen-tchi*, qui est parti à la suite d'une compagnie de marchands pour vous porter cette lettre et vous informer d'avance de mon retour. »

Après le départ du messager, comme les religieux de *Yu-thien* expliquaient le *Yu-kia* (le *Yôgaçâstra*), le *Touï-fa-lun* (l'*Abhidharma çâstra*), le *Kiu-che-lun* (le *Kôchaçâstra*), le *Che-ta-ching-lun* (le *Mahâyâna sampârigraha çâstra*), en un jour et une nuit, ils achevaient

[1] Par exemple de l'apparition de l'ombre du *Bouddha*, liv. II, p. 81.

[2] Allusion au passage où *Hiouen-thsang* répond aux questions de *Çîlâditya* sur le prince de *Thsin*. liv V, p. 239.

d'ordinaire l'exposition de ces quatre Traités célèbres. Le roi, avec une multitude de religieux et de laïques, embrassa les principes de ces docteurs dont les disciples se multipliaient de jour en jour.

Ces conférences durèrent de sept à huit mois, au bout desquels le messager revint. Le roi de *Kao-tch'ang* avait daigné lui répondre et avait envoyé, au-devant de lui, un de ses officiers chargé d'une lettre pleine de bienveillance, qui était ainsi conçue : « Quand j'ai appris que le Maître de la loi, qui était allé chercher la doctrine dans les contrées étrangères, avait heureusement effectué son retour, j'en ai éprouvé une joie inexprimable. Je le prie de venir promptement me voir. Je permettrai aux religieux de ce royaume qui entendent la langue sacrée de l'Inde, et qui sont versés dans l'explication des livres, de venir lui offrir leurs hommages. J'ai déjà adressé plusieurs décrets à *Yu-thien* (*Khotan*) et autres lieux, pour que les princes des divers royaumes lui fournissent une escorte et ne le laissent manquer ni de domestiques ni de chars. J'ai ordonné aux magistrats de *Tun-hoang* (*Cha-tchcou*) d'aller au-devant de lui dans le désert de sables mouvants, et j'ai recommandé au prince de *Chen-chen* d'aller, à *Tsiu-mo*, à sa rencontre. »

A peine le Maître de la loi eut-il reçu ce décret, qu'il fit ses préparatifs de départ. Le roi de *Yu-thien* (*Khotan*) lui donna une grande quantité de vivres et de provisions.

Après avoir quitté la capitale et avoir fait trois cents li, il rencontra, à l'est, la ville de *Pi-mo* (*Bhîma?*). Dans

cette ville, on voit une statue du *Bouddha* représenté debout; elle est haute de trente pieds et se distingue à la fois par la beauté des formes et par une attitude grave et sévère. Elle opère, en faveur de ceux qui invoquent le *Bouddha,* une multitude de miracles. Si un homme est malade, et que, suivant l'endroit où il souffre, on colle une feuille d'or sur la statue, il obtient une guérison immédiate. Les vœux et les demandes qu'on lui adresse sont presque toujours couronnés de succès.

La tradition rapporte que cette statue fut exécutée jadis par le roi de *Oudjdjayana* (*Oudjein*), lorsque le *Bouddha* se trouvait dans le royaume de *Kiao-chang-mi* (*Kâuçâmbî*). Après le *Nirvâṇa* du *Bouddha,* elle s'éloigna rapidement (d'*Oudjdjayana*), et se transporta au nord de ce royaume (*Khotan*), dans la ville de *'O-lao-lo-kia;* ensuite elle s'enfuit de nouveau et arriva en cet endroit (dans la ville de *Pi-mo* — *Bhîma?*).

La tradition dit encore que, après l'extinction de la loi de *Çâkya* (du *Bouddha*), la statue entrera dans le palais des dragons.

En quittant la ville de *Pi-mo* (*Bhîma?*), du côté de l'est, le Maître de la loi entra dans un désert de sables et de pierres. Après avoir fait deux cents li, il arriva à la ville de *Ni-jang.*

Au sortir de cette ville, il entra, à l'est, dans une immense plaine de sables mouvants que le vent faisait voler en tourbillons. On n'y voyait ni eaux ni pâturages et l'on était exposé à mille périls de la part des démons. Lorsqu'on regardait dans le lointain, on n'apercevait

nulle part ni routes, ni sentiers, et les voyageurs, allant ou venant, n'avaient pour se guider d'autres indices que des amas d'ossements d'hommes et d'animaux. Nous avons dit, au commencement de cet ouvrage, combien ce pays était sauvage et impraticable.

Après avoir fait encore quatre cents li, il arriva à l'ancien royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhara*); il fit encore six cents li, et arriva à l'ancien royaume de *Tche-mo-t'o-na* (*Tchamadhana?*), qui était un pays du royaume de *Tsie-mo.*

De là, tournant au nord-est, il fit environ mille li, et arriva à l'ancien royaume de *Na-fo-po* (*Navapa?*), appartenant au pays de *Leou-lan.*

De là, après divers détours, il arriva aux frontières de la Chine. Alors, ayant obtenu des chars, il renvoya les messagers de *Yu-thien* (*Khotan*) avec leurs chameaux et leurs chevaux. L'empereur ayant rendu un décret pour qu'on les récompensât de leurs services, ils partirent sans vouloir rien accepter.

En arrivant à *Cha-tcheou,* il adressa une lettre à l'empereur, qui résidait alors à *Lo-yang.* Quand cette lettre fut arrivée, ce prince apprit alors que le Maître de la loi approchait à petites journées. Il adressa un décret à *Fang-hiouen-ling,* du titre de *Tso-po-che* (ministre de la gauche) et comte du royaume de Liang, qu'il avait laissé pour gouverner la capitale de l'ouest (*Si-'an-fou*), et le chargea d'ordonner aux magistrats d'aller au-devant du voyageur.

Le Maitre de la loi, ayant appris que l'empereur dé-

sirait l'interroger sur son voyage, qu'il avait été assez coupable pour exécuter (sans ordre spécial), dans des contrées lointaines, craignit de montrer de la lenteur et de ne pas arriver à temps. Alors il s'avança à marches forcées, et arriva promptement sur le canal impérial.

Les magistrats, qui ignoraient le cérémonial des réceptions, n'eurent pas le temps de faire les préparatifs convenables. Mais le bruit de son arrivée se propagea avec la vitesse de l'éclair et les rues se remplirent bientôt d'une multitude immense, avide de le contempler et de lui offrir ses hommages. Quand il fut débarqué, il essaya en vain de percer la foule et se décida à passer la nuit sur le grand canal.

LIVRE SIXIÈME.

Ce livre commence à la première lune du printemps de la dix-neuvième année (de la période *Tching-kouan*, 645 de J. C.), au moment où *Hiouen-thsang* fait son entrée dans la capitale de l'ouest (*Si-'an-fou*); il finit à l'été de la vingt-deuxième année (648), à la sixième lune, lorsqu'il remercie l'empereur d'avoir écrit une préface pour l'édition des livres sacrés qu'il venait de traduire

Dans la première lune du printemps de la dix-neuvième année de la période *Tching-kouan* (645), ***Fang-youen-ling***, ministre de la gauche, comte du royaume de *Liang* et autres, ayant appris que le Maître de la loi arrivait avec une collection de livres sacrés et de statues, envoyèrent le général *Mo-tchin-chi*, du titre de ***Yeou-wou-heou***, *Li-cho-tchin*, commandant de la cavalerie de l'arrondissement de *Yong-tcheou*, et ***Li-kien-yeou***, préfet du district de *Tchang-'an*, avec ordre d'aller au-devant de lui, de le conduire depuis le grand canal jusqu'à la

[1] Les livres VI à X ne contiennent que le récit des faits personnels à *Hiouen-thsang*, qui se sont passés depuis son retour de l'Inde jusqu'à sa mort, et, quoiqu'ils offrent une foule de détails aussi curieux qu'importants, ils sont remplis de rapports, de requêtes et de lettres dont la traduction n'ajouterait rien aux connaissances du lecteur.

Nous avons pensé, en conséquence, qu'il suffisait d'en donner un résumé; mais, tout en abrégeant cette seconde partie, nous avons eu soin de ne rien retrancher de ce qui pouvait mettre en relief l'illustre voyageur et faire apprécier ses travaux littéraires et son prodigieux dévouement.

capitale et de l'installer dans l'hôtel des ambassadeurs appelé *Tou-ting-i.* Ils étaient accompagnés d'une multitude immense.

Ce jour-là, les magistrats adressèrent aux religieux de tous les couvents l'ordre de préparer des tapisseries, des chaises à porteurs, des fleurs, des bannières, etc., et d'accompagner les livres sacrés et les statues dans le couvent *Hong-fo-sse* (*du grand bonheur*). Tous les religieux furent transportés de joie et firent à l'envi de pompeux préparatifs. Le lendemain, ils se réunirent en foule au sud de la rue *Tchou-tsio-kiaï* (*de l'oiseau rouge*). Ils formaient ensemble plusieurs centaines de groupes rangés avec ordre et symétrie. On déposa immédiatement (dans le même couvent) les objets que le Maître de la loi avait rapportés des contrées de l'ouest; savoir :

1° Cent cinquante grains de *che-li* (*çarîras*) « reliques » provenant de la chair de *Jou-laï* (du *Tathâgata*);

2° Une statue d'or du *Bouddha* dont l'ombre est restée dans la *Grotte des dragons*, sur la montagne *Ts'ien-tch'ing-kh'io-chan* (*Prâgbouddhagiri*) du royaume de *Mo-kie-t'o* (*Magadha*), avec un piédestal de matière transparente, haute de trois pieds trois pouces, et semblable à la statue du *Bouddha* qu'on voit dans le royaume de *Po-lo-ni-sse* (*Varâṇaçî—Bénarès*) et qui le représente *tournant* pour la première fois la *roue de la Loi* (c'est-à-dire prêchant) dans le *Parc des cerfs* (*Mrĭgadava*);

3° Une statue du *Bouddha*, sculptée en bois de sandal, avec un piédestal de matière transparente, haute de trois pieds cinq pouces, et semblable à celle que, dans

un élan d'affection pour *Jou-laï* (le *Tathâgata*), *Tchou-'aï-ouang* (*Oudayana râdjâ*), roi de *Kiao-chang-mi* (*Kâuçâmbî*), avait fait exécuter, d'après nature[1], en bois de sandal;

4° Une statue en bois de sandal, avec un piédestal de matière transparente, haute de deux pieds neuf pouces, semblable à celle du royaume de *Kie-pi-tha* (*Kapitha*), qui représente *Jou-laï* (le *Tathâgata*) au moment où il descend du palais des *Dêvas* à l'aide d'un escalier précieux;

5° Une statue d'argent du *Bouddha*, avec un piédestal transparent, haute de quatre pieds, semblable à celle qui le représente expliquant *La fleur de la Loi* (le *Saddharma pouṇḍarîka*) et autres livres sacrés, sur le *Pic du Vautour* (*Gridhrakoûṭa*), dans le royaume de *Mo-kie-t'o* (*Magadha*);

6° Une statue d'or du *Bouddha*, avec un piédestal de matière transparente, haute de trois pieds cinq pouces, semblable à son ombre qu'il a laissée dans le royaume de *Na-kie-lo-ho* (*Nâgarahâra*) et qui le représente domptant un dragon venimeux;

7° Une statue du *Bouddha* sculptée en bois de sandal, avec un piédestal de matière transparente, haute d'un pied trois pouces, semblable à celle du royaume de *Feï-*

[1] Suivant une légende que rapporte le *Si-yu-ki* (liv. XV, fol. 16), ce roi avait prié *Moudgalapouttra* d'employer sa puissance surnaturelle pour faire monter un sculpteur en bois au palais des *Dêvas*, afin qu'il vît lui-même la figure divine du *Tathâgata* et la représentât ensuite d'une manière exacte.

che-li (*Vâiçâli*) qui le représente faisant le tour de la ville pour convertir les hommes, etc.

On déposa aussi (dans le *Couvent du grand bonheur*) les livres que le Maître de la loi s'était procurés dans les contrées de l'ouest; savoir :

1° Les livres sacrés (*Soûtras*) du *grand Véhicule* — 124 ouvrages;

2° *Ta-ching-lun-i-yen* (c'est-à-dire un mot sur les traités du *grand Véhicule*) — 90 exemplaires;

3° Livres sacrés, Mémoires sur la discipline et Traités philosophiques de l'école *Chang-tso-pou* (des *Sarvâstivâdas*) — 15 ouvrages;

4° Livres sacrés, Mémoires sur la discipline et Traités philosophiques de l'école *San-mi-ti-pou* (des *Sammitîyas*) — 15 ouvrages;

5° Livres sacrés, Mémoires sur la discipline et Traités philosophiques de l'école *Mi-cha-say-pou* (des *Mahîçâçakas*) — 22 ouvrages;

6° Livres sacrés, Mémoires sur la discipline et Traités philosophiques de l'école *Kia-che-pi-ye-pou* (des *Kâçyapîyas*) — 17 ouvrages;

7° Livres sacrés, Mémoires sur la discipline et Traités philosophiques de l'école *Fa-mi-pou* (des *Dharmagouptas*) — 42 ouvrages;

8° Livres sacrés, Mémoires sur la discipline et Traités philosophiques de l'école *Choue-i-tsie-yeou-pou* (des *Sarvâstivâdas*) — 67 ouvrages;

9° Le Traité *In-ming-lun* (*Hêtouvidyâ çâstra*) — 36 exemplaires;

10° Le Traité *Ching-ming-lun* (*Çabdavidyâ çâstra*) — 13 exemplaires.

Cette collection, composée de 520 fascicules et formant 657 ouvrages, fut apportée par 22 chevaux.

Ce jour-là, les magistrats firent distribuer dans tous les couvents un décret ordonnant aux religieux de se réunir le vingt-huitième jour de la lune, avec des tapis précieux, des étendards et des bannières, dans la rue *Tchou-tsio-kiaï* « la rue de l'oiseau rouge, » pour aller au-devant des livres et des statues nouvellement arrivés, qu'on devait déposer dans le couvent *Hong-fo-sse* (le *Couvent du grand bonheur*).

Alors tous les hommes, redoublant d'ardeur et de zèle, firent des préparatifs magnifiques où ils déployèrent un luxe et un éclat extraordinaires. Ils sortirent de chaque couvent avec des bannières, des tapis, des dais, des tables précieuses et de riches palanquins, qu'ils disposèrent dans un ordre régulier. Les religieux et les religieuses marchaient après eux en habits de cérémonie. En tête du cortége, on faisait entendre des chants religieux; des porteurs de cassolettes remplies de parfums fermaient la marche. Bientôt la procession arriva dans la rue *Tchou-tsio-kiaï* (*de l'oiseau rouge*).

Les livres et les statues étaient répartis çà et là au milieu du cortége qui s'avançait d'un pas calme et majestueux. On entendait résonner les ceintures chargées de pierres précieuses et l'on voyait une quantité de fleurs d'or qui répandaient un éclat éblouissant. Les religieux, qui marchaient en tête ou formaient l'escorte, célébraient

par des chants cet événement extraordinaire, et une foule de laïques, oubliant les attraits du siècle et se dégageant de ses liens, partageaient leur joie et leur admiration. La procession, commençant à la rue *Tchou-tsio-kiaï* « la rue de l'oiseau rouge, » ne finissait qu'à la porte du couvent *Hong-fo-sse* (*du grand bonheur*), et occupait ainsi un espace de plusieurs dizaines de *li* (plusieurs lieues). Les habitants de la capitale, les lettrés, les magistrats du dedans (c'est-à-dire du palais) et du dehors, étaient rangés sur les deux côtés de la route, et se tenaient debout dans une attitude qui respirait à la fois l'amour et l'admiration. Les hommes et les chevaux formaient une masse compacte d'une étendue immense. Les magistrats préposés à la cérémonie, craignant qu'un grand nombre de personnes ne fussent écrasées dans la foule, ordonnèrent à tout le monde de rester en place, de brûler des parfums et de répandre des fleurs. Sur toute la ligne du cortége, on voyait flotter un nuage odorant et l'on entendait d'un bout à l'autre les sons cadencés des chants religieux. Ce jour-là, toute la multitude vit, en même temps, des nuages de cinq couleurs qui brillaient au soleil et se déroulaient en nappes étincelantes, sur une étendue de plusieurs li, au-dessus des livres et des statues, et semblaient tantôt les précéder, tantôt les accompagner. Quand on fut arrivé au couvent, ils s'évanouirent en un clin d'œil. Au jour *Jin-chin*, l'empereur reçut le Maître de la loi dans son palais de *Lo-yang*.

Au jour *I-haï* de la seconde lune (du printemps de l'année 645), le Maître de la la loi alla présenter ses

hommages à l'empereur, dans le palais du Phénix, où il reçut l'accueil le plus affectueux.

L'empereur ayant demandé à *Hiouen-thsang* pourquoi il était parti autrefois sans l'avoir averti, il répondit qu'à cette époque il avait adressé plusieurs placets pour obtenir la permission de voyager au loin; mais que n'ayant point reçu, sans doute à cause de l'obscurité de son nom, l'autorisation dont il avait besoin et ne pouvant d'ailleurs contenir l'élan de son zèle passionné pour la religion du *Bouddha*, il était parti en secret et de son propre mouvement.

L'empereur, loin de lui adresser des reproches, le félicita d'avoir exposé sa vie pour le salut et le bonheur de tous les hommes, et lui témoigna son étonnement de ce que, malgré les obstacles que lui opposaient les montagnes et les rivières, la distance des lieux et la différence des mœurs, il eut pu parvenir heureusement au but de son voyage.

Hiouen-thsang répondit [1] que celui qui est secondé par un vent favorable arrive en un instant au *lac du ciel*, et que, lorsqu'on est monté sur un bateau traîné par des dragons, on traverse sans difficulté les flots impétueux du *Kiang*. Il ajouta : « Depuis que Votre Majesté *tient le talisman du ciel* (c'est-à-dire occupe le trône), elle a pacifié les quatre mers (l'empire); sa vertu embrasse les neuf contrées [2], son humanité s'est étendue

[1] *Hiouen-thsang* emploie deux comparaisons empruntées à la mythologie chinoise.

[2] C'est-à-dire les neuf parties de la Chine

jusqu'aux huit régions, ses instructions pures ont rafraîchi, comme un vent salutaire, les pays au sud du *disque brûlant* (du soleil), et sa puissance imposante a ému les plages situées au delà des monts *Tsong-ling*. C'est pourquoi, lorsque les princes et les chefs des tribus barbares aperçoivent un oiseau qui arrive de l'orient porté sur les ailes des nuages, ils s'imaginent qu'il est parti de votre noble royaume; et aussitôt, prenant une attitude grave, ils le saluent avec respect. A plus forte raison, *Hiouen-thsang*, qui a eu le bonheur de recevoir lui-même vos instructions bienfaisantes, et que protégeait d'ailleurs la puissance du ciel (la puissance de Votre Majesté), pouvait-il aller et venir sans difficulté. »

L'empereur répondit qu'il n'osait accepter un tel éloge et s'attribuer le succès de son voyage. Il l'interrogea alors, en détail, sur les faits qu'il avait recueillis; sur les climats, les productions, les mœurs des contrées situées au sud des montagnes neigeuses et renfermées dans les frontières de l'Inde, les anciens monuments des *huit rois* et les vestiges sacrés des quatre *Bouddhas* passés. « Ce sont, ajouta-t-il, des choses que le comte de *Po-wang* (le général *Tchang-tsien*), et les historiens *Pan* (*Pan-kou*) et *Ma* (*Sse-ma-thsien*) n'ont pas été en état de rapporter. »

Comme le Maître de la loi avait voyagé dans ces contrées, qu'il avait observé les divisions territoriales, et l'état des villes, et qu'avec le secours des oreilles et des yeux, il avait enrichi sa mémoire sans rien omettre d'utile, il put répondre avec autant de clarté que de méthode à toutes les questions de l'empereur.

L'empereur fut ravi de joie. Après avoir loué les talents littéraires de *Hiouen-thsang*, la rare élégance de son élocution, l'énergie et l'élévation de son caractère, et l'avoir mis au-dessus de plusieurs religieux célèbres, tels que *Chi-tao-'an* et *Siu-'an*, il l'invita à composer une histoire de son voyage [1] et à faire connaître ainsi les mœurs des royaumes lointains du *Bouddha*, les monuments sacrés et l'enseignement de la *Loi*.

L'empereur, frappé de la haute capacité du Maître de la loi, voulut lui confier les fonctions de ministre et l'exhorta à quitter la vie religieuse pour le seconder dans la direction des affaires du monde.

Hiouen-thsang s'y refusa, en alléguant qu'entré dès son enfance par *la porte noire* (c'est-à-dire dans un couvent), et ayant embrassé avec ardeur la loi du *Bouddha*, il en avait étudié les principes mystérieux, et n'avait jamais entendu parler de la doctrine de Confucius, qui est l'âme de l'administration. S'il les abandonnait pour suivre les idées du siècle, il ressemblerait, dit-il, à un navire marchant à pleines voiles, qui quitterait les eaux de la mer pour voguer sur la terre ferme. Non-seulement il n'y réussirait pas, mais il ne pourrait manquer de se briser et de périr. Il exprime le vœu de finir ses jours en religion, pour remercier le prince de ses bienfaits.

L'empereur n'insiste plus; mais il le prie de l'accompagner, avec son armée, dans une expédition lointaine,

[1] Cet ouvrage est le *Ta-thang-si-yu-ki* ou *Mémoires sur les royaumes de l'ouest*, composés sous la grande dynastie des *Thang*, 3 vol. in-8°

qui a pour but de châtier quelques rebelles de l'est de la Chine.

Hiouen-thsang ne doute point que l'empereur n'obtienne un triomphe éclatant, comparable aux victoires célèbres remportées à *Mou-ye* et à *Kouen-yang*; mais il est convaincu qu'il ne pourrait contribuer en rien au succès de ses armes, et qu'il serait même pour lui une cause de dépenses et d'embarras. Il ajoute que ses principes, basés sur la bienveillance et l'affection pour les hommes, ne lui permettent point d'assister à des combats et à des scènes de carnage.

Hiouen-thsang, voyant que l'empereur cessait de le presser, lui rappelle qu'on n'a pas encore traduit un mot des six cents ouvrages en langue de *Fan* (de *Fan-lan-mo* — *Brahmâ*) qu'il avait rapportés des contrées occidentales. Il sait que tout près, au sud du mont *Song-chan* et au nord du mont *Chao-chi-chan*, s'élève le *Couvent du petit bois* (*Chao-lin-sse*), éloigné du bruit des marchés et des villages, où l'on trouve des grottes silencieuses et des fontaines limpides. Ce couvent fut bâti par l'empereur *Hiao-wen-ti*, de la dynastie des seconds Weï (471-477 après J. C.). Ce fut dans cette retraite que le religieux indien *Pou-ti-lieou-tchi* (*Bôdhiroutchi*) se livra à la traduction des livres sacrés.

Hiouen-thsang prie l'empereur de l'autoriser, par un décret, à se rendre dans ce couvent, pour s'y livrer à la traduction des livres saints; mais le prince lui propose de s'établir plutôt dans le *Couvent du grand bonheur* (*Hong-fo-sse*), qu'il a fait construire dans la

capitale de l'ouest, et lui promet de lui fournir tout ce dont il aura besoin.

A la troisième lune (d'été), au jour *I-sse*, le Maître de la loi n'est pas plutôt arrivé à *Tchang-'an*, qu'il va s'établir dans le couvent *Hong-fo-sse*.

Avant de commencer à traduire, il rédige un mémoire adressé à l'empereur, où il lui fait connaître en détail le nombre des personnes dont il aura besoin pour revoir les traductions et en polir le style, copier les textes sous sa dictée et les mettre au net; puis il le dépose entre les mains de *Fang-hiouen-ling*, directeur des travaux publics et comte du royaume de *Liang*, que l'empereur avait laissé pour gouverner la capitale de l'ouest. Celui-ci charge un magistrat compétent d'écrire, à cette occasion, un placet, et envoie un officier à *Ting-tcheou* pour le présenter à l'empereur. Un décret impérial, rendu immédiatement ordonne de lui fournir tout ce qu'il demande.

Dans l'été, au jour *Meou-siu* de la sixième lune, douze religieux, versés dans l'explication des livres sacrés et des traités du *grand* et du *petit Véhicule*, et qui jouissaient de la plus haute réputation, arrivèrent à la capitale (de l'ouest), et se rendirent auprès d'*Hiouen-thsang*. Voici leurs noms :

Ling-jun et *Wen-pi*, du couvent *Hong-fo-sse*; — *Hoei-kouei*, du couvent des *Arhân* (*Lo-han-sse*); — *Ming-yen*, du couvent *Chi-tsi*; — *Fa-tsiang*, du couvent *P'ao-tchang*; — *Pou-hien*, du couvent *Tseng-fa-sse*; — *Chin-fang*, du couvent *Fa-haï-sse*; — *Tao-chin*, du couvent

Fa-kiang, de l'arrondissement de *Khouo-tcheou;* — *Hiouen-tchong*, du couvent *Yen-khio-sse*, de *Pien-tcheou;* — *Chin-taï*, du couvent *Pou-khieou-sse*, de l'arrondissement de *Pou-tcheou;* — *King-ming*, du couvent *Tchin-yu-sse*, de l'arrondissement de *Mien-tcheou.* — *Tao-in*, du couvent *To-p'ao-sse*, de l'arrondissement de *I-tcheou*, etc.

Il arriva en outre neuf religieux d'un mérite distingué, pour retoucher et polir les textes traduits. C'étaient : — *Si-hiouen*, du couvent *Pou-khieou-sse*, de la capitale; — *Min-jouï*, du couvent *Hong-fo-sse;* — *Pien-ki*, du couvent *Hoei-tchang-sse;* — *Tao-siouen*, du couvent *Fong-te-sse*, du mont *Tchong-nan-chan;* — *Tsing-maï*, du couvent *Fou-tsiu-sse*, de *Kien-tcheou;* — *Hing-yeou*, du couvent *Pou-khieou-sse*, de *Pou-tcheou;* — *Tao-tcho*, du couvent *Tsi-yen-sse;* — *Hoeï-li*[1], du couvent *Tchao-jin-sse*, de *Yeou-tcheou;* — *Hiouen-tse*, du couvent *Thien-kong-sse*, de *Lo-tcheou*, etc.

Il vit arriver encore un religieux très-versé dans l'étude des caractères, savoir : le Samanéen *Hiouen-ing;* puis un autre religieux habile dans la révision des locutions indiennes et des textes indiens; son nom était le Samanéen *Hiouen-mou*, du couvent *Ta-hing-chen-sse*, de la capitale.

Enfin il reçut, en même temps, les autres religieux qu'il avait demandés, tant pour copier sous sa dictée, que pour mettre les textes au net.

Au jour *Ting-mao*, le Maître de la loi prit des ma-

[1] C'est l'auteur de la première rédaction du présent ouvrage.

nuscrits sur feuilles de *Tala*, en expliqua le texte indien et commença à traduire : 1° le *Pou-sa-thsang-king* (*Bôdhisattva piṭaka soûtra*); 2° le *Fo-ti-king* (*Bouddha bhoûmi soûtra*); 3° *Lou-men-t'o-lo-ni* (*Chaṭmoukhî dhâraṇî*); 4° *Hien-yang-ching-kiao-lun*[1]. Il acheva en un seul jour le livre *Lou-men-king* (*Chaṭmoukhî dhâraṇî*); mais le *Fo-ti-king* (*Bouddha bhoûmi soûtra*) ne fut terminé qu'au jour *Sin-i*. Le livre du recueil des *Pou-sa* (*Bôdhisattva piṭaka soûtra*) et le traité *Hien-yang-ching-kiao-lun* furent finis dans les derniers jours de l'année.

Dans la vingt-deuxième année (de la période *Tching-kouan* — en 648), au jour *Kia-tseu* du premier mois de printemps, il traduisit en outre le *Ta-ching-'o-pi-ta-mo-tsa-tsi-lun* (*Mahâyânâbhidharma sañgîti çâstra*); il le termina dans le deuxième mois. Il traduisit encore le *Yu-kia-sse-ti lun* (*Yôgâtchâryya bhoûmi çâstra*).

En automne, au jour *Sin-i* de la septième lune, le Maître de la loi présente les *Soûtras* (livres sacrés) et les *Çâstras* (traités philosophiques), dont il venait d'achever la traduction.

Hiouen-thsang adresse à l'empereur un placet dans lequel il mentionne les cinq traductions ci-dessus, formant ensemble cinquante-huit livres, savoir : 1° le livre sacré du Recueil des grands *Bôdhisattvas*, deux livres; 2° le texte sacré des provinces du *Bouddha*, un livre; 3° les Invocations des six portes, un livre; 4° le Traité pour mettre en lumière la sainte doctrine, vingt livres; 5° la collection des Traités divers du *grand Véhicule* sur

[1] Le Traité pour mettre en lumière la sainte doctrine

l'*Abhidharma*, seize livres. Il annonce qu'il les a réunis en huit enveloppes, et qu'il vient respectueusement au palais pour les lui offrir. Il prie l'empereur de « daigner abaisser son pinceau divin, et écrire, à la louange du *Bouddha*, une préface dont les idées sublimes brilleront comme le soleil et la lune, dont l'écriture, précieuse comme l'argent et le jade, durera autant que le ciel et la terre, et deviendra, pour les générations futures, un objet d'admiration inépuisable. »

Il termine en disant que *les Mémoires sur les contrées de l'ouest* (*Si-yu-ki*), que l'empereur lui avait ordonné de rédiger le jour où il le reçut dans le palais de *Lo-yang*, viennent d'être complétement achevés.

Dans cet ouvrage, où il traite de cent vingt-huit royaumes qu'il a visités lui-même ou dont il a entendu parler, il raconte des choses inconnues avant lui. Quoiqu'il n'ait pu parvenir jusqu'aux limites du grand *Chiliocosme*, cependant il a raconté d'une manière exacte tous les faits relatifs aux pays situés au delà des monts *Tsong-ling*. N'osant point « *ciseler* et *fleurir* » ses récits (c'est-à-dire y ajouter des ornements recherchés), il les a rédigés respectueusement, d'un style simple et vrai, et, après les avoir distribués en douze livres, il leur a donné le titre de *Ta-thang-si-yu-ki* « Mémoires sur les contrées de l'ouest, (composés) sous la grande dynastie des *Thang*. » Il se plaint du peu d'étendue de ses connaissances et de l'inhabileté de son pinceau, et exprime la crainte que son ouvrage ne soit indigne de soutenir les regards de l'empereur.

Au jour *Keng-chīn*[1], l'empereur lui répond lui-même, fait l'éloge du livre et de l'auteur, et s'excuse d'écrire la préface demandée.

Au jour *Ting-yeou*, le Maître de la loi présente de nouveau un placet à l'empereur, pour qu'il daigne orner d'une introduction, « tombée de son pinceau divin », les cinq traductions qu'il vient d'achever.

Au jour *Keng-chín*, l'empereur adresse au Maître de la loi un décret qui lui ordonne de se rendre dans son palais. Pendant qu'il est en route, il reçoit plusieurs messagers qui l'invitent à marcher à petites journées, pour éviter la fatigue.

A son arrivée dans le palais de *Lo-yang*, l'empereur lui fait le plus gracieux accueil, et, après quelques instants d'entretien, il le presse de nouveau de quitter le manteau jaune de *Siu-pou-ti* (*Soubhôuti*) et le vêtement uni de *Weï-mo-kie* (*Vimalakîrtti*)[2], pour entrer dans les affaires, l'assister de ses conseils et siéger parmi ses ministres.

Hiouen-thsang, à l'aide de cinq arguments tirés de l'histoire ancienne et contemporaine, s'efforce de prouver à l'empereur qu'il n'a pas besoin du secours d'autres hommes, et surtout du sien. Il exprime le vœu de rester dans la vie religieuse, pour continuer à propager la doctrine que le *Bouddha* a léguée au monde, et supplie l'empereur de l'y laisser finir en paix ses jours.

[1] J'ai marqué la prononciation de *chin* (l. 1 et 8) pour montrer que *Keng-chīn* et *Keng-chín* sont deux jours différents.

[2] C'est-à-dire il l'invite à quitter la vie religieuse

L'empereur y consent et lui promet même de l'aider de tout son pouvoir à atteindre un si noble but. Il écrit enfin la préface tant désirée, contenant sept cent quatre-vingt-un caractères.

[L'auteur rapporte en entier ce morceau d'éloquence impériale, écrit d'un style ambitieux, rempli de métaphores brillantes et d'allusions recherchées. Cette préface contient à la fois un éloge pompeux de la doctrine bouddhique et du dévouement héroïque du voyageur; mais elle n'ajoute aucun fait nouveau, aucune observation de quelque intérêt pour l'histoire ou la géographie de l'Inde.]

Le sixième livre se termine par la réponse que *Hiouen-thsang* adresse à l'empereur pour le remercier de sa préface, et par un billet de quelques lignes, dans lequel l'empereur, s'exprimant toujours avec une modestie exagérée, dit qu'il est confus de son style vulgaire, et craint d'avoir *déshonoré les feuillets d'or du voyageur, en semant du gravier et des débris de tuiles dans la forêt des perles* (c'est-à-dire en joignant à ses traductions précieuses une introduction d'un style commun et négligé). En recevant sa lettre, ajoute-t-il, et en lisant les éloges magnifiques dont elle est remplie, « il est rentré en lui-même et a senti la rougeur lui monter au front, parce qu'il reconnaît qu'il n'a rien fait pour mériter des louanges aussi pompeuses; il avoue avec un amer regret que les expressions lui manquent pour l'en remercier dignement. »

LIVRE SEPTIÈME.

Ce livre commence à la sixième lune de la vingt-deuxième année de la période *Tching-kouan* (648), en été, lorsque le prince royal compose un mémoire intitulé *Chou-ching-ki*[1]; il finit au deuxième mois du printemps de la cinquième année de la période *Yong-hoeï* (654), lorsque le Maître de la loi adresse une réponse à *Fa-tch'ang*

RÉSUMÉ

Dans le sixième mois de la vingt-deuxième année de la période *Tching-kouan* (648), le prince royal, étant dans le palais du printemps, reçut et examina les textes sacrés nouvellement traduits. A cette occasion, il composa une introduction où il en loue le style élevé, et l'importance morale, et la termine par un éloge pompeux de *Hiouen-thsang*.

Le Maître de la loi lui adresse une lettre de remercîments, bientôt suivie d'une réponse dans laquelle le prince royal parle avec une modestie excessive de son inhabileté dans l'art d'écrire, et de son peu d'instruction et d'intelligence qui l'empêchent de bien comprendre et apprécier les textes sacrés. Il ajoute qu'il a été pénétré de confusion en voyant les compliments flatteurs que lui a adressés le Maître de la loi.

Lorsque les deux préfaces[2] eurent été publiées, *Youen-ting*, supérieur du couvent *Hong-fo-sse*, et les religieux de la capitale prièrent l'empereur de les faire

[1] Mémoire relatif à l'histoire du *Bouddha*.

[2] La préface de l'empereur et celle du prince royal

graver sur des tables de métal et de pierre, et de les déposer dans le couvent. L'empereur y consentit.

Au jour *Keng-chin*, le prince royal, ayant perdu sa mère (l'impératrice *Wen-te-ching-hoang-heou*), fit construire en son honneur, au sud du palais impérial, un couvent vaste et magnifique, où l'on comptait dix cours et dix-huit cent quatre-vingt-dix cellules, pourvues de tous les meubles et ustensiles nécessaires.

L'empereur (*Thien-wou-ching-hoang-ti*), après avoir lu le *Pou-sa-thsang-king* (*Bôdhisattva piṭaka soûtra*), en fit l'éloge, et ordonna que, dans le palais du printemps, on composât une préface pour cet ouvrage. Notre auteur (*Yen-tsong*) cite en entier cette préface, qui se compose de cinq cent soixante-dix-huit mots.

L'empereur donne à *Hiouen-thsang* un vêtement religieux et un instrument tranchant, pour couper les cheveux de ceux qui veulent entrer en religion.

Le Maître de la loi lui adresse une lettre de remercîments.

L'empereur lui demande ce qu'il y a de plus avantageux pour acquérir des mérites.

Hiouen-thsang répond que c'est d'ordonner des religieux qui puissent propager l'enseignement de la *Loi*.

L'empereur reçoit cet avis avec joie, et, au jour *I-mao* de la neuvième lune, il rend un décret pour que, dans chaque couvent des divers arrondissements, on ordonne cinq religieux, et cinquante dans le *Couvent du grand bonheur* (*Hong-fo-sse*). Comme il y avait alors, dans tout l'empire, trois mille sept cent seize couvents,

on ordonna environ dix-huit mille cinq cents[1] religieux et religieuses. Avant cette époque, la plupart des couvents et des temples avaient été saccagés dans les dernières années de la dynastie des *Souï*, et les religieux avaient été presque tous exterminés. Cette immense ordination les rétablit sur un pied florissant.

L'empereur demande à *Hiouen-thsang* si le célèbre ouvrage *Kin-kang-pan-jo-po-lo-mi-to-king*, qu'on a traduit dans les siècles précédents, est complet ou non sous le double rapport du texte et du sens.

Il répond que si l'on examine l'ancienne traduction, on y remarque quelques omissions. En effet, le titre indien signifie : « Le livre de l'Intelligence transcendante, qui peut couper le diamant » (*Neng-touan-kin-kang-pan-jo-po-lo-mi-to-king* — *Vadjra tchhêdika pradjñâ pâramitâ soûtra*), tandis que l'ancienne édition porte : *Kin-kang-pan-jo* etc. On a omis ainsi les deux premiers mots *neng-touan* (qui peut couper). Dans le texte qui suit, sur trois questions, on en a omis une, ainsi qu'un *gâthâ* (vers) sur deux, et trois comparaisons (*avadânas*) sur neuf, etc.

On remarque des fautes du même genre dans le nom de royaume *Che-weï* (au lieu de *Chi-lo-fa-si-ti* — *Çrâvasti*), transcrit par le Maître *Chi* (*Koumâradjîva*); le mot *Po-kia-po* (*Bhagavat*), lu par *Lieou-tchi*[2] (*Bôdhiroutchi*), est un peu moins incorrect.

[1] Le nombre exact serait dix-huit mille cinq cent quatre-vingts, et, en y comprenant les cinquante religieux du couvent *Hong-fo-sse*, dix-huit mille six cent trente.

[2] Religieux de l'Inde du nord, qui vint en Chine dans la deuxième année de l'empereur *Wou-ti* des *Liang* (503 après J. C.)

« Puisque vous possédez les textes indiens, lui dit l'empereur, il faut les soumettre à une nouvelle traduction, afin que les hommes qui les liront n'aient rien à désirer. Or dans les livres sacrés, on estime les principes qu'ils renferment; mais il n'est pas nécessaire d'y ajouter des ornements qui pourraient en altérer le sens. »

L'empereur fut charmé d'apprendre, dans un rapport qui lui fut présenté, que le titre *Neng-touan-kin-kang-pan-jo-po-lo-mi-to-king* (le livre sacré de l'Intelligence transcendante, qui peut couper le diamant), était conforme au texte indien (*Vadjra tchhêdika pradjñâ pâramitâ soûtra*).

En hiver, à la dixième lune, l'empereur revient à la capitale avec le Maître de la loi.

Avant cette époque, l'empereur avait fait construire, à l'ouest de la salle *Tse-weï-tien*, du palais impérial, un bâtiment séparé qu'il avait appelé *Hong-fa-youen* (la cour de la Grande loi).

A son arrivée, *Hiouen-thsang* alla s'y établir. Pendant le jour, il restait près de l'empereur qui aimait à discourir avec lui; le soir, il y retournait pour se livrer à la traduction des livres sacrés. Il retraduisit : 1° le *Che-ta-ching-lun* (*Mahâyâna samparigraha çâstra*), en dix livres, expliqué par *Wou-sing-pou-sa* (*Abhâva bôdhisattva?*); 2° le *Che-ta-ching-lun* (*Mahâyâna samparigraha çâstra*), expliqué par *Chi-thsin* (*Vasoubandhou*), en dix livres; 3° le *Youen-khi-ching-tao-king* (le livre sacré de l'origine de la sainte doctrine), en un livre; 4° le *Pe-fa-ming-men-lun* (*Çata dharma prabhâvatî dvâra çâstra?*), en un livre.

Au jour *Meou-chin*, le prince royal publie un ordre par lequel il annonce que le couvent *Ts'e-'en-sse* (le couvent de la bienfaisance) est terminé depuis quelque temps avec toute la magnificence convenable, mais qu'il n'a pas encore de religieux. C'est pourquoi, en vertu d'un décret impérial, il prescrit d'ordonner trois cents religieux, et invite en outre cinquante personnages renommés par leur vertu, à accepter cette pieuse demeure, et à venir s'y établir pour pratiquer la *Loi*. Il décide que ce nouveau couvent s'appellera *Ta-ts'e-'en-sse* (le couvent de la grande bienfaisance). Il ordonne de construire un autre couvent orné de peintures, de pierres et de métaux précieux, destiné aux interprètes des livres sacrés, et prie le Maître de la loi d'aller s'y fixer pour y poursuivre ses traductions. Il lui donne le nom de *Kang-weï-sse*, et charge le Maître de la loi d'en prendre la direction.

Hiouen-thsang adresse au prince royal une lettre où, alléguant l'état de sa santé et l'insuffisance de son instruction, il le prie de le dispenser d'une charge aussi difficile.

A la douzième lune, au jour *Meou-chin*, l'empereur ordonne au maître de cérémonies *Kiang-wang* et à d'autres grands personnages, de réunir les différents corps de musiciens, de préparer des bannières et des tapis, et de se trouver tous le lendemain matin à la porte *'An-fo-men* (la porte du bonheur paisible), pour aller au-devant des religieux qui devaient entrer dans le couvent *Ta-ts'e-'en-sse* (le couvent de la grande bien-

faisance). Tout le cortége se déploya en bon ordre dans les rues de la ville. On comptait quinze cents chars ornés de dais en brocart et de bannières où étaient peints des poissons et des dragons, et trois cents parasols d'étoffes précieuses. On avait tiré d'avance de l'intérieur (du palais) deux cents images du *Bouddha* brodées ou peintes sur soie, deux statues d'or et d'argent, et cinq cents bannières tissues de soie et de fils d'or, qui étaient conservées précédemment dans le couvent du Grand bonheur (*Hong-fo-sse*). Les livres sacrés, les statues, les reliques, etc. que le Maître de la loi avait apportés des royaumes de l'Ouest, avaient été également extraits du couvent *Hong-fo-sse*. On les avait placés sur des piédestaux que supportaient de nombreux chars qui marchaient au milieu du cortége. Des deux côtés des statues, on voyait s'avancer deux grands chars, sur chacun desquels on avait dressé un mât surmonté d'une riche bannière. Derrière ces bannières, flottait l'image du *divin roi des lions* (*Çâkyasiñha?*) qui ouvrait la marche de cette pompeuse procession. En outre, on avait orné d'une manière magnifique cinquante chars où étaient assis cinquante personnages d'une vertu éminente; ensuite venaient tous les *Çramaṇas* de la capitale, portant des fleurs et chantant des hymnes religieux.

Après eux marchaient tous les magistrats civils et militaires, rangés en bon ordre. Enfin les neuf corps de la musique impériale, se tenant des deux côtés, fermaient la marche. On entendait les sons des clochettes et des tambours, et l'on voyait de riches étendards

qui se déployaient dans les airs et dérobaient l'éclat du soleil. Tous les habitants de la ville, qui étaient accourus en foule, suivaient des yeux cette brillante procession, sans en pouvoir découvrir le commencement ni la fin. Mille soldats du palais oriental formaient une escorte imposante. L'empereur, avec le prince royal et toutes les femmes du harem, était monté au haut d'un pavillon qui dominait la porte *'An-fo-men* (la porte du bonheur paisible), et tenait une cassolette de parfums, suivant d'un œil ravi les mouvements majestueux de cette foule immense, où les hommes se comptaient par dizaines et centaines de mille.

Enfin les livres et les statues arrivèrent à la porte du couvent. On les y déposa au milieu d'un nuage de parfums et au son d'une musique harmonieuse. Enfin on célébra des jeux dans le vestibule du temple, après quoi toute la multitude se retira en silence.

Au jour *Ting-chin*, on se disposa à ordonner des religieux.

Au jour *Sin-weï*, le prince royal sortit avec ses gardes du corps, et alla coucher dans son ancienne demeure. Il ordonna d'envoyer chercher le Maître de la loi et de le ramener dans le palais.

A la quatrième lune de la vingt-troisième année (de la période *Tching-kouan* — 649), en été, l'empereur visita le palais *Souï-weï-kong*, en compagnie du prince royal et du Maître de la loi. Dès qu'il fut arrivé, chaque jour, après avoir vaqué à ses devoirs, il aimait à discourir avec *Hiouen-thsang* sur les principes les plus

profonds de la doctrine, et à raisonner sur l'*Intelligence* (*Bôdhi*). Il l'interrogeait sur *les causes* (les actions) et *les fruits* (les peines et les récompenses), ainsi que sur les antiques monuments destinés à conserver la mémoire des saints hommes des royaumes de l'Ouest. *Hiouen-thsang* lui répondait en citant les textes sacrés. L'empereur l'écoutait avec confiance, et souvent faisait éclater son admiration pour lui.

A l'époque où l'empereur partit de la capitale, bien qu'il fût un peu indisposé, son esprit n'avait rien perdu de sa netteté et de sa vigueur habituelles. Mais au jour *I-sse* de la cinquième lune, il ressentit de légers maux de tête, et retint le Maître de la loi, en l'invitant à coucher dans le palais.

Au jour *Keng-ou*, l'empereur mourut dans le palais *Han-fong-tien*. D'abord cet événement fut tenu caché; la cour revint à la capitale, et l'on s'occupa des préparatifs funèbres. Ce jour-là, le prince royal reçut le pouvoir suprême à côté du palais *Sin-kong*, et, à la fin de l'année, il donna à la première période de son règne le nom de *Yong-hoeï* (650 après J. C.). Tout le peuple pleura l'empereur comme un père.

Le Maître de la loi s'en revint au couvent *Ta-ts'e-'en-sse* (de la grande bienfaisance). Depuis ce moment, il s'appliqua uniquement à la traduction des livres sacrés, sans perdre jamais un seul instant. Chaque matin, il se donnait une nouvelle tâche; et si, dans la journée, quelque affaire l'avait empêché de l'achever, il ne manquait jamais de la continuer la nuit. S'il rencontrait une

difficulté, il quittait son pinceau et déposait le livre; puis, après avoir adoré le *Bouddha* et accompli ses devoirs religieux jusqu'à la troisième veille, il se livrait quelque temps au repos, et, à la cinquième veille, il se relevait, lisait à haute voix le texte indien, et notait successivement, à l'encre rouge, les morceaux qu'il devait traduire au lever du soleil.

Chaque jour, au crépuscule du matin, après avoir pris un repas maigre, il expliquait pendant deux heures (quatre de nos heures) un nouveau livre sacré (*Soûtra*) ou un traité (*Çâstra*). Les religieux, qui étaient accourus des diverses provinces pour écouter ses leçons, venaient constamment le prier de leur expliquer le sens d'un passage et de dissiper leurs doutes. De plus, sachant qu'il était chargé de la direction du couvent, ils venaient maintes fois l'interroger sur leurs devoirs particuliers.

Les disciples de l'intérieur du couvent, au nombre de plus de cent, qui venaient lui demander ses instructions, remplissaient les galeries et les salles voisines de sa chambre. Il répondait à tous avec clarté, sans jamais rien omettre. Malgré la multitude de ses occupations, son âme conservait constamment la même énergie, et rien ne pouvait le troubler ni l'arrêter. Ce n'est pas tout : il discourait encore avec les religieux sur les sages et les saints des royaumes de l'Ouest, sur les systèmes divers de toutes les écoles, et sur les voyages lointains de sa jeunesse et les conférences publiques auxquelles il avait pris part. Il discutait à haute voix et parlait avec chaleur, sans jamais laisser paraître de

relâchement ni de fatigue, tant étaient grandes la force de son corps et la vigueur de son esprit. Souvent des princes et des ministres venaient lui rendre leurs devoirs. Après avoir écouté ses instructions, tous ouvraient leur cœur à la foi; abjurant leur orgueil naturel, ils ne le quittaient point sans lui avoir donné des témoignages d'admiration et de respect.

La deuxième année (651), au jour *Jin-chin* de la première lune du printemps, *Kia-tun-i*, gouverneur d'*Ing-tcheou; Li-tao-yo*, gouverneur de *Pou-tcheou; Thou-tching-lun*, gouverneur de *Kou-tcheou*, et *Siao-jouï*, gouverneur de *Heng-tcheou*, se trouvant à la capitale, où ils étaient venus assister à une réception solennelle, profitèrent un jour du loisir que leur laissaient quelquefois les affaires publiques, pour rendre visite au Maître de la loi. Ils le prièrent alors de leur enseigner les règles de conduite des *Bôdhisattvas*. Il le fit avec empressement, leur exposa en détail les devoirs des *Bôdhisattvas*, et les exhorta à servir loyalement le prince et à traiter le peuple avec une tendre affection. Ces illustres personnages furent ravis de joie. Après l'avoir quitté, ils rédigèrent ensemble une lettre où ils le remerciaient avec effusion des préceptes religieux qu'il avait bien voulu leur enseigner, et lui envoyèrent en même temps une partie de leurs richesses, qu'ils le prièrent d'agréer comme une faible marque de leur reconnaissance.

La troisième année (652), au troisième mois du printemps, le Maître de la loi voulut construire, au

midi de la porte du couvent *Hong-fo-ssc*, un *Feou-thou* (un *Stoûpa*) en pierre, pour y déposer les livres et les statues qu'il avait apportés des contrées occidentales. Il craignait, vu la fragilité des générations, que les livres ne vinssent à se disperser et à se perdre, ou ne fussent exposés aux ravages du feu.

Cette tour devait avoir trois cents pieds de hauteur, pour qu'elle fût digne de la majesté d'un grand royaume, et devînt un jour un des plus beaux monuments de la religion de *Çâkyamouni*. Avant d'en commencer la construction, il adressa un placet à l'empereur, qui lui envoya de suite une réponse favorable par *Li-i-fou*, l'un de ses secrétaires intimes.

L'empereur donna les ordres nécessaires pour que les pieuses intentions du Maître de la loi fussent remplies, sans qu'il éprouvât ni peine ni fatigue. Chaque face de la tour avait cent quarante pieds de large, et, dans sa construction, on avait imité fidèlement la forme adoptée dans l'Inde. Elle avait cinq escaliers et était surmontée d'une coupole; sa hauteur totale était de cent quatre-vingts pieds. Au centre de chaque étage, il y avait des grains de *che-li* (*çarîras*) « reliques, » tantôt mille, tantôt deux mille; environ dix mille en tout.

A l'étage le plus élevé, on avait construit une chambre en pierre qui, à la face méridionale, portait deux planches (en métal) où étaient gravées les deux préfaces composées par l'empereur et le prince royal. L'écriture de ces inscriptions était due au pinceau élégant de *Tchou-souï-lang*, ministre d'état et prince du *Ho-nan*.

Le jour où l'on jeta les fondements de cette tour, le Maître de la loi composa lui-même un écrit où il exposa les motifs de son voyage et les résultats qu'il en avait obtenus. Il le termina en exprimant sa reconnaissance pour les deux préfaces impériales, qui « grâce à la solidité de cette tour, pourront subsister pendant un nombre infini de *kalpas :* son vœu le plus ardent est qu'elle puisse être honorée des regards des mille *Boud-dhas* futurs; que les reliques qu'elle renferme soient éternellement entourées d'un nuage de parfums, et que leur durée mystérieuse égale celle du soleil et de la lune. »

En été, au jour *I-mao* de la cinquième lune, plusieurs religieux éminents du couvent *Mo-ho-pou-ti-ssc* (*Mahâbôdhi vihâra*) de l'Inde centrale, savoir : *Tchi-kouang* (*Djnânaprabha*), *Hoeï-thien* (*Pradjñâdêva*), etc. envoyèrent une lettre au Maître de la loi. *Kouang* (*Djnâna-prabha*) était profondément versé dans la doctrine du *grand* et du *petit Véhicule*, dans les livres exotériques, les quatre *Weï-to* (*Védas*), et les cinq Traités appelés *Ou-ming-lun* (*Pañtcha vidyâ çâstra*); c'était le plus célèbre disciple du maître *Kiaï-hien* (*Çîlabhadra*). Tous les religieux des cinq Indes avaient pour lui le plus grand respect.

Hoeï-thien (*Pradjñâdêva*) connaissait à fond les dix-huit écoles du *petit Véhicule;* son savoir profond et sa vertu éminente lui avaient également concilié l'estime universelle. A l'époque où le Maître de la loi se trouvait dans l'Inde, il étudiait et discutait souvent avec ces

religieux; mais voyant qu'ils étaient obstinément attachés à des principes étroits et erronés, il les critiquait d'une manière sévère. Quand la Grande assemblée de la *Loi* eut lieu dans la ville *Khio-niu-tch'ing* (*Kanyâkoubdja*), il les réfuta vigoureusement et leur fit éprouver une honteuse défaite. Cependant, depuis le départ de *Hiouen-thsang*, ils avaient conservé pour lui une haute estime, et ne l'avaient pas oublié un seul instant. A l'époque où nous sommes, ils envoyèrent vers lui un *Cha-men* (*Çramaṇa*) du même couvent, nommé *Fa-tch'ang*, pour lui offrir deux pièces de coton, et lui présenter une lettre pleine de sentiments affectueux et un écrit consacré à l'éloge du *Bouddha*.

A la deuxième lune de la cinquième année (654), *Fa-tch'ang* prend congé du Maître de la loi, et, avant de s'en retourner, lui demande une réponse que *Hiouen-thsang* accompagne de présents. Celui-ci adresse à *Hoeï-thien* (*Pradjnâdéva*) une lettre gracieuse où il le remercie, ainsi que son collègue, de leurs cadeaux et des compliments flatteurs qu'ils lui ont prodigués. Il termine en disant qu'il lui envoie la liste des livres sacrés qu'il a perdus autrefois en traversant le fleuve *Sin-tou* (*Sindh* — *Indus*), et le prie instamment de les lui procurer.

LIVRE HUITIÈME.

Ce livre commence, en été, à la cinquième lune de la sixième année de la période *Yong-p'ing* (655), lorsque (le Maître de la loi) traduit le Traité *Li-men-lun*; il finit au troisième mois du printemps de la première année *Hien-k'ing* (656), lorsque les magistrats remercient (l'empereur) de leur avoir communiqué l'inscription qu'il a composée pour le couvent (de la *Grande bienfaisance*).

RÉSUMÉ

Au jour *Keng-ou* de la cinquième lune de la sixième année (655), le Maître de la loi, dans les moments de loisir que lui laissaient ses travaux ordinaires, traduisit encore le Traité *Li-men-lun* (*Nyâya pravêça târaka çastra*). Précédemment, dans le couvent *Hong-fo-sse*, il avait traduit le Traité *In-ming-lun* (*Nyâya dvâra târaka çâstra*). Ces Traités forment chacun un livre. *Liu-ts'ai*, l'un des traducteurs adjoints, composa sur ce dernier ouvrage un commentaire intitulé *In-ming-tchou-kiaï*. Il y ajouta un tableau qui offrait le résumé des explications, et le fit précéder d'une préface fort étendue où il parlait des progrès du bouddhisme en Chine, des voyages du Maître de la loi, des sept cents ouvrages qu'il avait rapportés et des mesures qui avaient été adoptées par l'empereur pour les faire traduire. Ce commentaire était terminé par l'analyse et l'éloge du Traité *In-ming-lun*.

[Notre auteur rapporte ici des dissertations, des lettres

et des éloges relatifs au bouddhisme, qui ne nous apprennent rien d'intéressant sur les voyages et les travaux de *Hiouen-thsang*. Ces différents morceaux, qui se distinguent moins par le fond des idées que par la forme du style qui est constamment d'une élégance recherchée, occupent la plus grande partie du livre VIII.]

Au jour *Meou-tseu* de la dixième lune, le prince royal se rend dans le couvent *Ta-t'se-'en-sse* (de la Grande bienfaisance), fait donner un repas à cinq mille religieux et ordonne qu'on distribue à chacun d'eux trois pièces de soie. Il envoie deux fonctionnaires du palais impérial pour demander au Maître de la loi ce qu'on peut faire afin de donner de l'éclat aux traductions qui lui ont été confiées, et de quelle manière on procédait anciennement pour exécuter des travaux du même genre.

Hiouen-thsang répond que comme les dynasties des *Han* et des *Weï* sont trop éloignées pour qu'il puisse répondre avec assez de détails et de précision, il se bornera à exposer ce qui a été fait depuis le règne de *Fou-kien* et de *Yao-hing*[1] pour traduire et publier les *Soûtras* et les *Çâstras*. Outre les religieux, les princes et les hauts fonctionnaires secondaient eux-mêmes les interprètes officiels. Du temps de *Fou-kien*, lorsque *Ta-mo-nan-t'i* (*Dharmanandi*) traduisait les livres sacrés, *Tchao-tching*, l'un des chambellans de l'empereur, tenait le pinceau; du temps de *Yao-hing*, lorsque *Kieou-mo-lo-chi* (*Koumâradjîva*) traduisait les livres sacrés, *Yao-wang* (le

[1] *Fou-kien*, prince de *Thsin*, a régné de 358 à 383. *Yao-hing*, de 397 à 415

prince *Yao*) et le comte *Yao-song*, de la ville de *'An*, tenaient le pinceau.

« Sous les seconds *Weï* (386-554 après J. C.), pendant que *Pou-ti-licou-tchi* (*Bôdhiroutchi*) traduisait les livres sacrés, *Ts'ouï-kouang*, chambellan de l'empereur, tint le pinceau et rédigea ensuite la préface.

« Sous les dynasties des *Thsi* (479-501), des *Liang* (502-556), des *Tcheou* (557-579) et des *Souï* (581-618) on suivit le même usage.

« Au commencement de la période *Tching-kouan* (627), lorsque *Po-p'o-lo-na* (*Prabhâratna*) traduisait les livres sacrés, l'empereur ordonna à *Fang-hiouen-ling*, l'un de ses ministres, à *Li-hiao-kong*, prince de l'arrondissement de *Tch'ao*, à *Tkou-tching-lun*, intendant de la bouche du prince royal, et à *Siao-king*, gardien du trésor impérial, de revoir les textes traduits et d'en surveiller l'élégance et la clarté; maintenant cet usage n'existe plus. Le couvent *Ta-ts'e-'en-sse* (c'est-à-dire le couvent de la Grande bienfaisance), ajouta *Hiouen-thsang*, a été construit par les soins du saint empereur en l'honneur de l'auguste impératrice *Wen-te-heou*. Par sa grandeur et sa magnificence, il efface tous les édifices religieux des temps anciens et modernes; mais on n'y a pas encore placé d'inscription gravée sur pierre pour transmettre sa renommée aux générations futures. Si Vos Excellences pouvaient en parler à Sa Majesté, elles feraient une œuvre méritoire. »

Ils le promirent et se retirèrent en toute hâte.

Le lendemain, ils présentèrent en faveur de cette de-

mande un rapport qui reçut l'approbation de l'empereur. Au jour *Jin-chin*, *Tchou-koue-kou*, secrétaire du palais, intendant de la bouche du prince royal et l'un des historiens de l'empire, et *T'souï-tun*, du titre de *Khaï-koue-kong* (littéralement : prince qui a contribué à fonder le royaume), publièrent un décret impérial ordonnant à dix des plus hauts fonctionnaires de l'empire (tels que le précepteur du prince royal, les présidents du ministère, de la magistrature et des rites, etc.) de seconder *Hiouen-thsang* dans ses traductions, afin de donner au style toute la pureté et l'élégance désirables.

Après l'audience solennelle, l'empereur envoya à *Hiouen-thsang* un messager officiel, nommé *Wang-kiun-te*, qui lui parla de sa part en ces termes : « J'ai déjà nommé les personnages qui doivent vous aider dans vos traductions; *Iu-tchi-ning* et ses collègues ont reçu de suite l'ordre de se mettre en route. Quant à l'inscription que vous désirez, je ferai mes efforts pour la composer moi-même. J'ignore si elle obtiendra votre approbation. »

En recevant cette auguste communication, *Hiouen-thsang* fut ému jusqu'au fond du cœur, et, en présence du messager impérial, il ne put retenir ses larmes.

Le lendemain, il se rendit au palais à la tête des religieux, pour offrir ses remercîments à l'empereur.

L'inscription, due au pinceau impérial, fut achevée au bout de quelques jours, et l'un des ministres d'état, nommé *Tchang-sun-wou-ki*, fut chargé par un décret de la communiquer aux princes et aux grands dignitaires

de la cour. Cette inscription était consacrée à faire, en termes pompeux, l'éloge de la religion du *Bouddha* et du voyageur *Hiouen-thsang* dont les courses intrépides et les laborieux travaux ont eu pour but la gloire et la propagation de la *Loi*.

Au jour *Keng-chin* de la deuxième lune, les princes et les grands dignitaires de la cour, ayant reçu l'inscription impériale, se rendirent en foule au palais pour offrir à l'empereur leurs remercîments.

LIVRE NEUVIÈME.

Ce livre commence à la troisième lune de la premiere année de la période *Hien-k'ing* (656), lorsque *Hiouen-thsang* remercie l'empereur d'avoir daigné composer l'inscription destinée au couvent *Ta-ts'e-'en-sse* (de la Grande bienfaisance); il finit au moment où le Maître de la loi le remercie d'avoir rendu un décret pour qu'un médecin du palais s'informât de sa santé.

RÉSUMÉ.

La première année de la période *Hien-k'ing* (656), au jour *Koueï-haï* de la troisième lune du printemps, lorsque l'inscription impériale du couvent *Ta-ts'e-'en-sse* fut terminée, *Hiu-king-tsong*, président du ministère des rites, chargea un messager d'aller la porter au Maître de la loi.

Au jour *Kia-tseu*, le Maître de la loi se rendit au palais à la tête des religieux du couvent, pour offrir ses remercîments à l'empereur.

Aux jours *I-tcheou* et *Keng-in* de la même lune, *Hiouen-thsang* adresse encore, dans le même but, plusieurs lettres inspirées par la reconnaissance, et remplies d'éloges sur l'élégance et la noblesse de la composition impériale.

Le huitième jour de la quatrième lune, on acheva de graver l'inscription que venait de tracer le pinceau impérial.

Le quinzième jour, on ordonna sept novices, et l'on

servit à mille religieux un repas maigre, pendant lequel les neuf troupes de musiciens, rangées devant le palais *Fo-tien* (ou palais du *Bouddha*), firent entendre d'harmonieux concerts. La multitude ne se dispersa que le soir.

Le seizième jour, le Maître de la loi, accompagné de la foule de ses disciples, se rendit au palais pour remercier l'empereur de l'inscription.

Hiouen-thsang avait jadis été malade par suite du froid glacial qu'il avait éprouvé en franchissant le mont *Siouechan* (*Mousour dabaghan*) et les monts *Tsong-ling*, mais les secours de la médecine lui avaient rendu la santé.

Dans la cinquième lune, ayant cherché le frais pour se soustraire aux chaleurs accablantes de l'été, il sentit son ancienne maladie se réveiller et présenter les symptômes d'une affection incurable. Les religieux et les laïques en furent profondément affligés. Dès la première nouvelle de cet événement, l'empereur envoya plusieurs médecins du palais pour lui donner des soins. Tous les jours, des courriers officiels se succédaient d'heure en heure pour l'informer de l'état de sa santé. Un père affectueux n'aurait pas montré plus de sollicitude pour son fils. Les médecins du palais ne le quittaient ni le jour ni la nuit. Enfin, au bout de cinq jours, le Maître de la loi se trouva mieux, et alors le calme revint dans l'âme des personnes du dedans et du dehors.

Hiouen-thsang, ému des bontés de l'empereur, lui adresse une lettre pour lui en témoigner sa reconnaissance.

L'empereur le félicite de son heureux rétablissement

et l'engage à modérer son ardeur studieuse et à prendre du repos.

Hiouen-thsang adresse à l'empereur une nouvelle lettre de remercîments.

Le premier jour de la dixième lune, l'impératrice fait don au Maître de la loi d'un *Kia-cha* (*Kachâya*) « vêtement religieux » et y ajoute plusieurs dizaines d'autres présents.

Hiouen-thsang lui envoie une lettre de remercîments, dans laquelle il fait des vœux pour qu'elle accouche heureusement, et lui souhaite un grand nombre de fils et un bonheur sans bornes.

Le cinquième jour de la douzième lune, l'empereur, à l'occasion de la naissance de son fils que le Maître de la loi avait surnommé *Fo-kouang-wang* (le prince qui a l'éclat du *Bouddha*), fait ordonner sept novices et prie *Hiouen-thsang* de leur couper les cheveux au nom du roi [1].

Le Maître de la loi remercie le prince de cet insigne honneur.

Le même jour, *Hiouen-thsang* félicite l'empereur de ce que *Fo-kouang-wang* (c'est-à-dire le nouveau-né) a atteint un mois accompli; il lui envoie une lettre de congratulation et, pour son fils, divers objets à l'usage des religieux, savoir : le texte de la *Pradjñâ*, en un livre, écrit en lettres d'or et renfermé dans une riche enveloppe, ainsi que le livre *Pao-'en-king* (le livre sacré de la reconnaissance); un vêtement appelé *Kia-cha* (*Kachâya*), un costume complet de religieux, une cassolette

[1] C'est-à-dire au nom de son fils *Fo-kouang-wang*

et une table à parfums, un pot à eau, un casier pour les livres sacrés, un chapelet, un bâton de *Çramaṇa* et un bassin pour les ablutions.

Au deuxième mois du printemps de la deuxième année, l'empereur visita le palais de *Lo-yang* en compagnie du Maître de la loi et de cinq traducteurs, suivis chacun d'un disciple et voyageant aux frais de l'état.

Le char de *Fo-kouang-wang* (c'est-à-dire du jeune prince) marchait en tête du cortége. *Hiouen-thsang* accompagnait le prince royal; les autres religieux venaient à la suite. Une fois arrivés, ils s'établirent dans le palais *Tsi-tsouï-kong*.

Dans la quatrième lune, en été, l'empereur, pour se mettre à l'abri de la chaleur, se retira dans le palais *Ming-te-kong*. Le Maître de la loi l'accompagna encore et s'établit dans le palais *Feï-hoa-tien*. Au midi, ce palais touchait au ruisseau *Tsao-kien;* au nord, il franchissait le rivage de la rivière *Lo* et communiquait au palais *Hien-jin-kong*.

Dans la cinquième lune, un décret ordonna au Maître de la loi de retourner dans le palais *Tsi-tsouï-kong* pour se livrer à la traduction des livres sacrés.

A la réception de cet ordre, *Hiouen-thsang* écrivit à l'empereur une lettre pour s'en excuser. Il rappelle à l'empereur que, lorsqu'il résidait à la capitale, il avait trouvé le Traité *Fa-tchi-lun* (*Abhidharma djñâna prasthâna*), en trente livres, et le Traité *Ta-pi-p'o-cha-lun* (*Mahâ vibhâcha çâstra*), dont la traduction, commencée avant lui, n'était pas encore achevée.

Un nouveau décret recommande à *Hiouen-thsang* de s'occuper d'abord des livres sacrés et des Traités qui n'avaient pas encore été traduits, et de ne passer qu'en second lieu à ceux dont il existait déjà des traductions.

Le Maître de la loi répond à l'empereur, que les Traités *Fa-tchi-lun* (*Abhidharma djñâna prasthâna*) et *Pi-p'o-cha-lun* (*Vibhâcha çâstra*) forment ensemble deux cents livres; qu'avant lui, on n'en possédait en Chine que la moitié et qu'il en reste encore à traduire cent livres, dont le texte est confus et rempli de fautes. « Maintenant, ajoute-t-il, après les avoir corrigés, je me suis mis à les traduire; depuis l'automne dernier, j'en ai déjà interprété soixante et dix livres, et il ne m'en reste plus que trente à mettre en chinois. Ces deux Traités sont extrêmement importants pour les étudiants; j'ose espérer que vous me permettrez de les compléter. Il y a encore d'autres livres sacrés et des Traités différents de ceux-ci par leur étendue, mais plus incorrects et plus altérés. Je désire être autorisé à les traduire à la suite des précédents. »

L'empereur le lui permit.

Le Maître de la loi s'était un peu éloigné de la capitale de l'Est (*Lo-yang*). Il profita de cette excursion à la suite de l'empereur, pour obtenir la faculté de visiter son village natal et son ancienne habitation. Il s'informa de ses parents et de ses vieux amis qui étaient sur le point de s'éteindre, car il ne lui restait plus qu'une sœur, nommée *Tchang-chi*, qui était allée à *Ing-tcheou*. Il envoya quelqu'un pour l'avertir, alla au-devant d'elle et la revit avec un sentiment de tristesse et de joie. Il

demanda à sa sœur où étaient les tombeaux de son père et de sa mère. Il y alla lui-même avec elle, et arracha de ses propres mains les herbes incultes qui les couvraient depuis longues années. Ensuite il choisit un lieu heureusement situé et prépara un cercueil double pour les inhumer ailleurs; mais quoique sa résolution fut bien arrêtée, il n'osa l'exécuter de son propre mouvement. Il adresse à l'empereur un placet où il rappelle que, « par suite des troubles des dernières années des *Souï*, ses parents ont été ensevelis, il y a plus de quarante ans, avec une grande précipitation que les circonstances seules pouvaient excuser. Maintenant les tombes de ses parents se trouvent ruinées par le temps et bientôt il n'en restera plus de traces. En songeant à leurs bontés passées, il se sent agité d'inquiétude et de regrets. Aujourd'hui, il désire, avec sa sœur déjà chargée d'années, recueillir leurs restes précieux et les retirer d'un lieu étroit et ignoble pour les transporter dans la plaine occidentale. N'ayant plus que sa sœur pour l'aider dans l'accomplissement de ce devoir sacré, il prie l'empereur de daigner prolonger de quelques jours le congé qu'il lui avait accordé, afin de s'acquitter, avec la maturité convenable, de tous les soins que prescrit la piété filiale. »

L'empereur accède à ce vœu, et ordonne par un décret que tous les frais des obsèques soient supportés par le trésor public. Le cortége funèbre, qu'entourait une pompe imposante, était formé par les plus hauts personnages de l'empire, et il était suivi de plus de dix mille religieux et laïques de la ville de *Lo-yang*.

L'empereur *Hiao-wen-ti* de la dynastie des seconds *Weï* (471-476 après J. C.), ayant transporté sa cour à *Lo-yang*, construisit, au nord du mont *Chao-chi-chan*, le *Couvent du petit bois* (*Chao-lin-kia-lan*). A l'est, il s'appuyait sur un pic qui s'élevait au sud de la montagne sacrée *Song-yo*, et au nord, sur un sommet élevé, et trois rivières lui formaient une ceinture. On ne voyait partout que des rochers escarpés et des sources retombant en brillantes cascades. Des sapins élancés, des bambous élégants étaient réunis par des lianes et formaient un rideau de verdure. Des canneliers, des cyprès et des saules mariaient leur ombre et donnaient à tout le paysage de la majesté, de la grâce et de la fraîcheur. C'était vraiment un des sites les plus délicieux de tout l'empire. La tour occidentale se distinguait par la pureté et l'élégance de sa construction. C'était là que *Pou-ti-licou-tchi* (*Bôdhiroutchi*) traduisait les livres sacrés; c'était là aussi que *Bhadra*, le célèbre maître de la *Dhyâna*, se livrait à la méditation. On voyait jadis une tour qui renfermait leurs restes; mais sur la fin de la période *Ta-nie* (605-617), des brigands la détruisirent par le feu, sans cependant brûler les riches couvents qui se trouvaient à l'entour. Au bas d'un mont qui s'élevait au nord-ouest, au sud-est du district de *Heou-chi*, dans la vallée *Fong-hoang-kou* (la vallée du Phénix), se trouvait le village de *Tchin*, qu'on appelait aussi *Tchin-pao;* c'était le pays natal du Maître de la loi.

Le vingtième jour de la neuvième lune (657), en automne, le Maître de la loi adresse à l'empereur une

lettre où il demande la permission d'entrer dans le couvent *Chao-lin-sse* (le *Couvent du petit bois*), pour se livrer à la traduction des livres et à la méditation. Il rappelle que ce fut là que, sous les seconds *Weï* (dans les années 471-476), le religieux *Bôdhiroutchi* traduisit des livres sacrés.

L'empereur répond qu'il ne peut se passer de l'appui de ses lumières, et qu'il ne souffrira pas qu'il aille s'ensevelir, pour le reste de ses jours, au milieu des rochers et des bois.

Hiouen-thsang, touché des observations de l'empereur, le remercie de sa réponse gracieuse et déclare qu'il ne réitérera point sa demande.

Le cinquième jour du onzième mois, en hiver, jour où le jeune prince, surnommé *Fo-kouang-wang*, avait accompli sa première année, le Maître de la loi offre pour lui un vêtement religieux et une lettre écrite à son intention, dans laquelle il lui souhaite « d'être protégé par les dix mille esprits du ciel, d'être entouré de toutes sortes de félicités, de reposer en paix et de jouir en grandissant de tous les avantages de la santé, de mettre en honneur *les trois Précieux* à l'exemple de ses ancêtres, de dompter les démons, de pratiquer les actes d'un *Bôdhisattva* et de continuer à protéger la religion du *Bouddha*. »

Pendant que le Maître de la loi traduisait les livres sacrés dans le couvent *Tsi-tsouï-kong*, il avait travaillé avec ardeur, sans prendre un moment de repos, et l'excès de la fatigue avait déterminé une maladie grave. Il en

avait informé l'empereur qui, inquiet pour une vie aussi précieuse, avait ordonné à un médecin du palais, nommé *Liu-hong-chi*, d'aller lui porter des consolations et les secours de son art.

Le Maître de la loi en fut touché jusqu'au fond du cœur et lui adressa une lettre pour lui en exprimer sa profonde reconnaissance.

L'empereur, heureux d'apprendre son rétablissement, lui envoie des messagers qu'il charge de le reconduire au palais *Tsi-tsouï-kong*, pour qu'il continue ses traductions.

Le premier mois du printemps de la troisième année (de la période *Hien-khing* — 658), l'empereur s'en retourne à la capitale de l'ouest et le Maître de la loi revient avec lui.

LIVRE DIXIÈME.

Ce livre commence à la première lune (du printemps) de la troisième année de la période *Hien-k'ing* (658), lorsque l'empereur revient de *Lo yang* à la capitale de l'ouest (*Tch'ang-'an*), il finit à la deuxième lune de la première année *Lin-te* (664), lorsque (le Maître de la loi) meurt dans le palais *Yu-hoa-kong*.

RÉSUMÉ.

Le premier mois de la troisième année *Hien-k'ing* (658), l'empereur partit de la capitale de l'Est (*Lo-yang*) et revint à la capitale de l'Ouest. Le Maître de la loi revint avec lui.

A la septième lune, en automne, l'empereur rendit un décret qui ordonnait au Maître de la loi d'aller s'établir dans le couvent *Si-ming-sse*, dont la construction, commencée au dix-neuvième jour de la huitième lune de la première année (de la période *Hien-king* — 656), avait été achevée en été, à la sixième lune de cette année (658). Ce couvent avait deux cent cinquante pas de face, et plusieurs li de tour; une grande route y conduisait à droite et à gauche; on voyait devant et derrière des marchés et des villages. Il était bordé en dehors d'acacias verts, et était embelli au dedans par des ruisseaux d'eau limpide. La capitale ne possédait pas d'édifice religieux plus beau et plus imposant. Ce n'est pas tout : on y voyait des

pavillons, des tours et des palais ornés de galeries, qui s'élançaient dans les airs. L'or répandu sur leurs colonnes élégantes éblouissait les yeux et brillait jusqu'au sein des nuages. Il possédait dix cours et quatre mille cellules. Par sa splendeur et sa majesté, il effaçait les couvents *Thong-thaï-sse*, de la dynastie des *Liang*, et *Yong-ning-sse*, des *Wei*.

L'empereur ordonna d'abord de choisir cinquante religieux d'une grande vertu, et de donner à chacun d'eux un serviteur, puis de soumettre à un examen cent cinquante jeunes gens destinés à l'ordination.

Le treizième jour de la même lune, l'empereur prescrivit un jeûne à l'occasion de l'ordination des religieux, et le Maître de la loi fut chargé de présider à cette cérémonie.

Le quatorzième jour de la septième lune, on alla au-devant des religieux qui faisaient leur entrée dans le couvent.

La procession s'avança en grande pompe, avec des bannières et des parasols, au son des instruments de musique, comme le jour où l'on entra dans le couvent de la *Grande bienfaisance*, et où l'on alla au-devant de l'inscription impériale.

L'empereur ordonna de donner au Maître de la loi un vaste appartement dans le couvent *Si-ming-sse*, et de lui adjoindre dix *cha-mi* (novices) nouvellement ordonnés, pour le servir en qualité de disciples.

Comme l'empereur *Thaï-thsong* avait toujours montré beaucoup d'estime pour le Maître de la loi, dès que

Kao-tsong lui eut succédé, il redoubla à son égard d'affection et de respect. Sans cesse il envoyait des officiers du palais s'informer de lui avec bienveillance, et lui porter de riches présents. Les pièces de soie qu'il reçut ainsi s'élevaient à plus de dix mille, sans compter plusieurs centaines de *Kachâyas* (sorte de vêtement religieux). Mais comme le Maître de la loi faisait bâtir une tour et élevait des constructions pour y déposer les livres et les statues, il donnait de grandes aumônes aux pauvres et aux *Po-lo-men* (*Brâhmanes*) des royaumes étrangers. A peine avait-il reçu des présents qu'il les distribuait, sans en rien conserver pour lui-même. Son vœu le plus ardent était de faire mouler dix *kôṭis* (cent millions) de statuettes du *Bouddha;* et il réussit en effet dans cette pieuse entreprise.

Le royaume de l'Est (la Chine) avait alors beaucoup d'estime pour le livre *Pan-jo* (le livre de la *Pradjñâ pâramitâ*, ou de l'Intelligence transcendante); mais quoiqu'on l'eût traduit dans les siècles précédents, il était loin d'être complet. Une multitude de personnes le prièrent en conséquence d'en faire une nouvelle traduction.

Or le recueil *Pan-jo* (c'est-à-dire de la *Pradjñâ*) était fort étendu, et, à la capitale, *Hiouen-thsang* était accablé d'occupations. D'un autre côté, il pensait à la brièveté de la vie, et craignait de ne pouvoir le conduire à sa fin. Il demanda alors l'autorisation de se transporter dans le palais *Yu-hoa-kong*, pour se livrer avec calme à la traduction de cet ouvrage. L'empereur la lui accorda.

Le dixième mois de la quatrième année (659), le Maître de la loi partit de la capitale et se dirigea, en compagnie des traducteurs adjoints et de ses disciples, vers le palais *Yu-hoa-kong*. L'empereur lui fournissait, comme à la capitale, tout ce qui lui était nécessaire.

Dès son arrivée, il s'établit dans la partie du couvent appelée *So-tching-youen*.

Le premier jour de la première lune du printemps de la cinquième année (660), il commença à traduire le livre sacré *Ta-pan-jo-king* (*Mahâ pradjñâ pâramitâ soûtra*), dont le manuscrit indien embrassait deux cent mille *çlôkas*. Comme le texte était extrêmement étendu, tous ses disciples le prièrent de l'abréger. Le Maître de la loi était disposé à accéder à leur vœu, et à imiter en cela l'exemple de *Lo-chi* (*Koumâradjîva*), qui, en traduisant, avait l'habitude d'élaguer les longueurs et de supprimer les répétitions. La nuit suivante, il eut un songe effrayant qui le détourna de ce projet.

A son réveil, il le raconta aux religieux, et leur fit connaître sa ferme résolution de traduire l'ouvrage en entier, conformément au texte indien, tel que le *Bouddha* l'expliqua dans quatre lieux célèbres : 1° Dans la *ville de la Maison du roi* (*Râdjagrĭha*), sur le *pic du Vautour* (*Grĭdhra koûṭa parvata*); 2° dans le jardin de *Ki-kou-t'o* (*Anâthapiṇḍika*); 3° dans le palais du roi des Dévas *T'a-hoa-tseu-ts'aï* (*Paranirmita vaçavartitâ*); 4° Dans le couvent des Bambous (*Vêṇouvana vihâra*) de la ville du roi (*Râdjagrĭha*). Le *Bouddha* tint en tout seize assemblées solennelles, et les textes (de la *Pradjñâ*) dont

il y fit l'exposition furent réunis en un seul ouvrage formant deux cent mille *çlôkas*.

Or, comme le Maître de la loi s'en était procuré trois exemplaires dans l'Inde, lorsqu'il voulut commencer sa traduction, il y remarqua des passages douteux et altérés; il compara alors les trois copies, et les soumit à une révision sévère; et, à force de soins et de zèle, il parvint à rétablir le texte dans toute sa pureté.

Quand il avait pénétré une idée profonde, éclairci un endroit douteux ou rétabli un passage corrompu, on eût dit qu'un dieu lui avait communiqué la solution qu'il cherchait. Alors son âme s'épanouissait, comme celle d'un homme plongé dans l'obscurité qui voit le soleil percer les nuages et briller dans toute sa splendeur. Mais, se défiant toujours de son intelligence, il en attribuait le mérite à l'inspiration mystérieuse des *Bouddhas* et des *Bôdhisattvas*.

A l'époque où le Maître de la loi traduisait ce livre sacré, il pensait constamment à la mort. « Maintenant, dit-il un jour aux religieux, j'ai soixante-cinq ans; je veux absolument terminer mes jours dans ce *Kia-lan* (*Saṃghârama*) « couvent. » Comme le recueil appelé *Pan-jo-king* (le livre sacré de la *Pradjñâ pâramitâ*) est extrêmement étendu, je crains à tout instant de ne pouvoir le finir. Il faut que vous redoubliez de zèle et d'efforts, sans jamais vous laisser arrêter par les difficultés ni la fatigue. »

Le vingt-troisième jour de la dixième lune de la troisième année *Long-sou* (661), le Maître de la loi

acheva la traduction du recueil *Ta-pan-jo-king* (*Mahâ pradjñâ pâramitâ soûtra*), qui formait six cents livres (en cent vingt volumes).

Le vingt-deuxième jour de la onzième lune, il chargea un de ses disciples, nommé *Ching-saï*, de porter au palais une requête où il priait l'empereur de composer une préface (pour le Recueil de la *Pradjñâ*).

Le septième jour de la douzième lune, *Fong-i*, l'un des maîtres des cérémonies publia un édit par lequel l'empereur daignait promettre la préface demandée.

Après avoir achevé la traduction du recueil *Pan-jo* (de la *Pradjñâ*), le Maître de la loi sentit que ses forces commençaient à s'épuiser, et comprit que sa fin approchait. Alors, s'adressant à ses disciples, il leur dit : « Si je suis venu dans le palais *Yu-hoa-kong*, c'était, vous le savez, à cause du livre sacré de la *Pradjñâ*; maintenant que ce travail est achevé, je sens que ma vie touche à son terme. Lorsqu'après ma mort vous me conduirez à ma dernière demeure, il faut que ce soit d'une manière simple et modeste. Vous envelopperez mon corps dans une natte, et le déposerez, au sein d'une vallée, dans un lieu calme et solitaire. Évitez soigneusement le voisinage d'un palais ou d'un couvent : un corps aussi impur que le mien doit en être séparé par une immense distance. »

En entendant ces mots, ses disciples laissèrent éclater des cris et des sanglots. Puis, essuyant leurs larmes : « Maître, lui dirent-ils, vous avez encore de la force et de la vigueur, et votre visage est le même qu'autrefois;

pourquoi laisser échapper tout à coup ces tristes paroles ? »

— « Je le sais par moi-même, leur répondit le Maître de la loi ; comment pourriez-vous comprendre mes pressentiments ? »

Le premier jour de la première lune du printemps de la première année *Lin-te* (664), les interprètes adjoints et tous les religieux du couvent vinrent le prier, avec les plus vives instances, de traduire le recueil *To-p'ao-tsi-king* (*Ratnakoûṭa soûtra*).

Le Maître de la loi, cédant à l'ardeur de leur vœu, fit un effort sur lui-même et traduisit quelques lignes ; puis, fermant le texte indien, il s'arrêta et leur parla ainsi : « Ce recueil est aussi grand que celui de la *Pradjñâ*, mais je sens que les forces me manquent pour achever une telle entreprise. Mes derniers moments sont arrivés, et ma vie ne doit plus avoir qu'une courte durée. Je désire aujourd'hui aller dans la vallée de *Lan-tchi*, pour offrir mes derniers hommages aux statues des innombrables *Bouddhas*. »

Il sortit alors avec ses disciples ; les religieux, en le voyant, ne cessaient de verser des larmes.

Après cette pieuse excursion, il s'en revint dans le couvent. Dès ce moment, il cessa de traduire, et ne s'occupa plus que de ses devoirs religieux.

Le huitième jour, un religieux de ses disciples, nommé *Hiouen-khio*, originaire de *Kao-tch'ang*, raconta au Maître de la loi un songe qu'il avait eu. Il avait vu un *Feou-thou* (un *Stoûpa*) d'un aspect imposant et d'une

hauteur prodigieuse, qui s'était écroulé tout d'un coup. S'étant éveillé en sursaut, il était accouru pour en informer le Maître de la loi. « Cet événement ne vous concerne point, lui dit *Hiouen-thsang;* c'est le présage de ma fin prochaine. »

Dans la soirée du neuvième jour, comme il traversait le pont d'un canal situé derrière sa demeure, il tomba et se fit une écorchure à la jambe. Dès ce moment il s'alita, et ses forces diminuèrent sensiblement.

Le seizième jour, il s'écria, comme s'il sortait d'un songe : « Devant mes yeux, je vois une immense fleur de lotus, d'une fraîcheur et d'une pureté charmantes. »

Le dix-septième jour, il eut encore un songe où il vit, par centaines et par milliers, des hommes d'une stature élevée et vêtus de brocart, qui, portant des tentures de soie brodée, des fleurs d'une beauté merveilleuse et des joyaux du plus grand prix, sortaient de la chambre à coucher du Maître de la loi, et allaient en parer, au dedans et au dehors, la salle consacrée à la traduction des livres. Ensuite, allant derrière cette salle, sur une montagne boisée, ils plantaient partout de riches bannières ornées de brillantes couleurs, et faisaient entendre une musique harmonieuse. Il vit en outre, en dehors de la porte, une multitude innombrable de chars resplendissants chargés de mets parfumés et de fruits de plus de mille espèces, aussi beaux par leurs formes que par leurs couleurs : ce n'étaient point des produits terrestres. On les lui apportait l'un après l'autre, et on les lui offrait en profusion; mais il

les refusait en disant : « Ces mets délicieux sont le lot de ceux qui ont obtenu l'intelligence supérieure. *Hiouen-thsang* n'est pas encore arrivé à ce rang sublime ; comment oserait-il les recevoir ? » Malgré l'énergie de ses refus, on continuait à lui apporter ces mets sans interruption.

Les disciples, qui se tenaient près de lui, ayant fait du bruit, il ouvrit subitement les yeux, et raconta ce qui précède au sous-directeur (*Karmmadâna*), nommé *Hoeï-te*.

« D'après ces présages, ajouta le Maître de la loi, il me semble que les mérites que j'ai pu acquérir pendant ma vie ne sont point tombés dans l'oubli, et je crois, avec une foi entière, que ce n'est pas en vain qu'on pratique la doctrine du *Bouddha*. »

Aussitôt, il ordonna au maître *Kia-chang* de consigner par écrit les titres des livres sacrés et des Traités qu'il avait traduits, formant ensemble sept cent quarante ouvrages et treize cent trente-cinq livres. Il inscrivit aussi le *kôṭi* (les dix millions) de peintures du *Bouddha*, ainsi que le millier d'images de *Mi-le* (*Mâitrêya bôdhisattva*), peintes sur soie, qu'il avait fait exécuter. Il avait, en outre, fait mouler dix *kôṭis* (cent millions) de statuettes de couleur unie. Il avait fait écrire mille exemplaires des livres sacrés suivants : *Neng-touan-pan-jo-king* (*Vadjra tchhêdika pradjñâ pâramitâ soûtra*), *Yo-sse-jou-laï-pen-youen-kong-te-king* (*Ârya bhagavati bhâichadja gourou poûrva praṇidhâna nâma mahâ yâna soûtra*), *Lou-men-t'o-lo-ni-king* (*Chaṭ moukhi dhâraṇî*), etc. Il avait

fourni des aliments et témoigné de la compassion à plus de vingt mille personnes parmi les fidèles et les hérétiques; il avait allumé cent mille lampes et racheté plusieurs *ouan* (dizaines de mille) de créatures.

Lorsque *Kia-chang* eut fini d'écrire cette liste de bonnes œuvres, il lui ordonna de la lire à haute voix. Après l'avoir entendue, les religieux croisèrent les mains et le comblèrent de félicitations. Puis il leur dit : « Le moment de ma mort approche; déjà mon esprit s'affaisse et semble me quitter. Il faut promptement distribuer en aumônes mes vêtements et mes richesses, faire fabriquer des statues et charger des religieux de réciter des prières. »

Le vingt-troisième jour, on donna un repas aux pauvres et l'on distribua des aumônes. Le même jour, il ordonna à un mouleur nommé *Song-kia-tchi*, d'élever, dans le palais *Kia-cheou-tien*, une statue de l'*Intelligence* (*Bôdhi*); après quoi, il invita la multitude du couvent, les traducteurs adjoints et ses disciples, « à dire joyeusement adieu à ce corps impur et méprisable de *Hiouen-thsang* qui, ayant fini son rôle, ne méritait plus de subsister longtemps. Je désire, ajouta-t-il, voir reverser sur les autres hommes les mérites que j'ai acquis par mes bonnes œuvres; naître, avec eux, dans le ciel des *Touchitas;* être admis dans la famille de *Mi-le* (*Mâitrêya*) et servir ce *Bouddha* plein de tendresse et d'affection. Quand je redescendrai sur la terre pour parcourir d'autres existences, je désire, à chaque naissance nouvelle, remplir avec un zèle sans bornes mes devoirs

envers le *Bouddha*, et arriver enfin à l'*Intelligence transcendante* (*Anouttara samyak sambôdhi*). »

Après avoir fait ces adieux, il se tut et entra en méditation; puis, de sa langue mourante, il laissa échapper d'amers regrets, en sentant qu'il ne jouissait plus du *monde des yeux* (de la faculté de voir), du *monde de la pensée* (de la faculté de penser), du *monde de la connaissance qui naît de la vue* (de la connaissance des objets sensibles); du *monde de la connaissance qui naît de l'esprit* (de la perception des choses spirituelles), et qu'il ne possédait point la plénitude de l'*Intelligence*. Enfin, il prononça deux *gâthâs* qu'il fit répéter aux personnes qui étaient près de lui.

Adoration à *Mâitrêya tathâgata*, doué d'une intelligence sublime! Je désire, avec tous les hommes, voir votre visage affectueux;

Adoration à *Mâitrêya tathâgata!* Je désire, après avoir quitté la vie, renaître au milieu de la multitude qui vous entoure.

Le Maître de la loi, après avoir regardé longtemps *Te-hoeï*, le sous-directeur du couvent (*Karmmadâna*), porta sa main droite à son menton et la gauche sur sa poitrine; puis il étendit les jambes, les croisa, et se coucha sur le côté droit.

Il resta ainsi immobile, sans rien prendre, jusqu'au cinquième jour (de la deuxième lune). Au milieu de la nuit, ses disciples lui demandèrent : « Maître, avez-vous enfin obtenu de naître au milieu de l'assemblée de *Mâitrêya?* »

— « Oui, » répondit-il, d'une voix défaillante. A ce

mot, sa respiration s'affaiblit de plus en plus, et, au bout de quelques instants, son âme s'évanouit.

Ses serviteurs, l'ayant palpé doucement, trouvèrent que ses pieds étaient déjà froids; mais le derrière de sa tête était encore tiède. Son visage avait une teinte rose et tous ses traits exprimaient au plus haut degré la joie et le bonheur.

Le septième jour (de la deuxième lune), sa figure n'avait encore éprouvé aucune altération et son corps n'exhalait nulle odeur.

Les religieux du couvent ayant passé plusieurs jours en prières, ce ne fut que le matin du neuvième jour (de la deuxième lune) que la triste nouvelle arriva à la capitale.

Le Maître de la loi était haut de sept *tchi;* son visage était légèrement coloré. Il avait les sourcils écartés et les yeux brillants. Son air était grave et majestueux, et ses traits étaient pleins de grâce et d'éclat. Le timbre de sa voix était pur et pénétrant, et son langage brillait à la fois par la noblesse, l'élégance et l'harmonie, de sorte que ses auditeurs ne pouvaient se lasser de l'entendre. Lorsqu'il se trouvait, soit au milieu de ses disciples, soit en présence d'un hôte illustre, on l'écoutait souvent pendant une demi-journée dans une attitude immobile. Il portait de préférence un vêtement de coton fin, proportionné à sa taille; sa démarche était douce et aisée; il regardait droit devant lui et ne lançait jamais de regards obliques. Il était majestueux comme les grands fleuves qui entourent la terre, calme et brillant comme

le lotus qui s'élève au milieu des eaux. Observateur sévère de la discipline, il était toujours le même. Rien n'égalait sa bonté affectueuse et sa tendre pitié, la ferveur de son zèle et son attachement inviolable aux pratiques de la *Loi*. Il était réservé dans son amitié et ne se liait pas à la légère, et, une fois entré dans le couvent, il n'y avait qu'un décret impérial qui pût le faire sortir de sa pieuse retraite.

Le troisième jour de la deuxième lune (de la période *Lin-te* — 664), le Maître de la loi avait envoyé *Hiu-hiouen-pi* auprès de l'empereur pour l'informer de la blessure qu'il avait reçue et de la maladie qui en était résultée.

Le septième jour du même mois, l'empereur ordonna par un décret, à un médecin du palais, de prendre des médicaments et d'aller lui donner ses soins; mais, au moment où il arriva, le Maître de la loi était déjà mort. *Teou-sse-lun*, gouverneur de *Fang-tcheou*, annonça par un rapport ce lugubre événement.

A cette nouvelle, l'empereur versa des larmes et poussa des cris déchirants, en disant qu'il venait de perdre le trésor de l'empire. Il suspendit, pendant plusieurs jours, les audiences solennelles.

En ce moment, tous les fonctionnaires civils et militaires s'abandonnèrent aux gémissements et aux pleurs; l'empereur lui-même ne put retenir ses sanglots et modérer sa douleur. Le lendemain, il parla ainsi à ses grands officiers : « Quel malheur pour mon empire que la perte de *Thsang*, le Maître de la loi! On peut

dire que la grande famille de *Çâkya* a vu se briser son unique appui, et que tous les hommes restent sans maître et sans guide. Ne ressemblent-ils pas au nautonier que va engloutir l'abîme, lorsque la tempête a détruit ses rames et son navire; au voyageur égaré au milieu des ténèbres, et dont la lampe s'éteint à l'entrée d'un gouffre sans fond? »

En achevant ces mots, l'empereur gémit encore et poussa de longs soupirs.

Le vingt-sixième jour de la même lune, l'empereur rendit le décret suivant :

« D'après le rapport que m'a adressé *Teou-sse-lun* sur la mort du Maître de la loi, *Hiouen-thsang*, du couvent *Yu-hoa-sse*, j'ordonne que ses funérailles soient faites aux frais de l'état. »

Le sixième jour de la troisième lune, il rendit un nouveau décret ainsi conçu : « Par la mort de *Thsang*, le Maître de la loi, la traduction des livres sacrés se trouve arrêtée. Conformément aux ordonnances anciennes, les magistrats feront copier avec soin les traductions terminées; quant aux manuscrits (indiens) qui n'ont pas encore été traduits, on les remettra en totalité au directeur du couvent *Ts'e-'en-sse* (de la Grande bienfaisance), qui veillera à leur conservation. Les disciples de *Hiouen-thsang* et les traducteurs adjoints, qui précédemment ne faisaient point partie du couvent *Yu-hoa-sse*, retourneront chacun dans leurs couvents respectifs. »

Le quinzième jour de la troisième lune, parut le dé-

cret suivant : « Le jour des funérailles du Maître de la loi, *Hiouen-thsang*, je permets aux religieux et aux religieuses de la capitale de l'accompagner avec des bannières et des parasols jusqu'à sa dernière demeure. Le Maître de la loi brilla par sa noble conduite et ses vertus éminentes, et il fut l'idole de son siècle. C'est pourquoi, maintenant qu'il n'est plus, il est juste que je répande encore d'abondants bienfaits pour honorer la mémoire d'un homme qui n'eut point d'égal dans les temps passés. »

Ses disciples, dociles à ses dernières volontés, formèrent une litière avec des nattes grossières, rapportèrent son corps à la capitale et le déposèrent dans le couvent de la *Grande bienfaisance*, au milieu de la salle consacrée à la traduction des livres. Confondus ensemble par le sentiment d'une douleur commune, ils poussèrent des cris à ébranler la terre. Les religieux et les laïques de la capitale y accoururent et versèrent des larmes accompagnées de cris et de sanglots. Chaque jour, la foule se renouvelait par centaines et par milliers.

Le quatorzième jour du quatrième mois, on se disposa à l'inhumer dans la capitale de l'Ouest. Les religieux et les religieuses, et une multitude d'hommes du peuple, préparèrent plus de cinq cents objets nécessaires pour célébrer ses obsèques : des parasols en soie unie, des bannières et des étendards, la tente et la litière du *Ni-ouan* (*Nirvâṇa*), le cercueil intérieur en or, le cercueil extérieur en argent, les arbres *so-lo* (*sâlas*), et les disposèrent au milieu des rues qu'on devait parcourir.

Les sons plaintifs de la musique funèbre et les chants lugubres des porteurs retentissaient jusqu'au ciel. Les habitants de la capitale et des arrondissements situés dans un rayon de cinq cents li (cinquante lieues), qui formaient le cortége, s'élevaient à plus d'un million. Quoique ces obsèques fussent célébrées avec pompe, cependant le cercueil du Maître de la loi était porté sur une litière formée de nattes grossières. Les fabricants de soie du marché de l'Est en avaient employé trois mille pièces de différentes couleurs, pour former le char du *Nirvâṇa,* qu'ils avaient orné de fleurs et de guirlandes chargées de pierres précieuses. Ils demandèrent la permission de placer sur ce catafalque d'une splendeur merveilleuse, le corps du Maître de la loi; mais, dans la crainte d'enfreindre ses dernières volontés, ses disciples s'y refusèrent. Ils firent porter en avant ses trois vêtements et son manteau religieux d'une valeur de cent onces d'argent; ensuite venait la litière formée de nattes grossières. Il n'y avait aucun des assistants qui ne versât des larmes ou ne fût suffoqué de douleur.

Ce jour-là, plus de trente mille religieux et laïques passèrent la nuit auprès du tombeau.

Le matin du quinzième jour, on ferma la fosse; puis, sur le lieu de la sépulture, on fit une immense distribution d'aumônes, et la foule se dispersa en silence.

Le huitième jour de la quatrième lune de la deuxième année de la période *Tsong-tchang* (669), l'empereur ordonna, par un décret, de transporter le tombeau du

Maître de la loi dans une plaine située au nord de la vallée *Fan-tch'ouen*, et d'y construire une tour en son honneur[1].

[1] *Hoei-li* termine ce dernier livre de l'ouvrage par un long et pompeux panégyrique de *Hiouen-thsang*. Ce morceau, qui forme vingt-cinq pages dans l'édition impériale et dix dans l'édition de *Nan-king*, offre l'analyse de la vie et des voyages du Maître de la loi, mais, de même que dans les pièces officielles, les lettres et les requêtes dont nous nous sommes contenté d'indiquer le sujet, on n'y trouve aucun fait nouveau et de quelque intérêt pour l'histoire et la géographie de l'Inde ou la littérature bouddhique.

DOCUMENTS GÉOGRAPHIQUES

SUR LES PAYS MENTIONNÉS

DANS L'HISTOIRE DE LA VIE ET DES VOYAGES

DE HIOUEN-THSANG

A-CHI-TO-FA-TI.

A-chi-to-fa-ti (*Adjitavatî*), en chinois *Wou-ching* « invincible ».

A l'époque de *Hiouen-thsang*, c'était le nom vulgaire de la rivière *Hi-laï-na-fa-ti* (*Hiraṇyavatî* — la *Gaṇḍakî* des modernes). Klaproth se trompe lorsqu'il dit, dans le *Fo-koue-ki*, p. 236 : « *Hi-lien*, nom de rivière, est indubitablement *Hiraṇya*, qui signifie *or*. Les anciens ouvrages bouddhiques appellent cette rivière *Chi-laï-na-fa-ti* (*Swarṇavatî*), qu'ils traduisent par *qui a de l'or.* »

Il y a ici plus d'une erreur. 1° *Hi-lien* (abrév. de *Ni-lien-chen-na, Nâirañdjana*) n'est pas la transcription d'*Hiraṇya;* il vient de *Nirañdjana*, « qui n'a pas d'affection, non souillé (pur), » en chinois *Wou-tcho.* 2° La transcription chinoise qu'il rapporte répond à *Hiraṇyavati*, et non à *Swarṇavatî* (faute pour *Souvarṇavatî*). 3° Il n'est pas permis, suivant le dictionnaire *Fan-i-ming-i-tsi*, livre VII, folio 18, de confondre la

[1] A l'exception de quelques articles, ces documents sont tirés de la relation originale intitulée *Ta-thang-si-yu-ki* ou Mémoires sur les pays situés à l'occident (de la Chine), composés sous la dynastie des *Thang*. Voyez plus haut, p. 300 note 1.

rivière *Ni-lien-chen-na* (*Nâirañdjana*) avec l'*Hiraṇyavatî*. En effet, cette dernière était fort large, et l'autre (*Hi-lien*) très-petite. Suivant quelques auteurs, la rivière *Hi-lien* était large de quarante pieds, et selon d'autres de quatre-vingts pieds; elle coulait au nord de la ville. L'*Hiraṇyavatî*, au contraire, coulait au sud de la ville, et était éloignée de cent li (dix lieues) de la rivière *Nâirañdjana*.

Ce fut au bord de la rivière *Hiraṇyavatî*, située, suivant *Hiouen-thsang* (*Si-yu-ki*, liv. VI, fol. 16), non *au sud*, mais à trois ou quatre li au nord-ouest de la ville de *Kouçinagara*, que le *Bouddha* se rendit pour entrer dans le *Nirvâṇa*. Cet événement eut lieu à une petite distance de la rive occidentale, dans un petit bois d'arbres *Sâlas* (*Shorea robusta*).

A-HI TCHI-TA-LO.

A-hi-tchi-ta-lo (*Ahikchêtra*, de *Ahi* « serpent » et de *kchêtra* « champ »). Dans le *Si-yu-ki*, livre IV, fol. 17, le premier mot est écrit 垩 *'o* (vulgo *ngo*), signe qui, comme 阿 *'o*, sert à figurer l'*a* अ. Ce royaume, dit le même ouvrage, a trois cents li de tour, et la capitale, de dix-sept à dix-huit li. Il est fortement défendu par des obstacles naturels. Le pays abonde en grains et surtout en blé. Il y a beaucoup de forêts et de sources. Le climat est tempéré. Les habitants ont des mœurs simples et honnêtes; ils se livrent à l'étude avec ardeur, et beaucoup d'entre eux se distinguent par leurs talents et leurs vastes connaissances. On y voit une dizaine de couvents, où habitent environ mille religieux qui étudient les principes de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*). On voit en outre neuf temples des dieux (*Dévâlayas*). Il y a environ trois mille hérétiques qui adorent le dieu *Tseu-ts'aï-t'ien*

(*Îçvara déva*); ce sont tous des sectaires qui se frottent le corps de cendres (des *Pâçoupatas*).

En dehors de la ville, à côté d'un étang de dragons (*Nâgahrada*), il y a un *Stoûpa* qui fut bâti jadis par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Ce fut en cet endroit que *Jou-laï* (le *Thatâgata*), lorsqu'il était un roi des dragons (*Nâgarâdjâ*), prêcha la *Loi* pendant sept jours.

A côté il y a quatre petits *Stoûpas*. On y voit les siéges des quatre *Bouddhas* passés et les empreintes de leurs pas.

En sortant de ce pays, *Hiouen-thsang* fit de deux cent soixante à deux cent soixante-dix li au sud, traversa le Gange, et se dirigeant au sud-ouest, arriva au royaume de *Pi-lo-chan-na* (*Vîraçâṇa?* — Inde centrale).

A-KI-NI.

A-ki-ni (*Akni* ou *Agni*), nom de royaume, le même que le *Yen-ki* des *Han*, aujourd'hui *Kharachar*, suivant le Dictionnaire géographique *Si-yu-t'ong-wen-tchi*, liv. II, fol. 12. Sous les trois royaumes (dit cet ouvrage), sous les *Tsin*, les *Weï*, les *Tcheou* et les *Souï*, on conserva le nom de *Yen-ki*. Sous les *Thang*, on y établit la résidence d'un *Tou-t'o*, ou gouverneur chinois. Sous les *Song*, il fut habité par des *Hoeï-hou* (*Oïgours*) de *Si-tcheou*. Sous les *Youen* et les *Ming*, il fut nommé *Pie-chi-pa-li* (*Bichbalik*).

On lit dans les Annales des *Thang* (Hist. du *Si-yu*). « De l'est à l'ouest, le royaume de *Yen-ki* a six cents li, et quatre cents li du nord au sud. A l'est, on trouve *Kao-tch'ang* (pays des *Oïgours*); à l'ouest, *Koueï-tseu* (*Koutché*); au sud, *Weï-li* (aujourd'hui *Khalga aman*), et au nord, les *Ou-san*. »

Nous lisons dans les Annales des *Ming* (Hist. du *Si-yu*) les détails suivants sur *Pie-chi-pa-li* (*Bichbalik* — le *Yen-k*

des *Han* — *A-ki-ni* de *Hiouen-thsang*). « Au midi, il est limitrophe de *Iu-tien* (*Khotan*); au nord, il touche à *Wa-la*[1]; à l'ouest, il va jusqu'à *San-mo-kien* (*Samarkand*), et à l'est, jusqu'à *Ho-tcheou* (*Tourfan*). »

Pour suppléer au silence de notre auteur, nous empruntons au *Si-yu-ki* (liv. I, fol. 5) la description d'*A-ki-ni* : « Il a six cents li de l'est à l'ouest, et quatre cents du sud au nord. La capitale a de six à sept li. De quatre côtés, il s'appuie sur des montagnes. Les chemins, qui sont pleins de précipices, sont fort aisés à défendre. Une multitude de rivières, qui se joignent ensemble, lui forment une sorte de ceinture. On amène l'eau par des conduits, pour arroser les champs. Ce pays produit du riz, du millet et du blé, des jujubes odorantes, des raisins, des poires et des mangues. Le climat est doux et tempéré; les mœurs sont simples et honnêtes. Les caractères de l'écriture sont ceux de l'Inde, auxquels on a fait quelques changements. Les habitants portent des vêtements de coton, coupent leurs cheveux et ne font point usage de bonnets. Dans le commerce, ils se servent de monnaies d'or, d'argent et de cuivre; ces dernières sont fort petites. Le roi est originaire d'*A-ki-ni;* il est courageux, mais il a peu d'habileté dans l'art de la guerre; il aime à exalter lui-même son mérite. Dans ce royaume, il n'y a point de code de lois, de sorte que les règlements administratifs ne sont point observés avec l'exactitude et le respect convenables. Il y a une dizaine de couvents, où l'on compte environ deux mille religieux de l'école *I-tsie-yeou-pou* (ou des *Sarvâstivâdas*), qui se rattache au *petit Véhicule*. Comme ils suivent les usages de l'Inde pour ce qui regarde les instructions religieuses, la discipline et les cérémonies, ils les étu-

[1] Ancien nom du pays des *Oïrats*. *Thai-thsing-i-tong-tchi*, liv. CDXV, fol. 1.

dient dans les textes originaux. Ils montrent une pureté sévère dans leur conduite, et pratiquent avec un zèle ardent les règles de la discipline. Mais, en mangeant, ils mêlent quelquefois des mets ordinaires aux *trois aliments purs*, et s'attachent avec une sorte de partialité à la *doctrine graduelle*. »

En sortant de ce pays, *Hiouen-thsang* fit environ deux cents li au sud-ouest, franchit une petite montagne, traversa deux grands fleuves, et entra à l'ouest dans une vallée unie. De là, après avoir fait sept cents li, il arriva au royaume de *Kio-tchi* (aujourd'hui *Koutché*).

A-LI-NI.

A-li-ni, (*Alni — Arni?*). *Si-yu-ki*, livre XII, fol. 4 « *A-li-ni* est un ancien pays du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*). Il borde les deux rives de l'Oxus. Sa circonférence est d'environ trois cents li. La capitale a de quatorze à quinze li de tour. Sous le rapport des produits du sol et des mœurs des habitants, il ressemble, en grande partie, au royaume de *Houo*. En partant de l'est, on arrive [1] au royaume de *Ko-lo-hou* [2] (*Ro-hou — Roh?*). »

[1] Il importe de remarquer ici que l'expression *on arrive* (*tchi* 至) est employée lorsqu'il s'agit des pays que le voyageur n'a point visités lui-même et qu'il n'a connus que par la tradition ou les chroniques locales. Les mots *hing...li* 行 ... 里 « faire un certain nombre de li » (voyez, par exemple, p. 358, ligne 20), au contraire, se rapportent aux pays où est arrivé *Hiouen-thsang* et qu'il a personnellement visités. Cette précieuse distinction nous est fournie par l'épilogue du *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 29.

[2] Je prononce *Ro-hou*, *Roh*, parce que le signe *Ko* (遏) figure l'*a* (voyez le *Tong-wen-yun-tong*, liv. V, fol. 21), et ne se prononce pas devant les mots dont la première articulation est *ro*, *rou*, *ra*. Ainsi, *Hiouen-thsang* écrit (*Fo-koue-ki*, p. 381, n° 46) *Ko-lo-che-pou-lo*, *Arâdjapoura*, au lieu de *Râdjapoura*. On trouve dans le dictionnaire *Fan-i-ming-i-tsi*, liv. VIII, fol. 10. *A-lou-pa* pour *roûpya* (argent).

A-LI-PO-TI.

A-li-po-ti, faute pour *A-chi-to-fa-ti* (*Adjitavatî*), en chinois *Woa-ching* « invincible », nom d'une rivière. Son nom ancien était *Hi-laï-na-fa-ti* (*Hiraṇyavatî*) « qui roule de l'or », en chinois *Yeou-kin-ho*. Voy. *A-chi-to-fa-ti.*

A-NAN-T'O-POU-LO.

A-nan-t'o-pou-lo (*Ânandapoura*), nom de royaume. *Si-yu-ki*, liv. XI : « Ce royaume a deux mille li de tour, et la capitale environ vingt li. La population est nombreuse ; toutes les familles sont riches et vivent dans l'abondance. Il n'y a point de roi ni de chefs. Ce pays dépend du royaume de *Mo-la-p'o* (*Malva*), auquel il ressemble sous le rapport des produits agricoles, du climat, de l'écriture et de l'administration. On y voit une dizaine de couvents où l'on compte presque mille religieux de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule*. Il y a aussi une dizaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*). Les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle. »

En partant du royaume de *Fa-la-pi* (*Vallabhî*), *Hiouen-thsang* fit environ cinq cents li à l'ouest, et arriva au royaume de *Sou-la-t'o* (*Sourâchṭra* — Inde de l'ouest).

A-PO-KIEN.

A-po-kien. Le *Si-yu-ki* (liv. XII, fol. 6) l'appelle *In-po-kien* (*Invakan?*). — Voy. *In-po-kien.*

A-TCH'A-LI.

A-tch'a-li (*Aṭali*), nom de royaume. *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 16 : « Le royaume d'*A-tch'a-li* a trois mille li de tour,

la circonférence de la capitale peut être d'une vingtaine de li. La population est très-pressée, et toutes les familles vivent dans l'abondance. Il n'y a point de prince ni de chefs indigènes. Ce pays est soumis au royaume de *Ma-la p'o* (*Malva*), auquel il ressemble par les mœurs, les coutumes et les produits du sol. Il y a une dizaine de *Kia-lan* (*Sam̃ghârâmas*) « couvents » qui renferment un millier de religieux et de novices : on y étudie en même temps le *grand* et le *petit Véhicule*. Il y a une dizaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*) que fréquentent un nombre considérable d'hérétiques. »

En partant de ce pays, *Hiouen-thsang* fit environ mille li au nord et arriva à *Fa-la-pi* (*Vallabhî*), partie septentrionale du royaume de *Lo-lo* (*Lara* — *Lar* — Inde du sud).

A TIEN-PO-TCHI-LO.

A-tien-po-tchi-lo (*Adyam̃vakîla?*), nom de royaume. *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 21 : « Ce royaume a cinq mille li de tour ; la capitale s'appelle *Khie-tse-chi-fa-lo* (*Khadjêçvara?*) ; sa circonférence est d'environ trente li. Ce royaume est reculé au loin sur les frontières de l'ouest ; il est voisin du fleuve *Sin-tou* (*Sindh* — *Indus*), et se trouve voisin des rivages d'une grande mer. Les maisons sont d'une architecture élégante et renferment beaucoup de choses précieuses. Dans ces derniers temps, on n'y voyait ni prince ni chefs indigènes ; il obéissait au roi du *Sin-tou* (*Sindh*). Le terrain est bas, humide et imprégné de sel. Il est couvert d'une multitude de mauvaises herbes, de sorte qu'il reste peu d'espace pour l'agriculture. Quoiqu'on y cultive toute espèce de grains, cependant les plantes potagères y croissent avec une abondance remarquable. Le climat est un peu froid et le vent y souffle avec violence. Il est favorable à l'élève des bœufs, des moutons et des cha-

meaux. Les habitants sont d'un caractère violent et emporté, et n'ont point de goût pour l'étude. La langue qu'on parle diffère sensiblement de celle de l'Inde centrale. Les mœurs sont simples et honnêtes, et l'on a beaucoup de respect pour les *Trois précieux* (le *Bouddha*, la *Loi*, l'*Assemblée des religieux*). Il y a quatre-vingts couvents où l'on compte environ cinq mille religieux et novices, la plupart de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule.* Il y a une dizaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*) où habitent des hérétiques qui se frottent le corps de cendres (des *Pâçoupatas*). Au milieu de la ville s'élève le temple de *Ta-tseu-ts'aï-tien* (*Mahêçvara dêva*). Cet édifice est orné de sculptures. La statue du dieu est douée d'une puissance merveilleuse. Les hérétiques qui se frottent de cendres (les *Pâçoupatas*) fréquentent ce temple et y habitent, etc. »

En sortant de ce pays, *Hiouen-thsang* marcha dans la direction de l'ouest, et, après avoir fait moins de mille li, il arriva au royaume de *Lang-kie-lo* (*Langala* — Inde occidentale).

A-YE-MOU-KIE.

A-ye-mou-kie (*Hayamoukha*—Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. V, fol. 12 : « Ce royaume a de deux mille quatre cents à deux mille cinq cents li de tour; la capitale est voisine du fleuve *King-kia* (*Gañgâ* — *Gange*); sa circonférence est de vingt li. Sous le rapport du climat et des propriétés du sol, ce pays ressemble au royaume d'*A-yu-t'o* (*Ayôdhyâ*—*Aoude*—*Oude*). Les habitants ont un caractère droit et des mœurs honnêtes. Ils étudient avec zèle et aiment la vertu. Il y a cinq couvents où l'on compte environ mille religieux de l'école *Tching-liang-pou* (l'école des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule.*

Il y a une dizaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*). Les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle. »

En partant de ce royaume, *Hiouen-thsang* fit environ sept cents li au sud-est, passa au sud du Gange, puis au nord de la rivière *Yen-meou-na* (la *Yamounâ* — *Djomnâ*) et arriva au royaume de *Prayâga* (Inde centrale).

A-YU-T'O.

A-yu-t'o (*Ayôdhyâ*—Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. V, fol. 10: « Ce royaume a cinq mille li de tour; la circonférence de la capitale est de vingt li. Ce pays produit des grains en abondance, et les jardins et les vergers offrent une immense quantité de fleurs et de fruits. Le climat est doux et tempéré; les habitants sont d'un caractère doux et honnête; ils aiment à pratiquer le bien et se livrent à l'étude avec ardeur. Il y a une centaine de couvents où l'on compte trois mille religieux. On y suit à la fois le *grand* et le *petit Véhicule*. Il y a dix temples des dieux (*Dêvâlayas*). On ne voit qu'un très-petit nombre d'hérétiques. »

En partant de ce pays, *Hiouen-thsang* fit environ trois cents li à l'est, passa au nord du Gange et arriva au royaume de *A-ye-mou-kie* (*Hayamoukha* — Inde centrale).

AN-TA-LO.

An-ta-lo (*Andhra*—Inde du sud). *Si yu-ki*, liv. X, fol. 16 : « Ce royaume a trois mille li de tour; la capitale peut avoir vingt li de circonférence; on l'appelle *Ping-ki-lo* (*Vinkila* — *Vinkira?*). Le sol est bien arrosé et donne d'abondantes moissons. Une douce chaleur s'y fait sentir en toute saison. Les mœurs sont empreintes de violence et de férocité; la langue parlée et la prononciation diffèrent beaucoup de celles de l'Inde centrale;

mais les caractères de l'écriture sont, en grande partie, les mêmes. Il y a une vingtaine de couvents où l'on compte environ trois mille religieux et novices, et une trentaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*); il y a aussi un grand nombre d'hérétiques. »

En partant de ce pays, *Hiouen-thsang* traversa des forêts et des plaines sauvages dans la direction du sud, et, après avoir fait environ mille li, il arriva au royaume de *To-na-kie-tse-kia* (*Dhanakatchêka?* appelé aussi le grand *Andhra*—Inde du sud).

'AN-TA-LO-PO.

'An-ta-lo-po (*Antarava* — *Endérab* — Inde du nord-ouest). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 3 : « C'est un ancien pays du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*). Il a environ trois mille li de tour; la circonférence de la capitale est de quatorze à quinze li. Il n'y a ni prince ni chefs indigènes. Toute cette contrée est soumise au *Tou-kioue*. On y voit des chaînes continues de montagnes et de collines, de sorte que les vallées sont fort resserrées, et les terres labourables n'ont qu'une médiocre étendue. Le climat est d'un froid glacial, et (en hiver) on y est incommodé à la fois par la violence du vent et l'abondance de la neige. Cependant ce pays est assez riche en grains, et est favorable à la culture des fleurs et des arbres à fruits. Les habitants sont d'un caractère violent et sauvage; ils n'ont ni lois, ni règlements administratifs, et semblent ignorer la distinction du bien et du mal. Ils n'ont nulle estime pour la science, et ne fréquentent que les temples des dieux (*Dêvâlayas*); peu d'entre eux croient à la loi du *Bouddha*. Il y a trois couvents où l'on ne compte que quelques dizaines de religieux qui tous suivent la doctrine de l'école *Ta-tchong-pou* (ou des *Mahâsaṃghikas*). On y voit un *Stoûpa* bâti par le roi *Açôka*. »

En sortant de ce pays, au nord-ouest, *Hiouen-thsang* entra dans une vallée, franchit un passage de montagne, traversa plusieurs petites villes et, après avoir fait environ quatre cents li, il arriva au royaume de *Kouo-si-to* (*Khousta*).

CHANG MI.

Chang-mi (*Çámbhî*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 8 : « Ce royaume a deux mille cinq cents li de tour; il offre une succession de montagnes et de vallées, et une multitude de tertres et de collines. Ce pays produit toutes sortes de grains; les légumes et le froment y sont d'une abondance remarquable. On récolte beaucoup de raisins, et, en creusant les rochers à l'aide du ciseau, on en tire du *Tse-hoang* (sulfure d'arsenic). Le climat est froid; les habitants sont d'un naturel droit et honnête, mais ils ne connaissent ni la justice ni les rites; leur intelligence est fort bornée et ils montrent une aptitude très-médiocre dans les arts. Leur écriture est la même que celle du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*); mais leur langue est tout à fait différente. La plupart portent des vêtements de laine feutrée; leur roi est de la race de *Çâkya*. Il a un grand respect pour la loi du *Bouddha*; ses sujets suivent son exemple et montrent une foi sincère. Il y a deux *Kia-lan* (*Sam̃ghârâmas*) qui ne renferment qu'un petit nombre de religieux. »

Au nord-est des frontières de ce royaume, *Hiouen-thsang* franchit des montagnes, traversa des vallées, marcha à travers des précipices et, après avoir fait sept cents li, il arriva à la vallée de *Po-mi-lo* (*Pamir*).

CHE LAN-T'O LO.

Che-lan-t'o-lo (*Djâlandhara* — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 16 : « Ce royaume a mille li de l'est à l'ouest; il produit

en abondance du riz, des fleurs et des fruits; les arbres des forêts sont remarquables par la richesse de leur végétation. La température est douce et tiède. Les habitants sont d'un caractère dur et emporté; les traits de leur figure sont grossiers et ignobles. Toutes les familles vivent dans l'abondance. Il y a une cinquantaine de couvents qui comptent environ deux mille religieux, divisés en deux classes, qui étudient spécialement l'une le *grand* et l'autre le *petit Véhicule*. Il y a en outre trois temples des dieux (*Dévâlayas*) que fréquentent environ cinq cents hérétiques de la secte qui se frotte le corps avec de la cendre (la secte des *Pâçoupatas*). »

En partant de ce pays au nord-est, *Hiouen-thsang* franchit de hauts passages de montagnes, traversa des vallées profondes et marcha à travers des chemins remplis de précipices. Après avoir fait ainsi sept cents li environ, il arriva au royaume de *Kio-lou-to* (*Koulouta*—Inde du nord).

CHE-TO-T'OU-LOU.

Che-to-t'ou-lou (*Çatadrou*—Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 7 : « Ce royaume a deux mille li de tour; à l'ouest, il est voisin d'un grand fleuve (le *Çatadrou*); l'enceinte de la capitale peut avoir de dix-sept à dix-huit li. Les grains de toute sorte y viennent en abondance et l'on y récolte une grande quantité de fruits. On tire de ce pays beaucoup d'or, d'argent et de pierres précieuses. Les habitants portent des vêtements de soie fine, dont le haut est orné de riches broderies. Le climat est chaud, les mœurs sont douces et honnêtes. Les hommes sont d'un caractère vertueux et docile; les supérieurs et les inférieurs tiennent chacun leur rang. Tous croient sincèrement à la loi du *Bouddha* et l'observent avec un profond respect. Il y a, tant dans la ville royale qu'en dehors, une

dizaine de couvents dont les vastes salles sont presque désertes et où l'on ne voit qu'un petit nombre de religieux.

« A trois ou quatre li au sud-est de la ville, il y a un *Stoûpa* haut d'environ deux cents pieds qui fut bâti par le roi *Açôka*. A côté, on voit encore les endroits où se sont assis les quatre *Bouddhas* passés et où ils ont laissé des traces de leurs pas. »

En partant de ce pays, *Hiouen-thsang* se dirigea de nouveau au sud-ouest et, après avoir fait environ huit cents li, il arriva au royaume de *Po-li ye-to-lo* (*Pâryâtra* — Inde centrale).

CHI KI-NI.

Chi-ki-ni (*Sighnah*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 8 : « Ce royaume a deux mille li de tour ; l'enceinte de la ville peut avoir de cinq à six li. Il offre une succession de montagnes et de vallées, et des plaines désertes remplies de sables et de pierres. Ce pays produit beaucoup de légumes, mais fort peu de grains. Les arbres des forêts sont rares et très-espacés. On y voit peu de fleurs et de fruits. Le climat est froid et glacial, et les mœurs sont empreintes de violence et de cruauté. Les habitants se livrent au pillage et au vol, et ne reculent pas devant l'assassinat. Ils ne connaissent ni les rites, ni la justice, et ne savent pas mettre de différence entre le bien et le mal. Ils ignorent le bonheur et les peines de la vie future, et ne redoutent que les malheurs et les calamités de la vie présente. Les traits de leur figure sont grossiers et ignobles. Ils portent des vêtements de peaux et de laine. Les caractères de leur écriture sont semblables à ceux du royaume de *Tou-ho lo* (*Toukhâra*) ; mais leur langue est différente. »

Après avoir franchi le royaume de *Ta-mo-si-t'ie-ti* (*Dhamasthiti?*), au sud d'une grande montagne, on arrive au royaume de *Chang-mi* (*Çâmbhî*).

CHI-KOUE.

Chi-koue. Si-yu-ki, liv. I, fol. 10 : « Le royaume de *Tche-chi* (*Tchadji*—*Tchadj* des Mongols—*Schasch* des Arabes) a mille li de tour. A l'ouest, il est voisin du fleuve *Si-ye* (*Yaxartes*—*Sihoun*). De l'est à l'ouest, il est fort étroit; il est au contraire très-allongé du nord au sud. Pour les productions du sol et du climat, il ressemble tout à fait au royaume de *Nou-tchi-kien* (*Nouchidjan* des Arabes); il y a une dizaine de villes qui ont chacune un prince et des chefs particuliers. Il n'a point de maître souverain et est soumis aux *Tou-kioue* (Turcs). »

A environ mille li au sud-est de ce pays, on arrive au royaume de *Fei-han* (le pays actuel de *Bédélik*, suivant le dictionnaire *Si-yu-t'ong-wen-tchi*, liv. I, fol. 37).

CHI-LO FA SI-TI.

Chi-lo-fa-si-ti (*Çrâvastî*—Inde centrale), nom de royaume. *Si-yu-ki*, liv. VI, fol. 1 : « Ce royaume a six mille li de tour; la capitale est ruinée et presque déserte; on ne possède nul témoignage historique pour en déterminer les limites. Les anciens fondements de cette ville ont vingt li de tour. Quoique la plupart des maisons soient en ruines, on y voit encore un certain nombre d'habitants.

« Ce pays abonde en grains; le climat est doux et tempéré et les mœurs sont pures et honnêtes. Le peuple montre une grande ardeur pour l'étude et il aime à cultiver la vertu. Il y a une centaine de couvents dont le plus grand nombre est délabré ou en ruines, et l'on n'y voit qu'un petit nombre de religieux et de novices qui suivent les principes de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*). Il y a une centaine de temples des dieux (*Dévâlayas*). On voit un nombre considérable d'hérétiques.

« Lorsque *Jou-laï* (le *Tathâgata*) vivait dans le siècle, c'était la capitale du royaume que gouvernait le roi *Po-lo-si-na-chi-to* (*Prasénadjit*).

« Dans l'intérieur de la ville antique, il y a d'anciennes ruines. Ce sont les fondements qui restent du palais du roi *Ching-kiun* (*Prasénadjit*).

« Un peu plus loin, à l'est, il y a encore d'anciennes fondations sur lesquelles on a élevé un petit *Stoûpa*. Là était la *Grande salle de la Loi* que jadis le roi *Ching-kiun* (*Prasénadjit*) avait fait construire pour *Jou-lai* (le *Tathâgata*), etc. »

En partant de ce pays au sud-est, *Hiouen-thsang* fit environ cinq cents li et arriva au royaume de *Kie-pi-lo-fa-sou-tou* (*Kapilavastou*—Inde centrale).

CHING LIN.

Ching-lin, nom d'un bois célèbre (en sanscrit *Djêtavana* — la forêt du vainqueur) où fut élevé l'un des plus célèbres couvents de l'Inde (*Djêtavana vihâra*). Le fils aîné de *Prasénadjit*, nommé *K'i-t'o* et plus exactement *Chi-to* (*Djêtâ*—le vainqueur, le victorieux), possédait un jardin dont le terrain uni et régulier était couvert d'arbres magnifiques. *Che-li-fo* (*Çâripouttra*) ayant dit à *Siu-ta* (*Soudatta*), l'un des ministres du roi, appelé aussi *Ki-kou-t'o*, à cause de sa bienfaisance pour les pauvres et les orphelins (*Anâthapiṇḍika* et *Anâthapiṇḍada*), qu'il fallait y construire un couvent, celui-ci alla trouver le prince royal (*Koumârarâdjâ*) et demanda à acheter son jardin. *Djêtâ* s'y refusa, objectant qu'il n'avait pas besoin d'argent et qu'il se réservait ce jardin pour se promener et s'amuser. *Soudatta* étant venu le solliciter à plusieurs reprises, il doubla le prix chaque fois, et enfin il lui imposa pour condition d'en couvrir d'or tout le sol, sans laisser une seule place vide.

Soudatta y consentit. Il fit apporter par des hommes et des éléphants une immense quantité d'or qui couvrit quatre-vingts arpents; mais, au milieu, il resta un petit espace vide qu'il ne put couvrir. Ce fut là qu'on éleva plus tard le célèbre couvent de *Djêtavana*. Mais six maîtres de magie (*Mâyâkaras*) allèrent trouver le roi *Prasênadjit* et lui racontèrent que le prince royal avait vendu son jardin à *Soudatta*, qui voulait le consacrer au *Bouddha* et à ses disciples. Ils prièrent le roi de n'accorder sa ratification que si le *Çramaṇa Çâripouttra*, qui avait conseillé d'acheter ce jardin, voulait lutter avec eux dans l'art d'opérer des prodiges et sortait vainqueur de la lutte. Après bien des détails que nous omettons pour abréger cette légende, le combat commence. Un des disciples des six maîtres, nommé *Lao-tou-tcha*, qui était très-habile dans les sciences occultes, prononça des paroles magiques et fit paraître un arbre immense dont les branches touffues ombragèrent l'assemblée. Il était aussi remarquable par l'éclat de ses fleurs que par la beauté et l'abondance de ses fruits.

Çâripouttra produisit un tourbillon de vent qui déracina l'arbre, le renversa par terre et le réduisit en poussière.

Toute l'assemblée s'écria : « *Çâripouttra* est vainqueur; *Lao-tou-tcha* ne saurait l'égaler. » Mais celui-ci prononça de nouveau des paroles magiques et fit paraître un étang dont les bords étaient enrichis de sept matières précieuses. Au centre de l'étang, s'élevaient toute sorte de fleurs d'une beauté sans pareille.

De son côté, *Çâripouttra* fit paraître un éléphant blanc armé de six défenses. Sur chacune de ces défenses, il y avait sept lotus, et sur chaque lotus, sept jeunes filles belles comme le jade. L'éléphant s'avança majestueusement au bord de

l'étang et en but toute l'eau. L'étang s'étant tout à coup trouvé à sec, la multitude proclama la victoire de *Çâripouttra.*

Lao-tou-tcha fit paraître une montagne formée de sept matières précieuses, qui était embellie par des sources d'eau vive, des arbres, des fleurs et des fruits.

Çâripouttra fit paraître un guerrier armé d'une massue de diamant (*vadjrapâṇi*), qui, se bornant à montrer de loin la montagne avec sa massue, la brisa en un clin d'œil et la dispersa sans qu'il en restât un vestige.

Lao-tou-tcha et *Çâripouttra* continuent encore longtemps la lutte, mais, par la grandeur de ses prodiges, le dernier reste vainqueur. Il prêche la *Loi* à la multitude immense des spectateurs, qui, suivant leur conduite dans la vie antérieure, deviennent, les uns *Çrôtâpannas*, les autres *Sacrĭdâgâmins* ou *Anâgâmins;* d'autres enfin obtiennent le rang d'*Arhat.* Les six maîtres de magie et tous leurs disciples embrassent la vie religieuse sous la direction de *Çâripouttra.* La lutte étant terminée, toutes les populations qui étaient accourues s'en retournèrent dans leur première demeure.

Alors *Soudatta* et *Çâripouttra* se rendirent dans le jardin et y tracèrent le plan du couvent.

Tous les détails qui précèdent sont extraits d'une légende de quarante-quatre pages in-folio, qui forme la vingt-quatrième section du recueil intitulée *Chi-kia-pou.*

FA-LA-PI.

Fa-la-pi (*Vallabhî*—Inde du sud). *Si-yu-ki*, liv. XI, f. 17 : «Le royaume de *Fa-la-pi* a six mille li (six cents lieues) de tour; la capitale peut avoir trente li (trois lieues) de circonférence. Sous le rapport des produits du sol, de la température, des mœurs et du caractère des habitants, ce

royaume ressemble au royaume de *Ma-la-p'o* (*Malva*). La population est nombreuse, et le peuple est riche et heureux. Il y a plus de cent familles dont la fortune s'élève à un million (d'onces d'argent). Dans ce royaume, on trouve des amas de marchandises précieuses des pays étrangers. On y compte une centaine de couvents qui contiennent plus de six mille religieux, dont le plus grand nombre suit l'école *Tching-liang-pou* (*Sammiti nikâya*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*). Il y a une centaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*). Le nombre des hérétiques est très-considérable, etc.

« Lorsque *Jou-laï* (le *Tathâgata*) vivait dans le monde, il parcourut plusieurs fois ce royaume; c'est pourquoi, dans tous les endroits où il s'arrêta, le roi *Wou-yeou* (*Açôka*) éleva des mâts en son honneur et construisit des *Stoûpas*. Dans les endroits où se sont assis les trois *Bouddhas* passés et où ils ont prêché la *Loi*, on voit çà et là les traces de leur passage. Les rois actuels sont de la race des *Tsa-ti-li* (des *Kchattriyas*). Tous sont les neveux de *Chi-lo-'o-t'ie-to* (*Çilâditya*), roi de *Ma-la-p'o* (*Malva*).

« Maintenant le fils de *Chi-lo-'o-tie-to* (*Çilâditya*), roi de *Kie-jo-kio-che* (*Kanyâkoubdja*), a un gendre nommé *Thou-lou-po-po-tch'a* (*Dhrouvapaṭou*). Celui-ci est d'un naturel vif et emporté, et il est doué d'une intelligence faible et bornée; cependant il croit sincèrement aux *trois Précieux*. Chaque année il tient, pendant sept jours, une Grande assemblée, dans laquelle il distribue à la multitude des religieux des mets exquis, les trois vêtements, des médicaments, les sept choses précieuses et des joyaux de la plus grande valeur. Mais après avoir distribué toutes ces choses, il en donne deux fois le prix pour les racheter. Il estime la vertu et ré-

vère les sages, il honore la religion et fait le plus grand cas de la science. Les religieux des contrées lointaines reçoivent particulièrement ses respects et ses hommages.

« A une petite distance de la ville, il y a un grand *Kia-lan* (*Saṁghârâma*) qui fut bâti jadis par les soins de l'*Arhat A-tche-lo* (*Atchâra*). C'est là que vécurent les *Pou-sa* (*Bôdhisattvas*) *Te-hoei* (*Gouṇamati*) et *Kien-hoei* (*Drĭḍhamati*), et y composèrent divers Traités (*Çâstras*) qui tous se sont répandus avec éclat. »

En partant de ce pays au nord-ouest, *Hiouen-thsang* fit environ sept cents li, et arriva au royaume d'*A-nan-t'o-pou-lo* (*Ânandapoura* — Inde de l'ouest).

FA-HING-TCH'ING.

Fa-hing-tch'ing (*Tchâritra*), nom d'une ville. *Si-yu-ki,* liv. X, fol. 10 : « Sur les frontières sud-est du royaume (de *Ouḍa* — *Orissa*), près des rivages d'une grande mer, on trouve la ville *Tche-li-ta-lo-tch'ing* (*Tchâritra poura,* — mot qui veut dire en chinois *la ville du départ*). Elle a environ vingt li de tour : c'est la route et le séjour ordinaire des marchands et des voyageurs des pays lointains qui veulent s'embarquer. Cette ville est solidement construite et possède une grande quantité de choses précieuses.

« En dehors de la ville, on voit cinq couvents bâtis près les uns des autres, aussi remarquables par leurs tours imposantes que par la beauté et l'élégance des statues de saints personnages.

« Au sud, elle est éloignée d'environ deux mille li (deux cents lieues) du royaume de *Sing-kia-lo* (*Siñhala* — *Ceylan*).

« Dans le silence de la nuit, en regardant dans le lointain, on aperçoit à *Siñhala*, au haut du *Stoûpa* de la dent du

Bouddha, l'éclat d'une énorme pierre précieuse qui resplendit comme un flambeau lumineux qui serait suspendu dans les airs (*sic*). »

En partant de ce pays au sud-ouest, *Hiouen-thsang* marcha à travers une vaste forêt; et, après avoir fait ainsi douze cents li (cent vingt lieues) environ, il arriva au royaume de *Kong ya-t'o* (*Koṇyódha? — Kongâ*, suivant M. Lassen — Inde de l'est).

FA-TI-KOUE.

Fa-ti-koue, le royaume de *Fa-ti* (*Vadi?*), qui est situé à quatre cents li à l'ouest de *Pou-k'o* (*Boukhara*), a quatre cent li de tour. Sous le rapport des productions du sol et des mœurs et coutumes, il ressemble au royaume de *Sa-mo-kien* (*Samarkand*).

A cinq cents li au sud-ouest de *Fa-ti* (*Vadi?*), on arrive au royaume de *Ho-li-si-mi-kia* (*Kharismiga?*).

FAN-YEN-NA.

Fan-yen-na (*Bamiyan*), nom de royaume. *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 16 : « *Hiouen-thsang* partit de *Kie-tchi* (*Gatchi*) dans la direction du sud-est, et entra dans les grandes montagnes neigeuses; il franchit des sommets élevés et traversa des vallées profondes. Après avoir fait six cents li, il sortit des frontières du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*), et arriva au royaume de *Fan-yen-na*.

« Le royaume de *Fan-yen-na* a environ deux mille li de l'est à l'ouest, et trois cents li du sud au nord. Il est situé au centre de montagnes couvertes de neiges (*Indoukouch*). Les habitants ont bâti leurs demeures sur les flancs des montagnes et dans le creux des vallées. La capitale, appuyée sur

des rochers escarpés, traverse une large vallée; son étendue en longueur est de six à sept li. Au nord, elle est adossée à une haute montagne. Ce pays produit du blé tardif; mais on y voit peu de fleurs et de fruits. Il offre aux troupeaux de bons pâturages, et nourrit beaucoup de moutons et de chevaux. Le climat est froid, et les hommes sont d'un naturel dur et farouche; la plupart d'entre eux portent des vêtements de peaux et de laine. L'écriture, les règlements administratifs et les marchandises ressemblent à ceux du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*); mais il y a quelque différence dans la langue parlée. Quant aux traits du visage, ils offrent une grande ressemblance. Les habitants se distinguent des peuples voisins par leur droiture et leur fidélité. Ils témoignent un respect sincère, tant aux *Trois précieux* qu'aux nombreux esprits (du culte brâhmanique). Les marchands qui fréquentent ce pays demandent le bonheur aux esprits du ciel, qui font apparaître tantôt d'heureux presages, tantôt des phénomènes terribles et des fléaux célestes. Il y a une dizaine de *Kia-lan* (*Sam̃ghârâmas*) qui renferment plusieurs milliers de religieux de l'école *Choue-tch'ou-chi-pou* (l'école des *Lokôttaravâdinas*), qui se rattache à la doctrine du *petit Véhicule* (*Hînayâna*).

« Sur le flanc d'une montagne située au nord-est de la ville royale (de la capitale), il y a une statue en pierre du *Boud dha* debout; elle est haute de cent quarante à cent cinquante pieds; elle est toute resplendissante d'or et d'ornements précieux.

« A l'est (de la capitale), il y a un couvent qui fut fondé par un des premiers rois de ce royaume.

« A l'est du couvent, on voit une statue en cuivre de *Chi-kia-fo* (*Çâkyabouddha*), debout, haute d'environ cent pieds

Les différentes parties de son corps ont été fondues à part, et assemblées de manière à former une statue droite.

« A douze ou treize li à l'est de la ville, on voit, dans un couvent, une statue du *Bouddha*, qu'on a représenté couché comme au moment où il entra dans le *Nirvâṇa*. Sa longueur est d'environ mille pieds (*sic*). Chaque roi de *Fan-yen-na* tient en cet endroit la *grande assemblée de la Délivrance* (*Môkcha*). Depuis les joyaux de la couronne jusqu'à sa femme et ses enfants, il donne tout à ce couvent; puis, après avoir épuisé toutes les richesses du trésor public, il se donne lui-même. Alors les ministres et les magistrats se rendent en foule auprès des religieux, et leur offrent de riches présents pour racheter toutes les personnes de la famille royale. »

Après avoir fait deux cents li au sud-est du couvent de la statue couchée, *Hiouen-thsang* passa à l'est de grandes montagnes couvertes de neiges, et arriva à une petite vallée arrosée par des sources limpides, et baignée par un lac pur comme un miroir. Des bosquets touffus la paraient de leur vert feuillage. Là, dans un couvent, il y a une dent du *Bouddha*, ainsi qu'une dent d'un *T'ou-k'io* (d'un *Pratyêka bouddha*) qui vivait au commencement du *kalpa* (actuel). Cette dernière dent est longue d'environ cinq pouces et large d'un peu moins de quatre pouces.

Il y a en outre : 1° une dent d'un roi à la roue d'or (*Souvarṇa tchakra râdjâ?*); elle est longue de trois pouces et large de deux pouces;

2° Le vase en fer dont se servait le grand *Arhat Chang-no-kia-po-cha* (*Çaṇakavasas*); sa capacité est d'environ huit à neuf *ching* : ces objets, légués par ces trois saints hommes, sont renfermés et scellés dans un coffre d'or;

3° Le *Sam̃ghaṭi* (sorte de vêtement) de neuf pièces que

portait *Chang-no-kia-po-cha* (*Çaṇakavasas*); sa couleur est d'un rouge foncé; il a été tissu avec les filaments de la plante *Che-no-kia* (*Çaṇaka*).

Chang-no-kia-po-cha (*Çaṇakavasas*) était le frère cadet d'*A-nan* (*Ânanda*). Dans une de ses existences antérieures, le jour où l'on sortait de la retraite (d'été), il avait donné aux religieux des vêtements de *Çaṇaka*.

En récompense de cette conduite vertueuse, pendant cinq cents existences successives, il porta constamment le même vêtement. Dans sa dernière existence, il l'apporta avec lui en sortant du sein de sa mère. A mesure que son corps grandissait, son vêtement s'étendait en proportion. Quand *A-nan* (*Ânanda*) l'eut ordonné et admis au nombre des religieux, son vêtement se changea en un vêtement religieux; quand il eut reçu tous les préceptes, il se changea encore en un *Sañghaṭi* composé de neuf pièces. Quand il fut sur le point d'entrer dans le *Nirvâṇa*, il se livra à l'extase finale (*Antadhyâna*) et fut doué à l'instant de toute la force de la connaissance et de toute l'énergie des vœux [1]. Il laissa ce *Kia-cha* (*Kachâya* — vêtement religieux), qui doit subsister jusqu'à l'extinction de la loi de *Çâkya*. Quand la loi sera éteinte, on le verra changer et périr; maintenant il est déjà un peu endommagé.

En partant de ce pays du côté de l'est, *Hiouen-thsang* entra dans les grandes montagnes neigeuses, franchit les pics noirs (*Indoukouch*), et arriva au royaume de *Kia-pi-che* (*Kapiça*).

[1] Cette phrase veut dire, suivant les idées indiennes, que dans l'extase finale où il s'était plongé, il découvrit tout ce que renferment les trois mondes, et fit les vœux les plus ardents pour la conversion de toutes les créatures.

FEÏ-CHE-LI.

Feï-che-li (*Vâiçâlî* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. VII, fol. 11 : « Le royaume de *Feï-che-li* a environ cinq mille li de tour; le sol est gras et fertile; les fleurs et les fruits y viennent en abondance. Le *Meou-tche* (*Môtcham*[1], la banane) et l'*An-mo-lo* (*Âmra*, la mangue) y sont communs et fort estimés. Le climat est doux et tempéré; les mœurs sont pures et honnêtes; les habitants aiment la vertu et estiment la science. On trouve parmi eux des partisans de l'hérésie et de la vérité.

« On compte dans ce pays plusieurs centaines de couvents qui sont la plupart en ruine; il n'en subsiste plus que trois ou quatre où vit un petit nombre de religieux. Il y a plusieurs dizaines de temples des dieux (*Dêvâlayas*) qui servent d'asile à une multitude confuse d'hérétiques, dont le plus grand nombre appartient à la secte des *Nirgranthas* (en chinois *Lou-hing-tchi-tou*).

« L'ancienne capitale de *Feï-che-li* (*Vâiçâlî*) est ruinée depuis longtemps. Ses fondements antiques ont une circonférence de soixante à soixante-dix li. Ce qui reste de cette ville occupe un espace de quatre à cinq li : on n'y voit que fort peu d'habitants.

« A cinq ou six li au nord-ouest de la capitale, on arrive à un *Kia-lan* (un couvent) où habite un petit nombre de religieux de l'école *Tching-liang-pou* (des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*).

« Près de là il y a un *Stoûpa*. Ce fut en cet endroit que jadis *Jou-laï* (le *Tathâgata*) expliqua le livre de *Pi-mo-lo-kie* (*Vimalakîrtti soûtra*). Là *P'ao-tsi* (*Ràtnâkara*), fils d'un maître de maison, offrit au *Bouddha* un parasol précieux.

[1] Wilson, *Sanskrit Dictionary*.

« A l'est de cet endroit, *Che-li-tseu* (*Çâripouttra*) obtint le fruit (le rang) d'*Arhat.* »

En partant de ce pays au nord-est, *Hiouen-thsang* fit environ cinq cents li, et arriva au royaume de *Fo-li-chi* (*Vrïdji*, que les habitants du Nord appellent *San-fa-chi* — *Samvadji?* — Inde du nord).

FO-KO.

Fo-ko et *Fo-ko-lo*. *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 14 : « Ce royaume a environ huit cents li de l'est à l'ouest, et quatre cents li du nord au sud. Au nord, il est voisin du fleuve *Fo-tsou* (Oxus).

« La capitale du royaume a vingt li de tour ; tout le monde l'appelle *Siao-wang-che-tch'ing*, c'est-à-dire la petite ville royale. Quoique cette ville soit bien fortifiée, elle compte fort peu d'habitants. Les productions du sol sont extrêmement variées, et il serait difficile d'énumérer toutes les espèces de fleurs qu'on y apporte par eau et par terre. Il y a une centaine de couvents où vivent environ trois mille religieux et novices, qui tous étudient la doctrine du *petit Véhicule* (*Hînayâna*), etc.

« En partant au sud-ouest de la capitale, on entre dans les collines hautes et tortueuses des montagnes neigeuses, et l'on arrive ensuite au royaume de *Joai-mo-t'o* (*Djoumadha?*). »

FO-LI-CHI.

Fo-li-chi (*Vrïdji*). *Si-yu-ki*, liv. VII, fol. 17 : « Le royaume de *Fo-li-chi* a environ quatre cents li de tour ; il est allongé de l'est à l'ouest et resserré du sud au nord. Le sol est très-fertile ; les fleurs et les fruits y viennent en abondance. Le climat est un peu froid. Les habitants sont d'un naturel vif

et emporté; beaucoup d'entre eux ont du respect pour les doctrines hérétiques (brâhmaniques), et il y en a fort peu qui croient à la loi du *Bouddha*. Il y a une dizaine de *Kia-lan* (*Sam̃ghârâmas*) qui contiennent moins de mille religieux. Là on étudie à la fois la doctrine du *grand* et du *petit Véhicule*. Il y a plusieurs dizaines de temples que fréquentent un nombre énorme d'hérétiques. La capitale du royaume s'appelle *Tchen-siu-na* (*Tchançouṇa?*); elle est ruinée en grande partie; cependant, dans l'enceinte des murs de l'ancien palais, on compte encore environ trois mille maisons : on dirait un village ou une petite ville.

« Au nord-est d'un grand fleuve, il y a un couvent dont les religieux, qui sont en petit nombre, étudient avec ardeur et se distinguent par leur conduite vertueuse, etc. »

En partant de ce pays au nord-ouest, *Hiouen-thsang* fit de quatorze à quinze cents li, franchit des montagnes, traversa des vallées, et arriva au royaume de *Ni-po-lo* (*Nipala* —Népal—Inde centrale).

FO-LI-CHI-SA-T'ANG-NA.

Fo-li-chi-sa-t'ang-na (*Vr̆idjisthâna*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 2 : « Ce royaume a deux mille li de l'est à l'ouest, et mille li du sud au nord. La capitale, qui s'appelle *Hou-pi-na* (*Houbhina?*), a vingt li de tour. Sous le rapport des produits du sol et des mœurs des habitants, ce pays ressemble au royaume de *Tsao-kiu-t'o* (*Tsâukoûṭa?*), mais la langue qu'on y parle est différente. Le climat est glacial, et les hommes sont d'un caractère cruel et sauvage. Le roi est de la race des *Tou-kioue* (Turcs). Il a une foi profonde dans les *Trois précieux*. Il estime la science et montre de la déférence pour les hommes vertueux.

« En partant du nord-est de ce royaume, on franchit des montagnes, on passe une grande rivière, on traverse plusieurs dizaines de petites villes sur les frontières de *Kia-pi-che* (*Kapiça*), et l'on arrive au grand passage de montagne nommé *Po-lo-si-na* (*Varaséna?*), qui fait partie des grandes montagnes neigeuses. Ce sommet est extrêmement élevé; ses flancs inclinés n'offrent que des précipices, des sentiers tortueux et des cavernes qui reviennent sur elles-mêmes. Tantôt on entre dans une vallée profonde; tantôt on gravit les bords escarpés de la montagne, qui, même au cœur de l'été, semble ne former qu'un bloc de glace que l'on taille avec le fer pour pouvoir la gravir. Ce n'est qu'au bout de trois jours qu'on peut arriver au haut de ce passage. Là on est pénétré par un vent glacial; des monceaux de neige remplissent les vallées; les voyageurs qui les traversent ne peuvent y poser le pied (s'y arrêter). Les faucons eux-mêmes ne peuvent les franchir au vol; à peine ont-ils touché la neige qu'ils reprennent leur essor. Ce passage de montagne est le plus élevé de tout le *Djamboudvîpa*. Aucun arbre ne surmonte son sommet; on voit seulement une multitude de pics qui sont groupés ensemble et ont, de loin, l'apparence d'une forêt.

« Après avoir descendu pendant trois jours, on parvient au bas de ce passage de montagne, et l'on arrive au royaume d'*An-ta-lo-po* (*Antarava — Endérab*). »

HI-MO-TA-LO-KOUE.

Hi-mo-ta-lo-koue (le royaume de *Himatala*[1]). *Si-yu-ki*,

[1] Dans notre ouvrage, ce royaume est appelé *Sioue-chan-hia* (littér. « au bas des montagnes neigeuses »), expression qui est la traduction chinoise de *Himatala* (*hima* « neige » — *tala* « au-dessous »).

liv. XII, fol. 5 : « C'est un ancien pays du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*). Il a trois mille li de tour, et est entrecoupé par des montagnes et des vallées. Le sol est gras et fertile; il est favorable à la culture des grains, et produit une grande quantité de blé tardif. Toutes les plantes y réussissent, et les différentes sortes de fruits viennent en abondance. Le climat est froid; les habitants sont d'un caractère violent et emporté; ils ne savent pas distinguer le bien du mal; leur figure est laide et commune. Leurs manières, leurs usages, leurs vêtements de laine et de peaux, leur donnent une grande ressemblance avec les *Tou-kioue* (Turcs). Les femmes portent un bonnet surmonté d'une corne en bois haute d'environ trois pieds; devant, il a deux branches qui indiquent le père et la mère du mari : la branche d'en haut se rapporte au père, celle d'en bas à la mère. A mesure que l'un ou l'autre vient à mourir, elle enlève la branche respective; quand son beau-père et sa belle-mère sont morts, elle renonce tout à fait au bonnet à cornes.

« Le premier roi de ce royaume, appelé *Kiang-koue-wang* (c'est-à-dire roi du royaume puissant), était de la race de *Chi* (*Çâkya*); beaucoup de peuples à l'ouest des monts *Tsong-ling* avaient été soumis par ses armes. Comme ce pays était voisin des *Tou-kioue* (Turcs), il adopta bientôt leurs mœurs, et fut exposé à leurs attaques et à leurs brigandages. Il tâcha de défendre ses frontières; c'est pourquoi les habitants de ce royaume se sont dispersés dans les pays étrangers.

« Il y a plusieurs dizaines de villes fortifiées, dont chacune a un chef particulier. Le peuple habite des tentes de feutre et mène une vie nomade.

« Du côté de l'ouest, ce pays touche au royaume de *Ki-li-se-mo* (Kharisme). »

Après avoir fait deux cents li dans la direction de l'ouest, *Hiouen-thsang* arriva au royaume de *Po-to-tchoang-na* (*Pâṭasthâna ?*).

HO-LI-SI-MI-KIA.

Ho-li-si-mi-kia (*Kharismiga ?*), nom de pays. Ce royaume est situé sur les deux rives du fleuve *Fo-thsou* (*Vatch — Oxus*); il a de vingt à trente li de l'est à l'ouest et cinq cents li du nord au sud. Sous le rapport des productions du pays et des mœurs, il ressemble au royaume de *Fa-ti* (*Vadi?*); mais la langue qu'on y parle est un peu différente.

En partant du sud-ouest du royaume de *Sa-mo-kien* (*Samarkand*), *Hiouen-thsang* fit environ trois cents li et arriva au royaume de *Kie-choang-na* (*Kaçana*).

HO-TAN.

Ho-tan (*Khotan*), nom de pays. *Hiouen-thsang* (*Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 14) l'appelle *Kiu-sa-tan-na*, transcription du nom indien *Koustana* (mamelle de la terre — *T'i-jeou*). Ce royaume a quatre mille li de tour, mais des déserts de sables et de pierres en occupent plus de la moitié; de sorte que les terres propres à la culture n'ont qu'une médiocre étendue. Ce pays produit beaucoup de grains et une grande abondance de fruits. On en tire des tapis et des étoffes de laine. Les habitants sont habiles à filer la soie et à en fabriquer de belles étoffes. Ce pays produit en outre du jade blanc et du jade noir. Le climat est tempéré. Souvent des tourbillons de vent font voler des nuages de poussière. Les mœurs sont empreintes d'urbanité et de justice. Les hommes sont doux et respectueux; ils aiment à cultiver les lettres et les arts. On cite avec éloge leur adresse et leur habileté. Tout le peuple

vit dans l'aisance et le contentement, et chacun se plaît dans sa condition. Dans ce royaume, on estime beaucoup la musique et l'on aime à danser en chantant. Il y a peu de personnes qui portent des vêtements de laine ou de peaux; le plus grand nombre se vêtit de soie et de coton. Leurs manières et leur extérieur annoncent la décence et l'urbanité. Ils possèdent des mémoires historiques; leur écriture est presque calquée sur celle de l'Inde et n'offre que des changements fort légers; mais la différence de la langue parlée distingue ce royaume des autres. La loi du *Bouddha* est en grand honneur dans ce pays. On y compte une centaine de *Kia-lan* (*Saṃghârâmas*) où habitent environ cinq mille religieux qui tous suivent avec zèle la doctrine du *grand Véhicule.*

Le roi est très-belliqueux et témoigne un profond respect pour la loi du *Bouddha.* Il se vante de descendre du dieu *Pi-cha-men* (*Vâiçravaṇa* — le dieu des richesses). Jadis, lorsque ce royaume n'offrait qu'une vaste solitude, le dieu *Pi-cha-men* (*Vâiçravaṇa*) vint y fixer son séjour. A cette époque, le fils aîné du roi *Wou-yeou* (*Açôka*) se trouvait à *Ta-tcha-chi-lo* (*Takchaçilâ*) et venait d'avoir les yeux arrachés. Le roi *Wou-yeou* (*Açôka*), enflammé de colère, y envoya un de ses ministres, qui transporta les grandes familles au nord des montagnes neigeuses et les fixa d'abord dans une vallée déserte. Ces hommes exilés, cherchant un meilleur asile, arrivèrent aux frontières occidentales de *Khotan.* Là ils choisirent parmi eux un chef et lui donnèrent le titre de roi. A cette époque, le fils de l'empereur de l'Est (de la Chine?), ayant été banni, habitait les frontières de ce même pays. Encouragé et désigné par le peuple, il se donna lui-même le titre de roi. Un temps considérable s'était déjà écoulé sans

que les lois des deux princes eussent acquis de l'autorité. Comme ils chassaient chacun de leur côté, ils vinrent à se rencontrer au milieu d'une plaine marécageuse, s'interrogèrent sur leur origine et voulurent se disputer l'avantage. Leur langage ayant trahi des sentiments de colère, ils furent sur le point de croiser la lance; mais un des officiers leur adressa des observations. « Sur quoi se fonde votre querelle? leur dit-il. Si vous voulez trancher la question en combattant, à l'occasion d'une partie de chasse, vous ne vous trouverez ni l'un ni l'autre suffisamment préparés. Retournez chacun dans votre royaume, équipez vos soldats et réunissez-vous ensuite à un jour convenu. »

Là-dessus, ils s'en revinrent chacun dans leur pays, équipèrent des chevaux et exercèrent leurs troupes. A l'époque convenue, les deux armées se réunirent, et, dès le grand matin, quand elles furent en présence, avec leurs drapeaux déployés, les tambours battirent la charge et l'engagement eut lieu de part et d'autre. Le roi de la partie occidentale fut vaincu et s'enfuit; mais il fut pris et décapité. Le prince de l'Est, profitant de sa victoire, traita avec bonté et rassembla sous ses ordres les habitants du pays de l'Ouest qui n'avaient plus de roi. Il transporta sa résidence dans les *terres du milieu* et construisit une enceinte de murailles; mais, affligé de n'avoir point de territoire, il craignit de ne pouvoir réussir. Il publia au loin un édit où il disait : « Quel est celui qui connaît l'arpentage (*T'i-li*)? »

Dans ce moment, il y avait un de ces hérétiques qui se couvrent de cendres (*Pâçoupatas*), qui portait sur son épaule une grande calebasse. Il la remplit d'eau et se présenta au roi en disant : « Je connais l'arpentage. » Aussitôt il répandit l'eau en commençant à décrire un cercle immense, qu'il

continua jusqu'à ce qu'il l'eut achevé. Cela fait, il disparut subitement.

Le roi, suivant les traces de cette eau, jeta les fondements d'une ville, et bientôt il eut exécuté son entreprise. Telle fut l'origine de la capitale de *Khotan*. C'est là même que le roi actuel a fixé sa résidence. Quoique les murs ne soient pas d'une grande hauteur, il serait difficile de la prendre d'assaut. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, personne n'a jamais pu s'en rendre maître.

Lorsque le roi eut établi sa résidence, fondé son royaume, construit des villes pour les habitants et accompli ses grands desseins, les vieillards se dirent : «Quoiqu'il approche du terme de la vie, le roi n'a pas encore d'héritier direct et il est à craindre que sa dynastie ne s'éteigne avec lui.» Ils se rendirent alors dans le temple du dieu *Pi-cha-men* (*Vâiçravaṇa*) et le supplièrent de donner un héritier au roi. Tout à coup la tête de la statue du dieu s'ouvrit et, de la partie supérieure de son front, on vit sortir un jeune enfant. Ils le reçurent et l'apportèrent au roi. Tout le royaume en fut comblé de joie; mais, comme il ne buvait point de lait, ils eurent peur qu'il ne pût vivre. Ils allèrent de nouveau dans le temple du dieu et le prièrent de pourvoir à la nourriture de l'enfant. Tout à coup, la terre qui se trouvait devant le dieu offrit une saillie qui s'éleva peu à peu en forme de mamelle. L'enfant divin l'ayant sucée avidement, il ne tarda pas à acquérir la taille et la force d'un homme. Il se distingua par sa prudence et sa valeur, et ses lois s'étendirent au loin. Aussitôt il éleva un temple au dieu *Pi-cha-men* (*Vâiçravaṇa*) afin d'honorer celui à qui il devait le jour.

Depuis cette époque, pendant une longue suite de générations, la succession des rois de *Khotan* s'est régulièrement

continuée. C'est pour cela qu'aujourd'hui encore, le temple du dieu est rempli de choses précieuses et que les hommages, les offrandes et les sacrifices n'éprouvent aucune interruption. En souvenir de la *mamelle de la terre* (*Ti-jeou*) qui avait nourri un enfant miraculeux, le royaume reçut le nom de *Koustana*.

HOUO KOUE

Houo-koue, le royaume de *Houo* (*Khou, Kho'*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 3 : « Ancien pays de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*); il a trois mille li (trois cents lieues) de tour; la capitale a environ vingt li (deux lieues) de circonférence. Il n'y a point de prince ni de chefs indigènes. Ce royaume est soumis aux *Tou-kioue* (Turcs). Le sol est uni; les semailles ont lieu à des époques régulières. On y voit une grande abondance de plantes, d'arbres, de fleurs et de fruits. Le climat est tempéré; les mœurs sont pures et honnêtes. Les habitants sont d'un naturel vif et ardent; ils s'habillent d'étoffes de laine. Beaucoup d'entre eux croient aux *trois Précieux* et peu de personnes s'adonnent au culte des esprits (au culte brâhmanique). Il y a une dizaine de couvents où l'on compte plusieurs centaines de religieux. Le roi est de race turque; il gouverne tous les petits royaumes situés au sud des *Portes de Fer*. Il est aussi inconstant que les oiseaux, et ne réside pas habituellement dans la même ville.

« En sortant de ce royaume du côté de l'est, on entre dans les monts *Tsong-ling*. »

I-LAN-NOU-KOUE.

I-lan-nou-koue, nom de royaume; le même que *I-lan-nou-po-fa-to-koue* (*Hiraṇyaparvata*— Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. X,

fol. 1 : « Ce royaume a trois mille li de tour. La capitale, dont la partie nord est voisine du fleuve *King-kia* (*Gañgâ*—*Gange*), a environ vingt li de circonférence. Ce pays produit en abondance des grains, des fleurs et des fruits. Le climat est tempéré; les mœurs sont simples et honnêtes. Il y a une dizaine de *Kia-lan* (*Sañghârâmas*) où l'on compte environ quatre mille religieux, qui suivent la plupart les principes de l'école *Tching-liang-pou* (des *Sammitîyas*), qui se rattache à la doctrine du *petit Véhicule* (*Hînayâna*). Il y a en outre une vingtaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*). Les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle.

« Dans ces derniers temps, il y eut un roi voisin qui détrôna le prince de ce royaume, donna sa capitale à la multitude des religieux et y construisit deux *Kia-lan* (couvents) qui contiennent chacun un peu moins de deux mille religieux, tous attachés à l'école *Choue-i-tsie-yeou-pou* (ou des *Sarvâstivâdas*), qui suit la doctrine du *petit Véhicule*.

« A côté de la capitale et tout près du Gange, s'élève la montagne *I-lan-nou-chan* (*Hiraṇyaparvata* ou la montagne d'or) d'où sortent des masses de fumée et de vapeurs qui obscurcissent le soleil et la lune, etc. »

En sortant de ce royaume, *Hiouen-thsang* suivit le rivage méridional du Gange, fit environ trois cents li à l'est et arriva au royaume de *Tchen-po* (*Tchampâ*—Inde centrale).

IN-PO-KIEN-KOUE.

In-po-kien-koue, le royaume d'*Invakan* (?). *Si-yu-ki*, l. XII, fol. 6 : « C'est un ancien pays du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*); sa circonférence est d'environ mille li; la capitale a dix li (une lieue) de tour. Les montagnes sont extrêmement rapprochées, de sorte que les vallées et les terres

arables sont fort resserrées. Pour les produits du sol, le climat et le caractère des habitants, il ressemble au pays de *Po-to-tchoang-na* (*Pâṭasthâna?*), seulement la langue parlée est un peu différente. Le roi est d'un naturel dur et violent, et ne sait pas distinguer le bien du mal. »

En sortant de ce pays dans la direction de l'ouest, *Hiouen-thsang* franchit des passages de montagnes et traversa des vallées. Après avoir fait trois cents li dans des sentiers étroits et remplis de précipices, il arriva au pays de *Kiu-lang-na* (*Kouraṇa*).

JOUI-MO-TO.

Joui-mo-t'o (*Djoumadha?*). *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 16 : « Ce royaume a de cinquante à soixante li de l'est à l'ouest, et six cents li du sud au nord. La capitale a dix li de tour. En partant du sud-est de ce pays, on arrive au royaume de *Hou-chi-kien* (*Houdjikan* des Arabes). »

Nous voyons dans l'article de *Fo-ho* (pour *Fo-ko-lo* — *Bakra* — *Baktra* — *Balkh*), qu'en sortant de la capitale au sud-ouest, on entre dans les montagnes neigeuses, et l'on arrive au royaume de *Joui-mo-t'o*.

KEOU-CHI-NA-KIE-LO-KOUE.

Keou-chi-na-kie-lo-koue (le royaume de *Kouçinagara* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. VI, fol. 16 : « Les murs des villes sont en ruines, les bourgs et les villages n'offrent qu'une triste solitude. Les fondements en briques de l'ancienne capitale embrassent une circonférence de dix li, où l'on voit çà et là de rares habitants. Les rues sont obstruées par des herbes et des plantes sauvages. A l'angle nord-est de la porte de la ville, il y a un *Stoûpa* construit

jadis par le roi *Açóka*. C'était là qu'on voyait le puits de l'antique demeure de *Tchounda*. Avant de le construire, on fit des offrandes, et il se trouva aussitôt creusé. Quoique bien des années et des mois se soient écoulés depuis cette époque, l'eau du puits est toujours pure et excellente.

« A trois ou quatre li au nord-ouest de la ville, on traverse la rivière *A-chi-to-fa-ti* (*Adjitavatî*), anciennement appelée *Chi-laï-na-fa-ti* (*Hiraṇyavatî*). A une petite distance du rivage occidental, on arrive au bois des arbres *So-lo* (*Sâlas* — *Shorea robusta*). Cet arbre ressemble à celui qu'on appelle *Ho* en chinois, mais son écorce est d'un blanc verdâtre et ses feuilles sont lisses et luisantes. Ce fut là qu'entre quatre arbres (*Sâlas*) d'une hauteur extraordinaire, *Jou-laï* (le *Tathâgata*) entra dans le *Nirvâṇa*, etc. »

Après avoir fait environ deux cents li au sud-ouest du *Stoûpa* élevé à l'occasion du partage des reliques (du *Bouddha*), *Hiouen-thsang* arriva à une grande ville où habitaient de riches Brâhmanes qui avaient approfondi les Traités des cinq sciences (*Pañtcha vidyâ çâstras?*), et révéraient les *trois Précieux*. A côté de la ville, ils avaient établi, pour recevoir les religieux, un couvent magnifique, pourvu de toutes les choses nécessaires, etc.

Hiouen-thsang fit encore cinq cents li à travers des forêts, et arriva à *Po-lo-ni-sse* (*Vârâṇaçî* — *Bénarès* — Inde centrale).

KI-LI-SSE-MO.

Ki-li-sse-mo (*Kharısma*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 4 : « Ancien pays du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*). Il a mille li de l'est à l'ouest, et trois cents li du nord au sud. La capitale a de quinze à seize li de tour. Sous le rapport des productions du sol et des mœurs, il ressemble beaucoup au royaume de

Moung-kien (*Mounkan*, suivant Burnes); mais les habitants de ce dernier pays diffèrent beaucoup de ceux de *Ki-li-sse-mo*, en ce qu'ils sont méchants et emportés.

« En partant du nord-est, on arrive au royaume de *Po-li-ho* (*Prĭha?*) »

Obs. On voit dans la notice de *Ko-lo-hou* (*Ro-hou* — *Roh?*), qu'en partant de l'est du royaume de *Moung-kien* (*Mounkan*), *Hiouen-thsang* franchit des passages de montagnes élevées, traversa des vallées profondes, parcourut plusieurs villes et districts, et qu'après avoir fait environ trois cents li, il arriva au royaume de *Ki-li-sse-mo* (*Kharisma*).

KIA-CHI-MI-LO-KOUE.

Kia-chi-mi-lo-koue, le royaume de Kachemire (en sanskrit *Kaçmîra* — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. III, fol. 13 : « Il a sept mille li (sept cents lieues) de tour, et ses quatre frontières sont adossées à des montagnes d'une hauteur prodigieuse; on y arrive par des passages fort étroits. C'est pourquoi aucun des princes voisins avec qui il était en guerre n'a pu l'attaquer avec succès. Du côté de l'ouest, la capitale est voisine d'un grand fleuve; elle a douze ou treize li du nord au sud et quatre à cinq li de l'ouest à l'est. Le pays est favorable à la culture des grains, et produit une grande abondance de fleurs et de fruits. On en tire des chevaux de l'espèce du dragon, du parfum *Yo-kin-hiang* (*Curcuma*), des perles *Ho-tchou* (lentilles de verre) et des plantes médicinales. Le climat est froid et glacial; il tombe beaucoup de neige, mais il y a peu de vent. On porte des bonnets de laine et des vêtements de coton blanc. Les habitants sont légers, volages, mous et pusillanimes. Comme ce royaume était protégé par un dragon, il ne tarda pas à dompter les

états voisins. Le peuple est généralement doué d'une belle figure, mais il est d'un naturel enclin à la ruse et à la fraude; il aime l'étude et cherche avidement à acquérir des connaissances. Dans ce pays, l'erreur (le brâhmanisme) et la vérité (le bouddhisme) ont de nombreux partisans. On y compte une centaine de *Kïa-lan* (*Sañghârâmas* — couvents) qui renferment environ cinq mille religieux et novices. Il y a trois *Stoûpas* construits jadis par le roi *Açôka*, et dont chacun possède environ un *Ching* (dixième partie du boisseau chinois) de reliques du *Bouddha*. Suivant les Annales de ce royaume, jadis tout le territoire de *Kia-chi-mi-lo* (Kachemire) était occupé par un lac de dragons (*Nâgharada*), etc. »

En partant de ce pays au sud-ouest, *Hiouen-thsang* franchit des montagnes, traversa des lieux remplis de précipices; et après avoir fait environ sept cents li, il arriva au royaume de *Pan-noa-t'sie* (*Panoutcha* — le *Pountch* des cartes, suivant Alex. Cunningham — Inde du nord).

KIA-MO-LIU-PO.

Kia-mo-liu-po (*Kâmaroûpa* — Inde orientale). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 6 : « Ce royaume a dix mille li (mille lieues) de tour, et la capitale environ trente li. Le terrain est bas et humide; les grains se sèment et se récoltent à des époques déterminées. Quoique les arbres *Pan-na-so* (*Panasa*—l'arbre à pain) et *Na-lo-k'i-lo* (*Nârikêla* — cocotier) soient extrêmement nombreux, leurs fruits jouissent de la plus grande estime. Les villes sont entourées de rivières, de lacs et d'étangs. Le climat est tempéré; les mœurs sont pures et honnêtes. Les hommes sont de petite taille, et leur visage est d'une teinte noire; leur langage diffère peu de celui de l'Inde centrale, et ils sont d'un naturel violent et sauvage; cependant ils ont

une grande ardeur pour l'étude. Ils adorent avec respect les esprits du ciel, et ne croient point à la loi du *Bouddha*. C'est pourquoi, depuis sa naissance jusqu'à ce jour, on n'a pas encore élevé dans ce royaume un seul *Kia-lan* (couvent) pour y appeler des religieux. S'il se rencontre par hasard quelques vrais croyants, ils se bornent à penser secrètement au *Bouddha*. On y compte une centaine de temples des dieux, et environ dix mille hérétiques. Le roi actuel descend du dieu *Na-lo-yen* (*Nârâyaṇa dêva*); il est de la race des *Po-lo-men* (*Brâhmanes*); son nom est *Pan-saï-kie-lo-fa-mo* (*Bhâskaravarma*, littéralement : cuirasse du soleil); il prend le titre de *Keou-mo-lo* (*Koumâra*). Depuis la fondation de ce royaume jusqu'à ce jour, la succession des princes qui y ont régné embrasse un espace de mille générations. Le roi est passionné pour l'étude, et le peuple imite son exemple. Les hommes de talent des pays éloignés y sont attirés par la renommée de sa justice et aiment à y voyager. Quoiqu'il ne croie pas à la loi du *Bouddha*, il montre un grand respect pour les *Çramaṇas* qui sont doués d'un profond savoir, etc. »

En partant de ce pays, *Hiouen-thsang* fit de douze à treize cents li au sud, et arriva au royaume de *San-mo-ta-t'o* (*Samataṭa* — Inde de l'est).

KIA-PI-CHE.

Kia-pi-che (*Kapiça*). Ce royaume a environ quatre mille li de tour : au nord, il est adossé aux montagnes neigeuses; des trois autres côtés, il est borné par les monts *He-ling* (*Hindoukouch*). La capitale a une dizaine de li de tour. Ce pays est favorable à la culture du froment et autres grains, et possède beaucoup d'arbres à fruits. Il produit d'excellents chevaux et un parfum appelé *Yo-kin-hiang* (*Curcuma*). On

y trouve en abondance les marchandises les plus rares des autres pays. Le climat est froid et le vent y souffle avec violence. Les habitants sont d'un naturel farouche et cruel; leur langage est bas et trivial, et les gens mariés se livrent à toute sorte de désordres. Les caractères de leur écriture ressemblent, en grande partie, à ceux du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*); mais les mœurs, la langue parlée et les lois sont fort différentes. Ils portent des bonnets de poils et de coton, et s'habillent de peaux et d'étoffes de laine.

Dans le commerce, ils font usage de monnaies d'or et d'argent et de petites monnaies de cuivre, qui toutes, par leur dimension et leur forme, diffèrent de celles des autres royaumes. Le roi est de la race *Tsa-li* (des *Kchattriyas*); il est doué de prudence et d'habileté. Il est d'un naturel brave et impétueux, et sa puissance redoutable remplit d'effroi les pays voisins. Il commande à une dizaine de royaumes. Il aime le peuple et révère les *trois Précieux*. Chaque année, il fait fabriquer en argent une statue du *Bouddha* haute de dix-huit pieds, et en même temps il convoque une grande assemblée dite *Wou-tche-ta-hoei* (*Môkcha mahâparichad*) ou de *la Délivrance*, dans laquelle il distribue des aumônes à tous les indigents, et accorde des bienfaits aux hommes et aux femmes qui sont dans le veuvage.

Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ six mille religieux, qui, la plupart, étudient la doctrine du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). Les *Stoûpas* et les *Sam̃ghârâmas* sont élevés, spacieux, magnifiques, et inspirent la pureté et le respect. Il y a une dizaine de temples des dieux que fréquentent environ mille hérétiques, dont les uns vont nus (les *Nirgranthas*), et les autres se frottent de cendres (les *Pâçoupatas*); quelques-uns font des chapelets d'os de crânes

humains et en enveloppent leurs têtes (les *Kapâladhârinas*), etc.

A environ quarante li de la capitale, on arrive à la ville de *Si-pie-to-fa-la-sse* (*Svêtavaras*).

A trente li environ au sud de la ville de *Si-pie-to-fa-la-sse* (*Svêtavaras*), on arrive au mont *A-lou-nao* (*Arouṇa giri?*).

A deux cents li au nord-ouest de la ville royale, on arrive à une grande montagne neigeuse sur laquelle il y a un lac.

Au sud-ouest de la ville, s'élève le mont *Pi-lo-so-lo* (*Piloușâra giri*), sur lequel on a construit un couvent appelé *Pilousâra saṁghârâma*.

Au bas du sommet boréal où est ce couvent, il y a une source de dragon.

En partant de cet endroit, *Hiouen-thsang* fit six cents li à l'est, à travers des pays coupés par des montagnes, des vallées continues, et des pics escarpés d'une hauteur prodigieuse.

Après être entré dans les passages des montagnes noires, (*He-ling* — *Hindoukouch*), il entra dans les frontières de l'Inde du nord, et arriva au royaume de *Lan-po* (*Lampâ* — Inde du nord).

KIA-PI-LO-FA-SOU-TOU-KOUE.

Kia-pi-lo-fa-sou-tou-koue (le royaume de *Kapilavastou* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. VI, fol. 7 : « Il a quatre mille li de tour. Il y a une dizaine de villes désertes dont les rues sont obstruées par des plantes sauvages. La ville royale est tout en ruines, de sorte qu'il est impossible d'en connaître la circonférence. Les murs du palais qui s'élevaient dans l'intérieur de la capitale ont une circonférence de quatorze à quinze li; ils sont formés de briques, et leurs fondements

s'élèvent encore à une hauteur considérable. Comme ce pays est désert et inhabité depuis bien des siècles, on ne rencontre dans les villages que de rares habitants. Il n'y a ni prince, ni chef suprême; dans chaque ville, on a établi un maître qui la gouverne. Le sol est fertile et bien arrosé; les grains se sèment et se récoltent à des époques déterminées; la température est toujours normale, et les saisons se succèdent régulièrement. Les habitants ont des mœurs douces et un caractère enjoué. On voit encore les ruines d'un millier de couvents. A côté du palais, il y a un *Kia-lan* (*Saṁghârâma*) où habitent une trentaine de religieux adonnés à l'étude des principes de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*), qui se rattache à la doctrine du *petit Véhicule* (*Hînayâna*). On voit aussi deux temples des dieux (*Dêvâlayas*). Les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle. »

Après avoir fait cinquante li au sud de la capitale, *Hiouen-thsang* arriva à une ancienne ville où naquit, dans la haute antiquité, *Krakoutchhanda bouddha*.

Quand il eut fait trente li au nord-est de la capitale, il arriva à une ville antique où naquit *Kanaka mouni bouddha*.

En partant d'un *Stoûpa* élevé à trente li au sud-est de la ville, en l'honneur du prince royal (*Siddhârtha*), *Hiouen-thsang* se dirigea, vers l'est, à travers des plaines et des forêts sauvages. Ayant fait ainsi environ deux cents li, il arriva au royaume de *Lan-mo* (*Râmagrâma* — Inde centrale).

KIAO-CHANG-MI-KOUE.

Kiao-chang-mi-koue (le royaume de *Kâuçambhî* — Inde centrale). *Si-ya-ki*, liv. V, fol. 15 : « Il a six mille li de tour; la circonférence de la capitale est de trente li. Il est renommé pour la fertilité du sol, l'abondance du riz, des cannes à

sucre et de toutes sortes de fruits. Le climat est brûlant, et les mœurs sont empreintes de dureté et de violence. Les habitants aiment à cultiver les lettres et les arts, et pratiquent les vertus qui peuvent procurer le bonheur. Il y a une dizaine de couvents, en partie ruinés et déserts, où l'on compte environ trois cents religieux qui étudient la doctrine du *petit Véhicule*. Les temples des dieux (*Dévâlayas*) sont au nombre d'environ cinquante. On voit une multitude considérable d'hérétiques, etc. »

En partant du *Stoûpa* où *Hou-fa* (*Dharmapâla*) avait vaincu les hérétiques, *Hiouen-thsang* se dirigea vers le nord, et, après avoir fait de cent soixante-dix à cent quatre-vingts li, il arriva au royaume de *Pi-so-kia* (*Vâisaka* — Inde centrale).

KIAO-SA-LO-KOUE.

Kiao-sa-lo-koue (le royaume de *Kôsala*). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 12 · « Il a environ six mille li de tour, et une ceinture de montagnes protége ses frontières. Il offre une succession de bois et de prairies. La capitale a environ quarante li de circonférence. Le sol est gras et fertile et donne de riches produits. Les villes et les villages, qui se touchent, renferment une nombreuse population. Les habitants sont d'une taille élevée; leur peau est noire; leurs mœurs sont empreintes de dureté et de violence; ils sont d'un naturel brave et emporté. On trouve parmi eux des partisans de l'hérésie (brâhmanisme) et de la vérité (bouddhisme). Ils cultivent les arts et se distinguent par leur savoir et leurs lumières. Le roi est de la caste des *Tsa-li* (*Kchattriyas*); il est plein de respect pour la loi du *Bouddha*, et il a porté au loin la réputation de son humanité et de sa bienveillance.

« Il y a une centaine de *Kia-lan* (couvents) où l'on compte

un peu moins de dix mille religieux et novices, qui tous suivent la doctrine du *grand Véhicule*. Les temples des dieux sont au nombre d'environ soixante-dix; les hérétiques y habitent pêle-mêle, etc. »

KIE-CHA-KOUE.

Kie-cha-koue (le royaume de *Khacha*, aujourd'hui *Khachgar*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 13 : « Ce royaume a cinq mille li de tour; il est occupé en grande partie par un désert de sables et de pierres, de sorte qu'il ne reste que peu de terrain propre à la culture. Ce pays produit une grande abondance de grains et une quantité immense de fleurs et de fruits. On en tire de belles étoffes de laine. Les habitants sont habiles à tisser différentes sortes de tapis fins et moelleux. Le climat est doux et tempéré; les vents et les pluies arrivent en leur temps. Les habitants sont d'un naturel violent et farouche, et le caractère dominant de leurs mœurs est la ruse et la duplicité. Ils font peu de cas des rites et de la justice, et sont aussi peu versés dans les lettres que dans les arts. Il existe chez eux une coutume étrange : quand un enfant est né, on lui aplatit la tête en la comprimant avec une planchette. Leur figure est commune et ignoble; ils se tatouent le corps et ont des prunelles vertes. Ils ont emprunté leur écriture à l'Inde; quoiqu'ils en aient élagué certains signes et admis plusieurs formes incorrectes, elle offre de la grâce et de l'élégance. Sous le rapport des mots et de la prononciation, la langue qu'ils parlent diffère de celles des autres royaumes. Ils ont une foi sincère dans la loi du *Bouddha*, et pratiquent avec zèle les vertus et les œuvres méritoires. On compte dans ce royaume plusieurs centaines de *Kia-lan* (couvents) qui renferment environ dix mille religieux. Tous

suivent l'école *Choue-i-tsie-yeou-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*), qui se rattache à la doctrine du *petit Véhicule* (*Hînayâna*). Beaucoup d'entre eux en lisent les textes sans en approfondir les principes : c'est pourquoi on en voit un assez grand nombre qui lisent et comprennent les Trois Recueils (*Tripiṭaka*), ainsi que le *Pi-po-cha* (le *Vibhâcha*). »

En sortant de ce royaume au sud-est, *Hiouen-thsang* fit cinq cents li (cinquante lieues), traversa le fleuve *Si-to* (*Sîta* — le *Tarim gool*), franchit de grands sommets sablonneux, et arriva au royaume de *Tcho-kiu-kia* (*Tchakouka* — *Yerkiang*).

KIE-CHOANG-NA-KOUE.

Kie-choang-na-koue (le royaume de *Kaçana*). *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 12 : « Ce royaume a de quatorze à quinze cents li de tour. Sous le rapport des productions du sol et des mœurs des habitants, il ressemble au royaume de *So-mo-kien* (*Samarkand*). »

En sortant de ce pays *Hiouen-tsang* fit deux cents li au sud-ouest, et entra dans des montagnes dont les chemins et les sentiers étaient escarpés et remplis de précipices. Il n'y avait ni villages ni habitants, et l'on rencontrait rarement de l'eau et des pâturages.

Puis, prenant la direction du sud-est, il fit environ trois cents li à travers les montagnes, et entra dans les *Portes de fer*. C'est un passage défendu à droite et à gauche par des montagnes taillées à pic; quoiqu'il soit fort étroit, on a encore ajouté à ses obstacles naturels. Les rochers qui s'élèvent de chaque côté comme de vastes murs, sont de la couleur du fer. On y a établi une porte à deux battants, qu'on a consolidée avec des plaques de fer. De plus, on y a suspendu une multitude de clochettes du même métal. De là vient

que cet endroit a été appelé *les Portes de fer*. Quand on a franchi ce passage, on arrive au royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*).

KIE-JO-KIO-CHE.

Kie-jo-kio-che (*Kanyâkoubdja* — *Canoge* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, livre V, fol. 1 : « Ce royaume a environ quatre mille li de tour. La capitale est voisine, à l'ouest, du fleuve *King-kia* (*Gañgâ* — Gange); elle est longue de vingt li et large de quatre à cinq li. Elle a des murs fort élevés et des fossés solidement construits. On ne voit partout que tours et pavillons. On rencontre en maints endroits des bosquets fleuris, des étangs limpides et clairs comme un miroir. Dans ce pays, on trouve en quantité les marchandises les plus rares des autres contrées. Les habitants vivent dans la joie, et chaque famille jouit d'une heureuse aisance. Les fleurs et les fruits viennent en abondance; les grains se sèment et se récoltent à des époques régulières. Le climat est doux et tempéré; les mœurs sont pures et honnêtes. La figure des hommes est belle et distinguée; leurs vêtements sont riches et élégants; ils étudient avec ardeur et cultivent les arts; leur accent est pur, et leur conversation est souvent grave et profonde. Les partisans des doctrines hérétiques et de la vraie foi sont partagés par moitié. Il y a une centaine de *Kia-lan* (couvents) qui renferment environ dix mille religieux, et où l'on cultive en même temps le *grand* et le *petit Véhicule*. Il y a deux cents temples des dieux (*Dévâlayas*). On compte plusieurs milliers d'hérétiques, etc. etc. »

En partant du *Stoûpa* où l'on conserve les cheveux et les ongles du *Bouddha*, *Hiouen-thsang* fit environ six cents li au sud-est, passa le Gange, et, se dirigeant au sud, ar-

riva au royaume de *A-yu-t'o* (*Ayôdhyâ* — *Oude* — Inde centrale).

KIE-LING-KIA.

Kie-ling-kia (*Kaliñga* — Inde du midi). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 11 : « Ce royaume a cinq mille li de tour; la capitale a environ vingt li de circonférence. Dans ce pays, les grains se sèment et se récoltent à des époques régulières; les fleurs et les fruits y viennent en abondance. Les bois et les prairies occupent plusieurs centaines de li. Ce royaume produit des éléphants sauvages d'un noir foncé, qu'estiment beaucoup les princes voisins. Le climat est d'une chaleur brûlante, et les mœurs sont empreintes d'emportement et de violence. La plupart des hommes sont d'un caractère brusque et sauvage; cependant ils observent fidèlement la bonne foi et la justice. Leur parole est vive et légère, et leur accent pur et correct. Sous le rapport du langage et des coutumes, ils diffèrent beaucoup des peuples de l'Inde centrale. Peu d'entre eux ont foi dans la droite loi; le plus grand nombre suit les doctrines des hérétiques. Il y a une dizaine de *Kia-lan* (couvents) où l'on compte environ cinq cents religieux de l'école *Chang-tso-pou* (l'école des *Âryasthaviras*), qui se rattache au *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). Il y a environ deux cents temples des dieux (*Dévâlâyas*) que fréquente une multitude énorme d'hérétiques, la plupart de la secte des *Ni-kien* (*Nirgranthas*), etc. »

En partant d'un *Stoûpa* situé au haut d'un passage de montagne, sur les frontières nord du royaume, *Hiouen-thsang* prit la route du nord-ouest; et, après avoir fait environ dix-huit cents li à travers des montagnes et des forêts, il arriva au royaume de *Kiao-sa-lo* (*Kôsala* — Inde centrale).

KIE-LO-NA-SOU-FA-LO-NA.

Kie-lo-na-sou-fa-lo-na (*Karṇasouvarṇa* — Inde orientale). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 8 : «Ce royaume a de quatre mille quatre cents à quatre mille cinq cents li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ vingt li (deux lieues). La population est très-nombreuse, et toutes les familles vivent dans l'aisance. Le sol est bas et humide; le grains se sèment et se récoltent à des époques régulières. Les fleurs les plus belles y viennent en abondance, ainsi que les fruits les plus rares et les plus estimés. Le climat est doux et tempéré. Les mœurs sont simples et paisibles. Les habitants aiment à cultiver les lettres et les arts, et l'on trouve parmi eux des partisans de l'erreur (des brâhmanes) et de la vérité (des bouddhistes). Il y a une dizaine de *Kia-lan* (couvents) où l'on compte environ deux mille religieux de l'école *Tching-liang-pou* (des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*). On compte une cinquantaine de temples des dieux. Il y a un nombre considérable d'hérétiques. On voit, en outre, trois autres couvents dont les religieux, pour obéir aux instructions léguées par *Ti-po-ta-to* (*Dêvadatta*), ne mangent ni beurre, ni lait, etc.»

En partant des *Stoûpas* élevés dans l'endroit où *Jou-lai* (le *Tathâgata*) expliqua la *Loi*, *Hiouen-thsang* se dirigea au sud-ouest, et, après avoir fait environ sept cents li, il arriva au royaume de *Ou-tch'a* (*Ouḍa* — *Oḍra* — *Orissa* — Inde orientale).

KIE-PI-TO.

Kie-pi-to (*Kapitha*—Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. IV, f. 18 : «Ce royaume a deux cents li de tour; la circonférence de la

capitale est de vingt li. Sous le rapport du climat et des produits du sol, il ressemble au royaume de *Pi-lo-chan-na* (*Viraçâṇa?*). Les mœurs des habitants sont douces et honnêtes, et beaucoup d'entre eux sont versés dans les lettres et les arts. Il y a quatre couvents où l'on compte un millier de religieux, tous dévoués aux principes de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*). Il y a une dizaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*), où les hérétiques habitent pêle-mêle. Tous adorent le dieu *Ta-tseu-tsai-t'ien* (*Mahêçvara dêva*).

« A vingt li à l'est de la ville (capitale), il y a un grand couvent d'une construction magnifique, où la sculpture a déployé toutes ses merveilles. La statue du dieu porte tous les caractères de la majesté et de la grandeur. Il y a plusieurs centaines de religieux qui étudient les principes de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*).

« A côté demeurent plusieurs *ouan* (plusieurs dizaines de mille) d'hommes purs (c'est-à-dire de Brâhmanes), etc.

« Dans l'enceinte des grands murs du couvent, il y a trois escaliers précieux, etc. »

En partant d'un grand *Stoûpa* que protégeait le dragon d'un étang (*Hradanâga*), *Hiouen-thsang* se dirigea vers le nord-ouest, et, après avoir fait un peu moins de deux cents li, il arriva au royaume de *Kie-jo-kio-che* (*Kanyâkoubdja* — Inde centrale).

KIE-TCH'A.

Kie-tch'a (*Kiṭa?* — Inde méridionale). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 16 : « Ce royaume a environ trois mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. La population est agglomérée, et toutes les familles vivent dans

l'aisance. Il n'y a ni chef ni prince indigène. Ce pays est soumis au royaume de *Ma-la-p'o* (*Malva*), auquel il ressemble par le climat, les produits et les mœurs. Il y a une dizaine de *Kia-lan* (couvents) qui renferment un millier de religieux, et où l'on étudie en même temps le *grand* et le *petit Véhicule*. On remarque plusieurs dizaines de temples des dieux (*Dêvâlayas*). Il y a un nombre considérable d'hérétiques. »

En partant de ce pays dans la direction du nord, *Hiouen-thsang* fit environ mille li, et arriva au royaume de *Fa-la-pi* (*Vallabhî* — Inde du sud).

KIE-TCHI.

Kie-tchi (*Gatchi*). *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 16 : « Ce royaume a cinq cents li de l'ouest à l'est, et trois cents du nord au sud. La capitale a de quatre à cinq li de tour. Le sol est stérile. Les collines et les tertres se touchent et forment des chaînes continues. On y voit peu de fleurs et de fruits; mais, d'un autre côté, le froment et les plantes légumineuses y viennent en abondance. Le climat est glacial, et les mœurs des habitants sont dures et féroces. Il y a une dizaine de monastères qui renferment environ trois cents religieux. Tous étudient les principes de l'école *Choue-i-tsie-yeou-pou* (ou des *Sarvâsti-vâdas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*).

« Au sud-est, on entre dans les grandes montagnes neigeuses, qui sont fort élevées et ont des vallées profondes. Leurs pics escarpés sont remplis de précipices dangereux. Là, le vent et la neige se succèdent sans interruption, et l'on voit de la glace au plus fort de l'été. Les vallées sont encombrées de neiges, et il est presque impossible de s'y frayer un chemin. Les démons des montagnes y déchaînent

toute sorte de malheurs, et souvent on rencontre des troupes de brigands qui ne cherchent que le meurtre et le pillage. »

Après avoir fait ainsi six cents li (soixante lieues), *Hiouen-thsang* sortit des frontières de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*) et arriva au royaume de *Fan-yen-na* (*Bamian*).

KIE TCHOU KI LO.

Kie-tchou-ki-lo (*Kadjoûgira*, vulgairement *Kie-ching-kie-lo*, *Kadjiñgara* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv X, fol. 4. « Il a environ deux mille li de tour. Le sol est bas et humide, et les grains y viennent en abondance. Le climat est tempéré, et les mœurs sont pures et honnêtes. Les habitants témoignent une estime particulière pour les hommes de talent, et ils attachent un grand prix à la culture des lettres et des arts. Il y a six à sept couvents où l'on compte environ trois cents religieux. On voit dix temples des dieux (*Dêvâlayas*); les hérétiques habitent pêle-mêle. Depuis plusieurs centaines d'années, la famille royale est éteinte, et le pays est tombé au pouvoir d'un royaume voisin . de là vient que la ville est presque déserte. Le plus grand nombre des habitants s'est retiré dans les bourgs et les villages. Jadis le roi *Kiai-ji* (*Çilâditya râdjâ*), voyageant dans l'Inde orientale, bâtit un palais dans ce pays, où il administrait les affaires des différents états soumis à sa puissance. Quand il arrivait, il se faisait construire une maison avec des roseaux; à son départ, il la brûlait. Sur les frontières méridionales du royaume, il y a beaucoup d'éléphants sauvages.

« Sur les confins du nord, à une petite distance du fleuve *King-kia* (*Gañgâ* — *Gange*), il y a une tour massive et fort élevée, construite avec des briques et des pierres; ses fondements, qui occupent encore un vaste espace, offrent des

sculptures exécutéee avec art. Sur les quatre faces de la tour, on a taillé en relief, dans des compartiments séparés, les images des saints, des *Bouddhas* et des esprits du ciel. »

En sortant de ce pays du côté de l'est, *Hiouen-thsang* traversa la rivière *King-kia* (le *Gange*), et, après avoir fait six cents li, il arriva au royaume de *Pun-na-fa-tan-na* (peut-être *Pouṇḍravardd̄hana*, aujourd'hui *Bourdwan* — Inde centrale).

KIEN-T'O-LO.

Kien-t'o-lo (*Gandharâ* — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. II, fol. 14 : « Ce royaume a mille li de l'est à l'ouest, et huit cents li du nord au sud. A l'est, il est voisin du fleuve *Sin-tou* (*Sindh* — *Indus*). La capitale, appelée *Pou-lou-cha-pou-lo* (*Pourouchapoura*, aujourd'hui *Peichaver*), a quarante li de tour. La race royale s'étant éteinte, ce pays est tombé au pouvoir du royaume de *Kia-pi-che* (*Kapiça*). Les villes et les villages sont presque vides et déserts, et l'on n'y voit que de rares habitants. Un angle de la ville royale renferme environ mille familles. Ce royaume abonde en grains, en fleurs et en fruits de toute espèce. Il y a beaucoup de cannes à sucre avec lesquelles on fabrique du *miel en pierre* (du sucre cristallisé). Le climat est doux et la chaleur tempérée ; on ne voit jamais ni gelée, ni neige. Les habitants sont d'un naturel mou et pusillanime, et ils aiment à cultiver les lettres et les arts. Un grand nombre d'entre eux est adonné aux doctrines des hérétiques, et il y en a peu qui croient à la droite loi. Depuis l'antiquité, le royaume de *Kien-t'o-lo* donna le jour à un grand nombre de docteurs indiens qui ont composé des Traités (*Çâstras*), savoir : à *Na-lo-yen-t'ien* (*Nârâyaṇa déva*), *Wou-tcho-pou-sa* (*Asam̃gha bôdhisattva*), *Chi-ts'in-pou-sa* (*Va-

soubandhou bôdhisattva), *Fa-k'ieou* (*Dharmatrâta*), *Jou-i* (*Manôratha*), *Hie-ts'un* (*Âryaparçvika*), etc. etc. Il y a un millier de *Seng-kia-lan* (*Sañghârâmas*) qui sont ruinés et déserts; ils sont encombrés de plantes sauvages et n'offrent qu'une triste solitude. La plupart des *Stoûpas* sont également en ruines. Il y a une centaines de temples des dieux; les hérétiques habitent pêle-mêle. »

En partant au nord de la ville de *Ou-to-kia-han-tch'a* (*Outakhaṇḍa* — *Attock*), *Hiouen-thsang* franchit des montagnes, traversa des rivières, et, après avoir fait environ six cents li, il arriva au royaume de *Ou-tchang-na* (*Oudyâna* — Inde du nord).

KIO-TCHI.

Kio-tchi (aujourd'hui *Koutché*). *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 6 : « Ce royaume a environ mille li de l'ouest à l'est, et six cents du nord au sud. La capitale a de dix-sept à dix-huit li de tour. Le sol est favorable à la culture du blé et des différentes espèces de riz; il produit beaucoup de raisins, de grenades, de poires, de pêches et d'abricots. Ce royaume possède des mines d'or, de cuivre, de plomb et d'étain. Le climat est tempéré, et les mœurs sont droites et honnêtes. Les habitants ont emprunté leur écriture à l'Inde, et n'y ont fait que peu de changements. Ils se distinguent, parmi les autres royaumes, par leur habileté à jouer de la flûte et de la guitare; ils portent des vêtements de laine ornés de soie brochée; ils coupent leurs cheveux et se coiffent de turbans. Dans le commerce, ils font usage de pièces d'or et d'argent et de petites monnaies de cuivre. Le roi est originaire du pays de *Kio-tchi*. Il a peu de lumières et de capacité, et est, pour ainsi dire, l'esclave de quelques sujets puissants.

« Il existe dans ce pays une coutume étrange : dès qu'un enfant est né, on lui comprime la tête avec une planchette de bois, pour l'aplatir.

« On compte une centaine de monastères où vivent environ cinq mille religieux attachés à l'école *Chouc-i-tsie-yeou* (ou des *Sarvâstivâdas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*). Ils ont emprunté à l'Inde la doctrine des livres sacrés, et les règles de la discipline, qu'ils étudient dans les textes originaux. Ils estiment particulièrement la doctrine appelée *Ts'ien-hiao*, ou *doctrine graduelle*. Ils se nourrissent d'aliments variés et des *trois mets purs*, et s'efforcent avec ardeur de se préserver de toute souillure. En général, tous les hommes s'évertuent à acquérir du mérite, etc. »

En sortant de ce royaume du côté de l'ouest, *Hiouen-thsang* fit environ six cents li, et arriva au royaume de *Po-lou-kia* (*Bâloukâ?*).

K'IU-CHOANG-NI-KIA.

K'iu-choang-ni-kia (*Kouçannika*). *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 11. « Ce royaume a de quatorze à quinze cents li de tour; il est étroit de l'ouest à l'est, et est allongé du nord au sud. Sous le rapport des produits du sol et des mœurs des habitants, il ressemble au royaume de *So-mo-kien* (*Samarkand*).

« En sortant de ce royaume, après avoir fait deux cents li du côté de l'ouest, on arrive au royaume de *Kho-han*[1]. »

KIU-LANG-NA.

Kiu-lang-na (*Kouraṇa*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 6 : « C'est un ancien pays du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*). Il a deux

[1] Sous les *Wei* du nord, c'était l'*Aratchoul* actuel, dépendant de *Khachgar* (Dict. *Si-yu-t'ong-wen-tchi*.)

mille li (deux cents lieues) de tour. Sous le rapport du sol, des montagnes, des vallées, du climat et de la nature des saisons, il ressemble au royaume de *In-po-kien* (*Invakan?*). Les habitants ne connaissent ni lois ni règlements; ils sont d'un naturel vicieux et emporté, et ils ne font rien, la plupart, pour obtenir le bonheur [1]; il n'y en a qu'un petit nombre qui ait foi dans la loi du *Bouddha*. Leur visage est laid et ignoble. Les étoffes de laine forment d'ordinaire leur habillement. Il y a des montagnes où l'on trouve des pépites d'or pur, entouré d'une gangue pierreuse que l'on enlève à coups de ciseau. On y voit peu de couvents et par conséquent peu de religieux. Le roi est d'un caractère pur et droit; il est plein de respect pour les *trois Précieux*. »

En sortant de ce pays, dans la direction du nord-est, *Hiouen-thsang* gravit des montagnes et entra dans des vallées, rencontrant partout des chemins scabreux et hérissés de précipices.

Après avoir fait ainsi cinq cents li (cinquante lieues), il arriva au royaume de *Ta-mo-si-t'ie-ti* [2] (*Dhamasthiti?*).

KIU-LOU-TO.

Kiu-lou-to (*Kouloula* — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 6 : « Ce royaume a trois mille li de tour; les quatre côtés de ses frontières sont entourés d'une ceinture de montagnes. La capitale a de quatorze à quinze li de circonférence. Le sol est gras et fertile; les grains se sèment et se récoltent à des époques régulières; les fleurs et les fruits y viennent en abondance, les plantes et les arbres offrent une végétation florissante. Ce pays est voisin des montagnes neigeuses; on y trouve

[1] C'est-à-dire : ne pratiquent point la vertu.

[2] On l'appelle aussi *Tchin-k'an*. Les indigènes le nomment *Hou-mi*.

une grande quantité de simples très-estimés. On en tire de l'or, de l'argent, des lentilles de cristal et du laiton. Le climat est extrêmement froid, mais il y tombe peu de neige. Les habitants ont des traits grossiers et repoussants. Ils sont affectés de goîtres et de tumeurs aux pieds. Leur naturel est dur et féroce; ils font grand cas de la justice et de la bravoure.

« Il y a une vingtaine de couvents où l'on compte environ mille religieux qui la plupart étudient le *grand Véhicule* (*Mahâyâna*); il n'y en a qu'un petit nombre qui suive les écoles (*nikâyas*) dissidentes. On remarque une vingtaine de temples des dieux. Les différentes sectes d'hérétiques habitent pêle-mêle.

« En sortant de ce pays dans la direction du nord, sur une étendue de dix-huit cents à dix-neuf cents li, on ne rencontre que des chemins escarpés et semés de précipices. Après avoir franchi des montagnes et traversé des vallées, on arrive au royaume de *Lo-hou-lo* (*Lahor*).

« Au nord de ce dernier pays, sur une étendue de deux mille li, après avoir traversé des routes scabreuses et remplies de périls où le voyageur est assailli par un vent glacial et des tourbillons de neige, on arrive au royaume de *Mo-lo-p'o*[1] (*Malva*). »

En sortant du royaume de *Kiu-lou-to*, *Hiouen-thsang* fit environ sept cents li dans la direction du midi, franchit une haute montagne, passa un grand fleuve et arriva au royaume de *Che-to-tou-lou* (*Çatadrou* — Inde du nord).

KIU-TCHE-LO.

Kiu-tche-lo (*Gourdjara* — *Guzarate* — Inde occidentale). *Si-*

[1] On l'appelle aussi *San-po-ho* (*Sampaha*).

yu-ki, liv. XI, fol. 18 : « Ce royaume a cinq mille li de tour. La capitale, appelée *Pi-lo-mo-lo* (*Vîramâla?*), a trente li de circonférence. Sous le rapport des produits du sol et des mœurs, il ressemble au royaume de *Sou-la-t'o* (*Sourâchṭra* — *Sourate*). La population est agglomérée et toutes les familles vivent dans une heureuse aisance. La plupart des habitants sont adonnés à l'hérésie (au brâhmanisme), et il n'y en a qu'un petit nombre qui ait foi dans la loi du *Bouddha*. Il n'y a qu'un seul couvent où l'on compte une centaine de religieux attachés à l'école *Choue-i-tsie-yeou-po* (ou des *Sarvâstivâdas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*). Il y a une dizaine de temples des dieux. Les hérétiques habitent pêle-mêle.

« Le roi est de la caste des *Kchattriyas*. Il a maintenant vingt ans, et se distingue par sa prudence et sa valeur. Il a une foi profonde dans la loi du *Bouddha* et accorde une haute estime aux hommes d'un talent remarquable. »

En sortant de ce royaume, dans la direction du sud-est, *Hiouen-thsang* fit environ deux mille neuf cents li (deux cent quatre-vingt-dix lieues) et arriva au royaume de *Ou-che-yen-na* (*Oudjdjayana* — *Oudjdjayanî* — *Odjein* — Inde du midi).

KO-LO-CHE-POU-LO.

Ko-lo-che-pou-lo (*Râdjapoura*, le *Râdjaour* actuel — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. III, fol. 21 : « Ce royaume a quatre mille li de tour; sa capitale a une circonférence de dix li. Il est fortement protégé par des obstacles naturels.

« Il y a beaucoup de montagnes et de tertres. Les vallées et les plaines sont extrêmement resserrées, et la terre ne donne que peu de produits. Sous le rapport des propriétés du sol et du climat, ce pays ressemble au royaume de *Pa-*

noa-tcha[1]. Les mœurs sont empreintes de cruauté. Les hommes sont d'un caractère brave et impétueux. Ce royaume n'a ni prince ni chefs indigènes; il est soumis au *Kachemire*. Il y a une dizaine de couvents qui ne renferment qu'un petit nombre de religieux. Il y a en outre un temple des dieux (*Dévâlaya*) que fréquentent une multitude énorme d'hérétiques.

« Depuis le royaume de *Lan-po* (*Lampâ* — *Lamghan*) jusqu'à ce pays, les hommes qu'on rencontre ont un extérieur commun et des traits ignobles. Leur naturel est violent et sauvage, leur langage est vulgaire et grossier, et ils ne font aucun cas de l'urbanité et de la justice. Ce pays n'appartient pas proprement à l'Inde et on peut le regarder comme ayant les usages grossiers des *Mlêtch'as* (barbares). »

En sortant de ce pays, au sud-est, *Hiouen-thsang* descendit une montagne, passa un fleuve et, après avoir fait environ sept cents li, il arriva au royaume de *Tse-kia* (*Tchêka* — Inde du nord).

KONG KIEN-NA POU LO.

Kong-kien-na-pou-lo (*Kôñkaṇapoura* — le *Konkan* actuel — Inde méridionale). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 11 : « Ce royaume a cinq mille li de tour; la circonférence de la capitale est de trente li. Le terrain est gras et fertile, et les grains viennent en abondance. Le climat est doux et tempéré. Les mœurs se ressentent du caractère bouillant et impétueux des habitants, qui se font remarquer par la noirceur de leur peau, la violence de leurs passions et la férocité de leur naturel. Ils sont passionnés pour l'étude, et montrent une grande estime pour les hommes vertueux et les savants. Il y a une centaine de couvents qui comptent environ dix mille religieux,

[1] Suivant Al. Cunningham, *Panoutch* — le *Pountch* des cartes.

et où l'on étudie en même temps le *grand* et le *petit Véhicule*. Il y a en outre plusieurs centaines de temples des dieux. Les hérétiques habitent pêle-mêle, etc.»

En sortant de ce pays au nord-ouest, *Hiouen-thsang* entra dans une grande forêt, et traversa des plaines sauvages infestées par des bêtes féroces et des troupes de brigands. Après avoir fait de deux mille quatre cents à deux mille cinq cents li, il arriva au royaume de *Mo-ho-la-t'o* (*Mahârâchṭra* — Inde du sud).

KONG-YU-T'O.

Kong-yu-t'o (*Kôṇyôdha?*—*Kongâ*[1]—Inde de l'est). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 11 · «Ce royaume a mille li de tour; la circonférence de la capitale est de vingt li. Il est voisin d'un golfe. Il y a beaucoup de montagnes et de collines hautes et escarpées. Le terrain est bas et humide; les grains se sèment à des époques régulières. Le climat est doux et les saisons tempérées. Les habitants sont doués d'un courage bouillant; ils sont d'une haute taille et ont la peau noire. Ils observent un peu les rites et la justice, et n'osent point user de fraude ni de tromperie. Quant aux caractères de leur écriture, ils ressemblent à ceux de l'Inde centrale; mais leur langue et leur prononciation sont fort différentes. Ils montrent un grand respect pour les hérétiques (les *Brâhmanes*) et ne croient point à la loi du *Bouddha*. Il y a une centaine de temples du ciel (*Dêvâlayas*) où habitent environ dix mille hérétiques.

«Les frontières de ce royaume embrassent plusieurs dizaines de petites villes, dont les unes sont adossées à des montagnes, et les autres sont situées près du confluent de

[1] Lassen, *Ind. Alterthumskunde*, II, p. 26.

deux mers. Leurs murs sont hauts et solidement construits, et elles sont gardées par des soldats remplis de bravoure et d'audace : aussi le roi est bientôt devenu la terreur des princes voisins et n'a trouvé aucun ennemi qui fût capable de lui résister. Ce royaume, étant baigné par la mer, abonde en objets rares et précieux. Dans les transactions du commerce, on fait usage de coquilles en spirale (de *cauris*) et de perles. Ce pays produit des éléphants noirs qu'on attelle à des chars pour faire de longs voyages.

« En sortant de ce royaume au sud-ouest, on entre dans une grande plaine sauvage ; on rencontre des forêts profondes dont les arbres gigantesques s'élèvent jusqu'aux nues et dérobent la vue du soleil. »

Après avoir fait de quatorze à quinze cents li, *Hiouen-thsang* arriva au royaume de *Kie-ling-kia* (*Kaliñga* — Inde méridionale).

LAN-PO.

Lan-po (*Lampâ* — *Lamgham* — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. II, fol. 1. « Ce royaume a environ mille li de tour. Au nord, il est adossé aux montagnes neigeuses; des trois autres côtés, il est borné par les monts *Hĕ-ling* (*Hindoukouch*). La circonférence de la capitale est de dix li. La race royale étant éteinte depuis plusieurs centaines d'années, les hommes des grandes familles se sont longtemps disputé le pouvoir. Il n'y a ni prince ni chefs indigènes. Dans ces derniers temps, *Lan-po* a commencé à s'associer au royaume de *Kia-pi-che* (*Kapiça*), dont il depend aujourd'hui. Le terrain est propre à la culture du riz, et produit une grande quantité de cannes à sucre. Les forêts sont vastes et pourvues de toutes sortes de bois; mais les arbres à fruits sont fort rares. Le climat

est assez doux; il y a quelques gelées, mais jamais de neiges. Les habitants vivent dans l'aisance et la joie, et aiment beaucoup à chanter. Ils sont mous, pusillanimes et enclins à la fraude. Ils se traitent réciproquement avec arrogance et mépris, et jamais on n'en vit un seul céder le pas à un autre. Ils sont petits de taille, et ont des mouvements vifs et impétueux. La plupart d'entre eux s'habillent de coton blanc, et aiment à rehausser leur costume par des ornements d'une couleur brillante. Il y a une dizaine de couvents où l'on ne voit qu'un petit nombre de religieux qui tous étudient la doctrine du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). On voit plusieurs dizaines de temples des dieux (*Dêvâlayas*). Les hérétiques sont peu nombreux.»

En sortant de ce pays dans la direction du sud-est, *Hiouen-thsang* fit environ cent li, franchit un grand passage de montagne, traversa un large fleuve, et arriva au royaume de *Na-kie-lo-ho* (de *Nagarahâra* — Inde du nord).

MEOU LO SAN POU LOU.

Meou-lo-san-pou-lou (*Moûlasambourou*?[1] — *Moultân* — Inde de l'ouest). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 20 : «Ce royaume a quatre mille li de tour, la circonférence de la capitale est d'environ trente li. La population est agglomérée, et toutes les familles vivent dans l'abondance. Il est soumis au royaume de *Tsé-kia* (*Tchêka*). Le sol est gras et fertile; le climat est tempéré, et les saisons arrivent à des époques régulières. Les mœurs sont droites et honnêtes. Les habitants aiment l'étude et estiment la vertu. Beaucoup d'entre eux adorent les esprits du ciel (suivent le culte brâhmanique), et il en est peu qui aient foi dans la loi du *Bouddha*. Il y a une dizaine de cou-

[1] M Reinaud conseille de lire *Moûlasambapoura*

vents qui sont la plupart en ruines. On n'y voit qu'un petit nombre de religieux dont pas un seul ne montre de l'ardeur pour l'étude. Il y a huit temples du ciel où les hérétiques habitent pêle-mêle. On admire le temple du dieu du soleil (*Âditya*), qui est d'une construction imposante et d'une grande magnificence. La statue du dieu est fondue en or pur et couverte des plus riches ornements. Sa vue divine pénètre les retraites les plus obscures, et il opère des miracles qui éclatent d'une manière mystérieuse. Là, sans interruption, des musiciens font entendre alternativement de joyeux concerts; des flambeaux brillants succèdent à la clarté du jour, et l'on offre avec profusion des fleurs odorantes. Les rois et les grands personnages des cinq parties de l'Inde ne manquent jamais d'apporter dans ce temple des objets rares et précieux Ils ont établi des *maisons du bonheur* (*pouṇyaçâlâs*) pourvues de breuvages, d'aliments et de plantes médicinales pour aider les pauvres et soulager les malades. En tout temps, il y a plusieurs milliers d'hommes des différents royaumes qui viennent dans ce temple pour demander l'accomplissement de leurs vœux. Tout autour des temples des dieux (ou brâhmaniques), il y a des bassins, des étangs et des bosquets fleuris où l'on peut se promener avec charme. »

En sortant de ce royaume, dans la direction du nord-est, *Hiouen-thsang* fit environ sept cents li et arriva au royaume de *Po-fa-to* (*Parvata* — Inde du nord).

MO HI CHI-FA-LO POU-LO.

Mo-hi-chi-fa-lo-pou-lo (*Mahêçvarapoura* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 19 : « Ce royaume a trois mille li de tour; la circonférence de la capitale est de trente li. Sous le rapport des propriétés du sol et des mœurs, il ressemble au

royaume de *Ou-che-yen-na* (*Oudjdjayana — Odjein*). Les habitants sont adonnés à l'hérésie (la doctrine brâhmanique) et n'ont aucune foi dans la loi du *Bouddha*. Il y a plusieurs dizaines de temples des dieux. Les hérétiques les plus nombreux sont ceux qui se frottent de cendres (les *Pâçoupatas*). Le roi descend d'une famille de brâhmanes et il ne montre pas beaucoup de respect ni de foi pour la loi du *Bouddha*. »

En sortant de ce pays, *Hiouen-thsang* revint dans le royaume de *Kiu-tche-lo* (*Gourdjara — Guzarate*), puis il reprit de nouveau la route du nord, à travers des plaines sauvages et des déserts remplis de dangers. Après avoir fait ainsi mille neuf cents li (cent quatre-vingt-dix lieues), il passa un grand fleuve appelé *Sin-tou* (*Sindh — Indus*) et arriva dans le royaume de *Sin-tou* (*Sindh*).

MO-HO-LA-T'O.

Mo-ho-la-t'o (*Mahârâchtra* — le royaume des *Mahrattes* — Inde du sud). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 12 : « Ce royaume a six mille li de tour; du côté de l'ouest, la capitale est voisine d'un grand fleuve; elle a environ trente li de circonférence. Le sol est gras et fertile, et les grains viennent en abondance. Le climat est doux et d'une chaleur tempérée. Les mœurs sont simples et honnêtes. Les habitants ont une haute stature, et sont d'un caractère fier et emporté. Lorsqu'on leur a fait du bien ou du mal, ils ne manquent jamais de montrer leur reconnaissance ou de se venger avec éclat. Si on les a insultés, ils iront jusqu'à risquer leur vie pour laver cet affront; mais si quelqu'un vient les implorer dans la détresse, ils oublieront le soin de leur personne pour le secourir. Quand ils ont une injure à venger, ils ont soin d'en donner avis à leur ennemi. Après quoi, chacun apprête ses armes

et lutte la lance à la main. Dans un combat, lorsque l'armée opposée a été mise en déroute, ils ne tuent point les vaincus. Si un général a été battu, on ne lui inflige point de peine corporelle; on lui donne des vêtements de femme, et souvent le désespoir le pousse à se tuer lui-même.

« Dans ce royaume, on entretient un corps de braves champions, au nombre de plusieurs centaines. Chaque fois qu'ils se préparent à livrer bataille, ils boivent du vin et s'enivrent; alors un seul de ces hommes, la lance au poing, défierait mille soldats. S'il tue un homme qui se trouve à sa rencontre, la loi ne le poursuit point. Chaque fois qu'ils vont en campagne, ils battent le tambour et marchent à l'avant-garde. Ils enivrent des éléphants d'un naturel sauvage, au nombre de plusieurs centaines. Avant de livrer bataille, ils boivent aussi des liqueurs fortes, puis s'élancent en masse avec une impetuosité aveugle, sans que l'ennemi puisse arrêter leur élan furieux. Le roi, fier de posséder de tels hommes, méprise et attaque impunément les royaumes voisins. Il est de la race des *Kchattriyas*; on l'appelle *Pou-lo-ki-che* (*Pourakêça?*). Il a des vues larges et profondes, et il étend au loin son humanité et ses bienfaits. Ses sujets le servent avec un dévouement absolu. Aujourd'hui le roi *Kiai-ji* (*Çilâditya*) porte de l'est à l'ouest ses armes victorieuses, et fait obéir en tremblant les peuples voisins et éloignés; mais les hommes de ce royaume sont les seuls qui n'aient point plié sous ses lois. Quoiqu'il se soit mis à la tête de toutes les troupes des cinq Indes, et ait appelé sous ses drapeaux les plus braves généraux de tous les états, qu'il mène lui-même au combat, il n'a pas encore réussi à triompher de leur résistance. On peut juger par là de leur caractère inflexible et de leur indomptable valeur. Les habitants de ce pays sont passionnés pour

l'étude et, parmi eux, on trouve des partisans de l'erreur et de la vérité. Il y a une centaine de *Kia-lan* (*Saṁghârâmas* — couvents) qui renferment environ cinq mille religieux et où l'on cultive à la fois la doctrine du *grand* et du *petit Véhicule*. Il y a cent temples des dieux et l'on voit un nombre considérable d'hérétiques, etc. »

En partant de ce royaume du côté de l'est, *Hiouen-thsang* fit environ mille li, traversa la rivière *Nai-mo-t'o* (la *Narmadâ*) et arriva au royaume de *Pa-lou-kie-tch'e-p'o* (*Barouka-tch'éva* — *Barygaze* — *Baroche* — Inde du sud).

MO-KIE-TO.

Mo-kie-to (*Magadha*). *Si-yu-ki*, liv. VIII, fol. 1 : « Ce royaume a cinq mille li de tour. Les villes ont peu d'habitants, mais les villages sont très-peuplés. Le sol est gras et fertile, et les grains viennent en abondance. On y récolte un riz d'une espèce extraordinaire, dont le grain est très-gros et le goût exquis (*Mahâvrîhi* — gros riz); il est remarquable par l'éclat de sa couleur. On l'appelle communément *le riz à l'usage des grands*. Le terrain est bas et humide; les villages sont situés sur des plateaux élevés. Après le premier mois d'été et avant le second mois d'automne, les plaines se trouvent inondées et l'on peut s'y promener en bateau. Les mœurs sont simples et honnêtes; dans toutes les saisons, on éprouve une douce chaleur. Les habitants ont une haute estime pour l'étude et révèrent la loi du *Bouddha*. Il y a une cinquantaine de *Kia-lan* (*Saṁghârâmas* — couvents) où l'on compte environ dix mille religieux qui tous sont pleins de respect et d'ardeur pour la doctrine du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). On voit plusieurs dizaines de temples des dieux (*Dévâlayas*). Il y a un grand nombre d'hérétiques

« Au sud du fleuve *King-kia* (*Gangâ* — *Gange*), il y a une ville antique dont la circonférence est de soixante et dix li. Quoiqu'elle soit ruinée depuis bien des siècles, ses fondements subsistent encore. Dans les temps anciens, lorsque la vie des hommes avait une durée infinie, on l'appelait *Keou-sou-mo-pou-lo* (*Kousoumapoura* — en chinois *Hiang-hoa-kong-tch'ing*). On lui donna ce nom, parce que le palais du roi était orné d'une multitude de fleurs. Quand la vie des hommes fut ramenée à une durée de plusieurs milliers d'années, elle changea de nom et reçut celui de *Po-t'o-li-tseu-tch'ing* (la ville du fils de l'arbre *Pâṭali*[1] — *Pâṭalipoutra poura*[2]), etc. »

En sortant de *Magadha*, du côté de l'est, *Hiouen-thsang* entra dans des montagnes couvertes de vastes forêts et, après avoir fait environ deux cents li, il arriva au royaume de *Hi-lan-na-po-fa-to* (*Hiraṇyaparvata* — Inde centrale).

MO-LA-P'O.

Mo-la-p'o (*Malva* — Inde du sud). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 14 : « Ce royaume a six mille li de tour; la circonférence de la capitale est de trente li. Il est voisin de la partie sud-est de la rivière *Mo-ho* (*Mahi*). Le sol est gras et fertile, et les grains y viennent en abondance. Les plantes et les arbres ont une végétation florissante, et l'on voit une quantité prodigieuse de fleurs et de fruits. Le terrain est surtout favorable à la culture du blé tardif. Dans ce pays, on mange beaucoup de gâteaux de grains torréfiés. Les habitants sont d'un naturel vertueux et docile, et, en général, ils sont doués d'une intelligence remarquable; leur langage est pur et leur prononciation nette et harmonieuse. Ils sont profondément versés

[1] *Bignonia suave olens*.

[2] Le *Palibothra* des auteurs grecs.

dans les lettres et dans les arts. Dans les frontières des cinq Indes, il y a deux royaumes où l'on fait le plus grand cas de l'étude; au sud-est, le royaume de *Malva;* au nord-ouest, celui de *Magadha*. Dans tous les deux, on honore la vertu et l'on estime hautement la justice; les hommes sont doués d'une rare pénétration, et se livrent à l'étude avec une ardeur infatigable; mais dans les royaumes dont nous parlons ici, on trouve mêlés ensemble les partisans de l'erreur et de la vérité. Il y a plusieurs centaines de *Kia-lan* (couvents) où l'on compte environ vingt mille religieux de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*) qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hinâyâna*). Il y a aussi plusieurs centaines de temples des dieux. On voit un nombre prodigieux d'hérétiques, la plupart de la secte qui se frotte de cendres (les *Pâçoupatas*), etc. »

En partant de ce royaume, dans la direction du sud-ouest, *Hiouen-thsang* arriva au confluent de deux mers, fit de deux mille quatre cents à deux mille cinq cents li et arriva au royaume d'*A-tch'a-li* (*Aṭali* — Inde du sud).

MO-LO-KIU-T'O.

Mo-lo-kiu-t'o[1] (*Mâlakoûṭa* — Inde méridionale). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 21 : « Ce royaume a cinq mille li de tour; la circonférence de la capitale est de quarante li. Le sol est imprégné de sel et ne donne que de médiocres produits. Dans ce royaume, on trouve en quantité tous les objets précieux que fournissent les mers et les îles. Le climat est brûlant, et la plupart des habitants ont la peau noire; ils ont un caractère dur et des passions bouillantes. Parmi eux, on compte en même temps des partisans de l'erreur et de la vérité. Ils

[1] On l'appelle aussi *Tchi-mo-lo* (*Tchimor* — *Djimour* ou *Simour* — le Σίμυλλα de Ptolémée)

n'estiment point la culture des arts et mettent toute leur habileté à poursuivre le lucre. On voit encore les fondements d'un grand nombre d'anciens couvents; il n'en reste plus qu'un petit nombre qui renferme fort peu de religieux. Il y a plusieurs centaines de temples des dieux, que fréquente une multitude prodigieuse d'hérétiques, dont le plus grand nombre est de la secte des *Lou-hing* (ou *Nirgranthas*, c'est-à-dire ceux qui vont nus), etc.

« A l'est des monts *Malaya*, s'élève le mont *Pou-ta-lo-kia* (*Poutrakagiri*).

« En sortant du royaume de *Mâlahoûṭa*, au nord-est de cette montagne, on trouve sur le bord de la mer une ville (appelée *Tcharitra poura*) qui est le point de départ de ceux qui vont au royaume de *Seng-kia-lo* (*Siñhala* — *Ceylan*), situé dans la mer du midi.

« J'ai interrogé, dit *Hiouen-thsang*, des habitants de la ville de *Tcharitra*, et ils m'ont répondu : En partant d'ici, on s'embarque et, après avoir fait environ trois mille li au sud-est, on arrive au royaume de *Seng-kia-lo* (*Siñhala* — *Ceylan* — qui ne fait point partie des pays renfermés dans les frontières de l'Inde). »

MO-TI-POU-LO.

Mo-ti-pou-lo (*Matipoura* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 12 : « Ce royaume a six mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ vingt li. Le sol est favorable au froment, et les fleurs et les fruits viennent en abondance. Le climat est doux et tempéré; les mœurs sont simples et honnêtes. Les habitants montrent une grande estime pour les lettres et les arts, et ils sont profondément versés dans l'emploi des formules magiques. Les partisans de l'hérésie et de

la vérité se partagent par moitié. Le roi est issu de la caste des *Siu-t'o-lo* (des *Çoûdras*); il n'a point foi dans la loi du *Bouddha* et adore avec respect les esprits du ciel. Il y a une dizaine de couvents où l'on compte environ huit cents religieux de l'école *Choue-i-tsie-yeou-pou* (ou des *Sarvâstivâdas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hinâyâna*). Il y a environ cinquante temples des dieux (*Dêvâlayas*). Les hérétiques habitent pêle-mêle, etc. »

En partant du sud-est de *Matipoura*, *Hiouen-thsang* fit environ quatre cents li et arriva au royaume de *Kiu-pi-choang-na* (*Gôviçana?* — Inde centrale).

MO-T'OU-LO.

Mo-t'ou-lo (*Mathourâ* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 7 : « Ce royaume a cinq mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ vingt li. Le sol est gras et fertile, et l'on s'applique surtout à la culture des grains. Les *'Anmo-lo* (*Âmras* — manguiers), que chacun plante à l'envi, forment une espèce de forêt. Quoique tous ces arbres portent le même nom, on distingue cependant leurs fruits en deux espèces. Les plus petits sont verts quand ils commencent à croître; dès qu'ils sont mûrs ils deviennent jaunes. Les plus gros, au contraire, restent constamment verts. On tire de ce pays du coton fin de diverses nuances. Le climat est brûlant; les mœurs sont simples et honnêtes. Les habitants aiment à cultiver le bien pour obtenir le bonheur. Ils révèrent la vertu et estiment l'étude. Il y a une vingtaine de couvents où l'on compte environ deux mille religieux qui étudient à la fois le *grand* et le *petit Véhicule*. On voit cinq temples des dieux. Les hérétiques habitent pêle-mêle, etc. »

En partant de ce royaume, *Hiouen-thsang* fit environ cinq

cents li au nord-est et arriva au royaume de *Sa-t'a-ni-chi-fa-lo* (*Sthânêçvara* — *Tanessar* — Inde centrale).

MOUNG-KIEN.

Moung-kien (*Mounkan*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 4 : «C'est un ancien pays du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*). Il a quatre mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ quinze à seize li. Sous le rapport des propriétés du sol et des mœurs, il ressemble beaucoup au royaume de *Houo*. Il n'y a ni prince ni chefs indigènes. Tout ce pays est soumis aux *Tou-kiouc* (Turcs).

«En partant du nord, on arrive au royaume de *A-li-ni* (*Alni* ou *Arni*).»

NA-KIE-LO HO.

Na-kie-lo-ho (*Nâgarahâra* — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. II, fol. 11 : «Ce royaume a six cents li de l'est à l'ouest et de deux cent cinquante à deux cent soixante li du sud au nord. Ses quatre frontières sont entourées de montagnes escarpées qui en rendent l'accès difficile et dangereux. La capitale peut avoir une étendue de deux li. Il n'y a ni prince ni chefs indigènes. Aujourd'hui ce pays est soumis au royaume de *Kia-pi-che* (*Kapiça*). Il est riche en grains, et les fleurs et les fruits y viennent en abondance. Le climat est doux et la chaleur tempérée. Les mœurs sont simples et honnêtes. Les habitants sont d'un caractère brave et impétueux. Ils méprisent les richesses et sont passionnés pour l'étude. Ils sont pleins de respect pour la loi du *Bouddha* et peu d'entre eux ont foi dans les doctrines des hérétiques. Quoiqu'il y ait un grand nombre de *Kia-lan* (couvents), on ne voit qu'un petit nombre de religieux. Les *Stoûpas* sont en ruines et couverts de plantes

sauvages. Il y a cinq temples des dieux que fréquentent une centaine d'hérétiques, etc. »

En sortant de ce royaume au sud-est, *Hiouen-thsang* fit environ cinq cents li au milieu des montagnes et des vallées, et arriva au royaume de *Kien-t'o-lo* (*Gandhâra* — Inde du nord).

NOU-TCH'I-KIEN.

Nou-tch'i-kien (*Noutchikan* — le *Nouchidjan* des Arabes, suivant M. Reinaud). *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 10 : « Ce royaume a mille li de tour; le sol est gras et fertile, et il produit toutes sortes de grains. Les plantes et les arbres ont une végétation vigoureuse, et les fleurs et les fruits viennent en abondance. On récolte une grande quantité de raisins qui sont fort estimés. Il y a une centaine de villes; elles ont chacune des chefs particuliers qui, dans toutes leurs actions, sont indépendants les uns des autres. Quoique chaque pays ait une démarcation séparée et distincte, leur ensemble forme ce qu'on appelle le royaume de *Nou-tch'i-kien.* »

En sortant de ce pays, *Hiouen-thsang* fit deux cents li dans la direction de l'ouest et arriva au royaume de *Tche-chi* (*Tchadji*[1]).

OU-CHE-YEN-NA.

Ou-che-yen-na (*Oudjdjayana* — *Odjein* — Inde du midi). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 18 : « Ce royaume a six mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ trente li. Sous le rapport des propriétés du sol et des mœurs, il ressemble au royaume de *Sou-la-t'o* (*Sourâchṭra*). La population est ag-

[1] *Tchadj*, suivant le Dictionnaire mongol de la nouvelle édition impériale des Annales des *Youen* — *Schasch* des Arabes.

glomérée, et toutes les familles vivent dans une heureuse aisance. Il y avait plusieurs dizaines de couvents qui sont la plupart en ruines. Il n'en subsiste plus que trois ou quatre où l'on compte environ trois cents religieux qui étudient en même temps le *grand* et le *petit Véhicule*. Il y a plusieurs dizaines de temples des dieux où les hérétiques habitent pêle-mêle. Le roi est de la race des brâhmanes; il est très-versé dans les livres des hérétiques et n'a point foi dans la droite loi. »

En sortant de ce pays, *Hiouen-thsang* fit environ mille li au nord-est et arriva au royaume de *Tchi-ki-t'o*[1] (*Tchikdha?* — aujourd'hui *Tchitor* — Inde du sud).

OU-LA-CHI.

Ou-la-chi (*Ouraçî* — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. III, f. 13 : « Ce royaume a deux mille li de tour; les montagnes et les collines y forment des chaînes continues, de sorte que les terres propres à la culture sont fort resserrées. La circonférence de la capitale est de sept à huit li. Ce pays n'a ni prince ni chefs indigènes; il est soumis au royaume de Kachemire. Le sol est propre à la culture des grains et produit peu de fleurs et de fruits. Le climat est doux et tempéré. Les habitants ne connaissent ni la justice ni les rites. Leur caractère est dur et cruel, et ils se livrent habituellement au vol et à la fraude. Ils n'ont point foi dans la loi du *Bouddha*.

« A quatre ou cinq li au sud-ouest de la capitale, il y a un *Stoûpa* haut de deux cents pieds, qui a été bâti par *Açôka*. A côté il y a un couvent où l'on compte un petit nombre de religieux qui tous étudient la doctrine du *grand Véhicule*. »

[1] Le second signe se prononce ordinairement *tchi*. Je le trouve pour *ki* dans *Avalôkitêçvara*.

En sortant de ce pays, dans la direction du sud-est, *Hiouen-thsang* franchit des montagnes, traversa des lieux remplis de précipices, passa un pont en (chaînes de) fer et, après avoir fait mille li, il arriva au royaume de *Kia-chi-mi-la* (*Kaçmîra* —*Kachemire*).

OU-TCH'A.

Ou-tch'a (*Ouḍa* — *Oḍra* — *Orissa* — Inde orientale). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 10 : « Ce royaume a sept mille li de tour; la circonférence de la capitale est de vingt li. Le sol est gras et fertile, et les grains viennent en abondance. En général, les fruits y sont plus gros que dans les autres royaumes; il serait difficile d'énumérer les plantes rares et les fleurs renommées qui y croissent. On ressent en tout temps une douce chaleur; les habitants ont des mœurs féroces, une stature élevée et le teint noir. Leur langue est pure et harmonieuse; elle diffère de celle de l'Inde centrale. Ils se livrent à l'étude avec une ardeur infatigable et beaucoup d'entre eux suivent la loi du *Bouddha*. Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ dix mille religieux qui tous étudient la doctrine du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). Il y a cinquante temples des dieux. Les hérétiques habitent pêle-mêle, etc. »

En partant de ce royaume, dans la direction du sud-ouest, *Hiouen-thsang* fit environ douze cents li à travers de vastes forêts et arriva au royaume de *Kong-yu-t'o* (*Kôṇyôdha?* — *Kongâ*—Inde de l'est).

OU-TCHANG-NA.

Ou-tchang-na (*Oudyâna* —Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. III, fol. 1 : « Ce royaume a cinq mille li de tour. Il y a des montagnes et des vallées extrêmement rapprochées, et des ri-

vières et des lacs qui succèdent aux plaines; aussi, quoiqu'on sème les différentes sortes de grains, les produits agricoles sont loins d'être abondants. On voit beaucoup de raisins et peu de cannes à sucre. Ce pays produit de l'or, du fer et le parfum appelé *Yo-kin* (*Curcuma*). Les forêts ont une végétation vigoureuse, et il y a une exubérance de fleurs et de fruits. Le froid et le chaud y sont modérés; les pluies et les vents viennent dans leur saison. Les habitants sont d'un caractère mou et pusillanime; ils sont généralement enclins à la ruse et à la fourberie. Ils aiment l'instruction, mais n'y apportent aucune ardeur; l'étude des sortiléges et des formules magiques est leur occupation favorite. Ils portent en général des vêtements de coton, et s'habillent rarement d'autre étoffe. Quoiqu'ils parlent une langue particulière, elle ressemble cependant, en grande partie, à celle de l'Inde. Les caractères de leur écriture et les usages de la politesse offrent aussi beaucoup de ressemblance Les habitants révèrent la loi du *Bouddha;* ils suivent avec respect la doctrine du *grand Véhicule*. Sur les deux bords du fleuve *Sou-p'o-fa-sou-tou* (*Soubhavastou*), il y avait anciennement quatorze cents couvents qui sont la plupart en ruines. Jadis ils renfermaient dix-huit mille religieux; mais aujourd'hui leur nombre est extrêmement réduit. Tous étudient le *grand Véhicule* (*Mahâyâna*) et se livrent surtout à la méditation (*dhyâna*). Ils aiment à lire les textes de cette doctrine; mais ils ne cherchent point à en approfondir le sens et l'esprit. Leur conduite est pure et sévère; l'étude des formules magiques est leur principale occupation. Les règles de la discipline et des cérémonies font l'objet d'un enseignement religieux. On compte dans ce royaume cinq écoles philosophiques. 1° *Fa-mi-pou* (l'école des *Dharmagouptas*); 2° *Hoa-t'i-pou* (l'école des *Ma-*

hiçâsakas); 3° *In-kouang-pou* (l'école des *Kâçyapîyas*); 4° *Choue-i-tsie-yeou-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*); 5° *Ta-tchong-pou* (l'école des *Mahâsaṁghikas*). Il y a une dizaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*). Les hérétiques habitent pêle-mêle. Il y a quatre à cinq villes bien fortifiées; la plupart des rois de ce pays avaient pris pour capitale la ville de *Moung-kie-li* (*Moungali?*) qui a de seize à dix-sept li de tour et possède une nombreuse population.

« A quatre ou cinq li à l'est de la ville de *Moung-kie-li* (*Moungali?*), il y a un grand *Stoûpa* où éclatent un grand nombre de prodiges. Ce fut en cet endroit que jadis le *Bouddha*, remplissant le rôle de *Jin-jo-sien* (*Kchântirĭchi*), coupa (une partie de) ses membres en faveur du roi *Kie-li* (*Kalirâdjâ*)[1]. »

Après avoir fait de deux cent cinquante à deux cent soixante li au nord-est de la ville de *Moung-kie-li* (*Moungali?*), *Hiouen-thsang* entra dans une grande montagne et arriva à la fontaine du dragon *A-po-lo-lo* (*Apalâla*); c'est précisément le lieu d'où sort le fleuve *Sou-p'o-fa-sou-tou* (*Soubhavastou*), etc.

En partant à l'est du couvent de la vallée de *Ta-li-lo* (aujourd'hui *Tilil*), *Hiouen-thsang* franchit des passages de montagnes et des vallées, et remonta le *Sindh;* puis, sur des ponts volants et des passerelles élevées, il traversa des lieux remplis de précipices et, après avoir fait environ cinq cents li, il arriva au royaume de *Po-lou-lo* (*Bolor*—Inde du nord).

PI-LO-CHAN-NA-KOUE.

Pi-lo-chan-na-koue (le royaume de *Vîraçâṇa?* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 17 : « Ce royaume a deux mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ dix li. Sous le rapport du climat et des propriétés du sol, il res-

[1] L'éditeur du *Si-yu-ki* fait observer qu'il y a ici une lacune.

semble au royaume de *'O-hi-tchi-ta-lo* (*Ahikchêtra*). Les mœurs sont empreintes de violence et de férocité. Les habitants sont versés dans les lettres et dans les arts; ils ont foi dans l'hérésie et peu d'entre eux respectent la loi du *Bouddha*. Il y a deux couvents où l'on compte trois cents religieux qui tous étudient la doctrine du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). Il y a cinq temples des dieux (*Dêvâlayas*) où les hérétiques habitent pêle-mêle, etc. »

En sortant de ce royaume, *Hiouen-thsang* fit environ deux cents li au sud-est et arriva au royaume de *Kie-pi-t'o* (*Kapitha*), anciennement *Seng-kia-che* (*Sam̃kâçya*)[1].

PI-SO-KIA.

Pi-so-kia (*Vâiśâka* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. V, f. 18 : « Ce royaume a quatre mille li de tour; la circonférence de la capitale est de seize li. Il produit une grande quantité de grains, et toutes sortes de fleurs et de fruits y viennent en profusion. Le climat est doux et tempéré; les mœurs sont simples et honnêtes; les habitants s'appliquent à l'étude avec une ardeur infatigable. Ils cherchent le bonheur, en pratiquant constamment la vertu.

« Il y a une vingtaine de couvents où l'on compte environ trois mille religieux, qui tous étudient les principes de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*); il y a une cinquantaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*) que fréquentent un nombre considérable de religieux, etc. »

En sortant de ce royaume, *Hiouen-thsang* fit environ cinq cents li au nord-est et arriva au royaume de *Chi-lo-fa-si-ti* (*Çrâvastî* — Inde centrale).

[1] Le *Sankassa* des livres pali, d'après Eug. Burnouf.

PI-TO-CHI-LO.

Pi-to-chi-lo (*Pîtaçilâ?*—Inde occidentale). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 23 : « Ce royaume a trois mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ vingt li. La population est agglomérée; il n'y a ni prince ni chefs indigènes. Ce pays est soumis au royaume de *Sin-tou* (*Sindh*). Le sol est sablonneux et imprégné de sel; on y éprouve un froid glacial et les vents soufflent avec violence. On récolte une grande quantité de graines légumineuses et de blé. Les mœurs sont farouches et cruelles; la langue parlée est différente de celle de l'Inde centrale. Les habitants n'ont point de goût pour la culture des lettres et des arts; cependant ils sont doués d'une foi sincère (dans la loi du *Bouddha*). Il y a une cinquantaine de couvents où habitent environ trois mille religieux de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*). Il y a en outre une vingtaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*) où habitent des hérétiques, qui tous se frottent de cendres (des *Pâçoupatas*). »

En sortant de ce pays, *Hiouen-thsang* fit environ trois cents li au nord-est et arriva au royaume d'*A-pan-tch'a* (*Avaṇḍa?* — Inde de l'ouest).

PO-LA-NA-SSE.

Po-la-na-sse [1] (*Vârânaçî* — *Bénarès* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. VII, fol. 1 : « Ce royaume a quatre mille li de tour; du côté de l'ouest, la capitale est voisine du fleuve *King-kia* (*Gañgâ* — *Gange*); elle s'étend sur un espace de dix-huit à dix-neuf li; sa largeur est de cinq à six li. Les maisons sont

[1] *Hiouen-thsang* écrit *Pouan-lo-nie-sse*. La première syllabe se prend quelquefois pour *p'o* (Basil. 1946) qui, dans notre alphabet, répond à *va*.

extrêmement rapprochées et la population est très-pressée. Chaque famille possède des sommes énormes d'argent, et une grande quantité d'objets rares et précieux. Les habitants sont doux et polis, et montrent une haute estime pour la science. Beaucoup d'entre eux ont foi dans les doctrines hérétiques, et il en est peu qui aient du respect pour la loi du *Bouddha*. Le climat est tempéré; les grains viennent en abondance; les arbres à fruits végètent avec vigueur; on ne voit partout que des plantes et des herbes d'une abondance prodigieuse.

« Il y a une trentaine de couvents où l'on compte environ trois mille religieux, tous dévoués aux principes de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*) qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*). On compte une centaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*) où habitent environ dix mille hérétiques, qui, la plupart, adorent le dieu *Ta-tseu-ts'ai-t'ien* (*Mahêçvara dêva*); les uns se coupent les cheveux, les autres les réunissent en touffe sur le sommet de la tête. On en voit qui vont nus (des *Nirgranthas*); qui se frottent de cendres (des *Pâçoupatas*), ou qui se livrent avec ardeur à de cruelles macérations, pour obtenir d'échapper à la vie et à la mort (c'est-à-dire à la loi de la transmigration). Dans la capitale, on compte vingt temples des dieux (*Dêvâlayas*); chacun de ces édifices sacrés a plusieurs étages; les pierres sont sculptées avec art, et les parties en bois brillent des plus riches couleurs. Ils sont ombragés par des bois touffus et entourés de bassins d'eau pure. La statue du dieu (*Mahêçvara dêva*) est en cuivre; elle a près de cent pieds de hauteur. Elle est pleine de grandeur et de majesté, et, en la voyant, on est saisi d'une crainte respectueuse, comme si l'on était en présence du dieu, etc. »

En sortant de ce pays, *Hiouen-thsang* suivit le cours du Gange et, après avoir fait environ trois cents li à l'est, il ar-

riva au royaume *Tchen-tchou-koue* (littéralement : le royaume du maître des combats — *Yôdhapati poura?*—Inde centrale).

PO-LA-SSE.

Po-la-sse (*Parsa* — la Perse)[1]. *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 22 : « Ce royaume a plusieurs *ouan* (un *ouan* vaut dix mille) de li. La capitale s'appelle *Sou-la-sa-t'ang-na* (*Sourasthâna*). Elle a quarante li de circonférence. Comme les vallées et les plaines ont une vaste étendue, le climat offre des différences de température; mais en général il est très-doux. Les habitants amènent l'eau par des canaux pour arroser leurs champs. Ils jouissent tous d'une heureuse aisance. Ce pays produit de l'or, de l'argent, du laiton, du cristal, et une multitude de choses rares et précieuses. Ils savent tisser de la soie brochée, de fines étoffes de laines et différentes espèces de tapis. Ils ont une multitude d'excellents chevaux et de chameaux. Dans le commerce, ils font usage de grandes monnaies d'argent. Leur caractère est violent et emporté, et ils ne connaissent ni les rites ni la justice. Leur écriture et leur langue diffèrent de celles des autres royaumes; ils ne cultivent ni les lettres ni les arts, mais beaucoup d'entre eux excellent dans les professions qui demandent de l'adresse et de l'habileté. Tous les produits qu'ils fabriquent sont fort recherchés dans les pays voisins. Les mariages offrent de fréquents exemples de désordre. Quand un homme est mort, on jette souvent son cadavre à la voirie. Leur stature est élevée; ils réunissent leurs cheveux et restent la tête découverte. Ils portent des vêtements de peau, de laine, de soie brochée et de coton.

[1] *Hiouen-thsang* n'a point pénétré dans ce pays, ainsi que le montre la dernière phrase de l'article *Lang-kie-lo* (*Langala*). « En partant de ce royaume au nord-ouest, on *arrive* au royaume de *Po-la-sse*. » Voy plus haut, p. 357, note 1

Chaque famille paye un impôt qui est de quatre pièces d'argent par personne.

« Il y a beaucoup de temples des dieux (*Dêvâlayas*). *Tina-po* (*Dînava?*) est le dieu qu'adorent les hérétiques. On voit deux ou trois couvents contenant plusieurs centaines de religieux de l'école *Choue-i-tsie-yeou-pou* (l'école des *Sarvâstivâdas*) qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*). Le pot (*patra*) de *Chi-kia-fo* (*Çâkyabouddha*) se trouve dans le palais du roi de ce royaume, etc. »

PO-LI-HO.

Po-li-ho (*Paliha — Priha?*). *Si-yu-ki*, livre XII, fol. 5 : « C'est un ancien pays du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*); il a environ cent li de l'est à l'ouest et trois cents li du sud au nord. La circonférence de la capitale est d'environ vingt li. Sous le rapport des propriétés du sol et des mœurs, il ressemble en grande partie à celui de *Ki-li-sse-mo* (*Kharizma*). »

A l'orient de ce royaume, *Hiouen-thsang* franchit une montagne, traversa une vallée et, après avoir fait environ trois cents li, il arriva au royaume de *Hi-mo-ta-lo* (*Himatala*).

PO-LI-YE-TA-LO.

Po-li-ye-ta-lo (*Pâryâtra*—Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 7 : « Ce royaume a trois mille li de tour; la circonférence de la capitale est de quatorze à quinze li. Le sol convient à la culture des grains; il produit en abondance du blé tardif. Il y a une espèce de riz extraordinaire que l'on récolte au bout de soixante jours; on voit beaucoup de bœufs et de moutons, mais peu de fleurs et de fruits. Le climat est brûlant; les mœurs sont dures et féroces. Les habitants n'estiment ni les lettres ni les arts; ils sont fort adonnés aux doctrines héré-

tiques. Le roi est de la caste des *Vâiçyas*. Il est d'un caractère bouillant et son esprit est fécond en stratagèmes. Il y a huit couvents qui sont fort délabrés. On n'y voit que très-peu de religieux qui étudient le *petit Véhicule* (*Hînayâna*). On compte une dizaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*) que fréquentent environ mille hérétiques. »

En sortant de ce pays, du côté de l'est, *Hiouen-thsang* fit environ cinq cents li et arriva au royaume de *Mo-t'ou-lo* (*Mathourâ*—Inde centrale).

PO-LO-FA-TO.

Po-lo-fa-to[1] (*Parvata* — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 21 : « Ce royaume a environ cinq mille li de tour, et la capitale vingt li. La population est fort nombreuse. Ce pays est soumis au royaume de *Tse-kia* (*Tchêka*); le terrain convient à la culture des graines légumineuses et du blé, et produit beaucoup de riz sec (c'est-à-dire qui vient sans irrigation). Le climat est tempéré; les mœurs sont droites et pures. Les habitants sont d'un naturel vif et emporté; leur langage est rempli d'expressions grossières. Ils sont très-versés dans les lettres et les arts, et l'on trouve parmi eux des partisans de l'hérésie et de la vérité. Il y a une dizaine de couvents où l'on compte un millier de religieux qui étudient à la fois le *grand* et le *petit Véhicule*. On voit quatre *Stoûpas* qui ont été construits par le roi *Wou-yeou* (*Açôka*). Il y a vingt temples des dieux (*Dêvâlayas*). Les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle.

« A côté de la capitale, il y avait un grand couvent où l'on comptait environ cent religieux, qui tous étudiaient la doctrine du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). Ce fut là que le maître

[1] Le *Si-yu-ki* donne moins correctement *Po-fa-to*.

des *Çâstras*, *Tchin-na-fo-to-lo* (*Djinapouttra*), composa le *Yu-kia-sse-ti-chi-lun* (*Yôgâtchâryya bhoûmi çâstra kârikâ*); ce fut aussi là que les maîtres des *Çâstras*, *Hien-'aï* (*Bhadraroutchi*) et *Te-kouang* (*Gouṇaprabha*) embrassèrent la vie religieuse. Mais ce grand couvent, ayant été incendié par le feu du ciel, est maintenant démoli et ruiné. »

En sortant du royaume de *Sin-tou* (*Sindh*), dans la direction du sud-ouest, *Hiouen-thsang* fit de mille cinq cents à mille six cents li et arriva au royaume de *'O-tien-p'o-tchi-lo* (*Adhyambâkîla* ?—Inde de l'ouest).

PO-LO-HI-MO-LO.

Po-lo-hi-mo-lo (*Brahmapoura* — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 16. « Ce royaume a environ quatre mille li de tour; une ceinture de montagnes entoure ses quatre frontières. La circonférence de la capitale est de vingt li. La population est très-nombreuse et toutes les familles vivent dans l'aisance. Le sol est gras et fertile; les grains se sèment à des époques régulières. Ce pays produit du cuivre et du cristal de roche. Le climat est un peu froid; les mœurs sont dures et cruelles. On y cultive peu les lettres et les arts, et l'on n'a d'ardeur que pour rechercher le lucre. Les habitants sont d'un naturel violent et farouche; l'on trouve parmi eux des partisans de l'hérésie et de la vérité. On compte cinquante couvents qui ne renferment qu'un petit nombre de religieux; il y a une dizaine de temples des dieux (*Dévâlayas*) où les hérétiques habitent pêle-mêle. »

En partant du sud-est de *Mo-ti-pou-lo* (*Matipoura*), *Hiouen-thsang* fit environ quatre cents li et arriva au royaume de *Kiu-pi-choang-na* (*Gôviçana*?—Inde du nord).

PO-LO-YE-KIA.

Po-lo-ye-kia[1] (*Prayâga* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. V, fol. 13. « Ce royaume a cinq mille li de tour; la capitale, qui est située au confluent de deux fleuves, a une circonférence d'environ vingt li. Les grains viennent en abondance, et les arbres à fruits végètent avec vigueur. Le climat est doux et tempéré, et les mœurs sont pleines de bonté et de déférence. Les habitants ont du goût pour les lettres et les arts; ils sont attachés, la plupart, aux doctrines des hérétiques. Il y a deux couvents où l'on ne compte qu'un petit nombre de religieux qui tous étudient les principes du *petit Véhicule* (*Hînayâna*). Il y a plusieurs centaines de temples des dieux (*Dévâlayas*) que fréquentent un nombre prodigieux d'hérétiques. »

En partant de ce pays au sud-ouest, *Hiouen-thsang* entra dans une grande forêt infestée par des troupes d'animaux féroces et d'éléphants sauvages; à moins d'être protégé par une escorte nombreuse, il était difficile de la traverser.

Après avoir fait environ cinq cents li, il arriva au royaume de *Kiao-chang-mi* (*Kâuçâmbhî* — Inde du nord).

PO-LOU-KIA-KOUE[2].

Po-lou-kia-koue (le royaume de *Bâlouka?*). *Si-yu-ki*, liv. I,

[1] C'est ainsi qu'il faut lire d'après le *Si-yu-ki*, liv. V, fol. 1, au lieu de *Po-lo-na-kia* que donne le *Pien-i-tien* (conf. *Fo-koue-ki*, p. 384, n° 65). Notre édition impériale (liv. V, fol. 13) donne aussi la même faute qui vient de ce que le copiste a confondu *na* 那 avec *ye* 耶.

[2] Aujourd'hui *Khara yourgoun*, d'après le Dictionnaire *Si-yu-t'ong-wen-tchi*, liv. III, fol. 1 et liv. I, fol. 19. Suivant la Géographie universelle de la Chine (*Taï-ts'ing-i-tong-tchi*), liv. CDXVIII, art. *Aksou*, c'est la partie sud-ouest de *Yakha arik*.

fol. 8 : « Ce royaume a environ six cents li de l'est à l'ouest et trois cents li du sud au nord. La circonférence de la capitale est de cinq à six li. Sous le rapport des propriétés du sol, du climat, du caractère des habitants, de l'écriture, et des lois et réglements, ce royaume ressemble à celui de *Kioue-tchi* (aujourd'hui *Koutché*); seulement la langue parlée offre quelques différences. Ce pays produit de fines étoffes de coton et de laine, qui sont fort estimées dans les royaumes voisins. Il y a plusieurs dizaines de couvents où habitent environ mille religieux de l'école *Choue-i-tsie-yeou-pou* (ou des *Sarvâstivâdas*), qui se rattache à la doctrine du *petit Véhicule* (*Hînayâna*), etc. »

En sortant de ce royaume, du côté du sud, *Hiouen-thsang* fit de quarante à cinquante li et arriva au royaume de *Nou-tchi-kien* (*Noutchikan* — *Nouchidjan* des Arabes),

PO-LOU-KIE-TCH'E-P'O.

Po-lou-kie-tch'e-p'o (le royaume de *Baroukatch'éva* — *Barygaze* — *Baroche* — Inde du sud). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 14. « Ce royaume a de deux mille quatre cents à deux mille cinq cents li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ vingt li. Le sol est imprégné de sel, de sorte que les arbres et les plantes y sont rares et clair-semés. Les habitants font bouillir l'eau de la mer pour en extraire du sel; leur unique occupation consiste à tirer profit de la mer. Le climat est brûlant, et des tourbillons de vent s'y élèvent en toute saison. Les mœurs sont corrompues; les habitants sont naturellement portés au dol et à la fourberie, et ils sont fort ignorants dans les lettres et les arts. On trouve parmi eux des partisans de l'hérésie et de la vérité. Il y a une dizaine de *Kia-lan* (*Saṁghârâmas*) où l'on compte environ

trois cents religieux de l'école *Chang-tso-pou* (ou des *Ârya Sthaviras*), qui se rattache au *grand Véhicule*. Il y a une dizaine de temples des dieux (*Dévâlayas*) où les hérétiques habitent pêle-mêle. »

En partant de ce pays, au nord-ouest, *Hiouen-thsang* fit environ deux mille li et arriva au royaume de *Ma-la-p'o* (*Malva* — Inde du sud).

PO-MI-LO.

Po-mi-lo (la vallée de *Pamir*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 8 : « Cette vallée a environ mille li de l'est à l'ouest, et cent li du sud au nord; dans les parties les plus resserrées, elle n'a pas plus de dix li. Elle est située entre deux montagnes neigeuses; c'est pourquoi il y règne un froid glacial et des vents impétueux. Au printemps et en été, la neige vole en épais tourbillons, et des bourrasques de vent se font sentir jour et nuit. Le sol est imprégné de sel et rempli de petites pierres. Les grains et les fruits y viennent difficilement; les plantes et les arbres sont rares et clair-semés. Aussi ne trouve-t-on que des lieux solitaires et sauvages, qui n'offrent nul vestige d'habitations.

« Au milieu de la vallée de *Pamir*, il y a un grand lac de dragons (*Nâgahrada*), qui a trois cents li de l'est à l'ouest, et cinq cents li du sud au nord. Il est situé au milieu des grands monts *Tsong-ling*, et occupe exactement le centre du *Tchen-pou-tcheou* (*Djamboudvîpa*). Le sol de cette région est extrêmement élevé; les eaux du lac sont limpides et claires comme un miroir; personne n'en a pu sonder la profondeur. Elles ont une apparence de noir bleuâtre; leur saveur est douce et agréable. Au fond de ses eaux, habitent des chiens de mer, des serpents, des dragons, des tortues et

des crocodiles; à sa surface on voit nager des canards (de l'espèce appelée *youen-yang*), des oies sauvages, des grues, des paons et autres oiseaux qui déposent leurs œufs tantôt dans un désert sauvage, tantôt dans une plaine marécageuse, et quelquefois sur des îles formées de sable.

« De la partie occidentale du lac, sort un large courant qui, à l'ouest, s'étend jusqu'aux frontières orientales du royaume de *Ta-mo-si-t'ie-ti* (*Dhamasthiti?*), se confond avec le *Po-tsou* (*Vatch* — l'*Oxus*) et coule vers l'occident. C'est pourquoi, sur la droite de ce lac, toutes les eaux se dirigent vers l'occident.

« De la partie orientale du lac, sort aussi un large courant, qui, du côté du nord-est, arrive aux frontières occidentales de *Kia-cha* (*Kachghar*), se joint au fleuve *Si-to*[1] (*Sita*), et coule vers l'orient. C'est pourquoi, sur la gauche de ce lac, toutes les eaux coulent vers l'est.

« Au sud de la vallée de *Po-mi-lo* (*Pamir*), après avoir franchi une montagne, on rencontre le royaume de *Po-lo-lo* (*Bolor*), qui produit en quantité de l'argent et de l'or qui est rouge comme le feu. »

En sortant du milieu de cette vallée par la route du sud-est, *Hiouen-thsang* ne rencontra ni villages ni habitants. Il gravit des montagnes, traversa des lieux remplis de précipices et encombrés de glaces et de neiges.

Après avoir fait ainsi cinq cents li, il arriva au royaume de *K'o-pan-t'o* (*Khavandha?*)[2].

[1] Suivant le *Si-yu-choui-tao*, liv. I, fol. 13 v°, c'est aujourd'hui la rivière *Oulan ousou*. Klaproth, dans sa Notice sur *Hiouen-thsang*, identifie le *Sita* avec l'*Ergouo gool* ou *Tarim gool*.

[2] Suivant la géographie *Thaï-thsing-i-tong-tchi*, ce pays répondait, sous les *Thang*, au *Badakchan* actuel; mais le dictionnaire *Si-yu-thong-wen-tchi* (liv. III, fol. 18) l'identifie avec l'*Aratchoul*.

PO-TO-TCHOANG-NA-KOUE.

Po-to-tchoang-na-koue (le royaume de *Pâṭasthâna?*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 5 : « C'est un ancien pays du royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhâra*). Il a environ vingt li de tour; la capitale, qui est située sur les flancs d'une montagne, a de six à sept li de tour. Ce royaume est traversé par des montagnes et des vallées où l'on voit s'étendre d'immenses plaines de sables et de pierres. Le sol est favorable à la culture des graines légumineuses et du blé; il produit beaucoup de cannes à sucre, des noix et des poires de differentes espèces. Le climat est glacial; les hommes ont un naturel dur et féroce; ils n'observent ni les rites, ni la justice, et n'ont nulle connaissance dans les lettres et les arts. Leurs traits sont communs et grossiers; ils s'habillent en général avec des étoffes de laine. Il y a trois ou quatre couvents où l'on ne compte qu'un petit nombre de religieux. Le roi est d'un caractère droit et sincère, et il a une foi profonde dans les *trois Précieux.* »

En sortant de ce royaume, au sud-est, *Hiouen-thsang* fit environ deux cents li au milieu des montagnes et des vallées et arriva au royaume de *In-po-kien* (*Invakan?*).

POU-K'O.

Pou-k'o (*Boukha* — *Boukhara*). *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 2 : « Ce royaume a de seize cents à dix-sept cents li de tour; il est allongé de l'est à l'ouest et resserré du sud au nord. Sous le rapport des propriétés du sol et des mœurs, il ressemble au royaume de *So-mo-kien* (*Samarkand*).

« Après avoir fait quatre cents li (quarante lieues) à l'ouest de *Pou-k'o*, on arrive au royaume de *Fa-ti* (*Vadi?*). »

POUAN-NA-TSO.

Pouan-na-tso (*Pounnatcha* — le *Pountch* des cartes, suivant Al. Cunningham). *Si-yu-ki*, liv. III, fol. 21 : « Ce royaume a environ deux mille li de tour; les terres propres à la culture sont fort resserrées; il y a beaucoup de montagnes et de vallées; les grains se sèment à des époques régulières; on voit une grande quantité de fleurs et de fruits. Ce pays produit beaucoup de cannes à sucre, mais pas de raisins. Les *'An-mo-lo* (*Âmras* — manguiers), *Ou-tan-p'o-lo* (*Oudoumbaras* — figuiers sauvages), *Meou-tche* (*Motchâs* — bananiers), etc. se voient dans tous les vergers, et y forment des bois touffus. Leurs fruits jouissent d'une grande estime. Le climat est chaud; les mœurs respirent une ardeur belliqueuse; la plupart des vêtements que l'on porte sont faits de toile de coton. Les habitants sont d'un naturel droit et honnête, et ils ont une foi sincère dans les *trois Précieux*. Il y a cinq couvents qui sont tous délabrés et en ruines. Ce pays n'a ni prince, ni chefs indigènes; il est soumis au royaume de *Kia-chi-mi-lo* (*Kachemire*). Au nord de la ville, on voit un couvent qui renferme un petit nombre de religieux.

« Au nord de ce couvent, s'élève un *Stoûpa* où éclatent un grand nombre de prodiges. »

En partant de ce pays, dans la direction du sud-est, *Hiouen-thsang* fit quatre cents li et arriva au royaume de *Ko-lo-che-pou-lo* (*Râdjapoura* — Inde du nord).

PUN-NA-FA-TAN-NA[1].

Pun-na-fa-tan-na (*Pouṇḍravarddhana* — *Bourdwan*) —

[1] En partant de l'est de *Kadjoûghira* (vulgairement *Kadjiñghara*), *Hiouen-thsang* passa le Gange et, après avoir fait six cents li, il arriva à ce royaume.

Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 5 « Ce royaume a environ quatre mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une trentaine de li. La population est très-nombreuse; on voit partout des hôtels entourés d'eau et des bois fleuris. Le sol est bas et humide, et les grains viennent en abondance. Quoiqu'on récolte une grande quantité de fruits du *Pan-na-sa* (*Panasa* — arbre à pain), ils sont extrêmement estimés. Ces fruits sont gros comme des courges; quand ils sont mûrs, leur couleur est d'un rouge jaunâtre; lorsqu'on les coupe en deux, on trouve au milieu plusieurs dizaines de petits fruits gros comme des œufs de grue (ce sont les amandes); si on les écrase, il en sort un jus d'un rouge jaunâtre et d'une saveur délicieuse. Tantot les fruits tiennent aux branches de l'arbre, comme tous les autres, tantôt ils sont groupés autour de la racine de l'arbre (*sic*), comme ceux du *Fo-ling* (*radix china*), que l'on trouve en terre.

« Le climat est tempéré, et les habitants ont du goût pour l'étude. Il y a une vingtaine de couvents où l'on compte environ trois mille religieux, qui étudient à la fois le *grand* et le *petit Véhicule*. Il y a cent temples des dieux (*Dêvâlayas*) où les hérétiques habitent pêle-mêle; les plus nombreux sont les *Ni-kien* (*Nirgranthas*), qui vont nus. »

En partant de ce pays, du côté de l'est, *Hiouen-thsang* fit environ neuf cents li, passa un grand fleuve, et arriva au royaume de *Kia-mo-liu-po* (*Kâmaroûpa* — Inde de l'est).

SA-MO-KIEN.

Sa-mo-kien (*Samarkand*). *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 10 : « Ce royaume a de seize cents à dix-sept cents li de tour; il est allongé de l'est à l'ouest et resserré du sud au nord. La capitale a vingt li de tour; elle est fortement défendue par des

obstacles naturels. Elle renferme une population nombreuse et possède une immense quantité de marchandises rares et précieuses. Le sol est gras et fertile; toutes les espèces de grains y viennent en abondance; les forêts offrent une magnifique végétation, et l'on voit une quantité prodigieuse de fleurs et de fruits. Ce pays produit beaucoup de chevaux excellents; les habitants se distinguent, sur ceux des autres royaumes, dans les professions qui exigent de l'adresse et de l'invention. Le climat est tempéré; les mœurs sont dures et cruelles. Ce pays est situé au centre de plusieurs royaumes barbares, qui, voisins ou éloignés, aiment à imiter ses cérémonies et ses usages. Le roi est doué d'un courage intrépide, et les princes voisins sont soumis à ses ordres; il possède une armée puissante de fantassins et de cavaliers. La plupart de ses soldats sont des *Tche-kie* (*Tchakas?*), hommes d'un naturel brave et ardent, qui affrontent la mort avec bonheur, et à qui nul ennemi n'ose tenir tête.

« En partant de ce pays, du coté de l'est, on arrive au royaume de *Mi-mo-ho* (*Mimakha* — *Meimorg*). »

SA-T'A-NI-CHI-FA-LO.

Sa-t'a-ni-chi-fa-lo (*Sthânêçvara* — *Tanessar* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 9 : « Ce royaume a sept mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ vingt li. Le sol est gras et fertile, et les grains y viennent en abondance. Le climat est chaud et les mœurs sont fort corrompues. Toutes les familles sont riches et déploient à l'envi un luxe extraordinaire. Les habitants sont très-versés dans les sciences occultes et accordent la plus haute estime aux talents extraordinaires. Beaucoup d'entre eux recherchent le lucre avec ardeur, et il en est peu qui s'appliquent à

l'agriculture. Dans ce royaume, on trouve en abondance les produits les plus rares des autres pays. Il y a trois couvents où l'on compte sept cents religieux, qui tous étudient les principes du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*); on y voit en outre une centaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*) que fréquentent un nombre prodigieux d'hérétiques, etc. »

En partant de ce pays, du côté du nord-est, *Hiouen-thsang* fit environ quatre cents li et arriva au royaume de *Sou-lou-kin-na* (*Sroughna* — Inde centrale).

SAN-MO-TA-T'O.

San-mo-ta-t'o (*Samataṭa* — Inde de l'est). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 7 : « Ce royaume a trois mille li de tour; il touche au rivage d'une grande mer. Le sol est bas et humide. La circonférence de la capitale est d'environ vingt li. Les grains viennent en abondance, et l'on voit une quantité prodigieuse de fleurs et de fruits. Le climat est doux et tempéré; les mœurs sont honnêtes; mais les hommes sont d'un naturel dur et cruel; leur taille est petite et leur peau noire; ils étudient avec une ardeur infatigable, et l'on trouve parmi eux des partisans de l'hérésie et de la vérité. Il y a une trentaine de couvents où l'on compte environ deux mille religieux qui étudient les principes de l'école *Chang-tso-poa* (l'école des *Ârya Sthaviras*).

« Il y a cent temples des dieux (*Dêvâlayas*), où les hérétiques habitent pêle-mêle; les plus nombreux sont les *Ni-kien* (*Nirgranthas*), qui vont nus, etc. »

En partant de *San-mo-ta-t'o* (*Samatata*), du côté de l'ouest, *Hiouen-thsang* fit environ neuf cents li et arriva au royaume de *Tan-mo-li-ti* (*Tâmralipti* ou *Tâmralipta*).

SENG-KIA-LO.

Seng-kia-lo (*Siñhala — Ceylan;* en chinois *Sse-tseu-koue* ou le royaume du *Lion*). *Si-ya-ki*, liv. X, fol. 1 : « Ce royaume a environ sept mille li de tour; la circonférence de la capitale est de quarante li (quatre lieues). Le sol est gras et fertile; le climat est d'une douce chaleur; les grains se sèment à des époques régulières, et l'on voit une quantité prodigieuse de fleurs et de fruits. La population est nombreuse et toutes les familles vivent dans l'aisance. Les habitants sont noirs et de petite taille; leur caractère est violent et féroce. Ils ont du goût pour l'étude, estiment la vertu et s'appliquent à faire le bien pour obtenir le bonheur. Dans l'origine, ce royaume s'appelait *P'ao-tchou* ou l'île des choses précieuses (*Ratnadvîpa*), parce qu'il en fournissait en abondance[1], etc. »

SIN-TOU.

Sin-tou (le *Sindh* — Inde occidentale). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 19. « Ce royaume a sept mille li de tour. La capitale s'appelle *Pi-tchen-p'o-pou-lo* (*Vidjanvapoura?*); sa circonférence est de trente li. Ce pays est favorable à la culture des grains; le millet et le blé y viennent en abondance. Il produit de l'or, de l'argent et du cuivre; on en tire des bœufs, des moutons, des mulets, et des chameaux qui sont de petite taille et n'ont qu'une bosse, du sel de différentes couleurs (blanc, noir, et rouge comme du cinabre). Les peuples lointains et les nations étrangères en font usage en médecine.

[1] A la suite de ces détails, le *Si-yu-ki* rapporte la légende qu'on a déjà lue plus haut, p. 194-198. Ce royaume est un de ceux que le voyageur n'a pas visités et dont il ne parle que d'après les chroniques ou la tradition orale.

« Les habitants sont d'un naturel dur et cruel, mais ils sont droits et honnêtes. Souvent ils se disputent et se battent, et sont fort enclins à la médisance et à la calomnie. Ils se livrent à l'étude sans chercher à devenir savants; ils ont une foi profonde dans la loi du *Bouddha*. Il y a plusieurs centaines de couvents où l'on compte environ dix mille religieux de l'école *Tching-liang-pou* (ou des *Sammitîyas*), qui se rattache au *petit Véhicule* (*Hînayâna*). En général, ils sont paresseux et naturellement portés au vice et à la débauche. Il y a des hommes sages et vertueux qui ont du zèle pour la science, vivent dans la solitude et la retraite ou vont s'ensevelir au sein des montagnes et des forêts; et là, jour et nuit, ils cultivent l'étude et la vertu avec une ardeur infatigable. Beaucoup d'entre eux ont obtenu le rang d'*Arhat*.

« Il y a une trentaine de temples des dieux (*Dévâlayas*), où les hérétiques habitent pêle-mêle.

« Le roi est de la caste des *Siu-t'o-lo* (*Çoûdras*); il est d'un naturel droit et sincère et montre un grand respect pour la loi du *Bouddha*.

« A côté du fleuve *Sin-tou* (*Sindh — Indus*), sur une étendue de mille li, entrecoupés d'étangs et de marais, il y a plusieurs centaines de mille familles qui y ont fixé leur habitation. Ces hommes sont d'un naturel dur et cruel, et leur unique occupation est de se livrer au meurtre. Les bœufs qui errent dans les plaines n'ont ni pasteurs ni maîtres. Les hommes et les femmes, sans distinction de rang, coupent leur chevelure et portent le *Kia-cha* (*Kachâya* — vêtement religieux); ils ressemblent à des *Pi-tsou* (à des *Bhikchous* — moines mendiants), vivant dans le monde et en pratiquant les usages. Ils tiennent avec obstination à leurs vues étroites

et ne connaissent point les principes sublimes du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*), etc. »

En partant de ce pays, du côté de l'est, *Hiouen-thsang* fit environ neuf cents li, passa sur la rive orientale du fleuve *Sin-tou* (*Sindh*) et arriva au royaume de *Meou-lo-san-pou-lou* (*Moûlasambouroa?* — *Moultan* — Inde occidentale).

SOU-LOU-K'IN-NA.

Sou-lou-k'in-na (*Sroughna* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, l. IV, fol. 11 : « Ce royaume a six mille li de tour; à l'est il est voisin du Gange; au nord il est adossé à une grande montagne. La rivière *Yen-meou-na* (*Yamounâ* — *Djomnâ*) coule au milieu de ce royaume. La circonférence de la capitale est d'environ vingt li. Du côté de l'est, elle avoisine la rivière *Yen-meou-na* (*Yamounâ* — *Djomnâ*). Quoiqu'elle soit déserte et en ruines, elle conserve encore de solides fondements. Sous le rapport des produits du sol et du climat, ce pays ressemble au royaume de *Sa-t'a-ni-chi-fa-lo* (*Sthânêçvara* — *Tanessar*). Les habitants sont d'un caractère droit et sincère; ils sont adonnés à l'hérésie. Ils honorent les lettres et les arts, et accordent une grande estime aux hommes qui se distinguent par leur vertu et leur intelligence.

« Il y a cinq couvents où l'on compte un millier de religieux, qui, la plupart, étudient le *petit Véhicule* (*Hînayâna*); bien peu d'entre eux s'appliquent aux principes des autres écoles. Ils aiment à traiter de matières subtiles et à discuter sur les points les plus profonds de la doctrine. Ils recherchent les docteurs éminents des autres pays pour raisonner avec eux et éclaircir leurs doutes.

« Il y a cent temples des dieux (*Dévâlayas*) où habitent un nombre prodigieux d'hérétiques, etc. »

Après avoir passé sur la rive orientale du fleuve (du *Gange*), *Hiouen-thsang* arriva au royaume de *Matipoura*.

SOU-LA T'O-KOUE.

Sou-la-t'o-koue (*Sourâchṭra* — *Sourate* — Inde occidentale). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 18 · « Ce royaume a environ quatre mille li de tour, la circonference de la capitale est de trente li. Du côté de l'ouest, ce royaume touche à la rivière *Mo-hi* (*Mahî*). Sa population est très-nombreuse, et toutes les familles vivent dans l'abondance. Il est soumis au royaume de *Fa-la-pi* (*Vallabhî*). Le sol est imprégné de sel; il produit peu de fleurs et de fruits. Quoique le froid et la chaleur soient également distribues, les tourbillons de vent ne cessent jamais. Les mœurs sont corrompues, et les hommes sont d'un naturel brusque et léger. Ils n'aiment ni les lettres, ni les arts, et l'on trouve parmi eux des partisans de l'hérésie et de la vérité. Il y a une cinquantaine de couvents où l'on compte environ trois mille religieux, la plupart de l'école *Chang-tso-pou* (ou des *Ârya Sthaviras*) qui se rattache au *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). Il y a une centaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*) où les hérétiques habitent pêle-mêle.

« Comme ce royaume se trouve sur le chemin de la mer occidentale, tous les habitants en retirent de grands avantages et font du commerce leur principale occupation.

« A une petite distance de la ville, il y a une montagne appelée *Yeou-chen-to* (*Oudjanta*[1]), sur le sommet de laquelle s'élève un couvent dont les bâtiments et les galeries circulaires sont construites la plupart sur les flancs entr'ouverts de cette montagne; tout autour on voit des bois touffus et

[1] C'est l'*Oudjdjayanta*, un des noms du *Râivata* (Note de M. Vivien de Saint-Martin)

l'on entend le murmure des eaux jaillissantes. Beaucoup de sages viennent s'y promener ou y fixer leur séjour; des Rĭchis, renommés par leurs vertus surnaturelles, vont le visiter en foule. »

En quittant le royaume de *Fa-la-pi* (*Vallabhî*), *Hiouen-thsang* fit cent quatre-vingts li (dix-huit lieues) au nord et arriva au royaume de *Kiu-tche-lo* (*Gourdjara* — *Guzarate* — Inde occidentale).

SOU-TOU-LI-SE-NA.

Sou-tou-li-se-na (*Soutrisna* — *Osroachna*). *Si-yu-ki*, liv. I, fol. 10 : « Ce royaume a de quatorze cents à quinze cents li de tour. Du côté de l'est, il est voisin du fleuve *Ye-ho* (*Yaxartes* — *Sihoun*). Ce fleuve sort du plateau septentrional des monts *Tsong-ling* et coule au nord-ouest. Ses eaux limoneuses s'étendent au loin et roulent avec un bruit terrible.

« Sous le rapport des propriétés du sol et des mœurs des habitants, ce royaume ressemble à celui de *Tche-chi* (*Tchadj* — *Schasch* des Arabes). Depuis qu'il est gouverné par un roi, il s'est mis sous la protection des *Tou-kioue*.

« En sortant de ce royaume, au nord-ouest, on entre dans un grand désert de sables et de pierres où l'on ne rencontre ni eaux ni herbages. La route s'étend à perte de vue et il est impossible d'en mesurer les limites.

« Les voyageurs regardent dans le lointain une haute montagne et cherchent des amas d'ossements qui servent à diriger leur marche et marquer les sentiers qu'il faut suivre.

« En partant de *Tche-chi* (*Tchadj* — *Schasch* des Arabes), *Hiouen-thsang* fit environ cinq cents li et arriva au royaume de *So-mo-kien* (*Samarkand*). »

TA-LO-PI TCH'A.

Ta-lo-pi-tch'a (*Dravida* — Inde du midi). *Si-ya-ki*, liv. X, fol. 20 : « Ce royaume a six mille li de tour; la capitale, qui s'appelle *Kien-tchi-pou-lo* (*Kântchîpoura*), a une circonférence de trente li. Le sol est humide et fertile, et les grains viennent en abondance; on voit une grande quantité de fleurs et de fruits. Ce pays fournit beaucoup de produits précieux. Le climat est chaud; les habitants sont d'un caractère brave et ardent; ils sont profondément attachés à la bonne foi et à la justice, et montrent la plus grande estime pour la science. Leur langue parlée et leur écriture diffèrent peu de celle de l'Inde centrale. Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ dix mille religieux, qui tous suivent les principes de l'école *Chang-ko-pou* (l'école des *Ârya Sthaviras*). Il y a environ quatre-vingts temples des dieux où l'on voit beaucoup d'hérétiques qui vont nus (des *Nirgranthas*), etc. »

En partant de ce pays, *Hiouen-thsang* fit environ trois mille li au sud et arriva au royaume de *Mo-lo-kiu-tch'a* (*Mâlakoûṭa* — Inde du sud).

TA-TCHA-CHI-LO.

Ta-tcha-chi-lo (*Takchaçilâ* — le *Taxila* des Grecs — Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. III, fol. 8 : « Ce royaume a deux mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ dix li. La race royale est éteinte, et les grands du royaume sont constamment en lutte. Jadis ce pays était soumis au royaume de *Kia-pi-che* (*Kapiça*); dans ces derniers temps il s'est mis sous la protection du royaume de *Kia-chi-mi-lo* (*Kachemire*). On vante beaucoup la fertilité du sol, qui produit une grande abondance de grains. Il y a une multitude de

cours d'eau qui proviennent de sources, on voit une quantité prodigieuse de fleurs et de fruits. Le climat est doux et tempéré; les habitants sont d'un caractère léger et brave, ils montrent un grand respect pour les *trois Précieux*. Il y a beaucoup de couvents; mais ils sont fort délabrés, et l'on n'y compte qu'un petit nombre de religieux qui tous étudient la doctrine du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). »

En sortant de ce pays, au sud-est, *Hiouen-thsang* franchit des montagnes et des vallées, fit environ sept cents li et arriva au royaume de *Seng-ho-pou-lo* (*Siñhapoura* — Inde du nord).

TAN-MO-LI-TI.

Tan-mo-li-ti (*Tâmralipti* — Inde de l'est). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 8 : « Ce royaume a environ de quatorze à quinze cents li de tour; la circonférence de la capitale est de dix li. Il est situé sur les bords de la mer. Le sol est bas et humide; les grains se sèment à des époques régulières. Il y a une grande abondance de fleurs et de fruits. Le climat est chaud; les habitants se font remarquer par un naturel ardent et un courage intrépide; on voit parmi eux des partisans de l'hérésie et de la vérité. Il y a une dizaine de couvents où l'on compte un millier de religieux. Il y a en outre une cinquantaine de temples des dieux où les hérétiques habitent pêle-mêle.

« Ce royaume est situé sur une baie, et l'on y va par eau et par terre. On y trouve en quantité des marchandises rares et précieuses. C'est pourquoi les habitants de ce royaume sont en général riches et opulents, etc. »

En partant de ce pays, au nord-ouest, *Hiouen-thsang* fit environ sept cents li et arriva au royaume de *Kie-lo-na-sou-fa-la-na* (*Karṇasouvarṇa* — Inde de l'est).

TAN-TAN-KOUE.

Tan-tan-koue. Youen-kien-louï-han, liv. CCCXXXIII, f. 12 : « Le royaume de *Tan-tan* est situé au sud-est de l'arrondissement de *Tchin-tcheou;* le roi est de la caste des *Tsa-li* (*Kchattriyas*); son nom est *Chi-ling-kia* (*Çriñga*). Il donne ses audiences au palais le matin et le soir. Ses grands ministres, qui sont au nombre de huit, s'appellent *Pa-tso* (*Achṭa Sthaviras*); il les prend parmi les *Po-lo-men* (*Brâhmanes*). Le roi se frotte le visage avec des poudres odorantes, porte un bonnet conique et suspend à son cou un collier formé de diverses matières précieuses. A la cour, il porte un vêtement de couleur rose et des souliers de peau. Pour aller à une petite distance, il monte en palanquin; sur un éléphant, s'il s'agit d'un voyage lointain. Dans les combats, ses soldats se servent de conques (au lieu de trompettes) et battent le tambour; ils ont aussi des drapeaux et des étendards. Dans la seconde année de la période *Ta-t'ong* de la dynastie des *Liang* (527), le roi de ce pays envoya un ambassadeur pour présenter une lettre à l'empereur, et lui offrir des dents d'éléphant, deux petites tours (pagodes) peintes, des lentilles de cristal, de la toile de *Kie-peï* (*Cârpâsa* — coton), des parfums et des plantes médicinales.

« Dans la deuxième année de la période *Ta-t'ong* (536), il envoya de nouveau un ambassadeur pour offrir de l'or, de l'argent, du verre, diverses choses précieuses, des parfums et des plantes médicinales, etc. »

TCHE-CHI-KOUE.

Tche-chi-koue (le royaume de *Tchadj—Schasch* des Arabes). Voyez *Chi-koue*.

TCHEN-PO-KOUE.

Tchen-po-koue (*Tchampâ* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 4 : « Ce royaume a quatre cents li de tour; la capitale, dont la circonférence est de quarante li, a derrière elle, au nord, le fleuve *King-kia* (*Gange*). Le sol est bas et humide, et les grains viennent en abondance. Le climat est chaud; les mœurs sont pures et honnêtes. Il y a plusieurs dizaines de *Kia-lan* (couvents), la plupart délabrés, où l'on compte environ deux cents religieux qui étudient la doctrine du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). Il y a une vingtaine de temples des dieux (*Dêvâlayas*) où les hérétiques habitent pêle-mêle, etc. »

En partant de ce pays, du côté de l'est, *Hiouen-thsang* fit environ quatre cents li (quarante lieues) et arriva au royaume de *Kie-tchi-ou-ki-lo* (*Kadjoûghira* — vulgairement *Kadjiñghara* — Inde centrale).

TCHEN-TCHOU-KOUE.

Tchen-tchou-koue[1] (le royaume de *Yôdhapatipoura?* — Inde centrale). *Si-yu-ki*, liv. VII, fol. 9. « Ce royaume a deux mille li de tour; la capitale, qui a dix li de circonférence, est voisine du fleuve *King-kia* (*Gange*). La population vit dans la joie et l'abondance; les villes et les villages sont fort rapprochés. Le sol est gras et fertile; les grains se sèment à des époques régulières; le climat est doux et tempéré, les mœurs sont pures et honnêtes; les habitants sont d'un naturel violent et cruel; on trouve parmi eux des partisans de l'hérésie et de la vérité. Il y a une dizaine de couvents où l'on compte

[1] Cette expression signifie le royaume *du maître des combats*; on trouve aussi *Tchen-vang-koue* « le royaume du roi des combats » (*Yôdharâdjapoura?*). Ce nom de royaume est le seul que *Hiouen-thsang* ait donné en chinois.

un peu moins de mille religieux qui tous suivent les principes du *petit Véhicule* (*Hînayâna*). Il y a vingt temples des dieux où habitent diverses sectes d'hérétiques, etc. »

En partant de ce pays, au nord-est, *Hiouen-thsang* traversa le *Gange*, fit de cent quarante à cent cinquante li et arriva au royaume de *Feï-che-li* (*Vâiçâlî*—Inde centrale).

TCHI-NA-PO-TI-KOUE.

Tchi-na-po-ti-koue (*Tchînapati*—Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 5 : « Ce royaume a environ deux mille li de tour; la circonférence de la capitale est de quatorze à quinze li; on y récolte une grande quantité de grains, mais il n'y a qu'un petit nombre d'arbres à fruits. Le peuple est tranquille et heureux, le royaume possède d'abondantes ressources. Le climat est chaud; les habitants sont mous et pusillanimes; ils se livrent aux études sacrées et profanes, et l'on trouve parmi eux des partisans de l'erreur et de la vérité. Il y a dix couvents et huit temples des dieux (*Dêvâlayas*), etc. »

En partant de ce pays, du côté du nord-est, *Hiouen-thsang* fit de cent quarante à cent cinquante li et arriva au royaume de *Che-lan-ta-lo* (*Djâlandhara*—Inde du nord).

TCHOU-LI-YE.

Tchou-li-ye (*Djourya* — *Djour*— *Tchola* — Inde du sud). *Si-yu-ki*, liv. X, fol. 19 : « Ce royaume a de deux mille quatre cents à deux mille cinq cents li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ dix li. On ne voit partout que des plaines désertes et des terrains marécageux d'un aspect sauvage, et l'on ne rencontre qu'un petit nombre d'habitations; des bandes de brigands circulent en plein jour; le climat est chaud; les mœurs sont cruelles et dissolues. Les hommes

sont d'un naturel violent et sauvage, et ils sont fort adonnés à l'hérésie. Les couvents sont en ruines et ne contiennent qu'un petit nombre de religieux. Il y a plusieurs dizaines de temples des dieux où l'on voit beaucoup de *Sectaires nus* (des *Nirgranthas*), etc. »

En sortant de ce pays, du côté du sud, *Hiouen-thsang* entra dans des forêts et des plaines sauvages et, après avoir fait quinze ou seize cents li, il arriva au royaume de *Ta-lo-pi-tcha* (*Drâvida*—Inde du sud).

T'O-NA KIE-TSE-KIA.

T'o-na-kie-tse-kia (*Dhanakatchêka*—appelé aussi le grand *'An-ta-lo* — *Mahândhra* — Inde du sud). Ce royaume a six mille li de tour; la circonférence de la capitale est de quarante li. Le sol est gras et fertile, et les grains viennent en abondance. Il y a beaucoup de plaines désertes. La population des villes est clair-semée. Le climat est doux et tiède; les hommes sont de couleur noire; ils ont un caractère violent et cruel. Ils ont du goût pour les lettres et les arts. Il y a un grand nombre de couvents très-rapprochés les uns des autres; mais ils sont la plupart en ruines et il n'en reste plus qu'une vingtaine où l'on compte environ mille religieux qui tous étudient les principes des écoles qui se rattachent au *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). Il y a une centaine de temples des dieux où habitent un grand nombre d'hérétiques, etc. »

En partant de ce pays, du côté du sud-ouest, *Hiouen-thsang* fit environ mille li et arriva au royaume de *Tchou-li-ye* (*Djourya*—*Djour*— *Tchola*—Inde du sud).

TOU-HO-LO.

Tou-ho-lo (*Toukhâra* — *Tokharestan*). *Si-yu-ki*, liv. I, f. 12:

« Ce royaume a mille li du sud au nord et trois mille li de l'est à l'ouest. A l'est, il est défendu par les monts *Tsong-ling;* à l'ouest, il touche à la Perse. Au sud, il regarde les grandes montagnes neigeuses; à l'ouest, il s'appuie sur les *Portes de fer*[1]. Le grand fleuve *Po-tsou* (*Vatch — Oxus*) traverse le territoire de *Toa-ho-lo* et coule vers l'ouest. Depuis plusieurs centaines d'années la race royale est éteinte et les grands du royaume se disputent le pouvoir. Chacun d'eux s'est emparé d'une partie du territoire, situé tantôt dans une vallée, tantôt dans des lieux défendus par des obstacles naturels, et on l'a divisé en vingt-sept petits états. Quoique chacun de ces états ait des limites distinctes, dans leur ensemble ils sont soumis aux *Tou-kioue.* Comme le climat est chaud, il y règne beaucoup de maladies contagieuses. A la fin de l'été et au commencement du printemps, il tombe des pluies continuelles. C'est pourquoi au midi de ce pays et au nord de *Lan-po* (*Lampâ*), il règne souvent des épidémies. De là vient que les religieux, au seizième jour de la douzième lune, entrent en retraite (c'est-à-dire se retirent dans les couvents) et en sortent le quinzième jour de la troisième lune, et, comme il y a beaucoup de pluies, les instructions qu'on donne à ces religieux sont proportionnées à leur durée. Les habitants sont d'un naturel mou et pusillanime; leurs traits sont laids et grossiers; ils ont quelque idée de la bonne foi et de la justice, et ne se livrent que rarement au vol et à la fraude. Leur langue parlée diffère peu de celle des autres royaumes; les caractères primitifs de leur écriture se composent de vingt-cinq signes qui se multiplient en se combinant ensemble et servent à exprimer toutes choses. Ils écrivent horizontalement de gauche à droite. Les mots se sont augmentés peu à peu et leur

[1] Voyez leur description, p. 397

langue est devenue extrêmement riche. Les habitants se revêtent d'étoffes de coton, et il en est peu qui portent des habillements de laine. Dans le commerce, ils se servent de monnaies d'or, d'argent, etc, qui, par la forme et l'empreinte, diffèrent de celles des autres royaumes.

« En suivant le cours du fleuve *Po-tsou* (*Vatch — Oxus*), on arrive au royaume de *Tan-mi* (*Termed*), etc. »

TSAO-KIU-T'O.

Tsao-kiu-t'o (*Tsâukoûṭa*). *Si-yu-ki*, liv. XI, fol. 1 : « Ce royaume a sept mille li de tour; la capitale, qui s'appelle *Ho-si-na* (*Kosna?*), a environ trente li de tour. Il y a une autre capitale appelée *Ho-sa-lo* (*Kosla* ou *Kosra?*) qui a environ trente li de tour. Toutes deux sont fortement défendues par des obstacles naturels. On voit des montagnes élevées, des vallées profondes et des plateaux propres à la culture. Les grains se sèment à des époques régulières et l'on récolte une grande quantité de blé tardif. Les plantes et les arbres offrent une magnifique végétation, et la quantité des fruits est prodigieuse. Le terrain est favorable à la plante odorante *Yo-kin* (*Curcuma*); il produit aussi la plante *Hing-kiu* (*Hiñgou — Assa fœtida*) qui croît dans la vallée de *Lo-mo-in-tou* (*Râmêndou?*).

« Au milieu de la ville de *Ho-sa-lo* (*Kosla* ou *Kosra?*) jaillit une source dont l'eau se divise en plusieurs bras et que les habitants emploient à l'irrigation des champs. Le climat est froid; il y a de fréquentes gelées et de grandes neiges. Les habitants sont brusques, légers et enclins au vol et à la fraude. Ils ont du goût pour les lettres et les arts; ils excellent dans les professions qui exigent de l'adresse et de l'habileté, mais ils ne sont pas doués d'une intelligence remarquable. Chaque jour, ils lisent plusieurs dizaines de mille mots; leur écriture

et leur langue diffèrent de celles des autres royaumes. Leur langage est vide et spécieux; il est rarement conforme à la vérité. Les uns (*brâhmanes*) adorent une multitude de dieux; les autres (*bouddhistes*) révèrent les *trois Précieux*. Il y a plusieurs centaines de couvents où l'on compte environ dix mille religieux qui tous étudient les principes du *grand Véhicule*. Le roi actuel est rempli d'une foi sincère; le pouvoir qu'il possède s'est succédé dans sa famille pendant une longue suite de générations; il s'applique avec zèle à la vertu; il est intelligent et ami de l'étude. Il y a plusieurs dizaines de *Stoûpas* bâtis par *Açôka*, et autant de temples des dieux. Les hommes des diverses croyances habitent pêle-mêle. Seulement les partisans de l'hérésie sont les plus nombreux. Ils adorent le dieu *Tseou-na* (*Kchouṇa dêva?*). Jadis ce dieu quitta le mont *A-lou-neou* (*Arouṇa giri?*) du royaume de *Kia-pi-che* (*Kapiça*), et vint se fixer sur les frontières de *Tsao-kiu-t'o*. Sur le mont *Hi-lo* (*Hilagiri — Hiragiri?*), *Tseou-na* fait éclater tantôt sa bonté affectueuse, tantôt sa redoutable colère. Ceux qui l'implorent avec une foi sincère obtiennent aussitôt l'objet de leurs vœux; mais ceux qui lui montrent du mépris, s'attirent immédiatement de terribles malheurs. C'est pourquoi, de près comme de loin, tous lui témoignent le plus profond respect; les supérieurs aussi bien que les inférieurs tremblent devant lui. Les princes, les ministres, et les magistrats des royaumes voisins et des nations étrangères se réunissent chaque année à un jour heureux, mais à des époques indéterminées. Les uns offrent de l'or, de l'argent, et des objets rares et précieux; les autres présentent à l'envi des moutons, des chevaux ou des animaux apprivoisés. Tous font preuve d'une foi et d'un zèle sincères. C'est pourquoi, quand la terre serait couverte d'or et d'argent, quand des chevaux rempliraient

les vallées, nul n'oserait les convoiter. Leur soin principal est de faire des offrandes. Ils suivent avec respect les doctrines hérétiques, domptent leurs passions et se soumettent aux plus dures austérités. Le dieu *Tseou-na* leur a communiqué la science des invocations magiques. Les hérétiques la pratiquent suivant ses instructions, et souvent ils en obtiennent d'heureux effets. Par ce moyen, ils traitent les malades et leur procurent en général une guérison complète. »

En partant de ce pays, du côté du nord, *Hiouen-thsang* fit environ cinq cents li et arriva au royaume de *Fo-li-chi-sa-tang-na* (*Vrĭdjisthâna?*).

TSE-KIA.

Tse-kia (*Tchêka*—Inde du nord). *Si-yu-ki*, liv. IV, fol. 1.
« Ce royaume a environ dix mille li. A l'est, il s'appuie sur la rivière *Pi-po-che* (*Vipâçâ*); à l'ouest, il est voisin du fleuve *Sin-tou* (*Sindh — Indus*). La circonférence de la capitale est d'environ vingt li. Le sol convient au riz et produit beaucoup de blé tardif. On en tire de l'or, de l'argent, du laiton, du cuivre et du fer. Le climat est très-chaud et l'on éprouve souvent des bourrasques de vent. Les mœurs sont violentes et emportées. Le langage des habitants est commun et grossier; ils s'habillent d'étoffes d'un blanc éclatant qu'on appelle *Kiao-che-ye* (*Kâuçêya* — soie), de vêtements rouges comme le soleil levant, etc. Peu d'entre eux ont foi dans la loi du *Bouddha;* le plus grand nombre adore les *Dêvas.* Il y a plusieurs dizaines de couvents et quelques centaines de temples des dieux.

« Anciennement, dans ce royaume, il y avait un grand nombre de *maisons du bonheur* (*Puṇyaçâlâs*) où l'on secourait les pauvres et les malheureux; tantôt on leur donnait

des médicaments, tantôt des aliments de toute sorte; de cette manière, les voyageurs n'éprouvaient aucun embarras.

« A quatorze ou quinze li au sud-ouest de la capitale, on arrive à l'ancienne ville de *Che-kie-lo* (*Çâkala*). Quoique les murs soient détruits, leurs fondements sont encore solides. Cette ville avait environ vingt li. Au centre, on a construit une petite ville dont la circonférence est de six à sept li. Les habitants vivent dans l'abondance. Ce fut l'ancienne capitale de ce royaume. A une distance de plusieurs centaines d'années, il y eut un roi nommé *Mo-hi-lo-kiu-lo* (*Mahirakoula*) qui établit sa résidence dans cette ville. Il devint le souverain des cinq Indes. Il était doué de talent et de prudence, et se distinguait par un naturel bouillant et un courage intrépide. Parmi les rois voisins, il n'y en avait pas un seul qui ne lui obéît en tremblant. Dans les moments de loisirs que lui laissaient les affaires publiques, il voulut étudier la loi du *Bouddha*, etc. »

En partant de ce royaume, dans la direction de l'est, *Hiouen-thsang* fit environ cinq cents li et arriva au royaume de *Tchi-na-po-ti* (*Tchînapati* — Inde du nord).

TSIE-MO-KOUE.

Tsie-mo-koue. *Youen-kien-louï-han*, liv. CCCXXXVI, fol. 15 : « Ce royaume est entré en relation avec la Chine du temps des *Han*. La capitale, qui est la résidence du roi, est éloignée de *Tchang-'an* de six mille huit cents li; elle renferme deux cent trente familles. Au nord-ouest, ce royaume se trouve à deux mille deux cents li de la résidence du gouverneur chinois. Au nord, il touche aux pays des *Weï-li* et des *Ting-ling*; à l'est, il est limitrophe des *Pe-ti;* à l'ouest, il touche à la Perse et au royaume de *Ts'ing-ts'ioue;* au sud, il s'approche

jusqu'à trois jours de marche de *Siao-ouan*. Ce pays abonde en raisins et en fruits de toute sorte; au nord, on voit des sables mouvants qui ont une étendue de plusieurs centaines de li.

« En été, il y a des vents brûlants qui incommodent beaucoup les voyageurs. Quand ces vents sont sur le point de souffler, les vieux chameaux le prévoient et poussent des cris. Ils se réunissent les uns auprès des autres, et, tout en restant debout, ils enfoncent leur nez et leur bouche dans le sable. Tout le monde sachant que c'est un présage de vent, on leur enveloppe le nez et la bouche avec une étoffe de laine. La bourrasque s'arrête presque aussitôt qu'elle est arrivée. Les chameaux seraient exposés à une mort certaine si l'on ne prenait point cette précaution. »

TSIU-KIU.

Tsiu-kiu (anciennement *Tche-kiu-kia* — *Tchakouka* — aujourd'hui *Yerkiang*). *Si-yu-ki*, liv. XII, fol. 13 : « Le royaume de *Tche-kiu-kia* (*Tchakouka*) a mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'environ dix li. Elle est fortement défendue par des obstacles naturels. Les maisons du peuple sont très-rapprochées; les montagnes et les collines forment des chaînes continues, et l'on voit des vallées pierreuses d'une immense étendue. Ce royaume est voisin de deux fleuves qui lui forment une sorte de ceinture, et favorisent beaucoup la culture des grains, des raisins, des poires de différentes espèces dont on recueille une abondance prodigieuse. Le vent est froid et souffle à des époques régulières; les habitants sont violents, emportés, et enclins à la ruse et à la fraude. Ils se livrent ouvertement au vol et au brigandage. Leur écriture ressemble à celle de *Kia-sa-tan-na* (*Koustana* — *Khotan*), mais

la langue parlée est différente. Ils font peu de cas des rites et de la justice, et n'ont que des connaissances superficielles dans les lettres et dans les arts. Ils ont une foi sincère dans les *trois Précieux*, et ils aiment à pratiquer les bonnes œuvres qui peuvent procurer le bonheur. Il y a plusieurs dizaines de couvents, la plupart délabrés, où l'on compte une centaine de religieux qui étudient la doctrine du *grand Véhicule* (*Mahâyâna*). »

En partant de ce pays, du côté de l'est, *Hiouen-thsang* franchit un passage de montagne, traversa une vallée et, après avoir fait environ huit cents li, il arriva au royaume de *Kiu-sa-tan-na* (*Koustana* — *Khotan*).

APPENDICE.

Hiouen-tshang a décrit cent trente-huit pays dans son *Si-yu-ki* (Mémoires sur les contrées de l'Ouest). Grâce aux deux expressions techniques que nous a fournies *Tch'ang-choue* (voy. la préface, p. XXXIX), nous avons pu constater qu'il en a visité seulement cent dix, et que la connaissance des vingt-huit autres ne lui est parvenue que par la tradition orale ou écrite. Cette importante distinction nous a permis de dresser nettement la liste des uns et des autres. Elle fait disparaître, au premier coup d'œil, la confusion fâcheuse qui régnait dans le prétendu itinéraire de *Hiouen-thsang* (*Fo-koue-ki*, p. 375-399), le seul qu'on connût jusqu'à ce jour, et nous pouvons enfin suivre le voyageur depuis *A-ki-ni* (*Kharachar*), du moment qu'il aborde la frontière occidentale, jusqu'à *Navapa*, appelé par les anciens *Chen-chen* et *Leou-lan* (aujourd'hui le désert de *Makhaï*), qu'il traverse pour effectuer son retour en Chine.

PAYS DÉCRITS PAR HIOUEN-THSANG.

(Les noms en petites capitales désignent les pays que *Hiouen-thsang* n'a pas visités.)

1. A-ki-ni (*Agni?* aujourd'hui *Kharachar*).
2. Kio-tchi (*Koutché*).
3. Pa-lou-kia (*Bâloukâ?*).
4. Nou-tchi-kien (*Noutchikan* — *Nouchidjan* des Arabes).
5. Tche-chi (*Tchadj* — *Schasch* des Arabes).
~~6. FEÏ-HAN~~[1].
7. Sou-tou-li-se-na (*Soutrisna* — *Osrouchna*).
8. Sa-mo-kien (*Samarkand*).

[1] Sous les *Thang*, ce pays s'appelait *Pa-han na* et *Ning-youen*. Suivant Klaproth (*Mémoires relatifs à l'Asie*, p. 82), il répondait au *Kôkand* actuel.

9. MI-MO-HO (*Mimakha — Meimorg*).
10. KIE-POU-TAN-NA (*Kapôtana*).
11. Kio-choang-ni-kia (*Kouçannika — Kouchank*).
12. KHO-HAN.
13. POU-K'O (*Boukhara*).
14. FA-TI (*Vadi?*).
15. HO-LI-SI-MI-KIA (*Kharismiga?*).
16. Kie-choang-na (*Kaçana*).
17. TOU-HO-LO (*Toukhâra*).
18. TAN-MI (*Termed*).
19. TCHI-'GO-YEN-NA (*Tchaghayana — Tchaghânyan*[1]).
20. HO-LOU-MO (*Kolom*).
21. CHOU-MAN (*Chouman*).
22. KIO-HO-YEN-NA (*Kouvayana?*).
23. HOU-CHA.
24. K'O-TOU-LO (*Khotl*).
25. KEOU-MI-T'O (*Koumidha*)
26. FO-KIA-LANG (*Baglan*).
27. KE-LOU-SI-MIN-KIEN (*Krosmin-kan?*).
28. HO-LIN ou HO-LAN.
29. Fo-ko ou Fo-ko-lo (*Bakra — Baktra — Balkh*).
30. JOUI-MO-T'O (*Djoumadha?*).
31. HOU-CHI-KIEN (*Houdjikan* des Arabes).
32. TA-LI-KIEN (*Talkan*)
33. Kie-tchi (*Gatchi*).
34. Fan-yen-na (*Bamian*).
35. Kia-pi-che (*Kapiça*).
36. Lan-po (*Lampâ — Lamghan*).
37. Na-kie-lo-ho (*Nagarahâra*).
38. Kien-t'o-lo (*Gândhâra*).
39. Ou-tchang-na (*Oudyâna*).
40. Po-lo-lo (*Bolor*).
41. Ta-tcha-chi-lo (*Takchaçilâ*).
42. Seng-ho-pou-lo (*Siñhapoura*).
43. Ou-la-chi (*Ouraçî*).
44. Kia-chi-mi-lo (*Kaçmîra*).
45. Pan-nou-tso (*Panoutcha* — le *Pountch* des cartes).
46. Ko-lo-che-pou-lo (*Râdjapoura*).
47. Tse-kia (*Tchêka*).
48. Tchi-na-po-ti (*Tchînapati*).
49. Che-lan-t'a-lo (*Djâlandhara*).
50. Kio-lou-to (*Koulouta*).
51. Cho-to-t'ou-lou (*Çatadrou*).
52. Po-li-ye-ta-lo (*Pâryâtra*).
53. Mo-t'ou-lo (*Mathourâ*).
54. Sa-t'a-ni-chi-fa-lo (*Sthânêçvara—Tanessar*).
55. Sou-lou-k'in-na (*Sroughna*).
56. Mo-ti-pou-lo (*Matipoura*).
57. Po-lo-hi-mo-pou-lo (*Brahma poura*).
58. Kiu-pi-choang-na (*Gôviçana?*).
59. O-hi-tchi-ta-lo (*Ahikchêtra*).
60. Pi-lo-san-na (*Vîraçâṇa?*).
61. Kie-pi-t'o (*Kapitha*).
62. Kie-jo-kio-che (*Kanyâkoubdja*).
63. 'O-yu-t'o (*Ayôdhyâ*).
64. 'O-ye-mou-k'ie (*Hayamoukha*).
65. Po-lo-ye-kia (*Prayâga*)
66. Kiao-chang-mi (*Kâuçâmbhî*).
67. Pi-so-kia (*Vâisaka*).
68. Chi-lo-fa-si-ti (*Çrâvastî*).
69. Kie-pi-lo-fa-sou-tou(*Kapilavastou*)
70. Lan-mo (*Râmapoura*).
71. Keou-chi-na-kie-lo (*Kouçina gara*).
72. Po-lo-ni-sse (*Vârâṇaçî*).
73. Tchen-tchou (*Yôdhapati poura* ou *Yôdharâdja poura*).
74. Fei-che-li (*Vâiçâlî*).
75. Fo-li-chi (*Vridji*).

[1] Alex. Cunningham

76. Ni-po-lo (*Nipala — Népal*).
(De Fo-li-chi *Hiouen-thsang* retourne à Feï-che-li et arrive à Mo-kie-t'o.)
77. Mo-kie-t'o (*Magadha*).
78. I-lan-na-po-fa-to (*Hiranyaparvata*).
79. Tchen-po (*Tchampâ*).
80. Kie-tchou-ou-k'i-lo(*Kadjoûghira*, vulgairement *Kadjiñghara*).
81 Pun-na-fa-t'an-na (*Poundravarddhana — Bourdwan*).
82. Kia-ma-leou-po (*Kâmaroûpa*)
83. San mo-ta-tch'a (*Samatata*).
84. Tan-mo-li-ti (*Tâmralipti*).
85. Kie-lo-na-sou-fa-la-na (*Karnasouvarna*).
86. Ou-tch'a (*Ouda, Odra, Orissa*)
87. Kong-yu-t'o (*Kônyôdha?*)
88 Kie-ling-kia (*Kaliñga*).
89. Kiao-sa-lo (*Kôsala* et *Kôçala*)
90. 'An-ta lo (*Andhra*).
91. T'o-na-kie-tse-kia (*Dhanakatchéka?*).
92. Tchou-li-ye (*Djourya, Tchôla*)
93. Ta-lo-pi-tch'a (*Drâvida*).
94. Mo-lo-kiu-tch'a (*Mâlakoûta*)
(De là *Hiouen-thsang* retourne à Drâvida.)
95. Seng-kia-lo (*Siñhala* — Ceylan).
96. Kong-kien-na-pou-lo (*Kôñkanapoura*).
97. Mo-ho-la-t'o (*Mahârâchtra*).
98. Po-lou-kie-tch'e-p'o (*Baroukatch'éva — Barygaze — Baroche*).
99. Ma-la-p'o (*Malva*).
100. 'O-tch'a-li (*Atali*).
101. Kie-tch'a (*Kita*).
102. Fa-la-pi (*Vallabhî*).
103. 'O-nan-t'o-pou-lo (*Ânandapoura*)
104. Sou-la-t'o (*Sourâchtra*).
105. Kiu-tche-lo (*Gourdjara — Guzarate*).
106. Ou-che-yen-na (*Oudjdjayana — Odjein*).
107. Tchi-ki-tho (*Tchikdha — Tchitor*).
108 Mo-hi-chi-fa-lo-pou-lo (*Mahêçvarapoura — Mahêçvar, Mysore*).
(*Hiouen-thsang* revient à Kiu-tche-lo (*Gourdjara*). Il reprend la route du Nord, traverse des plaines sauvages et des déserts pierreux. Après avoir fait dix-neuf cents li (cent quatre-vingt-dix lieues), il passe le Sindh (*Indus*) et arrive dans le royaume de Sin-tou (*Sindh*).
109. Sin-tou (*Sindh*).
110. Meou-lo-san-pou-lou (*Moûlasambourou? — Moultân*).
111. Po-lo-fa-to (*Parvata*).
112 'O-tien-p'o-tchi-lo (*Adhyambâkila?*).
113 Lang-kie-lo (*Langala*).
(*Hiouen-thsang* revient au nord de 'O-tien-p'o-tchi-lo, et, après avoir fait sept cents li (soixante et dix lieues), arrive à Pi-to-chi-lo.)
114. Po-la-sse (*Parsa* — la Perse).
115. Pi-to-chi-lo (*Pîtaçilâ*).
116. 'O-fan-tch'a (*Avanda* ou *Avada*).
117. Fa-la-na (*Varana*).
118. Tsao-kiu-t'o (*Tsâoukoûta*).
119. Fo-li-chi-sa-t'ang-na (*Vridjisthâna*).

120. 'An-ta-lo-po (*Antarava — Endérab*).

121 Kouo-si-to (*Khousta*).

122. Houo (*Kho?*).

123. Moung-kien (*Mounkan*).

124. 'O-LI-NI (*Alni* ou *Arni*).

125. KO-LO-HOU (*Ro-hou — Roh?*).

(*Hiouen-thsang* part à l'est de Moung-kien (*Mounkan*), franchit de hauts passages de montagnes, traverse des vallées profondes, parcourt plusieurs villes et districts, et, après avoir fait environ trois cents li, il arrive au royaume de Ki-li-sse-mo.)

126. Ki-li-sse-mo (*Kharisma*).

127 PO-LI-HO (*Paliha — Priha?*)

(*Hiouen-thsang* part à l'est de Ki-li-sse-mo, franchit des montagnes et des vallées, et, après avoir fait environ trois cents li, il arrive au royaume de Hi-mo to-lo (*Himatala*).

128. Hi-mo-to-lo (*Himatala*).

129. Po-to-tchoang-na (*Pâtasthâna?*).

130 In-p'o-kien (*Invakan*).

131. Kiu-lang-na (*Kourana*)

132. Ta-mo-si-thie-ti (*Dhamasthiti?*)

133. CHI-K'I-NI (*Sighnak*)

134 CHANG-MI (*Çâmbhî*).

135. K'o-pan-t'o (*Khâvandha*).

136. Ou-che (*Och — Takt Soleyman*)

137. Kie-cha (*Kachghar*).

138. Tche-keou-kia (*Tchakouka — Yerkiang — Yarkand*).

138. Kou-sa-tan-na (*Koustana — Khotan*).

(De là *Hiouen-thsang*, après avoir fait environ quatre cents li, arrive au royaume de Tou-ho-lo (*Toukhâra*). Il quitte le *Tou-ho-lo*, fait six cents li à l'est et arrive à l'ancien royaume de Tche-mo-t'o-na (*Tchamadhana?*). Partant de là au nord-est, il fait environ mille li et arrive à l'ancien royaume de Na-fo-po (*Navapa*) qui est le même que Leou-lan et Chen-chen, aujourd'hui le désert de Makhai.

De là il revient en Chine.)

OBSERVATIONS

P. 11, l. 11. Au lieu de *Siwan* il faudrait lire *Suvad*, d'après M. Lassen (*Ind. Alt.* t. II, p. 668).

P. 1, l. 20. L'Appendice de géographie a été publié dans le présent volume, p. 353-461, sous le titre de *Documents géographiques*.

P. 19, l. 14. Cette manière de témoigner son respect s'appelle en sanskrit *pradakchina*. « Reverential salutation by circumambulating a person or object, keeping the right side towards them. » Wilson, *Sanskrit dictionary*, p. 571.

P. 21, l. 1. Lis « trente fois ». Il est évident qu'en cet endroit du texte original le vieillard ne compte que pour une fois l'*aller* et le *retour*. Plus haut, au contraire, le jeune barbare compte deux voyages pour cette double excursion. Si donc j'écris ici *trente* au lieu de *quinze*, c'est uniquement pour faire disparaître une contradiction qui n'est qu'apparente.

P. 44, l. 24. Au lieu de « la doctrine de l'*éléphant*, » il faut lire « la doctrine des *images*. »

« La durée de la loi d'un *Bouddha*, est-il dit dans le *Lotus* traduit par M. Burnouf (p. 365, l. 16), se divise en trois périodes. En ce qui touche le dernier *Bouddha* (*Çâkyamouni*), la période où régna la *droite loi* a commencé à sa mort et a duré cinq cents ans. La seconde période est celle de la loi des *figures* ou des *images*; elle a duré mille ans. La troisième période est celle de la *loi dernière*; elle doit durer trois mille ans. »

Le dictionnaire de *Khang-hi*, au mot *siáng* 象 « éléphant », nous apprend qu'après la fin de la *droite loi*, on commença à instruire les hommes à l'aide de *figures* ou d'*images*. De là vint que la doctrine bouddhique (*fo kiao* 佛教) fut appelée la *loi des images*, 象教 *siáng kiáo*, expression qui est synonyme de *siang kiao* 像教 (*Peï wen yun fou*, liv. LXXVIII, fol. 77), par la raison qu'ici *siáng* 象 « éléphant » et *siang* 像 « image, figure » ont exactement le même son et le même accent et s'emploient indifféremment l'un pour l'autre. Ce changement de signification, que rien n'indique dans les textes chinois, a été la première cause de l'erreur que j'ai corrigée ci-dessus. Une autre considération m'avait engagé à écrire « la doctrine de l'*éléphant* », c'est que les légendes et les monuments représentent constamment le *Bôdhi*

sattva (appelé plus tard le *Bouddha*) sous la forme d un *JEUNE ÉLÉPHANT*, lorsqu il descend du ciel des *Touchitas* pour s incarner dans le sein de *Mayâ Devi* C est ce qu on peut voir à la fin du *Lalitavistâra* traduit par M Foucault dans la planche B qui ainsi que les trois autres fut dessinée pour lui à Calcutta par son ami M Theodore Pavie aujourd hui chargé du cours de langue et de littérature sanskrites au collége de France

P 46 l 23 Par les *Trois refuges* (en sanskrit *Triçarana*) on entend les trois formules suivantes *Bouddham çaranam gatchhami*, *Dharman çaranam gatchhâmi*, *Samgham çaranam gatchhâmi*, c est à dire « Je cherche un refuge auprès du *Bouddha*, auprès de la *Loi*, auprès de l Assemblée » Burnouf *Introd à l hist du Bouddhisme indien*, p 80 note 2

Ibid l 23 Les cinq défenses sont les cinq commandements fondamentaux de la morale bouddhique savoir 1° ne point tuer 2° ne point voler 3° ne point commettre d adultère 4° ne point mentir 5° ne point boire de vin

P 65 l 7 La dimension de cette dent et surtout celle des deux dents citées p 70 l 17 20 est trop extraordinaire pour être exacte Nous avons dû toutefois conserver le sens littéral du texte

P 123 l 3 Lis *Sammitiyas* J écris ainsi ce nom d après l étymologie qu en donne *Hiouen thsang* *San* (*San* « avec ») et *miti* mesure » Csoma de Koros écrit *Sammatiyas*

Ibid l 7 M Burnouf écrit *Devasarman* au lieu de *Devaçarman*

P 148 l 29 M Monier William (*Dict anglais sanskrit*, p 690) désigne par les mots *Mahavrihi* et *Mahacali* « a large or fragrant sort of rice

P 155 l 2 Lis *Kalanta Venouvana* Dans le *Lalitavistara* (p 417) on lit *Kalantaka*

P 163 l 20 M Lassen conseille de lire *Poutchaka giri*

P 211 l 12 Le mot *praçikchâ*, qui n appartient pas au sanskrit classique se trouve dans le dict *Fan i ming i tsi*, l IV fol 20 dans le sens d *instruction* (*kiao*)

P 346 l 15 Il est évident que l auteur a eu en vue le petit pied des *Thang*, c est-à dire le pied des *Hia* (0^m 255 environ) *Hiouen thsang* avait donc 1^m 785 soit 5 pieds 4 pouces 1/2 (Note de M Natalis Rondot)

P 386 l 20 Lis la montagne de l or On l appelait sans doute ainsi parce qu elle renfermait des mines d or

P 433, l 11 La leçon *Po lo fa to* (*Parvata*) appartient à l Histoire du voyage

P 452 l 28 Lis roi des guerriers Si l on traduisait l expression *tchen* par *combat*, il faudrait dans les deux cas la faire répondre à *Youddha*

CHANGEMENTS D'ORTHOGRAPHE OU D'ACCENTS[1]

[Pour éviter les répétitions on a suivi l'ordre alphabétique.]

Ahikchetra
Adhyambakila?
Balkh
Brahmâ
djnana
Drâvida
Gândhara
Hayamoukha
Hindou kouch
Jaxartes (pron. *I*
Kachemire
Kachghar
Kâuçambhi
Kioue tchi (*Koutché*)
Kô yôdha?
Môkcha
Môkchagoupta
Nagarahara
nikâya
Nyâya
Oudita
Oupâli
Outakhânda
Panasa — le Jacquier
Pânini
Pan nou tso
Pâramitâ
Parasmaipadam
Pradiparaçmi
Sammitiyas
Samparigraha
Sinharaçmi
Takchaçila
Tchikitsâ
Toukhâra
Vakchou — *Oxus*
Yu kia sse ti lun
Vallabhi
Viraçana

CORRECTIONS

P. 17, l. 16. Lis : des au lieu de : les
P. 21, l. 17. Lis : vernie au lieu de vernissée
P. 34, l. 10. Lis : le au lieu de : la
P. 42, l. 20. Lis : *Gridhrakouta*
P. 44, l. 16. Lis : quoi au lieu de : qui
Ibid., l. 22. Lis : je remplirai au lieu de : je réparerai
P. 45, l. 17. Lis : la ville et la banlieue
P. 45, l. 24. Lis : *la doctrine des images*
P. 46, l. 2. Lis : *Kanyâkoubdja*
P. 50, l. 4. Lis : il pria *Hiouen thsang*
Ibid., l. 29. Lis : assez savant,
P. 52, l. 12. Lis : *Djñânatchandra*
P. 54, l. 8. Lis : franchir ceux-ci
Ibid., l. 21. Lis : des chevaux qui périrent
P. 57, l. 22. Lis : *Pâramitâs*
P. 58, l. 23. Lis : De là *Hiouen thsang*

[1] Dans les transcriptions chinoises, l'*A* initial doit être remplacé par *O*. Par exemple, il faut écrire *O yu t'o* au lieu de *A-yu-t'o* pour *Ayôdhyâ*.

P 59 l 11 Lis (*Noutchikan—Nouchidjan* des Arabes)
Ibid l 12 Lis (*Tchadj — Schasch* des Arabes)
Ibid l 14 Lis *Sou tou li se na* (*Sou trisna — Osrouchna*)
P 61 l 2 Lis *Kho-han*
Ibid l 27 Lis il passa et arriva
P 62 l 22 Lis (de son neveu)
P 66 l 4 Lis (trente pieds chinois
Ibid l 17 Lis (vingt pieds chinois)
P 67 l 21 Lis (*Dharmakara*)
P 71 l 27 Lis or comme ce religieux
P 75 l 29 Lis *Hiouen thsang* descendit
P 77 l 12 Lis (*Bouddôchnicha poura*)
Ibid l 16 Lis (*Ouchnicha*)
P 82 l 17 Lis l ombre reparut
P 85 l 18 p 86 l 14 Lis *Sou p o fa sou tou*
P 86 l 28 Lis *Si yu ki*, livre III fol 2
P 88 l 19 Lis (ciel des *Touchitas*)
Ibid l 20 Lis *Ts e-chi*
P 89 l 14 Lis *Keou mo lo lo-to*
P 91 l 24 Lis (*Pounyaçâlâ*) au lieu de (*Dharmaçâla*)
P 92 l 7 Lis (*Djayêndra vihâra*)
P 94 l 9 Lis *Sou-kia to mi to lo*
P 95 l 6 Lis les sages
P 97 l 6 Lis *Tchandrabhaga*
P 101 l 22 Lis *Douhçâsana*
P 102 l 19 Lis *Djâlandhara*
P 103 l 8 Lis *Pâryâtra*
P 104 l 3 Lis *pouttra*
P 110 l 20 Lis *Mahâ brahmâ*
Ibid l 23 Lis un chasse-mouche blanc
P 115 l 1 Lis *Ta ching tchoang ye i king-lun*
P 123 l 11 Lis *Gôpâla*
P 124 l 2 Lis *Çrâvasti*
Ibid l 20 Lis *Angoulimaliyas*
P 130 l 27 Lis *tsing pe*
P 131 l 12 Lis *Kârttika*
P 135 l 3 16 et 20 Lis *Vimala kîrtti*
P 139 l 21 Lis *Bôdhidrou a*
P 140 l 1 Lis *Nâirandjana*
Ibid l 14 Lis *Chiliocosmes*
P 144 l 10 Lis *Hiouen thsang* suivit ses guides
Ibid l 17 Lis Après que le Maître de la loi eut interrogé et comblé d éloges *Fa thsang* (*Dharmak cha ?*) celui ci fit apporter des siéges et le fit asseoir ainsi que les religieux
P 147 l 8 Lis les salua humblement et leur dit
P 152 l 1 Lis (*Hêto widya*) le Traité des causes
Ibid *ibidem* Lis (*Çâbdavidyâ*) le Traité des mots
P 153 l 27 Lis *Çaripouttra*
Ibid *ibidem* Lis de *Bôdhi*
P 154 l 26 Lis *Poundarîka*
Ibid l 27 Lis *pâramitâ*
P 155 l 18 Lis *Venouvana*
P 157 l 4 Lis de *Bôdhi*
P 158 l 13 Lis *Sthavira nikaya*
P 162 l 20 Lis dirent ils
P 165 l 25 Lis (*Çâlâtoura*)
P 166 l 11 Lis *Men tse kia* (*Mandaka?*)
Ibid l 12 Lis *Oundâdi*
P 178 l 23 Lis fût déjà
P 187 l 15 Lis *Andhra*

P. 189, l. 1. Lis. (*Djourya—Tchôla*)
P. 193, l. 8. Lis. *Mâlakoûṭa*
P. 198, l. 10. Lis. la Perse
P. 201. l. 1. Lis. *Lañkâvatâra*
Ibid. l. 17. Lis. *Kôñkaṇa poura*
P. 202, l. 13. Lis. *Tâlas*
Ibid. l. 25. Lis. équipées
P. 204, l. 1. Lis. *toh'e-p'o*
P. 205, l. 4. Lis. Il ne permettait pas de donner à boire aux éléphants et aux chevaux, avant d'avoir filtré l'eau, de peur de causer la mort aux insectes qui y vivent.
P. 207, l. 11. Lis. *Oudjdjayana*
Ibid. l. 20. Lis. *Adhyambâkila ?*
P. 209, l. 8. Lis. *Avaṇḍa*
P. 210, l. 3. Lis. qui offraient les traces
P. 211, l. 1. Lis. *Yôgâtchâryya*
P. 212, l. 3. Lis. un fidèle appelé *Ching-kiun-lun-sse* (le maître des *Çâstras, Djayasêna*), qui
Ibid. l. 19. Lis. l'arithmétique (*Gaṇanâvidyâ*)
P. 214, l. 2. Lis. *mâtra siddhi*
P. 220 l. 2. Lis. (*Kôṇyôdha ?*)
Ibid. l. 29. Lis. ce roi paraît être
P. 222, l. 16 Lis. (*Djñânaprabha ?*)
P. 223, l. 27. Lis. Je suis, répondit le Maître de la loi, votre humble serviteur
P. 224, l. 11. Lis. (*Djoûḍiñgas ?*)
P. 231, l 22. Lis. contrarie
P. 235, l. 3. Lis. *Çaçâñka*
Ibid. l. 12. Lis. *Kiaï-hien* au lieu de *Kiaï-ji*
P. 248, l. 13. Lis. *Môkchadêva*
P. 253, l. 8 et p. 254, l. 7. Lis. (*Dânasthâna*) . au lieu de (*Dânamaṇḍala*).
P. 259, l. 19. Lis (*Halâlt?*)
P. 260, l. 13. Lis. (*Mahâtaras*)
P. 261, l. 8. Lis. (*Siñhaprabha*)
P. 264, l. 20. Lis. (*Kachemire*)
P. 265, l. 17. Lis. (*Môkcha mahâ-dânakâryyam*)
P. 268, l. 7. Lis. *Endérab*
P. 271, l. 7. Lis. *Çâmbhî*
P. 272, l. 29. Lis. l'autruche.
P. 280, l. 1. Lis. (*Kachemire*)
P. 289, l. 15. Lis. (*Râulaka?*)
P. 293, l. 20. Lis. *Prâgbôdhi giri*
P. 304, l. 1. Lis. *Tâla*
P. 305, l. 14. Lis. cent trente-huit
P. 309, l. 13. Lis. *Yen-thsong*
P. 319, l. 16, 17. Lis. *Djñânaprabha*
P. 320, l. 18. Lis. *Pradjñâdêva*
P. 321, l. 11. Lis. *çâstra*
P. 338, l. 26. Lis. *vaçavartinas*
P. 359, l. 13. Lis. Inde méridionale
Ibid. l. 15. Lis. *Adhyambâkila?*
P 374, l. 7. Lis. *Môkcha mahâ parichad*
Ibid. l. 23. Lis. quatre pouces (*sic*).
Ibid. l. 26. Lis. deux pouces (*sic*).
P. 381, l. 17. Lis. *Ti-jeou*
P. 383, l. 26. Lis. *Ti-li*
P. 384, l. 1. Lis. qu'il l'eût
P. 386, l. 7. Lis. qui, pour la plupart, suivent
P. 388, l. 24. Lis. *Varâṇaçî*
Ibid. l. 24. Lis. du *Yo-kin-hiang*
P. 391, l. 30. Lis. et une plante appelée *Yo-kin-hiang* (*Curcuma*).
P. 392, l. 20. Lis. (*Môkcha mahâ parichad* — La grande assemblée de *la Délivrance*).
Ibid. l. 25. Lis. qui, pour la plupart,
P. 393, l. 1. Lis. *Kâpâladhârinas*

P. 394, l. 25. Lis. (*Râmapoura*)
P. 395, l. 13. Lis. (*Vâisâka*)
P. 412, l. 7. Lis. de coquilles en spirale et de perles.
P. 418, l. 1. Lis. *Gañgâ*
P. 425, l. 4. Lis. *Kia-chi-mi-lo*
P. 426, l. 4. Lis. une plante appelée *Yo-kin-kiang*
Ibid. l. 18. Lis. du *Bouddha* et suivent
P. 426, l. 31. Lis. *Hoa-ti-pou*
P. 449, l. 14. Lis. *Chang-tso-pou*
P. 452, l. 24. Lis. honnêtes, mais les habitants
Ibid. l. 27. Lis. maître des guerriers
Ibid. l. 28. Lis. (*Yanddharâdjapoura?*)
P. 460, l. 17. Lis *Yerkiang* — *Yarkand*